

ANNALES MÉDICO-PSYCHOLOGIQUES.  
**JOURNAL**  
DE  
**L'ALIÉNATION MENTALE**  
ET DE  
LA MÉDECINE LÉGALE DES ALIÉNÉS.





# ANNALES MÉDICO-PSYCHOLOGIQUES

JOURNAL DESTINÉ A RECUEILLIR TOUS LES DOCUMENTS

RELATIFS A

## L'ALIÉNATION MENTALE

AUX NÉVROSES

ET A LA MÉDECINE LÉGALE DES ALIÉNÉS

PAR MM. LES DOCTEURS

**BAILLARGER**

médecin de la Salpêtrière, membre de l'Académie impériale de médecine

ET

**CERISE**

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME QUATRIÈME

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE.

PARIS

VICTOR MASSON ET FILS

PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1864







ANNALES MÉDICO-PSYCHOLOGIQUES

JOURNAL

DE

# L'ALIÉNATION MENTALE

ET DE

LA MÉDECINE LÉGALE DES ALIÉNÉS.

---

DE

L'ÉTAT MENTAL DANS L'ALCOOLISME AIGU ET CHRONIQUE

Par le D<sup>r</sup> Auguste VOISIN,

Chef de clinique médicale de la Faculté de médecine de Paris.

---

DEUXIÈME PARTIE (1).

ALCOOLISME CHRONIQUE.

DEUXIÈME SUBDIVISION.

**Troubles chroniques des facultés intellectuelles et morales  
dans l'alcoolisme et l'absinthisme chroniques.**

Je m'attacherai spécialement dans cette partie à l'étude de l'état mental de beaucoup, sinon de tous les individus qui font journellement abus des spiritueux; quelques-uns présentant des symptômes qui nécessitent leur entrée dans un établissement d'aliénés; d'autres continuant à vaquer à leurs affaires, et ne pouvant être observés que fortuitement ou par suite de maladies accidentelles.

---

(1). Voy. 1<sup>re</sup> partie, *Annales médico-psychol.*, 4<sup>e</sup> série, t. III, p. 1 à 32.

Étudiés dans leur ensemble, les symptômes de l'alcoolisme chronique ont surtout trait à la mémoire et aux facultés morales, et, en particulier, au sens moral, au sentiment social, à la force et à l'énergie du caractère. On a dit à tort que les hallucinations étaient le cortège inévitable de l'alcoolisme; j'ai publié, ces jours derniers, dans la *Gazette des hôpitaux* (mars 1861), une observation d'intoxication alcoolique aiguë non accompagnée d'hallucinations, le fait est encore moins rare dans l'alcoolisme chronique, et nombre de ces alcoolisés n'ont pas d'hallucinations; cela se comprend, du reste, si l'on veut bien se persuader que l'hallucination ne se produit chez eux qu'autant que les nerfs optiques ou auditifs sont congestionnés dans la portion de l'encéphale qui constitue leur origine apparente ou réelle.

Tantôt les facultés intellectuelles et morales sont troublées dans leur généralité, tantôt elles ne le sont que partiellement; quelquefois même l'alcoolisme n'atteint qu'une seule faculté: aussi l'étude symptomatique de cet état morbide me paraît pouvoir se prêter facilement à plusieurs catégories.

#### I. — *Amnésie pure.*

L'amnésie est un des phénomènes morbides que provoque le plus souvent l'abus des boissons alcooliques; il manque très-rarement; la mémoire peut n'être qu'affaiblie, mais cet état est ordinairement assez notable pour que ceux qui approchent le malade s'en aperçoivent; il a de la peine à trouver les mots, les expressions propres, les noms des choses, des dates, des rues, etc., et le discours est embarrassé par des temps d'arrêt, des périphrases et des mots, tels que: chose, etc.; si j'ajoute à cela de la lourdeur dans les idées, de l'hébétude du visage, de la torpeur, j'aurai, à peu près, complété le portrait d'une très-grande quantité d'habitants des grandes villes que l'on rencontre chaque jour, mais que des circonstances fortuites seules ou des maladies permettent d'observer. Ces individus sont prévenants, obli-

geants même à l'excès ; il semble que ces actes ont pour but de couvrir l'insuffisance de leur conversation et la faiblesse de leur intelligence.

J'ai pu étudier deux de ces malades à la Charité, dans le service de M. Bouillaud. Un garçon marchand de vins, âgé de quarante-deux ans, couché au n° 8 de la salle Saint-Jean-de-Dieu ; buveur de profession, était entré pour des douleurs épigastriques très-vives ; la mémoire seule était diminuée dans sa généralité ; il était apathique, toujours endormi.

Un autre, couché au n° 27 de cette même salle, et entré pour des troubles cardiaques, ne présentait que de l'amnésie des mois et de l'hébétude du visage.

## II. — *Amnésie et troubles de la parole.*

Une seconde catégorie comprend les individus présentant de l'amnésie et de la gêne de la parole, qui est hésitante, mal détachée, anonnée. La gêne de la parole m'a paru dépendre quelquefois de l'imperfection de la mémoire ; le malade anonne, hésite dans la conversation, parce qu'il ne peut trouver les mots et les expressions propres ; il était impossible, dans l'observation suivante en particulier, de faire tenir le trouble de la parole au tremblement de la langue. Le malade avait conscience d'une diminution de la mémoire en général ; sa parole était hésitante ; les mots se détachaient mal et étaient comme embrouillés, quoique la langue ne tremblât pas et jouît de tous ses mouvements. Il m'a paru que la difficulté de parler tenait à de l'amnésie, parce que le langage écrit était aussi imparfait que le langage parlé.

Oss. XII. — Alcoolisme chronique. — Amnésie et aphasie par amnésie.

Au n° 14 de la salle Saint-Jean-de-Dieu, à la Charité, service de M. Bouillaud, est couché le nommé Gournel, âgé de cinquante-neuf ans, garçon boulanger.

Depuis longues années, abus de vins rouge et blanc, le matin

à jeun; jusqu'à il y a cinq ans à peu près, le malade se grisait au moins deux fois par semaine.

Il entre à l'hôpital pour des douleurs épigastriques, des vomissements verdâtres survenus il y a six jours, et un commencement d'érysipèle qui s'est manifesté hier sur le nez. La fièvre est modérée, la peau grasse, le pouls dépressible, bat à 76-80. La mémoire est généralement très-infidèle; le malade en a conscience; la parole est hésitante, un peu embrouillée; les mots se détachent mal. Il a autant de peine à écrire une phrase qu'à la dire. Pas de tremblement de la langue.

La nuit, rêves fantastiques très-fatigants, dont quelques-uns concernent sa profession de boulanger. Tremblement des mains, suivant le sens latéral, analogue aux mouvements d'une main qui joue un arpège sur le piano.

L'érysipèle dure six jours en tout, et le malade sort de l'hôpital conservant les troubles intellectuels signalés. Il n'a pas présenté, pendant son séjour dans les salles, d'hallucinations durant l'état de veille.

La dysphémie (1) tient, dans d'autres cas, à un trouble de la faculté du langage articulé ou de la coordination des mouvements nécessaires à la parole; ainsi dans l'observation suivante, qui présente un grand intérêt, eu égard à la guérison complète qui a été obtenue par un séton à la nuque et l'abstinence complète de vin pur et de liqueurs; il me paraît évident que les phénomènes observés tenaient à un état congestif des lobes antérieurs du cerveau, état d'hypérémie que l'on trouvait dans les conjonctives oculaires.

OBS. XIII. — Alcoolisme chronique. — Amnésie légère. — Troubles de la faculté du langage articulé.

Au n° 24 de la salle Saint-Jean-de-Dieu, à la Charité, service

---

(1) J'emploie ce mot, parce que quelques médecins attachent à la lettre *a* privatif un sens entièrement négatif, qui n'est pas ici dans ma pensée.

de M. Bouillaud, est couché le nommé Harenger, âgé de quarante-cinq ans, marchand de vins.

Le malade exerce depuis dix-huit mois le métier de marchand de vins à bon marché et frelatés. Pour engager les clients à boire, il a beaucoup bu de vin et d'absinthe (trois verres d'absinthe par jour, au moins). Après chaque prise d'absinthe, il ressentait des étourdissements, une sensation de serrement dans les tempes et les mâchoires, un agacement nerveux général ; peu à peu, il a remarqué de la diminution et même des absences complètes de mémoire. Depuis un an, perte de la fonction génésique ; à plusieurs reprises il a été pris de tremblements qui duraient près de vingt-quatre heures, et qui disparaissaient à la suite de sueurs.

Depuis six mois, diminution de la force des membres : étourdissements, sensations désagréables de brûlure aux tempes, aux yeux, au synciput ; froid aux pieds ; sensibilité des pieds éteinte.

Depuis six mois, ne peut plus écrire à cause du tremblement des mains.

Il y a trois mois, à la suite d'une discussion, il a éprouvé une sorte de coup de fouet dans les jarrets, a perdu connaissance, est tombé sur un trottoir et est resté quatre heures chez un pharmacien, dans un état inquiétant.

Depuis trois mois, clignotement continu des paupières. Depuis deux mois, il voit, pendant la nuit et étant éveillé, des ombres, des hommes, des femmes, des animaux, des chiens, des rats, etc., et il sort de son lit pour les chasser.

Il y a deux mois, il lui est arrivé un jour de ne pouvoir s'exprimer.

Depuis qu'il a quitté, il y a un mois, son commerce de vins, pour cause de mauvaises affaires, il a remarqué que sa mémoire devenait moins infidèle, que la faiblesse musculaire était moins grande ; mais la lourdeur de tête, les tournoisements, les étourdissements sont les mêmes.

*État à son entrée, le 27 novembre 1863.* — Hébétude profonde empreinte sur les traits du visage. Tremblement fibrillaire dans les muscles de la face.

Le malade répond parfaitement à toutes les questions ; a conscience de son état ; la mémoire est peu troublée. La parole est notablement gênée par moments, tandis que, dans d'autres, la phrase est nette et nullement embarrassée ; dans le premier cas, le malade hésite, anoune, et ne parvient à terminer son mot, à rendre sa pensée, qu'après des efforts visibles. Il écrit facilement tout ce qu'il veut dire.

Sensation désagréable de constriction dans les régions temporales et d'agacement dans les mâchoires. La mâchoire inférieure est mue involontairement, de sorte que les dents inférieures et supérieures frottent les unes contre les autres.

Mouvements normaux de la langue ; pas de tremblement.

Rougeur des conjonctives oculaires ; force musculaire des mains très-diminuée ; hésitation dans la marche ; il s'affaisse pour peu que j'appuie sur ses épaules. Jet d'urine moins fort qu'auparavant. Pouls faible, dépressible : 68 pulsations.

Le foie déborde, en haut, de trois travers de doigt le mamelon droit et, en bas, de deux travers et demi, le rebord des fausses côtes droites.

*Traitement.* — Séton à la nuque ; trois bains sulfureux par semaine ; limonade vineuse.

5 février. — Le malade a conservé son séton jusqu'à ce jour.

Aucune hébétude du visage ; pas de tremblement des membres, des lèvres, ni de la langue. La parole n'est plus troublée ; elle est nette, rapide ; la mémoire est à peine diminuée. Plus de rougeur conjonctivale ni de céphalalgie ; démarche sûre.

10 mars. — Le malade a toujours son séton ; il peut être considéré comme guéri.

### III. — *Troubles de la conscience.*

L'intelligence est le plus souvent lésée dans son attribut le

plus important ; la conscience ; les malades n'ont pas une notion nette de la cause de leur état morbide, et il est impossible de faire comprendre à la plupart qu'il résulte de l'abus des alcooliques ; à celui-ci, que personne ne veut plus employer ; à tel autre, abandonné et trahi par sa femme ; à tous, ou à peu près, tombés dans la misère et partout repoussés, on ne peut persuader que les excès ont seuls produit ce résultat funeste ; ils ne vous croient pas, et ont un thème préparé d'avance pour tout expliquer.

C'est ainsi qu'un individu, couché au n° 9 de la salle Saint-Jean-de-Dieu, à la Charité, ancien maître d'études dans un lycée de Paris, et renfermé deux fois déjà à Bicêtre pour alcoolisme, s'étonnait que l'on ne voulût plus de lui, et attribuait son manque de ressources et le refus qu'on opposait à l'employer, au discrédit que jette le nom de Bicêtre sur ceux qui y ont été renfermés. — Ce même homme, sorti de l'hôpital, me poursuivait un jour de ses doléances dans la rue : « *Bicêtre me nuit beaucoup* », me disait-il, et son haleine était alcoolique au plus haut point. Ainsi, il attribuait à son précédent séjour à Bicêtre, lequel pouvait être ignoré, un manque de travail qui n'avait pour cause certaine qu'un état continu de demi-ébriété repoussante.

IV. — *Singularité et originalité dans le caractère et certains actes ; prévenance et obligeance exagérées.*

Deux malades, que j'ai observés à la Charité, présentaient l'état suivant, que je ne peux guère définir que par le mot original ou singulier. L'attention de l'un d'eux était impossible à fixer ; il ne restait assidu à aucun ouvrage, éprouvait à chaque instant le besoin de changer de place, avait peu de patience, ne faisait rien avec calme. Le raisonnement n'avait pas de prise sur lui si l'on voulait discuter, tandis qu'il montrait une grande bonne volonté à obéir quand on le chargeait d'une commission, et il s'employait volontiers à frotter la salle. Il

avait une habitude : c'était de venir vous parler de choses sans importance.

Obs. XIV. — Alcoolisme chronique. — Singularités de caractère.

Au n° 28 de la salle Saint-Jean-de-Dieu est couché le nommé Coquet, quarante ans.

Depuis l'âge de quinze ans, il boit le matin à jeun, du vin et de l'eau-de-vie, et, dans chaque journée, un quart ou un demi-litre de cette liqueur.

En 1851, delirium tremens, pour lequel il a été conduit dans la section des aliénés à Bicêtre ; il y est resté trois mois.

En 1853, idées de persécution, delirium tremens ; nouveau séjour de trois mois à Bicêtre.

Depuis plusieurs années, le malade ne peut rester longtemps dans la même place comme ouvrier, ni se tenir assidu à un ouvrage quelconque.

Il entre à l'hôpital de la Charité pour des coliques saturnines, contractées à la fabrique de céruse de Clichy.

*État à son entrée, le 18 janvier 1864.* — Mémoire peu fidèle ; il ne sait pas ce qu'il a fait il y a quinze jours ; ce matin, au bureau de l'hôpital, il a eu beaucoup de peine à se rappeler les renseignements qu'on lui demandait, concernant son domicile, etc.

La parole est très-nette, vive par moments ; dans d'autres, la phrase est interrompue, parce qu'il ne peut trouver les mots et les expressions propres.

Il a très-peu de patience et de calme ; il est difficile de le convaincre que les excès l'ont rendu malade.

Céphalalgie syncipitale ; sensation de chaleur et de bouffées à la tête ; diminution de la force musculaire des mains et des jambes ; sensibilité aux pincements obtuse.

Peau chaude, non sudorale, 72-76 pulsations. Pas d'augmentation de la matité du foie ; à la pointe et à la base du cœur,



le premier claquement est suivi d'un souffle, ni dur, ni doux. Veines du cou saillantes.

*Traitement.* — Deux portions ; trois bains sulfureux par semaine.

19. Le malade m'appelle près de lui, pour me demander pardon, tout bas, d'avoir menti à la médecine.

31. Le malade vient souvent me parler tout bas, ainsi qu'à la mère de la salle. On croirait qu'il va raconter des secrets ou des choses importantes, mais cela se borne à demander un peu plus de pain ou de vin, etc.

Février. Il s'occupe à frotter la salle ; il le fait avec bonne volonté. Pas d'actes déraisonnables.

Un malade, entré dans le service de M. Bouillaud, pour une légère pneumonie, faisait, après sa guérison, des observations sur tout ce qui se passait dans la salle, était récalcitrant, raisonneur, pleurait et riait sans motif.

Obs. XV. — Alcoolisme chronique. — Singularités de caractère.

Au n° 10 de la salle Saint-Jean-de-Dieu est couché le nommé Flabos, trente-neuf ans, musicien.

Depuis longues années, excès alcooliques de toutes sortes.

Entre dans la salle le 29 février 1864, pour une pneumonie au premier degré du poumon droit. — Après sa guérison, cet homme nous frappe par certaines singularités de caractère ; il fait des observations sur tout ce qui se passe dans la salle, se mêle de tout, est tracassier, raisonneur, pleure et rit au plus léger motif. Cet état persiste au moment où il sort de l'hôpital, le 9 mars.

Beaucoup d'alcoolisés chroniques présentent dans leurs rapports avec le médecin qui les a soignés ou qui les a étudiés, quelque chose de particulier ; ils manifestent envers lui une crainte, une soumission respectueuses, un empressement à être prévenants, qui ne laisse pas que de paraître exagéré et em-

prunté. Quand ils aperçoivent le médecin hors de l'asile ou de l'hôpital, ils se précipitent vers lui avec un air satisfait et joyeux, et s'efforcent de lui être agréable en mettant leurs services à sa disposition ; ces actes et cette manière d'être de leur part m'ont paru pouvoir s'expliquer de deux façons ; soit parce que le médecin sait le côté mauvais de leur individualité, connaît le secret de leurs habitudes honteuses, et qu'ils pensent pouvoir effacer cette tache à force de prévenances et de procédés empressés (1), soit parce que leur intelligence amoindrie n'entrevoit pas la portée de certains actes et qu'ils sont souvent assimilables à des enfants pour la faiblesse du jugement et l'appréciation défectueuse des choses ordinaires de la vie. C'est ainsi que nous ne pouvons entrer, mon grand-père et moi, dans une maison dont le concierge est un alcoolisé chronique, enfermé maintes fois à Bicêtre, sans qu'il ne coure après nous dans l'escalier, pour nous faire des protestations affectueuses.

L'exagération dans l'obligeance et la prévenance sont aussi à noter chez quelques alcoolisés chroniques, dans leurs rapports avec les autres malades ; j'en ai vu qui avaient pour leurs camarades de salle des attentions enfantines, et comparables aux soins d'un enfant pour sa poupée. — Riche (obs. XXXIII), Legrus (obs. XXXIV).

Les relations des alcoolisés avec leurs femmes, leurs enfants, leurs parents, sont loin d'être sur ce ton aimable qu'ils prennent avec les étrangers ; presque toujours leur caractère est violent, bizarre, et d'autant plus irritable et colère qu'ils s'exposent à des observations sur leur dérèglement et leur inconduite (Obs. de Legrus).

D'autres, parmi les alcoolisés, ont une tendance à faire des drôleries, à commettre des actes extravagants pour lesquels la

---

(1) Comparez l'état de Riche (obs. XXXIII), de Legrus (obs. XXXIV) et de Debied (obs. XI).

police les incarcère. Ainsi M. Lasègue racontait à son cours (février 1864) que dernièrement un alcoolisé avait été arrêté pour avoir fustigé, avec ses mains, une vieille femme en pleine rue ; qu'un autre avait fait, sur la voie publique, un singulier attentat à la pudeur.

V. — *Troubles des facultés morales : Tristesse, découragement, nonchalance, manque d'initiative, d'énergie ; diminution de la liberté morale, faiblesse de caractère.*

La tristesse est un des symptômes les plus fréquents de l'alcoolisme chronique ; elle se lie presque toujours à une amnésie plus ou moins avancée, et s'observe assez souvent en l'absence de tout trouble hallucinatoire.

Je n'ai pas observé un seul cas de cette espèce à Bicêtre ; cette catégorie de malades me semble ne se voir que dans les hôpitaux ordinaires ou dans la clientèle privée. Les dix alcoolisés qui étaient atteints de cet état mental étaient entrés à la Charité pour des affections diverses.

Le nommé Giuvers fuyait la société ; son caractère, ordinairement très-gai, était devenu triste depuis quatre à cinq ans ; il se renfermait dans son individualité. La mémoire des dates et des noms était notablement diminuée.

Obs. XVI. — Absinthisme chronique. — Tristesse. — Amnésie.

Au n° 7 de la salle Saint-Jean-de-Dieu, à la Charité, est couché le nommé Giuvers, quarante-deux, ans limonadier.

Étant soldat en Afrique, cet homme a pris l'habitude de boire jusqu'à cinq verres d'absinthe par jour ; depuis quatre ans, il n'en boit plus qu'une fois par jour. Il a toujours remarqué qu'après avoir pris de cette liqueur, il ressentait de la lourdeur de tête et une montée de chaleur qui s'accompagnaient de rougeur de la face. Depuis quatre ans, éblouissements et sentiments fréquents de chaleur à la tête.

- Il y a trois ans, il s'est réveillé un matin, les membres du côté gauche paralysés ; cela a duré vingt jours.

Il y a un an, paralysie de la motilité du membre supérieur gauche, guérie au bout de deux mois.

Il entre à l'hôpital pour des douleurs dans les articulations de la main droite, qu'il a contractées en couchant sous une tente par un temps humide.

*État à son entrée, le 5 septembre 1862.* — Cheveux très-gris, surtout au synciput ; hébétude du visage ; pas de vivacité dans les traits. Diminution de la mémoire des dates, des noms. Caractère très-triste ; a une apparence chagrine (autrefois il était très-gai). Il recherche maintenant la solitude, et se renferme dans son individualité.

Pas d'hallucinations (il en a eu après des libations), lourdeur de tête, vue éblouie, ouïe dure à gauche. Tremblement des deux mains et des deux avant-bras. Peau d'une chaleur moyenne ; pouls régulier, de force ordinaire, 64-68 pulsations. Appétit conservé. Jet d'urine moins fort qu'autrefois ; la miction dure plus longtemps aussi. Rien autre à la main droite que de la gêne dans l'extension. Peu de douleurs.

*Traitement.* — Extrait thébaïque 0,03 ; bain de pied sinapisé ; une portion.

10. Les muscles extenseurs de la main droite se contractent bien sous l'influence de l'électricité. Sensibilité électro-musculaire normale. Même gêne dans les mouvements de la main droite.

*Traitement.* — Douches froides chaque matin, pendant une minute.

17 octobre. Guérison des phénomènes pour lesquels il est entré à l'hôpital. Persistance des troubles intellectuels et moraux. *Exit.*

Chez un autre malade, le caractère avait subi plus d'une transformation ; de gai et de doux, il était devenu triste et colère.

Obs. XVII. — Absinthisme chronique. — Modifications dans le caractère.

Au n° 14 de la salle Saint-Jean-de-Dieu, à la Charité, est couché le nommé Panion, dix-neuf ans, garçon boulanger.<sup>1</sup>

Depuis huit mois, abus répétés de liqueurs et, en particulier, d'absinthe (60 à 100 gr. par jour).

Depuis quatre mois, diminution de la mémoire ; changements dans le caractère.

Chaque fois qu'il prend de l'absinthe, il ressent dans la région frontale une sensation d'étourdissement qui dure près d'une heure, et il éprouve un besoin irrésistible de dormir, ainsi qu'une sensation de chaleur des plus agréables.

Une heure ou une heure et demie après, survient un tremblement des membres, qui l'empêche de pétrir la pâte. Depuis que son caractère est devenu sombre, l'absinthe a pour effet de lui rendre sa gaieté première, la parole vive, et de faire subir à son individu une transformation considérable, mais passagère.

*État actuel, le 9 décembre 1860.* — Le facies est triste, morose. Diminution notable de la mémoire des mots, des noms, des dates. Le malade sent qu'il a de la peine à soutenir une conversation suivie. Parole un peu embarrassée ; la langue est comme lourde.

Le caractère est triste, de gai qu'il était autrefois ; au lieu d'être doux, il est colère, emporté. Disposition à mentir à propos de tout.

Sommeil agité par des rêves très-fatigants, concernant des précipices, des loups, des assassins, des parents et sa nière, dont il entend les voix. Pupilles bien contractiles, de diamètre uniforme et normal. Fourmillements passagers dans les membres inférieurs. Tremblement des mains (écrit son nom en tremblant). Diminution de motilité des membres. Absence de désirs vénériens depuis plusieurs mois.

Rien de particulier du côté du tube digestif et de ses annexes.

Tuméfaction douloureuse des articulations des doigts et des coudes. Peau sudorale ; 92 pulsations.

*Traitement.* — Ventouses scarifiées aux coudes et aux mains deux palettes.

Le 30. *Exeat.* Plus de douleurs articulaires. Même état moral et mental.

Le malade suivant était assiégé par des idées tristes, avait moins d'énergie, moins d'aptitude pour le travail ; sa mémoire était aussi très-diminuée.

Ous. XVIII. — Absinthisme chronique. — Tristesse. — Amnésie. — Nonchalance.

Au n° 15 de la salle Saint-Jean-de-Dieu est couché le nommé Jouan, cinquante et un ans, journalier.

En Afrique, où il a séjourné jusqu'à il y a huit ans, nombreux excès d'absinthe ; moins d'abus depuis huit ans.

Il s'est aperçu, il y a une vingtaine d'années, que sa mémoire s'affaiblissait. Depuis, à ce phénomène se sont ajoutées très-lentement de la tristesse, des idées noires, de la diminution dans l'énergie et dans l'aptitude au travail.

Il y a deux ans, pneumonie ; depuis, il a conservé des palpitations, et c'est pour ce symptôme qu'il entre à l'hôpital.

*État actuel à son entrée, le 26 mai 1862.* — Apparence fatiguée ; air ennuyé ; dit avoir des idées tristes ; pas d'hallucinations ; peu d'énergie, et d'aptitude au travail. Mémoire des noms, des dates diminuée.

Vue faible, brouillée ; clignotement dans les paupières gauches. Peau normale, 64 pulsations régulières. Cœur non hypertrophié. Bruits du cœur sourds. Au premier temps, à la pointe, souffle rude, peu fort. Palpitations au moindre effort. Digestions difficiles ; renvois amers. Soif ; urine souvent ; se lève trois fois la nuit pour uriner. Pas de sucre dans l'urine. Tremblement des mains ; faiblesse des membres.

*Traitement.* — Deux portions. Digitale, 0,20 par jour, en deux pilules.

*Exeat* le 2 juillet.

La diminution d'énergie au travail est un fait des plus fréquents, et ressort des réponses des alcoolisés sur les salaires qui leur sont dévolus dans leurs travaux. Tous racontent, sans en comprendre l'importance, ni se douter de la portée de leur dire, qu'ils gagnent moins qu'autrefois (un tiers et même la moitié) ; aussi la plupart tombent dans un état de dénûment et de misère, que ne font qu'aggraver leur nonchalance et leur manque d'initiative. Ces deux états moraux étaient prédominants chez le malade suivant.

Obs. XIX. — Absinthisme chronique. — Nonchalance. — Manque d'initiative.

Au n° 15 de la salle Saint-Jean-de-Dieu, à la Charité, est couché le nommé de la Huberdière, cinquante-huit ans, écrit vain.

Nombreux excès d'absinthe depuis un séjour de dix ans en Afrique, il y a vingt-cinq ans.

Depuis longues années, existence misérable, diminution de la mémoire, faiblesse progressive des membres.

Vient à l'hôpital pour la diarrhée et des coliques datant de quinze jours.

*État actuel, le 5 novembre 1862.* — Teinte pâle de la peau ; maigreur ; mollesse des chairs. Peu d'expression dans les traits du visage ; apparence de nonchalance ; absence de toute initiative ; découragement profond. Faiblesse considérable de la mémoire. Diarrhée (dix selles en vingt-quatre heures). Douleurs anales après chaque selle ; un peu de ténesme. Ventre tuméfié, dur, modérément douloureux à la pression.

Cœur, haut de 12 cent., large de 10 centimètres. Pas de souffle anormal ; bruits sourds. — Faiblesse musculaire.

*Traitement.* — Potages au lait. Extrait thébaïque 0,06, en deux pilules.

10. Plus de diarrhée : lactate de fer en pastilles, vin de Bagnols, bains sulfureux.

20 novembre. Même état moral.

Chez certains malades, la cause de leur état misérable consiste surtout dans un doute continu sur leur valeur propre, sur leurs capacités, sur la possibilité de réussir et de travailler convenablement comme les autres. La défiance d'eux-mêmes empoisonne leur existence et met obstacle à toutes leurs entreprises, aux projets et aux démarches les plus simples.

Obs. XX. — Absinthisme chronique. — Doute de soi-même. — Diminution de l'énergie morale.

Le nommé Mortier, typographe, trente-neuf ans, a pris l'habitude, depuis l'âge de dix-sept ans, de faire des abus de vin, et, depuis trois ans, d'user avec excès d'absinthe (trois petits verres par jour).

Depuis dix-huit mois, céphalalgie; diminution de la mémoire, de l'énergie morale; tremblement des mains, faiblesse de la vue et décoloration des cheveux.

A son entrée à la Charité, salle Saint-Jean-de-Dieu, n° 28, le 17 avril 1860, il présente une peau très-pâle, une certaine bouffissure générale et une physionomie très-peu expressive. Sensation de vague, d'embarras dans la région frontale.

Le malade ne se rappelle pas souvent ce qu'on lui a commandé cinq minutes avant; il sent sa volonté moins active, moins forte; son énergie morale moindre; se laisse facilement aller au découragement, et surtout est assiégé par un doute incessant de lui-même et un sentiment de défiance qui s'attache à tout objet de ses pensées.

Peu de sommeil: ni illusions, ni hallucinations.

Pupilles égales, bien contractiles; voit à peine à la distance



de vingt pieds ; il ne distingue plus alors les couleurs. Il ne peut plus lire les manuscrits pour composer les planches d'impression. Urine non albumineuse, ni sucrée. Tremblement des mains. Motilité des membres diminuée. Marche un peu hésitante ; pas d'anesthésie.

Sensation de froid dans tout le corps ; pendant la nuit, chaleur et sueurs. Cœur non hypertrophié. Pouls mou, régulier, 56 pulsations.

*Exeat* le 30 avril, dans le même état.

Les facultés morales étaient singulièrement lésées, sous des formes diverses, chez trois autres malades dont la tenue, le port et la physionomie étaient plutôt ceux d'enfants que d'hommes ; l'un pleurait sans motifs, l'autre riait à tout propos, et un troisième était peureux, timide et craintif comme une fille.

Obs. XXI. — Alcoolisme chronique. — Excès en tous genres. — Pleurs faciles.

Au n° 20 de la salle Saint-Jean-de-Dieu, à la Charité, est couché le nommé Devillers, cinquante ans, peintre.

Depuis l'âge de seize ans, nombreux excès en tous genres ; il y a vingt ans qu'il s'aperçoit que sa mémoire faiblit, et qu'il devient triste.

*État à son entrée, le 10 juillet 1863.* — Expression d'hébétéude, regard terne ; teinte jaune pâle de la peau, mémoire modérément affaiblie ; diminution de l'énergie dans le travail ; pleurs très-faciles ; il suffit de lui parler de ses habitudes d'ivresse, de ses travaux de peintre, pour lui faire verser des larmes, et même elles coulent sans motif apparent ; les pleurs contrastent singulièrement avec l'insignifiance de la physionomie.

Pupilles égales ; vue très-affaiblie ; ne peut plus lire les lettres ordinaires. Cœur non hypertrophié : palpitations assez fréquentes. Pouls très-dépressible. La hauteur du foie dans la ligne mammaire n'est que de 0,06. Urine non albumineuse. Motilité diminuée dans les membres.

*Exeat* le 20 juillet, dans le même état.

Obs. XXII. — Alcoolisme chronique. — Rires sans motifs. — Hébétude.

Au n° 10 de la salle Saint-Jean-de-Dieu, à la Charité, est couché le nommé Plisson, cinquante-huit ans, porteur à la halle.

Nombreux excès alcooliques (eau-de-vie et vin) pendant l'exercice de sa profession.

Depuis dix-huit mois, étourdissements fréquents dans les positions debout ou assise; sensation de tournoiement et vue brouillée.

*État à son entrée, le 29 novembre 1862.* — Nez tout rouge et comme bourgeonné; regard apathique et sans expression par moments; dans d'autres, rire bête, nullement provoqué et durant plusieurs minutes, sans que le malade l'explique; le rire est en contradiction avec le fond de la physionomie, qui est terne et plutôt triste: il rit bêtement à tout ce que lui demande M. Bouillaud.

La conception des idées et les réponses sont très-lentes; le malade cherche plusieurs secondes ce qu'il va dire quand on lui fait une question, et encore il faut la répéter plusieurs fois.

Diminution de la motilité des membres; peu de tremblement des mains: les avant-bras et les bras sont comparativement maigres, vu son état de porteur aux halles. Pouls, 68-72.

*Traitement.* — Bains sulfureux; deux portions.

30. — Paroles incohérentes.

*Exeat* le 1<sup>er</sup> décembre, dans le même état,

Obs XXIII. — Alcoolisme chronique. — Troubles moraux. — Caractère devenu paresseux, craintif. — Troubles de l'équilibration. — Amnésie.

Au n° 6 de la salle Saint-Jean-de-Dieu, à la Charité, est couché le nommé Molière, cinquante ans, corroyeur.

Pendant son enfance, le malade a eu la variole. Depuis sa jeunesse, il est dans l'habitude de boire plusieurs verres d'eau-

de-vie par jour et à jeun ; il a commis de nombreux abus de liqueurs alcooliques pendant des voyages en Angleterre et en Amérique, et s'est souvent enivré.

Il y a un an, il a été traité à la Pitié pour une maladie fébrile accompagnée de céphalalgie, étourdissements, trouble de la vue, qui ont persisté depuis.

Il y a plusieurs années qu'il s'aperçoit de la diminution de sa mémoire et de modifications profondes de son caractère, qui est devenu morose, de sa manière d'être, qui est calme, tandis qu'il était auparavant vif et turbulent.

Il ne peut plus travailler depuis un mois, à cause des étourdissements, des vertiges, des tournolements de tête et de l'incertitude de sa vue.

*État à son entrée, le 11 mars 1863.* — Le nez est très-rouge ; le facies porte l'empreinte d'une hébétude profonde ; par moments, les traits sont illuminés par un rire d'enfant, venu sans aucun motif ; un instant après apparaissent des pleurs sans raison. Il est peureux et craintif comme un enfant ; quand j'approche ma main de son front pour constater la chaleur de sa peau, il recule.

La mémoire des mots, des noms, est diminuée ; il ne se rappelle pas ce qu'il vient de dire un moment avant, de sorte qu'il répète la même chose à courts intervalles. Il sait mal ce qui s'est passé depuis un an, ne peut dire la date de sa naissance ; quand il parle, la phrase est lente, se fait comme à bâtons rompus : cela tient à ce qu'il ne peut se rappeler les mots, et qu'il ne sait ce qu'il va répondre ; la conception des idées n'est pas moins troublée que la mémoire des mots. Je dois dire cependant que jamais il n'emploie un mot pour un autre. Son caractère est encore assez gai, mais il m'assure qu'il se trouve morose comparativement à son état d'autrefois. Pas d'hallucinations. Sensation de gonflement, et bourdonnements dans les régions temporales ; la vue est diminuée : pour me regarder, il met une de ses mains à la tempe droite, comme si le soleil le gênait,

et il ferme la paupière de l'œil gauche. De temps en temps, un peu de diplopie; les deux yeux ne sont pas tout à fait dans le même axe. Les pupilles ne présentent rien d'anormal; à la demi-circonférence supérieure des deux cornées, cercle sénile large de 1 millimètre et demi.

La marche est celle d'un aveugle; il tient les yeux en l'air. Il a un peu l'apparence d'un homme ivre, mais cependant il ne titube pas; pendant la marche, ses mains sont tenues en avant, comme lorsqu'on a les yeux bandés. Il ne peut que difficilement tourner. Tous ces phénomènes sont attribués par le malade à des étourdissements et des tournoiemens de tête.

Il me porte facilement, mais ne peut avancer et me porter à la fois. Léger tremblement des mains. Sensibilité de la peau et des muscles normale, de quelque façon qu'on l'interroge. Pouls très-petit, chétif, surtout pour un homme d'apparence vigoureuse comme lui; le pouls est régulier, bat 64 fois par minute. Peau un peu grasse. Corpulence considérable. Se plaint d'être abattu, d'un malaise général, de céphalalgie fronto-sincipitale. Soupirs. Très-peu de toux. Voix enrouée. Appétit conservé. Le foie a une hauteur de 9 centimètres dans la région mammaire. Quelques douleurs en ceinture, au niveau des fausses côtes.

Même état en 1864.

La liberté morale est notablement diminuée chez la plupart des alcoolisés; ils présentent une faiblesse inouïe de caractère, se laissent circonvenir facilement et entraîner à des actes fautifs et même répréhensibles, au point de vue de la loi. J'ai eu l'occasion d'observer, dans ces conditions, deux jeunes gens de grandes familles qui se livraient depuis longtemps à des abus alcooliques et étaient tombés dans un état de dégradation morale si avancé, qu'il avait fallu les détenir dans une maison d'aliénés.

Ils y sont restés plusieurs années, mais non pas consécutivement; après un certain nombre de mois, leur état paraissant amélioré; on les laissait sortir sur la foi de leurs promesses;

mais, à peine dehors, ils se laissaient aller à leurs penchants, et on trouvait ces héritiers de grands noms occupés à boire seuls, ou avec des cochers et des valets, dans des cabarets et dans des lieux du plus bas étage.

Il était à remarquer qu'en dehors de ces phénomènes, ils avaient conservé presque toute leur intelligence, leur mémoire intacte ; ils étaient même agréables en société et beaux conteurs.

Une question se présentait tout naturellement à leur propos : pourraient-ils, avec leur caractère faible, avec cette facilité à se laisser entraîner, faire un testament, un acte civil valables ? La solution me paraît très-épineuse, en présence de la conservation de la plus grande partie de leur intelligence ; et puis il faudrait, entre les termes d'un testament, d'un acte civil quelconque et des faits notoires une contradiction flagrante, pour entacher les premiers de nullité et frapper les alcoolisés d'incapacité civile ; d'autant plus, je le répète, que la plus grande partie de leur intelligence était intacte, et que les facultés morales seules étaient troublées.

Quant à la répression des délits commis par les alcoolisés, en vertu de la diminution de leur liberté morale, de leur faiblesse, et par suite de leur facilité à être entraînés au mal, je crois qu'elle ne doit pas être nulle, et qu'on ne doit pas penser à les traiter simplement comme des malades ; la peine doit être diminuée proportionnellement à l'état mental de l'individu, mais il doit y avoir une peine. Il me semble que, dans l'appréciation de leurs actes condamnables, on doit suivre ce principe, que les facultés morales sont plus souvent lésées que les facultés intellectuelles chez l'alcoolisé, qu'au début il s'est laissé aller volontairement à de mauvais penchants, et que par conséquent il doit être, en partie, responsable des actions qu'il commettra sous l'influence de l'intoxication chronique à laquelle il se livre de son plein chef. De pareils hommes sont assez le malheur de leurs familles pour que la loi soit en droit de prévenir par la rigueur de la répression de semblables habitudes chez d'autres ;

qu'advierait-il, au contraire, s'il était notoire que l'alcoolisme exempté de toute pénalité?

La question de la liberté morale amène tout naturellement à parler de la dipsomanie, et à se demander si c'est un état mental primitif ou secondaire.

Esquirol le premier, je crois, a traité de la dipsomanie et l'a envisagée comme une monomanie spéciale; depuis, presque tous les auteurs ont, à l'envi, suivi cette classification, et ont considéré la dipsomanie comme une maladie mentale. M. Morel a eu l'honneur, le premier, d'élever la voix contre cette doctrine; il considère, on le sait, la *tendance aux boissons comme n'étant que le symptôme d'une maladie principale*, au même titre que les monomanies suicide, homicide, incendiaire, et la kleptomanie.

A mon avis, M. Morel n'a pas fait une assez large part aux habitudes alcooliques antérieures dans la production de la dipsomanie, et donne une trop grande importance aux maladies principales : aliénations héréditaires, folies hystérique, hypochondriaque; leur rôle pathogénique est, sans nul doute, considérable, mais n'est pas tout : en effet, dans beaucoup de cas, et en particulier, dans les observations d'Esquirol (II<sup>e</sup> III<sup>e</sup>, V<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup>) il est certain que la dipsomanie a succédé à un usage d'abord modéré (l'état mental étant sain), puis progressivement exagéré.

Dans les autres cas, la dipsomanie n'est pas davantage un état mental morbide spécial : elle appartient au même groupe de symptômes que la boulimie, le pica, la malacia, le dégoût pour toute espèce d'aliments, et comme eux dépend de la gastralgie; ce besoin *dit* irrésistible de boire des alcooliques est le résultat d'une perversion de la sensibilité gastrique, mais n'est certainement pas une monomanie.

#### VI. — *État lypémanique, hallucinations.*

Cette catégorie de malades a été bien observée et décrite par

les différents auteurs qui ont écrit sur l'alcoolisme, je n'y insisterai pas longtemps; la physionomie porte à des degrés variables le cachet de la tristesse; il est difficile d'arracher à ces individus quelques mots de réponse, de les distraire de leurs conceptions délirantes et de leurs hallucinations plus ou moins tristes et terrifiantes; quelques-uns se suicident pour échapper aux voix ou aux gens qui les poursuivent. Cette classe d'alcoolisés est le plus souvent observée dans les établissements d'aliénés, tandis que ceux dont je viens de parler dans les précédents chapitres ne se voient guère que dans les hôpitaux de Paris ou dans la clientèle privée.

Voici parmi les observations de malades de cette catégorie que j'ai entre les mains, deux cas qui me paraissent significatifs :

Le premier a trait à un homme de quarante-quatre ans, qui, après de très-nombreux excès alcooliques, était arrivé à perdre presque complètement la mémoire, à n'avoir conscience de son état de dégénérescence que d'une façon vague, à être assiégé par des conceptions tristes et des hallucinations de l'ouïe qui l'avaient porté au suicide.

Le second, âgé de cinquante-cinq ans, ne savait plus son âge, ne pouvait entretenir la plus courte conversation, restait dans une immobilité complète, et était assiégé par des hallucinations de la vue et de l'ouïe, qui accusaient sa femme d'infidélité, et l'avaient plongé dans une jalousie ridicule.

OBS. XXIV. — Absinthisme chronique. — État lypémanique. —  
Hallucinations de l'ouïe.

A l'hospice de Bicêtre (service de M. Voisin), est placé le nommé Billiet, âgé de quarante-quatre ans, peintre en voitures; entré le 11 septembre 1860.

Cet homme a été arrêté sur le boulevard, en état d'ivresse, puis mené à Mazas pour révolte envers les sergents de ville. De Mazas il a été mené à Bicêtre.

Le certificat d'entrée porte : lypémanie avec hallucinations,

idées de suicide, abus des alcooliques. Son père est mort à quarante-sept ans, a succombé à des suites de chagrins. Il aurait eu des accidents paralytiques. Sa mère est morte à quatre-vingt-deux ans.

A l'âge de dix-sept ans, il a commencé à faire des excès de vin rouge ; il en a bu beaucoup depuis, ainsi que du cassis, mais peu d'eau-de-vie. Il y a trois ans et demi qu'il a perdu sa femme et donne cette raison pour expliquer les nombreux excès d'absinthe qu'il a faits depuis trois ans. Il la boit pure et pour sept, huit ou dix sous à la fois, jusqu'à ce qu'il se sente étourdi. « Quand j'ai eu perdu ma femme, dit-il, et mes enfants, j'ai voulu me tuer (en effet, il a voulu s'asphyxier avec de la vapeur de charbon) ; ne le pouvant pas, je me suis livré à l'absinthe. »

Depuis deux ans, il s'est aperçu que sa mémoire avait diminué. Il ne pouvait plus faire avec son patron ses comptes de quinzaine. Son patron u'a pas été mécontent, dit-il. Il continuait à être bon ouvrier. Il a été regretté, dit-il. Il a toujours été « rigoleau. » « Je n'ai jamais gagné beaucoup d'argent ; j'en ai mis de côté du vivant de ma femme, mais depuis je n'ai rien mis. »

Depuis la mort de sa femme, il dit la voir, la nuit, enveloppée dans un linceul blanc. Depuis trois ans, les forces ont diminué, surtout dans les membres inférieurs. Il est entré dernièrement à l'hôpital Lariboisière pour des douleurs articulaires et une fièvre qui a duré quatre à cinq jours.

*État actuel.* — Le 2 novembre, sa physionomie porte le cachet de la tristesse, unie à de l'insouciance ; aucune vivacité dans les traits ; par moments, expression de satisfaction. La mémoire est diminuée. « Nous sommes au mois d'octobre, me répond-il. Mon estomac dit qu'on doit être près de onze heures (il est neuf heures). J'entendais dire dans mon quartier que j'étais toqué. — Je ne puis plus parler. »

La nuit, il a des hallucinations. On lui crie dans les oreilles. Il voit sa femme dans son linceul. Toutes les nuits il parle ab-



sinthe. Rien de particulier dans les pupilles. Tremblement de la tête, mais non des lèvres. Douleurs dans le bras et le côté gauche; tous les matins, il a de la peine à mouvoir les doigts; c'est à peine si de la main gauche il serre la mienne. Tremblement des mains datant de quinze ans (il est peintre), vacille sur ses jambes.

Liseré grisâtre des gencives; bouche mauvaise; appétit irrégulier. Il urine trois fois pendant la nuit. Autrefois ce n'était pas son habitude. Quelquefois l'urine est rouge. L'émission est normale. Il souffre quelquefois dans le côté droit, au niveau du foie; le foie a une hauteur de 0,15, dans la région mammillaire. Il est atteint d'une dyspnée assez intense qu'il fait remonter à l'époque où il a eu la colique des peintres, il y a vingt ans. Il est pris quelquefois subitement de battements de cœur. L'haleine lui manque, il est obligé de s'arrêter. Sensibilité un peu obtuse dans le membre inférieur gauche. Hyperesthésie dans le membre supérieur gauche. Fourmillements dans les deux membres inférieurs et dans le supérieur gauche. Pas de paralysie des extenseurs. Pas de souffle au cœur; la matité cardiaque n'est pas plus grande qu'à l'état normal. Respiration normale. — Rien à l'auscultation.

Est placé aux chroniques. — Trois portions.

10 novembre. Même état.

16. Gaïeté.

24 décembre. Il porte sous son bras un sac où il y a des mouchoirs, du papier, des cartes, un morceau de verre.

10 janvier. Contentement de lui-même; légère gêne dans la marche.

Mai. Même état.

Obs. XXV. — Alcoolisme chronique. — État hypémaniaque. —  
Hallucinations de la vue et de l'ouïe.

Au n° 6 de la deuxième salle de l'infirmerie (service de M. Félix Voisin), à Bicêtre, est placé le nommé Petit, cinquante-cinq ans, maçon.

Le malade a été déjà traité ici plusieurs fois pour intoxication alcoolique, et délire caractérisé particulièrement par de la jalousie envers sa femme.

Depuis longtemps, nombreux excès d'eau-de-vie et de vin ; ivresse fréquente. Il est amené à Bicêtre en raison de scènes de jalousie brutale qu'il fait à sa femme.

*État actuel, le 22 avril 1861.* Le malade est assis sur une chaise dans l'immobilité la plus complète ; sa physionomie exprime une tristesse profonde. A ma demande à quoi il pense, il murmure quelques mots, parmi lesquels je saisis avec peine : *J'ai la tête lourde*. Il pousse des soupirs, et dit que sa femme le trompe. « J'entends, dit-il, des voix qui me parlent d'elle, qui l'accusent ; ces voix partent des murs ; elles appartiennent à des personnes que je connais. » Il raconte qu'il a donné un soufflet à sa femme, et pendant son récit de ses brutalités, il se signe comme on individu honteux et repentant ; il dit avoir regret d'avoir battu sa femme. Il ne sait son âge, se rappelle la date de sa naissance, dit avec peine le mois. La nuit, il dort peu, et est tourmenté par des rêves effrayants, par des voix qui parlent contre sa femme, qui le menacent de le tuer, de le noyer.

Pendant mon interrogatoire, et au moment d'une de ses réponses, ses yeux fixent tout à coup une fenêtre située en face. « Les voix me parlent », dit-il, « je ne les comprends pas. » Je le presse de chercher à comprendre ; il prend une position attentive, mais ne peut saisir le sens des voix ; les voix produisent chez lui le même effet que la mienne ; c'est pour lui la même impression.

Pendant la conversation que j'ai avec ce malade, ses traits s'animent un peu ; mais aussitôt finie, il reprend son air concentré, et son regard reste fixé sur une chaise. Pas le moindre embarras de la parole ; rien de particulier dans les pupilles. Diminution de la motilité des membres inférieurs et supérieurs. Pas de troubles de coordination des mouvements. Tremblement des

main; sensibilité obtuse; le pouls bat à 52 pulsations, est régulier. Rien de particulier du côté du cœur et des poumons. Langue normale dans son aspect et ses mouvements. Appétit conservé.

*Traitement.* — Bains, une portion; travail à la terre et à la buanderie.

26 avril. Parle de sa femme en termes affectueux. Moins d'hallucinations.

31 mai. Plus d'hallucinations; sait bien le jour, le mois, et ce qu'il gagne à travailler à la buanderie de Bicêtre. Plus de tremblement des mains; motilité normale; n'avoue pas franchement que sa maladie tient à des excès de boissons.

22 juin. A encore par moments des hallucinations. État satisfaisant. Pas d'autres phénomènes.

VII. — *Stupeur, obtusion intellectuelle, abrutissement, démence, imbecillité (idiotisme de Pinel), hébété.*

La stupeur et l'obtusion intellectuelle se rencontrent moins souvent que les autres formes de troubles mentaux. Je n'insisterai pas longtemps sur leur description qui a été complètement faite par MM. Etoc-Demazy, Baillarger, Sauze et Delasiauve; mais il m'a paru que ces deux symptômes se liaient surtout à l'intoxication *absinthique*. Il en est de même de cette forme spéciale que l'on ne peut mieux désigner que par le mot *abrutissement*; je l'ai surtout observée dans l'absinthisme; elle se lie parfois à la présence d'une grande quantité de sérosité arachnoïdienne, sous-arachnoïdienne et ventriculaire, ainsi que j'ai pu le constater dans deux autopsies que je relate plus loin.

L'un de mes malades, le sieur Touzé, buveur d'absinthe, était plongé dans une stupeur profonde, le visage impassible, l'expression ennuyée, le regard terne, dans l'immobilité la plus absolue, paraissant trouver étrange que je l'interroge sur sa santé, ne répondant que très-difficilement, ne sachant où il était, restant toute la journée dans des coins, les mains dans ses

poches, décousu dans sa mise; il était impossible de le faire mouvoir.

Obs. XXVI. — Absinthisme chronique. — Stupeur.

A l'hospice de Bicêtre (service de M. Voisin), premier pavillon n° 5, est placé le nommé Touzé, âgé de vingt-cinq ans, distillateur, entré le 22 novembre 1860.

Depuis l'âge de trois ans, il a une blépharite ciliaire chronique. Ce malade a l'habitude, tous les matins, de boire deux petits verres d'absinthe et s'y adonne fréquemment dans la journée. Il boit peu d'eau-de-vie et de vin. Cet homme est amené de la préfecture de police, attaché avec la camisole de force. La feuille de la préfecture porte : Homme de peine; tremblement; frayeur; crainte d'être condamné à mort; tendance à s'enfuir. Alcoolisme probable. Depuis son entrée à Bicêtre, il est calme dans son lit, et absorbé.

La première nuit, il a parlé de dix, quinze verres d'absinthe et un peu d'eau-de-vie, et a dit, à plusieurs reprises, que si on veut le faire mourir, on lui donne un coup de couteau.

A son arrivée, on lui a tiré 500 grammes de sang par des ventouses scarifiées appliquées à la nuque, on lui a donné des potions opiacées, et il a été mis à la diète.

*État actuel.* — Le malade est dans son lit, étendu sur le dos, porte la camisole; la figure est calme, mais il paraît inquiet; il est immobile, les yeux fermés. Il répond avec beaucoup de peine et de lenteur aux questions; il paraît préoccupé de pensées tristes, et me dit avec calme : « Je croyais qu'on voulait me faire mourir, qu'on voulait me tuer; il ne sait où il est, et sans que la question lui soit posée, il raconte qu'il a mal aux yeux depuis l'âge de trois ans.

*D.* Depuis combien de temps êtes-vous malade ?

*R.* Depuis une quinzaine de jours.

*D.* Est-ce d'avoir bu ?

*R.* Je ne me suis jamais grisé.

*D.* Jamais ?

*R.* Une fois ou deux.

*D.* Avec du vin ?

*R.* J'ai bu de l'absinthe avec de l'eau.

*D.* En avez-vous bu de pur.

*R.* Je n'en ai jamais bu de pur.

L'avant-dernière nuit, on me raconte qu'il a eu des hallucinations de la vue. Il se rappelle avoir vu des gens qui le menaçaient avec des épées. On me rapporte que la nuit il a prié qu'on amenât le curé. Il dit n'avoir pas eu d'hallucinations de l'ouïe ; il laisse arriver dans sa bouche le liquide des potions, mais le rejette aussitôt, en disant que c'est du poison.

(Quand je lui demande plus tard s'il pensait que réellement on voulût l'empoisonner, il répond que ce liquide lui brûlait la poitrine.)

Il a le visage impassible, même pendant ses réponses faites à voix basse. Pupilles un peu resserrées, encore contractiles. A ma demande il tire sa langue. Langue humide et rosée à la pointe blanchâtre et sèche à la partie moyenne et à la base. Soif ; pas d'appétit ; pas de douleurs épigastriques. Il dit en avoir eu en même temps que des vomissements. Pas de ballonnement abdominal ; gargouillement dans la fosse iliaque droite ; il urine deux fois la nuit (la nuit s'entend de six heures du soir à six heures du matin) ; va à la selle tous les jours. Pas de sueurs profuses depuis son entrée. Dans l'aisselle, 35 degrés de chaleur ; douce chaleur dans le reste du corps. Pouls régulier, de moyenne force, 92 pulsations.

Lenteur, mais pas de tremblement dans la parole, dans la langue. Pas de tremblement ni de soubresauts dans les membres. Comme il est attaché, je ne sais s'il pourrait se tenir debout. Une portion ; potion calmante.

30 novembre. Il n'est plus maintenu dans la camisole ; il répond bien aux questions et paraît calme. Plus de douleurs épigastriques ; dit ne plus se rappeler qu'on voulait l'empoison-

ner. Mange bien ; éprouve toujours des sensations de froid. Mains froides, violacées. Une portion.

6 décembre. *D.* Vous laissez-vous tranquille la nuit ?

*R.* Je me remue dans mon lit.

Son regard est hébété. Il reste immobile sur sa chaise, regardant la table. L'œil est morne et empreint de tristesse. Même froid des mains ; même teinte violacée. Une portion ; vin de quinquina.

14. Même état de concentration ; répond qu'on le tourmente encore. Pouls filiforme, mou, 64 pulsations. Température normale des extrémités.

21. Même état ; cependant un peu de mieux peut-être. Reste les yeux fixes et répond à peine aux questions. Il ne sait où il est ; dit qu'on ne le tourmente plus, et reconnaît que personne ne lui veut du mal. Il fait volontiers ce qu'on lui demande. Chaleur douce aux extrémités. Pouls presque insensible, régulier, 60 pulsations. Vin de quinquina ; 2 portions.

10 janvier. Même état de l'intelligence et du pouls. Fer et quinquina.

14. Même état.

27. Le pouls a repris de l'ampleur. Un peu de mieux comme réponses. Même traitement.

8 février. Même état.

Il reste toute la journée dans un coin, les mains dans les poches, paraissant ne penser à rien, décousu dans ses vêtements et regardant de temps en temps le ciel.

*D.* Comment allez-vous ?

*R.* Je ne suis pas malade.

Quand je lui parle de sa maladie, il a l'air de me trouver étrange.

7 mars. Depuis deux jours, il parle un peu, se promène dans la cour, au lieu de rester dans son coin, et siffle. Il porte sa casquette d'une façon originale ; ses vêtements sont en désordre.

7 avril. Même état. Prend de l'embonpoint.

15 novembre. Même état.

Six autres malades, buveurs d'absinthe et d'autres liqueurs, présentaient au plus haut point le type abruti.

Obs. XXVII. — Absinthisme chronique. — Abrutissement. — Dyspepsie.

Au n° 10 de la salle Saint-Jean-de-Dieu, à la Charité, est couché le nommé Bouir, quarante ans, valet de chambre.

Nombreux excès d'absinthe, depuis un an surtout. Sujet à des phénomènes dyspeptiques. Depuis six semaines, vertiges, vue brouillée. Absence de désirs vénériens et de pollutions nocturnes depuis huit mois. Amaigrissement considérable.

Entré à l'hôpital pour des étourdissements, des éblouissements, de la difficulté de la digestion.

*État à son entrée, le 27 mai 1862.* — Air complètement abruti; aucune expression dans les traits. Les paupières sont à demi-fermées; les yeux ne quittent pas le sol. Nonchalance dans tous ses actes, dans ses réponses. Air profondément ennuyé et triste quand je le fais parler. Quand je le questionne sur ses habitudes absinthiques, il cherche à éluder la réponse et à détourner la conversation. Céphalalgie fronto-pariétale; la mémoire ne paraît pas altérée. Tremblement des mains. Puls à 72 pulsations, petites, dépressibles. Digestions difficiles; inappétence; constipation. Besoins d'uriner très-fréquents (nombre doublé).

*Traitement.* — Vin de quinquina, bains sulfureux.

4 juin. — Air beaucoup moins concentré et abruti.

10. — État très-satisfaisant; la dyspepsie persiste.

13. — Sortie dans un état mental à peu près normal.

Obs. XXVIII. — Alcoolisme chronique. — Abrutissement. — Lenteur de conception des idées. — Phthisie pulmonaire. — Pneumonie secondaire. — Mort. — Autopsie. — Dégénérescence graisseuse du foie, du cœur, des reins. — Taches opalines arachnoïdiennes. — Abondante sérosité sous-arachnoïdienne. — Œdème de la pie-mère. — Fermeté excessive de la pulpe cérébrale.

Au n° 9 bis de la Salle Saint-Jean-de-Dieu, à la Charité, est

couché le nommé Daché, cinquante-deux ans, terrassier. Père mort de vieillesse; mère morte d'une hernie.

Depuis l'âge de vingt-cinq ans, nombreux excès d'eau-de-vie en dehors des repas. Il en a bu jusqu'à un demi-litre par jour, et s'enivre au moins une fois par semaine.

Depuis huit ans, tremblement des mains. Depuis cinq mois, douleurs abdominale et épigastrique très-vives, dégoût pour les aliments; diarrhée (selles noirâtres); toux. Recrudescence des douleurs il y a trois semaines; c'est pour cela qu'il entre à l'hôpital.

*État actuel au moment de son entrée, le 29 juillet 1864.* — Air abruti au plus haut point. Le bout du nez est tout rouge; la couleur de la peau du corps est pâle. Le malade dit que nous sommes depuis longtemps en août, et trouve étonnant que je lui pose des questions sur les dates. La conception des idées est très-lente, et les réponses sont difficiles à obtenir et manquent de précision. Le malade peut à peine raconter les diverses phases de sa maladie. Insomnie; pas de cauchemars; douleur épigastrique. La hauteur du foie dans la ligne mammaire de est 13 centimètres. Tubercules pulmonaires au deuxième degré dans les deux sommets; point pneumonique à gauche. Faiblesse musculaire considérable; tremblement des membres supérieurs, des lèvres. Pouls mou; bat 120 fois par minute.

Mort le 3 août.

*Autopsie trente-six heures après la mort.* — Maigreux considérable de tout le corps. Très-peu de graisse dans l'épiploon.

*Foie.* — Le foie a une teinte jaunâtre presque générale; il est ramolli à son bord supérieur. On aperçoit à sa face antérieure des espaces complètement jaunâtres, et dans d'autres, la capsule de Glisson est tellement arborisée que cela donne l'idée de plaques rouges. A la coupe, le tissu hépatique se présente dans tous ses points, et en particulier dans ceux



correspondant à ces plaques rouges, dans un état exsangue; c'est à peine si quelques gouttes de sang sortent des vaisseaux.

Dans beaucoup d'endroits, la substance du foie est ramollie : la moindre pression du doigt l'écrase et la sépare en grumeaux. Au microscope, pâleur notable du contour des cellules hépatiques, pâleur des noyaux qui manquent dans beaucoup de cellules, et présence d'une très-grande quantité de gouttes d'huile.

*Reins.* — Le droit a 13 centimètres et demi de hauteur. Il est criblé de kystes, depuis le volume d'une noisette jusqu'à celui d'un pois. Tous sont situés sous la capsule propre du rein, qui paraît former une de leurs parois, tant elle est adhérente à la poche kystique. Le liquide contenu est séreux et un peu filant; pas d'acéphalocystes. La capsule est partout épaissie, à peine transparente; après l'avoir détachée, la substance corticale apparaît parsemée de grains d'un blanc jaunâtre; elle a, du reste, à la coupe, une teinte jaunâtre, sur laquelle tranchent notablement des vaisseaux.

La substance tubuleuse se présente avec sa couleur à peu près normale, et est aussi semée de quelques grains blancs très-fins. Une portion de la substance corticale jaunâtre, portée sous le champ du microscope, offre : une gangue granuleuse jaunâtre abondante, de très-nombreuses gouttes d'huile, et des cellules très-pâles et jaunâtres.

*Poitrine.* — Tubercules pulmonaires crûs au sommet du poumon gauche. Adhérences à la plèvre costale; un peu de sérosité dans le péricarde. Le cœur présente un aspect extérieur grasseyé dans toute la face antérieure du ventricule droit; c'est à peine s'il existe un peu de graisse en arrière et à la face antérieure du ventricule gauche.

À la coupe, la paroi du ventricule gauche est formée d'un tissu un peu pâle, mais non grasseyé, tandis que la paroi antérieure du ventricule droit est, dans une épaisseur de 0,002 sur 0,004,

transformée en graisse, et que, au bord droit, l'épaisseur de la fibre musculaire est réduite à 0,001.

De plus, en se rapprochant de la pointe, dans une étendue de 0,03 à 0,04, la paroi musculaire du ventricule est réduite à un 1/2 millimètre au plus ; le tissu graisseux est dans ces points serré, d'apparence granulée, et s'est évidemment substitué à la fibre musculaire. Au microscope, au milieu de la graisse, je retrouve quelques débris très-pâles de fibres musculaires. Dans le cœur, quelques caillots rougeâtres adhèrent modérément aux valvules et aux colonnes.

*Encéphale.* — Beaucoup de sérosité sous-arachnoïdienne et dans l'épaisseur de la pie-mère, aiosi qu'entre elle et les circonvolutions ; aussi les méninges sont-elles épaissies, tant par cette sérosité que par l'énorme quantité de sang que renferment leurs vaisseaux congestionnés. De plus, nombreuses taches opalines à la face viscérale de l'arachnoïde viscérale. L'injection et l'épaississement des méninges existent presque uniquement à la surface convexe des hémisphères et à l'espace interpédunculaire.

Dans la plupart des sillons des circonvolutions, la sérosité est abondante ; après avoir enlevé la pie-mère, ce qui est très-facile, les sillons restent béants. Nulle part il n'y a d'adhérences entre la pie-mère et la substance grise. La substance grise et la substance blanche ont une fermeté remarquable par ces temps de grande chaleur (depuis un mois 25° à 39°) ; elles résistent à la pression du doigt, et, trois jours après l'autopsie, elles avaient conservé ce même caractère, sans que je les eusse arrosées d'un liquide conservateur ; elles étaient restées à l'air libre. Dans tous les points du cerveau, même fermeté. Un peu de piqueté dans la substance blanche centrale.

Oss. XXIX. — Alcoolisme chronique. — Dyspepsie extrême. — Abrutissement. — Absence depuis vingt ans de désirs vénériens et de pollutions. — Foie volumineux. — Albuminurie chronique. — Caverne tuberculeuse. — Mort par pneumothorax. — Abondante sérosité intra et sous-arachnoïdienne. — Œdème de la pie-mère. — Fermeté con-

sidérable de la pulpe cérébro-spinale. — Cirrhose des reins, du foie. — Pas de lésions du testicule. — État gras de la paroi du ventricule droit du cœur.

Au n° 10 de la salle Saint-Jean-de-Dieu, à la Charité, est couché le nommé Neploz, cinquante-six ans, chapelier.

Depuis trente ans, excès nombreux d'eau-de-vie ; il lui est arrivé souvent de passer des semaines à ne boire que de l'eau-de-vie, à cause d'un dégoût profond pour toute espèce d'aliments ; fréquemment il s'enivre ; le matin à jeun, avant tout travail, il boit de six à dix sous d'eau-de-vie ; il convient que telle est la cause de sa maladie.

Il n'a pas remarqué que sa mémoire ait le moins du monde baissé ; et il est de fait qu'il raconte avec une grande netteté l'histoire de quelques indispositions qu'il a eues et qui ont surtout consisté en dyspepsie. Cependant l'intelligence est affaiblie dans sa généralité, ainsi que l'énergie morale, si l'on en juge par ce fait que depuis dix ans il gagne beaucoup moins (quarante-huit sous) qu'autrefois. Son caractère n'a pas changé.

Depuis vingt ans, absence de désirs vénériens et pas de pollutions nocturnes. Depuis douze ans, toux peu forte le matin. Jamais le malade n'a eu de *delirium tremens*, ni d'hallucinations. Il éprouve depuis longtemps du tremblement de la main. Depuis six mois, faiblesse des membres.

Les phénomènes pour lesquels il entre, ont commencé, il y a cinq semaines, par de l'inappétence, du malaise à l'épigastre ; puis est survenu rapidement un dégoût absolu pour le vin, la viande, le pain, l'eau-de-vie. Depuis vingt-cinq jours il n'a rien mangé d'autre que du lait. Il n'a eu ni vomissements, ni diarrhée, ni frissons, ni sueurs. Depuis vingt jours il dort presque continuellement.

*État actuel, le 21 mars.* — Visage profondément hébété et abruti ; tendance à la somnolence. Le bout du nez est très-rouge et la peau y est irrégulière. Le malade raconte nettement son histoire ; sa mémoire ne paraît pas diminuée ; il sait bien les

dates, le mois, le jour; compte bien; écrit son nom en tremblant. Symptômes de dyspepsie. Inappétence absolue. Impossibilité de rien manger autre que le lait. Hauteur du foie dans la ligne mammaire, 20 centimètres; urine très-albumineuse. Tremblement des mains; marche chancelante; hésitation. Facilité à le renverser en arrière. Sensibilité aux piqûres, au pincement, très-diminuée. Le toucher est très-net; maigreur considérable. Peau rude, sèche, froide; 68 pulsations. Diminution de sonorité, craquements, retentissement exagéré de la voix dans la fosse sus-épineuse droite.

Jusqu'au 5 avril même état, même dyspepsie. Ce jour, phénomènes de pneumo-thorax. — Mort le 6 au matin.

*Autopsie.* — Caverne au sommet du poumon droit qui est refoulé dans la gouttière vertébrale. Fistule pulmonaire à travers une pellicule très-mince qui servait de paroi à une cavité du volume d'une petite pomme. Plusieurs tubercules pulmonaires.

*Encéphale.* — Quantité considérable de sérosité intra et sous-arachnoïdienne cérébrale et spinale. La sérosité sous-arachnoïdienne soulève en plusieurs points la séreuse de près de 0,005; en d'autres, elle écarte les circonvolutions. Œdème de la pie-mère, qui est très-injectée. A peine trois à quatre plaques arachnoïdiennes blanches. Aucune adhérence entre la pie mère et la substance corticale. La pulpe cérébro-spinale est d'une fermeté, d'une résistance remarquables au doigt; la protubérance et la moelle sont, en particulier, très-dures. Cirrhose du foie au premier degré. Épaississement considérable des capsules propres des reins par des produits plastiques filamenteux adhérents à leur face viscérale. Nombreux grains de semoule dans la substance corticale. Testicules normaux. Le liquide renfermé dans les tubes ne présente rien de pathologique, au point de vue des cellules, en particulier. État gras de la paroi antérieure du ventricule droit du cœur; ni athéromes artériels, ni lésions valvulaires du cœur.

Le nommé Crozet, type d'abruti et dément à la fois, présentait quelques particularités que je n'ai pas rencontrées souvent : ainsi, au milieu d'une incohérence intellectuelle complète et après des actes déraisonnables au plus haut point, il disait des phrases justes, sous forme de sentences stéréotypes, telles que celle-ci qu'a provoquée ma demande, s'il avait une femme : « Si je n'en avais pas, j'irais de suite en chercher une. La femme est la société de l'homme, et l'homme la société de la femme. » Évidemment cet homme ne pensait pas un mot de ce qu'il me disait ; mais cette phrase lui venait comme tant d'autres usuelles que nous répétons dans la conversation machinalement, et sans que notre intellect y prenne la moindre part. Il ne m'en a pas moins paru intéressant d'observer une phrase morale et affective chez un être complètement dépourvu de tout sens moral.

Obs. XXX. — Alcoolisme chronique. — Abrutissement. — Démence.

Le 2 mai 1861, entre à Bicêtre (service de M. le docteur Voisin) le nommé Crozet, cinquante-quatre ans, ébéniste, arrêté pour vagabondage sur la voie publique. Nombreux excès de vin blanc depuis de longues années. Il présente le type le mieux accompli de l'individu abruti par la boisson. Il est impossible d'avoir de lui des réponses suivies, et encore celles qu'on obtient sont-elles originales et visent à être drôles ; ainsi, quand je lui demande s'il a une femme, il dit : Si je n'en avais pas, j'irais bien vite en chercher une. — Une femme est la société d'un homme, et l'homme est la société de la femme. » A ma question combien il gagne, il répond : « quarante sous ; avec quarante sous on peut bien boire, et le ménage s'en passe. — On boit plus qu'on ne mange, parce qu'on y est plus souvent », et ainsi de suite. Il est impossible de savoir de lui le jour, le mois, la date et d'avoir le moindre renseignement sur ses antécédents morbides ; il se rappelle son nom, mais non pas son âge, ni la date de sa naissance. Il est un peu vantard et répète souvent qu'il a

beaucoup à faire, parce qu'il faut qu'il serve tout le monde à Bicêtre. Il est poli, met une grande bonne volonté à travailler, et est très-facile à diriger. Il rit à propos du plus futile motif et souvent sans raison. Il est assiégé par des conceptions délirantes concernant des animaux; elles surgissent sans avoir été le moins provoquées : « Je ne puis refuser aux animaux; hier, ils ont été en route; quand ils sont arrivés, ils avaient faim. » Il a des illusions et des hallucinations : ainsi il fait le mouvement de passer quelque chose d'une main dans l'autre, et il n'y a rien dans ses mains; il fait le geste d'éloigner un objet de devant ses yeux. Je lui demande ce qu'il fait là. Il répond : « J'écarte un ver qui est là depuis hier et qui va en l'air. » Il se perdrait dans les cours de Bicêtre, lorsqu'on l'envoie travailler à la buanderie, s'il n'était tenu et surveillé. La parole est hésitante; pas de tremblement des lèvres ni de la langue; pas de différences dans le diamètre des pupilles. La marche est assez ferme; le malade peut me porter. La peau du dos des mains est rude, calleuse.

Même état le 5 décembre.

Le malade suivant présentait au plus haut point, comme Crozet, le type de l'abrutissement et de la démence; la parole était éminemment gênée; le malade parlait comme lorsque la langue est appliquée à la voûte palatine; elle était tantôt lente et tantôt précipitée; le malade s'arrêtait au milieu des phrases, puis les terminait en lançant brusquement ses mots.

L'autopsie a permis de constater des lésions qui permettent d'affirmer, si les symptômes ne suffisaient pas, que la maladie n'avait rien de commun avec la paralysie générale; de plus, l'état des méninges et du cervelet me fait croire que l'abrutissement, l'hébétéude des ivrognes sont produits par de l'hydropisie des méninges et l'induration de la pulpe cérébrale, celle-ci résultant d'une sorte de macération alcoolique. Il était au moins très-singulier de voir ce cerveau, ainsi que celui du nommé Daché

(obs. XXVIII), se conserver très-fermes, trois à quatre jours après l'autopsie, par une température de 25° à 39°.

Obs. XXXI. — Alcoolisme chronique. — Abrutissement. — Démence. — Mort. — Fermeté considérable de la pulpe cérébrale. — Abondante sérosité arachnoïdienne, sous-arachnoïdienne. — Œdème de la pie-mère. — Congestion chronique des méninges. — Dégénérescence graisseuse du cœur, du foie. — État cirrhotique des capsules hépatique et rénales. — Néphrite albumineuse chronique.

Au n° 6 de la salle Saint-Jean-de-Dieu, est couché le nommé Duboc, soixante ans, mouleur, entré le 28 juillet 1863.

Le père du malade est mort de pleurésie ; sa mère de tubercules pulmonaires. Jamais il ne s'est alité.

Depuis l'âge de vingt ans, Duboc a l'habitude de boire le matin, à jeun, trois petits verres d'eau-de-vie (à deux sous le verre), et souvent, dans le reste de la journée, sept à huit petits verres. Deux fois, au moins, par semaine, il se grise ; l'appétit est devenu mauvais depuis plusieurs années, et afin d'exciter sa faim, il boit, au repas, de l'eau-de-vie en place de vin. Depuis l'âge de trente ans, la mémoire des noms, des faits, des jours, a considérablement diminué. Depuis douze ans, ses forces sont bien moindres ; la marche est tremblée, la vue s'est affaiblie ; les masses musculaires ont notablement maigri, et la fonction génésique est éteinte depuis longues années. Il y a deux mois, en l'absence de toute intoxication alcoolique, il dit être tombé sans connaissance dans la rue, et n'avoir repris ses sens qu'au bout d'une heure ; il lui en est resté un état continu d'assoupissement qui l'a maintenu au lit depuis cette époque. Il a été traité, dans ces derniers temps, par des sinapismes aux membres inférieurs, et deux bouteilles d'eau de Sedlitz.

*État actuel.* — Le malade est couché sur le dos, dans l'assoupissement, il donne de suite l'idée de l'abrutissement le plus complet. La physionomie porte le cachet de l'hébétude la plus prononcée ; ses réponses sont du reste en rapport avec l'habitus extérieur. Tout est niais dans sa personne. Sa conversation est

toute décousue ; il n'a pas conscience de sa position, paraît s'étonner de mes interrogations, et est ennuyé que je le dérange de son demi-sommeil et de sa torpeur, par mes questions. La parole est par moments difficile, comme si la langue restait collée à la voûte palatine ; elle est tantôt lente, tantôt précipitée, c'est ainsi que parfois il paraît chercher ses mots, qu'il lance un moment après, avec une certaine volubilité. Le malade peut lire assez bien, mais la vue est embrouillée.

La peau est très-pâle, sauf aux joues et au nez qui présentent une teinte lie de vin. Les lèvres sont violacées ; la langue est saburrale et très-peu humide ; elle sort facilement de la cavité buccale ; l'haleine est fade. L'action de siffler est possible. Les yeux sont cernés ; les conjonctives très-injectées dans le segment inférieur des deux globes oculaires. Étourdissements dans la station assise ; il a du reste beaucoup de peine à s'asseoir dans son lit. Le corps est très-maigre, aussi bien au tronc qu'aux membres. Les muscles des pouces, les interosseux des mains sont très-atrophiés. Le plan des métacarpiens est inférieur à celui des avant-bras. La pression de la main gauche est peu sensible pour l'observateur. Sensibilité cutanée intacte.

Appétit nul ; soif vive ; constipation ; jet d'urine très-peu fort ; le malade a de la difficulté à retenir ses urines ; nombreux rhonchus dans les deux poumons ; pouls à 88, 92, régulier, mais très-mou ; une faible pression le fait disparaître momentanément ; la peau est sèche, comme calleuse. Les bruits du cœur sont irréguliers, comme force ; le premier claquement valvulaire est, à la pointe, suivi, par moments, d'un souffle rude qui ne dure qu'une partie du petit silence.

Urine du matin à jeun, peu colorée ; au moyen de l'acide nitrique on obtient à la partie moyenne du liquide un nuage blanchâtre qui persiste, sous forme de grains blancs, après l'épreuve de la chaleur.

3 août. Assoupissement continu ; facies ressemblant à celui du crétin.



4. Même état. A une demande concernant sa santé, il répond : « Du bouillon » ; il tombe dans le coma et meurt dans la journée.

*Autopsie, le 5 au soir.* — Maigreur considérable de tout le corps. Cyanose sous-unguéale. Varices à la jambe droite.

*Boîte crânienne et encéphale.* — La boîte crânienne est très-facile à casser ; elle est peu épaisse. Les méninges cérébrales sont épaissies et opaques ; elles sont très-rouges, et on y aperçoit les vaisseaux augmentés de volume par la grande quantité de sang qu'ils contiennent. Les méninges, et en particulier la pie-mère, sont, dans la partie supérieure du cerveau, infiltrées d'une quantité considérable de sérosité rougeâtre, que l'on retrouve aussi entre la pie-mère et les circonvolutions dont elle a élargi les sillons. Il en résulte qu'après avoir enlevé cette membrane, les espaces qui séparent les circonvolutions restent à l'état béant.

La séparation de la pie-mère d'avec la substance corticale se fait avec la plus grande facilité, sans entraîner la plus petite parcelle de substance grise. La substance corticale apparaît alors avec sa teinte habituelle et se fait remarquer par une fermeté insolite avec de telles chaleurs (depuis un mois 25° à 39°). Le cerveau résiste dans toute son épaisseur sous la pression du doigt, et fait contraste avec d'autres cerveaux recueillis le même jour ; la consistance de celui-ci se rapproche de celle que l'on obtient après deux à trois jours de macération dans de l'alcool pur.

A la coupe, je ne constate qu'une légère injection (piqueté) de la substance grise et de la substance blanche. Les ventricules latéraux sont remplis de sérosité. Fermeté remarquable de leur plancher et de la voûte à trois piliers. Cette fermeté du cerveau persistait encore, lors de la présentation de la pièce à la Société anatomique le 7 août.

*Cœur.* — Hauteur, 0,13 ; largeur, 0,13. État gras très-avancé de la face antérieure du ventricule droit. Dans la partie la plus voisine du ventricule gauche, la graisse est principale-

ment superposée au tissu charnu dont la couleur est très-pâle et qui, au microscope, contient beaucoup de globules graisseux et une gangue granuleuse jaunâtre abondante, mais au fur et à mesure que l'on se rapproche du bord droit, il y a réelle substitution graisseuse, si bien qu'au bord droit, et en particulier vers la pointe, le tissu musculaire est réduit à 1/2 millimètre, tandis que le reste de la paroi qui est de 0,004, est de couleur jaune bien franche, sans la moindre apparence musculaire; le microscope n'y fait apercevoir aucune trace de fibre musculaire. Le cœur est partout flasque. Pas d'insuffisance d'aucun orifice sous un filet d'eau. Le sang contenu dans le cœur est noir comme de la mélasse, fluide, gluant; on y voit quelques grumeaux noirs très-mous; pas de caillot adhérent aux valvules. Examiné au microscope après vingt-quatre heures, le sang ne présente aucune trace de globules, rouges ni blancs; on voit une teinte générale rouge, et une notable quantité de gouttes d'huile.

*Reins.* — Le gauche a 0,12 de hauteur; le droit en a 0,13; tous deux offrent une teinte rouge, générale; après la séparation des capsules de la substance corticale, on aperçoit de nombreuses taches et de nombreux grains d'un blanc jaunâtre du diamètre de 1 millimètre au plus. Les deux capsules sont épaissies, rougeâtres, peu transparentes, et en plusieurs points on amène en les séparant, des débris de substance corticale qui se présentent alors sous un aspect irrégulier, chagriné.

Dans le milieu du bord externe du rein droit est un kyste du volume d'une noix, contenant un liquide huileux, rougeâtre; la paroi la plus externe du kyste fait corps avec la partie correspondante de la capsule. Dans l'épaisseur même du rein, nombreux grains blancs; hyperémie considérable qui donne aux deux substances une teinte rouge à peu près analogue. Même état du rein gauche, mais pas de kystes. Dans une portion de ce rein, correspondant à un interstice de pyramides de Malpighi, existe une coloration noirâtre du tissu due, d'après l'examen microscopique, à la présence de nombreux grains de pigment noir.

*Foie.* — 0,21 hauteur, 0,27 largeur. Il a une apparence générale jaunâtre; injection considérable (arborisations) de la surface de l'organe. En plusieurs points de la face antérieure du lobe droit, arborisations noirâtres, en forme d'étoiles et d'îlots, siégeant dans la capsule. Dans les parties profondes correspondantes, on voit, à la coupe, un tissu dont le peu de vascularité fait éminemment contraste avec la surface. La teinte est mate, presque uniformément jaunâtre, c'est à peine si par les veines sortent quelques gouttes de sang noirâtre; c'est à peine aussi si l'on aperçoit de substance rouge.

À la face postérieure du lobe gauche, existe une teinte ardoisée; là, on aperçoit dans l'épaisseur de la capsule de nombreuses traînées blanc-grisâtres, analogues, comme forme, à ces arborisations de la face antérieure du lobe droit. Ce sont, à l'examen microscopique, d'anciens vaisseaux oblitérés et transformés en tissu fibroïde (à 1/350°, nombreuses fibres lamineuses allongées, doublant les parois capillaires).

À la coupe, le tissu sous-jacent présente d'abord une tranche ardoisée dans une épaisseur de 0,002, constituée surtout par du pigment noir au microscope; puis une tranche plus profonde, jaune sale, huileuse, et enfin un tissu de consistance molle, se déchirant très-facilement. Au microscope, très-nombreuses gouttes d'huile, et cellules dont les contours sont excessivement pâles, à peine visibles, et dont tous les noyaux ont disparu. Aucune trace bien nette de vaisseaux. Dans le reste du foie, je ne rencontre pas d'autre matière noire le long des vaisseaux. La partie supérieure du lobe droit est ramollie comme le lobe gauche.

*Examen microscopique du cerveau (1/350°): — Substance blanche.* — Beaucoup de matière amorphe. Les tubes nerveux sont pâles; sous le champ du microscope est un vaisseau à parois très nettes, bien rouge, et dans ses parois se trouvent de nombreuses cellules ovoïdes, dans le sens de la longueur, toutes pourvues d'un noyau. Pas de traces de gouttes d'huile dans la substance blanche.

*Substance grise.* — Nombreux tubes nerveux, pâles; nombreux corpuscules ganglionnaires à extrémités simples, bien nettes; nombreux vaisseaux sains. Pas de graisse; quelques plaques rougeâtres, arrondies, granulées, d'un diamètre (à ce grossissement), de lentilles.

*Pie-mère.* — Nombreux vaisseaux bien rouges dans leurs parois; accumulation de noyaux, d'un diamètre, sous le microscope, de grains de chènevis; noyaux réunis en plaques à certains endroits.

Le nommé Richard, trente et un ans, présentait la forme désignée sous le nom d'*idiotisme* par Pinel, et à laquelle je préfère donner le nom d'*imbécillité* (l'idiotisme représentant toujours une idée de maladie congénitale ou contractée pendant l'enfance).

L'attention de ce malade était très-difficile à provoquer et à fixer; c'est avec peine qu'il comprenait les questions; il y répondait cependant, mais par monosyllabes et des membres de phrases très-courts. A chaque instant, il disait les mots: « S'il vous plaît. » — Avez-vous mal quelque part? « S'il vous plaît. » — Que faites-vous à regarder à terre? « S'il vous plaît. » — Sommes-nous le jour ou la nuit? « S'il vous plaît », etc.

L'expression de sa physionomie était hébétée, niaise, comme celle d'un imbécile. A chaque instant, il riait et paraissait satisfait. Il marmotait des mots tout bas. Il ôtait et remettait à chaque instant ses sabots; il passait des heures à faire, dans un espace étroit, un pas en avant et un en arrière. Il avait des hallucinations de l'ouïe.

Obs. XXXII. — Absinthisme chronique. — Imbécillité. — Idiotisme (Pinel). — Guérison.

Au n° 8 de la troisième salle de la cinquième division, de Bicêtre (service de M. Voisin) est placé le nommé Richard, trente et un ans, ébéniste. Père et mère bien portants.

Depuis plusieurs années, il a pris l'habitude de boire le matin à jeun un quart de litre de vin ou un petit verre d'absinthe, et dans le reste de la journée, il boit une dizaine de petits verres de cette dernière liqueur. De temps en temps il s'enivre. Il a été arrêté la nuit dans Paris pour vagabondage ; quoique n'étant pas ivre, il ne pouvait trouver son chemin.

*Etat, le 18 mai, douze heures après l'entrée à Bicêtre.* — Le malade est couché dans son lit, tranquille, la tête penchée sur la partie antérieure de la poitrine. On a de la peine à le faire répondre aux questions, et encore ses réponses sont-elles monosyllabiques ; il commence toutes ses réponses par « *S'il vous plaît.* » — Avez-vous mal quelque part ? « *S'il vous plaît, au creux de l'estomac, au dos.* » — Sommes-nous le jour ou la nuit ? « *S'il vous plaît, la nuit, le jour ;* » et il est à remarquer que, pour cette dernière phrase, il répète machinalement mes mots, en commençant par celui qui a frappé en dernier lieu ses oreilles. Il a un air tout pensif et marmotte quelques mots intelligibles : A quoi pensez-vous ? lui dis-je. Il se met à sourire bêtement et finit par : « *Je pense à aller travailler* », dits dans son lit, et dans l'attitude la plus insouciant et la plus ennuyée. Il ne se rappelle pas précisément les jours de la semaine, ni la date. Il est très-difficile de le tirer de sa torpeur ; il faut répéter la même question au moins deux fois ; aussitôt après la réponse, il retombe dans son immobilité et son mutisme. Dans certains moments sa physionomie prend une expression béate et satisfaite, comme certains imbéciles. Il a des hallucinations de l'ouïe, il entend souvent la voix d'un monsieur, qui lui dit « *des choses particulières.* » La voix part du mur : de temps à autre, il prête l'oreille et se penche à droite ou à gauche. Pupilles normales ; tremblement des mains ; peau chaude, plutôt sèche ; le pouls régulier, plein, bat 56 fois par minute. Langue saburrale ; appétit ; soif exagérée ; les besoins d'uriner ne sont pas plus fréquents. Bain ; extrait thébaïque 0,05 en 2 pilules.

31. Même état. Air profondément hébété ; il se promène dans

les jardins ; il ôte et remet continuellement ses sabots, dont il ne détache pas les yeux pendant plusieurs minutes. Je lui demande pourquoi il regarde ainsi vers la terre : « S'il vous plaît, rien », répond-il. Je le trouve un moment après dans un coin de mur, occupé à faire un pas en avant et un en arrière ; il reste ainsi pendant près d'une demi-heure, ainsi que bien des idiots de la section d'à côté. A ma question, s'il entend encore la voix d'un monsieur, il répond : « Oui. » — Est-ce la nuit ou le jour ? « S'il vous plaît, le jour, la nuit. » Il lève bien les mains en l'air, mais elles tremblent considérablement ; après avoir élevé le bras droit il l'abaisse, puis il l'élève et l'abaisse et ainsi de suite, sans discontinuer, pendant cinq minutes à peu près. Tout en faisant ainsi mouvoir son bras droit, il suit tous ses mouvements d'un air hébété. Je lui demande de serrer ma main avec sa main droite, il fait le mouvement sans que je perçoive la moindre pression ; et comme j'insiste, il me dit : « C'est assez », et sourit bêtement.

Lorsque je lui fais tirer la langue hors de la bouche, il oublie de la rentrer dans la cavité buccale, et j'ai de la peine à lui faire comprendre qu'il faut le faire ; il la rentre, mais il reste la bouche ouverte. Il dit tout bas des mots inintelligibles ; il a de la peine à se rappeler le jour de la semaine. Immobilité et dilatation des pupilles. La sensibilité aux piqûres, au toucher, et profonde est obtuse. — Bains ; vin de quinquina ; deux portions.

8 juin. Même état ; a de la peine à se rappeler son nom.

22. Même état. Séton à la nuque.

27. État notablement plus satisfaisant. Il est possible d'entretenir avec lui une courte conversation.

2 juillet. Le mieux continue ; il cause facilement ; le sommeil est revenu ; il ne se rappelle pas l'objet de son délire et de ses hallucinations ; il reconnaît qu'il n'est pas encore guéri.

7. Il est employé à la culture de la terre ; il y met beaucoup de bonne volonté.

15. État de plus en plus satisfaisant. Guérison. *Exeat* le 30.

VIII. — *Délire ambitieux ; idées de satisfaction, d'orgueil.*

Dans la première partie de ce travail, j'ai déjà signalé les idées de satisfaction, le délire ambitieux chez des sujets atteints d'alcoolisme aigu (1) ; je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit de ce symptôme considéré dans les rapports diagnostiques qu'il présente avec la paralysie générale ; d'ailleurs, les discussions sans les faits sont bien peu de chose, aussi je m'empresse d'exposer ces derniers, persuadé que les observations appréciées dans leur simplicité valent mieux que toute assertion et toute vue de l'esprit plus ou moins hypothétiques.

Le nommé Riche, trente-deux ans, boit depuis sa jeunesse beaucoup d'absinthe, et éprouve depuis plusieurs années un peu d'amnésie, beaucoup de faiblesse de caractère et une diminution du sens moral.

Pendant son séjour à Bicêtre, il manifeste des idées très-orgueilleuses : « Maintenant je suis artiste, je ne ferai plus payer mes tableaux ; j'ai assez pour vivre, j'ai payé ma dette à l'humanité, je vivrai pour moi et mes amis. Je suis un des premiers apprentis de Paris ; j'ai fait l'hôtel Bristol. Tous mes voisins (les autres malades de sa salle) ne sont pas dignes de moi. Je rougis d'être marié à une femme qui ne sait pas lire. »

Tous ces phénomènes ont complètement disparu au bout de deux mois de séjour à Bicêtre, et le malade, après quatre mois de traitement, est sorti entièrement guéri de tout symptôme d'alcoolisme.

Obs. XXXIII. — Absinthisme chronique. — Cessation des excès depuis dix jours. — Phénomènes aigus. — Délire orgueilleux. — Excitation maniaque. — Guérison.

Au n° 3 de la salle de l'infirmerie (service de M. Voislin), à

(1) Lors de la lecture du rapport de M. J. Falret sur mon travail, M. Marcé a apporté à mon opinion l'appui de son talent et a cité deux observations d'alcoolisés ayant eu des idées ambitieuses.

Bicêtre, est couché le nommé Riche, trente-deux ans, peintre, entré le 5 décembre 1860.

Son père est mort d'un anévrysme. Il avait eu beaucoup de chagrins, à cause de sa mère, qui était souvent malade et est morte d'un cancer utérin à l'âge de quarante ans.

Quant à lui, sa belle-sœur raconte que depuis sa jeunesse il a bu beaucoup d'absinthe, et depuis peu, du bitter. Depuis dix jours, se trouvant indisposé, il ne prenait que du thé; il n'a jamais eu de coliques de peintre; il a toujours travaillé avec de la peinture à la colle; il est facile à émouvoir et sujet aux palpitations à la moindre émotion; il a eu la syphilis (plaques muqueuses).

Certificat de la préfecture : Excitation maniaque, excès alcooliques, idées ambitieuses, *delirium tremens*.

*État, le 6 décembre.* — Le malade parle sans discontinuer, sans tremblement ni hésitation.

*D.* Avez-vous eu une maladie vénérienne ?

*R.* Écoutez, j'ai été à Paris, sans pain, mais depuis j'ai gagné cinq, quinze francs à faire le colleur. Je fais des choses artistiques; allez voir le contrôle du théâtre Beaumarchais. C'est un individu qui m'a fait mettre ici. Il m'a fait fiche des coups à Maubeuge.

*D.* Dans quel mois sommes-nous ?

*R.* Nous sommes, je crois, dans l'avant-dernier mois de l'année, au mois de décembre, le 6. J'ai toujours eu plus de goût que tous les apprentis. Maintenant je suis artiste, je ne me ferai pas payer mes tableaux; j'ai assez pour vivre. J'ai payé ma dette à l'humanité; maintenant je vivrai pour moi et mes amis (en disant ce dernier mot, sourire marqué de satisfaction personnelle).

Il raconte toutes ses affaires intimes, celles de ses amis, et dit des injures sur le compte de sa femme. « Il est à rougir, pour un homme de mon nom, d'être marié avec une femme qui ne sait pas lire. Tout ça me retourne, je n'ai pas la tête très-solide ». Il dit qu'il dort bien la nuit, cela est vrai; mais



la première nuit il a crié et parlé de rentes à recevoir, d'affaires de famille, de ses amis, de vin.

Vous ne connaissez pas ma femme, me dit-il ? Vous la verrez tout à l'heure ; elle a cou... chez le directeur. Je connais ici de très-grands personnages, MM. Barthe, Persigny. Il prend son voisin de lit, un nommé Signol, pour son oncle.

Pas de céphalalgie, ni d'hallucinations, ni de tremblement de la langue ; pupilles dilatées, contractiles sous l'influence de la lumière ; langue un peu blanchâtre et légèrement sèche. Pas de douleur ni de sensations morbides abdominales. Constipation, urine abondante (il se lève la nuit pour uriner). Battements de cœur énergiques. Pas de souffle carotidien ; respiration normale ; 80 pulsations ; pouls régulier, un peu fort. Pas de douleurs dans la région hépatique ; ni hypertrophie, ni atrophie du foie. Tremblement léger des mains ; motilité des membres supérieurs, inférieurs, et sensibilité normale. Pas de douleur le long de la colonne vertébrale.

Au moment où je finis mon examen, il me dit : « Vous mettez, comme résumé de l'affaire, que je vais m'en aller avec mes oncles. »

Une pilule d'extrait thébaïque ; 2 portions. Bain ; ventouses scarifiées à la nuque.

Il s'est trouvé mal pendant l'application des ventouses.

14. Divagation complète. Je vais m'en aller, dit-il, aujourd'hui. Ma femme vient me chercher. Bains.

17. Excitation maniaque. Il dit des injures à ses voisins de la salle.

19. Même excitation, idées d'orgueil (tous mes voisins ne sont pas dignes de moi), et il jette en même temps avec violence son bonnet sur son lit. Il me remet un dessin qu'il a fait aujourd'hui et qui représente un homme et une femme déguisés, le premier en cuisinier, le second en femme, coiffée en travers d'un chapeau à plumes placées toutes droites au haut du chapeau. Le dessin est assez bien fait et encadré dans un paysage.

## 21. Dérailonne complètement.

24. Agitation toute la nuit. Injures à tous ses voisins, à la surveillante (et tont ça, dit-il, pour un c... qui a renversé un camion sur le parquet de Madame). « Je ne suis pas fou, mais il faut avoir une tête organisée pour résister à tout cela. » Il parle continuellement, raconte des faits de son existence antérieure.

« Je vais aller à Madrid, sur la place de Madrid. J'ai été avec l'empereur à l'inauguration du chemin de fer de Pontiersi ; je le connais. Je m'en vais jouer les quadrilles bientôt, il faut que je m'essaie. J'ai bu beaucoup, étant garçon, mais depuis dix ans je ne me grise plus : il arrive quelquefois que je m'échauffe, mais en cela je fais comme les autres. Je suis un des premiers apprentis de Paris ; j'ai fait l'hôtel de Bristol (on entend des fous de la salle crier et déraisonner) ; quelle drôle d'idée, dit-il, de faire entrer ici ces hommes à moitié fous. »

## D. Depuis combien de temps êtes-vous malade ?

R. C'est ma femme qui m'a mis en colère. Ah ! je vais lui donner 3000 francs de rente et m'en aller voyager avec mon cousin Signol, non, mon oncle. Ma femme est si bête, c'est une buche. J'ai trop d'instruction pour vivre avec cette femme là. Je l'ai prise par reconnaissance ; je prendrai une maîtresse ; je sortirai d'ici dans deux jours. Il répond, en général, assez bien à mes questions, mais aussitôt après il recommence à déraisonner. — Pouls fort, 96 pulsations. Il a toujours la camisole. — Bains.

27. Même état de divagation ; mobilité extrême ; humeur gaie ; non dangereux. S'occupe de tout dans la salle, de tous les malades, les coiffe, fait avec les plus gravement atteints, avec les déments paralytiques, des conversations étonnantes de singularité. Son agitation et le trouble qu'il porte dans la salle le font transporter aux colonnes.

8 février. Calme. On le transfère dans le quartier des tranquilles ; il a engraisé d'une façon notable ; il parle raisonnablement de sa femme et de reprendre son travail ; il a encore

cependant une tendance à l'excitation et à la divagation. Ainsi, aussitôt qu'il m'aperçoit, il s'élance sur moi comme un enfant. Quand je lui parle de ses anciennes idées, il me répond qu'on lui disait toutes sortes de choses, mais qu'il n'y croit plus.

15 février. Guérison complète.

6 avril. La santé se maintient. Il parle en bons termes de sa femme. Plus d'idées délirantes; a beaucoup engraisé depuis six semaines. *Exeat*; il est rendu à sa famille.

Un autre malade, atteint d'alcoolisme chronique, présentait, avec un état d'abrutissement très-prononcé, un délire de grandeur, parlait de la facilité qu'il a d'avoir 100,000 francs quand il voudra, et du vin autant qu'il désirera en boire; il disait qu'il était devenu très-riche dans son commerce, tandis qu'il s'y est ruiné.

Obs. XXXIV. — Alcoolisme chronique. — Incobérence avec idées prédominantes de grandeur.

Au n° 4 de l'infirmerie, cinquième division (service de M. Voisin), à Bicêtre, est couché le nommé Legrus, vingt-huit ans, marchand de vins, entré le 22 janvier 1861.

Depuis six ans, nombreux excès alcooliques, consistant principalement en vin; peu de liqueurs.

La femme raconte que depuis un an au moins, le caractère de son mari s'est complètement modifié; il est devenu violent, bizarre: elle l'amène à cause de ses colères et d'actes incobérents, qu'il fait depuis quelques jours sur la voie publique et dans sa boutique de marchand de vins. Il donne du vin sans se faire payer, dit qu'il n'a pas besoin d'argent parce qu'il est assez riche, et a fait des commandes de vin qui dépassent ses ressources.

*État actuel.* Il présente le type abruti, hébété au plus haut degré; il tremble de tous ses membres, des lèvres, de la langue, de la tête; mouvements continnels de bas en haut et de haut en bas de la mâchoire inférieure. Le malade reste dans un coin de

la salle sans bouger. Sa parole est tremblante comme lorsqu'on grelotte de froid. Incohérence incomplète des idées; il ne sait où il est, croit être ici depuis vingt mois. A ma question, où êtes-vous ici? il répond: « A une lieue, je suis Renaud. » Il parle tout seul et divague complètement. Dans d'autres moments il s'inquiète de sa femme, et se demande ce qu'elle doit penser de son absence. A ma question: Souffrez-vous? il répond: « Comme ci, comme ça; je ne suis pas fort sur la boisson, s... m..., il faut que je retourne chez nous. » Tout cela est articulé sans la moindre expression de physionomie. Je lui demande si son commerce lui a réussi: « Je puis avoir du vin tant que je veux; sur ma signature, j'aurais de suite 100,000 francs. »

Il me donne des renseignements vrais sur le nom, l'emplacement de sa rue et sur les monuments avoisinants, mais croit être à Noël (nous sommes à la fin de janvier). Il fait bien tous les mouvements qu'on lui demande, sauf celui d'ouvrir la bouche. Il est impossible de lui faire desserrer les dents. Pupilles égales, normales. La motilité des membres est normale. Peau froide; pouls de force moyenne; 72 pulsations. Bains; deux portions.

Le 1<sup>er</sup> février, le malade commence à se promener dans les cours, et présente beaucoup moins d'incohérence. Dans la salle, il s'occupe des autres malades paralytiques généraux, couchés dans leurs lits, les mouche, borde leurs couvertures, leur propose à boire et leur parle avec affection.

10. Le malade va travailler à la terre.

25. L'état est à peu près normal; plus d'idées de richesse. Legrus reconnaît que ces idées de richesse sont un effet de maladie et que la cause doit en être le vin. Il demande à retourner auprès de sa femme. Plus de tremblement des mains, des lèvres ni de la parole.

15 mars. *Exeat*. Il ne conserve plus de sa maladie qu'un peu d'amnésie et d'hébétude de la physionomie.

Le délire ambitieux, orgueilleux, a jusqu'ici été rattaché à la paralysie générale; il en a été donné comme un des meilleurs

signes pathognomoniques ; mais l'un a vu qu'il pouvait se rencontrer dans l'alcoolisme aigu : eh bien ! le voici dans la forme chronique, dans celle qui peut le plus être confondue avec la paralysie générale, car le délire est analogue dans les deux cas ; il n'est pas systématique, manque complètement de coordination et est en désaccord absolu avec les actes et la tenue des malades. Ce n'est donc pas le délire qui devra le plus être pris en considération dans la détermination du diagnostic ; il faut, dans ces cas, s'attacher à l'ensemble des phénomènes et prendre surtout en considération la date du début de l'affection, les antécédents, la stupeur, l'hébétéude du visage, le mode de trouble de la parole, la marche de la maladie. Enfin la guérison du délire dans un temps assez court, et le retour à l'état de santé antérieur au délire, sont des signes certains d'alcoolisme, ainsi que le prouvent les deux observations de Riche et Legrus.

J'ai dû rechercher si le délire ambitieux n'avait pas déjà été noté dans l'alcoolisme chronique ; aucun médecin ne m'a paru y avoir fait attention, et cependant je l'ai trouvé mentionné, mais sans que leurs auteurs y aient attaché d'importance, dans les thèses de MM. Brunet et Motet (1).

Les observations IV, VI, du travail de M. Brunet en sont des exemples ; quoiqu'elles soient publiées sous le titre de paralysie générale, il me semble impossible de nier l'influence que l'alcool a dû avoir dans la genèse de la maladie ; dans ces deux cas, il est à regretter que l'état du foie, du cœur, du système artériel ne soit pas signalé, il aurait pu nous donner le moyen de contrôler plus sûrement le diagnostic de M. Brunet ; cela est d'autant plus regrettable que la description de l'état des reins a été consignée dans ce mémoire consciencieux ; l'observation VI montre, en effet, les lésions propres à l'alcoolisme chronique,

---

(1) M. Motet, dont la thèse renferme cependant un cas de délire ambitieux, dit lui-même : « Avec MM. Marcel, Lasègue et Falret, nous avons toujours trouvé, dans les cas d'alcoolisme chronique, une prédominance d'idées tristes. » (Thèse de Paris, 1859, p. 25.)

la cirrhose capsulaire et la dégénérescence graisseuse de la substance corticale.

L'observation VI de M. Motet est très-concluante : le malade avait des idées de grandeur et d'ambition. Ces observations de MM. Brunet et Motet présentent avec les miennes, une légère différence au point de vue de la terminaison de l'alcoolisme qui a abouti, dans ces cas, aux lésions de la paralysie générale. La chose n'est pas du reste absolument rare, et les réflexions pleines de justesse de M. Motet, sur l'influence des excès alcooliques, sur les congestions cérébrales et la désorganisation des centres nerveux, trouvent une application vraie dans maintes circonstances.

Quant à l'importance pathognomonique que l'on a voulu faire jouer au délire ambitieux dans la paralysie générale, elle me paraît avoir été exagérée, puisqu'on rencontre ce signe dans l'alcoolisme. Cela ne doit pas étonner, je pense, en présence d'une maladie générale qui atteint plusieurs systèmes anatomiques : vasculaire, nerveux, séreux, fibreux, plusieurs viscères, si ce n'est tous : le cœur, le foie, la rate, les reins, aussi bien que les poumons. Avec cette multiplicité d'organes et de systèmes atteints, il est tout naturel que l'on observe des symptômes variables correspondant aux fonctions diverses de l'organe malade. Ainsi, rien de surprenant que d'observer des idées ambitieuses et orgueilleuses, erronées, chez l'homme, lorsqu'à l'état normal il est doué des nobles facultés que l'on appelle désir de réussir, de briller, ambition, en un mot ; rien d'extraordinaire que de voir se produire dans une maladie générale des phénomènes de toute sorte, qui ne sont, à vrai dire, que l'exagération des fonctions de l'organe ; aucun symptôme n'a de valeur absolue, surtout en aliénation mentale.

La variété des symptômes dans l'alcoolisme aigu et chronique me semble tenir à la diffusion pour ainsi dire des causes morbides ; et ici quoi de plus étendu que l'action de l'alcool sur la pulpe cérébrale, et l'hypérémie aiguë et chronique, les épanchements séreux ainsi que les exsudats que l'impression toxique

amène à sa suite ? Je ne suis pas étonné de rencontrer chez les alcoolisés chroniques des symptômes analogues à ceux des paralyés généraux, parce que ce sont deux affections similaires sous beaucoup de rapports, se traduisant toutes deux par des poussées congestives, et tendant à l'envahissement de toute la surface du cerveau et de ses enveloppes, par des manifestations souvent analogues.

APPENDICE. — *De l'état mental des alcoolisés chroniques dans les maladies aiguës.*

Il est une dernière considération à envisager dans l'alcoolisme chronique, je veux parler du délire qui se produit chez les alcoolisés chroniques, dans le cours d'une maladie aiguë, pneumonie, pleurésie, rhumatisme articulaire, érysipèle, etc., et que l'on a pris trop souvent pour une vraie métastase, ou une extension de la maladie. J'ai pu observer, dans le service de M. Bouillaud, un certain nombre de malades pris de ces phénomènes cérébraux, et j'ai constaté que chez tous, ou à peu près, le délire se présentait suivant un certain type, ainsi que dans le *delirium tremens* ; les individus sont pris subitement de terreurs, de craintes imaginaires, d'idées de persécution, d'illusions, d'hallucinations effrayantes, d'une agitation continuelle, en même temps que de sueurs profuses, d'un redoublement de fièvre et d'un tremblement des membres, des lèvres, de la langue ; le regard devient inquiet, effaré ; les gestes sont inconséquents, sans raison ; l'individu veut se lever et se sauver en chemise, hors de la salle ; la persuasion n'a aucune prise sur lui, tellement il est en proie à la terreur. Il est rare que cet état morbide ne soit pas suivi de mort, et il est à noter qu'il se produit surtout chez les alcoolisés chroniques chez lesquels il a été fait des émissions sanguines générales. J'ai constaté ce dernier fait au moins une dizaine de fois dans le service de M. Bouillaud, qui l'a reconnu, du reste, et depuis n'use qu'avec beaucoup de modération de la saignée, chez les alcoolisés chroniques.

Quelques malades, en minorité, résistent à ces accidents redoutables après un laps de temps qui n'est guère moindre de dix à quinze jours ; ils conservent pendant cette période du tremblement, des sueurs, du subdelirium par moments, la nuit et le matin surtout ; l'intelligence reste généralement obtuse ; les réponses sont parfois en désaccord avec les questions, et ils ont des propos, par instants, singuliers.

Voici deux observations de *rhumatisme cérébral*, de gravité différente, dans lesquelles la forme du délire est bien celle que l'on rencontre dans le *delirium tremens*.

Obs. XXXV. — Rhumatisme articulaire aigu. — Accidents cérébraux liés à des habitudes alcooliques antérieures, déterminés par des préoccupations morales. — Mort. — Hémorrhagies méningées. — Congestion des méninges. — Relation entre les hallucinations de la vue et l'injection des bandelettes optiques, et des corps genouillés externes. — Fermeté notable de la pulpe cérébrale, six jours après la mort. — Dégénérescence grasseuse du cœur et du foie.

Au n° 14 de la salle Saint-Jean-de-Dieu, est couché le nommé Pérault, trente et un ans, ferblantier. Mère morte d'une fluxion de poitrine. Habitudes alcooliques fréquentes, et poussées jusqu'à l'ivresse, au moins deux fois par mois.

Il y a sept ans, douleurs articulaires avec fièvre, traitées à la Charité, dans le service de M. Nonat, qui a fait faire des onctions avec des onguents et prendre du sulfate de quinine. Cet état aigu a duré trente et un jours, et la convalescence, quatre mois. Il dit avoir eu en même temps une péricardite, une pneumonie double et une pleurésie à gauche, qui ont été traitées par une saignée, des ventouses scarifiées et des vésicatoires.

Depuis sept ans, ce jeune homme éprouve de temps en temps des douleurs articulaires, et il a conservé des palpitations. Il y a quatre jours, douleur épigastrique : un médecin consulté a ordonné un purgatif qui a été pris, mais le soir même du jour où il l'a avalé, douleurs articulaires qui ont nécessité le repos au lit, puis sueurs abondantes et fièvre toute la nuit. Le lendemain,



douleurs très-vives à l'épaule droite (nécessitant l'application de dix sangsues), puis à l'épaule gauche; tuméfaction douloureuse au cou-de-pied et aux genoux.

*Entrée à l'hôpital.* — Le 28 décembre 1862.

*État actuel.* — Décubitus dorsal. Les mains sont placées sur le ventre; figure rouge et inondée de sueurs; langue humide, rouge aux bords et à la pointe, saburrale à la base; douleurs et mouvements limités aux articulations des membres inférieurs et supérieurs droits; hydarthrose dans le genou gauche qui est très-sensible au moindre toucher; tuméfaction et douleurs dans le poignet gauche; hydarthrose dans l'articulation tibio-tarsienne gauche. Peau de chaleur exagérée ( $39^{\circ} \frac{3}{4}$ ) dans l'aisselle et la bouche. Pouls plein, 128 pulsations; sueurs profuses, soif vive, pas de sommeil.

*Traitement.* — Saignée, 3 palettes; ventouses scarifiées sur les jointures douloureuses, 4 palettes de sang; 4 pots de tisane de gomme sucrée.

29. Le caillot de la saignée est couenneux, ferme, très-rétracté; sérosité presque incolore dans laquelle il nage. Les rondelles des ventouses sont glutineuses; peau chaude, sudorale, 100 à 104. Veines de l'avant-bras turgescentes; plus d'hydarthrose dans le genou gauche; douleur moindre aux deux genoux; douleur dans l'articulation coxo-fémorale gauche. Le tic-tac valvulaire est plus difficile à entendre du côté des cavités gauches que dans les droites; légère rudesse au premier temps à la pointe; pas de souffle proprement dit.

*Traitement.* — Saignée, 3 palettes  $\frac{1}{2}$ . Ventouses scarifiées au genou gauche, à la main droite, à la région péricordiale, 4 palettes; cataplasmes émollients; décoction de chiendent, 2 pots; gomme, 2 pots; pilule d'extrait thébaïque, 0,03. Diète.

30. Le caillot est aussi couenneux, moins rétracté; peu de sérosité libre; peau de chaleur modérée, non sudorale; aux deux genoux les saillies normales sont bien visibles; pas de douleurs; le tic-tac est légèrement voilé; 84 pulsations.

30 au soir. Légère douleur dans la deuxième articulation métacarpo-phalangienne et dans le poignet gauche.

*Traitement.* — Ventouses scarifiées sur ces jointures, une palette.

31. Peau à peine sudorale; 84 pulsations. Depuis son arrivée, il parle beaucoup du chagrin qu'il a d'être malade, parce qu'il doit se marier dans un mois. Sa fiancée vient le voir ce matin.

*Traitement.* — Deux bouillons.

Le soir un peu de nausées après avoir bu le bouillon.

1<sup>er</sup> janvier. Pendant la nuit, un peu de délire; il a parlé de sa mère morte, de son porte-monnaie qu'il dit avoir perdu, et pour le chercher, il force la Mère de la salle à défaire son lit (il a oublié son porte-monnaie chez lui). La parole est brève; mots incohérents.

2. Douleurs dans les épaules, agitation, pleurs.

Ce matin, à six heures, frisson. Peau très-chaude, sudorale, 120 pulsations. Langue sèche, lèvres croûteuses; délire dans la nuit; le malade s'est levé trois fois, parce que, dit-il, on veut l'empoisonner au moyen de breuvages; figure égarée, agitation, parole brève. Diminution de sonorité dans la moitié inférieure du poumon droit en arrière. A la partie moyenne, expiration soufflante; froissements pleuraux vers les 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> côtes. Un crachat saugolent.

A une heure et demie de l'après-midi, le malade se lève brusquement de son lit, se servant bien de tous ses membres, jusque-là empêchés ou gênés dans leurs mouvements; il ne paraît plus en souffrir; il a l'air égaré, il s'occupe à serrer ses affaires, à faire des paquets; étant debout, il perd presque connaissance et pâlit considérablement. Remis dans son lit, il conserve sa pâleur, mais les lèvres sont violacées, et il reste la tête étendue fortement en arrière, les yeux fixés en haut et tourmenté par du hoquet. Il est plongé dans une sorte de demi-coma; au bout de dix minutes de cet état, augmentation de la pâleur, sueurs profuses; au bout de vingt minutes, mort.

J'apprends encore de ses voisins et de la Mère de la salle, quelques autres détails.

Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 janvier, à sept heures, il s'est retourné du côté de son voisin, et lui dit : « Vous voulez donc me tuer, je ne vous ai jamais fait de mal », puis sortant ses bras de dessous la couverture et les écartant, il montra sa poitrine, en disant à ce malade : « Tuez-moi, si vous voulez. » Dans la nuit, il a tenu ses yeux tournés invariablement vers une petite fontaine qui est au milieu de la salle, en disant qu'on y faisait bouillir des breuvages pour l'empoisonner. Plusieurs fois il a eu peur dans la nuit, a fermé ses rideaux et crié : « Est-elle là ? mettez-la derrière. »

*Autopsie.* — Après l'ouverture du crâne, on aperçoit la dure-mère de couleur violacée; ses vaisseaux sont saillants des deux côtés, et à travers la dure-mère se voient des plaques violacées séparées par des espaces blancs de 1 centimètre à peu près; elles sont produites par une légère couche de sang liquide qui est épanché dans la grande cavité arachnoïdienne, et précisément dans des points correspondant aux sillons de séparation des circonvolutions.

*Côté gauche.* — La face viscérale de la dure-mère présente dans toute son étendue de nombreuses arborisations, mais pas d'exsudats. La pie-mère est considérablement injectée, principalement au niveau des sillons. Dans plusieurs parties correspondant à des sillons et à la scissure de Rolando en particulier, il existe entre l'arachnoïde et la pie-mère, de la sérosité claire, dans une étendue de 2 centimètres en largeur et de 1 centimètre en longueur. La transparence des membranes est en cet endroit notablement diminuée, ainsi, du reste, que dans plusieurs points superposés à des sillons. La pie-mère, qui tapisse l'espace losangique limité par les bords internes des pédoncules cérébraux et les bords postérieurs des nerfs optiques, est très-injectée, très-rouge.

A la surface convexe de l'hémisphère gauche, on voit à la

face viscérale de l'arachnoïde viscérale plusieurs petites plaques blanchâtres, opalines, faciles à détacher. Pas d'adhérences entre la pie-mère et la substance grise.

*Côté droit.* — La grande cavité arachnoïdienne renferme à peu près la même quantité de sérosité sanguinolente qu'à gauche (1/2 cuillerée à soupe). La partie la plus antéro-supérieure de l'hémisphère, celle correspondant aux première, deuxième et troisième circonvolutions frontales supérieures, présente une teinte rouge, constituée par une certaine quantité de sang liquide épanché entre l'arachnoïde et la pie-mère, et dans les mailles de la pie-mère (partout, du reste, à droite, la pie-mère est injectée comme à gauche). La portion de substance grise qui est en rapport avec cette ecchymose méningée n'est pas nette, ni lisse à sa surface, et est d'une couleur rougeâtre qui ne disparaît pas par le lavage.

Dans les régions occipito-pariétales gauche et droite, les méninges sont aussi le siège d'une teinte rougeâtre qui n'empêche pas absolument la transparence et ne disparaît pas par le lavage. La pression du manche du scalpel déplace la coloration rouge qui est formée par la présence de sérosité sanguinolente entre l'arachnoïde et la pie-mère.

Dans les régions occipitale gauche et occipito-pariétale droite, la substance grise est rougeâtre et présente un pointillé abondant.

Nulle part la substance grise ni la substance blanche ne sont le moins ramollis; au contraire; il est à noter que cinq jours après l'autopsie et six jours et demi après la mort (température humide, brouillards), la pulpe cérébrale a partout conservé une fermeté et une résistance très-notables.

La bandelette optique droite est rougeâtre dans sa partie la plus postérieure. Le corps genouillé externe droit et le renflement grisâtre qui termine la bandelette optique droite présentent à leur surface un très-grand nombre de points rouges. Rien de particulier dans l'épaisseur des corps genouillés, des couches optiques.

La dure-mère spinale est peu arborisée ; après l'avoir incisée, il s'échappe dans sa portion lombaire un liquide clair (une cuillerée à soupe). Rien de particulier dans l'arachnoïde et la pie-mère spinales, ni dans la moelle.

*Le poignet gauche* renferme un liquide jaunâtre, épais, abondant ; la séreuse articulaire présente, en plusieurs endroits, du pointillé et partout une teinte rougeâtre. Dans les parties correspondant aux os, la couleur est normale. Rien aux genoux ni aux épaules.

*Poumons.* — Les deux poumons ont une teinte noirâtre, le poumon gauche est adhérent en arrière à la paroi costale par des filaments peu résistants. Les deux poumons sont congestionnés, remplis d'écume rougeâtre ; aucun infarctus fibrineux ; le tissu pulmonaire surnage dans tous ses points.

*Cœur.* — A la valvule tricuspide (face ventriculaire) adhère mollement un caillot du volume d'une grosse amande rougeâtre qui se porte dans l'artère pulmonaire et la plupart de ses divisions. Pas de caillots dans le ventricule et l'oreillette gauches, ni dans l'oreillette droite. Adhérence complète des deux feuillets du péricarde, au moyen de trainées filamenteuses molles ; la paroi du ventricule droit est en plusieurs points graissense. Les valvules aortiques sont rougeâtres et épaissies, non athéromateuses.

*Foie.* — Le foie a une teinte pâle et jaunâtre ; sa surface est en plusieurs endroits mamelonée ; le lobe jaune surtout présente un certain nombre de plaques jaunâtres. Une de ces plaques, examinée au microscope, renferme des cellules à contours pâles, mal dessinés, et une très-grande quantité de gouttes d'huile qui remplissent les cellules hépatiques et le reste du tissu.

Cette observation présente à un haut degré tous les caractères d'un délire alcoolique survenu dans le cours d'un rhumatisme articulaire aigu.

Le malade faisait depuis longtemps beaucoup d'excès de boissons ; il est pris d'un rhumatisme articulaire, quelques jours avant de se marier. Sa fiancée vient le voir à l'hôpital, il en résulte un état d'éréthisme nerveux qui le conduit au délire, et l'on sait combien le délire est chose facile chez les buveurs de profession. Les antécédents plaident donc d'abord en faveur de l'interprétation que j'assigne à ce fait, mais, en outre, la nature et la modalité des conceptions délirantes, ainsi que les lésions méningées, apportent une preuve irréfragable : le fond du délire est, chez la plupart des alcooliques, mélancolique (peur d'être assassiné, d'être empoisonné, craintes continuelles), et les hémorragies méningées appartiennent essentiellement à la forme grave du *delirium tremens*. J'ajouterai que la fermeté de la pulpe cérébrale, six jours et demi après la mort, par une température humide et douce, est encore un argument dont il faut tenir grand compte ; j'ai montré à la Société anatomique, cet été (25° à 39°), des cerveaux qui, après quatre jours de séjour à l'air, étaient aussi fermes qu'au moment de l'autopsie.

Oss. XXXVI. — Rhumatisme articulaire aigu. — Accidents cérébraux liés à des excès alcooliques antérieurs. — Guérison.

Le 4 février 1864, je fus appelé en ville pour le nommé Glairot, garçon de magasin, trente-sept ans.

Habitudes alcooliques, excès dans ces derniers temps, surtout depuis un mois. Cet individu a déjà souffert de douleurs rhumatismales.

Je constate des arthrites aiguës des hanches, genoux, cou-de-pieds ; la peau sudorale, chaude ; pouls à 104 ; rien au cœur.

Application de ventouses scarifiées sur les jointures douloureuses (250 grammes de sang). Diète.

5. Plus de douleurs dans les membres inférieurs, mais douleurs, tuméfaction des doigts, poignets, coudes, épaules. Fièvre intense, sueur.

Ventouses scarifiées sur les jointures douloureuses (300 gr.); le sang de la veille est pris en masse glutineuse et la sérosité est très-claire.

6. Autant de fièvre, plus de douleurs. Poudre de Dower, 75 centigrammes en trois paquets. Diète.

7. Autant de fièvre; 96 pulsations; le malade a beaucoup parlé, et a voulu se lever la nuit; il se remue, s'agite dans son lit et paraît inquiet. Souffle rude, au premier temps, à la base du cœur.

Vésicatoire volant, large de 0,12, sur la région cardiaque. Digitale, 10 centigrammes en infusion; poudre de Dower, 1 gramme en quatre paquets.

8. 96 pulsations; peau de chaleur à peu près la même qu'hier et à peine sudorale. Pendant la nuit et le matin subdelirium. Il dit qu'il veut se lever, s'habiller et aller se promener. Il remue bien les pieds. Tremblement des mains.

9. Étant éveillé, il a des conceptions délirantes, il demande si un tel est parti (celui dont il parle n'est pas venu). Il veut se lever, il faut l'en empêcher de force. Tremblement des mains. La peau est moins chaude; sueurs. Un bouillon coupé. Extrait thébaïque, 0<sup>gr</sup>,03.

10. Mêmes conceptions délirantes; subdelirium, calme le matin et la nuit; peu de sommeil; pouls à 96, peau modérément chaude, sudorale. Tremblement; pas de douleurs, il remue les pieds et les mains facilement. Phénomènes cardiaques à peine appréciables. Un peu de rougeur des joues. Devant moi, il ne demande pas à se lever, et ne manifeste aucune conception délirante. Deux bouillons coupés; eau rouge.

11. Air un peu hagard, même délire; il prend un gilet pendu dans sa chambre pour un de ses camarades et demande qu'il s'en aille. Agitation la nuit et le matin. Tremblement des mains, sueur; vésicatoire volant à la nuque et à l'occiput.

12. Beaucoup moins d'agitation et de délire.

13. Mieux très-sensible; 84 pulsations.

15. Aucune trace de délire.

1<sup>er</sup> mars. Guérison complète.

Parmi les cas de *pneumonie* compliquée de délire que j'ai observés, le suivant m'a paru très-frappant pour l'analogie du désordre mental avec celui du *delirium tremens*.

Obs. XXXVII. — Alcoolisme chronique. — Pneumonie franche. — *Delirium tremens*. — Mort en onze heures.

Le nommé Courcelle, trente-cinq ans, peintre en bâtiments, entre à la Charité le 22 avril 1863. Nombreux excès de vin depuis sa jeunesse. Il est malade depuis cinq jours ; il tousse, crache du sang, éprouve une douleur dans la région mammaire gauche et ressent beaucoup de fièvre depuis ce moment.

A son arrivée dans la salle Saint-Jean-de-Dieu, M. Bonillaud constate une *pneumonie franche* au deuxième degré de tout le poumon gauche. Il lui est fait, à son entrée, une saignée de 3 palettes  $1/2$ , et une application de ventouses scarifiées sur la partie gauche de la poitrine. En tout, 550 grammes de sang sont extraits.

23. Au matin, amélioration dans l'état du poumon, mais même fièvre. Tremblement considérable des mains.

Application de ventouses scarifiées sur la moitié gauche de la poitrine ; 2 palettes. Diète ; julep béchique.

24. Au matin, mieux comme état local, mais même fièvre. Sueurs. A onze heures du matin, le malade se lève brusquement en criant ; se sauve dans la salle et s'élance vers une fenêtre : son air est égaré, il tremble de tous ses membres.

Cet état persiste ; à cinq heures du soir, je le trouve assis dans son lit, tremblant, parlant seul et disant qu'on lui donne de l'eau-de-vie ; à la fin du jour, l'excitation s'accroît, il crie : « Les coquins m'étouffent ; quaud on a besoin d'un sergent de ville, on ne peut en trouver. » Il appelle à son secours la police ; il arrive à briser les menottes et la camisole de force qu'on lui



à mises, et se sauve de son lit, tout en sueurs : à une heure du matin, il tombe dans le coma et meurt dix minutes après.

*Autopsie.*—Hépatisation grise de la moitié-inférieure du poumon gauche. L'arachnoïde viscérale qui recouvre le cerveau est couverte de plaques laiteuses ; les méninges sont rougies par de très-nombreuses arborisations et des ecchymoses sous-arachnoïdiennes. Piqueté notable de la substance grise.

La pleurésie s'accompagne moins fréquemment de délire que la pneumonie ; j'en ai cependant observé quelques cas, et entre autres le suivant, relatif à un malade du service de M. Bouillaud, n° 16, entré le 29 mars 1864, pour une pleurésie aiguë, avec un épauchement du côté droit. Il lui fut fait, à son arrivée dans la salle, une application de ventouses scarifiées (200 grammes), et son régime consista en potages. Trois jours après, le malade prit un visage inquiet, égaré, voulant à chaque instant sortir de son lit ; on le rattrapa une fois sur le palier, les pieds nus et en chemise ; en même temps survint du tremblement des mains et des sueurs. Cet état persista une dizaine de jours.

En résumé, l'étude que je viens de faire de l'état mental dans l'alcoolisme et l'absinthisme aigus et chroniques me paraît pouvoir se prêter aux conclusions suivantes :

1° L'alcoolisme peut donner lieu à toutes les formes connues de délire, parce que c'est une maladie générale.

2° Les formes les plus ordinaires de trouble mental aigu sont la mélancolie, la stupidité, les idées de persécution, de suicide, les terreurs, les craintes imaginaires et quelquefois, au contraire, un délire de satisfaction, de contentement et d'orgueil.

3° Les troubles chroniques des facultés intellectuelles et morales sont l'amnésie pure ou compliquée d'aphémie, de la gêne dans le langage articulé ; la diminution de la conscience ; de la singularité et de l'originalité du caractère ; de la tristesse, du découragement, de la diminution dans la liberté morale, de la

faiblesse de caractère, un manque d'initiative et d'énergie; de la lypémanie, de l'obtusion intellectuelle, de la démence, de l'hébétéude, un état d'abrutissement, d'imbécillité, et enfin un délire d'ambition, de satisfaction et d'orgueil. Les facultés intellectuelles, j'en excepte la mémoire, sont moins souvent et moins profondément troublées que les facultés morales.

4° Les alcoolisés chroniques sont très-exposés, pendant les maladies aiguës souvent les plus bénignes, à être pris d'accidents cérébraux qui les emportent le plus souvent d'une façon foudroyante. Ainsi dans le rhumatisme articulaire aigu, la pneumonie, la pleurésie, l'érysipèle et à la suite du traumatisme.

5° L'absinthisme aigu et chronique ne m'a pas paru se caractériser par des symptômes différents de ceux de l'alcoolisme; peut-être les troubles mentaux sont-ils plus profonds, plus durables dans le premier cas, et observe-t-on plus fréquemment l'état d'abrutissement (le seul cas d'imbécillité s'est rencontré chez un absinthique), mais ce sont des nuances qui ne me paraissent pas nécessiter que l'on crée une catégorie spéciale de troubles mentaux pour les buveurs d'absinthe.

6° La responsabilité légale des alcoolisés chroniques me paraît devoir être rarement complète, parce que toutes leurs facultés sont susceptibles d'être plus ou moins atteintes par la maladie, aussi bien les facultés morales que les attributs de l'intelligence, qui nous permettent de distinguer le bien d'avec le mal; quant à la doctrine de l'irresponsabilité absolue, elle me semble, en général, inadmissible.

---

---

LA

## TUBERCULISATION ET L'ALIÉNATION MENTALE <sup>(1)</sup>

**Par M. le Docteur T. S. CLOUSTON,**

Médecin assistant de l'asile royal d'Édimbourg.

TRADUCTION

**Par M. le Docteur DUMESNIL,**

Directeur-médecin en chef de l'asile d'aliénés de Quatre-Mares.

---

*Tuberculisation dans la paralysie générale.* — Depuis 1851, des notes ont été consignées sur le grand livre de pathologie de l'asile royal d'Édimbourg, concernant l'examen nécroscopique de 92 individus en paralysie générale, dont 8 femmes et 84 hommes. 27 de ceux-ci et 6 de celles-là avaient des tubercules pulmonaires. En me reportant à l'historique de ces 33 cas, je fus surpris de remarquer que, constamment, l'affection avait débuté par de la mélancolie, et que la plupart avaient eu d'abord des impulsions au suicide et avaient refusé de prendre des aliments; mais le résultat définitif me surprit davantage encore quand je trouvai que chez presque tous la folie avait commencé par de la dépression. Pour sept hommes et une femme, dont la maladie avait déjà fait de grands progrès avant leur admission, les renseignements n'ont pu être établis; mais parmi les autres il y avait seulement deux hommes qui n'avaient pas, dès le début, offert de symptômes de mélancolie, et chez eux les tubercules étaient déjà anciens. Un grand nombre parmi les autres étaient suicides, et pour la plupart ils étaient en proie à cette forme intense et profonde de mélancolie.

---

(1) Suite et fin. (Voy. *Annales médico-psychologiques*, t. III, p. 317).

dans laquelle la nourriture est refusée ; pour le reste, les accidents de dépression n'étaient pas aussi prononcés. Beaucoup de ces cas arrivés à une phase ultérieure de la maladie, passèrent par l'excitation et les conceptions délirantes ambitieuses qui caractérisent le plus ordinairement la paralysie générale ; mais alors même il ne semble pas qu'il y ait eu des extravagances d'un caractère aussi marqué que cela se produit le plus généralement. Il y a très-peu d'exemples où la paralysie générale soit exemptée d'excitation et de conceptions délirantes avec exaltation, pendant toutes ses périodes, mais ces cas rares se sont tous remarqués chez les phthisiques. Nous avons actuellement trois faits de paralysie générale dont le début s'est révélé dans l'asile par une profonde mélancolie, et l'examen physique indique que chez tous il y a épanchement de tubercules.

Ce rapport intime entre la paralysie générale avec dépression et la tuberculisation, n'a jamais, jusqu'à présent, été signalé, si je ne me trompe. La série des faits que j'ai cités n'est pas suffisante pour établir comme loi générale, qu'une pareille relation existe toujours, mais ils sont assez nombreux pour montrer que ces deux affections sont souvent connexes. La tuberculisation n'était pas l'effet du refus d'acceptation des aliments ou du dérangement de nutrition, accidents fréquents dans la paralysie générale avec mélancolie, car dans beaucoup de cas les choses ne s'étaient nullement passées ainsi. Bon nombre d'entre eux, quoique déprimés d'abord, prenaient volontiers leur nourriture et paraissaient être dans de bonnes conditions de santé. Dans la plupart des cas, la phthisie ne causait que de faibles dérangements, et ce n'est même qu'après la mort que sa présence a été révélée. L'état latent de l'affection pulmonaire était ici plus marqué que dans toutes les autres formes d'aliénation mentale, et par l'absence des symptômes ordinaires tels que : toux, expectoration, etc., et par la rareté de l'émaciation ou de la réaction fébrile. Dans cette maladie plus que dans toute autre, nous voyons les fonctions purement végétatives et nutritives, si indépen-

dantes de toute influence nerveuse et animale, qu'un individu avec un désordre considérable des poumons, peut rester en embonpoint et sans fièvre jusqu'à ce que les centres excito-moteurs perdent leur entière irritabilité, jusqu'à ce que les muscles involontaires cessent d'agir, en un mot, jusqu'à ce qu'il cesse de vivre. On dira que ces phénomènes sont dus à l'état stationnaire de l'affection pulmonaire, et que, lorsqu'une personne atteinte de phthisie tombe en paralysie générale, l'affection du poumon reste ensuite dans le statu quo, et qu'alors la partie de l'organe respiratoire qui est demeurée saine, n'importe laquelle, suffit parfaitement à la fonction. Sans doute cette explication a du vrai, mais il s'en faut qu'elle soit tout à fait exacte.

Dans un grand nombre des faits que j'ai mentionnés, la maladie pulmonaire était tellement étendue qu'il n'est pas possible d'admettre qu'elle aurait pu exister avant l'apparition du désordre cérébral, sans offrir quelque symptôme bien saisissable; d'ailleurs, à l'autopsie, les lésions viscérales révélaient par des indications palpables qu'elles n'étaient pas restées stationnaires longtemps avant la mort. Il y a du reste des exceptions à l'état latent des symptômes de la phthisie dans la paralysie générale; car, dans cinq des cas mentionnés, la tuberculisation fut reconnue, pendant la vie, par des signes qu'elle déterminait: toux, fièvre hectique et épuisement. La moyenne de l'existence est trop courte, près que la paralysie générale s'est déclarée, pour expliquer le développement de la phthisie par l'effet d'une cause telle que le défaut de nourriture. Cette moyenne, à dater des premiers symptômes de paralysie générale, pour les observations où de larges dépôts tuberculeux furent trouvés dans les poumons, a été de deux années (1). Et comme cette durée se rapproche beaucoup de celle assignée aux cas ordinaires de la paralysie générale, nous pouvons en conclure que la phthisie ne

---

(1) Austin fixe à deux ans et demi la moyenne de l'existence chez les paralysés généraux.

tend pas à beaucoup abréger les jours de paralysés généraux chez qui elle existe. Je dirai même en d'autres termes : la tendance à une terminaison fatale par l'affection cérébrale est tellement puissante, certaine et rapide, que l'affection pulmonaire ne peut que l'aider faiblement. En effet, la lésion intracranienne, en affaiblissant l'irritabilité excito-motrice des centres d'où naissent les filets du nerf pneumo-gastrique, ôte à la lésion pulmonaire plus de la moitié de ses effets d'épuisement et de destruction. La toux, l'insomnie, l'inappétence, compagnes de la consommation, n'existent pas.

M. Baillarger a décrit la dépression qui précède et accompagne quelques cas de paralysie générale (1), mais il ne cherche pas à expliquer pourquoi il en est ainsi, et pourquoi il y a excitation chez d'autres malades. Austin attribue les symptômes de dépression à une lésion de la couche optique du côté droit, mais le docteur Skae a suffisamment combattu cette opinion (2). Celui-ci a trouvé, sur 108 cas, 28 fois de la dépression ou un délire de suspicion. C'est à peu près la même proportion que pour les cas de tubercules parmi tous les cas de paralysie générale examinés. Austin donne une proportion tant soit peu différente, car sur 135 observations, il y en avait 57 avec conceptions mélancoliques.

Austin ainsi que Baillarger mentionnent, mais ce dernier avec plus d'insistance, que ces conceptions mélancoliques des paralysés généraux se caractérisent par leurs extravagances. Ils s'imaginent, dit-il, qu'ils n'ont pas d'estomac ou de cœur, que leurs organes sont déplacés et ils ont fréquemment des hallucinations de l'odorat. Parmi les cas qui appartiennent à mon observation ou ceux dont j'ai lu les détails, les bizarreries de cette nature n'ont pas été moins fréquentes que pour les mélancoliques en général. La majorité des cas de tuberculisation, avec

---

(1) *Annales médico-psychologiques*, 1860.

(2) *Edinburgh medical Journal*, avril 1860.

paralysie générale, se caractérisaient par une profonde dépression, ayant souvent un caractère vague et mal défini ; le malade étant stupide et confus, avec des impulsions subites et déraisonnées au suicide, et parfois sans conceptions délirantes d'aucune espèce. Dans certaines circonstances, les malades cherchaient à s'ôter la vie de la façon la plus froide possible, sans manifester de dépression inaccoutumée au moment même, et ne montrant aucun signe de désappointement de la non-réussite de leur tentative. Un homme me dit, lorsque je lui demandais pourquoi il avait essayé de se pendre, « que c'était pour plaisanter. » Dans aucun des cas de l'asile royal d'Edimbourg, le refus de prendre des aliments, ne tenait à ce que le malade croyait n'avoir ni ventre, ni estomac. Pour quelques-uns, la dépression passait graduellement à la démence avec la progression des symptômes de la paralysie, mais tout aussi souvent il y avait plus ou moins d'excitation durant une partie de la seconde période de l'affection.

Dans un cas seulement, il y avait des renseignements positifs sur la phthisie comme ayant débuté avant les symptômes paralytiques ; mais comme dans le sixième des faits, la mort est survenue moins d'une année après les premières manifestations de l'aliénation, il est presque certain qu'ici la tuberculisation a précédé le dérangement de l'intelligence. Il est excessivement probable que pour tous, la tuberculisation était antérieure à l'affection cérébrale, et que si il n'en a pas été ainsi pour quelques-uns, la prédisposition à la tuberculisation était pour eux excessivement prononcée. Deux maladies telles que la tuberculisation et la paralysie générale se développent rarement d'une manière simultanée sur le corps humain ; et comme nous avons vu que la première ne s'était pas traduite dans beaucoup de cas avec ses symptômes ordinaires, et n'avait pas même amené l'émaciation qui, soit qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas d'autres signes, est l'accident le plus fréquent dans les cas ordinaires, nous en devons conclure que la lésion cérébrale a dû s'enter sur l'autre,

peu de temps après son début, masquant ses symptômes et contrariant ses effets, sans toutefois arrêter les progrès de la tuberculisation locale.

En comprenant tous les cas de paralysie générale chez les hommes, la tuberculisation était moins fréquente que dans toute autre forme d'aliénation. Elle existait dans un peu moins du tiers des cas. Parmi les femmes, c'était tout le contraire qui avait lieu, les trois quarts offraient des dépôts tuberculeux ; mais le nombre des femmes est tellement faible que nous ne pouvons établir aucune conclusion sur cette donnée.

Mais l'influence de la tuberculisation sur la folie ne peut être déterminée avec exactitude par la seule constatation de sa fréquence dans les diverses formes de l'aliénation. La classification ordinaire, quoique naturelle jusqu'à un certain point, n'est cependant pas assez [complète pour que nous ne rencontrions pas des types] bien marqués d'affection cérébrale, comprenant plusieurs cas de chaque forme. Nous avons le mélancolique mauique et le paralytique général dément, et cependant personne ne voudrait affirmer que la paralysie générale n'est pas une forme plus distincte et plus nettement tranchée d'aliénation que la manie ou la mélancolie. Le docteur Skae, dont l'expérience et la compétence en semblable matière, ne le cèdent à aucun praticien, est d'avis que chaque cas de folie paraît emprunter plus à quelque groupe naturel qu'à aucune des divisions de Pinel, d'Esquirol ou de Pritchard. J'ai observé qu'il existe certains cas où, d'après les symptômes intellectuels seuls, il y avait grande probabilité pour que la mort arrivât par la phthisie. Ce ne sont pas tous les cas de manie ou de mélancolie, ou de monomanie, mais quelques-uns apparaissaient sous l'une de ces formes, les autres sous une autre forme. Ils n'ont pas de symptôme réellement commun, et de ligne de démarcation bien définie qui les sépare des autres cas. Aucune empreinte de diathèse, aucun signe physique ne les caractérise, et pourtant ils prennent leur rang dans l'esprit comme groupe naturel. S'il y



a eu acuité d'abord, soit acuité maniaque, soit acuité mélancolique, cette période est de très-courte durée, et ne passe ni à l'état de chronicité, ni à celui de démence profonde, mais à l'état d'irritation, d'excitation, de maussaderie et de suspicion. Il y a défaut de fixité dans leur condition mentale. Au début, il n'y a pas tant obscurcissement de l'intelligence que grand éloignement à l'exercer, et il se manifeste passagèrement et sans sujet, de faibles crises d'excitation, ne durant que fort peu de temps, et des paroxysmes non provoqués d'emportement et d'irritation sous forme amoindrie. Il y a dégoût pour se mêler à aucune sorte d'amusement et s'occuper d'un travail régulier; et si ce dégoût est maîtrisé, le travail s'accomplit sans aucun intérêt. On pourrait dire un état mixte, de manie subaiguë et de démence, se rapportant tantôt à celle-ci, tantôt à celle-là. Plus l'affection se prolonge, plus la démence finit par prédominer, mais elle est rarement de cette espèce où les facultés mentales sont tout à fait obscurcies, où le moindre rayon intellectuel est absent, où l'excitation n'a plus de manifestation. S'il y a réellement tendance à la périodicité dans les symptômes, les rémissions ne sont ni si régulières, ni si complètes, ni si longues que dans la folie périodique ordinaire. S'il y a dépression, elle s'accompagne d'irritabilité, et toute idée fixe déprimante, toute conception délirante font défaut. S'il y a quelque tendance unique qui caractérise ces cas, c'est l'état de suspicion. J'ai trouvé que, sur les 136 hommes atteints de tubercules, 56 avaient des idées de suspicion; et sur les 146 femmes, il y en avait 64 (1). L'état que je viens de décrire peut être appelé, je pense, « manie phthisique. » Les malades ne sont pas généralement aussi bien portants que dans la démence ordinaire, et fréquemment leur appétit est capricieux. Le pouls est généralement faible et ordinairement plus

---

(1) Vingt pour cent de tous les cas étaient affectés d'hallucinations, savoir, d'après l'ordre de fréquence : de l'ouïe, de la vue, de l'odorat. Les hallucinations étaient moitié plus fréquentes chez les femmes que chez les hommes.

vif qu'à l'ordinaire. Il y a dans tout le système un manque de ton et d'énergie qui est très-frappant. Il y a défaut d'intérêt pour tout ce qui se passe, et absence de sympathie là où cependant on ne note aucune propension à soupçonner l'entourage. Dans beaucoup de ces cas, les soupçons sont le principal symptôme. Nous avons vu que presque tous les cas de pure monomanie de suspicion appartenaient à des phthisiques. Alors le plus souvent la folie avait débuté d'une manière insidieuse et s'était traduite par un changement dans la manière d'être et dans les affections, de l'instabilité et de la mauvaise humeur plus prononcées, et un affaiblissement progressif de l'intelligence, sans grande excitation ni dépression. Quelques cas appartenant à ce qu'on appelle la folie morale, meurent eu peu de temps de phthisie. Tout déments que peuvent paraître les individus atteints de manie phthisique, ils ont néanmoins des lueurs vacillantes d'intelligence ; et parmi eux, plus fréquemment peut-être que dans toutes les autres classes d'aliénation, il se manifeste une augmentation de l'intelligence, et comme une légère éclaircie des facultés mentales quelques moments avant la mort.

Sous ce terme « manie phthisique » je n'entends comprendre que les cas où la mort est survenue dans les cinq ou six années qui ont suivi le début de la folie, et où le développement des deux affections devait être à peu près contemporain. Je voudrais exclure de ce cadre tous les anciens cas chroniques où la tuberculisation ne s'est développée qu'après plusieurs années d'aliénation, parce qu'ici la tuberculisation peut être le résultat des conditions de l'existence après l'établissement des désordres intellectuels. J'en éliminerais également tous les cas de mélancolie avec refus d'aliments, parce que nous trouvons dans cette complication une raison d'évolution des tubercules en dehors de l'aliénation elle-même. Ces données admises, j'ai trouvé 23 cas, type de « manie phthisique » parmi toute la série des hommes présentant un dépôt abondant, et 42 parmi les femmes. Parmi ces 65 personnes, il y avait eu des symptômes de phthisie

moins de cinq ans après le commencement de la folie, et même moins de deux ans pour le plus grand nombre. Dans ces cas (26 pour 100 des tuberculeux, et 16 pour 100 de la totalité), je regarde la folie comme ayant été le résultat direct d'une forte diathèse, ou tendance tuberculeuse qui était alors développée ou sur le point de l'être, en dépôt pathologique direct, et cela pour les raisons suivantes : 1° les symptômes de la tuberculisation, lorsqu'ils ne précédaient pas l'aliénation, ainsi que cela a eu lieu quelquefois, apparaissaient si promptement après elle que, eu égard à leur marche latente accoutumée dans la folie et à la moyenne bien connue de leur durée chez les personnes saines d'esprit, les deux affections ont dû se déclarer à peu près en même temps ; 2° l'aliénation revêtait un type si uniforme, si rarement noté dans les cas qui ne succombaient pas à la tuberculisation, tous se ressemblaient tellement, soit qu'il y eût dépression, soit qu'il y eût excitation, ils étaient en si grand nombre pour admettre une simple coïncidence, que la tuberculisation doit être la raison du problème ; 3° l'âge où l'aliénation s'est montrée dans ces observations était généralement inférieur à celui où se développe ordinairement la folie, et se rapprochait, par conséquent, beaucoup plus de celui des phthisiques que de celui des insensés.

Mais on fera remarquer que les cas soi-disant distinctifs et typiques de manie phthisique ne forment, après tout, qu'une faible partie des aliénés phthisiques, ils ne comprennent guère plus de la moitié des observations où la phthisie a été considérée comme cause du décès. Quelles relations la phthisie peut-elle avoir avec la folie dans les autres faits ? Pour 24 hommes et 38 femmes qui ont présenté un abondant dépôt pathologique, l'aliénation datait de sept années et même davantage avant l'apparition des tubercules ; et pour eux nécessairement, le rapport doit avoir été ou accidentel, ou, pourraient penser quelques personnes, la diminution de l'innervation a lésé secondairement les fonctions nutritives et engendré la phthisie. Le régime dié-

tétique de ces malades avait été aussi bon que celui auquel ils étaient accoutumés pour la plupart, ils jouissaient abondamment d'un air frais et d'exercice à l'extérieur, et leurs vêtements étaient confortables; en un mot, les conditions hygiéniques étaient favorables.

Environ 12 hommes et 30 femmes avaient été notés comme des cas de manie ordinaire, passant en démence ou en manie chronique, sans rien de caractéristique dans le type de la folie, ni dans l'arrivée de la phthisie; aussi pouvons-nous affirmer qu'ici l'association des deux lésions doit avoir été accidentelle.

J'ai remarqué que la tendance au suicide était plus commune parmi les tuberculeux que parmi les autres habitants de l'asile, 23 pour 100 des individus ayant des tubercules ont manifesté des impulsions au suicide; tandis que la proportion de semblables cas pour toute la population admise depuis 1852, n'a été à peine que de 21 pour 100. Le grand nombre de cas de mélancolie, parmi les tuberculeux, rend en partie compte de ce fait, mais je pense que dans la classe des mélancoliques profonds: (ainsi les malades à idées intenses de suicide refusant la nourriture, et chez lesquels cet état est chronique), la tuberculisation a une relation plus intime avec l'aliénation. Ces individus succombent en général assez promptement à la phthisie. C'est parmi eux que nous avons noté si fréquemment la gangrène du poumon, et ce phénomène me semble simplement une manifestation plus prononcée de la tendance qui existe dans ces cas, à une altération de la nutrition des poumons. Chez 9 hommes et chez 7 femmes il s'est rencontré des exemples frappants de cette altération, parmi ceux qui ont succombé à la phthisie, et chez un ou deux les poumons étaient partie gangrénés, partie tuberculeux. La gangrène survient parfois dans ces cas, malgré une alimentation suffisante, et malgré l'administration des stimulants. Une marche complètement latente de l'affection pulmonaire, soit par gangrène, soit par tubercules, est ici presque aussi commune que pour les cas de paralysie générale.

Pour 8 hommes et 6 femmes, il y avait un historique distinct de phthisie antérieure à l'aliénation. Assurément chez un plus grand nombre les poumons étaient atteints ou commençaient à l'être, avant que la folie eût éclaté, car chez beaucoup de ceux qui sont morts peu de temps après le début de l'aliénation, il y avait incontestablement traces de tubercules anciens. Chez ces quatorze personnes, les symptômes liés à la phthisie étaient si frappants et dataient de si loin, qu'ils constituaient en partie l'historique de ces faits. Pour trois ou quatre de ces individus, l'aliénation avait consisté uniquement dans une excitation momentanée, se dissipant promptement et laissant les malades parfaitement bien remis à peu près; délire se rapprochant donc beaucoup de celui qui est allié à la fièvre ou au manque d'aliments. Morel mentionne cette forme de trouble intellectuel comme la compagne accoutumée de la phthisie. « Si je parcours, dit-il (*Traité des maladies mentales*), les observations que renferment les ouvrages des aliénistes, et si je recueille mes propres souvenirs, je vois que si la mélancolie est la compagne à peu près inséparable de la tuberculisation commençante, l'exacerbation maniaque caractérise ordinairement les dernières phases de l'existence chez les aliénés phthisiques. On peut jusqu'à un certain point se rendre compte de ces phénomènes, en songeant aux désordres que doit amener, dans la circulation du cerveau et dans la nutrition de cet organe, la difficulté plus ou moins grande de la respiration. Dans d'autres circonstances, il n'est pas douteux, l'anatomie pathologique le prouve du reste suffisamment, que l'excitation ne dépende parfois d'une méningite tuberculeuse à forme très-insidieuse. » Le faible nombre de pareils cas comparés à la totalité des cas de tuberculisation, prouve combien ils ont comparativement peu d'importance, et combien l'appréciation du docteur Morel donne une idée erronée des rapports entre la tuberculisation et la folie, en établissant que c'est à un trouble temporaire et accidentel de la circulation cérébrale, dans les dernières périodes de la phthisie, qu'il faut attribuer le dé-

rangement des facultés intellectuelles. Nous avons vu que la méningite tuberculeuse est aussi rare que ce délire temporaire et qu'elle ne produit bien souvent aucun symptôme lorsqu'elle existe.

L'influence de la tuberculisation étant telle sur la forme de l'aliénation, quelle est son influence sur le pronostic? Elle est très-défavorable, dirons-nous. Il y a peu d'individus qui recouvrent jamais leur vigueur intellectuelle si des signes de phthisie se sont révélés, ou si des dépôts tuberculeux de quelque étendue se sont formés dans la poitrine après le début de l'aliénation. Quelques-uns du petit nombre des cas où la folie s'est montrée après que la phthisie est passée à l'état chronique, peuvent se rétablir, mais aucun cas à peu près de « manie phthisique » n'a recouvré la raison. Il peut y avoir des guérisons apparentes, mais ce ne sont que de simples et légères rémissions. Cette incurabilité, à peu près générale, est un puissant argument en faveur de ma manière de voir : c'est-à-dire qu'alors l'aliénation est le résultat de la nutrition incomplète du système nerveux chez l'individu déjà tuberculeux, ou le commencement de la période tuberculeuse de la tuberculisation.

Mais, dira-t-on, pourquoi tous les malades atteints de phthisie ne sont-ils pas aliénés, si telle est la cause de la folie dans ces cas? Quelques cerveaux ont plus de tendance que d'autres au dérangement de leurs fonctions, et c'est sur eux que l'altération de nutrition de la tuberculisation agit comme cause excitante de l'aliénation. La fréquence plus grande de la prédisposition héréditaire à la folie chez les phthisiques que chez ceux qui ne le sont pas, prouve que la tuberculisation, plus que toute autre cause, fait passer à l'état de fait une telle prédisposition. D'ailleurs, chez combien de phthisiques, dans les conditions ordinaires, ne rencontrons nous pas une irritabilité, une fatigue, des caprices et l'irrésolution dans les desseins qui frisent une altération des facultés mentales? Il résulte de mon observation que les phthisiques peuvent rarement s'appliquer à un travail intellectuel

suivi ; mais à cet égard je ne me prononce pas en toute assurance. Leur intelligence peut être nette et limpide à un degré extraordinaire, mais leurs efforts ressemblent plutôt aux jets brillants d'une lampe qui manque d'aliment, qu'à la lumière fixe et calme d'un esprit sain. Interrogez quelqu'un qui a soigné assidûment deux ou trois parents phthisiques durant leur maladie, et il vous révélera les fantaisies déraisonnables allant presque jusqu'aux illusions, les rapides et inexplicables alternatives d'espoir et de découragements, de gaieté et d'irritabilité, les caprices et les bizarreries de l'imagination, et les moments passagers de délire qui accompagnent cette affection. Tous ces symptômes ont leur raison d'être dans l'altération de nutrition cérébrale ; et, à un degré prononcé, ils deviennent de l'aliénation. Ces quatre cas avec délire temporaire chez des malades phthisiques, que j'ai mentionnés comme étant revenus à un état très-satisfaisant deux ou trois jours après leur admission dans l'asile, sont des exemples des nuances qui unissent l'irritabilité phthisique à la manie phthisique.

Le docteur Sibbald vient de me parler d'un fait appartenant à son observation, qui me semble faire parfaitement ressortir le rapport qui a lieu entre une altération de nutrition du cerveau et la folie. C'est celui d'un homme atteint de phthisie très-avancée, très-émacié, et souffrant beaucoup de quintes de toux, de la fièvre hectique et d'ulcérations laryngiennes. Tout à coup il devint sujet à des hallucinations qui lui représentaient un homme dont le visage était constamment détourné de lui, et qu'il ne pouvait par conséquent reconnaître, mais qui l'accompagnait partout où il allait, qui marchait en même temps que lui, s'asseyait sur le même siège, et couchait dans son lit. Il lui semblait qu'il lui était impossible de se livrer à un acte quelconque sans l'impulsion de cet étrange compagnon. Cette situation devenait tout à fait intolérable. Le docteur Sibbald prescrivit un opiacé pour calmer la toux, et une demi-heure après l'administration du médicament, l'hallucination s'évanouit.

Il semble que le cerveau était imparfaitement nourri et pourvu par le sang, et que l'hallucination était le produit de cette action insuffisante et altérée. Lorsque l'opium eut déterminé un afflux plus considérable du liquide sanguin vers l'encéphale, le cerveau reprit, en quelque sorte, ses fonctions normales et l'hallucination disparut.

Maintenant nous allons aborder la seconde question : quel est l'effet de l'aliénation sur la tuberculisation ?

La durée de l'existence dans les cas de tuberculisation, lorsque la folie s'est déclarée, est consignée dans le tableau ci-dessous : Il est bon de faire remarquer qu'il n'indique pas la durée de la vie des malades depuis leur admission dans l'asile, mais depuis le début de l'aliénation. Il n'y a d'exception que pour quelques cas où la durée de l'aliénation, avant l'admission, n'a pas été notée, tandis qu'on a noté celle de la durée du séjour dans l'établissement.

	Hommes.	Femmes.	Total.
Ont succombé moins de			
1 année après être devenus aliénés.	34	32	66
2 — — — — —	24	18	42
3 — — — — —	11	22	33
4 — — — — —	12	16	28
6 — — — — —	12	19	31
10 — — — — —	20	16	36
20 — — — — —	13	15	28
Après 20 années . . . . .	10	8	18
Totaux . . . . .	136	146	282

On voit, d'après cela, que la moitié exactement de tous les malades ont succombé dans l'espace des trois premières années, et le quart environ dans la première année. Il n'est nullement probable qu'une prédisposition à la tuberculisation eût pu se développer chez tous ces sujets pendant ces trois années, et il l'est encore moins qu'une prédisposition et un épanchement considérable et réel aient pu prendre place pendant cette période. En admettant que, dans un certain nombre de cas, le dépôt tuberculeux et le commencement du désordre intellec-



tuel étaient de simples coïncidences, il n'en est pas moins impossible que les choses se soient ainsi passées dans la moitié des cas. Nous avons déjà dit qu'il y avait 65 cas où l'aliénation avait un caractère sui generis, c'est-à-dire seulement attribuable à la tuberculisation qui s'est manifestée chez tous ces individus dans les cinq premières années de leur séjour dans l'asile. Toutefois, le tableau précédent semble démontrer que la tuberculisation était liée directement à la folie dans un plus grand nombre de cas que ceux désignés par l'expression de phthisie maniaque. Les deux tiers environ de tous les cas de tuberculisation sont morts moins de six ans après que l'aliénation s'était déclarée.

Beaucoup de physiologistes et de pathologistes du continent, parmi lesquels nous citerons van der Kolk, Durand Fardel, Engel de Prague, Schiff et Brown-Séquard (1), attribuent une grande importance, comme cause de l'affection du poumon, à l'influence morbide du nerf pneumogastrique; Guislain (2) cite la même influence parmi les causes prédisposantes de la phthisie chez les aliénés. Que le pneumogastrique, lorsqu'il est coupé, ou que ses ganglions, lorsqu'ils sont irrités ou altérés, puissent exercer une influence morbide sur les poumons, cela ne peut être contesté; mais je pense qu'il est très-permis de douter, malgré les expériences de Schiff, si, sur un sujet sain à d'autres égards, une semblable influence du pneumogastrique peut déterminer la production d'épanchements tuberculeux. Peu de personnes, dans ce pays, sont d'opinion que la tuberculisation soit jamais la conséquence d'une telle cause purement locale, s'il n'y a point en même temps une forte prédisposition concomitante. D'ailleurs, en fût-il ainsi, rien, absolument rien, ne concourt à démontrer que, soit le pneumogastrique, soit ses ganglions, ou même la partie de la moelle d'où proviennent ses racines, sont plus fréquemment altérés chez ceux qui meurent

(1) Voyez *Cas d'atrophie de l'hémisphère gauche du cerveau*, par Vander Kolk (Syden. Soc. Trans., p. 170).

(2) *Leçons orales sur les phrénopathies*, t. 1<sup>er</sup>, p. 431.

phthisiques que chez les autres insensés. Les modifications organiques les plus accentuées dans le cerveau, ne sont pas aussi fréquentes chez les phthisiques que parmi les aliénés ordinaires; de plus, nous avons vu que dans la paralysie générale où les racines du pneumo-gastrique sont tellement compromises que, dans les dernières périodes, l'acte de la déglutition est empêché et souvent même détruit, la phthisie est moins commune que dans toute autre forme d'aliénation. Dans l'épilepsie également, dont le siège très-probablement est très-voisin de l'origine du pneumogastrique, la phthisie n'est pas aussi fréquente que dans les cas ordinaires (voy. les tableaux 8 et 9), d'après les statistiques de l'asile royal d'Edimbourg; quoique van der Kolk ait noté que « tous les malades épileptiques qui avait mordu leur langue sont morts de phthisie, de pneumonie ou de marasme », et quoique Brown-Séguard ait trouvé, ou un dépôt tuberculeux dans le poumon, ou une pneumonie dans le poumon opposé au côté altéré de la moelle, dans quatre cas d'épilepsie. J'ai rencontré un semblable cas d'un ramollissement uni-latéral de la moelle, par suite de pression produite par l'augmentation de volume de l'apophyse odontôïde de l'axis, mais malheureusement il ne me fut permis d'examiner aucune autre partie que la tête, de sorte que je ne puis fournir d'indications sur l'état des poumons, basées sur une inspection cadavérique. Je puis cependant affirmer que la pneumonie, pas plus que la phthisie, n'avait été la cause de la mort.

Si l'aliénation ne tend pas à produire la phthisie par une influence morbide quelconque du nerf pneumogastrique, n'est-il pas possible que l'altération générale de l'innervation, et l'affaiblissement de la circulation qui en est la conséquence, effet ordinaire de l'aliénation mentale de longue durée, puissent amener ce résultat? Nous avons vu qu'un tiers des malades avec des tubercules vivaient au delà de six années, un sixième au delà de dix, et environ un quinzième au delà de vingt ans, depuis le début de l'aliénation. Le fait que la phthisie n'est pas

commune dans les périodes les plus avancées et les plus profondes de la démence, alors que les fonctions nerveuses sont accomplies avec une activité moindre, n'est pas favorable à l'idée que les formes ordinaires de la folie prédisposent à la tuberculisation. La tendance à la tuberculisation que nous avons vue diminuer rapidement avec la durée de l'aliénation, quoique expliquée en partie par ce fait que la phthisie devient plus rare avec les progrès de l'âge, n'en est pas moins une preuve évidente, qu'après tout, la folie ne tend point au développement de la phthisie. Le nombre de ceux qui meurent tuberculeux après plus de dix ans d'aliénation, comparé au nombre de ceux qui meurent phthisiques à tous les âges, est exactement dans la même proportion que le nombre de ceux qui ne succombent pas à la tuberculisation après dix ans d'aliénation, comparé au nombre total de ceux qui ne meurent pas des suites de tuberculisation.

Depuis longtemps tous les médecins des asiles ont remarqué que la phthisie parcourt fréquemment ses phases chez les insensés sans se révéler par aucun symptôme, à l'exception de l'émaciation et de l'affaiblissement; l'amaigrissement même n'est pas toujours tel qu'il puisse attirer spécialement l'attention. Depuis que j'ai commencé à réunir les données de ce mémoire, le docteur Workman de l'asile de Toronto (*American, journal of Insanity*, juillet 1862), a publié un travail sur la phthisie latente des aliénés, dans lequel il fait part de ses impressions générales sur la fréquence de cette affection, et où il va jusqu'à attribuer l'incurabilité de tant de cas d'aliénation aux lésions pathologiques du poumon et des autres organes de l'économie, autres que le cerveau. Je vais montrer jusqu'où s'étend réellement l'état latent de la phthisie, et je pense que le cerveau doit être considéré comme l'organe dont l'altération de structure ou de fonctions est la cause de tant d'aliénations incurables rencontrées dans nos asiles. J'ai lu avec soin l'historique des 213 cas où un épanchement tuberculeux abondant a été trouvé dans les

poumons, et dans 185 d'entre eux j'ai pu préciser le temps où les premiers symptômes de phthisie ont apparu, lorsque de tels symptômes ont existé, et le nombre de ceux où ils ne se sont nullement montrés.

	Hommes.	Femmes.	Total.
Phthisie entièrement latente.....	26	30	56
Symptômes de phthisie se déclarant moins de 1 mois avant la mort.	6	5	11
3 —	9	28	37
6 —	17	20	37
1 année —	11	14	25
2 —	3	5	8
3 —	2	4	6
4 —	1	»	1
5 —	»	1	1
6 —	»	1	1
9 —	»	1	1
35 —	»	1	1
Totaux.....	75	110	185

L'on voit donc que dans un tiers des cas appartenant aux hommes, et dans un peu plus du quart de ceux appartenant aux femmes, la tuberculisation ne s'est révélée par aucun signe durant la vie. Le plus grand nombre d'individus du sexe masculin où cette affection était latente, s'explique par le plus grand nombre d'hommes atteints de paralysie générale, et nous avons vu qu'alors l'état latent était la règle. Dans le quart, à peu près, de toutes ces observations, les symptômes de la phthisie se sont montrés à une période au-dessous de trois mois avant la mort ; et dans un cinquième des cas, les symptômes, lorsqu'ils ont eu lieu, se sont déclarés entre trois et six mois. Dans un dixième de ces faits environ, seulement, ces signes ont apparu plus d'une année avant la fin de l'existence. J'entends par symptômes de phthisie, la toux, l'expectoration, la fièvre hectique et la dyspnée. Dans un grand nombre des cas que j'ai désignés comme latents, la maladie avait été reconnue par un examen physique. Il ressort aussi de ce tableau qu'une phthisie de longue durée, quoique exceptionnelle parmi les aliénés, n'est cependant pas in-

connue. L'observation où la phthisie a été constatée pendant neuf ans, et celle où elle l'a été pendant trente-cinq années, en sont des preuves. La durée moyenne de la vie, après le début de la phthisie, est, d'après les calculs d'Ansell, de dix-huit mois environ; de sorte que *dans tous les cas à peu près chez les aliénés, la phthisie est latente pendant une certaine période.* En ce qui concerne les personnes saines d'esprit, Louis dit : que sur 123 cas de phthisie, 8 (ou seulement un quinzième) étaient des exemples de tubercules pulmonaires à l'état latent, ou qui, en d'autres termes, avaient précédé la toux durant une période variant de six mois à deux ans. « Parmi eux, quatre fois seulement la toux et tous les autres symptômes généraux importants se montrèrent d'abord; » dans les autres, ils donnèrent lieu à des symptômes généraux d'une grande intensité; fièvre, anorexie, etc., avant de déterminer la toux ou l'expectoration. »

C'est une chose surprenante que le peu de retentissement d'une altération pulmonaire même très-avancée sur certains insensés. A chaque instant nous voyons des malades vaquer à leurs occupations habituelles, prendre convenablement leurs aliments, et paraissant en bonne santé, quand, tout à coup, leur appétit fait défaut, ils deviennent hagards et faibles, la démence et la nonchalance augmentent; si on consulte leur poulx, on le trouve presque imperceptible, et en quelques jours ils succombent épuisés. Après la mort, on aperçoit les poumons tout à fait désorganisés. On trouve d'anciennes excavations qui doivent avoir existé depuis des mois et des années. J'ai été témoin de terminaisons plus soudaines encore. Un homme dont les forces et l'appétit avaient baissé un peu depuis quelques semaines et chez qui l'on avait constaté des signes physiques de phthisie, se mit à table comme à l'ordinaire pour dîner; après son repas il fut pris immédiatement de ce que l'on crut être une simple faiblesse et mourut avant qu'on eût pu me prévenir. A l'autopsie, on trouva les poumons criblés de cavités tuberculeuses. Une

femme chez laquelle des signes de phthisie étaient apparus depuis quinze jours, se rendit au travail avec les autres malades de sa division, elle devint faible tout à coup, elle tomba sur le sol comme privée de mouvement ; on la rapporta, et une heure après, elle était morte. Mais des cas semblables quoique peu rares, sont des cas extrêmes ; règle générale, la santé de ces malades semble décliner deux ou trois mois, tout au plus, avant l'apparition des symptômes de la phthisie. Les malades s'émacient, leur démence augmente, les périodes d'irritabilité et d'excitation se montrent plus rares et moins intenses, tandis que le délire de défiance, quoique toujours présent, se traduit moins souvent à l'extérieur. Chez un bon nombre, cependant, l'attitude soupçonneuse et obstinée reste tout aussi prononcée jusqu'à la mort, et quels que soient leur faiblesse et leur épuisement, ils résistent, avec toute l'énergie qui leur reste, à tout examen que l'on veut faire de la poitrine.

Tous les médecins des asiles devraient faire cet examen chez chaque malade dont la santé et les forces paraissent baisser, surtout s'il vient s'y joindre une langueur et une insouciance inaccoutumées.

Il ne faut pourtant pas inférer de là que la toux qui épuise et qui ôte le repos, que les nuits fatigantes de fièvre hectique et de dyspnée, accidents des phthisiques ordinaires, sont tout à fait inconnues dans les asiles ; car, quoique dans la majorité des cas les symptômes de la phthisie chez les aliénés, sont ou entièrement latents ou modifiés après leur développement, cependant, dans quelques cas, l'affection après l'apparition des premiers phénomènes suit ses phases habituelles comme chez les phthisiques à l'état de lucidité. L'irritabilité des nerfs ganglionnaires qui régularisent les mouvements péristaltiques des intestins est également affaiblie ; car, quoique l'ulcération des intestins existe dans la majorité des phthisiques aliénés, la diarrhée est de beaucoup plus rare, ou elle est loin, lorsqu'elle a lieu, d'être aussi pénible que chez les phthisiques non aliénés. Parfois j'ai ren-

contré toute la partie inférieure de l'iléon et celle du côlon criblées, en masse, d'ulcérations tuberculeuses, et pourtant ce désordre n'avait donné aucun signe pendant la vie. En définitive, cependant, la diarrhée est plus commune chez eux que la toux ou l'expectoration, dans les périodes ultimes de l'affection.

Presque tous les auteurs qui ont écrit sur la folie jusqu'à Méad (« *monita et precepta medica* »), ont noté l'occurrence, dans quelques cas, d'une sorte de métastase entre l'aliénation et la phthisie : ainsi lorsque l'une des deux maladies se déclare, l'autre diminuerait ou même disparaîtrait, comme si l'économie ne pouvait supporter en même temps le poids de deux semblables affections. Je crois qu'alors ce fait est beaucoup plus apparent qu réel. Chaque jour nous voyons un malade qui, lorsqu'il est sans excitation, est harassé par la toux et l'expectation, et par une énorme difficulté de respirer. Dès qu'il devient excité, ces symptômes le quittent, il ne peut rester dans son lit, il court çà et là, parle beaucoup à ses voisins et semble tout à fait indemne de lésion thoracique ; cet état peut durer des semaines entières, jusqu'à ce que l'excitation vient à tomber, alors il reprend le lit dans un état de faiblesse et d'épuisement beaucoup plus prononcés qu'auparavant, puis la toux se reproduit et plus fréquente et plus intense. Assurément, ici, l'excitation cérébrale masque la phthisie ; mais celle-ci est simplement masquée, et nous n'avons absolument rien qui prouve que les altérations pathologiques établies dans les poumons soient même tant soit peu enrayées. Dans une petite catégorie de cas, et encore exceptionnellement, l'une de ces maladies est réellement arrêtée par l'apparition de l'autre, cela a lieu quand un court accès de manie éclate chez un patient atteint d'une phthisie ancienne très-chronique et à marche très-lente. Dans ces circonstances, j'ai vu les malades devenir forts et bien portants durant la crise maniaque, tandis que tous les symptômes de la phthisie disparaissaient. Dans un cas de cette espèce, l'amélioration somatique survenue se maintint après que la manie se fut éteinte. Je ne crois pas que la

folie soit jamais améliorée ou guérie par une phthisie commençante, mais je pense que chaque fois qu'il semble en être ainsi, l'aliénation était un des signes de l'incubation précédant la tuberculisation. A la vérité, nous voyons souvent une excitation aiguë ou une mélancolie profonde disparaître au début des symptômes d'une phthisie, mais elles ne disparaissent que pour faire place à la démence et à un affaiblissement permanent de l'activité intellectuelle.

En résumé, mes investigations m'ont conduit aux résultats généraux suivants :

1° La tuberculisation pulmonaire est beaucoup plus fréquente, comme cause déterminée de mortalité, parmi les aliénés que parmi la population prise en générale.

2° Les épanchements tuberculeux sont environ deux fois plus communs dans l'économie des personnes mourant aliénées que dans celle des personnes jouissant de leur raison.

3° La phthisie est la cause « précisée de décès », dans la moitié seulement environ de ceux qui présentent à l'autopsie des dépôts tuberculeux.

4° L'encéphale, dans les cas de tuberculisation, n'est pas aussi souvent altéré d'une manière notable qu'il l'est parmi les autres aliénés succombant à d'autres affections. Dans la majorité des cas (de tuberculisation), le cerveau est pâle, anémique, irrégulièrement vascularisé, avec une tendance au ramollissement de la substance blanche, de la voûte à trois piliers et des parties voisines, et la substance grise est d'une pesanteur spécifique moindre que dans tous les autres cas d'aliénation.

5° Les tubercules ne sont pas trouvés plus souvent dans les centres nerveux des insensés que des gens lucides; lorsqu'on en rencontre, ils ne donnent lieu à aucun symptôme, dans tous les cas, ou au moins dans la majorité des cas, et ils ne sont liés à aucune forme particulière d'aliénation.

6° Les tubercules du péritoine ne sont pas plus fréquents parmi les tuberculeux insensés que parmi les tuberculeux luci-



des. Parmi ceux-là, cet épanchement est plus souvent associé à la mélancolie et à la monomanie de défiance (suspicion), que dans la tuberculisation pulmonaire ordinaire.

7° La moyenne de l'âge, à la mort des cas de tuberculisation, est de trois ans environ au-dessous de la moyenne parmi les autres insensés en général ; cette moyenne s'élève même jusqu'à cinq années dans les cas où il existe un épanchement très-abondant.

8° La proportion, parmi les aliénés tuberculeux qui ont eu des attaques antérieures d'aliénation, est à peu de chose près la même que pour les autres insensés en général.

9° La prédisposition héréditaire se montre 7 fois pour 100 plus souvent chez les insensés tuberculeux que chez les insensés ordinaires.

10° La monomanie de défiance est la forme d'aliénation dans laquelle la tuberculisation se montre le plus fréquemment, et la paralysie générale se tient à l'autre extrémité de l'échelle indiquant la fréquence de cette affection dans les autres variétés de folie ; la manie vient après la paralysie générale sous ce rapport, comme de l'autre côté la mélancolie vient après la monomanie de suspicion. Enfin, la tendance à la démence dans toutes les formes de l'aliénation, est plus marquée parmi les tuberculeux que parmi ceux qui ne le sont pas. Un grand nombre des individus atteints de paralysie générale et de manie meurent non tuberculeux, un grand nombre de mélancoliques, de monomaniacs et de déments fournissent, après la mort, des preuves de tuberculisation.

11° Dans tous les faits de paralysie générale où il s'est rencontré des tubercules, l'affection avait débuté par de la dépression.

12° Dans un certain nombre de cas (environ le quart de tous ceux qui avaient des tubercules), l'insanité affectait un type tellement fixe et particulier qu'on pourrait l'appeler « manie phthisique. » Dans tous ces cas, la phthisie se développe si rapidement après l'aliénation, que des tubercules doivent être déjà

formés dans les poulmons, ou qu'il doit exister une forte tendance à cette formation, tendance tout près de la réalisation, lorsque la folie a éclaté. Nous savons que la caractéristique principale de la tuberculisation est une diminution de l'énergie des fonctions de nutrition; et, de même qu'un os mal nourri devient carié ou nécrosé par la plus légère cause, ou que la peau dont la nutrition se fait mal, est sujette au parasitisme, de même des actes désordonnés sont le résultat, dans ces cerveaux à cellules imparfaitement nourries, de causes qui n'auraient pas eu d'atteinte sur un cerveau en pleine santé. Ce n'est pas directement la diminution de la nutrition, autant que l'action altérée à laquelle l'affaiblissement de la nutrition prédispose, qui produit l'aliénation. La nuance particulière de l'état mental, l'incurabilité de la folie, l'apparence du cerveau après la mort, ainsi que la diminution de sa pesanteur spécifique, tout concourt à faire rapporter le dérangement intellectuel à une telle étiologie.

13° Il y a une relation toute particulière entre la mélancolie très-profonde accompagnée de tendances au suicide longtemps persistantes et du refus de prendre des aliments, et l'affection du poulmon : soit la gangrène, soit la consommation.

14° Il y a quelques cas peu nombreux où l'aliénation consiste seulement en une sorte de délire, se manifestant dans le cours d'une phthisie chronique développée antérieurement, lequel disparaît bientôt.

15° Le pronostic est surtout défavorable si la tuberculisation se déclare pendant un cas quelconque d'aliénation.

16° La moitié des cas de tuberculisation succombent en moins de trois années après le début de la folie.

17° Rien ne prouve que l'influence morbide du nerf pneumo-gastrique ait la moindre part à la tuberculisation dans les cas d'aliénation.

18° Une aliénation mentale de longue durée n'expose pas plus au développement de la tuberculisation qu'à la production de toute autre maladie.

19° La phthisie est entièrement latente, entre le tiers et le quart de tous les cas, parmi les aliénés, et pour presque tout le reste, elle demeure cachée pendant un temps considérable. Cet état latent est le plus fréquent dans la paralysie générale, où, dans la majorité des cas, la phthisie ne se révèle par aucun symptôme.

20° Il n'y a qu'un très-petit nombre de cas où le commencement de l'aliénation agit favorablement sur la phthisie ; mais dans un petit nombre, quand la phthisie est tout à fait chronique, une attaque d'aliénation peut être suivie de la disparition permanente des symptômes de la consommation pulmonaire, ou des attaques de manie peuvent alterner avec des symptômes de phthisie. Dans l'immense majorité de ces faits, après tout, les symptômes de la phthisie sont purement masqués, tandis que l'épanchement tuberculeux continue son évolution.

---

---

# ÉTABLISSEMENTS D'ALIÉNÉS.

---

## NOTE

SUR UNE

### AMÉLIORATION INTRODUITE DANS LE SERVICE DES ALIÉNÉS GATEUX DE L'ASILE DE STÉPHANSFELD

Par M. le Docteur H. DAGONET,

Professeur agrégé à la Faculté de médecine de Strasbourg,  
Membre correspondant de la Société médico-psychologique.

---

Une des questions qui ont de tout temps préoccupé, à juste titre, les médecins placés à la tête des établissements d'aliénés est, sans aucun doute, celle qui se rapporte aux soins à donner aux malheureux atteints d'incontinence, et que l'on a désignés sous le nom assez peu convenable de *malades gâteux*. Mon but n'est pas ici de faire un historique de cette question, et de rappeler les recherches nombreuses et les savantes discussions qui se sont produites à ce sujet ; on peut retrouver ces différents travaux dans les *Annales médico-psychologiques*, ce recueil précieux, qui a tant contribué aux progrès de la science de l'aliénation mentale.

Je ne reviendrai pas non plus sur les mesures spéciales et les diverses médications qui ont été indiquées par d'honorables et distingués confrères, parmi lesquels il est juste de citer MM. Archambault, Morel, Girard de Cailleux, Parchappe, Renaudin, Baillarger, etc. On sait que si l'incontinence est le résultat fréquent des progrès mêmes des formes chroniques et incurables de l'aliénation, elle peut aussi se manifester sous l'influence de quelques-unes des formes aiguës. Il me paraît

superflu de retracer ici les méthodes de traitement qui peuvent, suivant les cas, combattre cette triste infirmité, ou du moins en restreindre les inconvénients fâcheux. Tout cela se trouve savamment résumé, en particulier dans le *Compte rendu de la séance académique* des 15 et 30 août 1853, et reproduit dans les *Annales médico-psychologiques* (année 1853, p. 700).

Ce que je tiens à constater pour le moment, ce sont les difficultés que présentent encore les soins à donner aux aliénés paralytiques, malgré les recherches et les travaux faits à ce sujet. Quels que soient les moyens de traitement mis en pratique, il n'en existera pas moins, suivant les établissements, suivant surtout le mode employé par l'administration pour le placement dans les asiles, un nombre plus ou moins considérable de ces malheureux paralytiques, et pour lesquels des soins particuliers et des quartiers spéciaux devront être réservés.

Si l'on considère les moyens recommandés pour améliorer les services consacrés au traitement des malades *gâteux*, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que l'état de choses actuel laisse beaucoup à désirer, et que, s'il est pénible pour ces infortunés, il ne l'est pas moins pour les infirmiers chargés de leur donner des soins. Je ne crains pas d'être taxé d'exagération en affirmant que c'est un spectacle affligeant pour le médecin lui-même, obligé de reconnaître l'inefficacité de la plupart des mesures les plus justement préconisées.

Une méthode adoptée dans les asiles bien organisés consiste à charger l'infirmier du service de réveiller les malades trois ou quatre fois chaque nuit, de les faire lever ou de leur présenter l'urinoir, afin de les empêcher de mouiller leur lit; précaution bien inutile dans les cas surtout où l'incontinence existe à l'état permanent. Qui ne s'aperçoit que cette obligation, imposée à des infirmiers, est une des tâches les plus ardues, lorsqu'elle est remplie d'une manière consciencieuse; et, quelque bien rétribués que puissent être ces serviteurs, il en est peu dont le dévouement soit à la hauteur de celui de ce brave

Nicou, dont le zèle a été justement signalé par M. l'inspecteur Parclappe.

Mais si un semblable service peut être difficilement obtenu des infirmiers préposés aux soins de ces malades, ne conçoit-on pas que c'est aussi un véritable tourment infligé aux paralytiques eux-mêmes, dont on vient interrompre toutes les nuits, à plusieurs reprises, un sommeil essentiellement réparateur ? N'est-ce donc pas au détriment de leur santé qu'on vient déranger une fonction physiologique qui doit leur être si nécessaire ? Je n'ignore pas que l'habitude peut, jusqu'à un certain point, diminuer l'importance d'un semblable inconvénient. Mais on n'en doit pas moins convenir que c'est là une pratique dont on ne doit être que médiocrement satisfait.

Il est encore une mesure à laquelle on ne saurait donner une approbation complète, je veux parler des systèmes différents employés pour le coucher de ces malades.

Dans quelques établissements, les aliénés gâteux sont simplement couchés sur de la paille, de la menue paille, de la balle d'avoine, enfermée dans une caisse servant de lit ; chaque matin on se borne à enlever la partie de la paille qui a été mouillée. Il est inutile de faire remarquer que cette séparation absolue est bien difficile, et qu'à moins de tout enlever, ce qui serait une véritable dépense, il reste suffisamment de paille mouillée pour donner au lit une fraîcheur malsaine, et, à la longue, une infection plus ou moins considérable.

Dans d'autres établissements, Charenton par exemple, on couche les malades paralytiques à même sur la zostère, et le matin on enlève ce qui a été sali ; plus tard, on en fait une lessive, lorsqu'il s'en trouve une assez grande quantité en magasin. Je ne reviendrai pas sur les inconvénients signalés plus haut, et je crois inutile d'insister sur les difficultés d'une semblable lessive ; il me paraît impossible, à moins de ne laver à la fois que de petites quantités, de débarrasser la zostère de toutes ses impuretés.

Ailleurs, le lit des malades gâteux se compose de trois petites paillasses : celle du milieu, plus remplie que les deux autres ; à chaque extrémité du lit se trouve un petit matelas. Mais ici encore, il faut tous les jours changer au moins deux fois la paille et faire sécher les toiles à paille ; ce qui constitue un service compliqué, malpropre et très souvent mal fait.

Dans tous les cas, ces différentes pratiques ne laissent pas que d'avoir pour les malades des résultats fâcheux, soit qu'ils couchent à nu sur la zostère ou la paille, soit qu'ils couchent sur des paillasses plus ou moins dures. Il est difficile de les maintenir dans un état désirable de propreté, et la dureté même de leur lit fait presque toujours apparaître des eschares, des excoriations ou des érythèmes pustuleux, plus ou moins douloureux.

Et si l'on voulait examiner les lits spéciaux adoptés à l'usage des aliénés paralytiques, quelle innombrable variété n'aurait-on pas à constater, et combien peu remplissent les indications d'une manière satisfaisante : lits à boiserie, à rampes, à coulisses, dans lesquels les malades sont plus ou moins enfermés, munis de tiroirs en tôle, en bois, d'appareils plus ou moins ingénieux, toujours compliqués, et toujours imprégnés de liquides impurs.

Frappé de ces inconvénients, j'ai depuis longtemps cherché à modifier cet état de choses, et, après divers essais, je suis parvenu à réaliser une amélioration que je considère comme très-satisfaisante, et qui, de suite, a été vivement appréciée des sœurs et des personnes chargées de ce pénible service ; il me paraît bien désirable que cette amélioration soit réalisée dans d'autres établissements. Tous nos malades gâteux, quels qu'ils soient, couchent aujourd'hui sur de bons matelas, absolument comme les autres malades ; les tiroirs et appareils ont été enlevés des lits spéciaux, et l'incommode changement de la paille et des paillasses a été supprimé à la satisfaction générale.

J'ai fait préparer dans ce but, afin d'obtenir une résistance suffisante, une toile caoutchoutée sur les deux surfaces. Cette

toile est transformée, dans notre établissement même, afin d'obtenir le bon marché, en alèses spéciales, munies d'une manche étroite et suffisamment longue pour traverser le matelas et la paille, percés d'un trou dans leur milieu. L'alèse, longue et large de 80 centimètres, est simplement attachée aux deux bords du matelas ; sa manche vient tomber au-dessus d'un vase en tôle peinte, parfaitement vernissée, qui reçoit les matières liquides, et qui ne conserve aucune espèce d'odeur. Le malade est couché comme d'habitude sur un drap, qui recouvre le matelas et l'alèse.

Rien de plus facile que d'entretenir la propreté de ce lit ; il suffit de remplacer le drap de dessous et d'essuyer simplement, *avec une éponge imbibée d'eau fraîche*, l'alèse caoutchoutée ; celle-ci, avec quelques ménagements, peut durer indéfiniment. Les premières, qui ont été mises en usage à Stépansfeld depuis près d'un an, n'ont encore subi aucune détérioration.

Nous avons aujourd'hui cent dix lits organisés de cette manière, pour les deux services des paralytiques, hommes et femmes.

Les avantages réalisés par cette simple modification sont considérables, pour les malheureux surtout obligés de rester nuit et jour dans leur lit. La propreté de leur lit est facile à entretenir ; ils ne couchent plus sur une paille plus ou moins dure, et qui conserve toujours une mauvaise odeur. Aussi n'observons-nous plus, depuis que ce système est mis en pratique, ces eschares, ces excoriations, ces affections pustulo-érythémateuses, si fréquentes autrefois. Enfin, chose précieuse, le service est singulièrement simplifié.

Et maintenant, ajouterai-je, car c'est là pour le médecin une question fort secondaire, sans doute fort à tort, que ce système offre même des avantages au point de vue économique. L'alèse caoutchoutée, fabriquée à l'asile de Stépansfeld, revient seulement au prix de dix à onze francs. Je me ferai un plaisir de tâcher de l'obtenir à ce prix pour ceux de nos honorables confrères



qui voudront en faire l'essai. Elle peut durer, je le répète, fort longtemps, si elle est convenablement ménagée. Elle supprime l'entretien de lits spéciaux; le renouvellement de la paille, le séchage et l'usure des toiles à paillasse, et si elle permet de coucher le malade d'une manière plus convenable, elle a encore cet autre résultat, tout aussi appréciable, de rendre moins grandes les difficultés du service et la perte de temps qui en est la conséquence.

Nous n'avons, à Stéphansfeld, qu'à nous féliciter de cette nouvelle organisation; l'expérience d'une année suffit pour en apprécier la valeur, et il ne nous reste, en terminant cette courte notice, qu'à former un vœu, celui de voir se généraliser promptement une pratique qui, certainement, n'a rien de fort ingénieux, dont il a été tenté de timides essais de côté ou d'autre, mais qui est destinée en tout cas à soulager une catégorie de malades assurément digne de nos plus vives sympathies. Enfin nous devons ajouter que les asiles de Niort et de Maréville ont déjà commencé à réformer, dans ce sens, leurs services de malades gâteux.

---

---

## SOCIÉTÉS SAVANTES.

---

### Société médico-psychologique.

---

Extrait des séances des 4, 25 avril et 30 mai 1864. — Présidence de  
M. GIRARD DE CAILLEUX, vice-président.

#### *Discussion sur la responsabilité partielle.*

La parole est à M. Fournet, qui traite la question en ces termes :

Messieurs,

Les lois civiles font l'homme responsable de ses actes, dans la mesure même de la conscience et de la volonté qu'il a mises dans ses actes.

A ce titre, purement légal, quels sont les degrés de responsabilité qui incombent aux aliénés ?

Telle est la question, soigneusement circonscrite, qui vous a été posée par M. Maury, sous le titre de *responsabilité partielle des aliénés*.

Mais telle est la force logique qui entraîne l'esprit humain des effets aux causes, des conséquences aux principes, et des causes secondes aux causes premières, que la question a brisé, en quelque sorte d'elle-même, cette barrière, toute conventionnelle, qu'on voulait lui imposer ; comme le ballon un moment captif qui rompt ses liens et suit sa nature au plus haut des airs, la question est remontée jusqu'à la nature même de l'homme, c'est-à-dire jusqu'à l'institution divine, seule source légitime des institutions humaines.

C'est ainsi que la question du *libre arbitre humain* s'est posée devant vous. Le principe des choses humaines s'est découvert avec autorité, à propos de l'une de ses conséquences. Le libre arbitre est, en effet, le nœud gordien de l'humanité, la clef de la grande question de l'aliénisme, la question la plus médico-psychologique qui pût vous être soumise ; aussi avez-vous accepté de bonne grâce cette extension de la question.

## DÉCLARATION DE PRINCIPES.

La responsabilité des aliénés, ou de toute autre classe d'hommes, en effet, n'est et ne peut être qu'un mode de la responsabilité humaine; c'est la responsabilité générale modifiée par les conditions spéciales de l'aliénation, ou de tout autre état humain.

Et puisque le grand problème est venu se poser dans un milieu scientifique, essayons de lui communiquer quelque chose de la vie et des précisions de la science.

Il me semble entendre la science elle-même nous dire : la responsabilité? c'est l'imputabilité d'un effet à sa cause, c'est l'auteur révéle par son œuvre; et la justice? c'est la conséquence logique, faite à l'auteur, des principes mêmes de son œuvre.

La science pratique viendra plus tard déployer ces germes dans toute leur arborisation; contentons-nous aujourd'hui de faire voir en eux les principes de toute moralité et de toute justice ramenés aux principes de la science.

La responsabilité ou imputabilité humaine a deux sources, parce que la nature humaine a deux faces : ce sont les deux sources de toute action, l'âme et le corps ; la personne qui commande, en maître ; l'organe ou organisme qui obéit, en serviteur qu'il est. C'est, dans le sein de nous-même, le spectacle que nous offrent la famille, la société, l'univers : c'est le supérieur qui fournit la pensée de l'acte dont le subordonné fournit la matière ; c'est l'homme dressant l'animal à la réalisation de son idée, et pour tout dire en peu de mots, c'est la loi des deux substances, que j'ai déjà eu l'honneur, messieurs, d'exposer devant vous (1).

La justice, c'est l'imputabilité, à chacune de ces deux causes de l'acte, proportionnelle et à leur nature et à leur degré.

Les doctrines, les lois, l'opinion, ne font que refléter plus ou moins fidèlement cette double face de la nature humaine : les doctrines, dans les écoles ; les lois, dans l'État ; l'opinion, dans les rapports des hommes entre eux.

Dans tous les temps, dans tous les pays civilisés, les lois et les mœurs ont reconnu les deux sources et les deux substances de l'acte : c'est la division des peines en afflictives et infamantes ; on emprisonne le corps devenu dangereux, on flétrit l'esprit coupable. Pour l'opinion comme pour la loi, la suppression de l'une de ces causes

---

(1) *Loi des deux substances et de leur concours hiérarchique.* Paris, Victor Masson et Fils, in-8, 1863.

supprime *ipso facto* l'imputabilité, la responsabilité de cette cause : on absout moralement la volonté innocente, tout en condamnant le citoyen à la réparation du dommage matériel qu'il a causé ; on ne poursuit pas, des peines de la loi, l'intention de meurtre non suivie d'effet ; tout en la flétrissant devant l'opinion.

Et l'on renvoie au tribunal infailible de celui qui voit tout, en sa qualité de pur esprit, l'intention qui se cache dans les profondeurs de l'âme.

La double nature de l'homme, la double source de ses actes est donc aussi la double base de toute justice : et de celle qu'on se rend à soi-même, en distinguant la pensée du fait ; et de celle qu'on reçoit de ses semblables ; et de celle qu'on attend, ou qu'on redoute !

Les doctrines aussi ont compris que tout descend de ces deux sources ; tant les doctrines morales et religieuses, qui les ont reconnues toutes deux ; que les doctrines qui ont voulu, qui ont essayé de supprimer, dans la plus haute de ces sources, les responsabilités morales qu'elle fait.

Ce triste et singulier spectacle de négation, d'abjuration de la plus haute partie de soi-même, est le caractère d'un grand nombre d'hommes de notre temps. On voit ainsi de loin en loin, dans l'histoire, une fraction de l'humanité, chez laquelle la vie des sens a fait éclipse à la vie de l'âme, prendre cette éclipse personnelle pour l'absence de tout soleil moral.

Ce spectacle étrange s'est produit au milieu de vous, messieurs ; on est venu nous dire, de la meilleure foi du monde, comme une chose toute simple, toute claire, que l'âme, le libre arbitre, la responsabilité, le mérite et le démérite, la distinction entre le bien et le mal moral, et par conséquent l'ordre moral, et par conséquent l'ordre religieux, sont de pures chimères, et toutes ces saintes croyances sur lesquelles reposent les sociétés, et toutes les espérances de l'humanité, de vieilles superstitions.

Et l'homme intelligent et aimable qui nous a exposé ces doctrines, non-seulement leur a donné la publicité de vos *Annales*, sous la forme la plus affirmative, la plus explicite, mais a pris soin de vous dire que ce sont les doctrines de toute une école, de l'école positiviste : *Je m'appelle Légion*. C'est donc à la *Légion* que je m'adresse.

En effet, messieurs, il faut le reconnaître, ces doctrines ressortent aujourd'hui de toutes parts, dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, comme une sève longtemps contenue par la crainte du froid éclate dans ses bourgeons, quand l'atmosphère lui semble propice. Déjà même, ne voyons-nous pas ces doctrines passer de la fleur aux fruits dans beaucoup des actes de la vie ?



Je suis, vous le savez, plein de respect pour les personnes; j'éprouve même une sympathie tout affectueuse pour certains hommes de cette école, dont les mœurs contrastent avec les opinions; mais mes principes, mon drapeau sont attaqués, et je fais mon devoir de soldat du spiritualisme.

La Société *médico-psychologique* me paraît avoir des raisons toutes spéciales de protester contre ces doctrines : il est évident qu'elle a voulu refléter *dans son nom* les deux sources de la vie humaine, l'une organique, l'autre morale; elle s'est fait ainsi le devoir de les défendre toutes deux; si elle consent, par son silence, à cette mutilation de soi-même, que devient son autorité scientifique déjà grande dans le monde? Sans principes substantiels, sans réalité métaphysique, en effet, il n'y a plus ni vérité, ni science; enfin, si notre compagnie semble douter, seulement, du libre arbitre et de la responsabilité morale de l'homme; si elle laisse passer l'assimilation qu'on vous a faite du criminel et de l'aliéné, que devient son autorité judiciaire dans toutes les questions médico-légales?

Le silence équivaldrait à un suicide; suicide lent, mais infaillible.

M. Janet, il est vrai, a rétabli, avec la clarté, la précision de son talent, la vérité du libre arbitre; mais c'est plutôt en philosophie, en représentant de la Sorbonne, qu'il l'a fait; et il importe, comme on le voit, que ce soit au nom de la médecine et dans la langue médicale, que le moderne matérialisme soit écarté. C'est dans ce but que je m'efforcerai de faire sortir du sein même de l'homme et de sa constitution les solutions théoriques et pratiques que nous cherchons.

Toutefois, en abordant ces questions, on voudra bien me permettre d'en réserver le fond même à l'exposé futur d'un ensemble doctrinal.

## MATÉRIALISME.

### CONTROVERSE.

Commençons, messieurs, si vous le voulez bien, par débayer la route des principaux arguments par lesquels on a cru réduire au néant, et quelquefois même au ridicule, l'âme, le libre arbitre, la responsabilité, la morale, etc. Vous verrez l'obscurité, l'égarement, l'incroyance se faire dans les esprits à mesure qu'ils se détournent et s'éloignent de la lumière des principes; — et le jour et la pureté des lignes, c'est-à-dire la juste notion des choses, reparaitre quand on se retourne et qu'on marche vers l'éternel soleil de la vérité. Ces

contrastes, cette controverse prépareront d'ailleurs notre exposé doctrinal de la question, comme les luites de l'aurore renaissante et des ombres de la nuit préparent le plein jour.

Savez-vous comment on prélude, messieurs, à l'œuvre de destruction des principes au profit de la matière ? Dans ces termes : « Je suis en pleine théorie, sans souci des conséquences pratiques de mes opinions (1). » Mais ces conséquences pratiques, ce sont les fruits de vos principes, et l'on juge des semences par les fruits ! D'ailleurs, ne voyez-vous pas que la pratique c'est l'expérimentation par la vie même ? Et c'est au nom de la science, et de la science moderne, que vous êtes insouciant de l'expérience ! N'est-il pas curieux que l'homme qui nie toute métaphysique et ne reconnaît que des faits, commence par déclarer qu'il se détourne des faits, c'est-à-dire de la pratique, pour s'enfermer dans cette sorte de métaphysique ou d'abstraction qu'on appelle théorie ! A cette première contradiction, nous voyons déjà qu'on se sépare, qu'on s'éloigne de la boussole.

Après ce début, on nous dit carrément : *qu'aucun principe immatériel ne préside aux actions humaines, que leur seul auteur, le seul coupable, c'est le corps ; que le libre arbitre n'est qu'une conception chimérique, et la responsabilité morale un préjugé ; que le motif de nos actes, le motif du crime, par exemple, s'impose aussi irrésistiblement à l'action, que l'évidence s'impose à l'esprit ; et que la preuve qu'on n'a pu agir autrement, c'est qu'on a agi ainsi et non autrement* (2), etc.

En niant le principe immatériel qui préside aux actions humaines, c'est-à-dire l'âme, uniquement parce qu'il ne tombe pas sous les sens, vous niez du même coup et nécessairement celui qui préside à la vie universelle.

Mais nous sommes en possession de ces principes depuis que l'homme a réfléchi ; toutes les consciences pures les ont salués ; les plus hautes raisons les ont reconnus ; les plus grands faits humains, la famille, la société, sont édifiés sur eux et d'après leur logique. Il ne vous suffit donc pas de les nier, c'est à vous de prouver qu'ils ne sont pas, et vous ne sauriez le faire par les sens, auxquels ils échappent par leur nature même.

Réfléchissez à votre tour, et vous reconnaîtrez leur nécessité par-dessus leur fait éclatant : il faut une substance de l'être pour donner l'être et la vie ; et la matière ne fait que manifester à vos sens, par

---

(1) Dally, *Annales médico-psychologiques*, n° de septembre 1863, p. 265.

(2) *Ibid.*, p. 271, 274, 280, etc.

ses formes et ses qualités diverses, le degré d'être qu'elle a reçu de cette *substance* supérieure. Elle est l'épouse terrestre qui ne peut être fécondée que par son céleste époux. Ce miracle perpétuel de la nature, vous le faites vous-même, sans vous en douter, dans tous vos actes, dans toutes vos paroles et dans vos langues humaines qui en sont la source. Je vous défie de construire une phrase, de dire trois mots qui aient un *sens*, sans y comprendre, implicitement ou explicitement, un *substantif* par-dessus un verbe et un adjectif. Et quand votre pensée se fait discours, quand votre sentiment se fait action, qu'est cela sinon ce substantif, c'est-à-dire cette substance de l'être, ce verbe humain qui s'incorpore dans l'air et la matière de vos actes, de vos œuvres, de vos arts, de vos industries, après s'être incarnée dans vos organes de mouvement? Réfléchissez, et vous reconnaîtrez, dans ce verbe humain qui communique l'être à la matière des choses humaines, un reflet d'un verbe supérieur, du verbe divin qui a communiqué l'être à tous les êtres de la nature (1)!

Est-ce le caractère métaphysique de cette substance qui vous répugne? Mais ce mot veut dire seulement : qui n'est pas physique, qui est au delà, au-dessus de la physique, c'est-à-dire qui passe du domaine des sens au domaine de l'esprit. Les mots : esprit, souffle, immatériel, par lesquels on désigne aussi cette substance, ne signifient pas autre chose qu'une nature, inconnue en soi, et différente de celle que saisissent nos sens.

N'êtes-vous pas, vous surtout, hommes de science, préparés à cette substance supérieure et insaisissable à vos sens, reconnaissable à ses effets seulement, par ces substances : calorifique, lumineuse, électrique, magnétique, que vous ne savez également définir que par le nom d'impondérables, qui ne vous sont saisissables que par leurs effets, et que vous croyez cependant de la plus vive foi scientifique? D'où vous vient cette foi? De vos expériences et de votre raisonnement, me direz-vous. Mais vous n'opérez, vous n'expérimentez pas moins sur la substance métaphysique par vos paroles et par vos actes, que sur les substances dites impondérables par vos expériences; et le raisonnement vous conduit à la nécessité de la première, aussi logiquement qu'à la nécessité des secondes. Les mêmes objections, les mêmes répugnances que vous opposez à la substance métaphysique, on les a opposées aussi, comme une fin de non-recevoir, aux premiers hommes qui ont conçu l'idée d'une substance, d'un fluide électriques. Toutes les vérités ont eu leur aurore dans la conscience, avant d'atteindre à leur plein midi dans

---

(1) Voy. pages 127, 136 de ce travail.

la raison. Le rationalisme de la substance des principes, comme de toutes les vérités, se fera, n'en doutez pas, car c'est la loi de l'évolution vitale. Mais ce rationalisme a ses conditions préparatoires, et la première, c'est de ne pas faire comme l'homme atteint progressivement dans sa vue, qui s'étonna d'abord que le soleil de chaque jour eût faibli dans son éclat; qui, devenu aveugle, confirma son premier dire en constatant que le soleil avait disparu du monde; et finit par croire, dans sa cécité habituelle, que le soleil n'avait jamais existé. Mais cet homme, je m'empresse de vous le dire, guérit de son erreur, en retrouvant la vue par une opération de cataracte. La substance métaphysique de la vérité, en effet, n'est visible qu'à la vue de l'âme, il faut donc ou ne pas perdre, ou ressaisir bien vite et développer, par une culture assidue, cette vision spirituelle; c'est cette vue qu'on a appelée avec raison le *sens de l'infini*, le sens divin, le seul par lequel nous puissions nous approprier l'éternelle vérité qui luit sur le monde, et embrasser les grands horizons de la vie.

Combien n'a-t-il pas fallu se distraire de ce grand sens, et s'absorber, s'aveugler dans la sensation, pour arriver à croire : que le corps est l'unique auteur de nos actes, et que la matière est l'unique architecte de l'univers, l'unique cause de la vie!

Comment la distinction des deux vies, l'une de nutrition, l'autre de relation, qui est le rudiment de la science de l'homme, ne vous a-t-elle pas conduit à distinguer aussi les *principes* de ces deux vies : dans l'une, la nature qui précède et initie le moi humain comme une providence, comme une mère; dans l'autre, ce moi, ce je, si distinct de l'autre, qu'il exerce sur elle la souveraineté jusqu'au droit de vie et de mort. Dans l'une, ces impulsions automatiques ou directes, si poétiquement nommées du nom de *voluntates carnis*; dans l'autre, ces *volontés réfléchies*, conscientes d'elles-mêmes, qui s'imposent aux premières.

Comment l'observation physiologique, qui vous montre partout un supérieur commandant à un inférieur : le membre vivant qui chasse la pierre inerte, et, dans cet organisme vivant, le muscle qui commande à l'os, le nerf qui commande au muscle, le cerveau qui commande au nerf, comment, dis-je, le spectacle de cette hiérarchie ne vous a-t-il pas révélé la nécessité d'un supérieur pour commander à ce cerveau? La physiologie, étudiée en homme qui pense, vous eût ainsi initié à la psychologie. Ce supérieur du cerveau serait-il donc le cerveau lui-même? Cela ne se peut, vous savez bien que nulle substance n'est supérieure à elle-même; cependant le cerveau est la plus haute de nos substances organiques; cette sub-



stance qui commande au cerveau, qui prend possession de la substance nerveuse comme le maître d'un serviteur, n'est donc pas, ne peut donc être une substance organique ou matérielle, ou physique. Elle est donc métaphysique, et comme c'est elle qui donne l'être à notre action, elle a donc l'être en soi ; car nul ne peut donner que ce qu'il a. Elle est, en effet, la substance de notre être psychique, la substance de notre personnalité.

Me direz-vous que c'est le plein développement organique, la virilité du cerveau, qui constitue cette puissance sur soi-même qu'on appelle la force morale ? Assurément, le cerveau est un meilleur serviteur dans sa plénitude de développement que dans son enfance, mais il n'est encore qu'un serviteur. Vous en avez la preuve dans ces grands enfants de trente et quarante ans, dans ces vieux enfants de soixante et soixante-dix ans, qui ont une belle tête, un beau crâne, et dans cette maison un beau et bon serviteur tout prêt ; mais nul maître, nulle force morale ; ou un maître sans valeur, un fou quelquefois, pour concevoir et pour ordonner.

L'âme pense ; le cerveau formule la pensée. Aussi n'est-ce pas la pensée qui fatigue, mais la formulation de la pensée.

L'histoire des voyages, des naufrages, des déroutes, nous offre des individus, épuisés dans leurs forces organiques, par la lutte contre les hommes et les éléments, par une inanition de six, dix et même vingt jours, pleins encore de force morale. On voit des mourants, épuisés dans leur corps par la maladie, assister, avec calme, à leur propre ruine, pleins de grandeur dans la mort même. Est-ce donc le cerveau qui plane ainsi sur les débris de l'organisme ? Mais le cerveau, soumis, comme tous les organes, à la loi de nutrition, est épuisé comme eux. L'être qui triomphe ainsi de la mort, c'est l'être supérieur à la vie organique, c'est l'âme virile ; comme serait Dieu sur les mondes en ruine.

Mais l'âme humaine, en vertu de la même loi hiérarchique, a donc aussi son supérieur, auquel elle doit obéissance ? Sans doute, et ce supérieur c'est Dieu, c'est l'âme de l'univers et la loi qui en émane ; et c'est ainsi que tout s'enchaîne sous l'unité d'un même principe et d'une même logique.

La hiérarchie s'arrête là, par la raison péremptoire : que l'effet ne saurait remonter au delà de sa cause, que la logique ne peut s'élever au-dessus de son principe, et que jamais l'eau, ni le fleuve de la vie, ne remontent plus haut que leurs sources.

Mais cette âme, ainsi placée sous un supérieur auquel elle a le devoir d'obéir, n'est donc pas libre, me direz-vous ? Elle a, en effet, le devoir de suivre sa loi ; mais elle a aussi le pouvoir de ne le pas

faire, à ses risques et périls, et c'est en cela qu'elle est libre, comme nous le verrons bientôt.

Ainsi, toute action par laquelle l'homme s'exprime dans le monde extérieur relève de l'âme : de son autorité, pour l'action automatique ou charnelle ; de sa propre conception, pour l'action réfléchie ; telle est la raison de la responsabilité que la morale et la loi font à l'homme : responsabilité des impulsions animales qu'il ne réprime pas ; responsabilité de ses actes prémédités. L'âme, à son tour, relève de Dieu et de sa loi qui est la *loi morale*. L'âme soumise à sa loi, qu'elle seule peut connaître, doit ne laisser passer, ne commander, ne commettre que des actions conformes à sa loi ; c'est là l'*ordre moral*. Supprimer l'âme et son autorité, et ses devoirs avec la loi morale ; déclarer le *corps seul auteur, seul coupable des actions humaines*, c'est précipiter la vie dans tous les désordres de la passion, et humilier la raison dans l'absurde ; car si l'action n'est qu'un produit fatal de l'organisme (1), la vie devra donc sortir toujours belle et vertueuse d'un organisme bien fait, ignoble et vicieuse d'un organisme difforme ? Vous savez bien que cela n'est pas, vous savez bien que le vice habite souvent les plus beaux corps, que la vertu fleurit souvent sur la laideur ; et cependant votre esprit antimétaphysique aime mieux, par une nouvelle inconséquence, renier les faits que la logique de votre principe, au nom duquel vous dites (2) : « On est noble et méritant ou l'on est ignoble et dangereux, de même que l'on est beau ou laid. » C'est donc votre principe qu'il faut changer ; et en effet, le bon sens dit : que le laid ne pouvant engendrer le beau, il faut qu'il y ait par-dessus ce corps malade ou difforme, une source des belles actions ; cette source, c'est une belle âme. Le bon sens, c'est le sens, le chemin de la vérité, dont la conscience honnête est toujours plus près que l'esprit de système.

Ce libre arbitre que vous traitez de chimère, et que salue la conscience des siècles, c'est cette âme elle-même parvenue à sa toute-puissance sur ses facultés, sur ses organes, par là sur les choses humaines, c'est-à-dire parvenue à sa virilité. Mais cet être psychique, comme tout ce qui a reçu l'être, comme tout ce qui se déploie dans la vie, comme tout en ce monde, a ses conditions de développement, de l'enfance à sa virilité morale, et peut avorter ou se dégrader à chacun des degrés de sa vaste échelle vitale : avortée, dégradée, sans doute, l'âme sera commandée par les volontés de la chair, par les appétits, par les motifs variés qui surgiront du sein des choses, par

(1) *Annal. méd.-psych.*, septembre 1863, p. 271, 274, 280.

(2) *Ibid.*, p. 290.

les volontés étrangères et supérieures qui s'imposeront à elle du droit du plus fort, et cela en proportion de son abaissement; comme le maître incapable, dans la famille, est opprimé par ses serviteurs; comme un souverain dérisoire est bafoué, chassé ou dépossédé par ses sujets. C'est cet état d'avortement ou de déchéance que vous n'avez passé discerner de l'état normal de l'âme humaine. C'est ce flagrant délit d'âmes en servitude sous les passions, qui vous aura fait dire que la volonté est entraînée par les instincts, que l'action est commandée par les motifs, qu'on ne saurait s'en prendre aux hommes, mais à la nature, s'ils n'ont pas résisté à de coupables suggestions (1); et conclure finalement que *le vice, le crime, la folie, comme la lèpre ou toute autre maladie du corps, sont autant de manifestations spéciales de la déchéance organique.*

Est-ce bien un médecin qui fait du crétinisme, de la maladie et de la cachexie morales, le type de l'humanité, parce qu'il y a beaucoup de crétiens et de malades, et de cachectiques, dans l'ordre moral comme dans l'ordre corporel? Est-ce bien un homme de science qui constitue le principe de l'exception au principe, qui accuse le divin instituteur d'un type normal, des déviations humaines de ce type, et qui conclue de ces déviations du type normal de l'être psychique, à la non-existence de cet être et à son absorption dans l'être organique?

Sans doute, ceux qui personnifient ce type sont rares. Sans doute, les âmes en pleine possession de la loi morale, en pleine puissance sur les soulèvements de la chair, sur les suggestions et les oppressions du dehors, et sur elles-mêmes, capables de coordonner leurs facultés et de les conduire avec autorité à leurs fins morales, sont l'exception, la grande exception. Mais de ce que la santé parfaite, c'est-à-dire le concours parfaitement harmonique des fonctions corporelles vers les deux grandes fins de la vie, la nutrition et la génération, est l'exception, en concluez-vous que la recherche de la santé n'est qu'une chimère, que cette santé n'a pas de règle, que la vie organique n'a pas de loi, et que le corps n'existe pas, comme vous le dites (2) du libre arbitre, de la loi morale et de l'âme elle-même?

La loi morale est la règle divine de la santé de l'âme. Le libre arbitre est, dans l'âme elle-même, la puissance de connaître et de suivre ou de violer cette loi de la vie morale. Libre arbitre et loi morale sont donc deux termes solidaires. La loi est la raison d'être

(1) *Annal. méd.-psych.*, septembre 1863, p. 271, 275.

(2) *Ibid.*, p. 278, 279.

du libre arbitre ; le libre arbitre est l'intermédiaire nécessaire entre le commandement divin et le mérite ou le démérite humains, entre le juge et le justiciable. Vous reconnaissez cette solidarité, et c'est bien pour cela que vous attaquez, que vous niez la loi morale, sachant que le néant de l'une serait aussi le néant de l'autre.

C'est ainsi que vous vous armez contre la morale : et de ses variations, selon les temps, les lieux, les hommes, variations consacrées en quelque sorte par l'exclamation de Pascal (1) ; et des oppositions prétendues entre la morale privée et la morale publique ; et du peu d'aptitude des philosophes aux législations sociales ; et du contraste de la grandeur morale avec beaucoup des grandeurs humaines, nées de l'ambition, de la guerre, de la conquête et du mépris de la vie humaine, c'est-à-dire nées du mépris de la morale par ceux-là mêmes que l'humanité a salués du titre de grands (2).

Mais ne voyez-vous pas que vous confondez ici le principe divin de la morale, avec la notion que les hommes en ont acquise ; la loi divine de la vie, avec l'idée que les hommes s'en sont faite ; la sagesse et la bonté qui ont institué la vie, avec la folie et la méchanceté humaines qui la dégradent ou la détruisent !

Le principe de toute morale et de toute religion est un, universel, éternel comme son auteur ; vous en avez même la formule qui suffit à tout : *Aimez Dieu par-dessus tout et votre prochain comme vous-même*. Mais la notion de ce principe et même l'interprétation de sa formule varient, en effet, comme les hommes, comme leur âge, leur civilisation, etc., c'est-à-dire comme le degré de culture, de développement de leur âme, et cela est de toute justice : chacun saisissant la vérité, source pure de la vie, dans la mesure de ses mérites, et des mérites de la famille, de la société où il vit ; et faisant couler cette vérité dans sa vie, dans cette même mesure du mérite humain ; n'est-ce pas déjà la morale divine en action ? Un jour viendra, qui n'est pas loin, où l'on verra, avec les yeux de la science, le principe de la vie être le même à tous les degrés de la vie, et par conséquent l'ordre privé et l'ordre public n'avoir qu'une même morale. C'est donc à ce principe de la vie qu'il convient de mesurer les grandeurs humaines : tout ce qui le viole s'abaisse, tout ce qui le pratique s'élève, aux degrés mêmes de cette violation ou de cet hommage.

Mais ce principe est absolu parce qu'il est divin, et vous savez

---

(1) *Annal. méd.-psych.*, septembre 1863, p. 278, 279.

(2) *Ibid.*, p. 266.

s'il faut que le divin s'humanise pour entrer dans la vie de l'homme, et si la pensée s'amoindrit en prenant un corps !

Le principe de la vie morale est à l'état d'absolu dans les religions et les philosophies ; il passe à l'état relatif dans les législations et les institutions sociales. L'idéal se fait peuple en se faisant loi.

C'est là toute la différence entre le philosophe et le politique ; c'est le même rayon de lumière, de vérité, présenté par tous deux ; mais par l'un, plus près du soleil ; par l'autre, plus près de la terre. Vous ne pouvez nier le principe de la vie morale sur ce fait, que le moraliste le formule plus intégralement que le politique.

Vous reconnaissez bien que le principe de la vie corporelle est le même pour tous les hommes, mais que chaque médecin s'en fait une idée, et en fait à la santé une application, proportionnelles à son génie et aux besoins, au tempérament de son malade. Vous ne concluez cependant pas contre la médecine. Ne concluez pas davantage contre la morale.

Dans l'impossibilité d'effacer de la conscience et de la raison humaines la notion d'ordre moral et de liberté, vous en arrivez à fausser en vous-même cette notion, jusqu'à ramener à l'identité les deux termes les plus opposés de toute langue, jusqu'à confondre la *liberté* avec la *fatalité*, le oui avec le non, l'homme avec la pierre ; et vous êtes bien ici, comme vous le dites, de l'école d'Auguste Comte ; pour lui comme pour vous, « la *liberté* humaine est ce qu'il y a au monde de plus *fatal*, parce que c'est ce qu'il y a de plus *normal* (1), » parce que « la *liberté* n'est autre chose que l'accomplissement de la loi sans obstacle (2), » parce que « la *liberté* morale n'est que l'accomplissement *fatal* d'une loi que rien ne vient troubler (3) ; » et c'est ainsi que, tous deux, vous en venez à dire que la pierre qui tombe et se dirige sans obstacle vers le centre de la terre, est *libre* au même titre que l'homme qui accomplit, sans obstacle, sa destinée ; la différence n'étant que dans leur destinée. Ces paroles me font l'effet d'un retour vers le chaos. Essayons de rappeler un peu de cette lumière que des siècles de réflexion avaient fait luire, et que vous effacez d'un trait de plume.

D'abord il est évident que vous confondez la *loi elle-même*, la loi divine de la nature des êtres et des choses, avec l'*accomplissement humain* de la loi, et que vous attribuez à l'une une nécessité, une fatalité qui n'appartient qu'à l'autre. Le libre arbitre humain, en

(1) *Annal. méd.-psych.*, septembre 1863, p. 284.

(2) Auguste Comte, *Catéchisme positiviste*, p. 106.

(3) *Ibid.*, p. 282.

effet, ne peut changer ou anéantir la loi divine de la nature des choses, ni la loi de gravitation, ni la loi de la nature humaine; mais il peut ou l'accomplir ou la violer. Ce qui est fatal, c'est la loi divine prise en soi; ce qui est libre, c'est l'action de l'homme pour ou contre la loi. La loi de la nature humaine, antérieure et supérieure à l'homme, ne peut être logiquement et n'est pas, grâce à Dieu, subordonnée à l'homme. Mais l'esprit humain, le libre arbitre normal, à son tour supérieur aux organes, aux instruments de l'action, est souverain de l'action.

La même chose se passe dans l'esprit même : la vérité prise en soi s'impose dans l'évidence, dans l'idée claire, à l'esprit bien fait. Mais vous êtes libre de lui refuser le jeu de vos facultés et l'aveu de votre parole.

La liberté n'est donc pas, comme vous le prétendez, l'accomplissement fatal de la loi; son caractère essentiel n'est même pas dans l'accomplissement volontaire de la loi; son vrai caractère, c'est la *puissance que l'homme porte en soi de faire ou de ne pas faire*, de suivre ou de violer la loi. C'est ainsi que la définissent Bossuet (1), Fénelon (2) et tous les grands esprits.

Faire ou ne pas faire, c'est le domaine de la pratique; aussi le règne du libre arbitre n'est-il que sur l'action, mais l'action de nos facultés, comme l'action de nos organes. Cette puissance donnée à l'homme de reconnaître ou de nier, de pratiquer ou de violer la loi, n'en êtes-vous pas ici la preuve vivante; et les folies humaines que vous invoquez tout à l'heure contre l'ordre moral, n'en sont-elles pas aussi la plus flagrante démonstration?

Mais quelle est donc cette puissance, inférieure au divin de la loi, supérieure aux facultés et aux organes? C'est la personnalité humaine. J'essayerai de dire un jour comment cette personnalité se constitue, et de faire voir, dans sa constitution même, la raison de son infériorité sous la loi, sous le droit; la raison de sa supériorité sur l'action, sur le fait.

C'est cette puissance, inhérente à l'homme, constitutive du moi, plus ou moins développée par l'éducation et la culture, qui peut, qui doit dominer les tentations de l'esprit, les suggestions de la chair, lutter contre les oppositions du dehors; enfin, reconnaître sa loi, s'y soumettre d'elle-même, y soumettre tout autour d'elle, et conduire l'homme à ses destinées.

(1) *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. I<sup>er</sup>, § XVIII.

(2) *Histoire de Fénelon*, par De Bausset : *Réponse au duc d'Orléans, sur le libre arbitre*, t. III, p. 370 et suiv.

La pierre a-t-elle donc *en elle* cette puissance, pour que vous disiez qu'elle va *librement* vers le centre de la terre, qui est sa destinée à elle ? Mais au contraire, la puissance qui conduit la pierre à sa destinée lui est étrangère, car c'est la force de gravitation impliquée dans la masse énorme de la terre ; et cette force est tellement supérieure à celle que mesure la petite masse de la pierre, que celle-ci, loin d'être libre, est absolument *forcée* de lui obéir. Tout s'oppose donc à cette assimilation malheureuse de la pierre et de l'homme, de la liberté et de la fatalité.

Et d'où vient, chez un homme d'intelligence, cette étonnante assimilation ? Elle descend logiquement de votre principe de matérialisme : vous avez effacé l'âme et la force morale de devant vos yeux, vous ne voyez donc plus que le corps, et dans ce corps, des actions qui subissent l'attraction supérieure de leurs objets, comme la pierre subit l'attraction terrestre ; l'obstacle des passions, c'était la force morale ; vous l'effacez ; dès lors, ce sont les passions qui sont libres dans l'homme, à la façon de la pierre, et c'est l'homme qui ne l'est plus.

Vous le voyez par vos écarts, n'ayant pu le voir directement, la liberté est la fille légitime du spiritualisme, comme le fatal asservissement à une puissance étrangère est fille du matérialisme ; l'histoire qui est l'expérience des peuples vous le dit après la philosophie ; c'est au spectacle de l'histoire des législations, que M. Odilon Barrot s'écrie, dans son *Commentaire de Rossi* (p. 31) : « liberté et spiritualisme pourraient bien n'être qu'une seule et même chose. »

Vous cherchez ensuite dans la spiritualité même de l'âme, vous qui niez toute spiritualité, des armes contre elle-même : « n'est-ce pas enlever à l'âme ses attributs immatériels et divins que d'en faire le siège de déterminations criminelles ; n'est-il pas absurde de supposer que l'âme des criminels n'est pas la même que l'âme des vertueux, des fous et des malades dans le délire, ou qu'elle se transforme dans ces divers états. Voilà où est le matérialisme ? » dites-vous (1).

Assurément, l'âme des vertueux n'est pas la même que l'âme des fous et des criminels ! Elles diffèrent autant que l'erreur diffère de la vérité, et les principes de bien, des principes de mal ; le vrai, le bien seuls sont divins. Assurément l'âme humaine peut se modifier et passer alternativement du règne de la vérité à celui de l'erreur, de l'empire des mauvais principes à l'empire des bons ! Ce qui serait absurde, ce qui serait contraire à toute justice, ce serait qu'il en fût autrement. L'âme, foyer de la vie morale, verse dans la vie,

---

(1) *Annal. méd.-psych.*, septembre, 1863, p. 285.

dans l'action, les principes qui la constituent, et elle peut, par un effort sur elle-même, modifier ces principes. Cela est incontestable; les conversions humaines de l'un à l'autre principe, de l'une à l'autre idée, de l'une à l'autre conduite, sont fréquentes, Dieu merci, et quelques-unes d'elles éclatantes.

En quoi cela heurte-t-il la spiritualité de l'âme? Tous les principes ne sont-ils pas spirituels, c'est-à-dire métaphysiques, psychiques, comme l'âme elle-même? Le matérialisme n'est, et ne peut être, que dans la négation de ces principes, ou dans leur assimilation à la matière.

Le matérialisme est, par exemple, dans l'assimilation, dans la confusion que vous faites entre le délire et la folie, entre le cerveau et l'âme, entre les maladies du corps et celles de l'âme.

Oui, je dis : les maladies de l'âme ! car l'âme peut être avortée, malade, dégradée dans sa substance, comme le corps dans la sienne ; et cela est aussi juste, aussi logique pour l'une que pour l'autre. Oni, l'âme peut, comme le corps, se relever de ses abaissements. Mais l'effort et les conditions qu'exige ce relèvement, sont, dans l'ordre moral comme dans l'ordre organique, nécessairement proportionnels aux initiations morbides, aux chutes et aux rechutes, aux habitudes contractées, et c'est par ces raisons seulement, non par une impossibilité radicale, non par la *fatalité* que vous invoquez (1), que le crime se recrute principalement dans les familles des criminels, et que la correctionnelle est la route ordinaire des cours d'assises.

Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter ce grand sujet ; j'en dirai quelques mots à propos de la folie ; je me borne à constater, en ce moment, que le relèvement n'est possible que dans le spiritualisme, que, par la force morale ; et, en effet, ses facilités et ses succès sont toujours proportionnels au libre arbitre humain.

La loi morale n'étant qu'une *fiction*, le libre arbitre qu'une *chimère*, la responsabilité morale n'est plus pour vous qu'un *préjugé*, une de ces erreurs préconçues que l'humanité a reçues dans son enfance, qui ont grandi avec elle, et qu'elle n'a plus l'esprit ou la force de secouer.

Quelle différence, messieurs, entre les sentiments qui engagent, et les sentiments qui dégagent la responsabilité humaine ! Toutes les passions révoltées, l'orgueil humain à leur tête, ont plaidé et plaident sans cesse, depuis l'origine des siècles, la cause de leur indépendance, c'est-à-dire de l'irresponsabilité ; et avec quelle habileté, quelle éloquence ! nous le savons tous. Ah ! il a fallu pour

---

(1) *Annal. méd.-psych.*, septembre 1863, p. 267, 268.



résister à leur entraînement, pour faire vivre ce préjugé, pour en faire ce roc inébranlable contre lequel tous les flots des passions viennent se briser, il a fallu ce cri de la conscience à quoi rien ne résiste, parce qu'il est le cri de la vérité, la voix de Dieu, devant qui tout se tait (1). Aussi les jugements de la raison ont-ils, chez tous les hommes et les peuples mûrs, confirmé cet heureux préjugé de la conscience humaine.

Ce n'est pas que vous ne reconnaissiez une certaine responsabilité, mais purement corporelle, celle que l'on fait à des organes devenus dangereux, que l'on emprisonne, uniquement pour se mettre à l'abri de leurs mouvements, comme on arrête les ailes menaçantes d'un moulin à vent. « Le but final, le seul but avouable de la pénalité, dites-vous, est de prévenir le retour des actes criminels (2). » Le principe du matérialisme a sa logique inexorable comme le principe opposé. L'âme n'existe pas, il n'y a pour vous que des corps, par conséquent « la responsabilité morale n'existe pas »; vous nous l'avez dit et répété sous toutes les formes, et cela ressort, en effet, de toutes vos doctrines.

La responsabilité morale n'existe pas ! dites-vous; mais qu'est-ce donc, je vous prie, que ce spectacle qui surgit tout à coup, après sa faute ou après son crime, dans une âme qui conserve quelque principe d'honnêteté? Elle vivait en paix, dans l'harmonie et l'unité d'elle-même; et voilà que tout à coup une partie d'elle-même se dresse contre l'autre, dans l'attitude du juge devant l'accusé? C'est le principe de bien, survivant, c'est le principe de mal nouvellement introduit, en face l'un de l'autre: quel supplice déjà que cette discordance, que cette lutte, dans son propre sein, entre deux principes contraires! Et quand le jugement est rendu, quand l'accusé est déclaré coupable, n'est-ce donc rien que cette honte et cette tristesse profondes que l'on porte en soi, que ce regret de la faute, que ce remords du crime qui poursuivent le moi devenu coupable, jusqu'à ce que, repudiant le mauvais principe et se réfugiant dans le bon, il retrouve ainsi, dans l'unité et l'harmonie rétablies, la paix et la joie perdues! Quelle plus vaine, quelle plus terrible responsabilité que celle-là? On peut se soustraire au juge, on ne peut se soustraire à sa conscience. Voyez, dans les fastes judiciaires, ce coupable dont le crime est ignoré de tous, qui a rang et considération de vertu dans le monde; voyez-le se dénoncer lui-même et se vouer à l'infamie extérieure, uniquement pour apaiser le cri de sa conscience,

(1) « *Siluit terra in conspectu ejus.* »

(2) *Annal. méd. psychol.*, septembre 1863, p. 294.

et reconquérir, par cet hommage à la vérité, sa propre estime, sa paix intérieure ! Nierez-vous ici la responsabilité morale ?

Il y a un cas, il est vrai, où tout ce spectacle de la lutte intérieure entre deux principes s'évanouit : c'est le cas où le principe du mal règne seul dans une âme ; c'est le cas d'absence de tout principe, d'indifférence absolue entre le bien et le mal ; c'est le cas d'éclipse totale et permanente du sens moral. Alors, il est vrai, plus de juge ni d'accusé, plus de honte ni de remords. Mais cette paralysie de toute sensibilité et de tout mouvement de l'âme, cet état de mort selon l'Église, auquel on n'arrive que par l'avortement moral qui laisse l'homme au niveau de l'animal, ou par la dégradation qui le place au-dessous de la brute (1), n'est-il donc pas la plus terrible des responsabilités, le plus inexorable des châtiments ?

Vous citez, à l'appui de vos doctrines, quelques mots échappés à la plume, si souvent légère, de Voltaire. Ecoutez-le quand il parle sérieusement : « La conscience poursuit ceux qui ont mal fait, rien n'est plus vrai ; et c'est le comble du malheur. Il ne reste plus que deux partis : ou la réparation, ou l'affermissement dans le crime. Toutes les âmes sensibles prennent le premier parti ; les monstres prennent le second. » (*Questions sur l'encyclopédie*, article EXPIATION.)

Ce même matérialisme, qui ne vous laisse voir dans les hommes que des corps, et dans leurs actions que des conséquences fatales de leur organisation, vous conduit tout naturellement à ne plus faire de différence morale entre le fou et le criminel, entre le vice et la vertu, pas plus qu'entre les divers degrés de l'échelle du crime. En conséquence, vous ne voyez « aucun mal à autoriser les riches criminels, de quelque crime qu'ils soient coupables, à toutes les jouissances de leur fortune, dans l'intérieur de leur prison. » Ainsi l'assassin, qui aura été assez habile pour soustraire à la loi le produit de ses vols, se prélassera dans le luxe de ses appartements de la prison, à quelques pas de la geôle où le pauvre père de famille qu'il a dépouillé, ouvrier laborieux mais sans travail, expiera sur un grabat, dans le froid et la faim, la tentation de son cœur de dérober un pain pour ses enfants !

Et vous ne voyez dans ces deux hommes qu'une seule et même chose, un danger tout matériel, ici pour les personnes, là pour les propriétés !

Et vous décorez cela du titre de « pardon des offenses », c'est-à-dire de la plus haute des vertus chrétiennes ? Mais cela, c'est

---

(1) Voy. page 134 de ce travail.

l'insensibilité morale, c'est l'indifférence entre le bien et le mal. Le vrai pardon des offenses ne se peut comprendre que dans le spiritualisme. Celui qui en est animé, distingue soigneusement dans le mal, soit en son nom propre, soit au nom de la société, le dommage et l'offense à sa personne, de l'offense aux principes de vérité et de justice. Le coupable fait-il, par un sincère repentir, réparation, c'est-à-dire retour à ces principes, il doit encore réparation aux personnes. Mais le cœur chrétien, le cœur élevé qui tient aux principes plus qu'à sa personne, c'est-à-dire qui aime Dieu par-dessus tout, se tient pour satisfait dans ces principes redevenus communs entre lui et son semblable.

Voilà le vrai pardon des offenses; c'est la remise de la dette humaine, en vue de l'acquiescement de la dette divine; c'est le retour à la fraternité sur le cœur d'un père.

Ce sont ces deux dettes, correspondant aux deux substances de l'être et de la vie, que la société reconnaît et dont elle poursuit l'acquiescement, sous les noms de partie civile et de vindicte publique, sous les noms de dommages et intérêts, et de peine afflictive ou infamante.

Le vrai principe de la pénalité, comme celui de la responsabilité, descend donc de la double nature de l'homme.

La société, la famille, ne font que refléter cette double nature dans leurs institutions, leurs lois et leurs mœurs.

Et de ces deux parts faites aux choses humaines, la part des personnes et la part des principes, celle que vous effacez, la part des principes, est la plus essentielle à la conservation de la famille et de la société.

L'autorité du père qui agit au nom de l'une, l'autorité du souverain, de la loi qui agit au nom de l'autre, ne sont autorités que par ces principes. Ce sont eux surtout qu'il s'agit de faire triompher des principes de mal, sous le nom de vindicte publique. La société, comme la famille, n'est que l'organisation de ces principes. Son premier devoir est donc de faire respecter, de faire honorer les principes sur lesquels elle repose, sans lesquels il n'y a pour elle, ni dignité ni stabilité possibles. La sécurité actuelle, dont vous faites son seul souci, n'est que l'élément secondaire et corporel de la question.

Il est si vrai que ce sont ces principes constitutifs et permanents, par-dessus sa sécurité actuelle, que la société poursuit sous le nom malheureux de vindicte, qu'elle inflige les peines édictées par la loi, aussi bien aux coupables qui sont tombés, depuis leur crime, dans l'impuissance de nuire, qu'à ceux qui sont encore dans toute la puis-

sance du mal. La société fait plus, même; vous le savez par l'histoire de quelques législations anciennes et modernes: pour mieux dégager les principes d'elle-même, et la cause éternelle des sociétés humaines de sa cause passagère à elle, elle fait ou a fait, dans quelques pays, le procès des morts.

Mais ce grand point de vue des principes, qui domine pour moi toutes les questions humaines, s'évanouit nécessairement dans vos doctrines. Heureusement pour vous, ce ne sont pas les principes eux-mêmes qui s'évanouissent, mais seulement l'apercevanee des principes. Ces principes, Dieu merci, sont toujours vivants, et l'instinct humain les institue et les pratique là même où la raison et la volonté égarées les nient. Ils composent un soleil moral qui verse ses rayons même sur ses blasphémateurs.

Vous n'avez trouvé dans vos doctrines que la sécurité actuelle, c'est-à-dire l'égoïsme, pour but final; la société normale puise dans les siennes des sentiments de mère, même pour ses enfants coupables.

Car c'est, ou ce doit être surtout en vue de ramener les coupables aux principes de justice, que la société les prive pour un temps des bienfaits de ces principes. Elle ne les met hors la loi de la vie commune que pour leur faire reconnaître par la privation, par cette sorie de mort temporaire, les principes qu'ils n'ont su ni reconnaître, ni respecter dans le spectacle de la vie. Elle fait, sans bien s'en rendre compte, ce que beaucoup de tendres mères sont obligées de faire pour leurs enfants: elle les prive momentanément de ses tendresses, pour leur en faire sentir le prix, pour leur en faire désirer, mériter le retour par le repentir. Combien d'hommes ne reconnaîtraient le soleil que la nuit, s'il n'était, comme le soleil moral, visible qu'à l'intelligence et sensible qu'à la bonne volonté! Combien d'êtres maladifs qui en reçoivent les rayons durant tout l'été, et ne le reconnaissent qu'en hiver!

Notre pauvre humanité n'en est-elle pas là en toutes choses: connaîtrions-nous, sans la maladie, tout le prix de la santé? Quand reconnaissons-nous la sagesse de nos pères? Quand ils ne sont plus là pour nous guider. Et ces grands hommes, ces soleils vivants de l'ordre moral, dont nous faisons des dieux après leur mort, comment les traitons-nous pendant leur vie?

C'est cette éclipse salutaire, révélatrice, que la société fait aux condamnés, non par esprit de vengeance, comme le mot de vindicte le dit faussement, mais pour les ramener plus sûrement au bien par l'expérience personnelle et momentanée du mal. Tel est, ou tel doit être le vrai caractère de la peine et de l'expiation.

Et ce sont si bien les *principes* de mal, par-dessus le *fait* du mal, que la société poursuit, qu'elle défend expressément, par sa loi de diffamation, de rappeler le fait, même le fait légalement constaté, quand le crime est expié par la peine, c'est-à-dire quand le coupable est censé revenu aux principes de bien.

Maintenant, que la société ait mal organisé, ou même mal compris cette idée de l'expiation rédemptrice ; qu'elle soit arrivée, par de mauvais moyens, à l'opposé de ce but moralisateur : je vous l'accorderai facilement ; mais vous reconnaîtrez aussi que cette œuvre de relèvement ne peut s'accomplir que par le concours actif, incessant des condamnés, et que cette bonne volonté parfaite des uns, est aussi rare que la charité bien entendue de l'autre.

Mais cela ne change rien au fond de la question, et il reste acquis au débat, que le plus grand danger et le plus grand devoir de la société sont relatifs aux principes violés, que le pardon social est au prix du retour à ces principes, et que la législation pénale a là son plus haut but.

C'est justement la différence entre la violation consciente et volontaire, et la violation inconsciente et involontaire, de ces principes de vérité et de justice, qui sépare le criminel de l'aliéné, la responsabilité de l'irresponsabilité morales. Cet abîme, creusé par le libre arbitre que vous niez, est si profond, que, dans l'alternative du crime ou de la folie, la conscience des familles, plus forte que tous vos sophismes, n'hésite pas à sauver l'honneur en perdant la raison, dans la personne d'un de ses membres.

C'est peut-être le moment de remarquer que, si la médecine aliéniste contemporaine a perdu, près des tribunaux, une partie de son autorité, si les magistrats s'en rapportent quelquefois plus volontiers à leur sens moral qu'à ses avis, c'est que la magistrature se sent bien affermie, et qu'elle croit voir la médecine chancelante, sur le grand principe du libre arbitre et de la responsabilité humaine.

J'abandonne au simple bon sens le reste de vos objections, et je cherche, au fond de ce débat, les deux principes qui nous séparent si profondément, et qui enfantent deux mondes si différents. Ces deux principes ressortent de toutes parts : c'est le spiritualisme, qui reconnaît dans l'univers, dans l'homme et les choses humaines, deux substances, l'esprit par-dessus la matière, et qui fait naître la vie normale de leur union, de leur concours hiérarchique : c'est le matérialisme, qui ne reconnaît que la matière.

La loi morale, qui est l'esprit de Dieu ; le libre arbitre, qui est l'esprit de l'homme ; la responsabilité et la pénalité morales, qui sont l'esprit des institutions humaines, s'évanouissent nécessairement dans

le matérialisme, et reparaissent nécessairement dans le spiritualisme.

Ces principes une fois posés, adoptés par l'esprit humain, l'inflexible logique les conduit l'un et l'autre à leurs conséquences; la liberté est dans leur choix, et la fatalité dans leurs suites.

Ici vous détournez les yeux (1), vous ne vous souciez pas d'envisager la génération de votre principe et de la comparer à la génération du nôtre. Il le faut cependant, car on ne connaît bien la graine que par ses produits; mais je ne suivrai la sève de l'arbre que jusqu'aux branches principales; de là, chacun pourra continuer jusqu'aux rameaux et aux ramuscules des choses humaines.

Avec l'esprit de Dieu, vous tarissez la source de toute vie: le vrai, le beau, le juste, disparaissent pour jamais; les sciences, qui vivent de vérité, les lettres, les arts, qui s'animent du beau, n'ont plus de raison d'être; les lois, les institutions, les mœurs, au lieu d'être la transformation volontaire du vrai dans le juste, ne sont plus que des caprices du moment. Plus de loi morale, plus de distinction entre le bien et le mal; le droit, c'est le fait; le vrai, c'est la force.

Avec l'esprit de l'homme, avec le libre arbitre humain, s'évanouissent toute aspiration à cette substance divine du vrai, du beau, du juste; toute activité pour s'en saisir et la faire passer dans les choses humaines. Plus de lutte contre les tentations du mal, contre les difficultés de la vie; plus d'efforts de relèvement, ni dans l'ordre organique, ni dans l'ordre moral; à quoi bon? puisque tout est fatal, et qu'il n'y a ni bien ni mal (2). La fidélité à la foi jurée, les nobles dévouements à ses principes, à ses devoirs; les généreux sacrifices de soi-même, qui font les héros et les rédempteurs, ne sont plus que des actes insensés, puisque les principes, objets de ces dévouements, n'existent même pas.

La personne et le Verbe de Dieu, la personne et le Verbe de l'homme, l'un fini, l'autre infini, l'un initiateur de l'autre, sont les deux pôles du monde, les deux sources de la vie, et tout ce qui coule de ces deux sources tarit avec elles.

Sans l'autorité divine des principes, l'autorité humaine n'est que despotisme, l'obéissance n'est que servitude. La tyrannie est de droit, puisque je suis le plus fort. La servitude est de devoir, puisque vous êtes le plus faible, et qu'il n'y a rien par-dessus l'homme. La

(1) « Je suis sans souci des conséquences. » (*Annal. méd. psych.*, p. 265.)

(2) « Otez la liberté, toute la vie humaine est renversée. Vous ne laissez sur la terre ni vice, ni vertu, ni mérite. » (Fénelon, *Réponse au duc d'Orléans*, *ibid.*, p. 375.)

loi, c'est mon bon plaisir. De quel droit, en effet, demanderiez-vous à la société des lois, un ordre moral, une liberté que vous répudiez en vous-même ? Sans la logique qui descend des principes dans les faits, comme une sève vivante, et qui fait l'esprit des choses, la vie n'est donc plus qu'un entassement de faits sans ordre, sans signification, sans enseignement ici-bas, et sans but au delà de la tombe.

Dès lors le monde n'est plus que l'arène sanglante des passions, où les excitations à la vertu ne sont qu'une ruse de guerre, où tout finit sans gloire ni consolation, par le rire insolent des uns, les larmes stériles des autres, et la commune pourriture.

Telles sont les conséquences rigoureuses du matérialisme. M. Janet vous l'a dit : « C'est la raison s'évanouissant dans la folie. »

Vous opposez, en vain, à ces conséquences, quelques hommes, un surtout que j'aime et que j'estime, qui professent des doctrines matérialistes, et dont la vie pure, désintéressée, vouée au culte de la famille et de la science, est supérieure, assurément, à celle de beaucoup d'hommes qui professent les doctrines contraires. Distinguons ici soigneusement ces hommes de leurs doctrines, et leur vie de leur parole. Ni les uns ni les autres ne pratiquent les doctrines qu'ils annoncent. Vous n'ignorez pas que c'est le cœur bien plus que l'esprit, qui conduit la vie, et je vous accorde bien volontiers qu'il peut être excellent chez quelques-uns des vôtres, mauvais chez quelques-uns des miens. Tels spiritualistes d'étiquette ont moins d'amour pour leur drapeau que de haine pour le croyant qui le défend. Ajoutons que le milieu familial et le milieu social où l'on vit, opposent une répulsion instinctive à la pratique réfléchie et en quelque sorte régulière de doctrines nécessairement antifamiliales et antisociales.

Mais comment des hommes bons et intelligents, et à leur suite toute une foule, peuvent-ils être amenés à des doctrines qui assimilent l'homme à l'animal ? Il y a, sous ce phénomène, une loi qu'il est bon de connaître : nos facultés comme nos organes se déploient en raison de leur exercice et de leurs objets. L'homme qui a passé toute sa jeunesse dans l'étude de l'anatomie, ou des autres matières de la vie, dans les diverses carrières ; qui a été ployé, par l'autorité de ses maîtres, par les nécessités de sa carrière, à ne chercher dans cette étude que les qualités sensibles, ou tout au plus les rapports les plus immédiats des choses ; qui a été confirmé dans cette voie par l'exemple de presque tout le monde, et ensuite par le culte assidu, presque exclusif et souvent forcé, des intérêts matériels ; cet homme est, à tout jamais, impuissant à s'élever au grand sens des choses.

La grande logique qui enchaîne les phénomènes de l'univers ; le

principe qui les coordonne dans l'unité; les préparations de l'homme organique par les règnes qui le précèdent sur l'échelle des êtres; les préparations de l'homme psychique par les principes et les lois de l'échelle vitale; le discernement précis et progressif du *moi*, dans la conscience, dans la raison, dans la volonté; la prise de possession, calme et ferme, de toutes les puissances de ce *moi* et des forces cachées au sein de la nature; l'idée nette du gouvernement de soi-même et du monde, au nom et dans le plan de cette logique supérieure qui prédestine tout; la révélation de la personnalité divine dans la personnalité humaine; l'évidence que l'une est la source de l'autre, la source pure: de toute autorité de l'homme sur l'homme, de toute puissance de l'esprit humain sur les choses, de toute grandeur et de toute vie des sociétés humaines; enfin la vue claire que cette personnalité humaine doit compte à la personnalité divine, et que la vie compose un drame qui se dénoue dans le sein, heureusement paternel, de Dieu!

Tout cela est impossible à l'esprit opprimé, étouffé dès l'enfance sous le poids de la matière.

Heureux celui qu'une mère pieuse, qu'un père philosophe ont animé, dès son bas âge, du feu sacré de la vérité!

Ce germe divin, déposé en lui, est seul capable de briser les liens qui l'enserrent, de soulever les masses qui l'étouffent, pour arriver, comme la semence qui germe sous terre, au grand air et au soleil. C'est le *mens agitat molem*.

Mais que d'énergie contenue d'abord; et ensuite, quelle initiative, quelle indépendance de l'opinion, quel affermissement en soi-même, et quel désintéressement de carrière; c'est-à-dire quelle foi dans l'avenir de ce germe, ne faut-il pas à celui qui le porte, pour suivre résolûment la vérité jusqu'à ses sources, seul et méconnu, au travers de la masse humaine qui se précipite à la jouissance! Mais les grandes vérités ne s'acquièrent et ne se gardent qu'à ce prix; il faut à ces filles du ciel, des amants et des époux dignes d'elles!

Les âmes d'une plus faible trempe subissent le niveau commun, s'acclimatent insensiblement dans cette atmosphère obscure et délétère de l'erreur, où la vie, faute d'aliments, va toujours en diminuant; bientôt, comme les races débilitées, elles prennent cet état pour l'état normal. Les plus intelligents en composent un système qui paraît vrai, parce qu'il rend assez bien l'état commun des esprits. Le système revêt de plus en plus les apparences du vrai par le tacite assentiment de tous ceux qui ne voient ni plus haut, ni plus loin; l'école se forme, se proclame; l'inertie s'en accommode; les passions acclament; et la foule suit.



Ce contraste du spiritualisme et du matérialisme dans les sciences, avait saisi fortement l'une des belles intelligences scientifiques de notre temps. Laissons à sa parole éloquente et respectée l'honneur de clore cette controverse, et de préciser la source des écarts du positivisme : « Les sciences naturelles, dit Biot, sont belles quand on peut en pénétrer l'esprit, mais fort nuisibles quand on ne va pas jusque-là ; car si elles n'élèvent pas l'homme jusqu'au ciel, elles le ravalent jusqu'à la terre. Il faut beaucoup étudier pour comprendre et admirer la matière, mais bien plus étudier encore pour arriver à découvrir qu'elle n'est rien. »

Voltaire avait dit avant Biot : « Une fausse science fait les athées ; une vraie science prosterne l'homme devant la divinité. » (Voltaire, *édit. Beuchot*, t. XL, p. 346.)

J'aime à me représenter tous les êtres, et les espèces et les règnes de la nature, comme les éléments combinés de la langue immortelle que Dieu parle aux hommes. J'aime à voir, dans les sciences naturelles, les interprètes de cette divine parole ; et je me dis, avec les sages de tous les temps, que la prétendue science de la nature des êtres et de leurs qualités sensibles, n'est que l'épellation enfantine des lettres, des mots, des signes du divin alphabet ; et que la vraie science est celle qui s'attache au sens caché sous ces signes, celle qui révèle la pensée, la volonté, c'est-à-dire les lois du divin auteur.

## SPIRITUALISME.

### DOCTRINE.

Essayons maintenant, messieurs, de réunir et d'enchaîner, dans leur ordre naturel, les éléments doctrinaux épars dans la controverse qu'on vient de lire, et dans la déclaration de principes qui la précède. La doctrine qui en résultera, nouvelle sous plus d'un rapport, sera le fil d'Ariane qui nous conduira dans les diverses questions de criminalité et d'aliénisme que nous aurons plus tard à résoudre.

### L'HOMME.

Ce qui ressort bien clairement de ce débat, ce qui est le fond, la source de toutes les choses humaines, c'est la double nature de l'homme.

L'homme normal porte en lui deux êtres distincts, quoique intimement unis : l'être psychique, le moi, la personne, qui a ou doit avoir la conscience nette, la raison claire, la volonté réfléchie de ses

déterminations; l'être organique, l'animal, le corps enfin, qui n'est là que le serviteur placé sous l'autorité du maître.

C'est dans l'être psychique, en effet, non dans l'être organique, que sont les vraies différences entre l'animal et l'homme, les différences qui donnent le droit d'établir un règne humain par-dessus le règne animal.

### *Le corps.*

Sans doute, certaines parties et l'ensemble de l'organisme sont plus parfaits chez l'homme que chez le singe, le plus élevé des animaux, que chez le gorille, le plus élevé des singes. Le développement plus considérable des parties antérieure et supérieure du cerveau donne à la tête humaine sa majesté; la station verticale de l'homme semble révéler sa haute destinée; la main, qui n'est qu'un crochet chez le gorille, est le clavier des arts chez l'homme, selon l'heureuse expression de M. Gratiolet; la bouche, les lèvres, instruments grossiers de mandulation et de défense chez le singe, deviennent les organes délicats de la parole, du sourire, du chagrin, du baiser, chez l'homme; enfin, les formes plus élevées de l'ensemble de l'organisme humain sont comme les précurseurs de cette grâce, de cette dignité réfléchies, qui n'appartiennent qu'à l'homme. Mais ces différences organiques ne sont que des différences de degré, dans le développement d'éléments organiques, d'ailleurs communs à l'homme et aux animaux.

Et c'est une différence de nature qu'il nous faut.

Cet organisme plus parfait du corps humain, en préparation manifeste aux divers degrés de l'échelle animale, n'est qu'un serviteur, mieux façonné par la nature, qui attend son royal maître.

### *L'âme.*

Ce royal maître, c'est l'homme véritable, c'est le moi réfléchi, qui aime, qui pense et qui veut, avec conscience de ses sentiments, de ses pensées et de ses actes. C'est lui, c'est lui seul qui anime de la vie morale les serviteurs de sa maison de chair; qui communique sa pensée à leur chef, le cerveau, et par lui sa volonté aux agents inférieurs de l'action; qui se rehausse avec dignité dans la station; qui s'exprime avec grâce, avec noblesse dans les mouvements; qui fait naître l'industrie et les arts du bout des doigts; qui met le chagrin, le sourire, l'esprit, c'est-à-dire le sentiment et la pensée, sur les lèvres, et le regard dans les yeux, et l'amour dans le baiser.

Et la preuve que c'est bien lui et lui seul qui fait tout cela, c'est

que tout cela s'élève, s'abaisse, s'efface et revient avec lui. Les expressions et les traits, les organes eux-mêmes, à la longue, s'aristocratisent ou s'avilissent avec les sentiments et les idées; c'est ainsi que le paysan prend de la race, et que le noble redevient vilain; c'est ainsi que les races humaines s'élèvent et se dégradent. Que le nègre pense et déploie son âme dans la liberté, dans les lettres, les sciences et les arts, pendant quelques siècles, et son front, ses traits, ses attitudes, prendront insensiblement la beauté et la dignité humaines. Que la civilisation disparaisse de notre Europe, et le beau type caucasique retournera, chez la race entière, après quelques siècles d'abrutissement, au type animal d'où il est venu. Ne le voyons-nous pas s'animaliser dans les familles, après quelques générations d'abaissement, et chez les individus eux-mêmes, après quelques années d'avilissement?

Le corps n'est donc que le serviteur, préparé pour le service de l'âme, et qui se conforme insensiblement à l'image du maître; tel maître, tel valet.

Je dirai, dans un autre écrit, comment ce maître se forme, se conserve, se reproduit dans ses œuvres et dans d'autres âmes, se dégrade et perd ou, au contraire, s'élève et atteint ses hautes destinées, les unes terrestres, les autres immortelles.

Il suffit à mon sujet d'aujourd'hui, de constater en nous la présence de cet être supérieur, son caractère souverain sur les instincts corporels si bien nommés les *volontés de la chair*, sur les organes de l'action, et de préciser sa double fonction.

### *La loi divine de la vie.*

La personnalité psychique placée entre la loi divine et l'action humaine, entre les prédestinations paternelles que Dieu fait à la vie de l'homme, et cette vie même qui en doit être la réalisation finale, a pour mission évidente :

D'une part, de découvrir ces lois divines de la vie, que nous appelons les lois de la santé et les lois de la morale, et de les fixer dans les formules du dogme et de la science;

D'autre part, de les faire pénétrer, par l'action, dans toutes les choses de la vie, de la vie privée, de la vie publique; et enfin, par les enseignements et les exemples, d'en former, d'en remplir les esprits.

C'est là ce que le catéchisme chrétien dit en termes naïfs aux petits enfants; c'est là chercher, connaître, aimer et servir Dieu; toutes les civilisations et leurs merveilles, passées, présentes et futures, sont renfermées dans ces simples mots.

Mais quelles sont ces lois de la santé que cherche et pratique la médecine, ces lois de la morale que révèle la conscience, que dévoile la raison et que la volonté doit pratiquer ? Je m'expliquerai ailleurs là-dessus. La question posée n'exige de moi que la constatation d'existence de ces lois ; cette constatation, je l'ai faite dans ma controverse ; j'ai même prouvé, par les rapports de l'ordre organique et de l'ordre moral, que ces deux lois n'en étaient qu'une au fond. Cette loi commune aux deux mondes de l'homme, c'est la substance vitale de l'humanité, c'est le dernier terme, le terme irréductible de toutes choses humaines.

### *Rapports de l'âme et de la loi.*

La loi de la vie est nécessairement antérieure et supérieure à l'homme.

Aussi, le moi humain ne peut-il, ni supprimer, ni même modifier la loi divine prise en elle-même ; il n'a puissance que sur sa formule et sur sa pratique ; par la raison, tirée du sein même de la nature des choses, que le moi humain, inférieur au divin, mais supérieur à ses propres facultés et à ses organes, n'a prise que sur ses opérations psychiques et sur ses actes corporels.

### *Métaphysique humaine.*

Cette loi ou logique de la vie, avec son principe et toute son arborisation, c'est l'idéal divin de la vie humaine, qui se fait humain par l'idée que les hommes s'en font, et par la formule qu'ils en donnent aux différents temps.

Cet idéal fait homme, c'est le monde métaphysique en nous ; c'est l'ensemble des principes et des idées qui composent notre monde et notre vie intérieurs ; c'est cette substance supérieure, et vivante par excellence, qui seule anime nos paroles et nos actions, qui seule fait leur caractère, et dont nos organes et nos actes ne sont que l'instrument et le support. Cet idéal personnifié, qui se réalise en passant du monde intérieur dans le monde extérieur, est le caractère différentiel le plus frappant entre l'animal et l'homme ; aussi, l'homme redevient-il un pur animal, seulement un peu plus perfectionné que les autres, aux yeux de la doctrine qui supprime, d'un trait de génie, toute métaphysique, et avec elle, nécessairement, Dieu, la loi morale, le libre arbitre humain, et par conséquent toute moralité des actions humaines. C'est supprimer la vie elle-même, dans la substance qui seule peut donner la vie, qui seule est sub-

stance vitale ; à tel point, que la dégradation et la mort sont toujours, et en toutes choses, la mesure et le terme final de son absence.

L'homme placé, dans la vie, entre l'idéal divin qui l'appelle en haut, et les appétits inférieurs qui le retiennent en bas, c'est l'enfant, entouré de ses joujoux, qui voit de loin son père, sa mère lui tendant les bras ; le blâmera-t-on de laisser là ses joujoux, et de courir à eux ? Quel père, quel fils, l'oseraient ?

### *Prédestination humaine.*

Le corps humain a ses racines et sa filiation progressive dans l'échelle universelle des êtres de notre globe.

L'âme humaine a sa substance dans la substance métaphysique qui fait la vie universelle et qui procède de l'infini.

Cela devait être : parce que le corps, instrument de l'âme, serviteur fidèle d'un maître appelé à l'empire du monde, devait être capable de l'œuvre universelle de son souverain ; parce que ce souverain lui-même ne pouvait puiser cette souveraineté, cette puissance de faire la vie, que dans la substance même de la vie, ne pouvait trouver la sagesse et l'immortalité, que dans la substance qui émane de l'infini.

### LE LIBRE ARBITRE.

Cet être vivant, souverain du corps, c'est-à-dire des instincts et des actions, qu'on appelle l'âme ; appelé à gouverner le monde et à faire la vie par la connaissance et l'application de la loi de vie ; appelé à se posséder soi-même, sous l'invocation de cette loi, pour posséder toutes choses par elle ; cet être vivant, dis-je, parcourt, comme tout ce qui a vie, en ce monde, des évolutions progressives qui le conduisent au sommet de son échelle vitale, à l'apogée de sa puissance.

Le *libre arbitre* est, pour moi, cet apogée de développement de l'être psychique. C'est la virilité de l'âme, la virilité morale, c'est-à-dire, la pleine puissance de l'âme sur ses facultés et ses organes.

Le libre arbitre parfait n'est donc, ni l'âme elle-même prise en son identité, ni une quelconque des facultés de l'âme, c'est l'état parfait de l'âme.

Sans doute cette pleine personnification du type moral de l'humanité est bien plus rare encore que la pleine réalisation de son type organique. Cela doit être, puisque l'une dépend davantage de la nature et l'autre davantage de l'homme. Sans doute, cet état de

parfaite santé morale est encore bien plus exceptionnel que ce parfait équilibre et cette parfaite unité des fonctions corporelles que nous appelons la santé physique.

Mais la virilité, organique et morale, est le type auquel tout se rapporte, et dont la vie n'est ou ne doit être que le déroulement; sans lui, la vie n'aurait pas de sens; avec lui, elle est un fleuve qui coule de l'individualité vers l'espèce, et dont l'océan est l'immortalité.

C'est ce double type, composé de corps et d'âme, d'animalité et d'humanité, que la mythologie grecque, pleine d'un esprit aujourd'hui étouffé sous la lettre, me semble avoir symbolisé dans la fable du Centaure. Elle nous peint le Centaure, dans ses jeux virils, s'arrêtant court, au milieu de ses emportements, devant un précipice et au signe d'un dieu. Ce précipice, c'est la passion; ce dieu, c'est l'âme s'imposant à la bête, d'une autorité souveraine.

### *Origine et destination du libre arbitre.*

Les sciences naturelles et historiques nous montrent l'homme préparé par l'échelle universelle des êtres, la couronnant à son sommet, et prenant, des mains de la nature, le gouvernement qu'un fils majeur reçoit des mains de sa mère.

La science de l'homme nous montre le libre arbitre préparé par l'évolution progressive des forces de l'échelle humaine, prenant graduellement possession de ces forces, et faisant sur elles et sur ce qui en dépend acte de souveraineté.

L'échelle humaine et l'échelle universelle sont donc en correspondance; l'homme et l'univers composent un même tout, évidemment conçu par le même auteur pour une même fin.

Cette fin, c'est l'accomplissement final de la loi divine de la vie. Cet accomplissement est remis à l'autorité absolue, aux régions sidérales et minérales, c'est-à-dire inférieures de l'échelle; il est remis à la spontanéité végétative et à l'instinct animal, à son milieu; il est confié au libre arbitre réfléchi, à son sommet.

Il y aura là, à ce sommet de la vie, un être, qui ne suivra pas seulement la loi parce qu'elle est la loi ordonnée par le maître de la vie; mais qui la suivra parce qu'il la reconnaîtra excellente, paternelle; qui l'aimera de tout son cœur, et entrera en alliance avec elle de toute sa bonne volonté; il y aura là, à ces hautes limites entre la terre et le ciel, un être moral et religieux, qui comprendra le vaste plan de l'univers, et qui, apercevant son sublime auteur par delà les mondes, reconnaîtra en lui son père, dans le monde des

frères, l'honorera en les servant, l'aimera en les aimant, et viendra enfin achever, sur le sein paternel et dans la *liberté* pieuse d'un fils, le cercle de la vie commencé dans l'*autorité*.

En face de ce grand spectacle de la vie universelle couronnée par le libre arbitre, et des portes du ciel ouvertes par la liberté, que devient le reproche d'incompatibilité de la liberté humaine avec la prescience et la bonté divines, et des abus de la liberté avec l'ordre prédestiné de l'univers?

C'est dans ce don suprême de la liberté, si méconnu, si blasphémé, plus que dans tous les autres ensemble, qu'éclatent le plus la bonté, la justice et l'ordre éternels.

C'est sa divinité que Dieu donne à l'homme dans le libre arbitre (1). C'est par là qu'il l'a fait à son image. « *Di estis* » (2). Maître de soi, maître de la nature par ses lois, maître de sa destinée par son mérite ou son démerite, l'homme n'est-il pas le dieu des choses humaines?

Quant à ces lois, qui lui sont supérieures, que sont-elles, sinon la voix même, la voix paternelle de Dieu, qui, sans cesse, l'appelle et le rappelle au bonheur, et ne se lasse jamais, ni de l'attendre, ni de l'aimer, jusque dans sa justice, toujours miséricordieuse.

Quelle mère, en invitant son fils à la dignité humaine par la liberté, l'entoura jamais de plus de respect de la liberté qu'elle lui donne, de plus d'initiations pour prévenir ses chutes, de plus de dévouement pour l'en relever, de plus d'indulgence et de tendresse pour s'en faire aimer, de plus de charmes pour s'en faire suivre!

Ce n'est pas dans l'obstination d'un enfant ingrat et rebelle, c'est dans cette providence maternelle, qui a tout fait pour l'élever jusqu'à elle, qu'est l'ordre de l'univers.

Cette filialité divine est en germe dans la conscience, et en pleine virilité, en pleine puissance dans le libre arbitre. Mais cette puissance s'arrête à sa source, c'est-à-dire à Dieu, qui est le LIBRE par excellence, parce qu'il est à soi-même sa source et sa loi.

Cet être moral ne se sent et ne peut se sentir, qu'en proportion de son être et de sa sensibilité; il ne se reconnaît et ne peut se reconnaître, que dans la mesure de sa puissance de réflexion sur soi-même; il ne se constate et ne peut se constater, dans la possession et l'action libres, c'est-à-dire viriles, qu'en raison de son avènement à la virilité.

C'est ce qui fait que beaucoup de gens vous disent de très-bonne

(1) « Il est certain qu'il y a, dans cet empire sur soi, un caractère de ressemblance avec la divinité, qui étonne. » (Fénelon, *Réponse au duc d'Orléans*, *ibid.*, p. 380). — Voy. pages 103, 136 de ce travail.

(2) Psal. 81-6.

foi : ce que vous sentez, ce que vous reconnaissez, ce que vous constatez en vous, je ne le sens ni ne l'observe en moi. Leur observation négative sur eux-mêmes peut être juste ; il n'y a de fausses que leurs conclusions. De ce que ce spectacle d'empire et de liberté n'est pas en eux, ils ne peuvent conclure qu'il n'est chez personne, et qu'il est hors des destinées humaines.

L'humanité, prise dans son ensemble, a toujours reconnu en soi cette puissance et ses degrés proportionnels aux degrés de la civilisation ; toutes les langues humaines ont des idées et des mots qui y correspondent.

Aussi, l'humanité en a-t-elle fait le fondement et la mesure proportionnelle des droits et des devoirs de l'homme, dans la famille et dans l'État. Toutes les législations, toutes les institutions civiles et religieuses reposent sur cette croyance au libre arbitre humain.

Tout homme un peu élevé par les lettres et un peu réfléchi, sent parfaitement en soi-même, dans une mesure qui varie pour chacun, la puissance de tourner sa pensée sur tel ou tel sujet, de diriger son action vers tel ou tel but, sans que cette détermination finale ait d'autre cause effective et suffisante que son *moi*. *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas* (1).

Le bon sens intellectuel a toujours distingué entre l'homme et la chose, le sujet et l'objet ; entre le motif qui vient comme une lumière éclairer la volonté, et la contraction qui seul engendre l'action, ou le relâchement volontaire qui fait l'abstention.

Le bon sens moral a toujours fait aux hommes la responsabilité, non-seulement du mal qu'ils font, mais même du bien qu'ils manquent de faire, mais même de l'indifférence au spectacle du mal.

La prédestination du libre arbitre dans le plan de l'univers est évidente dans la progression de la vie universelle du minéral à l'homme, c'est-à-dire de la nécessité à la liberté ; et dans les progrès de la vie humaine, dans la famille et dans l'État, toujours proportionnels aux transitions d'une autorité douce à une sage liberté. Tous les éléments de la civilisation : l'agriculture, le commerce, l'industrie, les arts, les lettres, les sciences, et les institutions et les grandeurs qui en naissent, se déploient dans une liberté graduelle, avortent, se dégradent et meurent sous le principe contraire.

Et ces effets de la liberté ne se produisent dans le monde extérieur, que parce que le principe même de la liberté, sous le nom de libre

---

(1) « Notre libre arbitre est une de ces vérités dont tout homme qui n'extravague pas, a une idée si claire, que l'évidence en est invincible. » (Fénelon, *Réponse au duc d'Orléans sur le libre arbitre*, *ibid*, p. 372.)



arbitre, s'est déployé dans le monde intérieur, dans ce que nous appelons les facultés de l'âme.

Le libre arbitre humain est donc un fait incontestable, et la source légitime de toute moralité, et la mesure proportionnelle de toute responsabilité.

### *Caractère du libre arbitre.*

Le caractère du libre arbitre est le pouvoir qu'a le moi humain, de *faire ou de ne pas faire*; et cela, dans la vie intérieure comme dans la vie extérieure, et en face de la loi divine comme en face de la loi humaine. Le moi peut refuser le jeu de ses facultés, même à la vérité; et l'action de ses organes, même à l'entretien de la vie. La vérité se fait reconnaître dans l'évidence de la conscience, parce que sa substance est la substance même de la conscience; mais elle ne nous oblige point à la suivre. La vie nous sollicite à sa conservation; mais nous laisse libres d'aller à la mort. La faim et la soif de la vérité, la faim et la soif corporelles, ne sont que des avis pressants donnés par la nature organique ou par la nature psychique, par-dessus lesquels le moi, fortement constitué, conserve sa souveraineté, jusqu'à s'imposer la mort par inanition. Si je puis résister au cri de mes entrailles, je puis donc me refuser à des suggestions égoïstes, à des supplications injustes, à un amour immoral. L'homme peut se dévouer héroïquement à la postérité, même au travers du cortège prévu des calomnies, des persécutions, et des tristesses mortelles de l'âme elle-même. On l'a vu souvent aller au martyre, et passer même par-dessus les misères de sa famille, pour conserver sa foi; à plus forte raison, peut-il résister aux tentations vulgaires, et suffire aux devoirs faciles du citoyen, quand l'éducation et la culture ont développé son libre arbitre.

### *Limites du libre arbitre.*

Le libre arbitre a cependant ses limites, parce qu'il a un supérieur. Ce supérieur, c'est la substance même de la loi. Dans l'ordre naturel, c'est la loi ou logique divine de la nature des choses; je puis la violer en pratique, je ne puis la détruire ni la changer en elle-même. Dans l'ordre social, chaque citoyen, pris en particulier, est libre de suivre ou de violer la loi, il ne peut la changer. La société seule peut changer sa loi: les lois de la nature restent toujours les mêmes parce qu'elles sont parfaites; les lois sociales prennent quelque chose de cette immutabilité, à mesure qu'elles se perfectionnent, c'est-à-dire à mesure qu'elles se rapprochent de la vérité, de la justice des lois de la nature; dans tous les cas, la substance, telle

qu'elle, de la loi, est le rivage où viennent expirer les flots agités des libertés humaines. Aussi n'est-ce pas en leur nom propre, mais au nom de la loi, de la vérité, que les magistrats et les prêtres et les hommes de science jugent les questions.

Le libre arbitre des souverains, en France et ailleurs, a reconnu implicitement cette supériorité de la loi, en passant, de la doctrine du « bon plaisir », à la doctrine opposée des « considérants » de leurs décrets. C'est ainsi que le libre arbitre humain passe de l'enfance à la raison, en passant du caprice au devoir.

C'est un des principes de notre jurisprudence moderne, que tout jugement doit être motivé, c'est-à-dire que toute décision judiciaire doit s'appuyer sur la loi.

« La liberté, a dit Montesquieu, est le pouvoir de faire ce que les lois permettent. »

La loi, c'est le droit; la liberté, c'est le pouvoir; et le droit est plus que le pouvoir.

Le libre arbitre occupe donc, dans l'univers et dans la société, entre l'idéal et la réalité, c'est-à-dire entre la loi divine ou la loi sociale et leur pratique, exactement la même place que, dans notre monde psychique, la volonté occupe entre la conception et l'action; à la différence près de la nature des êtres qui conçoivent, et par conséquent du produit de leur conception: la loi conçue par Dieu participe de l'absolu de Dieu; la loi conçue par l'humanité est imparfaite et mobile comme l'homme.

La volonté humaine a donc son point fixe sur l'idéal, et le champ variable de son action vers le pôle opposé, dans la réalité. Dieu et la société prédestinent; l'homme, le citoyen réalisent ou ne réalisent pas leur prédestination. C'est là qu'est la conciliation, de la providence divine et de la providence sociale, avec la liberté de l'homme et du citoyen. Les uns tracent l'idéal, les voies du bonheur; les autres font la réalité telle qu'elle.

Les limites imposées au libre arbitre humain sont évidemment toutes paternelles de la part de Dieu, toutes maternelles de la part de la société. L'un et l'autre se sont réservé la garde exclusive des sources d'où coule la vie. Dieu en a gravé le précepte et le modèle dans l'homme lui-même: à mesure qu'on se rapproche des régions profondes et mystérieuses de la nutrition, la volonté n'a plus prise sur nos organes et nos fonctions; la nature règne et gouverne seule au sanctuaire de la vie; au contraire, la puissance de la volonté se déploie parmi les organes et les fonctions de la vie de relation, et elle règne souverainement à la surface de l'être. La vie est donc un fleuve qui a ses sources dans l'autorité, son cours fécond dans la

liberté, et son embouchure dans la pleine possession et le plein gouvernement de soi-même, sous la suzeraineté de la loi.

### *Constitution du libre arbitre.*

Mais de quels éléments se constitue, aux diverses périodes de son évolution, cette puissance merveilleuse : qui part de la subjection pour arriver à la souveraineté ; qui tire toute sa force de progression, et sa souveraineté elle-même, de sa soumission volontaire à la loi ; qui n'apprend à commander que par l'obéissance, et n'arrive à la possession des autres que par la possession de soi-même ; qui ne s'élève au plus haut rang qui soit en ce monde que par une constante humilité ; et, enfin, n'arrive aux hommages de toute la nature que par l'hommage qu'elle rend à Dieu ?

Tout en réservant le fond même de la question, je vais essayer d'esquisser aujourd'hui, dans ses traits principaux, l'évolution de cet être psychique, de son enfance à sa virilité.

Le libre arbitre n'est pas dans telle ou telle des facultés de l'âme ; pas plus dans « la raison déterminante », selon le dire des uns, que dans « la volonté qui exécute », que dans « l'effort vers l'action », selon le dire des autres. Il est dans le concours progressif des facultés, sous l'action génératrice d'un principe de bien ou d'un principe de mal.

Il ne consiste pas, comme on l'a dit encore, « dans la lutte qui s'engage entre la passion et la raison » ; il est la puissance qui décide dans cette lutte, où la raison et la passion ne sont que des conseillères.

Le libre arbitre commence à la conscience, qui est le premier degré de l'apercevement du moi, et par conséquent de l'action du moi sur lui-même. C'est là son entrée en puissance. Il a son plus haut sommet dans la volonté, qui est, en effet, le plus haut signe de l'appartenance et de la puissance de ce moi. Son caractère permanent est la réflexion, par opposition à l'instinct qui est une action directe. Ses deux termes sont donc : le *conscient* et le *compos* ou *cum-potens sui*, c'est-à-dire la possession et la disposition réfléchies de soi. A ces titres, le libre arbitre est, en général, plus imparfait chez la femme. La femme, en effet, est l'humanité à sa première puissance ; l'homme, à sa deuxième puissance. Le libre arbitre est l'axe du monde humain : la femme en est le pôle de sensibilité ; l'homme, le pôle de volonté et d'action. Aussi, l'humanité belle et heureuse se forme-t-elle de leur union, de leur accord ; comme toutes les monstruosité et tous les maux, de leurs discordes.

Entre ces deux éléments de l'être psychique, la conscience et la volonté : l'une, garant incessant de l'identité du moi ; l'autre, preuve de sa puissance, viennent s'échelonner dans leur ordre, tous les autres éléments constitutifs de l'âme : la mémoire, qui emmagasine les objets pour les présenter au sujet ; l'imagination, qui lui en retrace l'image ; le sentiment synthétique, qui les envisage d'ensemble, du point de vue du principe qui domine dans l'âme ; l'intelligence et la raison, qui les analysent sous la lumière de ce principe ; le jugement, enfin, qui les juge au nom de la loi, c'est-à-dire de la logique de ce principe ; et la volonté, chargée d'exécuter la sentence. Tout homme réfléchi sent en soi ces diverses puissances se mouvoir et se composer.

Le libre arbitre est la puissance virile, souveraine, née du concours de tous ces éléments, de toutes ces facultés, comme la virilité organique est la pleine puissance de l'être, née du concours des organes et des fonctions ; comme le souverain et son gouvernement, dans l'État, sont la personnification de la puissance nationale née du concours de toutes les forces.

De tous ces éléments constitutifs du libre arbitre, le plus essentiel est la conscience : le libre arbitre paraît, le libre arbitre s'évanouit avec elle. C'est par elle qu'il a la foi de son être, de sa loi et de ses actes. C'est par elle qu'il assiste incessamment au spectacle de soi-même. Elle est son ancre de salut, comme la loi est sa boussole. Aussi, la folie complète, que nous appelons *démence*, n'est autre que l'inconscience absolue.

Le principe de loi, moral ou immoral, qui règne sur une âme, est le nœud de toutes ses opérations, comme le principe vital qui règne sur l'organisme est le nœud vital des fonctions. C'est là le type légal d'après lequel le fait est dénoncé, le procès instruit, le débat contradictoire engagé, le jugement porté et exécuté, dans le sein même de l'âme. Comme c'est sur le type de notre organisme corporel que les substances extérieures à l'être sont jugées : acceptées comme aliment et assimilées ; ou rejetées comme inassimilables, ou comme poisons.

De là l'importance des principes, inculqués d'abord par l'éducation, et choisis, adoptés ensuite par la réflexion. Ils sont la règle, patente ou secrète, de la vie de l'âme, et, par elle, de l'action.

La loi divine de la vie, une et universelle comme Dieu, toujours d'accord avec elle-même, fait dans l'âme qui l'adopte l'unité, l'harmonie qui sont en elle-même, et qu'elle fait dans l'univers. C'est pour cela que le libre arbitre moral y reconnaît son supérieur, et y cherche incessamment sa substance.

Aussi, plus la vérité règne sur une âme, plus le libre arbitre y gouverne facilement et souverainement; parce que la loi divine, le moi humain et ses facultés n'y font plus qu'un; c'est ainsi que le gouvernement de l'État est facile, là où le souverain, ses ministres et l'opinion publique ne font plus qu'un dans la loi.

Aussi, l'anarchie des facultés et l'impuissance du gouvernement sont-ils le caractère nécessaire et proportionnel des âmes, comme des États où règne un principe d'erreur, comme des corps où un principe morbide a pénétré.

Quand toutes les puissances de notre double nature, et les justes désirs de la chair, et les éléments de notre être moral, s'accordent dans leur commune loi, et que tout en nous consent à l'action proposée, la vie s'écoule heureuse et facile dans le *libentissime*. S'il y a désaccord et lutte entre ces diverses puissances, le libre arbitre tranche la question dans le *liberrime*. En effet, sous l'influence de l'erreur, du préjugé, de l'ignorance, de la superstition, de l'égoïsme qui est le principe de mal par excellence, les divers éléments de l'âme peuvent s'obscurcir, s'effacer, se séparer, s'opposer, se combattre, se ruiner mutuellement, ensemble ou séparément.

De là, pour moi, toutes les variétés, tous les degrés possibles, de l'insanité dans les âmes, du désordre dans la famille et dans l'État, comme de la maladie dans les corps.

Toute âme humaine relève de Dieu et de sa loi, et ne peut s'appartenir légitimement à soi-même, et se posséder pleinement, que sous l'autorité de cette loi et de son divin législateur. Aussi, l'âme tombe dans ce que j'ai appelé l'*aliénation morale* (1), quand elle se voue sciemment à un principe de mal; elle tombe plus ou moins dans l'*aliénation mentale*, quand elle subit, dans telle ou telle partie ou dans l'ensemble de soi-même, les conséquences imprévues d'un principe d'erreur dont elle ignore la fausseté.

La science difficile, et encore en enfance, de l'aliénisme, repose donc tout entière sur la vraie psychologie; elle consistera, comme on l'aperçoit, dans l'analyse précise : des principes qui règnent sur l'âme; de l'état des éléments psychiques qui constituent la puissance de gouvernement; de leurs rapports mutuels; de la part de chacun d'eux aux actes incriminés; et par conséquent, de l'état d'avortement ou de dégradation du libre arbitre au moment de l'action.

La science du gouvernement de soi-même et des sociétés hu-

---

(1) *Traitement moral de l'aliénation, soit mentale, soit morale*. Paris, 1854, in-8.

maines, repose sur la même base. C'est par là que l'humanité est appelée à réaliser le règne de Dieu sur la terre.

Mais que le point de vue des hommes doit changer pour en arriver là ! Ils croient que la liberté et la souveraineté humaines sont le droit de se faire à soi-même la loi et de la briser selon le bon plaisir des intérêts de castes et de partis ! Erreur funeste, dont l'histoire des versatilités et des ruines humaines ne témoigne que trop ! La vraie loi, l'indéfectible, l'universelle loi de l'humanité, est la nature humaine. Le législateur de l'humanité ne peut donc être que l'auteur de la nature humaine. La conscience, la raison humaines, loin d'être sources génératrices de la loi, ne sont donc que des traductrices, plus ou moins infidèles, de la loi divine de la nature humaine ; c'est ainsi que « l'homme s'agit et que Dieu le mène. » (Bossuet.)

C'est la substance de la loi morale qui communique le caractère de sagesse à l'esprit humain, et de bonté aux actes humains. C'est son absence qui fait le mal et la folie. Aussi la vérité est-elle toujours réservée par-dessus les jugements humains.

Toutes les grandes légendes de l'humanité font descendre de plus haut que l'homme la substance de l'être et de la vie. Le feu sacré de Brahma, de Prométhée, de Vesta ; la sagesse de Minerve ; l'esprit d'Apollon ; le souffle animateur et réformateur ; l'esprit qui vivifie, etc. ; ne sont que cette substance de vie, sous différents noms.

Le libre arbitre humain n'est que le pouvoir, méritoire ou déméritoire, de suivre ou de ne pas suivre la loi. Bien plus, la condition suprême de la liberté et de toutes les grandeurs qu'elle enfante, est de s'incliner sous l'autorité de la loi et du législateur ; c'est ainsi que l'enfant s'ouvre toutes les sources vitales de la famille, en s'inclinant filialement sous l'autorité du père.

Quant à la substance même de la loi, c'est un point sur lequel je me réserve.

### *Degrés du libre arbitre.*

Le libre arbitre étant la virilité de l'âme, est par cela même soumis, comme toute puissance en ce monde, à la double loi d'évolution et de dégradation progressives et proportionnelles au défaut de la substance vitale. Nous pouvons, nous devons donc nous le figurer formant le sommet d'une échelle double : l'une, de progression vitale, qui conduit à l'apogée, mais à chaque degré de laquelle peut se produire un arrêt de développement ; l'autre, de décadence vitale, dont chaque degré est un état de folie. Cette double base repose sur un terrain commun, qui est l'inconscience. Mais l'inconscience,

ici, est la conscience avortée dans l'idiotie congénitale, ou encore à naître dans l'animalité du nouveau-né. Là, c'est la conscience perdue dans la démence.

L'une de ces bases repose sur l'animalité pure, l'autre sur l'humanité dégradée. De l'animalité pure à l'abrutissement, se déroule ce long drame des misères humaines, qui commence par les avortements moraux, et qui, sur le versant opposé, se continue dans la folie et se complète à la démence. Les animaux peuvent avoir les vertiges de la congestion et les délires de l'inflammation du cerveau; ils ne présentent pas les vrais caractères de la folie : preuve écrite par la vie elle-même, dans ces deux règnes comparés, ici d'un être psychique qui s'élève jusqu'au libre arbitre ou se dégrade jusqu'à l'inconscience; là d'un être purement organique.

Cette double échelle nous fournit une division naturelle des insanités en deux classes : celle des *impossessions* de soi-même, qui se déroule sur la pente des avortements; celle des *dépossessions* de soi-même, qui se précipite sur la pente des dégradations.

C'est dire assez que je fais de la possession et de la libre disposition de soi, sous l'autorité des principes, le caractère essentiel de la parfaite santé morale; que je fais de l'impossession et de la dépossession de soi, les caractères fondamentaux de l'enfance morale et de la folie. C'est donc là qu'est le critérium de la santé et de l'insanité : l'enfance morale, à tous ses degrés, est une imposition; la folie, à tous ses degrés, est une dépossession ou aliénation; la pleine santé morale est dans la pleine possession, c'est-à-dire dans la plénitude du libre arbitre.

J'ai dit précédemment, au nom des philologues, que toutes les langues humaines portent l'empreinte du libre arbitre humain. Veut-on s'en convaincre, par exemple, pour la langue latine ?

Les mots : *compos sui*, *potens sui*, sont comme les mots consacrés de la virilité psychique. Cicéron dit : « *potens sui* », « *compos rationis* », « *compos scientia* », « *animos nostros ratio componat* » ; Horace : « *potens regni* » ; Virgile : « *componere fluctus* » ; T. Livius : « *compos sui* », « *compos mentis* » ; Salluste : « *compos animo* » ; Tertullien : « *compos animi* ».

Et ils l'étendent à la puissance du mal comme à celle du bien. Plauté dit : « *compos culpæ* » ; Quintilien : « *compos sceleris* ».

Pour tous, c'est la puissance qui compose, qui ordonne, qui dirige les facultés vers un but, et qui commande aux organes.

Cornelius Nepos a même une expression pour peindre ce que j'appelle aujourd'hui l'aliénation ou dépossession morale ; « *damna-*

tus voti, » dit-il, de celui qui se voue à son propre vœu, au lieu de se vouer et de se dévouer à la loi divine ; le damné est un possédé.

On voit naître, sous cette puissance qui compose les facultés et qui dispose des organes, on voit naître progressivement tous les éléments de la civilisation : les langues, les lettres, les arts, et les sciences elles-mêmes qui sont cette composition supérieure de l'esprit par la logique divine de la nature des choses ; et à leur suite, les institutions et les mœurs qui sont le reflet des lettres et des sciences, comme elles-mêmes sont le reflet de la nature.

Cette admirable puissance de l'âme sur ses facultés et sur ses organes, est dans les choses humaines ce qu'est Dieu dans l'univers ; c'est l'*autorité humaine* : ange ou démon, suivant qu'elle est en soumission ou en révolte devant l'*autorité divine*.

Autorité ! mot sacré, s'il en fut, par l'idée qu'il enferme et le lien qu'il établit entre l'homme et Dieu : l'*autorité*, c'est l'*auteur* de la vie, le générateur, le père.

Cette puissance sur soi-même et sur les choses a toujours été l'idéal des religions comme des philosophies. Elle est surtout l'idéal chrétien : l'imitation du Christ nous le présente ainsi : « Fili, ad » istud diligenter tendere debes, ut, in omni loco et actione, interna » aut externa, sis interius liber et tui ipsius potens, et sint omnia » sub te, et tu non sub eis. » (*Imitatio Christi*, cap. xxxviii.)

Elle était aussi l'idéal des civilisations antiques. Tous les grands moralistes ont fait consister la sagesse dans la possession de soi-même, et ont placé là les sources de la vertu et du bonheur. Marc-Aurèle est comme le trait d'union entre la manière orgueilleuse du stoïcisme, et la manière douce et filiale du christianisme, d'entendre cet idéal commun de l'humanité. Le stoïcien croyait ne devoir qu'à soi-même cette puissance de domination que le chrétien sent venir de plus haut que soi, et qu'il obtient par sa soumission.

Virgile nous a laissé, de cet idéal où l'homme se divinise, une image que vous aimerez à vous rappeler, quoique sa beauté ne soit pas la beauté chrétienne.

Neptune apparaît tout à coup, par-dessus les flots soulevés par Éole. Maître de ses colères comme de ses sujets, il enchaîne les vents dans leurs antres, apaise les flots, dissipe les nuages, et ramène, avec le soleil, les sérénités du ciel sur le grand spectacle des mers. On croit voir dans Neptune le *Dieu fait homme* dont je parlais tout à l'heure (1), le libre arbitre, paraissant en souverain par-dessus

---

(1) Voy. pages 103, 127 de ce travail.



les passions déchainées par le sensualisme, dominant, refoulant les instincts dans leurs antres de chair, pacifiant les facultés divisées, opposées par l'erreur, et ramenant, avec la vérité, la sérénité de l'âme et la paix féconde sur le grand spectacle des choses humaines.

.....Neptunus,.....  
 ....graviter commotus, et alto  
 Prospiciens, summa placidum caput extulit unda...  
 Tantane vos generis tenuit fiducia vestri?  
 Jam cœlum terramque, meo sine numine, venti,  
 Miscere,.....  
 Quos ego... Sed motos præstat componere fluctus...  
 Maturate fugam, regique hæc dicite vestro :  
 Non illi imperium pelagi,.....  
 Sed mihi sorte datum.....  
 Eolus, et clauso ventorum carcere regnet.  
 Sic ait, et dicto citius tumida æquora placat,  
 Collectasque fugat nubes, solemque reducit.

(VIRGILI *Æneidos* l. I, v. 129, sq.)

Il ne manque rien au tableau pour légitimer l'intention que je prête à Virgile, pas même la soumission du libre arbitre à la loi divine, impliquée dans l'autorité supérieure reconnue par Neptune : « sorte datum ».

Après vous avoir montré le libre arbitre humain à l'apogée de sa puissance, je pourrais maintenant, messieurs, montant ou descendant pas à pas la double échelle dont il est le couronnement, vous le montrer à chacun de ses degrés d'avortement ou de viciation, et suivre ces arrêts ou ces dégradations de son pouvoir en chacun de ses éléments, dans un certain nombre de faits choisis comme exemples. Mais il suffit d'avoir établi les principes de la doctrine; les applications viendront plus naturellement quand j'essayerai de faire sortir, dans tous ses détails, la question de l'aliénisme de la question du libre arbitre.

On a cité parmi les aberrations du libre arbitre, et comme preuve de son pouvoir souverain sur soi-même, son suicide, dans ce que l'ami de Montaigne, Laboëtie, a appelé la servitude volontaire. Cette aliénation volontaire et définitive de son moi à un autre moi, fût-ce même le moi de Dieu, n'est pas possible, et par conséquent n'est pas sérieuse, parce qu'elle est contraire à la nature des choses : l'essence de la liberté est d'être et de rester libre. Le suicide du corps est possible par ce que l'âme, son supérieur, le commande; le suicide du libre arbitre n'est pas possible, parce que Dieu, son seul supérieur et l'auteur de sa nature, ne permet pas qu'elle s'anan-

tisse. Les sociétés modernes ont reconnu ce fait, en déclarant la liberté humaine inaliénable.

Une âme peut reconnaître la supériorité d'une autre âme ; « le droit des âmes fortes sur les âmes faibles » (1) est incontestable ; mais le libre arbitre qui reconnaît le droit d'un supérieur, prouve, par cet exercice de sa liberté, qu'il n'abdique ni se suicide.

Les aliénations morale et mentale ne sont pas, à bien dire, de véritables aliénations : car l'âme qui se voue à un principe qu'elle reconnaît principe de mal, s'affirme dans sa liberté par ce vœu même ; et sa possibilité de revenir à un principe de bien, prouve que le libre arbitre reste au fond de son vœu. J'en dis autant de l'aliénation mentale à un principe d'erreur auquel la vérité pourra succéder tôt ou tard. Ce sont là des éclipses, non du libre arbitre, mais de la vérité et de la justice, c'est-à-dire de cette loi ou logique divine que j'ai présentée comme l'étoile polaire du libre arbitre humain.

Là où le libre arbitre est véritablement atteint en lui-même, dans sa propre constitution, c'est dans ce que j'ai appelé son avortement ou sa dégradation, c'est quand ses éléments constitutifs ne sont pas encore suffisamment formés et coordonnés entre eux, ou quand ils sont tombés dans la viciation et l'incohérence. Ce sont, l'imbécillité et la folle confirmée.

Au fond de ces deux états, j'aperçois la même cause sous deux formes différentes : c'est la pénurie de cette substance divine de la vérité, qui est, à mes yeux, la substance même de l'être et de la vie normale. Elle n'a pas suffisamment pénétré chez l'imbécile ; la vitalité de son esprit, faute de cette substance vitale, est ce que serait la vitalité de nos organes sous un principe vital insuffisant à les former et à les animer. Elle a plus ou moins disparu chez le fou confirmé et chez le dément, dont les facultés sont ravagées par l'erreur et l'anarchie, comme un organisme ravagé par le cancer ou le poison.

La substance divine de la vérité a ses droits inaliénables sur tout ce qui vit, et surtout sur nos âmes qui en devraient être la personnification vivante. Malheur à ceux qui n'entrent pas en communion avec elle par l'éducation ; malheur à ceux qui en sortent par un défaut de respect et de pratique. Les uns n'acquerront pas, les autres perdront ce qu'elle seule peut donner, cette auréole divine qui ceint la tête de l'humanité ; ils auront la forme humaine, les uns dans l'animalité, les autres dans l'abrutissement ; ils n'auront pas ce qui resplendit sur cette forme. Ah ! ce n'est jamais impunément qu'on se sépare de Dieu et de sa logique ; c'est tarir en soi les sources mêmes de la vie.

---

(1) Paroles de la maréchale d'Ancre.

*Libre arbitre chez les peuples.*

Ce qui s'appelle libre arbitre chez l'individu s'appelle liberté chez les peuples. Ici c'est le couronnement de l'édifice humain, là de l'édifice social. Par conséquent la liberté normale, la liberté légitime, se compose chez le peuple des mêmes éléments que chez l'homme: la subordination réfléchie au législateur, la soumission volontaire et incessante à la loi sociale, le respect des institutions qui en naissent, en sont les premières conditions. La conscience toujours présente du génie national; l'intelligence de plus en plus rationnelle des moyens de le réaliser dans la vie sociale; le jugement, la volonté toujours attachés à cet intérêt public par-dessus les intérêts privés; sont les éléments progressifs de la vraie liberté, opposée à la licence, et par conséquent aussi les traits des grands gouvernements.

Les mêmes évolutions qui, chez l'homme, conduisent le libre arbitre à son apogée, conduisent la liberté des peuples: de sa première enfance, où l'autorité absolue d'un Numa est un bienfait paternel, à sa seconde enfance, c'est-à-dire à ses premiers droits, à ses premiers essais politiques; de là à sa jeunesse, c'est-à-dire à une participation plus directe au gouvernement; et enfin, à cette virilité morale, bien plus rare encore chez les peuples, où la nation, en pleine possession d'elle-même, se gouverne par les institutions, sous le règne de la loi personnifiée dans le souverain; c'est le *self government*.

Mais les mêmes avortements et les mêmes dégradations, les mêmes aberrations de principes que nous avons constatés chez l'individu, peuvent aussi se retrouver, et ne se retrouvent que trop chez les peuples, sous les désordres, les malheurs et les ruines des empires. Il sera facile un jour à l'histoire, guidée par la science, d'analyser ces divers éléments de la liberté des peuples, et de retrouver la source des mêmes maux dans les mêmes causes: dans la loi morale ou religieuse méconnue ou délaissée; dans la conscience obscure ou égarée des véritables destinées; dans l'ignorance des moyens; dans les déraisonnements de l'inconséquence; dans les jugements faussés par l'ignorance, les préjugés, les superstitions; dans les volontés égoïstes, presque étrangères au bien public, et par-dessus tout, dans l'éclipse de ce soleil moral qui forme le sang moral, qui éclaire et vivifie tout. Il sera facile, dis-je, à l'histoire guidée par la vérité, de parcourir la même échelle d'incapacités et de viciations, et de montrer: l'imbécillité à l'une de ses bases, les affolements des guerres

injustes au milieu; et, à l'autre extrémité, la démence dans l'anarchie, et la mort dans la servitude.

Le libre arbitre social n'est pas une âme, une âme substantielle et vivante comme celle de l'individu. C'est cependant une puissance de gouvernement égale en droit futur, sinon en fait présent, à la puissance qui gouverne en nous. C'est cette puissance, appelée aussi à la souveraineté sous la loi, formée du concours harmonique des sentiments, des idées, des volontés de tous, que l'on a vue s'élever sur le monde, et se formuler elle-même, dans deux de ses éléments initiaux, sous les noms de *conscience publique*, d'*opinion publique*. C'est cette puissance qui s'est personnifiée dans le plus grand nom des temps modernes, et s'offre aux nouvelles sociétés sous la forme du suffrage universel, sous le nom de la souveraineté du peuple. C'est cette puissance, enfin, qui, méconnue quelquefois par ceux-là mêmes sous l'autorité desquels elle doit se former et grandir, par le pouvoir civil, par le pouvoir religieux, se condense insensiblement dans sa force, trouve, dans sa longanimité même, le ressort de la volonté, et éclate dans ces subits et terribles ébranlements sociaux qu'on appelle *révolutions*. 89 est l'heure de renaissance de cette souveraineté de l'opinion publique. Elle a eu ses convulsions de l'enfance, que j'impute aux dépravations antérieures de son milieu, à son éducation déplorable par le scepticisme religieux, aux haines aveugles qui on voulu l'étouffer dans son berceau, plus qu'à elle-même; elle a eu, à la suite de ces attentats sur sa personne, des réactions démesurées comme celles de l'enfance et de la colère; elle a eu depuis des moments de courage calme et de force contenue; elle a les impatiences de la jeunesse généreuse. Mais j'ose lui montrer les voies de sa virilité, dans cette soumission volontaire à la loi morale, dans ce profond respect de la loi civile, que je ne cesse de présenter comme la condition première de toute maturation; j'ose lui faire voir le modèle, la règle de ses progrès, dans la sage lenteur que la nature met à développer les éléments et les essais de notre libre arbitre. Qu'elle me permette de lui dire : que toute violence faite à l'autorité qui règne, fût-elle juste dans son motif, brise, dans l'ordre social comme en nous-mêmes, les ressorts mêmes de la vie.

Que les hommes et les citoyens se modèrent dans leurs généreuses impatiences, par cette vérité : que courir à la liberté, c'est courir à la responsabilité.

#### LA RESPONSABILITÉ.

La responsabilité, c'est l'imputabilité d'un effet à sa vraie cause; c'est la généalogie d'un enfant. Mais ici la recherche de la paternité

n'est point interdite ; elle est exigée, au contraire, parce qu'elle est la justice même. Sans le germe paternel, il n'y aurait pas d'enfant ; sans la pensée et la volonté du crime, il n'y aurait pas de crime. Le corps, forcé à la réalisation du crime par l'âme criminelle, c'est la femme forcée à l'engendrement par le viol.

Quand la société défend de remonter plus haut que la maternité, elle fait, sans le savoir, ce que fait le matérialisme qui défend de remonter plus haut que le corps, et qui interdit la recherche des principes.

Ici, la conscience publique est plus morale que la loi ; et la loi devrait être toujours supérieure à la conscience publique, qui est censée se former sous la loi et de la substance de la loi.

Cela est ainsi dans l'ordre naturel, cela doit être dans l'ordre social.

La responsabilité, comme le libre arbitre, se déroule sous le règne de la loi, de la loi morale dans l'homme, de la loi civile dans la société.

La loi, supérieure à tout, excepté au législateur divin ou humain, est la source et la mesure de tout droit et de tout devoir, par conséquent de toute responsabilité.

La substance de la loi devenant, par une série de transformations que j'ai fait entrevoir, la substance du libre arbitre et des facultés, la loi demande compte à chacun de sa substance, dans l'emploi de ses facultés ; de là les responsabilités proportionnelles aux facultés.

La substance de la loi étant la substance de vie, celui qui n'a voulu la mettre ni dans son âme ni dans ses actes, perd la vie dans la même mesure ; de là les remords et les peines. La substance de vie, au contraire, se donne avec générosité à qui la reçoit et la répand ; de là les joies de l'âme et les honneurs publics. C'est la parabole du denier, retiré à celui qui l'a stérilisé, donné en surcroît à celui qui l'a fécondé ; c'est aussi celle du grain de blé, qui rend le centuple aux soins de la culture.

Celui qui l'a rejetée volontairement, sachant qu'elle est la substance de vie, qui lui a préféré le principe du mal, celui-là est coupable ; il ne recueillera que le mal, et doit craindre de tomber désormais sous l'empire du mal.

Celui qui l'a repoussée croyant repousser en elle le principe du mal, est encore coupable de l'avoir repoussée, mais n'est coupable que d'erreur et d'imprudence. Il en est puni par la privation de la substance de vie ; mais il reste sous l'empire du principe de bien. « Pardonnez-lui, dit le divin intermédiaire à son Père, car il ne sait ce qu'il fait. »

C'est la différence entre l'avorté et le dégradé ; la substance vitale de la vérité continuera à se présenter au cœur et à l'esprit de tous deux, mais avec des chances bien différentes d'y pénétrer, car l'un la cherche, l'autre la fuit.

Celui qui n'a pas ou n'a plus conscience ni intelligence de la loi, par conséquent qui n'a pas discernement du bien et du mal, ni volonté de qu'il fait, celui-là est un pauvre insensé ; ses actes sont comme des effets sans cause morale ; et il n'y a ni imputabilité à lui demander, ni pardon à lui accorder. Il n'est pas ou il n'est plus homme, il est un animal de forme humaine, livré à ses impulsions charnelles ou à l'anarchie de ses idées. Inoffensif, on le supporte ; dangereux, on l'enferme et on le plaint.

Le premier est l'ange déchu devenu démon.

Le second est un enfant à élever.

Le troisième est un malade en délire moral.

La loi civile ou morale est la prédestination de l'homme et du citoyen. Elle doit être remplie ; si elle ne l'est pas, le juge, quel qu'il soit, la conscience, Dieu ou les hommes, cherchera dans les deux sources de l'action, dans les deux êtres qui composent ou qui doivent composer l'homme, les causes de cet effet, le juge demandera à chacun d'eux la part qu'il a prise au méfait.

La vérité, c'est-à-dire la logique de la nature des choses, répondra pour chacun d'eux, et cette réponse, comme le mot le dit, c'est la *responsabilité*. Chacun répond de ce qu'il fait ou ne fait pas, mais seulement dans la mesure de son pouvoir de faire ou de ne pas faire.

Or, le pouvoir de faire ou de ne pas faire, c'est la liberté, c'est le libre arbitre, comme nous l'avons vu ; et l'âme seule a ce pouvoir. Quand l'homme, composé de corps et d'âme, est cité au tribunal de la justice, tous deux doivent comparaître, sans doute, puisqu'ils sont inséparables : mais c'est à l'âme de répondre, c'est à elle que revient la responsabilité, parce qu'elle seule est libre. Il me semble voir *Nisus* et *Euryale* devant les Rutules ; c'est *Nisus* qui a conçu, voulu, organisé le complot, ordonné, conduit son exécution ; et cependant c'est *Euryale*, le faible et passif *Euryale* que l'on égorge. Mais le noble *Nisus* ne veut pas de cette méprise :

Me, me, adsum qui feci ; in me convertite legem,  
O judices ! mea fraus omnis ; nihil iste nec ausus,  
Nec potuit : cœlum hoc et conscia sidera testor.  
Tantum infelicem nimium dilexit amicum.

(VIRGILIUS *Æneidos* l. IX, v. 427, sq.).

L'âme, par la même raison, n'est responsable que dans la mesure où elle possède, mais j'ajoute, où elle doit posséder, cette puissance de faire ou de ne pas faire; celui qui s'est enivré pour commettre un crime plus sûrement, a toute la responsabilité de ce crime.

Le corps n'est donc pas responsable par lui-même; mais l'homme est responsable dans son corps, comme le maître répond de son serviteur. La société se rend maîtresse, au nom de sa loi compromise, et du corps qui a un mauvais maître dans le libre arbitre voué au mal, c'est le cas du criminel, et du corps qui n'a pas de maître et qui a des impulsions mauvaises, c'est le cas du fou dangereux.

La responsabilité est le droit, le devoir et le fait permanents parmi les hommes.

L'infailibilité n'est qu'à Dieu.

L'invulnérabilité n'est qu'à sa loi.

L'invulnérabilité des hommes et des choses n'est qu'une convention humaine, que le sens intime dénie par l'estime et le mépris, et que brisent les révolutions.

La responsabilité est si bien inhérente à la liberté, que j'ose dire : Dieu aussi, parce qu'il est le libre par excellence, est responsable vis-à-vis de lui-même. Mais comme son être, sa loi, son libre arbitre, son action, ne sont qu'une seule et même substance, il trouve dans cette unité substantielle l'infailibilité, c'est-à-dire la perfection où se dégage sa responsabilité.

C'est aussi dans cette unité substantielle entre la prédestination divine et la volonté humaine, c'est-à-dire entre la loi morale et le libre arbitre, entre la loi sociale et le citoyen, entre le devoir et l'action, que l'homme doit chercher et qu'il trouve le dégagement de sa responsabilité.

C'est ce que les mystiques de tous les temps ont appelé la vie unitive; c'est ce que nous appelons la communion; c'est là, pour toutes les religions pures et élevées, la source de la sainteté.

J'ai fait voir, par l'échelle universelle des êtres, que tout, dans l'univers, marchait vers l'homme, que tout dans la vie marchait de la nécessité au libre arbitre, de l'autorité à la liberté.

Et l'on voit l'homme, à son tour, poursuivre cette route sacrée et s'avancer vers Dieu avec l'espérance de s'unir à lui et à sa vie, jusqu'à participer à sa nature, et par là à son immortalité.

La source des grandeurs et la source des mérites sont une même source, dans le plan divin. C'est par son alliance filiale avec Dieu, c'est-à-dire avec sa loi, que l'homme se divinise. « C'est l'union de la

liberté avec la loi, qui forme et élève le caractère national, » a dit le grand Pitt (1).

*Nature de la responsabilité.*

La responsabilité a son échelle hiérarchique parallèle à celle de la liberté.

L'homme, en effet, est responsable de ce qu'il a reçu, devant toutes les sources qui l'ont engendré : responsable devant Dieu, par la loi morale ; responsable devant ses parents, par l'éducation ; responsable devant soi-même, par sa conscience ; responsable devant la société, par la loi civile.

Et toutes ces sources de son humanité sont, à leur tour, responsables de ce qu'elles lui ont donné : Dieu, de sa loi ; ses parents et la société, de la mesure dans laquelle ils l'ont initié à la loi.

Chacun ne peut être tenu qu'à représenter dans ses actes, dans sa vie, la substance qu'il a reçue ; s'il fait mieux c'est du surcroît. Les parents qui ont mal élevé leurs enfants, n'ont droit qu'à des chagrins ; la société qui donne de mauvais préceptes et de mauvais exemples à ses citoyens, n'en recueillera que des maux, et des ruines. Mais Dieu, qui donne paternellement à l'homme la substance de vie dans sa loi, et l'exemple admirable de l'ordre fécond dans l'univers, a le droit d'attendre de l'homme : la pureté de l'âme, la fraternité des actes, et le bel ordre des choses humaines.

La responsabilité capitale est celle-là même que le matérialisme refuse, la responsabilité morale : devant Dieu qu'il supprime, devant la conscience qu'il récuse, devant la loi dont il ne voit pas la portée, et devant l'opinion publique dont il méconnaît le véritable et grand caractère ; ce tribunal invisible et incoercible des âmes ne fait que préparer le tribunal supérieur et plus absolu de Dieu.

Il ne suffit pas de fermer les yeux pour effacer de la vie les objets qui offusquent et qui inquiètent, il ne suffit pas de décliner une juridiction pour l'éteindre. Ici, c'est l'humanité entière qui proteste : au nom de Dieu, par les religions ; au nom de la conscience, par les remords ; au nom de la société, par le double caractère infamant et afflictif des législations pénales ; au nom de l'opinion, par la réprobation publique dont elle frappe le coupable que la lettre de la loi ne peut atteindre.

Chose digne d'attention, qui nous montre l'importance du point

---

(1) William Pitt, *Discours à la chambre des communes d'Angleterre*, du 17 février 1792.



de vue spiritualiste de la substance de la loi : ces protestations humaines sont toujours proportionnelles au degré où l'humanité s'est assimilée cette substance de la loi, pour en composer son sens moral. Aussi le matérialisme, qui ne saurait s'assimiler une substance métaphysique à laquelle il ne croit ni n'aspire, arrive infailliblement, par la nature même des choses, à l'absence du sens moral. Nos tribunaux retentissent de ces douloureuses révélations.

Mais il est juste que le corps, puisqu'il est une des causes de l'effet, soit mis dans l'impossibilité de le reproduire ; c'est à quoi répond l'emprisonnement. La libre disposition de son corps n'est rendue à l'âme, que lorsqu'on la suppose ramenée elle-même à la loi, par l'expiation.

### *Degrés et limites de la responsabilité.*

La responsabilité est proportionnelle, et au degré dans lequel le *moi* s'est imposé à l'action, et au mal physique ou moral qu'il a causé ; c'est-à-dire, proportionnelle au degré dans lequel il a effacé la substance vitale de la loi, et de soi-même, et de son acte.

La responsabilité naît avec le libre arbitre ; elle grandit et meurt avec lui ; mais elle comprend, avec le libre arbitre que l'on a au moment de l'acte, celui qu'on aurait pu et dû acquérir dans le milieu où l'on a vécu ; l'homme qui n'a pas profité des initiations de sa famille, de sa classe, de son temps, est plus coupable, dans le même acte, que l'homme qui a vécu dans un milieu moins élevé. De là les responsabilités proportionnelles au rang sur l'échelle sociale.

La responsabilité d'un peuple, devant le concert des nations et devant l'histoire, est également proportionnelle à la liberté qu'il a dû pulser dans ses institutions et dans son milieu international, c'est-à-dire proportionnelle à la civilisation de son temps.

### *Summum jus, summa injuria.*

La responsabilité s'élève donc, comme la liberté, avec les âges, les rangs et les milieux.

La responsabilité, en effet, est purement disciplinaire pour l'enfant ; elle ne devient légale que pour l'homme. C'est-à-dire que la loi ne demande compte de toute sa substance qu'à celui qui a pu la recevoir tout entière dans son âme, et la faire passer tout entière dans ses actes.

L'armée, qu'un devoir de passivité morale asservit comme un pur instrument aux ordres de son prince, n'est point coupable des

guerres injustes qu'elle fait; aussi, la conscience publique et l'histoire lui décernent la gloire des armes, à côté des blâmes qu'elles infligent au prince. L'armée est le corps, qui a énergiquement et fidèlement obéi; le prince, ou le ministre, ou le général, est l'âme, qui a commandé le mal.

Partout, au contraire, où le serviteur est admis au caractère moral, c'est-à-dire à la liberté d'examiner, et de faire ou de ne pas faire ce que le maître commande, la responsabilité de son accession ou de son refus se mesure à sa liberté. Dieu, la loi, sa conscience lui demandent compte, juste de la somme de substance vitale qui lui a été donnée; comme les instincts corporels mesurent les dépenses de l'action aux forces incarnées dans l'organisme. C'est de la justice là et là.

Le crime a, comme tout en ce monde, sa loi et son échelle d'évolutions progressives; il a aussi son milieu et ses conditions vitales. La responsabilité s'élève ou s'abaisse comme les degrés de cette échelle, comme le nombre et l'importance de ces conditions. C'est à cet ensemble de circonstances, encore vaguement aperçu et mal défini, que répondent les circonstances aggravantes et atténuantes introduites dans la loi.

La nouvelle base de jugement « l'intime conviction », et sa nouvelle formule « sur mon honneur et ma conscience » (1), sont nées aussi de la responsabilité du juré, proportionnelle à ses facultés, c'est-à-dire à sa propre assimilation de la loi morale au nom de laquelle il juge. Ce sont là des spiritualisations de la loi civile.

Pour Dieu et pour la conscience, qui sont esprit, la responsabilité commence avec l'esprit, avec l'intention du crime.

Pour les hommes et les sociétés, qui sont corps et esprit indivisiblement, la responsabilité ne commence qu'au moment où la pensée criminelle a pris corps dans le fait du crime; elle se déploie comme le corps du délit. La loi et l'opinion font une grande différence entre le meurtre et la tentative de meurtre. Elles supposent toujours que le principe de bien pourra, à chaque degré de la criminelle évolution, triompher du principe de mal.

La responsabilité n'étant autre chose que la réponse des divers éléments du libre arbitre aux questions de la loi offensée, il est évident que la réponse est nulle et que la question est inutile, là où le libre arbitre n'a jamais existé ou n'existe plus, comme chez les idiots et les déments.

Mais il est évident, par cela même, que la demande est légitime

---

(1) Art. 342, 348 du Code d'instruction criminelle.

et la réponse obligatoire, partout où le concours de ces éléments, quoique imparfait, est assez dessiné pour faire reconnaître une libre détermination. C'est le principe qui s'impose, par la nature même des choses, à la question de la responsabilité partielle des aliénés.

Tant qu'une âme conserve, dans sa constitution, quelque trace du principe de bien, c'est-à-dire de la substance de la loi, elle a, dans son propre sein, un juge qui somme le principe de mal; et c'est ainsi qu'elle réagit et fait, en elle-même, tout le spectacle social de l'accusation, du jugement, des peines dans le remords, et de l'expiation dans le repentir.

Mais quand le principe de mal règne seul dans une âme, tout ce spectacle intérieur s'éteint; elle a toujours son juge indéclinable dans la loi dont elle s'est séparée: dans la loi relative personnifiée par le magistrat, dans la loi absolue personnifiée en Dieu; mais elle n'est plus sensible à sa loi, parce qu'elle n'a plus rien en elle qui lui corresponde; et elle tombe dans l'impénitence finale, c'est-à-dire dans la paralysie morale, la dernière et la plus terrible des responsabilités et des peines, parce qu'elle est sans espérance.

La responsabilité repose donc, comme la liberté, sur le spiritualisme, sur le principe de la loi; il en est de même de la pénalité.

#### LA PÉNALITÉ.

Quiconque viole les lois de la santé expie sa faute par la maladie, et la rachète par son retour aux lois de la vie. La médecine est le bienveillant intermédiaire entre la loi organique offensée et l'imprudent, coupable de cette offense.

Le principe de la pénalité organique, c'est-à-dire de la maladie, est donc impliqué dans le fait même de la violation de la loi. Son but final est le retour à la loi par l'expiation. La maladie, en effet, vous le savez, messieurs, n'est que la lutte des deux principes, l'un de vie, l'autre de mort, qui se trouvent en présence au fond de nous-mêmes. Le patient est le champ de bataille de cette lutte, et c'est là qu'est l'expiation. Il peut prendre parti pour l'un ou l'autre des deux principes; il peut rentrer en alliance avec la loi de la vie, en entrant dans les vucs du médecin qui la personnifie; il peut se tourner contre elle et contre lui, par sa persistance obstinée dans le mal; et c'est là ce qui détermine le résultat funeste ou salutaire de la lutte; je suppose dans le médecin un fidèle magistrat de la loi.

Nous n'avons qu'à transporter ce tableau, de l'ordre organique dans l'ordre moral et dans l'ordre social, et nous aurons le principe et le but de la pénalité morale et de la pénalité sociale.

Quiconque viole la loi morale, c'est-à-dire la loi de la santé de l'âme, expie sa faute par le trouble moral qui est la maladie de l'âme, et la rachète par le repentir et la conversion, qui ne sont autre chose que le sincère retour à la loi. La conscience, véritable intermédiaire entre la loi morale offensée et le libre arbitre coupable, est le ministre de ce retour. Le mal moral qui se produit en nous à la suite de cette violation, a le même caractère que le mal corporel : c'est la lutte engagée, entre le principe de bien et le principe de mal qui se disputent la possession de l'âme; c'est la dualité douloureuse et pleine de ruines, qui succède, sous les noms de regrets ou de remords, à l'unité harmonique et féconde. La personnalité morale est le champ de bataille de cette lutte dangereuse qu'elle a imprudemment appelée, et c'est là son expiation. A ce moment solennel, cette personnalité, si elle est sage, se ralliera à la loi morale, en suivant la conscience qui l'y rappelle, comme le malade rentre dans la loi de la vie en suivant le médecin qui le guide. Le libre arbitre peut, au contraire, s'obstiner dans le mal et se refuser opiniâtrément à la conscience et à la loi. L'impénitence ou le salut, la dégradation progressive ou le retour à la vie morale, dépendent de cette alternative. Aux premiers temps de cette démoralisation de l'âme, la conscience est encore un bon médecin, c'est-à-dire un fidèle représentant de la loi morale; mais à mesure que l'âme se précipite sur les pentes du crime, la démoralisation, comme je l'ai dit à propos du libre arbitre, atteint la conscience elle-même; on voit alors, dans l'âme corrompue, la conscience indifférente au bien ou au mal, comme on voit, dans les sociétés corrompues, le magistrat et le médecin, personifications de la loi, trafiquer de la justice et de la vie.

Les pénalités religieuse et civile ne sont que la manifestation sensible, dans les institutions sociales, de cette pénalité organique et morale, de cette lutte entre deux principes terminée par le triomphe de l'un d'eux.

Dans l'ordre religieux, l'homme infidèle à sa foi correspond au citoyen infidèle à la loi; le prêtre est le magistrat de la foi violée. La pénitence, comme la maladie, comme la pénalité, est l'occasion du retour à la foi. Le prêtre lui-même, comme la conscience, comme la magistrature et la médecine, peut être atteint par la démoralisation générale, et n'être plus qu'un interprète infidèle de la foi.

Dans l'ordre civil, comme dans l'ordre organique, comme dans l'ordre psychique, la loi civile est le principe de bien, est la substance de vie sociale. Quiconque viole la loi met le mal à la place du bien,

le malheur à la place du bonheur, et pour lui-même et pour ceux contre lesquels il a fait le mal, ce qui l'oblige, ici, à une double réparation. La scène est toujours la même, mais agrandie : seulement, au lieu de se passer dans l'âme, dans le corps, elle s'accomplit dans le sein de la société : une lutte morbide s'engage entre le principe de vie sociale personnifié par le magistrat, et le principe de mal personnifié par le coupable. La magistrature doit s'animer de l'idée du retour de l'enfant prodigue, et non de l'idée de vengeance. Ceux qui sont chargés de continuer dans la prison l'œuvre salutaire de la magistrature, doivent s'animer aussi de cet esprit maternel de la loi. Mais le coupable qui subit la conséquence de sa faute, a le même devoir que le libre arbitre dans l'âme. Déjà la lutte dont il est comme le théâtre, la peine qu'il subit, lui sont une expiation ; mais cette expiation n'est rédemptrice, que s'il reconnaît et abjure son principe de mal. S'il le fait, il est sauvé, c'est-à-dire qu'à l'expiration de sa peine, rentré dans la communion de la loi, il rentre en partage de la vie qu'elle répand. Mais s'il s'opiniâtre dans le mal, s'il s'algrit dans la haine de la loi et de ceux qui la représentent, il est perdu, c'est-à-dire qu'il se met lui-même, et à jamais, hors la loi de vie.

On le voit par ces rapprochements, le principe et le but de la pénalité sont les mêmes dans tous les mondes humains. Le principe de la pénalité, c'est la sanction du *bien* de la loi, par le *mal* de son absence ; et cette *sanction pénale*, c'est le coupable lui-même qui la fait, dans son corps, dans son âme et dans ses actes, qui deviennent sources de mal pour son semblable comme pour lui-même ; c'est lui-même qui se voue et qui voue ses semblables au mal, en se refusant et en leur refusant la substance du bien, la substance, seule vitale, de la loi. Le but de la pénalité, dans tous ces mondes, c'est le retour à la loi par l'expiation.

Les sociétés n'ont fait que transporter cette logique de la pénalité, de l'âme humaine et du corps humain, dans leurs institutions civiles et religieuses.

Les sociétés, päs plus que la nature qu'elles imitent sans le savoir, n'obéissent donc pas à un principe de vengeance ; elles n'adoptent donc pas pour elles-mêmes, en l'appliquant au coupable, le principe de mal qu'il a voulu et pratiqué. La *vindicté* publique, le talion social, ne sont qu'une erreur ou une corruption. Le principe social est plus élevé. La loi de vie sociale ne se retire momentanément, par l'organe de ses magistrats, de celui qui l'a repoussée, que pour lui faire sentir ses bienfaits par son absence, que pour lui faire sentir, par son propre mal, le mal qu'il a fait aux autres, que pour

lui faire désirer le remède à ces maux, qui est la loi même. La loi a d'autant moins l'idée de se refuser au coupable, qu'elle n'aspire qu'à son retour. La douleur momentanée qu'elle lui inflige, est celle « qui enseigne » (Platon), celle « qui compâtit » (Virgile, *Misera, miseri*, etc.), celle « qui est sainte » (le Christ), celle enfin qui ouvre le cœur à la piété fraternelle et filiale.

Mais ce retour à la loi, pour être sincère et effectif de la vie, doit être volontaire comme l'avait été l'abandon. Le principe de mal est dans l'activité du libre arbitre se tournant contre la loi. Le principe de bien est dans le libre arbitre s'unissant à elle.

La nécessité de ce retour, imposée par la souffrance, n'est que l'occasion du salut.

Le salut est dans la libre conversion de l'âme humaine vers la loi méconnue, dans la reconnaissance de son droit et de ses bienfaits, jusqu'au respect et à l'amour.

Il faut pour cela que la loi civile et ses magistrats, comme la loi de Dieu dans l'univers, comme la loi des parents dans la famille, comme la loi religieuse dans l'Eglise, unissent les tendresses attractives de la mère aux justes sévérités du père ; il faut que la justice participe de l'inflexibilité des principes d'où elle descend, et des sensibilités compatissantes de la chair qu'elle régit.

Vous en avez la preuve dans les effets démoralisateurs, des pénalités excessives. L'âme se roidit devant une loi sans entrailles ; elle se fond, dans le repentir et l'amour, devant une loi maternelle.

Mais quelle est la mère qui a jamais tué son enfant pour le corriger ? La nature, cette mère modèle, n'a jamais repoussé de son sein organique que le tissu mort, et ce n'est jamais elle qui met à mort ; toutes ses forces sont consacrées à la vie. La Providence divine ne cesse jamais de parler à l'âme humaine la plus impénitente ; elle l'appelle encore par les sens, au spectacle de l'ordre et de la vie dont elle a rempli le ciel et la terre, quand la conscience ne l'écoute plus ; le principe de vie, allumé par Dieu, s'éteint, quand il est épuisé ou quand l'homme se refuse la substance de vie ; mais jamais Dieu ne donne la mort. Le don suprême des dieux, le don de Jupiter à Pandore, c'est-à-dire à l'humanité, fut l'espérance.

La société a manqué à ces grands exemples, a violé la loi sainte de l'espérance, et la loi même de l'expiation, dans la peine de mort : elle brise elle-même son but, qui est le retour à la loi de vie, en brisant le seul moyen de ce retour, l'instrument de la vie. Elle s'est faite marâtre au lieu d'être mère ; elle a cherché dans la vindicte et dans le sang, une reconnaissance qui n'est que dans les larmes de l'amour, L'humanité, saisie d'étonnement, s'arrête,

entre cette tête qui tombe et la voix qui la fait tomber en son nom, et considère alternativement avec douleur, ce fils qui tue son frère, et cette prétendue mère qui sacrifie son enfant !

Il n'y a d'irrémissible que le crime contre l'Esprit-Saint (1), c'est-à-dire la fermeture opiniâtre du cœur à la substance de vie, et cette irrémissibilité n'est que l'impossibilité faite à la lumière de pénétrer dans les yeux qui se ferment ; ce n'est pas le juge, c'est le coupable lui-même qui se la fait ; car la substance de vie est toujours levée sur les âmes, comme le soleil sur notre globe, comme Dieu sur les mondes.

En face même des criminels les plus endurcis, la société, comme la nature, comme la famille, n'a que le droit de vie, jamais le droit de mort. Le cercle fatal d'accroissement mutuel et progressif de la criminalité et de la pénalité, n'est pas le cercle normal de la vie. Ce cercle vicieux est né de l'égoïsme du coupable et de l'égoïsme du public, s'exaltant l'un par l'autre. Substituez le culte de la loi à ce culte du moi, et la société, gardienne de la loi, comprendra qu'elle doit d'autant plus rester dans la normale, que ses enfants en sortent davantage. Où serait l'espoir du retour, sans ce point fixe qui doit être en elle ?

La société n'obtiendra ce retour, dans son propre milieu, qu'à la condition d'y réaliser, à quelque degré, ce spectacle d'ordre et de vie saine et heureuse, que Dieu fait dans l'univers, et qui rappelle l'âme égarée aux conditions de la vie.

Si la société est elle-même corrompue, frappée d'immoralité, elle n'obtiendra l'amendement des criminels qu'en les faisant changer de milieu, qu'en les transportant bien loin des tentations qu'ils ont trouvées en elle, qu'en les retenant dans le spectacle, nouveau pour eux et rénovateur, de la nature. A ce spectacle, fécondé par la charité et la réflexion, l'idée du bien naîtra du beau, chez les âmes de bonne volonté ; le goût du travail régulier, suscité par cette renaissance de l'âme et par les exemples de la nature, naîtra aussi des besoins et des intérêts de la colonisation ; et la joie refluerait sur la vie, en proportion des mérites de chacun. C'est la déportation, mais du point de vue spiritualiste. C'est ainsi que l'on dissémine les malades loin du foyer épidémique ; c'est ainsi que l'on relève les espèces dégénérées, en les rendant à leurs conditions naturelles.

Tel est, messieurs, soit dans le milieu social, soit dans un milieu

---

(1) Évang. saint Math., ch. xii, v. 31.

colonial, l'idéal, c'est-à-dire le principe et la logique de la rédemption pénale. Mais qui sait mieux qu'un observateur de la nature, les difficultés et les lenteurs de la réalisation !

De l'expiation naît la réparation.

Le retour sincère à la loi est la plus essentielle des réparations parce qu'elle est la source des autres. Elle est la réparation faite à Dieu dans la loi morale, faite à la société dans la loi civile, faite à soi-même dans la reconstitution de l'âme par la substance de vie ; ces réparations sont spirituelles.

La condition de ce relèvement, c'est l'aspiration, la faim et la soif de la substance vitale, de la vérité et de la justice, nées, comme la faim et la soif corporelles, de la privation, de l'inanition, du besoin de vivre.

Viennent ensuite les réparations à faire à sa vie, et par elle à ses semblables. Celles-là sont, comme l'homme, spirituelles et matérielles tout à la fois. On fait réparation à ses propres actes, en leur rendant la substance de bien qui en fait des actes bons, des actes normaux. On fait réparation à ses semblables, en leur rendant, par la justice de la parole, par les produits de son travail, la double substance, l'une animatrice de l'autre, qu'on leur avait fait perdre par la calomnie et la spoliation. La condition de ces dernières réparations est l'amour de la loi et de son semblable. Mais on aime la loi quand on l'a reconnue pour la substance même de la vie ; et l'on aime un frère dans son semblable, quand on a reconnu, dans la loi morale et la loi civile, la mère commune des hommes et des citoyens.

La proportionnalité, dont toutes les grandes législations ont fait le caractère de la justice, sort aussi du spiritualisme : la responsabilité, c'est la dette à la loi ; la pénalité, l'expiation, la réparation, sont l'acquittement de la dette ; la proportionnalité, c'est l'acquittement proportionnel à la dette. La loi est la substance de vie ; il faut lui rendre tout ce qu'on lui doit, tout ce qu'on a dérobé de son droit sur les hommes et sur les choses.

La vraie source de mal, en ce monde, c'est l'âme humaine séparée des principes de bien impliqués dans la loi. La vraie source de bien, sera donc l'âme humaine reconstituée de ces principes. Faites ou refaites des âmes honnêtes, et le fleuve de la vie coulera pur et fécond.

Le principe purement égoïste de sécurité sociale, donné par le matérialisme à la pénalité ; le principe de l'intimidation par la crainte du bagne ou de l'échafaud, matérialiste aussi sans le savoir, laissent subsister la source du mal, et accroissent même son foyer.

La terreur peut empêcher momentanément la source de couler ; mais l'horreur du crime, qui ne vient que du dehors, que de l'échafaud, s'efface avec l'échafaud ; et la source du mal, refoulée par la



crainte, condensée par la haine, n'en coule que plus impétueusement quand elle se sent libre.

C'est sous ces doctrines d'égoïsme et de terreur que nous voyons le mal s'accroître de la répression, et la société recueillir elle-même les terreurs qu'elle a semées. Elle n'est pas chrétienne cette parole de Joseph de Maistre, que le bourreau est le pivot de l'ordre social. La crainte est bonne, parce qu'elle retient l'âme encore mauvaise. Mais la réformation de l'âme est bien meilleure, parce qu'elle met l'horreur du crime dans l'âme même, dans l'amour de la vertu, et change la source de mal en source de bien.

Le vrai principe de la pénalité, chrétien parce qu'il est spiritua-  
liste, est donc la régénération des âmes par la substance morale de  
la loi. « *Opportet vos renasci.* » (Jean, ch. III, v. 3 à 7.)

---

---

## VARIÉTÉS.

---

— M. Cerise vient d'être élu membre associé libre de l'Académie impériale de médecine.

— Le congrès médical de 1864, qui s'ouvrira à Lyon le 26 septembre prochain, discutera la question suivante : *De la possibilité et de la convenance de faire sortir des asiles spéciaux et de placer, soit dans des exploitations agricoles, soit dans leurs propres familles, certaines catégories d'aliénés.*

— Voilà le système de Gheel introduit en France ! Vu la délibération du conseil général du Rhône, approuvée par le ministère de l'intérieur le 29 janvier dernier, votant les fonds nécessaires pour le placement dans les familles de cent aliénés indigents, dont l'état mental ne nécessitera pas la séquestration à l'asile public, M. le sénateur, chargé de l'administration du département, par suite de l'encombrement actuel de ces malades à l'Antiquaille, vient de rendre l'arrêté suivant pour l'exécution de cette mesure :

Art. 1<sup>er</sup>. Sur la proposition de M. le médecin en chef du service, les aliénés indigents, reconnus incurables ou inoffensifs, pourront, dans la limite ci-dessus déterminée, être extraits de l'asile de l'Antiquaille, en vertu d'une décision spéciale prise par nous, et placés, moyennant indemnité, dans les familles.

Art. 2. — La dépense de ces malades sera établie par trimestre et effectuée par les soins de M. l'économe de l'hospice de l'Antiquaille, au moyen d'une avance qui sera mise à sa disposition sur les fonds départementaux affectés au service des aliénés.

Nul doute que l'exemple ainsi donné ne devienne promptement contagieux, ce dont il faudrait s'applaudir, à condition qu'une inspection médicale et administrative de ces malades ait lieu comme pour les enfants trouvés. Faute de pouvoir leur rendre la santé morale, assurons du moins celle du corps par ce régime familial, cette vie au grand air, un travail varié, qui paraissent devoir la conserver et la fortifier bien plus sûrement que le séjour dans un asile ; seulement, que les aliénés incurables et inoffensifs y soient seuls soumis pour la sécurité des familles et la réussite du système. (Union médicale.)

— *Les possédés de Morzine.* — Un de nos amis vient de recevoir la lettre suivante, qu'il nous communique, et que nous nous empressons de publier :

« X..., le 22 mai 1864.

» Cher ami,

» J'ai donc été, le 1<sup>er</sup> mai, voir les fameux possédés de Morzine, et je puis t'assurer que je n'ai pas perdu mon temps. Jamais l'idée d'un si horrible spectacle ne serait tombée ni dans mon esprit ni dans mon imagi

nation. J'étais à Morzine à six heures et demie du matin. La cérémonie a commencé à sept heures. Il n'y avait pas cinq minutes que j'étais à l'église, qu'une malheureuse jeune fille est tombée à mes pieds, dans des convulsions horribles; quatre hommes ne suffisaient pas à la contenir; elle frappait le plancher des pieds, des mains et de la tête, avec une telle rapidité, qu'on aurait dû le roulement d'un tambour. Après cela une autre, et puis une autre. Bientôt l'église est devenue un enfer; on n'entendait partout que cris, bousculades, juréments et blasphèmes à faire dresser les cheveux sur la tête. « Sacré nom! sacrée charogne!, etc. » L'entrée de l'évêque a surtout mis tout ce monde en branle; des coups de poing et de pied, des crachats, des contorsions abominables, des cheveux voltigeant en l'air avec des bonnets, des habillements déchirés, des mains ensanglantées; c'était si affreux que tout le monde pleurait.

» L'élévation, à la messe, et la bénédiction du Saint-Sacrement, après les vêpres, ont, avec l'entrée de l'évêque, été les moments les plus effrayants. Toutes ces victimes, au nombre de plus de 100, entraient à la fois, et soudainement en convulsions, et c'était un vacarme de l'autre monde. J'en ai compté 11 autour de moi, dans un rayon de 2 mètres au plus. Le plus grand nombre se compose de jeunes filles ou femmes de quinze à trente ans. J'en ai vu une de dix ans, cinq à six vieilles, et deux hommes. L'évêque (M<sup>re</sup> Magnin) a donné, bon gré malgré, la confirmation à quelques-unes. Aussitôt qu'il arrivait devant elles, elles entraient en crise, et, au moyen des gendarmes et d'hommes qui aidaient ceux-ci, il les confirmait quand même au milieu des plus horribles malédictions. « Sacrée charogne d'évêque! disaient-elles, pourquoi viens-tu nous tourmenter? » Elles cherchaient à le frapper, à le mordre, à lui arracher son anneau; elles lui crachaient au visage; seulement, quand elles avaient reçu le soufflet, elles se laissaient aller et tombaient dans un assoupissement qui ressemblait à un profond sommeil. De même, pendant le sermon, lorsque quelqu'un tombait en crise, il s'arrêtait et, faisant le signe de la croix, il disait : *In nomine Christi tene et ab maledictis*; ce qui produisait presque toujours son effet.

» Il y avait près de moi une jeune et jolie femme de dix-huit ans, mariée depuis un an et mère depuis deux mois. Après avoir été confirmée, couchée sur les bras de son père, de son frère et de son mari, qui pleuraient à chaudes larmes, elle s'est écriée : « Ah! sacrée charogne d'évêque! tu me forces à partir, moi qui étais si bien dans ce corps sur la terre; être forcée de retourner en enfer, quel malheur! » Puis après une pause : « Et moi aussi il faut que je parte et que je quitte ce joli corps où j'étais si bien! mais, en partant, j'en laisse encore cinq, et un vicieux, entre autres; et ce n'est pas aujourd'hui que ceux-là partiront! » J'ai pris cette femme par la main, je l'ai interrogée en latin et en d'autres langues, mais elle ne m'a pas répondu. Le brigadier des gendarmes s'étant avancé pour la faire taire : « Ah! charogne de brigadier, s'est-elle écriée, je te connais, tu es un incrédule, tu es un put..., tu es à moi! » Le brigadier pâlit et s'en alla. Les pauvres gendarmes étaient eux-mêmes si effrayés qu'ils faisaient à chaque instant des signes de croix.

» Je suis resté à Morzine jusqu'au départ de Monseigneur, c'est-à-dire jusqu'à six heures et demie du soir. Le pauvre évêque était dans un abat-

tement profond. On lui en a amené de force une ou deux dans la sacristie, mais il n'a rien pu. En m'en revenant, j'en ai trouvé une sur le bord de la route : je l'ai aussi interrogée en langues exotiques, mais elle s'est fâchée et elle m'a répondu par une poignée de gravier qu'elle m'a jetée à la figure en me disant que je n'allais qu'une fois à la messe par an, et que j'étais un curieux. Je suis revenu coucher à X..., où j'avais déjà couché la veille, et j'ai passé une assez mauvaise nuit.»

(*Union médicale.*)

— Les aliénés de l'asile Sainte-Madeleine, à Bourg, ont donné récemment une représentation théâtrale. La pièce avait été choisie par le médecin, et le public admis avait été également l'objet d'un choix sévère. Ce divertissement n'a été troublé par aucun bruit, et les actrices se sont parfaitement acquittées de leurs rôles.

— A Valparaiso, grande ville bâtie au pied des premiers plans de la chaîne des Andes, resserrée entre la montagne et la mer, pays très-sain et habité par une population vigoureuse, le goître est extrêmement fréquent. On assigne pour cause à ce développement exagéré de la glande thyroïde, la qualité des eaux qui proviennent des montagnes au moment de la fonte des neiges, car il est impossible de trouver là cet état particulier de l'air qui a été considéré comme occasionnant le goître dans les vallées profondes et encaissées des Alpes et des Pyrénées. M. Le Roy, chirurgien distingué de la marine, ne sait quelle juste part de causalité attribuer à l'odeur ou aux conditions géologiques du sol ; il déclare cependant que la vallée du Maïpu est une alluvion profonde reposant sur un sous-sol granitique. Il n'existe point de traces d'eaux séléniteuses.

— La cour d'assises des Deux-Sèvres avait à juger un nommé Gabilly, domestique de ferme, âgé de trente-six ans, accusé d'avoir coupé la gorge de sa sœur d'un coup de rasoir. Le mobile de ce crime était si futile, qu'on se demanda si l'accusé n'était pas fou ; mais le médecin chargé d'examiner son état mental déclara qu'il « n'était pas fou, que c'était seulement une nature inculte, qui n'a jamais eu qu'un souci : manger, boire et travailler, et qui se mettait en fureur à la moindre contrariété. » — Quand on lui demande pourquoi il a tué sa sœur ; il répond qu'il a du chagrin de l'avoir tuée, mais qu'elle l'a mis en fureur ; qu'il ne voulait pas néanmoins la frapper si sévèrement. — Une question subsidiaire de coups sans intention de donner la mort ayant été admise par le jury, Gabilly n'a été condamné qu'à deux années d'emprisonnement.

*Les rédacteurs-gérants,*

BAILLARGER et CERISE.

# ANNALES MÉDICO-PSYCHOLOGIQUES.

## JOURNAL

DE

# L'ALIÉNATION MENTALE

ET DE

## LA MÉDECINE LÉGALE DES ALIÉNÉS.

---

### LE SENS INTIME ET LE SENS VITAL

Par M. TISSOT,

Doyen de la Faculté des lettres de Dijon,  
Membre correspondant de la Société médico-psychologique.

---

Dans l'étude dont il s'agit je rappellerai la différence bien connue, bien facile à saisir, du sentiment et de la sensation ; je montrerai que l'espèce de sensation appelée, dans ces derniers temps, *sens vital*, n'est pas une découverte de notre époque, enfin qu'elle ne permet pas d'affirmer directement l'existence du corps, et qu'elle implique à cet égard un raisonnement.

I. — Un fait de sens intime ou de conscience est un état passif ou actif, éprouvé par le moi, ainsi que le mot conscience le dit suffisamment, et qui n'est point rapporté à une partie quelconque du corps, ou au corps tout entier, comme à son siège apparent ou réel.

Une sensation est un état affectif ou perceptif (une distinction plus rigoureuse n'est pas nécessaire ici), qui est rapporté au corps comme à son siège ou à sa condition.

Mais une sensation peut être rapportée en quelque sorte à la surface du corps ou à une profondeur déterminée ou indéter-

minée de la partie affectée. Les organes des sens qui fonctionnent d'une manière normale semblent n'être affectés qu'à la superficie ; mais si l'excitation qu'ils éprouvent est très-vive, si elle tend à léser l'organe, la sensation peut devenir douloureuse. En même temps qu'elle se distingue essentiellement par là de l'état sensitif ordinaire et normal, elle tend à devenir interne.

Il en est de même des sensations dont les membranes des voies digestives, urinaires, respiratoires, peuvent être le siège. Dans l'état de santé elles ont peu d'intensité et sont sans douleur ; mais si les besoins auxquels correspondent leurs fonctions tardent trop à être satisfaits, la sensation prend un caractère douloureux ; une activité vitale extraordinaire s'y établit et peut y déterminer un foyer morbide.

Un phénomène analogue s'observe dans des organes dont l'action régulière est plus obtuse encore, tels que le foie, le rein, etc. Il n'y a insensibilité qu'à la condition que tout se passe dans les meilleures conditions ; autrement les fonctions les plus ordinaires peuvent, si l'organe est atteint d'ailleurs, s'accomplir d'une manière imparfaite, désordonnée, et donner naissance à des douleurs aiguës ou obtuses, d'une intensité très-diverse.

C'est ainsi encore que nos tissus les plus habituellement insensibles peuvent devenir le siège de sensations généralement douloureuses. Les grandes fonctions de l'assimilation et de la désassimilation, du mouvement vital intime et universel qu'elles exigent dans tous les instants de la vie, s'accomplissent en général dans l'état sain, sans donner conscience de ce mouvement perpétuel ; ou si nous en avons quelque conscience, ce n'est que d'une manière fort vague.

Et pourtant nous avons, en général, le sentiment de nos membres, celui des grandes régions de notre corps. La preuve, c'est que dans l'obscurité et sans que la main soit guidée par l'œil, nous pouvons la porter avec une assez grande précision sur le genou, sur la jambe, sur le pied, sur telle ou telle partie

même de ces membres, sur une partie quelconque du tronc. Nous n'avons pas même besoin, en général, pour nous orienter dans ces mouvements, pour savoir si nos membres sont droits ou s'ils sont fléchis, et quel est le degré de cette flexion, de les mettre en jeu. Il faut donc qu'avant d'y porter la main, à un point déterminé, la pensée en ait fait la reconnaissance. Or cette reconnaissance n'étant pas une affaire de perception visuelle ou tactile, ne peut être qu'une sensation interne. Il faut qu'il y ait là une perception pour ainsi dire simultanée de toutes les parties du corps pour en saisir tout de suite les dispositions relatives et l'arrangement accidentel de celles qui n'ont pas entre elles une position constante. Je ne dis pas que l'imagination ne soit ici pour rien ; je crois même qu'elle y a son rôle ; mais si nous nous trompons en croyant porter la main sur un point précis de notre corps, l'erreur n'est pas redressée par l'imagination seule ; il faut qu'il y ait d'abord sensation tactile et sentiment vague de l'endroit que nous avons voulu toucher, avant de concevoir et pour concevoir par l'imagination la corrélation et la distance de ces deux points. Il faut même qu'il y ait deux sortes de sensation de cette partie intermédiaire, autrement la distance en question pourrait être très-mal estimée.

On constate à l'appui de cette sensation universelle, sensation somatique par excellence, sensation *sui generis* qui se distingue de toutes les autres, par exemple de celle qu'on éprouve au contact prolongé du tronc ou des membres dans l'état horizontal, avec le corps extérieur sur lequel on repose ; on constate, dis-je, ce fait que, s'il y a paralysie d'un membre, par exemple du bras gauche, on ne saura pas, sans le secours de la vue, l'endroit précis où il est, s'il est allongé ou infléchi, si les doigts sont ou non recourbés (1). Pour que le malade ne s'y trompe pas, il doit voir le membre paralysé.

---

(1) C'est ce qu'a observé M. le docteur Andrieux (de Brioude), dans une brochure publiée en 1857.

Un autre fait du même genre, et qui tendrait à prouver que la perception des membres en pareil cas s'accomplit par un mouvement préalable des nerfs du mouvement, que parcourrait pour ainsi dire l'attention, et qui servirait à fixer le siège d'une sensation, c'est le fait rapporté par Maine de Biran (1), et confirmé naguère par d'autres observateurs (2). Un hémiplégique qui ne peut remuer le bras, mais qui peut y recevoir des sensations, ne saurait les rapporter à la partie impressionnée par le corps extérieur, qu'à la condition de voir l'action de ce corps. Ne pouvant les rapporter ni à l'endroit qui en est le siège, ni à quelque autre partie du corps où elles ne sont point occasionnées, elles ne sont pour lui, si vives qu'elles puissent être, que des sensations qui « affectent, dit-on, la sensibilité générale, sans absorber le moi tout entier. » Encore la vue n'avait-elle point la vertu de faire ressentir dans la main paralysée, lorsque les doigts en étaient violemment contournés par une main étrangère, la sensation douloureuse qui était la suite de cette action ; c'était un jugement plutôt qu'une localisation par la sensibilité même.

Deux choses, soit dit en passant, me paraissent peu intelligibles dans ce récit de Maine de Biran : la première, c'est que la sensation soit rapportée au corps sans qu'il y ait localisation quelque part, ne fût-ce que dans le cerveau ; la seconde, c'est que le *moi* ne soit pas aussi entier à cette sensation qu'on dit être vive et douloureuse, qu'à une autre sensation quelconque. Qu'est-ce, d'ailleurs, pour le moi que d'être tout entier à un état, sinon d'en avoir une conscience très-nette, et comment cette conscience n'existerait-elle pas quand la sensation est tout à la fois douloureuse et vive ?

Le second fait du même genre présente ce caractère particulier, que les avant-bras et les mains, qui avaient conservé leur

---

(1) *Œuvres philosophiques* de Maine de Biran, t. III, p. 75 et 76.

(2) *Revue médicale*, n° du 15 novembre 1863.



sensibilité n'étaient privées de mouvement qu'autant que l'œil ne pouvait pas y porter en quelque sorte les ordres de la volonté. « Il fallait, nous dit-on, pour que le sujet pût exécuter les mouvements voulus ou demandés, que ses mains fussent en vue et même que son regard se fixât sur elles. La volonté ne suffisait pas au mouvement volontaire si l'œil faisait défaut au membre qui devait le produire. »

Ce qui distingue ce fait du précédent, c'est qu'il n'y a ici paralysie du mouvement qu'en l'absence de la vue, tandis que la vue, dans l'autre cas, ne sert qu'à localiser la sensation au lieu même où l'impression la fait naître. Ce qu'il y a de commun dans les deux cas, c'est la nécessité de la vue pour la détermination locale de la sensation et du mouvement. Dans les deux cas encore ni la mémoire, ni l'imagination ne suffisent pour localiser la sensation ou le mouvement. On se rappelle fort bien, ici et là, qu'on a des bras et des mains, la disposition respective des parties de ces mêmes membres, la proportion de ces membres avec le reste du corps; on en imagine aisément les positions possibles; on se souvient peut-être de la place qu'ils occupent par rapport à tout le reste du corps (c'est une expérience à faire si elle ne l'a pas été) et qui n'a pas varié. Malgré tous ces souvenirs, qui peuvent encore être plus précis en ce sens qu'ils peuvent encore avoir pour objet la nature même de la sensation, celle du mouvement à exécuter, il n'y aurait pas possibilité de rapporter la sensation à son siège propre, de réaliser le mouvement rappelé ou nettement imaginé. La sensation reste indéterminée quant au siège, toute physique qu'elle est, nous dit-on; ou plutôt « elle est sentie généralement dans le corps en masse, comme nous sentons nous-mêmes les impressions qui, par leur nature ou l'intensité de leur force excitative, affectent la sensibilité générale sans absorber le moi tout entier. »

A part l'obscurité ou le vice d'expression que j'ai déjà fait remarquer, il s'agit ici, et dans les deux cas, de deux choses avant tout : 1<sup>o</sup> De savoir pourquoi la sensation et le mouve-

ment ne peuvent être localisés sans le secours de la vue ;  
2° comment cette assistance rend la localisation possible.

En ce qui regarde le rapport de la sensation au siège où elle serait normalement éprouvée, il paraît, d'après la relation de Maine de Biran, que la vue ne corrige pas essentiellement l'aberration de la sensibilité, puisque la localisation est une affaire de jugement, une localisation à priori, et nullement une localisation sentie. La sensation resterait donc générale (affectant tout le corps, sans en affecter aucune partie plus particulièrement, ce qui reviendrait assez à n'avoir aucun caractère corporel) et ne serait circonscrite que par voie de présomption. La vue ne servirait donc ici qu'à guider le raisonnement, dont le point de départ serait cette proposition implicitement pensée : la douleur doit être rapportée à la partie impressionnée par un agent mécanique propre à la déterminer. Proposition qui serait d'ailleurs démentie en un sens par les douleurs éprouvées sympathiquement dans d'autres parties du corps que celles qui sont directement atteintes ou lésées.

L'expérience semble avoir été plus complète et plus variée en ce qui regarde la localisation du mouvement. Ainsi, d'après M. le docteur Ducheune (de Boulogne), il semble qu'on peut conclure : 1° qu'un malade paralysé des deux mains, alors même qu'il connaîtrait la position et la disposition de ses mains et qu'il se les rappellerait nettement, qu'il pourrait se les représenter très-distinctement à l'esprit par l'imagination reproductive, serait incapable de mouvoir l'une ou l'autre main, comme il vient de le faire, si elle est simplement soustraite à sa vue par un corps opaque, par un écran ; 2° que si l'on place les deux mains à une certaine distance l'une de l'autre, et qu'on en demande le mouvement simultané, celle-là seule qui est regardée, et tant qu'elle est regardée seulement, peut exécuter le mouvement demandé ; 3° que le mouvement cesse aussitôt que le regard abandonne la main, ou qu'un corps opaque vient la soustraire à la vue ; 4° que le malade voyant encore sa main

par l'imagination, sous l'écran, croyait lui imprimer tous les mouvements commandés ; qu'enfin, et comme conséquence toute naturelle, le malade ne peut alors exécuter d'autres mouvements que ceux que l'œil peut suivre.

Il résulte de ce qui précède, non-seulement que la mémoire et l'imagination ne peuvent remplir en ce cas l'office de la vue, mais que ces deux facultés, chose remarquable, sont assez puissantes cependant pour persuader au malade qu'il exécute les mouvements qu'il désire accomplir, mais pas assez sans doute pour qu'il y ait fausse sensation de ce mouvement, puisqu'il y a, par hypothèse, paralysie de la sensibilité. Cette persuasion n'est donc fondée que sur un raisonnement où le malade pose en principe la fausse équation de l'imagination et de la vue.

Tout cela nous prouve bien l'influence propre de la vue ; mais il resterait à l'expliquer. L'un de nos plus ingénieux confrères, M. Sales-Girons, a essayé de le faire (1). Le fond de cette explication consiste à dire que nos mouvements habituels les moins suivis par la volonté réfléchie, n'ont pas toujours été exécutés avec cette spontanéité qui tient maintenant de l'instinct des mouvements vitaux même de la vie organique, mais qu'ils ont été péniblement appris d'abord ; que s'il est des cas où ils redeviennent impossibles sans le secours de la vue, c'est qu'ils ont été oubliés ; la paralysie n'est ici qu'une *perte de mémoire de la vue*.

Je doute que cette mémoire soit réellement perdue, puisque le malade a conservé l'idée de sa main, l'idée du mouvement qui lui en est demandé, et qu'il se figure tout cela dans sa pensée, lorsqu'il veut et qu'il croit exécuter le mouvement qu'on lui demande.

Si donc il s'agit ici d'un souvenir dont on ait conscience, il nous paraît certain que ce souvenir existe, et en ce cas l'explication donnée par M. Sales-Girons serait inadmissible. Mais s'il

---

(1) *Revue médicale*, numéro cité, p. 519-528.

est question, non plus de la mémoire du *moi*, d'un souvenir accompagné de conscience, mais bien d'un souvenir de l'*âme*, d'un souvenir inconscient, latent, comme il en existe incontestablement, l'explication aurait une certaine valeur. Or, quoique l'auteur n'ait d'abord parlé que de la mémoire qui s'exerce avec le sentiment du fait, il parle un peu plus loin d'une mémoire de la vie organique ou végétative, qu'il appelle spontanée, native, innée, et qui, elle aussi, a eu son éducation propre. « Qui peut nier, dit-il, que les poumons n'aient appris à respirer, et de proche en proche, que le cœur n'ait appris à battre, et l'estomac à digérer ? etc. »

Mais encore bien qu'on admît la perte de cette mémoire instinctive, dans le cas qui nous occupe, on n'aurait pas encore une explication satisfaisante du fait, par les raisons suivantes : 1° il n'est pas prouvé que cette mémoire soit perdue dans la circonstance dont il s'agit ; 2° on semble attacher plus d'importance, une importance exclusive même à la mémoire du *moi* ou accompagnée de conscience, qu'on suppose perdue ; 3° il semble bien prouvé cependant que cette espèce de mémoire, celle dont les actes sont accompagnés de conscience, n'est point perdue ; 4° elle paraît tout aussi propre, plus propre même que la vue, pour aider la volonté dans l'exercice des mouvements corporels ; 5° enfin on ne voit pas bien, en tout cas, comment la vue plutôt que la mémoire et l'imagination peut avoir la singulière propriété de rendre à la volonté son action sur un ensemble de muscles, ou sur les nerfs qui la mettent en jeu.

Ces difficultés m'ont porté à penser que dans l'espèce, comme disent les jurisconsultes, il y aurait plutôt paralysie de cette sensibilité générale, fort vague, mais certaine, au moins pour quelques parties et dans une certaine limite, et qui nous fait dire moyennant réflexion et à la condition de plonger pour ainsi dire par l'attention et la pensée dans les profondeurs de notre organisme : j'ai le sentiment de telle partie de mon corps. Quand ce sentiment, ou plutôt cette vague sensation vient à

manquer, et qu'on ne peut plus suivre à l'intérieur un membre auquel on voudrait commander un mouvement, il devient nécessaire de le suivre *extérieurement* ou par la vue.

II. — La sensation vague dont je parle, et qui a été justement remise en lumière dans ces derniers temps sous le nom de *sens vital*, n'avait pas échappé à un cartésien du dernier siècle, trop peu connu, l'abbé Lelarge de Liguac. Comme ses ouvrages sont assez rares, ses *Éléments de métaphysique* surtout, je crois utile de reproduire ici quelques-uns des points les plus remarquables qui se rapportent à notre sujet. Tout en résumant sa doctrine, je me servirai le plus possible de ses expressions. On verra sans peine, je crois, que notre *sens vital* d'aujourd'hui était alors le sens de la *coexistence du corps*, ou le sens de l'ensemble de notre être corporel.

« Notre attention se tourne difficilement vers nos perceptions habituelles : il faut de l'adresse pour démêler chez soi le sens de la coexistence de son corps. C'est néanmoins par ce sens que notre âme est toujours au fait de l'attitude actuelle de son corps, qu'elle sait où prendre (passez-moi l'expression) celui de ses membres qu'elle veut employer ; c'est par ce sens qu'elle trouve dans l'obscurité de la nuit le bout du pied que je veux toucher. Faites vous-même une épreuve en ce genre, dans les ténèbres ou même au jour, vos yeux étant fermés ; concevez le désir de porter tel doigt de votre main droite au bout de tel doigt de votre main gauche, vous réussirez infailliblement... Donnez à celui de vos doigts qui cherche un doigt de l'autre main des mouvements variés, circonflexes, qui vous déconcerteraient même en plein jour, si vous vouliez atteindre le doigt d'une autre personne, vous ne vous méprendrez jamais. Mais dans une pleine obscurité, cherchez sur votre table le flambeau que vous venez d'éteindre, ce ne sera qu'après avoir tâtonné que vous pourrez le trouver ; la différence du succès est évidente : c'est que l'arrangement de votre table ne vous est connu qu'à la faveur de la lumière qui vous manque dans cette dernière

expérience, et que dans les autres le sens intime de la coexistence de votre corps vous fait beaucoup mieux concevoir la vraie *situation de vos membres* que ne ferait le plus beau jour (1). »

Je pourrais ajouter un grand nombre d'autres passages qui prouveraient non-seulement que le sens vital n'a point échappé à l'oratorien pénétrant que je viens de nommer, mais qu'il a même été de sa part l'objet d'une étude assez approfondie (2). Quelques citations y suffiront : « par le sens de la coexistence de notre corps nous l'avons tout entier toujours présent. La vue nous fait distinguer de notre être tous les corps qu'elle nous montre (même le nôtre); le sens de la coexistence de notre corps approprie ce même corps à notre intelligence. » Ce sens intime est, en effet, comme un lieu commun où l'âme et le corps se sentent d'un sentiment mêlé. Mais nous verrons bientôt qu'il n'y a là aucune liaison nécessaire, et que ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées d'abord. Continuons. « Comme nous apercevons d'un seul coup d'œil toutes les couleurs que présente la surface d'un objet, l'âme sent ainsi de la douleur au pied, une douce chaleur aux mains, elle trouve sa tête saine. Enfin comme la perception d'une figure noire est réelle dans l'âme, quoique l'objet ne renvoie vers l'œil aucun rayon coloré, de même le sens de la coexistence de notre corps est très-réel, quoique aucune partie de notre corps ne reçoive pas d'impression accidentelle. De ces observations nous devons tirer deux conséquences : l'une que l'erreur par laquelle notre âme met la douleur dans le pied, et s'unit à elle, est de la même espèce que celle par laquelle nous revêtons les objets de couleur; l'autre que pour bien saisir ce fond toujours subsistant de perception habituelle de notre corps, il faut le surprendre lorsque nous ne sentons ni froid, ni chaud, ni douleur, ni plaisir. Qu'on nous demande alors ce que nous éprouvons dans notre corps; rien,

(1) *Éléments de métaphysique*, p. 103 et 104.

(2) *Ibid.*, p. 105-119, 130-135, 209, 225, 227, 230.

dirons-nous. Mais en faisant cette réponse, doutons-nous que notre corps existe sous toutes ses dimensions? Non certainement. C'est alors que la perception habituelle de l'existence de notre corps est sentie dans toute sa simplicité. \*

Nous terminerons là des citations qu'il nous serait facile de multiplier; et nous passerons à la dernière question que nous nous sommes posée dans le principe, celle de savoir si c'est au sentiment vital que nous devons la notion de notre corps.

III. — Je dis notion, et non perception. Je perçois mon corps, comme j'en perçois un autre par la vue et le toucher. La partie ainsi perçue se distingue de l'organe qui perçoit, lui est étranger. Seulement, dans le toucher, le sens qui touche est affecté comme la partie touchée; il y a double perception tactile, parce que le tact est un sens général répandu sur toute la surface du corps. La perception n'est, à la prendre que pour ce qu'elle est au fond, en réalité et non en apparence, qu'un état intellectuel cognitif, accompagné de l'idée ou conception que cet état est occasionné par quelque chose d'étranger à ce qui l'éprouve. Ce quelque chose est de plus conçu comme possédant des propriétés particulières que nous considérons comme les causes objectives de nos perceptions. C'est par là, par ces propriétés que les corps nous impressionnent; elles sont même regardées comme la matière ou l'objet propre de nos perceptions.

Mais en réalité nos perceptions, comme états intellectuels, ne sont qu'en nous et ne peuvent ressembler en rien aux qualités des corps qui les suscitent dans notre esprit, en excitant les organes, en mettant en jeu le principe qui pense en nous, principe qui produit immédiatement sa détermination ou manière d'être cognitive que nous appelons perception. La perception n'est donc qu'un état de l'esprit, état fatal, ou résultant infailliblement de l'action provoquée par les impressions du dehors sur nos organes, ou par le seul mouvement vital de ces

organes, ou de l'organe central et commun, comme dans l'hallucination ou les rêves.

Quoi qu'il en soit, une perception vraie ou chimérique prise en elle-même n'est qu'un état cognitif du moi. La sensation est plus subjective encore s'il est possible. Dans notre état actuel de développement elle est rapportée à quelque partie du corps comme à son siège, il est vrai, mais il faut distinguer cette notion de rapport, de la sensation elle-même, aussi bien que de la partie du corps à laquelle le principe sentant la rapporte, à plus forte raison du corps tout entier. Il faut la distinguer surtout de la notion de corps en général, ainsi que des notions accessoires de corps propre et de corps étranger, suivant qu'il s'agit de notre corps ou d'un autre.

C'est donc à dire que la sensation éprouvée et la perception produite sont tout autre chose que les corps et leurs propriétés, autre chose que les notions de corps et de rapport de corps entre eux, de corps à nous appartenant, faisant partie de notre être total, ou plutôt nni à l'agent qui pense en nous et que nous sommes tout particulièrement, que nous appelons *moi*, dans le sens le plus strict du mot.

La sensation ou la perception, ainsi conçue, n'est à coup sûr qu'un état affectif ou cognitif, une détermination pure et simple du moi, où l'analyse ne trouvera jamais la notion de corps qui n'y est pas.

La sensation plus vague qui se rapporte aux profondeurs de l'organisme, par exemple celle qui résulte de l'effort musculaire, ne contient pas davantage la notion de corps, de corps à soi, pas plus que celle d'un corps étranger. Elle ne contient pas les notions d'étendue à trois dimensions.

Si donc ces notions diverses s'y rattachent maintenant, je veux dire dans nos jugements habituels d'aujourd'hui, c'est en vertu d'une opération toute synthétique. C'est donc un jugement par synthèse et non un jugement par analyse.

Or cette synthèse n'a été possible qu'à la longue par une série



de mouvements et d'observations où la pensée a fini par constituer les notions de *corps-mien* et de *corps non-mien*, de *corps* en général.

Il est impossible, en effet, de rapporter par la pensée, un état sensitif quelconque à son propre corps, de se concevoir ou penser, sentant son corps, ou de donner un autre objet que l'état même du moi, un autre siège ou sujet à cet état que le moi lui-même, quand on n'a pas encore l'idée ou la notion de corps en général, et la connaissance de son corps propre.

Or le sens vital ne peut rien donner de semblable, il est obtus, indéfini, n'emportant aucune des notions qui correspondent à ce qu'on appelle qualités premières ou essentielles des corps; c'est à l'occasion de l'exercice des sens extérieurs d'abord spontané, prolongé, observé, voulu enfin par l'exercice du toucher surtout, que la raison produit spontanément les notions d'étendue impénétrables à trois dimensions, celle d'un sujet qui revêt ces qualités, en un mot la notion de corps, de corps étranger à nous, et celle du corps que nous sommes.

Une fois en possession de ces notions nous pouvons rapporter à notre corps les sensations que nous éprouvons par son intermédiaire, mais pas plus tôt. Cette double notion seule : *notre corps*, est absolument étrangère à toute sensation, en ce sens qu'il n'y a là ni plaisir, ni peine, ni état sensitif quelconque. Or pour se penser un corps, pour s'en donner un, pour y rattacher mentalement par la pensée, par un jugement, quelque état que ce soit, il faut en avoir la notion.

Ce qui abuse ici, c'est, d'une part, qu'on ne démêle plus maintenant dans les opérations de l'esprit, des faits étroitement unis par l'habitude et qui s'accomplissent avec une facilité et une rapidité telles que nous n'y distinguons plus les différences qu'ils recèlent cependant, et que nous avons grand-peine à concevoir que ces associations d'éléments divers aient jamais été l'objet d'une longue étude et soient le produit de facultés ou fonctions du principe pensant; c'est, d'autre part, que nous ne distinguons

pas assez ce qui est d'instinct, et ce qui est d'intelligence et de réflexion.

Il est certain que les animaux disposent de leurs membres comme s'ils *savaient* qu'il en sont pourvus; qu'ils se dirigent dans leurs rapports avec les choses du dehors, comme s'ils en avaient une connaissance approfondie et réfléchie, et qu'ils ne se confondent point avec ce qui n'est pas eux. On ne peut guère douter non plus que l'enfant n'ait son instinct, qu'il ne se distingue par là de sa nourrice, qu'il n'exécute une multitude de mouvements qui supposeraient dans une intelligence plus développée qu'il sait qu'il a un corps, que ce corps est distinct de tous ceux qui l'environnent, etc. Mais qui pourrait penser que son âme n'est pas encore comme noyée dans tout son corps, que son premier moi, sa première personne à ses yeux, n'est pas sa personne physique, que, du reste, il ne distingue pas de sa personne morale? Il ne prend possession de lui-même que peu à peu, en commençant par le corps, en pénétrant ensuite plus avant. Il entre pour ainsi dire chez lui par les portes qui donnent sur le monde extérieur. Il ne finit par y être tout à fait qu'autant qu'il se possède par la réflexion comme principe pensant. Jusque-là il n'avait qu'une conscience spontanée de cette partie essentielle de son être. Tout en lui, ses mouvements, ses gestes, ses cris, ses paroles supposaient cette plénitude d'être; mais il n'en avait pas encore démêlé les ingrédients par le regard de la réflexion. C'est ce regard qui manque à l'animal et qui empêche qu'il ne soit une personne réelle. L'animal n'est donc une personne qu'en puissance, comme l'embryon humain, le nouveau-né peut-être, mais avec cette différence essentielle que le type auquel l'animal appartient ne comporte pas un développement qui puisse s'élever jusqu'à la personnalité réfléchie, tandis qu'il en est tout autrement dans l'homme.

Il résulte de ce qui vient d'être dit, si nous nous sommes bien fait comprendre : 1° que le sens intime est essentiellement différent de la sensation telle qu'on l'entend habituellement, et

même du sens vital, qui n'est qu'une sorte de sensation ; 2° que le sens vital a été bien connu et bien décrit sous le nom de sens de la coexistence de notre corps, au XVIII<sup>e</sup> siècle ; 3° enfin, que le sens vital, loin de donner la notion de corps personnel, la suppose. Tels sont les trois points que nous tenons à établir.

---

---

DU

## PTYALISME CHEZ LES ALIÉNÉS

Par M. le Docteur BERTHIER,

Médecin en chef des asiles d'aliénés de Bourg (Ain),  
Membre correspondant de la Société médico-psychologique.

---

La salive, en dehors des besoins physiologiques, peut être provoquée par une action chimique, un irritant mécanique, un excitant moral, le fait de l'habitude. L'absorption mercurielle, l'engorgement des parotides, la fumée du tabac, la colère, le souvenir, etc., en sont des preuves banales.

Or, au fond de chacun de ces exemples se retrouve l'influence nerveuse. Nous savons, en effet, que les maladies où elle a le plus d'empire sont celles où est le plus fréquente la salivation :

Hystérie, épilepsie, fureur, rage.

Quoi donc d'étonnant que dans la folie, qui a pour *substratum* obligé une névrose continuelle, ce phénomène se présente? Les aliénistes les mieux accrédités le regardent comme très-commun, Esquirol et Fodéré surtout : le premier l'attribuant au spasme (*Maladies mentales*, t. I<sup>er</sup>, pp. 85 et 389); le second, à une surexcitation (*Traité du délire*, t. I<sup>er</sup>, pp. 117 et 572). Tous les deux établissent qu'il accompagne maintes fois l'état maniaque. D'autres, tels que M. Morel, constatent d'une manière moins absolue qu'il n'est pas rare dans le délire général (*Études chimiques*, t. XI, p. 431).

Cependant aucun d'eux ne parle de traitement. Toujours cette même tendance de négliger la chronicité! C'est pour combler cette lacune que je me permets de prendre aujourd'hui la plume.

On peut ranger sous trois chefs les causes de la sputation continue des fous :

- 1° L'agitation ;
- 2° Les troubles hallucinatoires ;
- 3° Les désordres de l'estomac.

Sur vingt cracheuses étudiées pendant un an, nous en avons rencontré huit atteintes de manie ou de mélancolie avec exacerbations. Trois d'entre elles ne se livrent à leur tic que durant l'accès. Six autres étaient en proie à des hallucinations ou illusions du goût, qui les forçaient à se débarrasser d'odeurs infectes ou de liquides empoisonnés. Enfin, quatre se plaignaient de délabrement, de faiblesse, de gastralgie ; elles étaient pâles, maigres, presque anémiques. Quant aux dernières, en voie de démence ou de stupidité, il a été impossible d'en arracher un renseignement formel.

Sans cesse occupées à opérer des mouvements d'expuition ou à les simuler, rejetant parfois des quantités considérables d'un liquide baveux ou spumeux dont elles inondaient leurs mouchoirs, souillaient le parquet ou remplissaient des cuvettes, ces malades étaient un objet de dégoût. Le bol alimentaire, insuffisamment humecté ou mal imprégné, descendait laborieusement dans le pharynx, et la première digestion s'accomplissant avec peine, fournissait à la nutrition des matériaux imparfaits ; de là des pesanteurs, de l'acidité, le dépérissement.

Quoique ayant observé, le docteur Pic et moi, cette anomalie, nous n'avions jamais cherché sérieusement à la combattre ; des collutoires, des gargarismes, des frictions, n'avaient amené aucun résultat. Nous étions persuadés, du reste, que toute lutte serait vaine, le mal étant d'origine nerveuse liée à l'aliénation.

Le hasard, parfois si bon guide, nous servit dans des circonstances analogues à celles de la cure de la diarrhée.

Une aliénée de la Seine, incohérente et tapageuse, épuisée par cette *cracherie* morbide (qu'on me pardonne le néologisme),

fut mise au régime tonique : viande quotidienne, à l'exception du vendredi ; goutte de vin pur à la fin de chaque repas ; infusion de café, selon l'ordonnance.

La sœur chargée de la surveillance de la salle me demanda au bout de deux mois si je ne jugerais pas à propos de supprimer ce régime, madame J... se portant très-bien ; plus de crachoir, plus de sialisme.

Pourquoi, pensais-je, ne tenterions-nous point l'expérience ? Peut-être cet acte maladif tient-il à une débilité organique ? Essayons. Je dressai une liste des femmes dans le même cas, au nombre de vingt, ai-je dit. Les quatre dont l'infirmité provenait d'affaiblissement guérissent. Les trois maniaques ne cessèrent que lorsque tomba l'agitation. Parmi les six hallucinées, il fallut une thérapeutique plus complexe. Le mal prenant sa source chez elles dans une disposition morale, je fis appel aux éléments de son ordre. J'enjoignis à mes lypémanes d'avoir à se corriger, sous peine de remèdes énergiques et désagréables : « N'était-ce point une chose répugnante et nuisible à la santé ? » L'avertissement ne suffit pas. J'eus recours à l'intimidation ; elle obtint un amendement.

Les affusions et la douche triomphèrent.

Les crachoirs ont peu à peu été supprimés, et les cracheuses ont disparu de la *Madeline*.

Je n'ai pas cru qu'il y eut lieu de décliner ici les nom, âge, domicile, symptômes des personnes qui ont fait le sujet de mes observations. C'eût été, ce me semble, une répétition superflue, sinon fastidieuse.

Dès que j'en aurai le loisir, je continuerai l'épreuve chez les hommes, où des succès partiels me prédisent la même conclusion.

En résumé, le ptyalisme chronique des aliénés dépend :

De l'atonie des premières voies, et alors il doit être combattu par un régime substantiel ;

De sensations hallucinatoires, et alors il doit être combattu

par des agents moraux, notre pouvoir n'ayant aucune prise directe sur un ordre de lésions jusqu'ici inaccessibles ;

D'une surexcitation générale, et il doit alors être combattu par les sédatifs et antispasmodiques propres à la manie.

De ces trois genres, le dernier est le plus rebelle, parce qu'il est inhérent à la maladie principale. Les deux premiers se guérissent facilement avec l'aide expresse du temps.

---

---

# Médecine légale.

---

## QUESTION D'INTERDICTION

---

### RAPPORT

DE M. PARCHAPPE.

---

En vertu d'un jugement du tribunal civil de première instance du département de la Seine, en date du 30 juin 1858, qui ordonne :

« Que par le docteur Parchappe, que le tribunal commet à  
» cet effet et qui prêtera serment entre les mains du président  
» du tribunal, Scholastique Descharmes sera vue et visitée à  
» plusieurs reprises, à l'effet de rechercher et constater par  
» tous les moyens qui seront jugés utiles par ledit docteur Par-  
» chappe, quel est actuellement l'état mental de ladite fille  
» Descharmes et particulièrement si elle se trouve dans un état  
» d'imbécillité, de démence ou de fureur qui la rende incapable  
» de gouverner sa personne et d'administrer ses biens ; »

Je soussigné Jean-Baptiste-Maximien Parchappe, docteur en médecine, inspecteur général de première classe des établissements d'aliénés, officier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, demeurant à Paris, après avoir prêté serment entre les mains de M. le président du tribunal civil, après avoir visité mademoiselle Descharmes, les 23 juillet et 12 novembre 1858, et avoir pris connaissance de divers documents authentiques ci-dessous énumérés, ai rédigé, ainsi qu'il suit, mon rapport en réponse aux questions posées par le tribunal.



*Documents.*

- 1° Jugement du tribunal civil du 9 octobre 1841 ;
- 2° Interrogatoire de mademoiselle Scholastique Descharmes des 22 et 25 janvier 1842 ;
- 3° Certificat de M. le docteur Mitivié du 9 mars 1842 ;
- 4° Rapport de M. le docteur Trélat du 4 avril 1842 ;
- 5° Rapport de MM. les docteurs Andral, Bleyuie et Ferrus du 13 avril 1843 ;
- 6° Rapport de M. le docteur Leuret du 17 juillet 1846 ;
- 7° Procès-verbal d'enquête du commissaire du 16 juillet 1846 ;
- 8° Délibération du conseil de famille du 11 janvier 1848 ;
- 9° Interrogatoire de mademoiselle Descharmes du 15 février 1848.

*Faits.*

Le 9 octobre 1841, sur les conclusions de M. et M<sup>me</sup> d'Aigremont, demandant l'interdiction de mademoiselle Scholastique Descharmes, leur parente, à raisou de l'existence d'un état d'aliénation mentale durant depuis sept aus, et rendant cette demoiselle incapable d'administrer ses biens et de gouverner sa personne, le tribunal civil de première instance de la Seine ordonna que le conseil de famille de mademoiselle Descharmes serait convoqué et assemblé pour donner son avis sur la situation mentale de cette demoiselle et qu'elle serait ensuite interrogée en la chambre du conseil.

Dans la délibération du conseil de famille, à la date du 14 décembre 1841, à la inajorité de quatre voix contre trois, il a été conclu à la convenance de l'interdiction.

De l'interrogatoire subi par mademoiselle Descharmes, le 22 janvier 1842, devant M. Duret d'Archiac, il résulte que toutes les réponses de cette demoiselle ont été raisonnables et pertinentes, et qu'elle a expressément repoussé et nié, comme

*absurdes et inventés par des fous, les motifs donnés à sa réclusion volontaire dans sa maison, notamment la crainte de quelque chose dans l'air qui pourrait lui nuire, d'ennemis surnaturels, tels que génies, dragons ailés, amour armé de traits.*

La seule réponse qui ait paru s'écarter de la raison, est celle relative à des membres de sa famille... En rendant compte des relations qu'elle a eues avec une nièce, qu'elle avait désiré élever chez elle, elle a dit :

« La petite que je désirais avoir est la fille de la paysanne  
 » représentée dans le tableau que je vous désigne, revêtue d'un  
 » costume rouge ; l'homme à côté d'elle est Paul Tardif, mon  
 » cousin. »

Dans un second interrogatoire, le 25 janvier 1842, elle s'est exprimée à ce sujet ainsi qu'il suit :

« Je ne puis pas affirmer que le personnage, que je crois  
 » représenter ma nièce dans ce tableau, soit réellement ma  
 » nièce... Tous les jours on croit voir, dans un tableau, qu'on  
 » croit ressembler à quelques-uns de nos parents. C'est pour-  
 » quoi je n'ose pas affirmer que ce soit réellement le portrait de  
 » ma nièce ; mais je me rappelle parfaitement, que lorsque M. Fo-  
 » restier a acheté ce tableau, trois mois avant sa mort, il me fit  
 » appeler pour me le montrer, comme il le faisait habituelle-  
 » ment. Je m'écriai : Il ressemble beaucoup à un de mes pa-  
 » rents nommé Tardif, et à ma nièce Descharmes. »

Sur la demande de M. et M<sup>me</sup> d'Aigremont, MM. les docteurs Mitivié et Trélat, médecins des aliénées de la Salpêtrière, ont visité mademoiselle Descharmes en mars et avril 1842.

Dans un certificat du 9 mars 1842, M. le docteur Mitivié, après avoir constaté que mademoiselle Descharmes lui a dit :

« Qu'elle avait été toute sa vie fort tourmentée par les  
 » hommes ; qu'ils lui avaient, dans toutes les situations, suscité  
 » toute sorte de tracassés de maladie ; qu'ils lui avaient ravi la  
 » liberté ; que depuis quatre ans ils la tiennent à la chaîne,

« l'accablent d'un lourd fardeau ; que, par des moyens secrets,  
 « ils lui font éprouver une multitude de sensations, de malaises ;  
 « ils influencent tout ce qui l'entoure ; ils maîtrisent toutes ses  
 « volontés, l'obligent à rester isolée, à ne recevoir personne ;  
 « l'empêchent de s'occuper de ses affaires ; qu'ils exercent sur  
 « elle une machination diabolique dont elle voudrait bien être  
 « débarrassée. On lui fait espérer que cela finira au mois  
 « d'avril, lorsque sera terminée la collection de gravures des  
 « galeries de Versailles... »

Conclut en ces termes :

« Ces préoccupations, ces illusions, cette manière d'être de  
 « mademoiselle Descharmes la tiennent dans une étreinte mo-  
 « rale malade, qui constitue une véritable aliénation mentale  
 « partielle. »

Dans un rapport du 4 avril 1842, M. le docteur Trélat a constaté que, durant le cours d'un long interrogatoire, mademoiselle Descharmes a fait à quelques-unes de ses questions les réponses suivantes :

« Il ne dépend pas de moi de sortir, puisque les hommes ne  
 « le veulent pas. Les hommes ont été méchants pour moi. Je  
 « sortirai quand cela sera fini. Ma santé ! oh oui ! elle est belle,  
 « ma santé ! après toutes les douleurs que j'ai éprouvées, après  
 « vingt-huit ans de martyre et tous les supplices que j'ai  
 « soufferts. »

« On me tirait les membres, on me martyrisait la tête et l'on  
 « m'avait fait devenir, à force de m'empêcher de manger et de  
 « dormir, comme un véritable squelette.

« Eh bien ! oui... les singes ! voilà un beau spectacle, que  
 « les singes ! Ils m'ont causé assez de mal, pour que je ne  
 « cherche pas à les voir, quand ils venaient me faire continuel-  
 « lement des grimaces et des insultes, quand ils m'allongeaient  
 « les jambes, quand ils m'ouvraient la bouche à me déchirer,  
 « quand ils m'écartaient les os du crâne, quand ils m'écras-  
 « saient la tête et m'adressaient mille injures..

« Je les voyais comme je vous vois. »

« Ils me disaient et prétendaient exiger de moi les choses les plus horribles. Ils voulaient me forcer à me livrer à eux, et, sur mon refus, me jetaient à bas de mon lit, me réduisaient en eau de boudin, me plaçaient dans un corbillard, puis me conduisaient au cimetière où ils me faisaient manger des morts. »

« — Entendiez-vous leurs voix ? — Comme je vous entends. »

« — Pouviez-vous les voir ? — Comme je vous vois. »

« — N'avez-vous eu à vous plaindre que des singes ? — Des singes et des hommes, qui ne valent pas mieux et qui m'accablaient de sottises et d'injures. »

« Dominée par des influences physiques et magnétiques, elle ne peut s'y soustraire. »

« — Pour qui conservez-vous donc ? — Moi, je ne conserve rien, je n'ai rien, je donne tout parce que je n'ai besoin de rien. »

« — A qui donnez-vous donc ? — Je donne à M. ... pour qu'il en fasse un bon usage. » (M. le docteur Trélat a oublié le nom.)

M. le docteur Trélat a résumé son rapport en ces termes :

« Séquestration absolue, bizarrerie de faire tout elle-même dans son grand appartement et de n'avoir, pour les commissions du dehors seulement, qu'une femme de ménage dont la présence n'est pas constante ; abandon presque complet de ses affaires, de la surveillance qu'exige la propriété des biens et du bon ordre auquel l'ont toujours disposée ses goûts et ses habitudes ; idées tout à fait déraisonnables ; éloignement prononcé pour les liens qui ont le plus de force au fond du cœur de l'homme, ceux de la famille ; illusions et hallucination des sens : tels sont les signes certains auxquels il n'est pas permis de méconnaître l'état d'aliénation de mademoiselle Descharmes. »

Un jugement du tribunal de première instance, à la date du

29 avril 1842, repoussa purement et simplement la demande en interdiction.

Sur l'appel, la cour ayant ordonné, par arrêt du 25 juillet 1842, que mademoiselle Descharmes serait examinée par trois médecins. MM. les docteurs Audral, Bleyne et Ferrus, désignés par la cour, ont consigné, dans un rapport du 13 avril 1843, leurs conclusions sous la forme de réponses à plusieurs questions qu'ils se sont posées.

A cette première question : *Mademoiselle Descharmes est-elle atteinte d'une aliénation mentale parfaitement caractérisée et cette maladie est-elle de nature à enlever nécessairement à cette demoiselle le libre exercice de ses facultés intellectuelles ?* les experts ont donné la réponse suivante :

« Mademoiselle Descharmes, âgée de cinquante-six ans, est  
» d'une constitution forte et robuste même ; mais elle est plus  
» irritable que ne le sont pour l'ordinaire les gens de sa profession. Son esprit, d'une portée ordinaire, paraît naturellement  
» droit, mais enclin à l'exaltation. Son caractère est honorable,  
» juste, mais un peu bizarre. Sa conduite semble avoir été  
» irréprochable, mais nous ne pensons pas que ce ne sera pas  
» sans avoir éprouvé des combats assez vifs. Les soussignés ont  
» reconnu, chez mademoiselle Descharmes, l'existence de quelques hallucinations qui datent de fort loin ; peut-être même,  
» ainsi que les discours de cette demoiselle pourraient le faire  
» croire, ces hallucinations remontent-elles à la plus grande  
» jeunesse de la malade. Mademoiselle Descharmes est persuadée que des individus malveillants, des enchanteurs même,  
» agissent sur elle au moyen de l'électricité, quand elle quitte  
» son domicile, et qu'ils apostent des gens pour lui faire des  
» grimaces ou lui adresser des propositions deshonnêtes. Elle  
» dit que, lorsqu'elle pense à sortir, elle éprouve à l'estomac  
» un malaise, une sensation bien pénible, qui lui donne mal à  
» la tête et qui fait disparaître sa résolution.  
» Les hallucinations peuvent être considérées sans doute

« comme l'un des phénomènes les plus saillants et les plus caractéristiques de l'aliénation mentale ; mais elles ne constituent pas par elles-mêmes une aliénation mentale incontestable et n'entraînent pas toujours le délire. Parfois, au contraire, les malades qui en sont atteints, conservent la conscience de leur état et reconnaissent eux-mêmes leur erreur. Ils ne sont pas tous dominés par leurs fausses impressions, au point d'agir conséquemment aux hallucinations qu'ils éprouvent, et quand d'autre part les déterminations auxquelles ils s'abandonnent ne nuisent à personne et ne les poussent à aucun acte nuisible, ils ne doivent pas, suivant les soussignés, être considérés comme de véritables aliénés, c'est-à-dire comme des individus qui ont perdu toute liberté morale et qui ne peuvent manquer de nuire à eux ou à la société. »

C'est en s'appuyant sur les faits par eux constatés et en leur appliquant cette doctrine sur les hallucinations, que les experts ont été conduits à conclure, en réponse aux autres questions par eux posées :

2° Qu'ils n'y avait pas lieu de considérer mademoiselle Descharmes « comme une aliénée envers laquelle la société a des précautions à prendre ; »

3° Qu'ils ne pensent pas que la maladie de mademoiselle Descharmes « puisse la porter à troubler la tranquillité publique ; »

4° Qu'ils regardent la séquestration, ayant pour but le traitement de la maladie, comme inutile, à raison de son incurabilité, et comme pouvant être nuisible à la malade ;

5° Qu'ils ne pensent pas que mademoiselle Descharmes « puisse compromettre sa fortune par des prodigalités ou céder à des tentatives de captation ; mais qu'ils conçoivent toutefois qu'un état semblable à celui dans lequel elle se trouve puisse inspirer, sous ce rapport, des inquiétudes ; »

Enfin 6° qu'ils pensent « que l'interdiction serait une mesure complètement superflue et dès lors beaucoup trop rigoureuse, qu'elle pourrait même entraîner des inconvénients graves par

» l'affliction qu'elle causerait à mademoiselle Descharmes, et  
» que la seule mesure qu'ils puissent regarder comme appli-  
» cable serait la nomination d'un conseil judiciaire. »

Le jugement de première instance, repoussant l'interdiction, fut confirmé par un arrêt de la cour d'appel à la date du 26 juin 1843.

En exécution d'un réquisitoire du procureur du roi à la date du 26 juin 1846, le commissaire de police du quartier du Mont-de-Piété et M. le docteur Leuret, médecin de la Salpêtrière, ont dû visiter mademoiselle Descharmes et rechercher les causes de l'état de séquestration dans lequel se trouvait cette demoiselle.

Dans un rapport à la date du 17 juillet 1846, M. le docteur Leuret a constaté, en ce qui concerne l'état mental de mademoiselle Descharmes, les faits suivants, qui se trouvent aussi attestés par le procès-verbal d'enquête du commissaire de police, à la date du 16 juillet 1846 :

« La demoiselle Descharmes est une personne forte, bien  
» constituée, physiquement bien portante ; elle est âgée de  
» cinquante-huit ans et paraît en avoir au plus quarante-cinq...  
» Elle n'a pour l'aider qu'une femme chargée seulement de  
» quelques gros ouvrages et de commissions.

« C'est presque à regret qu'elle a cette femme et elle voudrait bien faire elle-même ses commissions, mais on l'en empêche.

« Interrogée sur cet empêchement, elle répond avec un calme parfait, mais d'une manière tout à fait déraisonnable.  
» Elle serait heureuse de sortir, mais elle n'ose pas. Depuis l'âge de huit ans, elle est persécutée. Ce sont des mystères du gouvernement. Elle aime beaucoup le monde ; elle aurait voulu être mariée, mais on a détourné d'elle tous ceux qui auraient pu se présenter. On a beau faire, on ne la laissera qu'en l'égorgeant. Ceux qui la tourmentent ne sont pas des personnes déterminées, c'est tout un peuple.

» A l'âge de seize ans, persécutée comme elle l'est encore  
» aujourd'hui, elle s'est jetée à l'eau. Alors elle était déjà et  
» n'a pas cessé d'être la reine martyre.

» La maison qu'elle habite est remplie de gens artificiels et  
» invisibles qui lui disent des horreurs. Quand quelqu'un  
» vient la voir, les artificiels entendent tout ce qui se dit chez  
» elle, dénaturent tout, et, quand ensuite elle est seule, ils lui  
» reprochent tant d'horreurs qu'elle n'ose plus recevoir per-  
» sonne.

» On lui donne de l'insouciance, du dégoût, de l'ennui ; on  
» l'oblige à crier. Quand elle se met à la croisée, on lui fait des  
» signes et on siffle pour la forcer à rentrer. Si elle sort pour  
» acheter quelque chose, les invisibles la suivent et la persé-  
» cutent.

» Pendant le récit de ses peines, elle s'interrompt à diffé-  
» rentes reprises pour répondre aux invisibles qui, malgré notre  
» présence, l'interrogent, l'insultent. »

Les conclusions du rapport de M. le docteur Leuret sont les suivantes :

« Oui, la demoiselle Descharmes est atteinte d'aliénation men-  
» tale.

» Non, elle n'a pas l'intelligence complète de sa position ;  
» mais cette position lui est imposée seulement par la ma-  
» ladie. »

Et il ajoute :

« Je devrais m'arrêter ici ; mais, dans le cours de mon rap-  
» port, j'ai parlé de la possibilité d'un homicide, d'un incendie.  
» J'ai parlé d'une maladie pour le traitement de laquelle le  
» placement dans un établissement spécial est ordinairement  
» recommandé. Que faire contre la maladie ? que faire pour  
» prévenir des malheurs reconnus possibles ?

» Contre la maladie, rien ; elle est très-ancienne, elle est  
» incurable.

» Contre les malheurs reconnus possibles, une surveillance



» affectueuse et éclairée. La folie, longtemps stationnaire, peut  
» tout à coup prendre de l'intensité. Si cela arrivait, c'est alors  
» seulement qu'il faudrait y pourvoir. »

Le 26 novembre 1847, sur une nouvelle demande en interdiction, le tribunal civil a ordonné que le conseil de famille serait appelé à donner son avis sur l'état mental de mademoiselle Descharmes, et qu'il serait procédé à l'interrogatoire de cette demoiselle.

Le conseil de famille, convoqué le 11 janvier 1848, a été d'avis, à la majorité de quatre voix contre trois, « qu'il n'y a  
» pas lieu de prononcer l'interdiction de la demoiselle Des-  
» charmes, et, aussi à la majorité de quatre voix contre trois,  
» qu'il y aurait lieu au moins de lui nommer un conseil judi-  
» ciaire. »

L'interrogatoire, subi le 15 février 1848 par mademoiselle Descharmes devant M. Louis Pasquier, juge, et M. Asse, substitut du procureur du roi, constate les faits suivants :

« D. Quels sont vos nom, prénoms, âge, profession et domicile ?

» R. Demoiselle Descharmes Scolastique .. Juste ciel ! qu'il  
» est difficile de sortir de la plume volante... M. Denormandie  
» avait bien raison de le dire : Il est plus facile de gagner  
» son bien que de le garder... Quant à mon âge, je n'en sais  
» rien. Donnez plus qu'il y a ; mon extrait de baptême, je n'ai  
» pas pu le lire.

» D. Êtes-vous seule ici ?

» R. Pourquoi aurais-je quelqu'un avec moi ? A l'âge de dix-  
» neuf ou vingt ans, j'aurais pu me marier ; mais des esprits  
» invisibles m'en ont empêchée.

» D. Connaissez-vous M. de Bénazé ?

» R. Je ne sais ce que vous voulez me dire. C'est un beau  
» protecteur, sacré matin !... Je mourrais bien de faim avec  
» ces messieurs. Je suis une grande bête. Je voudrais que les  
» procès se jugeassent en place publique, en présence de l'uni-

» vers. Vous venez pour me tâter. Oh ! justice divine ! peux-tu  
» laisser de pareils crimes s'accomplir sur la terre. Il y a dix  
» ans que M. Forestier est mort, le 3 février. Ce mois-ci, nous  
» allous entrer dans le printemps. Il y a longtemps que l'ou me  
» chautait : Joli mois de mai, quand reviendras-tu, pour  
» torcher le ... Et l'on ne m'a jamais rien torché.

» M. le préfet, en passant, m'a dit : Voilà une jolie affaire.  
» Ce sont des escamoteurs. Une voix me disait : Pauvre inno-  
» cente ! il faut chasser tout cela. Henri IV qui tient l'épée dé  
» la paix dans les mains. Il y a trois ans que je suis seule, par  
» économie pour mes bourreaux. Je sors avec une fille dont je  
» suis la servante. La plus belle sainteté, ce sont les mœurs. Ce  
» n'est pas le tout de faire des images, il faut être honnête homme.

» Il y a deux bourreaux qu'on ne voit pas. Ils sont mis là par  
» le gouvernement. Et, comme dit M. Fontaine, tout ce qui est  
» mystérieux est mauvais. La nuit, mes bourreaux me pour-  
» suivent encore. Je ne peux pas trouver un coin. J'ai traîné  
» mon lit partout. C'est un mystère du gouvernement pour  
» nous enrichir tous. C'est un nouvel arrachement de cœur  
» pour enrichir les bourreaux.

» Si ma fortune était bien administrée, j'aurais 30 000 livres  
» de rente. J'ai 5000 francs sur le grand livre, une maison rue de  
» Richelieu. Je n'amasse rien, parce qu'il y a des escamoteurs.

» Quand je vois des hommes, je crains toujours de les offen-  
» ser, parce qu'il ne faut pas donner la main à personne.

» Partout où j'ai été, j'ai eu la confiance de tout le monde.  
» Je ne tiens pas d'écritures. On ne veut pas me laisser de plu-  
» mes. Dès l'âge de six ans, on m'enlevait toutes les bonnes.

» On a mis mon père en prison. On a fait engager mon frère  
» avant qu'il n'ait l'âge, et on l'a fait insulter par le curé.

» J'ai entendu dire qu'il y avait eu dans la noblesse des gens  
» qui nous avaient pris notre bien.

» L'hôpital, les pensions, les couvents : je ne puis supporter  
» tout cela. J'aime la liberté.

« Nous devons constater que, pendant toute la durée de l'interrogatoire, la demoiselle Descharmes a montré une grande exaltation. A chaque instant, elle se levait et se promenait dans son appartement. Elle parlait très-haut, et quelquefois semblaît excitée par la colère. Quand nous sommes arrivés, elle nous a dit que nous étions des voleurs. Et ce n'est qu'après des explications assez longues que nous sommes parvenus à lui faire entendre que nous étions délégués par la justice et qu'elle devait nous répondre. Sa conversation est très-décousue : elle passe d'une idée à l'autre sans transition. Ce qui paraît la dominer, c'est la crainte des esprits invisibles et des bourreaux, qui la tourmentent continuellement. Elle parle aussi d'*artificiels* et nous a même donné ce nom à plusieurs reprises, et nous a dit aussi que, s'il y avait une justice, nous serions tous pendus ; et a répété aussi plusieurs fois qu'elle aurait bien voulu se marier, mais que ses bourreaux ne le lui ont jamais permis ; que ce sont des arrachements de cœur. Comme aussi, qu'on lui faisait dire, malgré elle, une foule de cochonneries ; qu'elle est très-bonne, mais que d'un agneau on fait souvent un tigre. »

Par jugement du 5 mai 1848, le tribunal de première instance a sursis à statuer pendant un an sur la demande en interdiction, et a nommé le sieur Debiche administrateur des biens et affaires de ladite demoiselle.

Enfin, c'est par suite d'un jugement du 30 juin 1858 que j'ai dû visiter mademoiselle Descharmes, et constater son état mental actuel.

Voici en fait les résultats de l'examen que j'ai fait de cette demoiselle, à deux reprises et à un intervalle suffisamment considérable, le 23 juillet et le 12 novembre 1858.

Le 23 juillet 1858, j'ai visité, pour la première fois, mademoiselle Descharmes à son domicile, rue Vieille-du-Temple, n° 75.

Je l'ai trouvée tenant à la main un plumeau dont elle ne s'est

pas dessaisie pendant toute la durée de ma visite, et dont elle se servait, en passant d'un appartement à un autre, pour épousseter, tout en causant, ses meubles ou ses tableaux.

J'étais accompagné de M. Debiche, son administrateur provisoire.

Elle ne s'est nullement enquis de l'objet de notre visite. Et, sans qu'il ait été nécessaire de la provoquer, elle s'est mise à parler presque sans interruption. A peine était-il nécessaire de placer de temps en temps un mot dans la conversation, pour entretenir ce qui était chez elle plutôt un monologue qu'une causerie.

Il y a généralement très-peu de suite dans les discours de mademoiselle Descharmes. Elle passe sans transition d'un sujet à un autre. Constamment ses paroles se rapportent à elle-même, à ses intérêts, aux événements de sa vie passée et présente.

Ce qui domine dans ses idées et dans ses paroles, c'est la préoccupation incessante d'une action fâcheuse exercée sur elle par un invisible, qui habite en haut le troisième étage. Cet invisible dont elle ne sait pas le nom, les occupations, et dont elle ne comprend pas les motifs, lui parle surtout par le tuyau de la cheminée et agit sur elle à chaque instant du jour et de la nuit.

Cet invisible lui dit et lui fait des saletés, des cochonneries. La nuit, il lui introduit dans les parties des instruments comme ceux dont se servent les médecins.

Mais ce n'est pas seulement la nuit que l'invisible agit ainsi sur elle; au moment même où elle me parle, elle sent qu'il est là.

Sur la demande que je lui fais de m'indiquer comment elle s'aperçoit de sa présence, si elle le sent par l'odorat, ou par le toucher, elle me répond brusquement: « Faut-il donc vous dire comment je le sens. Eh bien ! il me déchire le cul. » Elle n'a jamais pu parvenir à le voir. Souvent elle l'a poursuivi sans pouvoir l'atteindre.

Elle ne sait pas qui il est. C'est sans doute un Normand, un Dauphinois ou un juif. Peut-être bien aussi est-ce un Auvergnat ou un frère coupe-choux.

Il y a bien longtemps que cet invisible la persécute. Il agissait sur elle déjà avant d'entrer dans la maison où elle est. C'est lui qui a fait mourir toutes les personnes qu'elle a connues ; la parente de M. Forestier, M. Forestier lui-même et beaucoup d'autres personnes dont elle cite les noms.

C'est à son action que sont dus les arrachements de cœur qu'elle a plusieurs fois éprouvés.

C'est lui qui lui a donné sa maladie du mois de janvier dernier. Elle a été prise, dans le voisinage des lieux d'aisance, par un frisson qui revenait sans cesse. Elle souffrait dans le corps. Elle ne pouvait plus manger. L'invisible la dégraisait. C'est ainsi qu'il agit pour rendre malade : il dégraisse.

Si elle ne sort pas de sa maison, c'est à cause de l'invisible qui la cerne. Ce n'est pas la crainte d'être volée pendant son absence. On la vole très-bien malgré qu'elle soit présente.

Elle n'est pas heureuse. On la vole de tous les côtés. Elle n'a pu jouir de sa fortune, ni se marier. C'est l'invisible qui l'en a empêchée.

Tous ses tableaux, qu'on vante tant, ne valent pas la peine qu'ils lui donnent pour les tenir propres. Au reste, ces tableaux sont une comédie. Il y en a un, qu'elle montre, et dont le sujet est une présentation d'enfants de paysans par leurs parents à un vieillard assis, qui est une vraie plaisanterie. On prétend que ce sont les portraits de ses parents.

Du reste, elle se porte assez bien maintenant ; elle mange avec appétit et ne dort pas trop mal, quand l'invisible cesse de la tourmenter.

Le 12 novembre 1858, j'ai visité, pour la seconde fois, mademoiselle Descharmes. MM. Debiche, notaire, et Quillet, avoué, étaient présents.

Je l'ai trouvée occupée à essuyer ses meubles avec un torchon

qu'elle n'a pas abandonné, et dont elle a continué à se servir de temps en temps, pendant toute la durée de ma visite.

Elle a paru soupçonner de m'avoir vu précédemment, sans pouvoir préciser l'époque. Elle m'a demandé si je venais la délivrer. Elle a prétendu que j'étais un de ceux qui l'empêchaient de sortir, de concert avec l'homme de là-haut. L'homme de là-haut se dit mouchard et voleur. Il est mouchard du gouvernement. C'est un Auvergnat, un Normand et un juif. Ils sont plusieurs. C'est lui qui la tourmente. Il lui parle par la cheminée. Il lui introduit des instruments dans les parties. C'est ainsi qu'on l'a dégraisée, eu lui mettant quelque chose dans le derrière, comme le font les tortues.

Elle voudrait bien sortir et s'amuser comme les autres, aller à l'Opéra. Mais on lui a fait perdre ses charmes. On la tourmente et on la vole. Si on faisait bonne justice, on pendrait tout ce monde-là, et nous-mêmes qui la tourmentons, elle ne sait pourquoi.

Je trouve mademoiselle Decharmes plus excitée et plus continuellement délirante que dans ma visite précédente. Ses mouvements sont plus brusques, sa parole plus saccadée, ses pommettes sont sensiblement colorées. Elle ne cesse de parler, même sans qu'on la provoque. Sa conversation fort décousue, fort incohérente, tourne néanmoins toujours autour du même sujet principal, les tourments que l'homme de là-haut lui fait subir. Je lui demande si elle a vu quelquefois cet homme; elle me répond que non; qu'on ne veut pas qu'elle puisse le voir; que c'est pour elle seule qu'il est invisible. Elle prétend que je pourrais le voir, puisque je pourrais aller là-haut.

Je lui rappelle qu'elle m'a dit avoir cherché à voir cet homme et l'avoir même poursuivi. « Oui, dit-elle, j'ai été frapper deux fois à sa porte et je lui ai offert toute une fortune, s'il voulait me laisser en repos. »

Je lui demande comment elle conçoit que cet homme qu'elle ne voit pas puisse agir sur elle; elle me répond : « Ne le savez-

« vous pas, c'est par le *magnatisme*. Tous ces médecins ne *magnatisent-ils* pas leurs malades, ceux des hôpitaux surtout ;  
« il en est venu un chez moi. »

Je lui demande s'il est vrai qu'on l'ait volée : « Mais oui,  
« on me vole sans cesse » ; si on n'a pas réclamé d'elle une  
somme importante qu'elle a consenti à donner : « Oui ; on a  
« voulu mon argent, et je l'ai donné » ; à combien s'élevait cette  
somme : « Est-ce que je sais, de 40 à 50 000 francs. »

En définitive, pendant toute la durée de ma visite, mademoiselle Descharmes n'a pas cessé de manifester le trouble le plus complet de la raison, offrant principalement et d'une manière spéciale les symptômes suivants : hallucinations de l'ouïe et de la vue, illusions des sens, conceptions délirantes, instabilité dans les idées, associations bizarres d'idées hétérogènes, incohérence dans les discours, affaiblissement des facultés intellectuelles, notamment de l'attention et du jugement.

### *Discussion.*

De l'ensemble de ces faits il résulte évidemment non pas seulement que mademoiselle Descharmes est actuellement atteinte d'aliénation mentale, mais encore que cette maladie remonte, dans son existence certaine, au moins jusqu'à l'époque où elle a été positivement constatée et parfaitement caractérisée, pour la première fois, en mars et avril 1842, par MM. les docteurs Mitivié et Trélat, qui ont signalé, comme symptômes dominants, des conceptions délirantes relatives à des persécutions, à des tourments imaginaires, appuyées sur des illusions et des hallucinations.

En effet, les éléments les plus saillants du délire constaté par ces médecins se retrouvent dans la mention succincte faite par MM. les docteurs Andral, Bleyrie et Ferrus, de ce fait par eux constaté en avril 1843, que mademoiselle Descharmes, qui a des hallucinations, *est persuadée que des individus mulvêl-*

*lants, des enchanteurs même, agissent sur elle au moyen de l'électricité quand elle quitte son domicile et qu'ils apostent des gens pour lui faire des grimaces ou lui adresser des propositions déshonnêtes.*

Les mêmes éléments de délire ont été signalés, avec des détails caractéristiques, en 1846, par le docteur Leuret, qui s'est appuyé sur leur existence pour conclure positivement à l'existence de l'aliénation mentale. Ils se retrouvent associés à un trouble plus étendu de la raison, dans les paroles recueillies et les faits constatés par l'interrogatoire du 15 février 1848.

Enfin, ce sont encore les mêmes symptômes, aggravés par leur association à l'affaiblissement de l'intelligence et à l'incohérence, qui constituent la partie active du délire par moi-même constaté dans mes visites du 23 juillet et du 12 novembre 1858.

Il résulte aussi de l'ensemble de ces faits que l'aliénation mentale, dont mademoiselle Descharmes était atteinte dès 1842, s'est graduellement aggravée depuis cette époque jusqu'à l'époque actuelle, et qu'elle avait déjà, dès le 15 février 1848, pris en étendue et en intensité les caractères qui appartiennent à la démence confirmée.

En effet, en janvier 1842, mademoiselle Descharmes pouvait soutenir un interrogatoire sans laisser percer les symptômes de la maladie dont elle était atteinte, et elle était encore capable de dissimuler ses conceptions délirantes et même de les nier.

En mars 1842, M. Mitivié signale seulement des préoccupations et des illusions, et ne conclut qu'à une aliénation mentale partielle.

En avril 1842, M. le docteur Trélat ne parvient qu'à l'aide d'un long interrogatoire à obtenir de mademoiselle Descharmes des détails circonstanciés sur les données de son délire.

En avril 1843, MM. Audral, Bleyne et Ferrus constatent que mademoiselle Descharmes raisonne parfaitement juste sur tout autre sujet que celui de ses hallucinations, que ses habitudes ainsi que son maintien sont celles d'une personne pleine de sens



et de convenance..., qu'elle montre des égards et de la politesse envers les personnes avec lesquelles elle conserve des rapports...

Dans le procès-verbal d'enquête du commissaire de police, à la date du 16 juillet 1848, ce fonctionnaire constate qu'en ce qui se rapporte à sa fortune, mademoiselle Descharmes est entrée dans des détails fort explicites, qu'elle s'est expliquée d'une manière fort claire et fort précise, et comme quelqu'un qui aurait joui de toute la plénitude de sa raison.

Néanmoins, dès les premières questions, contrairement à ce qui a été observé en 1842 par M. le docteur Trélat, mademoiselle Descharmes a manifesté avec la plus entière évidence les conceptions délirantes qui troublent sa raison. Et M. Leuret a reconnu qu'interrogée sur l'empêchement qui existe à ses sorties, elle répond avec un calme parfait, *mais d'une manière tout à fait déraisonnable*.

En 1848, l'interrogatoire de mademoiselle Descharmes la montre dominée par ses conceptions délirantes au point d'en faire le sujet unique et continu de ses conversations, et de plus incapable de lier entre elles ses idées dans des raisonnements suivis, et de réprimer ses tendances à la grossièreté dans les propos et à l'injustice injurieuse dans ses accusations. Ainsi elle traite de voleurs les magistrats qui se présentent chez elle pour l'interroger, et dit que si l'on faisait bonne justice ils seraient pendus.

A un intervalle de dix ans, je retrouve mademoiselle Descharmes dans le même état. Il n'est pas besoin de la presser pour obtenir par la parole les manifestations de son délire. Au premier mot qu'on lui adresse, elle se met d'elle-même à délirer et déraisonner. Les questions qu'on lui fait ne sont qu'un prétexte pour des monologues sans fin, dans lesquels dominent toujours des conceptions délirantes sur ses persécuteurs invisibles et sur les horribles effets de leur action surnaturelle, mais dans lesquels se trouvent rapprochées, sans suite et sans liaison, les idées les plus disparates, les propositions les plus bizarres. Au milieu des divagations incohérentes de mademoiselle Des-

charmes, j'ai retrouvé aussi la grossièreté des propos, l'exaltation et la brusquerie allant jusqu'à la colère et les accusations injurieuses dirigées contre les personnes présentes.

Ainsi, nous avons été rangés par elle, comme elle l'avait fait pour les magistrats de 1848, au nombre de ces persécuteurs qui mériteraient d'être pendus s'il y avait de la justice.

C'est sans doute parce que la maladie n'avait pas atteint dès 1842 et 1843, en étendue et en intensité, toute la gravité qui s'est révélée depuis, dès 1846 et surtout en 1848, que les experts désignés en 1842 par la cour d'appel pour apprécier l'état de mademoiselle Descharmes, se rencontrant d'ailleurs très-probablement, au moment de leur examen, avec une de ces périodes de rémission qui ne sont pas rares dans le cours de la folie, n'ont pas reconnu, dans la maladie dont ils ont trouvé mademoiselle Descharmes atteinte, une aliénation mentale parfaitement caractérisée.

Mais si ces experts, malgré leur savante expérience et leur incontestable compétence, ont pu se trouver conduits à une appréciation évidemment erronée, et s'ils ont été surtout amenés à formuler les conclusions qui ont déterminé chez les magistrats la conviction qui a motivé le rejet absolu de la demande d'interdiction par l'arrêt de 1843, et le doute qui a motivé l'ordre d'un sursis d'un an dans le jugement de 1848, c'est principalement parce que les experts ont étudié, apprécié et interprété les faits offerts à leur observation par mademoiselle Descharmes, à l'aide d'une doctrine sur les hallucinations qui, manquant de précision et d'exactitude, rend l'erreur possible et même facile.

Bien que l'état actuel de mademoiselle Descharmes, à cause de l'intensité et de l'étendue du trouble de sa raison et de l'existence incontestable de tous les symptômes caractéristiques de la démence, rende désormais inutile, en ce qui la concerne, toute appréciation qui se fonderait exclusivement sur la valeur des hallucinations qu'elle éprouve, considérées comme signes

absolus de l'existence de l'aliénation mentale, je pense qu'il est de mon devoir, dans l'intérêt des principes qui doivent assurer une bonne administration de la justice, de substituer ici à la doctrine inexacte et incomplète, impliquée dans les propositions formulées par les experts sur les hallucinations, une doctrine qui, fondée sur l'observation et sur une interprétation saine des faits qu'elle révèle, me paraît destinée à prévaloir dans la jurisprudence aussi bien que dans la science.

Il est vrai, comme l'ont fort instamment dit les experts, que les hallucinations ne constituent pas par elles-mêmes une aliénation mentale incontestable et n'entraînent pas toujours le délire. C'est précisément pour cela qu'il est nécessaire de déterminer rigoureusement à quels caractères on peut distinguer l'hallucination, qui est un symptôme d'aliénation mentale, de celle qui est compatible avec la santé d'esprit.

« Parfois, ajoutent les experts, au contraire, les malades qui en sont atteints conservent la conscience de leur état et reconnaissent eux-mêmes leur erreur. Ils ne sont pas tous dominés par leurs fausses impressions au point d'agir conséquemment aux hallucinations qu'ils éprouvent ; et quand, d'autre part, les déterminations auxquelles ils s'abandonnent ne nuisent à personne et ne les poussent à aucun acte nuisible, ils ne doivent pas, suivant les soussignés, être considérés comme de véritables aliénés, c'est-à-dire comme des individus qui ont perdu toute liberté morale et qui ne peuvent manquer de nuire à eux ou à la société. »

Aucune des circonstances auxquelles il est fait allusion dans ces propositions, ne peut être légitimement considérée comme fournissant un caractère certain de la nature délirante ou non délirante des hallucinations et de leur dépendance ou de leur indépendance, par rapport à l'existence de l'aliénation mentale. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de constater, dans ma pratique, que des individus atteints d'aliénation mentale hésitaient à ajouter foi pleine et entière aux hallucinations qui faisaient partie de leur délire, et se montraient même disposés à recon-

naître leur erreur. Ils n'en étaient pas moins parfaitement aliénés au moment même où ils reconnaissaient cette erreur, ainsi que le prouvait la persistance d'autres symptômes positifs de folie. C'est surtout au début de l'aliénation mentale que j'ai observé ce fait.

Chez beaucoup d'aliénés, les hallucinations qu'ils éprouvent ne sont les motifs d'aucune action qui puisse être considérée comme la conséquence immédiate et certaine de leurs hallucinations. La nature inoffensive des actions auxquelles les aliénés sont déterminés par leurs hallucinations, ne prouve rien en faveur de l'intégrité de leur raison et de la conservation de leur liberté morale.

Il doit être très-rare, et il est pour moi sans exemple, que dans l'aliénation mentale le phénomène auquel on a donné le nom d'hallucination se produise seul et sans qu'il soit possible, à l'aide d'un examen approfondi, de saisir d'autres troubles caractéristiques de l'existence de l'aliénation mentale.

Mais, quand il arrive qu'on soit obligé de se prononcer absolument et exclusivement sur la valeur à attribuer, comme signe de l'existence de l'aliénation mentale, à un fait d'hallucination positivement constaté et suffisamment circonstancié, voici à quels caractères il est permis et nécessaire de reconnaître, dans les hallucinations, un symptôme positif et certain d'aliénation mentale.

Si les hallucinations impliquent des faits et entraînent, quand il y est ajouté foi, des conceptions et des croyances contraires à ce qui constitue le sens commun, la raison commune, dans le temps et dans le pays où vit l'halluciné, et à plus forte raison si ces faits, ces conceptions et ces croyances ont, pour tous les temps et pour tous les pays, les caractères d'absurdité qui n'appartiennent qu'au rêve ou au délire, l'hallucination a, dans ce cas, l'un des caractères essentiels qui autorisent à la rapporter comme symptôme à un trouble actuel de la raison, elle est une hallucination délirante.

Si les hallucinations qui impliquent ainsi des conceptions délirantes, entraînent, chez celui qui en est atteint, une croyance ferme et persévérante à la réalité des faits impossibles et absurdes, suivant la raison commune, que ces hallucinations supposent, la croyance ferme et persévérante, prêtée à la réalité des objets d'une hallucination délirante, exprime un trouble absolu et persévérant de la raison, et est un symptôme absolu d'aliénation mentale chez tout individu qui n'est pas actuellement dans un état accidentel de fièvre ou d'intoxication alcoolique ou narcotique.

Le plus ordinairement, dans ces cas d'hallucinations délirantes avec croyance à la réalité de leurs objets impossibles et absurdes, les aliénés qui en sont atteints, admettent les données insensées de ces hallucinations comme mobiles et comme motifs dans leurs actions, et cette subordination des habitudes et des actions de la vie aux données impossibles et absurdes d'hallucinations délirantes, auxquelles on ajoute foi, est un troisième caractère des hallucinations de la folie qui renforce et corrobore les deux caractères essentiels qui suffisent à la constituer.

Dans l'espèce, les hallucinations chez mademoiselle Descharmes ont offert à toutes les époques ces trois caractères.

Ainsi ces hallucinations impliquaient, d'après les observations de MM. Trélat, Leuret, Andral, Bleyne et Ferrus, d'après l'enquête du commissaire de police et l'interrogatoire de 1848, et d'après mes propres observations, des actions impossibles et absurdes, attribuées à des agents imaginaires ou surnaturels, des *singes*, des *invisibles*, des *artificiels*, des *enchanteurs*, et expliquées, contrairement au sens commun, par des influences incapables de les produire.

Mademoiselle Descharmes a eu constamment des hallucinations délirantes. D'après tous les documents qui me sont connus à partir du 9 mars 1842 jusqu'à ce jour, elle a constamment ajouté foi pleine et entière à la réalité des faits impliqués par ses hallucinations et les conceptions délirantes qui s'y rattachent.

Constamment aussi, depuis cette époque, ces hallucinations et les conceptions délirantes, qui y sont inhérentes, ont influencé comme mobiles et comme motifs ses habitudes et ses actions.

C'est dans ces hallucinations et les conceptions délirantes, qui en font partie, qu'elle a trouvé les motifs de son isolement et de sa séquestration volontaires pendant un si grand nombre d'années. C'est au moyen des conceptions délirantes, entées sur ces hallucinations, qu'elle explique tous les faits de sa vie privée.

Il est difficile de croire que ces conceptions délirantes aient pu constamment demeurer sans influence sur beaucoup de faits de sa vie, qui ne sont pas exactement connus, et notamment sur ceux qui se rapportent à l'emploi de ses revenus.

Elle m'a dit avoir offert toute sa fortune, au travers de la porte de l'appartement où elle allait le chercher, à l'invisible qui la persécute, pour obtenir qu'il cessât de la tourmenter.

Les hallucinations auxquelles mademoiselles Descharmes est habituellement sujette depuis 1842, ont offert constamment, depuis cette époque jusqu'à ce moment, les caractères de symptômes positifs et évidents d'un état maladif appartenant à l'aliénation mentale.

### *Conclusions.*

De l'ensemble des faits que j'ai exposés et discutés dans ce rapport, je me crois en droit de conclure d'abord et d'une manière générale :

1° Que mademoiselle Descharmes est actuellement atteinte d'une aliénation mentale, qui remonte, dans son existence continue, d'après des constatations certaines, au moins jusqu'au 9 mars 1842;

2° Que cette maladie, qui n'a pas cessé d'être principalement caractérisée par des illusions, des hallucinations et des conceptions délirantes, s'est graduellement aggravée, et avait pris,

dès le mois de février 1848, tous les caractères qui appartiennent à la démence confirmée.

Puis et d'une manière spéciale, en ce qui concerne l'état actuel de mademoiselle Descharmes :

3° Que l'état, dans lequel j'ai trouvé mademoiselle Descharmes, les 23 juillet et 12 novembre 1858, offre avec la plus entière évidence tous les symptômes d'une folie mélancolique avec illusions, hallucinations et conceptions délirantes, parvenue, après une longue durée, à l'état chronique, et ayant revêtu, pour ne plus les perdre, à raison de l'association à ces symptômes de l'instabilité dans les idées, de l'incohérence dans les raisonnements, et de l'affaiblissement des facultés intellectuelles, surtout du jugement, les traits qui caractérisent essentiellement la démence ;

4° Que cet état de démence constitue une maladie incurable, qui a pour effet d'entraîner nécessairement d'une manière permanente, chez mademoiselle Descharmes, la perte de la liberté morale et l'incapacité absolue d'administrer sa fortune et de gouverner sa personne.

---

---

RAPPORT MÉDICO-LÉGAL  
SUR L'ÉTAT MENTAL DE LA NOMMÉE D...  
VEUVE X...

Par M. le Docteur E. RENAUDIN,  
Directeur de l'asile de Maréville,  
Membre correspondant de la Société médico-psychologique.

---

La nommée D... s'était fait depuis longtemps une fort mauvaise réputation dans son village. Un jour elle déroba une poule à un voisin. Plainte fut portée, et, dans le cours de l'instruction, elle fut accusée d'avoir empoisonné son mari. Pendant que la justice poursuit ses investigations sur ce fait, D.... se livre, dans la prison, à des excentricités qui donnent lieu de supposer qu'elle est atteinte d'aliénation mentale. Ce fut pour ce motif qu'elle fut soumise à notre examen.

Je soussigné Louis-François-Émile Renaudin, docteur ès sciences et en médecine, directeur de l'asile public de Maréville, commis par ordonnance de M. C..., président de la cour d'assises de la Meurthe, pour le deuxième trimestre de 1858, à l'effet d'examiner la nommée X..., après avoir prêté, entre les mains de M. le conseiller, le serment prescrit par l'article 44 du code d'instruction criminelle et observé avec une scrupuleuse attention la prévenue susdénommée, ai rédigé le rapport ci-après, dont les conclusions, déduites d'abord de l'observation directe, ont été en outre corroborées par les renseignements commémoratifs qu'a fournis la procédure..

*Observation directe.*

La veuve X... est entrée à l'asile de Maréville, le 27 avril 1858.



Ce que nous remarquons d'abord au moment de son entrée, c'est un tremblement général, une parole entrecoupée, saccadée qui semble l'empêcher de répondre aux simples questions qu'on lui adresse. Elle paraît en proie à une anxiété très-vive, et c'est avec une certaine hésitation qu'elle suit la sœur hospitalière chargée de la conduire dans la section qu'elle doit habiter. Cette attitude ne se dément pas à son entrée dans l'infirmerie. Elle touche à peine aux aliments qu'on lui sert, promène autour d'elle des regards incertains, sort de table avant tout le monde, se retire dans un coin et n'entre en communication avec personne. Quand arrive le moment de se coucher, elle oppose d'abord une certaine résistance; il faut qu'on lui enlève ses vêtements pièce à pièce, et cette opération ne s'achève que lentement, en raison de la roideur des extrémités inférieures. Pendant une bonne partie de la nuit, elle reste à genoux sur son lit et récite des prières; elle affecte des poses singulières, et c'est seulement vers le matin qu'elle finit enfin par céder au sommeil.

Plusieurs malades étaient entrées la veille, et je procédais à leur examen. La veuve X..., à laquelle je n'adressais pas la parole, vint spontanément s'offrir pour subir un interrogatoire auquel je ne la sollicitais pas; son tremblement s'exagérait quand elle s'approchait de moi, et elle témoignait assez la contrariété que lui causait l'oubli dans lequel je la laissais. Pendant les quatre premiers jours à partir de son entrée, les choses se passaient de la même manière. Une nuit, la veuve X... se dépouilla de sa chemise et parcourut ainsi le dortoir; mais les veilleuses la firent immédiatement reprendre son lit, où l'application de la camisole la mit dans l'impossibilité de recommencer. A partir de ce moment, la veuve X... renonce à ses excentricités, ses actes deviennent réguliers, son habitude extérieure est normale, et dès lors elle se soumet spontanément et sans contrainte à la discipline de la maison.

Dix jours se sont écoulés depuis son entrée. Le calme est

entièrement rétabli. Cette femme, observée à son insu, ne peut plus se former une idée nette du but de sa translation à Maréville, où personne ne semble s'occuper d'elle ; et c'est quand je l'ai tout à fait rassurée que je procède à un premier interrogatoire. Elle n'est pas plutôt assise devant moi que la scène change immédiatement. Le tremblement, qui avait cessé, se manifeste de nouveau ; l'hébétude se peint sur sa physionomie ; le regard incertain se promène sur toutes les personnes qui sont présentes, et elle semble surtout préoccupée de voir un de nos internes écrire en quelque sorte, sous ma dictée, les notes relatives à cet interrogatoire.

Mes premières questions sont insignifiantes. Je lui demande son nom, le lieu de son domicile. Les réponses se font attendre, il faut presque les arracher. Quand je lui demande son âge, elle répond d'une manière tellement inexacte, que je m'étonne avec raison de ce manque de mémoire. Enfin de tâtonnement en tâtonnement, elle arrive à me donner à ce sujet un renseignement à peu près exact. La mémoire pouvait donc paraître faire entièrement défaut, car je ne pouvais rien obtenir de précis sur les actes les plus importants de sa vie. Elle a oublié l'époque de son mariage, ne se rappelle pas l'époque à laquelle elle a perdu ses parents et montre une certaine hésitation quand je lui demande le nom de ses enfants. Passant ensuite à l'actualité, je lui demande d'où elle vient, pourquoi elle a subi la prison ? La mémoire lui revient alors, et elle me raconte, dans les plus minutieux détails, l'affaire de la poule, les accusations calomnieuses qui ont été dirigées contre elle et les moyens de justification qui démontrent son innocence. La parole est alors plus nette, et tous les assistants sont justement frappés de ce changement d'attitude. Ce changement se manifeste encore mieux, quand nous demandons à la veuve X... si son mari existe encore et comment il se fait qu'après avoir subi la peine encourue pour vol, elle se trouve encore détenue. Une fois sur ce terrain, elle va elle-même au-devant de notre

interrogation. Quoique dix ans se soient écoulés depuis la mort de son mari, elle rappelle les circonstances les plus minutieuses qui l'ont précédée, et quoique rien dans mes paroles ne puisse déceler une accusation quelconque, elle s'empresse de protester contre les soupçons qu'on a faits sur elle. C'est en vain que nous lui disons que nous ne nous occupons pas de cette question, elle y revient sans cesse, même quand nous lui demandons des renseignements sur une douleur rhumatismale dont elle est atteinte et qui a pour conséquence un léger œdème des extrémités inférieures. Cet entretien ne paraît pas avoir fatigué la veuve X... ; elle y a en quelque sorte oublié le tremblement qu'on remarquait au début, et elle n'a pas perdu cette occasion de me demander ce qu'était devenue une somme d'argent qu'elle avait au moment de son entrée dans l'établissement.

A partir de ce moment, je crus devoir affecter vis-à-vis de la veuve X... l'indifférence apparente des premiers jours. Je n'ai l'air de m'occuper d'elle qu'au sujet de sa douleur rhumatismale, et l'observation la plus attentive ne fait découvrir aucune anomalie, soit dans ses paroles, soit dans ses actes. De l'infirmerie où elle était dès le principe, on la fait passer dans l'atelier de couture.

Elle s'y occupe avec intelligence, se conforme aux règles établies, se montre régulière dans tous ses actes, répond convenablement quand on lui adresse la parole, et, en un mot, ne laisse rien à désirer sous le rapport de ses manifestations.

C'est dans ces conditions que la trouve M. le procureur général dans la visite qu'il fait à l'asile, le vendredi 4 juin dernier. C'était au moment du repas, auquel la veuve X... assista très-convenablement. Je m'approchai d'elle ; elle se leva et quitta momentanément la table. M. le procureur général, qu'elle ne connaissait pas, lui demanda d'où elle venait. Elle répondit qu'elle venait des prisons de N.... et qu'auparavant elle avait été emprisonnée à V.,,

Ce magistrat lui ayant demandé les causes de son arrestation, elle s'empessa d'affirmer son innocence à l'endroit du crime qui lui était reproché. Cet entretien fini, elle retourna à sa place et continua son repas.

Ce fut à cette époque que M. le docteur T... prit possession du service médical de la division des femmes. Il voulut bien, à ma demande, fixer son attention sur la veuve X..., et, dès qu'il s'en occupa, il vit se manifester de nouveau cet air anxieux et cette dépression convulsive que j'ai signalée plus haut ; mais peu à peu ce phénomène finit par disparaître, et la veuve X..., interrogée à diverses reprises, finit par donner à notre confrère les explications et les justifications qu'elle m'avait déjà fournies à plusieurs reprises.

Ses conversations avec les sœurs reproduisaient les mêmes assertions. Mais tout en constatant que la veuve X... était devenue plus communicative, je dois faire remarquer qu'elle se bornait à répondre, quand on lui adressait la parole, et que fort rarement elle prenait l'initiative. Dans le cours du mois, l'œdème reparut aux extrémités inférieures et nécessita un traitement approprié. Pendant le séjour qu'elle fit à l'infirmerie aucun fait nouveau ne vint révéler un trouble intellectuel quelconque, et, dès qu'elle fut rétablie elle vint reprendre sa place à la couture.

Pour compléter les éléments de ma conviction, j'ens recours à un dernier interrogatoire, le 17 du courant. M. le docteur C... voulut bien encore m'assister dans cette occurrence. La veuve X... se montra alors telle qu'elle est en réalité, c'est-à-dire tout à fait *sui compos*, intelligente et rusée, et mettant dans sa défense une certaine animation. La parole n'est pas hésitante, les souvenirs sont intacts ; elle convient s'être procuré de la mort aux rats pour détruire ces animaux qui infestaient sa maison ; elle s'étend longuement sur ses querelles de ménage, sur la nécessité où elle se trouvait souvent de fuir les brutalités de son mari quand il était ivre ; elle nous dit même

que ses rhumatismes ont pour cause les nombreuses nuits blanches passées par elle au grenier ou dans l'écurie. Elle revient surtout sur ce qu'on ne peut pas la rendre responsable de ce que son mari s'est fait mourir, et qu'en ce moment elle est la victime de mauvais voisins, qui ont cherché à lui faire du mal. Quand nous la pressons de questions, sa mémoire lui retrace les moindres incidents de cet événement. Quand nous la quittons, elle est assez émue, et elle termine par ces mots : « Vous ferez de moi ce que vous voudrez. Dieu sait que je suis innocente ! » Cette émotion dure peu, et la veuve X... reprend, le lendemain, ses habitudes ordinaires d'ordre et de régularité. Si j'ai décrit aussi minutieusement les phases successives du séjour de la veuve X... à M..., c'est que leur exposition est essentielle pour bien faire comprendre la conclusion que nous devons en tirer.

*Première déduction.*

Pendant tout le séjour qu'elle a fait à l'asile de M..., l'observation la plus attentive ne nous a fait découvrir chez la veuve X... aucun signe d'aliénation mentale ; et tout nous porte à croire qu'elle a fait de vains efforts pour en imposer par une simulation pressentie déjà par le médecin de la prison de V... et devenue évidente par l'ensemble de nos observations.

Nous ne trouvons, chez la veuve X..., aucun indice d'une conception délirante quelconque. Ce qu'elle nous dit de l'antipathie de ses voisins est vrai. Il résulte de l'instruction que ce ménage avait toujours été mal vu et que certain défauts de l'accusée provoquaient cette répulsion. La peur exagérée qu'elle manifeste à son entrée ici, les instances pour provoquer un interrogatoire aussitôt son admission, l'empressement qu'elle met à repousser une accusation dont je ne lui parle pas, mais qu'elle a tout lieu de croire qu'on m'a fait connaître, s'expliquent très-bien par la conscience qu'elle a de sa position, par la connaissance des conséquences que cette accusation peut en-

traîner après elle et par la préoccupation naturelle en pareil cas. Enfin si au début on la voit exagérer certaines manifestations telles que le tremblement dont nous avons parlé, nous avons mentionné aussi que ce mouvement trémulant cessait moins par notre influence que par le tour donné volontairement par l'accusée à la conversation que nous avions avec elle. Le tremblement cessant au moment où logiquement il devait être plus fort, il en résulte que ce signe pathologique perd toute valeur et que nous devons voir dans sa manifestation accidentelle un premier indice de simulation volontaire. Cette déduction nous paraît d'autant mieux justifiée, que ce phénomène ne se produit plus devant moi dans mes investigations ultérieures, que l'accusée y a encore recours dans ses premières entrevues avec le docteur T..., et qu'enfin elle y renonce entièrement, quand ayant perdu l'espoir d'en imposer elle est soumise à un dernier interrogatoire, qui s'adresse à toutes ses facultés. Rien ne vient donc trahir l'existence d'une lypémanie de laquelle cependant elle pourrait se rapprocher, par la crainte qu'elle doit ressentir et les inquiétudes qu'elle éprouve à défaut de remords. Dans de semblables conditions, la lypémanie n'existe jamais sans des hallucinations, ou au moins un état hallucinatoire dont on cherche vainement la trace chez la veuve X... Nous ne saurions en effet prendre pour tel cet état apparent d'insomnie, observé pendant les premières nuits. Cette mussion de prières ne se rattache par aucun lien pathologique, soit à l'agitation qu'elle aurait manifestée dans la prison, soit à cette ambulation nocturne dans notre infirmerie après s'être dépouillée du dernier vêtement.

L'aliéné, privé de sa liberté morale et dominé par une impulsion irrésistible, suit fatalement cette impulsion qui ne varie pas sensiblement, dans la lypémanie surtout. Or, en examinant les actes de la veuve X... dans leur ensemble, nous sommes loin de leur reconnaître cette logique des conceptions délicates ou cet automatisme déprimant qui pourrait les expliquer.

Observons surtout que la veuve X... y renonce, quand elle voit qu'on n'y prête aucune attention et que l'arrivée du nouveau médecin suscite de nouveau des manifestations abandonnées depuis plusieurs semaines et cessant bientôt devant l'indifférence de ce médecin.

Mais si l'état de l'accusée ne révèle aucune preuve de l'existence d'un délire lypémanique, on peut se demander si ces actes, évidemment empreints d'un caractère exclusif de tout diagnostic de ce genre, ne pourraient pas se rattacher à un état maniaque qui quelquefois ne se révèle que par des actes. Nos investigations dirigées dans ce sens nous conduisent encore à la même conclusion. Tous les symptômes physiques de la manie manquent d'une manière absolue ; l'accusée ne justifie même pas ses excentricités par ces raisons spécieuses que la virtualité délirante fournit si promptement à ce genre de maniaques ; mais ici la manie ne serait pas continue, et l'on observe toujours qu'à la cessation de l'excitation larvée et des actes délirants, l'aliénée entre dans une période de prostration, transition nécessaire entre la période d'excitation et la période d'intermittence. Or, qu'est-il arrivé dans cette circonstance ? C'est en prison que les actes d'excentricité se sont manifestés d'abord, ils se produisent encore pendant quelques jours dans l'asile, puis ils ne se manifestent plus, et l'accusée a sa force et son énergie habituelles, point de lassitude, point d'inappétence ; elle dort et mange comme si rien ne s'était passé. Nous devons ajouter en outre que l'apparition intercurrente du rhumatisme nous fournit un argument de plus en faveur de notre diagnostic négatif. En effet, l'aliénation mentale a très-souvent pour symptôme essentiel une véritable anesthésie ou analgésie, qui supprime la douleur ou la déplace. Rien de semblable chez la veuve X... qui souffre, accuse sa souffrance et en détermine exactement le siège. La souffrance, quand elle est ainsi perçue dans un état maniaque, exagère cet état ou en devient la crise. On ne remarque encore rien de tout cela chez la veuve X...

dont l'état ne se modifie en aucune manière sous l'influence de cette douleur. L'accusée ne saurait donc être rangée parmi les maniaques.

Nous ne pouvons pas non plus admettre l'existence de la démence. On comprend très-bien qu'une accusation comme celle qui pèse sur la veuve X... soit de nature à produire, soit instantanément, soit graduellement, une perturbation profonde de la sensibilité générale et des facultés intellectuelles. Les cas ne sont pas rares où l'exercice de ces facultés a été immédiatement suspendu et même aboli pour toujours. Mais ce n'est pas ce que nous observons chez l'accusée. L'accusation pèse sur elle depuis plus de dix ans, sans qu'on ait à aucune époque observé aucun trouble intellectuel. Des actes de procédure ont été faits sans porter aucune perturbation dans son sens émotif. Aussitôt après son incarcération, c'est par des actes excentriques qu'elle porte atteinte à l'ordre intérieur de la prison, et c'est seulement à M..., quand ses actes n'ont plus leur raison d'être qu'elle affecte un air de stupide hébétude accompagné d'un tremblement automatique. Interrogée par nous, elle ne sait rien, ne se souvient de rien, répond avec lenteur et d'une manière décisive. Mais ce masque de démence ne tarde pas à tomber. La mémoire, complètement abolie quelques minutes auparavant, ne tarde pas à se montrer très-vivace et très-précise, l'hébétude fait place à un regard intelligent et même rusé, l'instinct de la conservation est plus fort que la simulation, et la veuve X... a tellement besoin de se défendre qu'elle finit par aller au-devant de l'accusation. Toute trace, tout soupçon de démence s'efface donc devant ces faits et après avoir ainsi parcouru tout le cadre nosologique, nous sommes nécessairement conduits à conclure que la veuve X... n'y trouve pas sa place, et notre investigation nous fait en outre découvrir, à chaque pas, la preuve d'une simulation trop peu logique pour pouvoir tromper longtemps. Le rôle était trop fatigant pour être soutenu longtemps, et c'est pourquoi la



durée de l'épreuve était une condition essentielle de sa certitude.

Cette partie de notre tâche étant accomplie, nous avons pensé qu'il nous restait encore quelque chose à faire pour remplir complètement la mission qui nous avait été confiée. Pour cela nous avons besoin de connaître la veuve X..., non-seulement dans son présent, mais encore dans son passé. Il nous importait d'assister aux premières manifestations délirantes, d'en saisir l'enchaînement, et de les rattacher ensuite aux données que m'avaient fournies l'observation directe. Le 19 du courant, je sollicitais donc la communication du dossier qui m'a fourni matière aux réflexions ci-après.

*Observation rétrospective.*

Nous constatons d'abord qu'au moment de la mort de J. P. X..., il n'existe aucun indice propre à faire soupçonner, chez sa femme, une aberration quelconque antérieure ou actuelle. Nous voyons au contraire l'accusée, dégagée de l'influence de tout sentiment affectif, détourner avec adresse les soupçons qui surgissent autour d'elle et même exercer sur ses voisins une sorte d'intimidation, qu'un des témoins explique par les conditions de l'époque que l'on traversait alors. Rien de saillant dans la vie de la veuve X... jusqu'à l'affaire de la poule qui réveille des souvenirs assoupis et met la justice sur la voie d'investigations précises. Dans cette affaire, la veuve X... fait appel à son énergie habituelle; elle se défend avec ruse et adresse; elle menace ceux qui l'accusent, se promet bien de déjouer leurs manœuvres, et fait preuve, en cette circonstance, de la raison la plus libre et de l'intelligence la mieux appropriée aux circonstances. Le 17 février dernier, elle comparait, à V..., devant M. le juge d'instruction. Les réponses qu'elle fait sont nettes et précises. Il ne s'agit pas ici d'en peser la valeur juridique, mais dans leur ensemble aussi bien que dans les détails

ces réponses sont celles d'un accusé qui se défend et qui comprend nettement la portée de l'accusation. Elle n'a pas oublié les circonstances principales de la mort de son mari, l'état du cadavre quand on l'a rapporté, les détails qui ont précédé le moment de l'inhumation. Quand elle nie, c'est avec précision et sans aucune hésitation. Elle sait ce qu'elle fait, et sa volonté, de tous temps opiniâtre, n'est nullement modifiée par l'interrogatoire qu'elle subit. Le 20 février, elle comparait de nouveau devant le juge d'instruction, et répond avec la même netteté au sujet des circonstances d'un achat d'arsenic fait à V... dans la pharmacie L... Elle explique les particularités de sa démarche et tient surtout à bien constater qu'elle n'a pas conservé ce poison chez elle. Mais le 19 mars, la scène change, et, dans un nouvel interrogatoire que lui fait subir M. le juge d'instruction, la première question est la seule à laquelle elle répond nettement. Dans tout le reste de l'interrogatoire, ses souvenirs se sont entièrement effacés, et c'est, comme le fait observer le magistrat instructeur, avec beaucoup de peine qu'on est parvenu à obtenir ces réponses de l'inculpée qui, depuis quelques jours, feint d'être atteinte, ou est atteinte réellement, d'un commencement d'aliénation mentale. Que s'était-il passé du 20 février au 19 mars ? Les charges s'aggravaient, l'information se poursuivait avec activité, et peu après son interrogatoire se manifestaient des excentricités tout à fait inattendues. Elle allait aux distributions en chemise, prononçait des mots sans suite, et cette incohérence ne l'avait pas empêchée de comprendre les questions du juge et de les éluder adroitement. Alors comme depuis, à M..., la manifestation délirante est loin d'être conséquente avec elle-même. Un jour, elle veut qu'on retrouve dans un fourneau des pommes de terre qu'elle n'y a pas mises. Une autre fois, elle affecte un cynisme repoussant ; mais tous ces actes incohérents se modifient d'un jour à l'autre et ne donnent par conséquent aucun caractère tranché au délire dont ils doivent être l'expression. M. le docteur B..., consulté

sur la signification de ces manifestations diverses, ne s'y trompait pas dès le premier moment, et l'examen auquel il se livra ne lui permet pas d'admettre l'aliénation mentale. Il résulte même de la lettre écrite par ce confrère, le 26 avril, que cette femme, dont le regard n'a pas cessé d'être intelligent, s'est soustraite avec soin à toute investigation approfondie, a éludé toute conversation et s'est dérobée aux regards après chaque acte excentrique. Cette opinion de notre confrère de V..., émise avec réserve, acquiert une grande importance par suite des faits ultérieurement observés. De quelque manière qu'elle ait amené la simulation, il ressort qu'elle a voulu exploiter à son profit l'émotion bien naturelle qu'elle a dû éprouver, lorsqu'elle a vu l'instruction prendre cette tournure. Elle a monté ses allures au niveau des circonstances, mais elle ignorait ce qu'il fallait faire et surtout ne pouvait pas persister dans des manifestations qui n'étaient ni préparées, ni soutenues par un élément pathologique réel.

#### *Deuxième déduction.*

Il résulte encore des renseignements commémoratifs analysés ci-dessus que la veuve A... n'a montré, soit avant soit après la mort de son mari, aucun signe d'aliénation mentale. Avare et égoïste, elle s'est livrée avec passion au désir d'acquérir, et, dirigeant vers ce but toute son activité et toute son intelligence, elle est devenue de plus en plus réfractaire aux sentiments affectifs. Il ne devait donc exister, chez elle, aucune de ces prédispositions que peut développer le remords ou la contrainte. Aussi, quand on voit se manifester les premiers actes excentriques, ils ne sont accompagnés d'aucune modification pathologique appréciable, et, comme je l'ai observé moi-même à M..., ils se contredisent d'un instant à l'autre.

La simulation, dont nous avons acquis la preuve pendant le séjour de l'inculpée dans cet asile, n'est que la continuation de

celle qui a été tentée à V... Aussi appliquons-nous à cette dernière les mêmes réflexions sous le rapport du diagnostic.

*Conclusion.*

La discussion des faits observés la fait naturellement présenter. La nommée D..., veuve X... n'a pas été atteinte d'aliénation mentale, et l'observation actuelle nous démontre qu'elle n'est nullement atteinte de cette maladie.

Rien ne s'oppose donc, de ce côté, à ce qu'elle supporte les débats auxquels doit donner lieu l'accusation dirigée contre elle.

Maréville, 21 juillet 1858.

---

---

# DE LA RESPONSABILITÉ PARTIELLE

A PROPOS DE L'ÉTAT MENTAL

## DE LAVIELLE-DESTRAC

### ACCUSÉ D'ASSASSINAT SUR LA PERSONNE DE SA FEMME

Par M. le Docteur AUZOUX,

Directeur médecin de l'asile public d'aliénés de Pau,  
Membre correspondant de la Société médico-psychologique.

---

Après les savants mémoires publiés par MM. Legrand du Saulle, Brierre de Boismont et Belloc sur la responsabilité partielle ; après les brillantes discussions soutenues au sein de la Société médico-psychologique par MM. Jules Falret, Morel, Dally, Delasiauve, A. Maury, Paul Janet, etc., il est presque téméraire, de ma part, d'aborder le même sujet. Toutefois, ayant eu récemment une occasion d'émettre un avis duquel dépendaient ou la relaxe de l'accusé, ou l'application de la peine capitale, j'ai pensé que le détail des faits pourrait servir à élucider quelques points de cette difficile question. Il est résulté pour moi de l'étude à laquelle je me suis livré à ce sujet, la conviction profonde que les distinctions théoriques des divers degrés de responsabilité morale, dont M. J. Falret a fait l'énumération, peuvent être parfois utilement apportées sur le terrain de la pratique. L'observation dont je vais donner le détail, m'a paru démontrer que les magistrats ne sont pas toujours aussi éloignés qu'on a pu le penser, d'accepter les solutions intermédiaires lorsqu'elles sont plus rapprochées de la vérité que les solutions extrêmes. C'est, en effet, entre ses solutions opposées, séparées par un abîme, qu'il est souvent impossible d'opter pour se reposer dans la certitude. Elles ont le grave inconvé-

nient de ne laisser d'autre alternative que des condamnations trop sévères, inquiétant la conscience publique, ou des acquittements que la justice regrette et déplore. Si, au contraire, nous admettons, en matière de criminalité, l'échelle psychique ascendante et descendante, nous offrons aux juges un moyen précieux d'arriver à un degré de vérité et de certitude, qui met leur conscience en repos et qui sauvegarde les intérêts sociaux autant que le permet la faillibilité humaine. La discussion me semble s'être jusqu'ici limitée à l'appréciation de la responsabilité encourue *par les aliénés*, à raison de leurs actes. Pas plus que mes savants confrères, je ne voudrais fragmenter l'âme, ni imposer une responsabilité à un inculpé, dont l'état d'aliénation mentale ne laisserait aucun doute. Cependant, les annales des cours d'assises nous offrent de fréquents exemples d'individus anormalement doués, mais dont la situation intellectuelle est loin de caractériser l'état de folie. C'est pour ces sujets à intelligence inférieure, mais non lésée, que j'ai cru devoir établir une atténuation de responsabilité, et réclamer une atténuation de peine.

Voici l'acte d'accusation d'un inculpé d'assassinat, qui comparait, les 16 et 17 janvier 1864, devant la cour d'assises des Landes :

« Le 22 septembre dernier, à neuf heures du soir, dans un des faubourgs les plus peuplés de la ville de Dax et à quelques pas de la gendarmerie, on entendit une femme proférer avec terreur ces mots : « Prosper, que t'ai-je fait ?... Tu veux donc » me tuer ? Julienne ! Julienne ! » Puis la détonation d'une arme à feu se faisait entendre tout à coup, et les voisins accourus au bruit, virent un homme qui s'enfuyait rapidement. Le temps était sombre et pluvieux, ils ne purent le reconnaître. Au pied d'un arbre, au bord de l'avenue Saint-Pierre, une femme baignée dans le sang était étendue sans vie : c'était Jenny Monnet, femme Lavielle.

« Prosper était le prénom sous lequel Lavielle-Destrac était

généralement connu : on savait que cet individu, violent et irascible, avait souvent proféré des menaces de mort contre sa femme ; les soupçons de la justice ne pouvaient s'égarer, et des agents de la police furent aussitôt lancés à sa poursuite dans différentes directions. De plus Lavielle avait longtemps habité Dax ; il fut facile d'obtenir, d'une manière exacte, son signalement. Arrêté à Mont-de-Marsan, le 24 septembre, il fut mis à la disposition du parquet de Dax. Il avoua son crime sans hésitation, avec des détails qui, plus tard, ont été contrôlés par les dépositions des témoins de l'information.

» Lavielle-Destrac s'était marié depuis un an environ à Dax, contre le gré de sa mère, avec une fille de mauvaise vie. Peu de jours après son mariage, il quitta Dax avec Jenny Monnet, sa femme, et alla s'établir à Tarbes pour y exercer sa profession de tanneur. Lavielle avait toujours été mauvais ouvrier ; il ne trouva pas sans doute, à Tarbes, le moyen de gagner sa vie et quitta cette ville, vers le 12 septembre, pour aller se fixer à Mont-de-Marsan.

» La passion qui l'avait poussé à cette union s'était évanouie bientôt ; il vivait en mauvais rapports avec sa femme, que depuis quelque temps il maltraitait fréquemment ; et cependant cette fille à laquelle il avait donné son nom, semblait vouloir se réhabiliter dans le mariage : elle était laborieuse, économe et fidèle à son mari.

» Peu de jours après leur arrivée à Mont-de-Marsan, le 18 septembre, après une scène plus violente que les précédentes, la femme Lavielle, effrayée des menaces de mort dont elle avait été l'objet, s'enfuit du domicile conjugal et alla chercher un abri et une protection dans la maison d'une voisine, la femme Portères, qui voulut bien l'accueillir et lui donna l'hospitalité pendant la nuit. Le lendemain, décidée à ne plus s'exposer aux mauvais traitements de Lavielle, elle partit pour Dax, où demeurerait sa sœur, et se réfugia chez elle.

» Lavielle ne parut pas s'inquiéter de l'absence de sa femme :

il alla chercher un chiffonnier et lui vendit, pour la somme de 35 francs, tout ce qu'il possédait : le lit, du linge, quelques effets, de la vaisselle, etc. A ce moment (l'accusé lui-même l'a déclaré dans son interrogatoire définitif), le crime était résolu ; mais Lavielle ne se laissa pas aller aux démonstrations extérieures d'une colère compromettante, il ne parla à personne de ses projets homicides : décidé à se défaire de sa femme, il médita froidement les détails de l'exécution.

» Le 19 septembre il acheta, chez un armurier, de la poudre, des capsules, des balles et un pistolet dont il avait besoin, disait-il, pour se défendre contre les malfaiteurs, car il voyageait souvent la nuit. Ce pistolet n'avait pas de baguette, il en fabriqua une lui-même avec un morceau de bois.

» Après l'achat de l'arme, au lieu de partir immédiatement pour Dax, où il devait accomplir son projet, il va passer deux jours à la fête de Roquefort. Reculait-il devant l'horreur de l'action qu'il méditait ? Non. Cet homme, qui se dit jaloux et qui prétend n'avoir assassiné que pour venger son honneur, n'a pas cédé à l'entraînement d'une fureur aveugle : mauvais ouvrier, paresseux, sans énergie, il avait résolu de se débarrasser d'une femme qui lui était à charge depuis qu'il ne l'aimait plus et qu'il fallait cependant nourrir.

Le mardi matin, 22 septembre, il revient à Mont-de-Marsan et repart le soir même pour Dax, à quatre heures de l'après-midi, par le chemin de fer. A Morcens, il rencontre le sieur Deslaus, tanneur, dont il avait été l'ouvrier, et lui raconte qu'il vient de Tarbes et qu'il se rend à Bayonne, où il a trouvé du travail. A huit heures il arrive à Dax, et il se dirige immédiatement vers le domicile de la fille Monnet, chez laquelle il savait que sa femme s'était réfugiée, en ayant soin pendant le trajet, pour n'être pas reconnu, de se cacher le visage sous un parapluie ouvert, bien qu'il ne tombât pas, en ce moment, une seule goutte d'eau. Il reconnaît la maison, charge son pistolet et attend patiemment le moment favorable ; il était trop prudent



pour pénétrer dans la maison et s'exposer ainsi à être aussitôt reconnu et signalé à la police.

« Vers neuf heures, la femme Lavielle sortit. L'accusé n'était qu'à quelques pas, il s'approcha vivement. Après quelques paroles échangées, une lutte très-courte et les cris de détresse de la victime, la détonation se fit entendre. La femme Lavielle avait été frappée au-dessous de la mâchoire gauche. L'accusé avait dû étreindre de sa main gauche le bras gauche de la malheureuse, et saisir le moment où, effrayée, elle renversait la tête en arrière, pour faire feu, à bout portant, de l'arme qu'il tenait à la main droite.

« Après le crime, Lavielle s'enfuit à travers la campagne en emportant son pistolet et son parapluie, sans laisser la moindre trace de son passage à Dax. A Huix, il s'arrêta dans un parc à bestiaux et y passa la nuit. Au point du jour il entra dans une maison, où il raconta qu'il s'était égaré la veille en suivant le chemin de halage de l'Adour et demanda la route de Laluque. Ce fut à cette station, c'est-à-dire à une distance très-grande du lieu où le crime avait été commis, qu'il reprit le chemin de fer pour revenir à Mont-de-Marsan.

« Son absence avait été si courte qu'il pouvait espérer qu'elle resterait inaperçue; en arrivant à Mont-de-Marsan, il descendit dans une auberge et se fit passer pour un marchand quincailler revenant de la foire de Labouheyre.

Lavielle prétend que son intention était de se livrer lui-même à la justice. Cette allégation est fausse; il aurait pu aussi bien se livrer à la justice à Dax qu'à Mont-de-Marsan. Il a été arrêté dans cette dernière ville, sur le pont, au moment où il faisait cirer ses bottes.

« Tous ces faits prouvent jusqu'à l'évidence, et il suffit de les exposer, pour établir avec quel sang-froid Lavielle avait prémédité son crime; les précautions les plus minutieuses avaient été prises, avant et après l'assassinat, pour égarer les poursuites judiciaires. »

Tel est l'acte d'accusation qui me fut communiqué, le 2 janvier 1864, par M. le conseiller Carenne, président de la cour d'assises des Landes. M. le président voulut bien me confier le dossier tout entier de cette grave affaire, m'invitant à lui faire connaître, dans un rapport motivé, l'impression qui résulterait pour moi relativement à l'état mental de l'accusé, et à la part de responsabilité qui devait lui incomber de la lecture attentive de ces documents. Je consignai, dans le rapport suivant, l'opinion qu'ils me suggérèrent, insistant sur la nécessité, en matière aussi délicate et aussi grave, d'observer directement le sujet.

*Rapport médico-légal.*

Monsieur le président,

J'ai examiné, avec une scrupuleuse attention, les pièces que vous m'avez fait l'honneur de me communiquer concernant Jean Lavielle-Destrac, inculpé d'assassinat commis sur la personne de Jenny-Françoise Monnet, sa femme.

Avant de vous exposer l'impression qui est résulté pour moi de la lecture de ces documents, permettez-moi, monsieur le président, de faire quelques réserves, et de dire que, pour asseoir une opinion précise sur l'état mental de l'accusé qu'ils concernent, j'aurais besoin d'observer l'inculpé lui-même, d'examiner soigneusement et d'une manière prolongée sa tenue habituelle, ses actes, ses gestes, ses paroles, la manière dont s'exécutent ses fonctions physiologiques, de l'observer pendant la nuit comme pendant le jour, et de le soumettre à quelques épreuves qui eussent jeté une grande lumière sur sa vraie situation mentale. J'aurais voulu connaître s'il est habituellement en proie à l'insomnie opiniâtre, si fréquente chez les aliénés; s'il est le jouet d'hallucinations sensoriales, s'il a des idées fixes, si sa sensibilité morale et sa sensibilité physique sont ou non demeurées intactes. L'éthérisation, et au besoin l'élec-

trisation m'auraient, sous ce rapport, fourni des données précieuses, car il est un fait aujourd'hui avéré, c'est que dans l'aliénation mentale, la sensibilité morale et la sensibilité physique sont toujours plus ou moins profondément atteintes ou lésées. La plupart des aliénés ressentent à peine les piqûres, les incisions par le bistouri, et même l'avulsion des dents. L'on a vu souvent d'horribles fractures, des amputations même, ne leur occasionner que de vagues sensations de douleur. L'inaccessibilité à la douleur physique ou son amoindrissement, lorsqu'ils s'appuient sur l'insensibilité morale et sur certains autres phénomènes spéciaux, sont de précieux éléments de diagnostic, pour statuer avec exactitude sur l'état de folie ou de raison d'un individu. En l'absence des moyens d'investigation indiqués par la science et de l'examen *de visu* du sujet, voici les réflexions que m'a suggéré la lecture des documents précités.

Lavielle-Destrac est depuis son enfance une mauvaise nature se livrant sans frein à ses passions. Il est doué d'un caractère morose, indiscipliné, brutal. Il a toujours recherché la satisfaction de ses appétits, sans regarder à l'honnêteté des moyens à employer pour y parvenir, sans redouter la punition qui plusieurs fois est venue réprimer ses méfaits. Toute régularité, toute sujétion lui pesait. Il avait le travail en aversion. Il n'avait d'activité que pour le mal, menaçant de frapper ou de tuer les personnes qui le contrariaient, et jusqu'à sa propre mère.

Faut-il voir dans ces fâcheuses données un état virtuel ou latent d'aliénation mentale, ou ne sont-elles que l'indice d'une organisation perverse qui, jusqu'à ce jour, ne serait point compliquée de lésion cérébrale ni de trouble mental ? C'est ce que j'ai cherché à élucider par l'étude des faits contenus au dossier.

Lavielle-Destrac est fils et neveu de trois suicidés. Évidemment cette circonstance doit être prise en sérieuse considération dans l'examen de ce qui le touche. Une prédisposition héréditaire incontestable a fait de lui un candidat à la folie. Mais la folie existait-elle chez lui au moment où il a commis le crime

qui lui est reproché ? Existe-t-elle aujourd'hui ? Entrons dans les faits.

Le mariage du dénommé avec une prostituée atteste chez lui une absence complète du sens moral ; mais cet acte est cependant compatible avec l'intégrité de la raison. S'il en eût été autrement, le mariage n'eût pas pu s'accomplir, attendu qu'un aliéné ne peut valablement contracter. L'inculpé n'était donc pas alors considéré comme fou, ni comme monomane, et personne, assurément, ne lui eût contesté l'aptitude à tester et à gérer ses affaires. Il jouissait donc du libre arbitre au point de vue civil, et, partant, il devait être responsable de ses actes au point de vue criminel. Quoique, antérieurement à son mariage, il ait commis des délits, rien ne prouve qu'on ait alors cherché à alléguer comme excuse légale, un dérangement intellectuel. Jusqu'au crime actuel, jamais la police ou l'autorité ont-elles eu à intervenir pour constater des actes insensés ? Et n'est-ce point par une exagération de langage qu'on a pu qualifier de folie ou de monomanie homicide une situation mentale dont la véritable expression serait simplement une organisation vicieuse, un caractère violent et des instincts pervers ?

Lavielle-Destrac, ne travaillant que fort peu, avait peine à subvenir à son entretien et à celui de sa femme. Il avait pleinement la conscience de cette détresse lorsqu'il cherchait à se procurer de l'argent par tous les moyens possibles, lorsqu'il vendait son mobilier, les robes de sa femme, lorsqu'il demandait des secours à sa mère, lorsqu'il invitait sa femme à demander à la prostitution les ressources qui manquaient au ménage, enfin lorsqu'il l'invitait de la manière la plus pressante à emprunter cent francs à sa sœur. Cette variété, cette fécondité d'expédients ne semble guère le fait d'un aliéné. L'inculpé achète un pistolet de l'air le plus calme, et, pour ne pas éveiller de soupçons, il dit à l'armurier qu'il en a perdu deux, mais qu'ayant à voyager la nuit il est bien aise d'en avoir un pour sa sécurité. Cette précaution semble dénoter une certaine perspi-

cacité. Après avoir fait souvent des menaces de mort à sa femme, l'inculpé part, le 22 septembre 1863, de Mont-de-Marsau pour se rendre à Dax, où sa femme s'était réfugiée depuis quelques jours pour échapper à ses mauvais traitements. Arrivé à Dax à huit heures du soir, il va se promener sur la route, en face de la maison où était sa femme, dont il connaissait l'habitude de sortir chaque soir, avant de se coucher, pour vaquer à ses besoins naturels. Il s'assied sur le parapet du pont pour charger son pistolet, et attend froidement la sortie de la personne qu'il s'était d'avance désignée pour victime. Il avait fait cette réflexion qu'il fallait choisir la nuit pour l'exécution de son dessein, de peur qu'en plein jour sa femme ne le vît et ne pût lui échapper. Jenny Monet sort, le mari court à elle, et un colloque s'établit. Ce colloque se termine par une détonation. La femme tombe morte, et le mari prend la fuite. Il court devant lui pendant plusieurs heures et entre dans un parc pour s'y reposer à l'abri des recherches. Il regagna Mont-de-Marsan où il est de retour à neuf heures du matin, espérant sans doute que la brièveté de son absence aura pu empêcher de la constater. Dans le récit de ces faits, avoués par l'inculpé, il me semble difficile, à priori, de trouver des indices du délire, des éléments pathologiques relatifs à Lavielle-Destrac. Le crime est préparé d'avance, les circonstances en sont délibérées et calculées; on se sert des notions que l'on a sur les habitudes de la victime, on le commet à l'heure prévue, on a un double motif de le commettre : le refus, par la victime, de se prêter à un emprunt d'argent et le désir, par l'inculpé, de se débarrasser d'une bouche à nourrir en même temps que d'une femme jadis prostituée, et qu'il rougissait d'avoir épousée. Il n'y a plus ici ni la soudaineté d'impulsion du monomane, ni l'absence de mobile qui fait rejeter l'acte commis sur un irrésistible entraînement. L'inculpé n'était ni en état d'ébriété, ni surexcité par la jalousie. Son arme s'est arrêtée juste à la limite fixée par le mobile auquel il obéissait, et, le crime commis, il en a apprécié

les conséquences. Ce n'est pas un forcené irrésistiblement porté au meurtre, frappant sans se rendre compte, et aveuglément ; il ne cède pas à une hallucination. Il ne demeure point impassible et calme comme il l'eût sans doute fait s'il eût pensé user d'un droit légitime, s'il avait agi sous l'influence d'une conception délirante. Il se soustrait par la fuite à l'imminence du châtimement qu'il sait avoir encouru. Son attitude, après le crime, ne ressemble pas à celle d'un homme privé de sa raison. Ses réponses sont lucides et ne dénotent point un insensé. Il y a de l'enchaînement et de la suite dans ses idées.

Telle est l'impression qui résulte pour moi du dossier qui m'a été communiqué ; mais, je le répète, monsieur le président, l'examen direct et prolongé de l'inculpé donnerait à mon opinion sur son état mental un bien autre degré de précision, et modifierait peut-être pour moi certains aspects de la question. Tout en inclinant à regarder Lavielle-Destrac comme responsable de l'acte criminel qui est imputé, je me hâte d'ajouter que des circonstances héréditaires et des prédispositions innées ont également contribué à vicier son caractère et à le rendre réfractaire aux bons sentiments. A mes yeux ces prédispositions à la folie, quoique non encore suivies d'effet, doivent atténuer le degré de responsabilité qui pèse sur lui relativement à l'acte criminel du 22 septembre.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, etc., etc..

*Le directeur-médecin de l'asile de Pau.*

*Signé : TH. AUZOUX.*

Pau, 5 janvier 1864.

Après avoir reçu ce rapport, M. le président crut devoir ordonner que je me transporterais à Mont-de-Marsan, à l'effet d'y procéder à l'examen personnel de Lavielle-Destrac et à toutes les constatations que je jugerais nécessaires. Cet examen eut

lieu dans la maison d'arrêt les 15 et 16 janvier. Il ne fit, du reste, que confirmer pleinement mes premières appréciations. L'inculpé est âgé de vingt-neuf ans, brun, de taille au-dessus de la moyenne. Il a fait son service militaire, mais au régiment il était considéré comme un mauvais soldat, comme *une pratique*. Sa physionomie ne révèle ni égarement, ni exaltation. Il pleure au souvenir de sa femme qu'il aimait beaucoup, dit-il; il l'a tué parce qu'il avait du chagrin d'avoir été quitté par elle. Il avoue avoir acheté son pistolet à l'avance pour commettre ce meurtre, et l'avoir perpétré à la nuit close, pour être plus sûr d'accomplir son dessein et pour avoir plus de chances de s'enfuir sans être reconnu. Il confesse ne pas aimer le travail, mais il attribue cette répugnance à sa mauvaise santé. Il répond pertinemment à toutes les questions que je lui pose. Sa sensibilité physique me paraît normale. L'insanité d'esprit n'a été invoquée, en ce qui le concerne, que depuis le meurtre du 22 septembre dernier. A la suite d'un examen approfondi, je me suis demandé s'il était possible de considérer cet homme comme aliéné ou comme l'ayant été, et si, au cas où il serait envoyé en traitement dans l'asile que je dirige, je pourrais l'y conserver comme atteint de folie. La négative m'a paru évidente, et ma conviction, à cet égard, a été trop formelle pour qu'une hésitation me fût permise.

J'ai donc exprimé devant la cour d'assises l'opinion : 1° que la manière dont Lavielle a préparé et exécuté le meurtre de sa femme, permet de conclure qu'il a eu conscience de ses actes; 2° qu'il en est responsable; 3° que les précédents de famille, les circonstances d'hérédité et l'absence du sens moral sont à mes yeux des éléments sérieux d'atténuation, dont il faut tenir compte, en appréciant le degré de responsabilité.

Le jury, adoptant cette manière de voir, rapporte un verdict affirmatif sur la question principale et sur celles de la préméditation et du guet-à-pens. Il admet des circonstances atténuantes.

La cour rend un arrêt qui condamne Lavielle-Destrac à vingt ans de travaux forcés.

La question qui m'était soumise n'était pas sans analogie avec l'affaire du sous-lieutenant Fleury, accusé d'avoir, le 18 août 1863, tiré à bout portant un coup de pistolet à la femme Petit, sa maîtresse, et, l'ayant manquée, de lui avoir plongé un poignard dans le cœur. Ici, comme chez Lavielle-Destrac, l'on remarque liaison avec une femme perdue, et l'on voit l'homme descendre à un degré d'abjection qui dénote l'absence du sens moral. Dans l'un et l'autre cas se trouvent des antécédents héréditaires fâcheux au point de vue psychique, mais point de lésion morale encore chez les sujets qui réfléchissent, délibèrent, veulent et agissent. Dans l'affaire Fleury, MM. les docteurs Calmeil, de Charenton, Colin et Arnould, du Val-de-Grâce, ont pensé aussi que l'hérédité de la folie n'est pas fatale, quoiqu'elle se transmette souvent; que l'homme qui n'est ni halluciné, ni furieux, qui prend des précautions, qui obéit à un mobile plus ou moins pressant, ne saurait être considéré comme aliéné, ni comme irresponsable. Toutefois, ils trouvent dans la généalogie de l'inculpé des éléments d'atténuation de sa responsabilité morale.

Le sous-lieutenant Fleury, condamné d'abord à vingt ans de travaux forcés, ne l'a été qu'à dix ans de la même peine par second jugement, le premier ayant été cassé.

La responsabilité partielle est admise aujourd'hui dans la pratique par un grand nombre de nos plus éminents confrères. Dans une étude sur les pesants, insérée aux *Annales médico-psychologiques* (janvier 1863), j'ai tenté de faire ressortir combien il serait injuste de les considérer comme jouissant de leur libre arbitre, absolument comme les gens normalement doués, ou de les innocenter complètement d'actes répréhensibles et sciemment commis. Pour ce qui les concerne, il est impossible de se restreindre dans l'étroite alternative d'une innocence absolue ou



d'une culpabilité complète. Il est des degrés intermédiaires dans leur responsabilité, comme dans leur intelligence. C'est ainsi que l'ont envisagé MM. les docteurs Amb. Tardieu et Lorain appelés, le 23 janvier 1864, devant la cour d'assises de Seine-et-Oise, où comparaisait Benoni Masson, âgé de vingt-huit ans, condamné sept fois pour vols, escroqueries, etc. Après sa dernière peine de treize mois, cet individu incendiait un bois dont il ne connaissait même pas les propriétaires. Le docteur Devouge, de Corbeil, a pensé que les facultés intellectuelles du dénommé sont assez affaiblies ou assez peu développées pour qu'il n'agisse pas toujours avec discernement, et que, sans qu'il soit idiot, on peut cependant le ranger parmi les imbéciles ou aliénés.

MM. les docteurs A. Tardieu et Lorrain, tout en reconnaissant que les facultés intellectuelles de Masson sont peu développées et faibles naturellement, ont déclaré qu'il n'est pas moins redoutable, à cause de la perversité de ses instincts, et qu'il doit être considéré comme ayant, dans une certaine mesure, la responsabilité de ses actes. La décision du jury ayant été conforme à cette manière de voir, la cour a condamné Masson à dix ans de reclusion.

L'honorable doyen de la Faculté de médecine de Paris adoptait encore la doctrine de la responsabilité partielle dans l'affaire Leclapart, qui s'est terminée, en février 1864, par la condamnation de ce parricide à vingt ans de travaux forcés. Agé de vingt-cinq ans, Leclapart a tué son père parce qu'il en avait reçu des reproches sur sa paresse et son antipathie pour le travail. Il avoua la préméditation de son crime, avoir frappé environ cinquante coups sur la tête avec un boyau, et avoir ensuite traîné le corps hors du champ. M. Tardieu considéra l'intelligence de cet homme comme bien au-dessous de la moyenne ordinaire. Il vit en lui une brutalité native que la volonté et la crainte pouvaient tempérer, mais seulement dans une certaine mesure. Il le déclara responsable, mais proportionnellement à son intellect. La peine

appliquée à Leclapart consacra le principe de l'inculpabilité partielle.

Nous voyons donc, dans la pratique, la doctrine de la responsabilité atténuée faire de rapides progrès. L'appréciation de l'état mental des accusés, dans ces cas délicats et douteux, confiée à la conscience et au talent du médecin, ne peut que le grandir et le rehausser dans l'opinion de la magistrature. Sa participation aux décisions judiciaires devient ainsi plus directe et plus intime. Aucun amoindrissement ne saurait résulter, pour le rôle du médecin, de son intervention en pareille occurrence. Il n'a pas à se substituer au juge, il n'a mission que de l'éclairer. Après avoir dépeint l'état mental tel qu'il le comprend, après avoir exposé son opinion sur les faits qui lui sont soumis, le rôle de l'homme de l'art est terminé; il ne saurait, sans inconvénient, se faire accusateur ni défenseur, quelle que soit la vivacité de sa conviction. Il est appelé comme expert, rien de plus, rien de moins. Cette mission délicate ne saurait être assimilée à celle d'un simple témoin. C'est ce qu'a justement décidé l'honorable M. Carenue, président de la cour d'assises des Landes, considérant mon intervention dans l'affaire Lavielle, non comme un témoignage, mais comme une expertise médico-légale. Envisagé comme expert, le spécialiste puise dans cette qualité plus d'autorité pour convaincre le jury et les magistrats, pour leur faire saisir les nuances de la situation. Si le doute est trop souvent entré dans l'esprit du magistrat à l'égard de quelques conclusions émises par des médecins, c'est surtout lorsque, trop radicales ou trop absolues, le juge pouvait les croire risquées ou inspirées par un esprit de système préconçu. Toutes les fois que les déclarations du médecin appelé pour éclairer la justice seront empreintes de ce cachet de sincérité qui écarte tout soupçon de système exclusif, et témoigneront, par leur modération même, d'une conviction profonde et raisonnée, elles seront, ce n'est pas douteux, accueillies avec faveur par la magistrature. S'il est des cas tellement patents qu'aucune hésitation n'est pos-

sible, tellement évidents que le médecin n'a qu'à confirmer, par l'autorité de sa science, ce qui est notoire pour tous, il en est un grand nombre d'autres où son intervention devient plus épineuse. Peut-on, à priori, affirmer que tous les cas offerts par la pratique à l'investigation du magistrat et du médecin légiste présenteront à un égal degré les conditions de la responsabilité ou de l'irresponsabilité absolues ? Évidemment non. Je demeure donc persuadé que, même parmi nos confrères les plus enclins à rejeter les états psychiques mixtes, à repousser, dans de savantes dissertations théoriques, la doctrine de la responsabilité partielle, le plus grand nombre, arrivant sur le terrain de l'application et des faits pratiques, céderont à la puissance des situations, et trouveront souvent dans les actes des individus, dans la manière dont ils sont accomplis, enfin dans l'observation du sujet lui-même, les éléments d'une graduation, d'une proportionnalité inscrites dans nos codes par la loi, apportées par la nature, amie des nuances, dans les diverses diosyncrasies.

---

---

# SIMULATION DE FOLIE

---

RAPPORT MÉDICO-LÉGAL

SUR

## L'ÉTAT MENTAL DU NOMMÉ DUMARCHÉ ACCUSÉ DE FAUX ET D'ESCROQUERIES

**Par les Docteurs RENAUDIN,**

Directeur de l'asile de Maréville,

ET

**Henri BONNET,**

Médecin en chef au même asile.

---

Nous, soussignés, docteurs en médecine, désignés par M. le président des assises du département de la Meurthe, conformément à l'arrêt du renvoi rendu le 3 mai 1864 par cette cour, à l'effet d'examiner l'état mental du sieur Auguste Dumarché, accusé de faux et d'escroqueries, et de faire connaître surtout sa situation au mois de janvier dernier, avons prêté entre les mains de ce magistrat le serment prescrit par la loi, et avons consigné dans le rapport ci-après les observations que nous avons faites sur cet individu à partir du 12 mai, jour où il a été transféré de la maison d'arrêt de Nancy dans l'asile public d'aliénés de Maréville.

### *Faits.*

Aux termes de l'acte d'accusation, Dumarché aurait, au mois de janvier, présenté au directeur de la Caisse d'épargnes de Nancy un pouvoir revêtu d'une fausse signature, à l'aide de laquelle il tentait de retirer de cette caisse une somme de

85 francs à valoir sur un livret appartenant à sa tante, et dont il s'était subrepticement emparé. Le 15 du même mois, il souscrivit à l'ordre du sieur Flambeau un billet de 180 francs, dont il voulut faciliter l'encaisse par l'apposition d'une fausse signature. Les manœuvres n'ayant pas atteint le but proposé, il fit chez divers négociants des commandes, au nom de sa tante, de marchandises dont il intercepta l'envoi à l'adresse indiquée, et dont il fit opérer le placement au mont-de-piété, ou qu'il vendit pour se procurer des ressources employées ultérieurement dans des orgies. Dans le courant du même mois, il s'était, dans le même but, présenté à Dieulouard pour extorquer de l'argent au curé de cette paroisse ainsi qu'à l'instituteur. Ce fait, à la date du 7 janvier 1864, était postérieur à un séjour d'une huitaine à Metz, où l'on suppose qu'il s'était livré à tous les désordres.

C'est pour ces faits que Dumarché a été traduit devant les assises de la Meurthe, et c'est à leur occasion que, divers témoignages ayant suscité des doutes sur l'intégrité des facultés mentales de l'accusé, la cour a ordonné son transfèrement à l'asile public d'aliénés de Maréville, où les experts sous-signés ont eu à examiner les propositions suivantes :

1° Antérieurement aux faits incriminés, existe-t-il des faits de nature à démontrer, soit une prédisposition marquée à l'aliénation mentale, soit l'existence d'une des formes de cette maladie ?

2° Quel était, au mois de janvier dernier notamment, l'état mental de Dumarché, ou quels étaient les rapports d'un délire quelconque avec les actes commis ?

3° Enfin, décrire les faits résultant de l'observation directe à laquelle il est soumis.

#### *Commémoratifs.*

D'après une déposition de M<sup>me</sup> veuve Simon, la mère de Dumarché, aurait été unie à un homme dont les actes de bruta-

lité et de violence auraient dû exercer une influence notable sur l'enfant issu du mariage. Ce témoin aurait constaté, dès la naissance, que Dumarché avait un tremblement nerveux dont une faiblesse de constitution aurait été la conséquence immédiate. Ce point est affirmé par Marie-Élise Zimmerlin, veuve Bräunna, qui, ayant connu le père de l'accusé, le considère presque comme un aliéné aux allures bizarres et violentes, et, par conséquent, susceptible d'avoir transmis à son fils une prédisposition héréditaire.

D'autres témoins viennent donner à ces assertions l'appui de faits caractérisant, suivant eux, soit une notoire excentricité, soit une véritable aberration mentale.

Le sieur Beaujard, qui fréquentait un café (le café de Versailles) où venait souvent Dumarché, raconte que ce dernier y passait pour un être exalté, faisant souvent des folies. Comme exemple il dit que, malgré l'amour de Dumarché pour son chien, avec lequel il conversait parfois très-longuement, il le frappait souvent sans motif.

Des termes de la déposition du sieur Tisserand, ex-surveillant de Maréville, il résulterait que beaucoup d'actes dont il a été témoin de la part de Dumarché présenteraient une grande analogie avec l'extravagance des fous de l'asile.

Le sieur Bouret père croit fermement à la folie de Dumarché. Après avoir fait mention des prétentions nobiliaires de l'accusé, prétentions qu'il considère comme hors de sens, il ajoute que, entre autres excentricités, il se fit un déguisement prétendu polonais, avec des épaulettes et des aiguillettes en laiton, qu'il se disait aide de camp du général en chef, et parcourait dans son costume les rues de Nancy, où il était l'objet de la risée des enfants.

Le même témoin ajoute qu'à l'âge de dix-huit ans, Dumarché jouait avec des enfants dont il se faisait le général; qu'à une autre époque, il se disait élève de l'École forestière, nommé par la couronne.

Le témoin Guillaume Chatelain, voyant Dumarché commander, dans les rues de Nancy, une bande de dix à douze gamins, comme pour une bataille, lui demanda s'il était fou d'agir ainsi; Dumarché lui répondit : « Il faut que je fasse mon service; je » ne veux pas perdre mes épaulettes au moment de partir pour » la Pologne. » Le témoin lui dit alors : Vous irez plutôt à » Maréville: »

Tous les autres témoins relatent différentes excentricités analogues. Mais, sauf un seul, aucun ne précise la date de ses observations. Deux témoins mentionnent également comme preuve de folie une provocation en duel pour le motif le plus futile.

En regard de ces dépositions assez vagues dans les détails, nous devons citer aussi les réponses faites par la grand'mère et la tante de l'inculpé pendant l'instruction. Aucune de ces deux dames ne pense à présenter comme excuse une aberration mentale quelconque chez leur petit-fils et neveu. La première voit dans l'arrestation de l'accusé le moyen le plus efficace de mettre un terme aux mauvais tours qu'il lui joue. La seconde, s'abstenant de caractériser les escroqueries reprochées à son neveu, ne cherche qu'à en atténuer les conséquences, soit en déclarant d'abord qu'elle a signé les billets, soit en désintéressant les négociants au préjudice desquels les escroqueries avaient été commises.

Dumarché a été incorporé comme engagé volontaire le 21 avril 1860, et est allé à Metz faire partie du 52<sup>e</sup> régiment de ligne. Le 30 avril 1861, il passait au 94<sup>e</sup>. Le 19 février 1863, il fut réformé pour vice de constitution. Dans cet intervalle, Dumarché a fréquenté le lycée de Nancy, dont le proviseur énonce son opinion sur lui dans les termes suivants : « Le jeune » Dumarché n'a jamais été un élève sérieux ; il est assez intelligent, mais peu laborieux ; il s'est toujours fait remarquer » par la mobilité de ses idées, par son orgueil excessif et son » extrême légèreté ; non-seulement il n'a pas le sens pratique

« de la vie, mais il est bizarre et excentrique. » Son ancien instituteur à l'école Saint-Georges, M. Gabriel, s'explique à peu près dans le même sens. M. l'abbé Limon, professeur à la Malgrange, avec lequel l'un de nous s'est entretenu, a eu, il y a environ sept ans, Dumarché sous sa direction au pensionnat Drouot. De même que M. Gabriel, il a vu dans l'accusé un enfant gâté, très-irritable, et doué d'une vive exaltation. De bons conseils le ramenaient facilement, mais il était d'une grande instabilité. Il était peu travailleur, mais intelligent, et occupait le premier tiers de sa classe ; il se faisait surtout remarquer dans les travaux imaginatifs ; *il excellait à jouer la comédie*. Aux yeux de M. l'abbé Limon, Dumarché passe pour une nature aussi facile à entraîner vers le mal que vers le bien. Tout dépendrait du milieu où il se trouve. Nous verrons plus tard la même appréciation que fait Dumarché de lui-même.

M. le docteur Laforêt, médecin principal à Nancy, a été à même d'observer attentivement Dumarché pendant son séjour au régiment. Il se souvient très-bien de lui ; mais il déclare que, *malgré l'intérêt qu'il voudrait porter à ce jeune homme*, il ne peut que maintenir la réponse qu'il fit à M<sup>e</sup> Lallement, son avocat, qui le consultait à son égard. Voici cette réponse : « Dumarché a été réformé pour faiblesse de constitution et non » pour autre cause. Il avait des moments d'exaltation, mais cela » provenait des excès de toute sorte auxquels il se livrait. » Le docteur Laforêt a été obligé de le rappeler plusieurs fois à la discipline, et n'a jamais remarqué chez lui aucun symptôme de folie. Cet honorable et savant confrère a répété verbalement à l'un de nous que le jeune Dumarché était un enfant gâté, un exalté, qui subissait les effets d'une éducation vicieuse, un individu pervers ; mais il n'a jamais remarqué en lui de symptômes de folie d'une sorte quelconque.

A un moment donné, nous avons interrogé Dumarché pour obtenir de lui l'explication des excentricités qui ont signalé certaines phases de son existence, et voici ce que nous avons pu



recueillir dans les entretiens que nous avons eus avec lui. La situation de famille de l'accusé est anormale. Quoique son père vive encore, il l'a à peine connu, et, quand il l'a vu, c'était pour assister à des scènes déplorables dont sa mère aurait été victime. Il a donc été, dès sa jeunesse, privé d'un guide, qui lui était d'autant plus nécessaire que la faiblesse de sa mère et de sa grand'mère était plus grande. La délicatesse de sa constitution portait ces dames à le gâter ; il en résultait chez Dumarché une irritabilité d'autant plus vive que la mobilité de ses idées rencontrait plus d'obstacles. C'est le paroxysme ultime de cette irritabilité, qui s'est manifesté à plusieurs reprises par des menaces et des tentatives de suicide que tout démontre n'avoir pas été sérieuses. Ainsi, par exemple, un jour de la fin de décembre 1860, dégoûté du service militaire, et voulant obtenir l'exonération, il fait à sa tante une scène dans laquelle il menace de se tuer avec un pistolet qu'il pose à terre enveloppé d'un linge. La propriétaire de la maison, qui, de concert avec d'autres personnes, atteste ce fait, raconte qu'il fallut faire beaucoup d'efforts pour le calmer, et que, ses idées venant à changer, il demanda un petit manteau pour se consoler. Le soir de ce jour, allant au spectacle, il provoqua en duel l'inspecteur du théâtre, qui voulait déranger sa tante ainsi que lui. Enfin, spéculant sur la tendresse de sa tante, il menaçait de se précipiter par les fenêtres si on ne lui donnait pas ce qu'il exigeait. L'appréciation que nous venons de faire de ces menaces nous paraît d'autant mieux fondée, que la tante elle-même déclarait au juge d'instruction de la commission rogatoire pour l'interroger, qu'elle n'avait jamais attaché d'importance à cela parce qu'elle savait son neveu incapable de mettre ce qu'il disait à exécution.

#### *Discussion des faits précédents.*

Avant de poursuivre la solution complète de la question qui nous est soumise, et de nous livrer à l'appréciation de l'état de

l'accusé au moment où il s'est rendu coupable des faits qui lui sont reprochés, il importe que nous jetions un coup d'œil en arrière pour examiner si les faits rapportés dénotent soit l'existence d'une prédisposition à la folie, soit les principales circonstances d'une période initiale de cette affection. Les témoignages paraissent être unanimes pour constater la bizarrerie et la violence du caractère de son père. Nous pouvons admettre volontiers que les éléments de ce caractère ont pu exercer sur le jeune Dumarché une influence héréditaire. La tournure d'esprit, les habitudes, l'humeur..... sont ordinairement les principales manifestations de cette filiation ; mais quelques efforts que fassent les témoins pour rattacher l'état du fils aux excentricités du père et pour y voir de la folie, nous ne saurions les suivre dans l'appréciation inexacte qu'ils en font. Le père a pu être un mauvais mari, ne pouvant vivre avec sa femme, la rendre victime de ses violences, manifester un caractère détestable ; mais il n'a pas moins continué à savoir remplir ses fonctions dans son administration. S'il avait été fou, dans l'acception médicale de ce mot, il n'aurait eu ni la capacité, ni la possibilité de répondre à la confiance de ses chefs, et encore moins d'entretenir avec le public des relations souvent très-difficiles.

Après avoir écarté cette première donnée, nous ne voyons dans les témoignages précités aucun point qui puisse nous mettre sur la voie d'un état pathologique quelconque. Dans une déposition, nous voyons mentionner un tremblement, un frisson survenant après la naissance de Dumarché ; mais les détails indiqués avec soin dans le récit nous prouvent que, dès le début de sa vie, il n'a pas été en proie aux convulsions de l'enfance, qui parfois ont une influence marquée sur le reste de l'existence, et qui seraient, pour ainsi dire, le seul indice du retentissement des événements de famille dans la vie fœtale. Entrant plus avant dans l'examen du sujet, nous ne voyons aucune preuve d'un état névropathique quelconque se développant d'après des dispositions congéniales, ou survenant

à la suite de perturbations dans la constitution. Cette constitution, il est vrai, nous est représentée comme faible et délicate, et cependant les dépositions ne parlent d'aucune maladie incidente. Dumarché s'est engagé à dix-sept ans, et il se préparait à l'École militaire. Si, pendant la durée de son service, il a séjourné à l'hôpital, c'est pour être traité d'une affection syphilitique dont il porte encore aujourd'hui les traces. On nous rapporte, en outre, que Dumarché a fait de fréquentes orgies, mais elles n'ont jamais déterminé chez lui de maladie.

Nous sommes donc forcés d'écarter de notre appréciation toute virtualité pathologique qui pourrait avoir l'aliénation mentale comme conséquence. L'irritabilité excessive pour laquelle l'accord des témoins est unanime a pu être notée par quelques auteurs comme une cause d'aliénation mentale ; mais, dans tous les cas, lors même qu'on entrerait dans cette opinion, l'irritabilité excessive ne constituerait jamais la folie ; ce n'en serait jamais qu'un symptôme, duquel, en le prenant individuellement, on ne pourrait rien inférer. Au cas qui nous occupe, c'est la colère de l'enfant gâté, c'est l'emportement de l'homme qui s'aime beaucoup et ne veut rien souffrir des autres ; c'est la réaction de l'orgueilleux contre les individus qui n'admettent pas sa prééminence ; c'est le mécontentement de ce qu'on ne parvient pas à obtenir ce qu'on désire ; c'est, en un mot, quelque chose qui entraîne, quoiqu'on soit capable d'opposer une résistance efficace à cet entraînement. Elle est fréquente dans le monde, où elle conduit souvent à des déterminations regrettables ; elle constitue une inconséquence d'humeur, un défaut de caractère, mais non une maladie. Du reste, on constate encore que chez Dumarché l'irritabilité était de courte durée, cédait facilement quand elle n'aboutissait pas au résultat désiré, et n'était dans sa manifestation qu'un moyen fréquemment employé pour exploiter la faiblesse de ses parents.

Deux faits nous restent encore à discuter. Dumarché, comme

tant d'autres individus dont le nom commence par un D, a eu le travers, trop commun, hélas ! de vouloir trancher de la particule. On a présenté ces tendances comme l'expression de conceptions délirantes préparant à la monomanie. Nous ne pouvons y voir qu'un travers constituant, pour ainsi dire, une protestation contre le souvenir paternel et contre une origine que, dans plusieurs circonstances, Dumarché a déclaré subir avec peine. Comme pour tous les individus à imagination très-vive et qui ont une répugnance pour le travail, on entrevoit chez Dumarché un ardent désir de parvenir par quelques moyens que ce soit. La mobilité de son caractère, attestée du reste par tout le monde, est d'ailleurs un obstacle à la stabilité d'une idée quelconque, et, par conséquent à la naissance d'une conception délirante dominant l'esprit du sujet et l'entraînant irrésistiblement. C'est une virtualité ambitieuse plutôt que l'ambition elle-même, et toute idée accueillie d'abord avec enthousiasme cesse bientôt d'occuper son esprit sous l'influence de la diversion la plus futile. Dumarché était donc très-bien préparé à subir l'influence de cette exaltation pour la Pologne, exaltation sur l'époque de laquelle les témoignages diffèrent parfois. C'est une idée qui, pour un moment, a passionné bien des têtes et qui ne s'est calmée qu'avec peine, même chez les hommes supérieurs. On ne saurait y voir une conception délirante chez Dumarché, dont les propos excentriques à ce moment ne prouvent qu'une fois de plus ce fait connu depuis longtemps, c'est qu'en général la jeunesse ne doute de rien. Les écrits de Dumarché sur ce sujet nous prouvent, du reste, qu'au plus fort de son exaltation il a pu avoir de ces idées déraisonnables qui courent les rues, mais que jamais il n'a présenté de conceptions délirantes ou d'hallucinations. Nous ne saurions non plus considérer comme un signe d'aliénation mentale la confection d'un costume plus ou moins en rapport avec le rôle que Dumarché s'était donné. N'ayant à sa disposition aucun argent pour satisfaire une de ces fantaisies si faciles à naître chez les

enfants gâtés, Dumarché se sert des moyens à sa disposition. Aussi, en reconnaissant lui-même le ridicule de son action, il la justifie en la présentant comme le premier moyen d'exécution de la pensée qui avait frappé son imagination trop vive. Quant à l'usage qu'il en a fait en public, on ne saurait l'apprécier au point de vue du respect humain qui retient la plupart des hommes. Du reste, dès que Dumarché croit son rôle accompli, dès que la mission qu'il s'est donnée est terminée, il s'empresse de quitter ses oripeaux et n'en impose plus à personne. Ce n'est qu'une manifestation de la vanité, mais ce n'est pas un symptôme maladif.

En résumé, de même que M. le docteur Laforêt, nous ne découvrons dans toute la vie de Dumarché, jusqu'à ce moment, non-seulement aucun signe d'aliénation mentale, mais encore aucun élément propre à la préparer.

Voyons maintenant comment l'accusé est arrivé aux actes coupables qui lui sont reprochés, et examinons les indications propres à nous éclairer sur la nature de son état mental à ce moment.

*État mental à l'époque des faits incriminés.*

Pour avoir une exacte idée de la situation de Dumarché au moment où les faits incriminés ont été accomplis, nous avons, d'une part, les explications qui nous ont été données par Dumarché lui-même, et, d'autre part, les déclarations des témoins entendus dans l'instruction. Il résulte des déclarations de Dumarché qu'antérieurement au 1<sup>er</sup> janvier 1864, et peu après les excentricités dont nous avons apprécié la valeur dans la première partie de ce rapport, l'accusé ayant pris la ferme résolution de se soustraire au désœuvrement dont il sentait tout le danger, avait sollicité et obtenu une place de clerc chez M<sup>e</sup> Gasse, avoué à Nancy. Il fut d'abord assez ferme dans sa résolution, et ledit avoué, tout en déclarant qu'il avait gardé une certaine défiance à l'endroit de son nouveau clerc, recon-

nait néanmoins que celui-ci ne lui a donné aucun sujet de plainte jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1864. A ce moment, Dumarché part pour Metz, où il se livre à des excès de tout genre, et dépense tout l'argent qu'il avait emporté avec lui. Il écrit une double lettre à son patron et à sa grand'mère, dans laquelle il invente la fable d'un porte-monnaie perdu, et il prie instamment qu'on lui envoie la somme de dix francs, nécessaire à son retour. Les deux lettres écrites, suivant lui, dans le cas supposable où l'une d'elles ne parviendrait pas, eurent toutes deux le même succès, et l'argent fut employé sans doute en grande partie à de nouvelles orgies, puisqu'il ne put revenir que jusqu'à Dieulouard, où, pour se procurer les ressources nécessaires à son retour à Nancy, il commença cette série d'escroqueries qui devait le conduire devant la cour d'assises. D'abord il prend le nom de Darboy, et s'intitule neveu de l'archevêque de Paris, teute à l'aide de ce changement de nom une démarche auprès du curé de l'endroit, démarche qui resta sans succès. Il est plus heureux auprès de l'instituteur, auquel il extorqua un souper et la somme de 1 fr. 50 cent. avec laquelle, se voyant découvert, il se hâte de regagner Nancy, d'où il s'empresse, du reste, de renvoyer à Dieulouard la légère somme qui lui avait été remise. Avant d'aller plus loin, il se présente à notre esprit un rapprochement qui n'est pas sans valeur. Dans la première partie, notre attention a été principalement fixée sur l'usurpation d'un titre nobiliaire, présentée par quelques témoins comme la preuve de conceptions délirantes. Cette usurpation se rencontre chez beaucoup d'individus comme un moyen d'escroquerie, et, dans le cas que nous venons de citer, la prise de possession du nom de Darboy pourrait nous mettre à même de comprendre l'usage qu'il se réservait peut-être de faire des titres de comte et de marquis. Une fois sur la voie du désordre, Dumarché, retenu par l'orgueil et le respect humain, refuse de retourner dans l'étude de son patron, et malgré les sollicitations de sa grand'mère, il ne consent pas à rabattre par

son travail la dette qu'il a contractée. Il insiste pour qu'on lui donne de l'argent afin de désintéresser immédiatement M. Gasse. C'est de ce refus, suivant lui, que datent les désordres auxquels il s'est livré pour sortir d'embarras. Suivant ses propres aveux, il se serait probablement arrêté sur cette pente funeste sans la pernicieuse influence d'un sieur Flambeau, qu'il considère comme son mauvais génie et comme la cause efficiente de toutes les fautes qu'on lui reproche. Il nous dit que c'est à l'instigation de Flambeau qu'il a souscrit le billet de 180 francs; que c'est d'après ses conseils qu'il l'a revêtu d'un faux endossement, et, pour preuve de son assertion, il cite les démarches actives des époux Flambeau pour arriver au recouvrement de cet effet, sur lequel Flambeau aurait promis de donner à Dumarché une certaine part pour solder les dettes qu'il avait contractées. A défaut de cette ressource, il songe alors au livret de caisse d'épargnes, et peu s'en faut, suivant lui, que les époux Flambeau ne l'aident pour obtenir la légalisation d'une fausse signature au bas d'un pouvoir de toucher. Cette ressource venant encore à manquer, c'est encore, suivant lui, à l'instigation de Flambeau qu'il escroque à des négociants de Nancy des mousselines et des dentelles qu'il revend à bas prix ou qu'il porte au mont-de-piété. A l'appui de cette assertion, il avance même que Flambeau a placé lui-même au mont-de-piété une de ces pièces, et la déposition de quelques témoins semble confirmer ce dire. Il insiste d'autant plus sur ce point qu'une partie du produit de ses escroqueries a été consommé dans des libations auxquelles il prétend que Flambeau a pris part.

Quant au fond même de la question, Dumarché discute avec une grande lucidité le degré de criminalité des actes commis par lui. Il résulte, tant d'une note qu'il a écrite en prison pour son avocat que des explications qu'il nous a fournies, que Dumarché ne considère point comme une escroquerie des actes dont les tiers n'ont pas eu à souffrir puisqu'ils ont été

désintéressés, dont sa famille a seule le droit de se plaindre et dont elle ne se plaint pas, puisqu'il en est l'unique héritier. Les lettres qu'il écrit, à partir du moment de son arrestation, sont en général bien écrites, renferment une argumentation spécieuse et habile, dénotent de la ruse et une perversité précoce en même temps qu'une activité intellectuelle assez remarquable.

Après ces aveux de l'accusé, avons-nous besoin d'examiner en détail les dépositions qui viennent les corroborer? Nous ne le pensons pas, et nous avons dès lors par devers nous tous les éléments d'appréciation de l'état de Dumarché à l'époque indiquée.

Les auteurs ont signalé des faits de vol comme étant la conséquence de l'aliénation mentale; mais ces faits avaient une signification toute spéciale, attendu qu'ils signalaient tous l'imminence d'un profond abaissement de l'intelligence aboutissant à la démençe et même à la paralysie générale. On rencontre encore le vol chez les idiots et les imbéciles; mais, chez les autres aliénés, le vol ne saurait être que le résultat de conceptions délirantes, ayant pour objet non de dérober une chose quelconque, mais de reprendre en quelque sorte un bien perdu. Dans ce cas, des illusions ou hallucinations accompagnent ordinairement ce délire. Chez Dumarché, rien ne se présente de semblable à notre observation. Il commet une escroquerie qui demande des combinaisons dont sont incapables les déments et les imbéciles. Elle est intentionnelle, mûrement réfléchie, et accomplie pour arriver à un but qui n'a rien de commun avec une conception délirante. Tout en prétendant aussi qu'il a cédé à un entraînement, Dumarché sait discuter avec adresse les moyens propres à atténuer sa culpabilité. Il y a dans la succession de tout cela une logique en parfait accord avec l'intelligence du sujet, et nous pouvons encore affirmer ici que ni dans ces faits eux-mêmes, ni dans les circonstances accessoires, nous ne saurions voir l'indice d'une forme quelconque d'aliénation mentale.



La cour ayant ordonné l'envoi de Dumarché à l'asile de Maréville, cet individu y a été transféré le 11 mai 1864, et amené par un gardien de la prison, ainsi que par sa mère et sa tante. Sa tenue, à ce moment, était convenable, sa physionomie sérieuse, et ses manières n'offraient rien de particulier. Il fit à ses parents des adieux affectueux, et se rendit au quartier qui lui était destiné sans que son maintien trahît aucune particularité remarquable.

*Observation directe.*

Nous ne connaissions point Dumarché avant sa comparution en cour d'assises. Ignorant donc entièrement ses antécédents et dans quelles circonstances avaient eu lieu les faits qui lui étaient imputés, nous jugeâmes convenable de ne point prendre communication des pièces du dossier, de procéder chacun de notre côté à l'observation de l'accusé, et de ne conférer ensemble que lorsque nos impressions seraient arrivées à l'effet de la conviction, ou bien, dans le cas où un doute quelconque aurait nécessité une discussion entre nous. Dumarché fut, en outre, scrupuleusement recommandé à la surveillance discrète d'hommes choisis, dont l'observation pouvait aider ou faciliter nos recherches. Nous donnerons d'abord le résultat de quelques-unes de nos conversations avec l'accusé.

Le 1<sup>er</sup> jour, 12 mai, Dumarché se présente à l'observation dans les conditions suivantes : figure blême, yeux cerclés, regard fixe et atone ; il tient presque constamment les yeux baissés, les relevant par intervalles sans arrêter sa vue sur les personnes ou les objets qui l'entourent, et la promenant vaguement à droite et à gauche. On l'examine attentivement pendant quelque temps sans l'interroger ; cela paraît le contrarier, bien que, cependant, aucun mouvement de sa part ne le dénote. Aussi, sans que l'un de nous lui demande rien, il dit l'avoir vu.

*D.* Est-ce à Strasbourg ou à Paris ?

*R.* (hésitation) ... Je n'en sais rien..... Je voudrais aller en Pologne.

Il prend un air songeur et se renferme dans une taciturnité incoercible devant quelques demandes.

*D.* A quoi pensez-vous ?

*R.* (très-rapidement) Je pense à ma mère.

*D.* Aimez-vous bien votre mère ? Pas de réponse.

Sans qu'on lui adresse la parole, il dit qu'on veut lui couper les cheveux (ce qui est la règle de la maison), et nous demande pourquoi. Nous ne lui répondons pas, et nous continuons à le fixer attentivement. Il n'ose lever les yeux, et, quelles que soient les distances, on ne peut l'y déterminer. Irrégularité de l'attention ; la réponse, qui se fait toujours attendre, a peu de rapport avec la question qu'on lui fait. La pensée, sans s'arrêter sur les choses sérieuses, passe brusquement sur un point futile, qu'il ne fait qu'exprimer sans s'y appesantir.

*D.* Quel âge avez-vous ?

*R.* Il y a déjà quelque temps que je suis soldat.

*D.* Quel âge avez-vous ?

*R.* J'ai déjà eu de la peine ; j'en ai beaucoup.

*D.* Quel âge avez-vous ?

*R.* J'ai tiré au sort..... non, je n'ai pas tiré ; j'ai vingt-deux ans.

*D.* Êtes-vous certain d'avoir vingt-deux ans ?

*R.* (hésitation) Certainement.

*D.* En quelle année êtes-vous né ?

Un temps assez long se passe et se traduit par une demande de cigarette. Il regarde vaguement autour de lui en marmottant quelques mots inintelligibles, ne paraît pas s'arrêter sur le sérieux de sa situation, et demande subitement où est son chien. « Mon pauvre chien, dit-il, doit mourir de faim. » L'œil se rougit extemporainement, comme s'il voulait pleurer ; mais ce mouvement eurotif est d'une fugacité très-grande.

*D.* Où demeurez-vous ?

*R.* (très-lente) J'ai une chambre à la caserne qui est là-bas.

*D.* Où cela, là-bas ?

*R.* J'y ai été ; si vous vouliez, je trouverais le chemin.

*D.* Où est votre caserne ?

*R.* C'est à Nancy. Si j'avais seulement mon chien !

On s'aperçoit visiblement, à certains mouvements du corps et à certains traits faciaux que l'interrogatoire l'agace.

*D.* De quoi êtes-vous agacé ?

*R.* Je ne le sais pas ; je suis content d'être avec vous.

*D.* En quelle année avez-vous été soldat !

*R.* On me lie les bras et les jambes ; on ne veut pas me laisser aller promener. Je voudrais bien avoir mon chien pour aller en Pologne.

*D.* Quel état avait votre père ?

*R.* Mon père est noble ; moi aussi, je le suis.

*D.* Quel état avait votre père ?

*R.* C'est une noblesse qui travaille.

*D.* Pourquoi essayez-vous de me tromper ?

*R.* (très-vivement) Je vous aime bien ; vous ne m'avez pas fait de mal.

*D.* Votre père vit-il encore ?

*R.* Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu ; j'aime bien ma mère, *mais elle me chicane et pleure toujours à cause de moi.*

*D.* Est-ce qu'il n'y a pas eu séparation entre votre père et votre mère ?

*R.* Pourquoi me parlez-vous de cela ? Personne ne m'en a jamais parlé.

*D.* Depuis combien de temps votre père ne vit-il plus avec votre mère ?

*R.* Mon père n'est pas gentil, mais il est bon.

*D.* A quoi vous occupiez-vous à Strasbourg ?

*R.* Mon chien sautait très-haut.

*D.* Vous avez l'air de vous moquer de moi.

*R.* Ma mère me l'a défendu.

*D.* Êtes-vous satisfait d'être ici ?

*R.* Je voudrais bien avoir mon chien, ma mère et mon cor de chasse.

Là finit le premier interrogatoire. Sans être pleinement convaincus de la non-existence d'une compromission quelconque, nous inclinions déjà fortement à penser que Dumarché simulait la folie. En effet, malgré son attitude et la lenteur excessive de ses réponses, qui semblaient indiquer la démence, on était néanmoins porté à rejeter ce diagnostic, parce que, si le dément répond quelquefois d'une façon incohérente aux questions qui lui sont posées, il répond nettement dans la limite de la virtualité qu'il possède. Était-ce de la manie ? Non, parce que dans le délire général il y a inattention ; les pensées se suivent avec une rapidité insolite, et des réponses justes se mêlent à des réponses incohérentes ; une simple proposition grammaticale n'arrive même pas souvent à être formulée. Ce n'était pas non plus une lypémanie avec stupeur, attendu que cet état exclut toute réponse. Ce n'est pas même la peine d'indiquer l'exclusion de toute idée de monomanie. Ces courtes considérations une fois posées, nous continuons l'examen de l'inculpé.

Dans la journée du 12 mai, comme du reste dans toutes les journées subséquentes jusqu'au 16 juin, quelles qu'aient été la persistance et la ruse de nos investigations et de celles de nos employés, jamais on n'a pu le surprendre à dévier de la ligne qu'il s'était posée. Il conservait toujours une figure insignifiante ; jamais son regard n'offrait une expression pouvant le trahir. Quand, en l'observant à la dérobée, on voulait saisir l'expression naturelle de sa physionomie, il composait rapidement son visage et le gardait tel jusqu'à ce qu'on était parti. Il ne s'est jamais impressionné du milieu dans lequel il se trouvait, et il restait indifférent devant l'agitation des malades les plus désordonnés. Sa retenue cependant ne fut pas telle que, dans certains moments, mécontent, agacé des questions qu'on lui posait et de la discipline à laquelle on le contraignait,

il ne laissât entrevoir certains petits mouvements de colère promptement contenus.

Nous passerons sur plusieurs interrogatoires qui confirment tous le premier. L'observation nous fortifiait chaque jour la conviction de simulation de folie de la part de l'accusé. Néanmoins, nous jugions indispensable de continuer encore notre examen, afin de ne laisser place à aucun doute.

29 mai. — Air apathique, attitude morne, œil semblant éteint. Dumarché baisse les yeux, et, quand on lui adresse la parole, ne répond pas immédiatement ; il tourne un instant la tête de côté et d'autre et la relève bientôt parce qu'il s'est composé. Il fait les mêmes réponses ou réponses analogues à celles que nous avons indiquées. Il est maintenant parvenu, à force de volonté et d'habitude, à jouer son rôle en acteur consommé.

A ce moment, il garde le lit pour une varicelle légère dont il est atteint.

*D.* Madame votre mère désire vous voir.

*R.* Ah !... J'aime bien ma mère ; dites-lui de m'apporter mon cor de chasse.

*D.* Où demeure-t-elle, pour que je lui dise de venir ?

*R.* (hésitation) Je ne sais pas.

Il est embarrassé ; on voit aisément qu'il ne sait pas au juste si nous le trompons ou non ; il cherche à deviner la pensée.

*D.* Voyons, répondez mieux, dépêchez-vous, parce que nous n'avons pas le temps de rester ici.

*R.* A Nancy, rue de la Hache ; nous avons demeuré un instant place Stanislas.

*D.* Quel numéro ?

*R.* (Après beaucoup d'efforts, nous parvenons à lui faire dire que c'est le n° 80, non loin de la fontaine).

12 juin. — Même air hébété ; tient constamment la tête baissée, ou bien la promène vaguement sur les choses environnantes ; tic forcé des muscles du visage. On voit très-nette-

ment que Dumarché fait tous ses efforts pour ne pas donner d'expression à sa physionomie.

*D.* Voulez-vous aller en Pologne ?

*R.* Ah ! oui... combattre... j'emmènerai mon chien.

*D.* Mais il est mort votre chien.

*R.* Pauvre bête !

Il prend son mouchoir, essuie des yeux que le chagrin ne congestionne en aucune façon, et où il n'y a pas de larmes, puis il reprend son impassibilité composée.

Dumarché est arrivé maintenant à une perfection de volonté assez grande pour ne pas se laisser surprendre et pour donner plus d'homogénéité à ses manifestations. Toutefois, en le considérant avec l'attention raisonnée que donne l'habitude de chaque état mental morbide, on voit que son rôle commence à lui peser.

Pendant la durée de son indisposition, on fut forcément contraint de modifier son régime. La diète, qui *aurait été indifférente à un dément*, était loin de lui convenir. Il nous en fit, par phrases entrecoupées, l'observation et la répéta au surveillant ; on lui dit : « Puisque vous êtes véritablement fou, cela contribuera à atténuer votre excitation mentale. » Il ne parut pas persuadé.

16 juin. — Même air vague ; il essaye même de regarder fixement l'interlocuteur et d'un œil stupide, mais il ne peut conserver cet état, et baisse les paupières pour se défatiguer et se donner à nouveau la force de reprendre la même allure.

*D.* Avez-vous bien dormi cette nuit ?

*R.* Oui.

*D.* Êtes-vous encore enrhumé, comme hier ?

*R.* Non... je voudrais bien voir ma mère... et mon chien... faites-moi venir mon cor de chasse.

*D.* Voyons, mon ami, ne faites pas le fou. Ne comprenez-vous pas que cela ne peut pas prendre. On vous en a prévenu

plusieurs fois, en vous faisant observer que cela aggraverait plutôt que cela n'amoinndrait votre position. Vous avez eu tout le temps nécessaire pour bien examiner les individus qui sont autour de vous, et vous pouvez voir qu'aucun d'eux n'offre de ressemblance avec ce que vous manifestez.

*R.* (Pas de réponse directe; il baisse les yeux et les relève subitement en prenant un air hagard.) Ah! dit-il, si j'avais seulement mon chien... et mon cor de chasse.

On l'observe quelque temps sans rien lui dire. Cela semble le contrarier, et, se tournant vers l'un de nous: « Pourquoi me considérez-vous ainsi? — Pour mieux vous observer, lui est-il répondu. Puisque, en définitive, vous êtes fou, nous allons traiter votre maladie de la manière appropriée. Est-ce que cela vous fait quelque chose? — A moi, rien. » Il s'aperçoit que dans cette réponse il vient de commettre un oubli de son rôle, et il s'empresse d'affecter quelques gestes théâtraux avec accompagnement de ces paroles, émises par hachures: « Ah! ma mère... mon chien... monsieur, je vous aime bien... ne me faites pas de mal »; puis il s'arrête brusquement, et reste dans une vague somnolence qui n'est qu'une taciturnité volontaire. On le conduit au bain. Arrivé à la salle, Dumarché paraît inquiet et embarrassé; il semble redouter d'entrer dans la baignoire. Avant d'ordonner qu'on l'y introduise, on lui adresse encore cette question: « Persistez-vous à être fou; faut-il vous » traiter en fou? » Il répond, comme dans tous les interrogatoires précédents, non; à la question qu'on lui pose, mais il parle de la Pologne, de son chien. Il entre dans la baignoire, et en sort aussitôt en se plaignant d'une crampe; il dit qu'il est nécessaire d'attendre encore quelques instants. « Laissez-moi, dit-il d'un ton très-naturel, me remettre un peu. » Il entre enfin dans le bain, où l'un de nous procède lui-même, avec modération d'abord, à l'administration d'une affusion froide. Cependant, à peine dix secondes se sont-elles écoulées, que la scène change instantanément, et qu'il s'écrie: « Je ne

« suis pas fou ; qu'on me laisse sortir ; j'ai simulé la folie ; je  
 » parlerai ; je répète que je ne suis pas fou, et je raconterai tout. »  
 Il raisonne parfaitement et a repris sa physionomie normale. Il  
 lui répugne que l'un de nous, charmant garçon du reste, se  
 serve de moyens d'investigation renouvelés du moyen âge. Il  
 dit avoir été au lycée, se reconnaît une certaine instruction ;  
 mais il a la société en horreur, parce qu'il a été trompé par un  
 homme qui est la cause de tous ses malheurs. On lui demande  
 le nom de cet homme, et il nomme Flambeau. Pendant tout ce  
 temps, on avait discontinué l'affusion. Il veut encore, par quel-  
 ques gestes scépiques et des paroles incohérentes, simuler la  
 folie, mais la simple menace de l'eau lui fait peur, et il se tait.  
 On le sort de la baignoire ; il se rhabille et nous parle avec le  
 plus grand calme, sans chercher ses mots, sans discontinuatio<sup>n</sup>  
 dans la pensée de la façon suivante (*textuel*) :

« J'avoue avoir fait un faux sous l'inspiration de Flambeau ;  
 » mais je ne veux plus rien simuler en fait de folie ; mon carac-  
 » tère s'y oppose. » Voyant écrire l'interne qui transcrit sa con-  
 fession : « Inscrivez, dit-il, ce dont je vais vous parler. J'ai  
 » simulé la folie pour ne pas aller en prison, et pour essayer de  
 » ne pas entacher ma famille. Cependant je puis être acquitté.  
 » Il me répugne de vous tromper. Si, dans les derniers temps  
 » de mon séjour à Nancy, j'ai été si pervers, c'est parce que  
 » j'ai été trompé par un chenapan ; j'ai agi malgré moi. J'aurais  
 » voulu, dès les premiers jours, vous faire des aveux ; ne m'en  
 » veuillez pas de ma conduite, et excusez-moi. Ma vieille mère  
 » me force à vivre. *S'il est facile de faire le bien avec de*  
 » *bons conseils, il est encore plus facile de faire le mal avec*  
 » *de mauvais.* Je vivrai, et je veux vivre ; je veux employer  
 » mes jours à faire autant de bien à ma mère que je lui ai fait  
 » de mal jusqu'alors. Je vous prie maintenant de ne point me  
 » forcer de parler à quelqu'un, et vous me ferez plaisir d'enga-  
 » ger à ce qu'on ait de la déférence vis-à-vis de moi, et à ce  
 » qu'on ne soit pas aussi sévère qu'avec quelques aliénés. »



Nous le rassurâmes sur ce dernier point, et nous donnâmes même des ordres pour qu'on ne le tint plus au secret et pour qu'il fût conduit au pensionnat, où il trouverait billard, salle de lectures, jeux divers et promenade dans un vaste jardin. Tout ce qui vient d'être relaté ci-dessus fut dit par Dumarché sorti du bain et habillé. Ses paroles n'étaient point forcées. La close est visible du reste; on ne force point une telle netteté de pensées, d'élocution. Le timbre de sa voix s'était modifié et sa physionomie avait complètement changé. Au moment de le quitter, il nous fait avec beaucoup d'urbanité la demande d'un entretien particulier dans l'après-midi.

Dans cet entretien, Dumarché fait preuve d'une grande convenance, d'une excellente éducation; il renouvelle ses aveux, entre dans des explications minutieuses sur tous les faits antérieurs, et justifie sa tentative de simulation par le vif désir d'épargner à sa famille, à laquelle il a fait tant de mal (*sic*), la honte qui pourrait résulter d'une condamnation. C'est alors que, se prétendant fatalement entraîné vers le mal, malgré son amour pour le bien, il a cédé à des influences fâcheuses, lorsqu'il aurait pu, à l'aide d'une bonne direction, suivre une droite ligne de conduite. C'est en vain qu'il a cherché une occupation susceptible de le retenir. Il regrette vivement qu'un faux point d'amour-propre ait été un obstacle à son retour dans l'étude de M. Gasse. S'il y fut revenu, il n'aurait pas écouté les perfides conseils de Flambeau, qui lui ont fait faire tant de sottises. « Cependant, nous dit-il encore, il a fallu que mon cer- » veau fût troublé pour me laisser aller à des actes aussi blâma- » bles. Je suis atteint d'une affection de la peau, dont l'apparition » cause un certain trouble dans mon cerveau. » Nous lui faisons ici l'observation qu'il se trompe, attendu que la perturbation mentale ne survient qu'après une disparition brusque ou une métastase; il voit qu'il a tort, n'insiste pas et entre franchement dans des détails que nous avons brièvement résumés en examinant son état mental à l'époque du mois de janvier dernier.

On ne saurait admettre que ces nouvelles manifestations fussent l'indice, soit d'une nouvelle forme de délire, soit une rémission d'un délire préexistant. Quand la stupeur se transforme en une agitation maniaque, la transition n'est pas aussi brusque et ne passe pas par un intervalle aussi lucide. Ce ne peut être non plus une rémission, attendu que le phénomène ne s'observe pas dans la démence, et que l'amnésie, dont il cherchait à nous donner la preuve, ne peut jamais passer brusquement, même en cas de guérison, à la parfaite lucidité des souvenirs. Il y a donc, entre tous les phénomènes qu'il a successivement manifestés, une contradiction radicale qui leur ôte toute valeur diagnostique en devenant une preuve directe de la simulation dont les aveux de l'accusé n'ont été qu'une preuve très-accessoire; c'est, si nous pouvons employer la comparaison, une preuve de l'addition.

Pendant ce temps de la conversation que nous venons d'énoncer, Dumarché ne se départit jamais de la politesse et de la convenance sans prétention qui caractérise l'homme du monde; il nous démontrait ainsi virtuellement qu'il aurait pu profiter des éléments d'éducation dont il était entouré.

Nous espérions le rencontrer désormais dans les mêmes intentions que celles qu'il nous avait manifestées, et nous pensions clore définitivement notre expertise, lorsque survint un incident que nous croyons devoir rappeler ici.

Le lendemain, nous fûmes, sans la chercher précisément, une conversation avec lui, dans laquelle nous essayâmes de lui donner quelques conseils paternels; il les accepta d'abord fort convenablement; mais, quand nous voulûmes revenir sur divers points de son existence, et, en particulier, sur les faits ayant motivé son arrestation, nous fûmes fort étonnés de ne plus le voir persistant dans ses regrets du passé, qui, la veille, avaient le caractère de la plus parfaite raison. Dès lors, nous le reprîmes sur faits et articles, et nous ne pûmes parvenir à

lui faire quitter l'idée prédominante qu'il manifestait « qu'il » était fou ». On lui fait observer que c'est absurde de sa part, après être si bien entré dans la voie des aveux, d'essayer de reprendre en sous-œuvre un autre genre de folie ou plutôt de tenter, en étudiant les paroles et les gestes des malades qui l'environnent, l'apprentissage d'un nouveau rôle dont nous ne pouvons être dupes ; on lui fait également remarquer que son attention est nette, sa mémoire intacte, son jugement précis, qu'il n'admet pas que nous puissions sauter rapidement d'un point à un autre, sans avoir préalablement bien écouté les considérations qu'il nous présente sur l'obscurcissement de son intelligence, à l'époque des faits délictueux qui lui sont reprochés, mais qu'il cote la précision de toutes ses facultés, ainsi que son sens émotif au taux que lui dicte sa volonté, de telle sorte que le public ne puisse savoir au juste à quoi s'en tenir sur son compte ; nous lui conseillons de ne pas revenir à la simulation de la folie et de ne plus abuser de la justice ainsi que de nous. Il ne tiendrait qu'à nous, ajoutons-nous, de vous faire changer de thème avec un peu d'hydrothérapie. Immédiatement après cette remarque, son visage s'anime, l'humeur change. De révérencieux, il devient emporté, nous menace de son avocat, et s'écrie qu'il n'est pas difficile de faire avouer aux gens qu'ils ne sont pas fous en employant des moyens barbares. Il s'offre alors (et l'on voit percer la rage qu'il éprouve d'avoir été si bien compris) à signer des deux mains qu'il n'est pas fou et ne l'a jamais été, ajoutant que le talent de son avocat fera ressortir le défaut de raison de ses actes. « Vous avez » ignoré et vous ignoriez, lui objectâmes-nous, qu'il est un » axiome indéniable, c'est que jamais un fou ne consentira à » l'être, pas même celui atteint de la forme mentale la plus spéciale, la folie raisonnée ; vous ne connaissez pas l'A, B, C » du métier, et vous vous dévoilez *ab initio*. »

Nos avis ont semblé avoir une heureuse influence sur les déterminations de Dumarché puisque, depuis ce dernier entre-

tien, il a entièrement renoncé à reprendre ce rôle, et a même repoussé énergiquement quelque incitation à cet égard. Il n'aspire qu'à une seule chose, c'est de sortir le plus vite possible de la fausse situation qu'il s'est créée à lui-même.

### *Conclusions.*

Il résulte évidemment de l'examen auquel nous nous sommes livrés :

1° Que Dumarché, soit avant, soit au moment, soit depuis les actes qui lui sont reprochés, a toujours joui de l'intégrité de toutes ses facultés mentales.

2° Qu'il a toujours eu la conscience parfaite et éclairée, tant des escroqueries et des faux par lui commis en janvier 1864, que du but qu'il voulait atteindre en les commettant.

3° Qu'il ne s'est pas trompé sur la culpabilité de ses actes, mais qu'il a cru en atténuer l'importance en ne portant préjudice qu'à ses parents, auprès desquels il aurait trop souvent trouvé l'impunité.

4° Que l'inculpé, pour se soustraire aux conséquences légales de ses actes, a simulé la folie et cherché à en imposer à cet égard jusqu'au moment où sa ruse a été déjouée.

En foi de quoi, nous avons rédigé et signé le présent rapport.

Asile public d'aliénés de Maréville.

*Les experts nommés.*

RENAUDIN.            HENRI BONNET.

Dumarché a été condamné par la cour d'assises de la Meurthe à dix ans de réclusion.

---

---

# REVUE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

REVUE DES JOURNAUX DE MÉDECINE.

---

JOURNAUX FRANÇAIS.

France médicale.

---

## DE L'ÉROTISME

ET DE

SES CONSÉQUENCES MÉDICO-LÉGALES (1)

Par M. le D<sup>r</sup> LEGRAND DU SAULLE.

---

Les tribunaux ont fréquemment à s'occuper d'affaires très-scan-  
daleuses. En face de procès si riches en détails immoraux, en face  
de solutions juridiques si contradictoires, on se prend à regretter  
que l'on ait jusqu'à présent laissé péniblement cheminer le vice, le  
délit, le crime, la faiblesse d'esprit, le délire ou la fureur, sans que  
l'on se soit rendu suffisamment compte des nuances si tranchées qui,  
au point de vue des applications pénales, doivent séparer ces diffé-  
rents états. Toute la difficulté consiste en une question de diagnostic  
différentiel, et il va nous être permis de démontrer qu'on peut assez  
aisément la résoudre.

Sous la dénomination générale d'*érotisme*, nous comprenons l'é-  
rotomanie, la folie par amour, le satyriasis, la nymphomanie, les  
dépravations érotiques, et enfin les actes licencieux dus à une dé-  
mence sénile.

1<sup>o</sup> L'*érotomanie* est une affection mentale dans laquelle les idées  
amoureuses sont fixes, dominantes, et portent tantôt sur un être réel,  
tantôt sur un objet imaginaire. Il y a lésion de l'imagination, erreur

---

(1) Extrait d'un mémoire communiqué à la Société de médecine  
pratique.

de l'entendement. Le point de départ de cet état est dans l'encéphale, dans les fonctions cérébrales, et non pas dans les organes reproducteurs, comme dans le satyriasis et la nymphomanie. L'érotomane est le jouet de ses rêves, et il ne nourrit que des sentiments purs, chastes, honnêtes, exempts de toute appétence génitale ; le satyriaque et le nymphomane, victimes d'un désordre physique, sont en proie aux plus lubriques ardeurs.

Le culte de l'érotomane porte quelquefois sur une personne qui par son âge, sa position élevée et l'état de sa fortune, ne veut ni ne peut répondre au sentiment si tendre qu'elle a inspiré et dont elle ignore même souvent l'existence et la signification propre. Le romanesque et platonique amour de l'érotomane est beaucoup plus fréquent chez la femme que chez l'homme, et il s'accompagne principalement chez les jeunes filles de seize à vingt ans d'un état de langueur et de mélancolie qui dans quelques cas est suivi de mort.

Nous avons eu maintes fois l'occasion de signaler toute la valeur qu'acquière les écrits des malades ; or l'importance de ce moyen d'investigation est considérable ici, car les rêveuses conceptions des érotomanes vont s'inscrire dans une foule de lettres, de pièces de vers et de déclarations qui dépeignent leurs soupirs, leurs larmes et leurs sanglots.

Tant que l'érotomanie n'entraîne que des pleurs, de l'attendrissement, des extravagances ou du désespoir, la maladie reste silencieusement enfouie dans l'intérieur des familles ; mais lorsque des actes graves sont commis, ils viennent nécessairement retentir devant les tribunaux. Il n'est pas très-rare, par exemple, lorsque l'amour est mutuel et qu'il est menacé d'être invinciblement entravé, que l'un des amants tue l'autre et se suicide immédiatement après. Les catastrophes de cette nature sont considérées le plus souvent comme entachées d'égarement, comme involontaires, et celui qui, par hasard, vient à survivre et passe en justice, voit diminuer d'ordinaire de plusieurs degrés l'échelle de la pénalité. Les doubles suicides par asphyxie, dans la même chambre, sur le même lit, s'observent volontiers. Quelques lignes à l'adresse d'un ami ou de l'autorité tentent la justification de cette mort volontaire, et en assignent l'unique cause au mauvais vouloir de deux familles ou seulement de l'une d'elles. Dans plusieurs cas parfaitement authentiques, les deux jeunes gens étaient tout habillés, et les investigations médico-légales ont démontré que la jeune fille avait été chaste ment respectée.

Lorsque l'amour n'est point partagé, on voit parfois l'un des amants s'armer résolument et attenter violemment à la vie de l'au-

tre ; c'est là un acte de profond désespoir, et qui n'est digne d'égards qu'autant qu'il est bien avéré que le meurtrier n'a point cédé à des sentiments d'inique jalousie, qu'il n'a pas été poussé à l'homicide par une implacable haine, ou qu'il n'a pas satisfait une horrible vengeance. L'état mental de l'inculpé demande à être examiné avec maturité, et il ne faut point se hâter de conclure.

D'autres cas se présentent encore lorsque la passion n'est pas réciproque : ou bien l'un des amants altère les traits de l'autre, le défigure, le prive de ses charmes ou le mutilé, ou bien il assassine un rival préféré. Ces faits-là méritent-ils compassion, réclament-ils l'indulgence ? Évidemment non, ou il faudrait alors qu'un état maladif de l'intelligence, analogue en quelque sorte à une monomanie instinctive, vint à être bien clairement démontré.

2° *Folie par amour*. — Nous désignons par ces mots l'influence fatale exercée par un amour contrarié sur les facultés intellectuelles. Il n'est pas rare d'observer dans cette exaltation malade les sentiments religieux poussés jusqu'aux pratiques les plus austères. Ainsi qu'on l'a fait remarquer avec justesse, la folie par amour est rare dans les classes inférieures de la société : les habitudes immorales, en effet, les unions précoces et illicites des deux sexes, ne font plus guère rechercher dans l'amour qu'une satisfaction des sens qui amène l'abrutissement de l'esprit, une triste et dégradante indifférence à propos d'une position perdue sans retour, et qui dans un trop grand nombre de circonstances ne laisse en perspective aux jeunes filles que la misère, la prostitution et les maladies honteuses.

On simule assez souvent la folie par amour. L'exagération est l'écueil naturel que ne savent point éviter les simulateurs ; aussi les reconnaît-on facilement, grâce à leurs extravagances et à leurs vaines menaces de suicide. En présence de circonstances analogues, il y a d'abord lieu de rechercher si le trouble de la raison résulte d'un calcul ou d'un amour vraiment capable de produire de semblables effets. Le véritable érotomane est timide, réservé, et il ne fait qu'à un ami bien intime l'aveu de sa tristesse, de sa passion. Le faux érotomane parle à tout le monde de l'objet de sa tendresse, et par ses exubérantes confidences il cherche à exciter l'intérêt et la compassion. L'un garde malgré lui l'empreinte de la rêverie mélancolique ; l'autre, par un facile oubli, laisse s'enfuir son chagrin au milieu des plaisirs.

3° *Satyriasis*. — En général, les cas de satyriasis sont peu communs. L'homme est loin d'être placé, comme la femme, sous la dépendance de ses attributs sexuels. Moins sensible, plus maître

de lui, libre de donner à sa guise un libre cours à ses appétits et de s'affranchir de cette exquise réserve qui s'appelle pudenc, et sans laquelle la femme est un être grossier et vil, voué enfin à une vie de labeurs, il se soustrait par cela même aux désirs tumultueux, aux impératives sollicitations que le sens génital pourrait développer en lui.

La continence est parfois l'origine première du satyriasis. Buffon a décrit les péripéties morbides qu'a traversées le jeune curé de Cours, près de la Réole, et l'on sait que, dans ce cas, l'hypéresthésie de la sensibilité, les illusions lascives, les hallucinations provocatrices et les transports furieux n'ont cédé que devant une catastrophe qui alarme la pudeur, étonne la nature et déconcerte la religion.

Chez les satyriacques, le désir se laisse à peine contraindre; il s'exprime avec emportement et va souvent jusqu'à la violence. En même temps, les organes génitaux sont excités, chauds, et en action continuelle. Il est des hommes qui, dans cet état, répètent l'acte vénérien dans des proportions prodigieuses, et des auteurs dignes de foi, dit Sandras, ont rapporté des exemples de cinquante, soixante et même soixante-dix coïts complets en vingt-quatre heures !

Lorsque le satyriasis sert de prétexte à quelques criminels et que l'inculpé persiste à s'abriter derrière l'irrésistibilité, il faut bien distinguer si l'acte incriminé a été la résultante fatale d'une lésion de la volonté, ou s'il n'a été, au contraire, que l'œuvre du plus vicieux libertinage. Le satyriasis, à moins de l'usage d'une préparation cantharidienne, n'éclate pas soudain, et pour qu'un fait soit digne d'atténuation, il faut qu'il y ait en continence forcée, absolue, et trouble des facultés de l'intelligence. Les instincts charnels, en effet, sont placés sous l'empire de la raison : *Castitas est virtus sub jugo rationis impetum libidinis refrenans*. Si, comme cela se voit quelquefois, on a devant soi un individu doué d'aptitudes viriles d'une ardeur exceptionnelle, il convient de ne point s'en laisser facilement imposer : on fait d'abord camisolier le prévenu, et l'on établit ensuite autour de lui une surveillance intelligente et continue.

4° *Nymphomanie*. — Cet état consiste dans des désirs tumultueux, une exaltation du sens génital et un penchant immodéré, presque irrésistible pour la fréquentation des hommes. On peut observer chez une véritable nymphomane une sorte de gêne épigastrique, de suggestion utérine, des angoisses, de l'inquiétude, des agaceries gracieuses, des regards tendrement expressifs, des sollicitations sous toutes les formes, des attitudes provocatrices, des fami-



liarités insolites, des paroles suppliantes, caressantes et lascives, des poses lubriques, puis l'état complet de nudité, la fureur vénérienne, les cris amoureux et les mouvements désordonnés des organes génitaux en proie à la plus violente excitation. L'orage se calme; des sensations insensées persistent cependant, et elles provoquent à la première occasion de nouveaux et impérieux désirs, que les plus grands excès n'assouvissent en rien !

En présence d'un cas de nymphomanie, le médecin expert doit soumettre la femme à un examen minutieux et rechercher s'il n'y a point chez elle une affection vermineuse ou diverses maladies cutanées, dartreuses, par exemple, ayant leur siège dans les parties voisines des organes de la génération, et même quelquefois dans ces derniers, et il s'assurera si une affection arthritique ou hémorrhoidale n'a pas pu également exercer quelque influence.

Il nous est impossible, on le comprendra, d'appliquer aux besoins de la science et de la justice criminelles des préceptes généraux fixes et mathématiquement définis relativement à la nymphomanie. Ce que nous pouvons dire cependant, c'est que le degré d'enchaînement de la liberté morale devra être inspiré par la nature plus ou moins insolite et insensée des actes commis, ainsi que par les manifestations intellectuelles qui ont accompagné leur accomplissement. Les nymphomanes peuvent très-bien éprouver des phases suspensives ou n'avoir que des ardeurs utérines intermittentes; le médecin légiste devra donc observer ces malades avec un grand soin et à plusieurs reprises, quelquefois même pendant longtemps, afin de pouvoir se prononcer sagement sur l'état mental et sur le degré d'imputabilité. S'il a remarqué des illusions des sens et des hallucinations, il en fera l'objet d'une mention spéciale, car ces étranges erreurs ont leur part de retentissement et sur la raison et sur la responsabilité.

5° *Dépravations érotiques.*—Nous voici arrivé à la relation de faits véritablement monstrueux. Après avoir jeté les yeux sur la hideuse et révoltante clinique dont l'éuoncé sommaire va suivre, on trouvera sans doute que les troubles les plus profonds et les plus graves de l'entendement humain sont seuls capables d'excuser de pareils égarements. C'est triste à dire, mais nous ne sommes cependant pas convaincu que les auteurs des attentats qui vont être rappelés aient été tous des aliénés; nous ne le pensons même pas. Dans notre ouvrage sur *La folie devant les tribunaux*, nous avons enregistré sous toutes réserves des observations dont quelques-unes renferment des détails d'un cynisme inattendu, et qui, s'il n'était vrai, serait tout à fait invraisemblable.

En suivant l'ordre chronologique, nous trouvons la relation des forfaits du maréchal Gilles de Rays, qui, en son château de Macheconl, en Bretagne, sacrifia plus de huit cents enfants à ses appétits immondes, et cela avec des circonstances atroces qui dépassent tout ce que nous savons de la dépravation de certains empereurs romains. « Souventefois, écrit-il au roi de France Charles VII, je me lamente et me reproche d'avoir laissé votre service, mon très-vénéré sire, il y a six ans, car en y persévérant, je n'eusse pas tant forfait ; mais je dois néanmoins confesser que je fus induit à me retirer en nos terres de Rays par certaine furieuse passion et convoitise que je sentais envers votre propre Dauphin, tellement que je faillis un jour l'occire comme j'ai depuis occis nombre de petits enfants par secrète tentation du diable. » Gilles de Rays, chambellan et maréchal de France, subit la peine de mort à Nantes.

Le marquis de Sade, qui, sur un ordre de Napoléon I<sup>er</sup>, fut séquestré à la maison de Charenton, ne fut qu'un très-pâle imitateur de Gilles de Rays. Pendant son internement, il donna un libre cours à sa verve ordurière, et son dossier renfermait, dit-on, un certain nombre de pages inédites encore plus licencienses que ce qui avait été précédemment publié. Ce dossier a été volé dans les dernières années de la Restauration. Gilles de Rays et de Sade ont été des types de monstruosité morale dont l'humanité n'a qu'à rongir, car ils la déshonorent !

M. Morel a rapporté l'observation d'un individu du Havre, adonné à l'absinthe, fils et neveu d'aliénés, qui se livrait à la masturbation sur une promenade publique, tous les jours et à la même heure. Il fut arrêté au moment où il mangeait le produit de ses éjaculations.

M. Tardieu a signalé un exemple de la plus épouvantable perversion des sens. Une femme, jeune encore, avait défloré sa fille, âgée de douze ans, en lui introduisant les doigts très-profondément et à plusieurs reprises chaque jour, pendant plusieurs années, dans les parties sexuelles et dans l'anus. L'enfant racontait avec un accent de vérité saisissant qu'il n'était pas rare que sa mère la réveillât au milieu de la nuit et se livrât sur elle à ces actes effrénés, qui se prolongeaient pendant une heure entière, et durant cette scène, devant laquelle l'esprit recule, la mère était haletante ; son teint, son regard s'animaient, son sein s'agitait ; elle s'arrêtait, baignée de sueur.

M. Bédor a adressé en 1857, à l'Académie de médecine, l'observation d'un jeune homme de vingt-sept ans, pensionnaire de l'hôpital de Troyes, qui pendant très-longtemps s'introduisit dans la saïle

des morts et se livra aux plus indignes profanations. M. Baillarger fit à ce sujet un rapport très-remarquable.

Peu d'années avant la révolution de 1789, un prêtre fut convaincu d'avoir assouvi une passion brutale sur le cadavre encore chaud d'une femme auprès de laquelle il avait été placé pour réciter des prières. C'est sur ce fait que M. Kératry a établi son roman intitulé *Le dernier des Beaumanoir*.

M. Michéa a rapporté que son aïeul, médecin de la célèbre abbaye de Cîteaux, alla voir un jour, dans une cabane située au milieu des bois, la femme d'un bûcheron que la veille il avait trouvée mourante. Le mari, occupé à ses rudes travaux, loin de la cabane, se trouvait forcé d'abandonner sa femme, qui n'avait ni enfants, ni parents, ni voisins auprès d'elle. En ouvrant la porte du logis, l'aïeul de M. Michéa vit un moine quêteur accomplissant l'acte du coït sur le corps de la femme, qui n'était plus qu'un cadavre.

M. Brierre de Boismont a publié en 1849 l'observation d'un homme qui était parvenu à prix d'argent à corrompre, dans une ville de province, une femme qui était habituellement employée à veiller les morts. Il s'introduisit un très-grand nombre de fois dans le lit de jeunes femmes mortes. Une nuit, on entendit tomber un meuble dans la chambre où avait expiré la veille au soir une demoiselle de seize ans : la famille entra précipitamment, et aperçut cet homme s'échappant en chemise. Le cadavre avait été souillé. La peine de la détention perpétuelle fut appliquée au profanateur.

Le sergent Bertrand, du 74<sup>e</sup> de ligne, comparut en 1849 devant un conseil de guerre sous l'inculpation de violation de sépulture dans plusieurs cimetières. « Quand je m'introduisais dans un cimetière, a-t-il déclaré dans son interrogatoire, c'était une rage, une folie qui me poussait. Il m'est arrivé de déterrer dans la même nuit de dix à quinze cadavres, et après les avoir mutilés, je les remettais en place. » Bertrand a cohabité avec des cadavres ; plusieurs fois il a essayé le feu des gardiens de nuit, et on l'a vu rentrer le matin à la caserne avec une capote militaire trouée par les balles. On imagina alors une machine infernale qui au moindre effort devait faire explosion. Dans la nuit du 15 mars 1849, Bertrand escalada la clôture du cimetière du Mont-Parnasse et fut blessé en sautant. Le conseil de guerre le condamna à un an de prison.

Et maintenant, quelle opinion peut-on se faire sur tous ces outrages immondes ? Sont-ils fatalement une irréfragable preuve d'altération mentale ? Non, la folie n'est point une conséquence

nécessaire de la dépravation, et il ne faut pas, sans un mûr examen, aller jeter sur la honte et le crime le manteau protecteur du délire et de l'impunité. Nous partageons donc l'opinion de M. Morel, lorsqu'il dit : « Il n'est, en réalité, acte si dépravé commis par les aliénés, et je n'en excepte pas même la violation des cadavres, qui n'ait été accompli par des individus jouissant de leur raison. »

6° *Actes licencieux dus à une démence sénile.* — On arrête à chaque instant sur la voie publique des vieillards, septuagénaires ou octogénaires, qui se livrent à des exhibitions ou à des attouchements obscènes. Leur état mental demande à être examiné, et il arrive très-fréquemment que le médecin légiste constate un affaiblissement sénile de l'intelligence et une compromission de la liberté morale.

D'autres fois, ainsi que l'a indiqué M. Tardieu, c'est sous l'empire d'une excitation physique, en quelque sorte involontaire, que l'outrage a été commis, et l'inculpé ou ses proches savent invoquer pour sa justification quelque maladie cachée qui le porte malgré lui à des actes impudiques. Ce sera, le plus souvent, une affection cutanée, une dartre au pourtour de l'anus ou des parties sexuelles, y déterminant une démangeaison incommode, une chaleur insupportable, dont l'expert aura à apprécier la nature et les effets. Enfin, dans certains cas non moins dignes d'attention, ces actes, qui ont paru outrageants pour la pudeur publique, ne sont en réalité que la conséquence d'une affection chronique des voies urinaires qu'il appartient au médecin de reconnaître et d'expliquer.

On voit parfois survenir dans un âge très-avancé de la vie, et chez de véritables déments, un désordre sexuel fort peu en rapport avec la vieillesse. Lorsque la séquestration dans un asile n'a pas encore été accomplie, l'honneur des familles peut avoir à souffrir du retentissement scandaleux de certaines prouesses séniles. Il est bon que l'on soit prévenu, et que l'on n'aille pas trop vite imputer à mal des dérèglements purement maladifs.

---

#### L'Abcille médicale.

---

*De la santonine dans le traitement des convulsions parasitaires,*  
par le docteur MICHÉA.

Trop facilement admises autrefois peut-être, les convulsions épileptiformes dues à la présence des vers sont, en revanche, trop

légèrement tenues en suspicion de nos jours. Or, non-seulement l'influence des entozoaires sur la production des symptômes dont il s'agit est réelle, mais les convulsions parasitaires sont loin d'être rares.

Sur cinquante cas, dont nous avons pu connaître les causes d'une façon exacte, nous avons constaté que sept fois ces convulsions étaient dues à la présence des entozoaires.

Jamais nous n'avons vu le *tænia* produire ces symptômes. Cependant il est certain que ce parasite peut engendrer, témoin le cas cité par Portal, d'un jeune homme de vingt ans (*De l'épilepsie*, p. 339) et celui d'un jeune homme environ du même âge, qui a été rapporté par un praticien de Tonnerre, M. le docteur David (*Gaz. méd. de Paris*, année 1840, p. 39). Je n'ai jamais constaté non plus de convulsions épileptiformes dues à la présence d'entozoaires logés dans les fosses nasales ou les sinus frontaux, comme Portal (1), et plus récemment M. Legrand du Saulle (2), en ont publié des cas. Dans les sept cas observés par nous, il s'agissait exclusivement de vers intestinaux. Quatre fois ces entozoaires étaient des ascarides lombricoïdes, deux fois des oxyures vermiculaires, une fois des trichocéphales.

On peut présumer, comme tous les praticiens le savent, que chez les enfants, les convulsions épileptiformes sont dues à des parasites quand le teint est blême ou plombé, quand les pupilles sont dilatées, quand il existe des démangeaisons au bout du nez; mais l'expulsion d'un entozoaire quelconque, ascaride lombric, trichocéphale, strongle, *tænia* par les fosses nasales, les premières voies ou l'extrémité inférieure du tube digestif est le seul signe certain de l'existence des convulsions dues à la cause dont il s'agit. Encore faut-il que cette expulsion coïncide avec la disparition complète du mal, ou du moins avec un amendement notable, sans quoi le rôle étiologique des entozoaires resterait équivoque. Quand la présence des vers se trouve réunie au travail de la dentition, ce qui arrive assez souvent, il est difficile d'établir le diagnostic, de distinguer nettement à laquelle de ces deux causes on doit rapporter les convulsions.

---

(1) Il parle d'un vieillard épileptique qui rendit un ver par les fosses nasales après avoir pris de la poudre sternutatoire de Saint-Ange, et qui à dater de ce moment fut complètement débarrassé de ses attaques.

(2) Cet auteur a rapporté l'histoire d'une jeune fille affectée d'accès convulsifs causés par la présence de larves vivantes dans les sinus frontaux. La guérison eut lieu après la destruction des insectes au moyen de vapeurs arsenicales.

De tous les moyens propres à détruire les lombrics, les oxyure et les trichocéphales, la santonine est le plus efficace, comme celui dont l'action est la plus rapide. Administrée à la dose de 10 à 20 centigrammes, deux fois par jour, en pastilles ou en poudre mêlée avec du sucre, cette substance ne donne lieu à aucun dégoût chez les enfants. Elle produit de légères envies de vomir et fait voir les objets colorés en jaune, mais seulement quand on en porte la dose à 40 centigrammes par jour.

Chez une petite fille de sept ans, dont les pupilles étaient énormément dilatées et le teint blême, les convulsions cessèrent complètement à la suite de l'administration de la santonine à la dose de 30 centigrammes, qui lui rendre, dans l'espace de quatre jours, 13 lombrics de 3 à 4 centimètres de longueur. Chez un jeune garçon de neuf ans, qui était d'une maigreur extrême, qui se plaignait de vives douleurs à la partie antérieure du crâne, et dont les yeux supportaient difficilement la lumière du jour, les convulsions épileptiformes cédèrent également à l'usage de la santonine portée à la dose de 40 centigrammes. Après la seconde dose, il commença à rendre par les selles deux vers lombrics pelotonnés; il en expulsa aussi par la bouche. Dans l'espace de six jours, il en rendit une assez grande quantité: environ 15 à 20. A chaque expulsion, les attaques convulsives perdaient de leur fréquence et de leur intensité.

Les auteurs établissent généralement une séparation trop tranchée entre l'éclampsie des enfants et l'épilepsie proprement dite. Il résulte de cette erreur que beaucoup de praticiens s'endorment dans une sécurité trompeuse relativement au pronostic des convulsions dues à la présence des parasites ou aux efforts de la dentition, et, par conséquent, qu'ils ne songent pas à empêcher l'épilepsie de pouvoir succéder plus tard à l'éclampsie. L'éclampsie, ce mot qu'un habile médecin de l'hôpital de la Pitié, M. le docteur Marotte, voudrait qu'on supprimât du vocabulaire médical, ou tout au moins qu'on en restreignît l'emploi, à cause de la difficulté qu'on éprouve souvent de distinguer les convulsions épileptiformes des convulsions de l'épilepsie proprement dite; l'éclampsie, dis-je, est en effet une affection à laquelle l'épilepsie véritable succède plus souvent qu'on ne croit généralement. Un certain nombre de personnes atteintes de mal caduc, plus de 7 pour 100, selon M. Herpin, et environ un quart, d'après nos relevés statistiques, font remonter leur affection à des convulsions survenues dans leur enfance. La raison en est facile à comprendre:

Tout état convulsif comporte deux éléments: la cause provoca-

trice de l'accès, élément variable, passager, et la surexcitation du centre nerveux spinal, qui fait le fond de la maladie, élément plus tenace, qui peut persister à l'état latent et qui, à la première cause occasionnelle, fait reparaitre l'accès. La convulsion appelle en quelque sorte la convulsion, et chaque accès augmente d'autant la susceptibilité du centre nerveux spinal. De là la conversion de l'éclampsie en épilepsie.

Dans le traitement des convulsions épileptiformes dues à la présence des parasites, il importe donc beaucoup d'associer aux vermifuges des agents susceptibles d'agir sur le centre nerveux spinal, comme il importe aussi beaucoup d'associer ces mêmes agents à ceux qui sont propres à modifier l'irritation des gencives, quand il s'agit de l'éclampsie dentaire. Dans ce but, aucune substance n'est préférable à l'atropine dont l'action élective sur la moelle allongée et la moelle épinière est hors de doute, et qui diminue l'excitabilité du système nerveux spinal absolument comme la morphine, dont l'action élective se porte sur le système cérébral, diminue l'excitabilité de ce système.

Charles A... est un enfant de treize ans, dont la mère a eu des convulsions dans son enfance. A l'âge de douze ans, il fut atteint lui-même de convulsions générales avec écume à la bouche, perte de connaissance, etc., qui se reproduisaient au nombre de deux ou trois dans les vingt-quatre heures, et qui se manifestaient surtout à la suite des mouvements auxquels le jeune malade se livrait. L'enfant avait toutes ses dents, mais il avait les yeux cernés, la peau livide et comme terreuse; de plus, il était très-maigre. Il se plaignait de mal de tête, il y avait de l'inappétence, et la langue était recouverte d'un enduit épais et grisâtre. Aucun mouvement fébrile.

Ayant rendu déjà spontanément un ver lombric par les selles, il prit, d'après mes conseils, deux fois par jour, 20 centigrammes de santoline mêlée avec du sucre. Sous l'influence de ce médicament, il expulsa en six jours dix autres lombrics de la même longueur environ; dès ce moment, les convulsions cessèrent, et l'enfant n'expulsa plus d'entozoaires, malgré la continuation de l'emploi de la santoline. On le croyait complètement débarrassé de ses convulsions épileptiformes, lorsque celles-ci reparurent, plus faibles, il est vrai, sans aucune cause appréciable. Ce fut alors qu'on commença l'administration du valérianate d'atropine à la dose d'un milligramme par jour; ce médicament fut pris pendant une semaine, suspendu et repris alternativement tous les huit jours, et cela pendant deux mois. Au bout de ce temps, les convulsions

avaient complètement cédé, et depuis lors (voilà plus de deux ans) elles n'ont pas reparu.

En résumé, dans les convulsions dues à la présence des parasites, après l'administration de la santonine, il est utile pour empêcher la conversion de l'éclampsie en épilepsie d'administrer pendant plusieurs mois (trois, quatre, cinq, six et plus), les sels d'atropine, le valérianate surtout, à la dose d'un milligramme par jour, suspendus et repris alternativement toutes les semaines. Il importe aussi d'agir de la même manière chez les enfants à la suite des convulsions occasionnées par la pousse des dents. Comme la santonine, le valérianate d'atropine sous forme de granules est pris sans aucune difficulté par les enfants, et quand on a la précaution de ne jamais dépasser la dose d'un milligramme par jour et de n'en jamais administrer sans interruption pendant plus d'une semaine, aucun danger n'est à craindre : une légère dilatation des pupilles et un peu de sécheresse de la bouche sont les seuls phénomènes physiologiques qui résultent de son emploi ainsi interrompu et repris alternativement.

---

## JOURNAUX AMÉRICAINS.

**The American Journal of the medical sciences.**

ANALYSE PAR

**M. le Docteur Henri BONNET,**

Médecin en chef à l'asile de Maréville,

Membre correspondant de la Société médico-psychologique.

---

Le *American Journal of the medical sciences* contient, dans un des numéros de l'année précédente, des détails qui ne peuvent manquer d'intéresser les lecteurs des *Annales*. On y voit clairement que l'Amérique n'est pas en retard sur nous, qu'elle a suivi attentivement le progrès de la science médicale et administrative, que la pathologie mentale est familière à nos confrères d'outre-mer, et que les conditions d'appropriation d'un asile sont pour eux l'objet de constants et fructueux efforts. L'initiative est d'une grande activité chez eux ; ils veulent faire vite et bien. C'est peut-être un tort de vouloir aller trop rapidement. Ils poussent en même temps le luxe des choses à un raffinement que nous ne pouvons toujours approuver, pour ce qui concerne les établissements pu-



blics. Nous avons aussi à leur reprocher de se laisser emporter par un trop vif amour pour les sorties par guérison ; c'est pourtant un point très-délicat, et l'on doit se rappeler toujours qu'il faut faire ce que l'on peut, mais qu'il est imprudent d'exagérer le possible ; si le chiffre des guérisons ne se cote pas toujours au gré du désir, on devra se contenter d'avoir modestement fait son devoir ; quand on cherche à précipiter l'*exeat*, on se livre gratuitement aux dures éventualités de la responsabilité, et il y a péril en la demeure pour la santé de son client ainsi que pour ses devoirs envers la famille et la société. Cela dit, examinons quelques asiles.

1° *Asile d'aliénés de Pensylvanie pour 1862.*

Les auteurs du recueil le nomment asile modèle, non-seulement eu égard aux bâtiments, mais aussi sous le rapport des moindres détails d'organisation, de classification, de discipline, des nombreux moyens d'administration d'un traitement moral parfait, des questions primordiales de la séparation des sexes, de l'état hygiénique. Les pouvoirs, là comme ailleurs, sont divisés. C'est toujours une mauvaise chose, car, malgré le grand désir de bien faire du superintendant et du médecin en chef, on n'arrivera jamais à une unité d'accord telle qu'elle devrait être ; il y a les rivalités forcées du contact journalier d'hommes qui vivent ensemble, rivalités qu'entretiennent l'intérêt et l'adulation des subalternes ; il y a des appréciations qui, en définitive, ne peuvent toujours présenter un caractère *ad equat* et dont la convalescence se fait difficilement. Une mauvaise chose consiste encore dans l'exagération du nombre des membres de commission, dont l'importance est manifestement hypertrophique sans résultat avantageux pour l'intérêt général. Il résulte que le médecin n'a pas toujours son entité comme on la comprend. Si les conditions matérielles sont pour lui excellentes et meilleures qu'en France, les conditions et prérogatives morales et professionnelles sont dépassées.

Le docteur Kirbridj donne le mouvement suivant :

	Hommes.	Femmes.	Total.
Malades au 1 <sup>er</sup> janvier 1862 . . . . .	151	123	274
Admis dans l'année . . . . .	96	86	182
Total des malades traités . . . . .	247	209	456
Sortis, y compris les morts . . . . .	119	82	201
Restant le 31 décembre 1862 . . . . .	128	127	255
Sortis par guérison . . . . .	46	46	92
Morts . . . . .	21	8	29

J'avoue que, sur 456 malades traités dans l'année, le chiffre de 92 guérisons me semble considérable ; sur les 182 admis, on se trouverait avoir une proportion de  $1/8$  environ. J'espère que ce résultat n'est pas fortuit pour l'Amérique ; sinon, à quoi tiennent les circonstances favorables ; c'est ce que n'indique pas l'auteur du rapport ; tiendrait-ce à l'énorme quantité d'admissions qui fourniraient beaucoup de cas récents et curables ?

Dans l'asile, on fait le soir des lectures aux malades, ou bien on leur procure d'autres amusements de diverse nature ; ces récréations ont lieu chaque deux jours. Cela s'étend à chaque division, et lorsqu'un intérêt plus grand paraît se rattacher aux divertissements, qu'on veut une source d'amusement plus complète, on réunit les hommes et les femmes. Il est tout à fait possible, dit le docteur Kisbridje, avec un zèle convenable, avec une volonté bien entendue et que l'administration n'enraye pas, de rendre les heures de la soirée les plus agréables de la journée. Il serait, en outre, nécessaire, depuis le lever jusqu'au coucher des malades, de développer de persistants efforts pour éveiller l'attention de ceux-là mêmes qui ont la moindre activité mentale ; sans cela, les quartiers n'offrent plus que tristesse et langueur. Il faut que les corridors, ajoute l'auteur, et les salons attenants aux quartiers soient joyeusement éclairés, confortablement meublés ; il faut des ouvrages agréables, des jeux attrayants, qui plaisent autant à ceux qui regardent qu'à ceux qui jouent, des tableaux variés, de la musique....., des nouveautés diverses, que l'esprit du chef ou des employés peut suggérer dans l'intérêt des malades. Le chef doit toujours prendre l'initiative ; il ne doit rien négliger, même les choses les plus insignifiantes, s'il pense que cela puisse être bénéficiaire aux malades. Les services des surveillants et des infirmiers sont particulièrement précieux parce qu'ils sont plus longtemps avec les malades ; il en est de même de l'assistance des convalescents, qui, très-souvent est utile. Autrement, il faut mettre tout le monde à contribution.

Depuis l'heure du lever jusqu'à celle du coucher, excepté dans les cas de maladie intercurrente ou de grande agitation, le mouvement constant, le changement d'occupations, la variété de scènes, des exercices physiques agréables, sont indispensables pour assurer le plaisir et la tranquillité dans les quartiers. Il ne faut pas oublier que tout perd son entière valeur si l'on ne fait qu'obéir à un devoir ; il faut réellement une bonne volonté de cœur.

Le docteur Kirbridj ne trouve pas de parole assez hideuse pour définir l'abominable ennui des soirées des asiles de l'ancien temps ; les corridors sombres, ou seulement éclairés par une

flamme en miniature, qui sert uniquement à rendre les ténèbres visibles ; le silence interrompu seulement par le délire d'un maniaque ou les niaiseries d'un imbécile ; les allées et venues solennelles, dans certaines parties des salles, des malades absorbés par la contemplation ou poursuivis par des hallucinations. Les uns sont accroupis sur des chaises, d'autres étendus le long des murailles, d'autres couchés en toute leur longueur à terre, sur le dos ou sur le ventre.

Nous résumerons la fin du rapport sur l'asile dans les remarques suivantes : il importe qu'un établissement soit affecté à toutes les classes de la société, bien qu'il renferme spécialement des indigents. La véritable économie consiste à éviter toute dilapidation, à ne rien faire d'inutile, à rendre tout le plus efficace possible. Ce qui, en fin de compte, aura été le plus profitable sera toujours le moindre marché, et les plus grands sacrifices, quand on arrive à son but, sont les meilleurs au point de vue de l'économie sociale. Dans les périodes de crises financières, de grandes chertés, c'est une grave erreur de priver les aliénés de quelque chose, de leur ôter quoi que ce soit de leurs distractions ; l'incurabilité démontrera les grands inconvénients de la restriction. Les économies poussées trop loin peuvent devenir de l'extravagance. Le but utilitaire de la maison diminuant, la confiance du public s'amoindrit et les économies qu'on aura voulu réaliser ne seront pas en proportion de la perte du revenu. L'établissement a été créé pour rendre la santé aux malades ou pour les placer dans les conditions les meilleures de bien-être, et si on oublie dans certains moments quelques-uns des moyens nécessaires pour obtenir ce but ou fausse les données de l'institution. Un établissement peut ne dépenser que moitié d'un autre, et cependant si ces dépenses sont peu judicieuses, elles peuvent être ruineuses, tandis que l'autre obéit entièrement aux règles d'une bonne économie, si le tact et la méthode sont toujours en rapport avec les caractères de son appréciation.

2<sup>o</sup> *Friend's asylum* (asile des amis), pour l'exercice 1862.

Le *Friend's asylum*, quoique comparativement petit, semble réunir toutes les conditions d'humanité et de confortabilité désirables. Créé dans un moment où nulle institution qui pût servir de modèle n'existait, les fondateurs de l'asile ont montré par la quantité de terres achetées et l'espace alloué à chaque malade dans l'établissement des bâtiments actuels et dans le plan général un

degré de libéralité qui leur fait honneur. Nous ne pouvons savoir, dit le docteur Worthington, si nous avons entièrement suivi la marche du progrès tel qu'il est conçu dans les autres asiles, et jusqu'à quel point les moyens employés peuvent avoir contribué au rétablissement ou au soulagement des malades; nous avons, en tout cas, senti le besoin d'user pour les malades de tout ce qui a paru le plus bénéficiaire.

L'objet des fondateurs, outre les soins médicaux, le restraint moral et religieux, une sympathie judicieuse pour les aliénés, était aussi de procurer aux incurables toutes les dispensations qu'exigeait leur bien-être. Ce but a été sans cesse présent à l'esprit, et l'expérience a prouvé que le restraint, qui parut beaucoup utile autrefois, a considérablement diminué. Depuis plusieurs années, on n'a plus considéré le restraint mécanique nécessaire dans autant de cas que jadis, et l'on n'y a eu recours que dans certains cas de maladie intercurrente ou pour l'intérêt personnel des malades.

Les lectures et autres amusements du soir ont été repris et continués tout l'hiver. La valeur des occupations consista beaucoup dans le changement et la variété qu'elles apportent à la monotonie de la vie intérieure d'un asile, et contribua beaucoup à la santé du corps par l'exercice musculaire en même temps qu'à la rénovation mentale. On a évité que ces occupations deviennent trop ennuyeuses, parce qu'elles faisaient plus de mal que de bien, et on a pris soin de se garer d'une telle conséquence en s'efforçant d'intéresser le malade et en limitant le temps du travail. Pour ceux, en effet, qui n'ont pas été habitués aux travaux de l'agriculture, on emploie d'autres moyens d'exercice physique qui excitent l'intelligence. Ces malades passent une partie du jour au grand air, soit qu'on les fasse se promener dans les jardins ou le voisinage de l'asile, soit qu'on les occupe à divers jeux, au petit palet (*quoit*), à la crosse (*cricket*), à la balle (*football*). Ce dernier jeu fut seulement mis en usage pendant les deux dernières années, et on a employé avec avantage ce moyen qui distrait beaucoup. Pour les travaux d'intérieur, on s'est attaché principalement à faire suivre aux malades leurs goûts et leurs inclinations.

L'asile, du reste, est peu considérable et n'avait que 62 malades en 1862. Avec un nombre aussi limité, on peut davantage diriger ses regards sur tel ou tel, et obtenir parfois de plus fructueux résultats.

3<sup>e</sup> *Western Pensylvania Hospital*, pour 1862.

On a déjà entendu parler de cet asile, et on connaît les efforts faits par les directeurs pour ériger de nouveaux bâtiments qui

prennent rang, dit-il, parmi les meilleurs de cette espèce. Ils prendront le nom de « Dixmont Hospital », et présentent une unité d'ensemble qui doit être appréciée à sa juste valeur par un homme de science. Les travaux ont dû être livrés à la fin de 1863.

L'hôpital, proprement dit, consiste en un bâtiment central de 61 pieds de longueur sur 130 de profondeur, de quatre étages, arrangés pour l'usage des employés supérieurs et pour former des magasins et une chapelle. Je n'aime pas, pour ma part, le trop grand voisinage des employés; c'est une cause de conflits souvent désastreux. Mais enfin la méthode d'une construction centrale, où tout est aggloméré, semble prévaloir dans beaucoup d'endroits, et, si je ne l'accepte pas, je ne veux rien y objecter.

De chaque côté du bâtiment central s'étend une aile de 104 pieds de long sur 38 de large, à trois étages, destinés aux dortoirs. A l'extrémité de chaque côté se trouve un bâtiment de 45 pieds de long sur 55, à quatre étages arrangés en salle, où certains malades peuvent exceptionnellement être mis de jour. Les murailles sont en briques avec toiture de fer. L'architecte a disposé son plan de façon à pouvoir disposer d'autres ailes, si l'augmentation des malades le nécessitait. La buanderie, la boulangerie et les ateliers se trouvent en dehors des bâtiments. Près de la rivière se trouve un bâtiment spécial pour la pompe dont les accessoires peuvent s'étendre partout sans que le corps principal quitte le bord de l'eau. Enfin, chose fort à approuver, à la station du chemin de fer est une construction spéciale où les individus transportés à l'asile peuvent être mis à couvert de la curiosité publique et où, au besoin, ils peuvent attendre quelque temps, soit pour compléter une régularisation d'entrée, soit pour tout autre motif....., etc.

Le plan de l'hôpital comprend deux ailes additionnelles, très-semblables à celles déjà bâties, et qui doivent être placées aux extrémités.

	Hommes.	Femmes.	Total.
Malades au 1 <sup>er</sup> janvier 1862.....	59	52	111
Admis dans l'année.....	63	32	95
Nombre total.....	122	84	206
Sortis, y compris les morts.....	55	41	96
Restant au 31 décembre.....	67	43	110
Guérisons.....	31	19	50
Morts.....	6	4	10

Le docteur Reed demande une amélioration du traitement moral, et dit : « Dans la vie privée, quand on est triste et ennuyé, on a

recours à l'occupation et aux amusements divers. Quand l'esprit est dérangé, la nécessité s'en fait plus grandement sentir. Le changement est nécessaire pour accomplir une guérison. Au début de la folie, l'esprit n'est pas en repos! à moins qu'un transfert d'action ne soit donné à l'intelligence, qu'une joie ne soit ouverte aux sentimens moraux, le malade s'abandonnera à ses sentimens et à ses idées désordonnées, jusqu'à ce que la démence le rende incurable; nous désirons prévenir cela, ou au moins le retarder; nous ne voulons pas abandonner le malade à une chance aveugle ou laisser empirer son état en négligeant de lui procurer les remèdes nécessaires.

L'asile de Dixmont est dans des conditions telles, qu'il peut, pour les pensionnaires, lutter avantageusement avec une maison privée, et qu'il serait ridicule de la part des parents de retarder l'envoi de malades quand le bien-être est près d'eux.

L'asile paraît être tellement bien ordonné, qu'en dehors de ce qui se fait pour les besoins du service, deux cents chemises ont pu être confectionnées pour les soldats de Washington dans les premiers temps de la guerre séparatiste.

#### 4° *Bloomindale asylum.*

Le rapport sur l'asile doit avoir occasionné beaucoup de mal; mais, beaucoup de choses ne nous satisfaisant pas, nous croyons devoir nous taire.

Plusieurs malades, dit le docteur Brown, sortis dans un état d'amélioration, ont recouvré chez eux la santé. Le nombre des malades est à peine moindre que précédemment, et cependant il y a une diminution de vingt sur l'année dernière. Cette diminution fut occasionnée par un état pécuniaire qui obligea de renvoyer plusieurs malades à l'État et aux institutions municipales. Nous ne ferons aucun commentaire sur cet aveu.

#### 5° *Mc'Lean asylum.*

Cet asile a été augmenté d'une aile destinée aux malades les plus agités et les plus dangereux. Les appartemens sont très-spacieux, bien aérés, bien ventilés; ils ne sauraient être surpassés, tant sous le rapport du confort que sous celui de l'élégance et des modes d'accommodation.

	Hommes.	Femmes.	Total.
Malades au 1 <sup>er</sup> janvier 1862.....	91	96	187
Admis dans l'année.....	55	56	111
Nombre total.....	146	152	198
Sortis, y compris les morts.....	60	50	110
Restant au 31 décembre.....	96	92	188
Sortis par guérison.....	31	23	54
Morts.....	9	14	23

Le docteur Tyler s'est étendu longuement et principalement dans son rapport sur les conditions psychologiques du pays affecté par la guerre. Il est inutile de narrer ces redites sur les tribulations qu'éprouvent les habitants d'un territoire dévasté par le fléau des batailles; C'est peut-être plus intense en Amérique, voilà tout: l'économie sociale sait qu'elle a toujours tout à perdre.

6° *Massachusetts State lunatic hospital à Northampton.*

	Hommes.	Femmes.	Total.
Malades au 30 septembre 1861...	137	178	315
Admis dans le cours de l'année...	70	52	122
Nombre total.....	207	230	437
Renvoyés, y compris les morts...	58	47	105
Restant au 30 septembre 1862...	149	183	332
Morts.....	15	15	30

Le rapport est de 1861.

En faisant allusion au nombre de malades morts de consommation au dernier degré de la manie chronique ou de la démence, le docteur Prince ajoute: « Nous avons reçu des autres hôpitaux un très-grand nombre de ces cas à la fondation de l'institution. Ce fait rendra pendant plusieurs années notre mortalité plus grande que le terme moyen des autres asiles. »

Il est à regretter qu'on n'ait pas statué le nombre de guérisons. Comparativement à l'extrême chronicité de cas de l'établissement, le nombre est certainement petit; mais, toute considération gardée, il serait à désirer que les statistiques de la folie soient tenues aussi pleinement que possible.

« Nos moyens d'amusement, dit le docteur Prince, ont été augmentés d'une allée pour jouer aux quilles. La dernière législature a donné 800 dollars à cet effet. » Nous voudrions voir en France pareille générosité de la part des conseils généraux, mais autrement que pour des quilles. « Un bâtiment en briques a été élevé spécialement pour contenir ce qui est nécessaire à d'autres moyens de

récréation. Il sera bientôt terminé et fournira les moyens d'hygiène et de traitement pour les malades. Sous la dénomination générale d'amusements, on peut comprendre les jeux ordinaires dont on se sert pour le repos ou la distraction, la promenade, la pêche, la chasse, les pica-nics (*patins de campagne*), les excursions dans les lieux intéressants, les concerts, la lecture, la danse, qui servent à varier la monotonie d'une vie d'hôpital, et qui peuvent distraire la pensée et changer sa fausseté en lui imprimant un courant intelligent. » Je ne suis guère partisan qu'on mène les aliénés à la chasse et qu'on leur confie des armes à feu. « La bibliothèque s'est augmentée des donations des amis de l'institution ou de parents des malades; de nouvelles peintures ont été ajoutées à celles qui ornaient déjà les murailles. On a meublé une salle de lecture et on s'est procuré les journaux quotidiens, donnant ainsi satisfaction à un besoin longtemps senti et regretté. »

Plusieurs pages du rapport sont occupées par une demande spéciale d'argent, destiné à la fondation d'une aile particulièrement adaptée au traitement des ivrognes. L'idée est pleine d'humour.

L'extrait suivant indique la qualité de l'eau dont usent les personnes résidant dans la maison, et cela quand il y a sur les terres de l'établissement un puits qui ne manque jamais et de très-excellente eau, pouvant donner ce qui est nécessaire aux besoins journaliers.

« Je ne croirais pas avoir tout dit, avance le docteur Prince, si j'omettais de parler de la qualité de l'eau maigrement, irrégulièrement et coûteusement fournie. J'ai déjà, différentes fois, appelé l'attention sur ce point. On l'a trouvée remplie de matières étrangères qui la rendent opaque. Elles sont dues à des débris naturels qu'un courant rapide alimenté par d'autres filets d'eau et coulant à travers un sol de nature complexe, entraîne toujours après lui. A cela s'ajoute la masse impure de miscellanées provenant d'établissements manufacturiers. Le mélange est parfois dégoûtant à la vue et à l'odorat, et ses effets également nuisibles pour la buanderie et la cuisine.

7° *Longview asylum.*

	Hommes.	Femmes.	Total.
Malades au 1 <sup>er</sup> novembre 1861...	151	183	334
Admis dans le cours de l'année...	111	76	187
Nombre total.....	262	259	521
Sortis, y compris les morts.....	96	68	164
Restant au 1 <sup>er</sup> novembre 1862....	266	191	357
Sortis par guérison.....	67	48	115
Morts.....	12	14	26



Parmi les décès, la plupart appartiennent à de très-vieux malades et à d'autres entachés de vieille chronicité et transférés de « Commercial hospital lunatic, Cincinnati », et séjournant depuis 1832.

Il n'y a eu que très-peu de maladies intercurrentes après l'admission des malades, pas d'état médical, pas d'épidémie, etc. Des fièvres intermittentes se firent remarquer dans le voisinage immédiat de l'asile, mais aucun malade n'a été atteint.

Sur les guérisons, on compte 92 des malades admis dans l'année; la plus grande partie avait été conduite à l'asile un mois après le commencement de la maladie. De ceux qui ont été atteints de vesane un an au plus avant leur entrée, un quart a été rétabli.

« Le plus grand nombre des cas de folie, dit le docteur Langdon, est produit par des causes qui dépriment l'énergie morale. On peut en juger en observant attentivement la presque totalité des malades qui arrivent à l'établissement faibles, abattus, amaigris; ils ont besoin de toniques et d'un traitement qui les soutienne; leurs forces physiques reviennent peu à peu, et les forces morales apparaissent en même temps dans une meilleure situation. »

« Comme l'hôpital de Longview, ajoute-t-il, a été principalement créé pour les indigents, et comme l'ancien établissement qu'il remplace n'était que pauvrement pourvu de moyens pour le traitement moral, on a dû, dans le courant de l'exercice, faire plusieurs additions aux modes de récréation, tels que jeux de quilles, lanterne magique, melodium, des fleurs, des oiseaux, des peintures. Une fois par semaine, nous avons eu des bals qui ont été suivis par un grand nombre de malades, ce qui a produit un bien évident, augmentant leur gaieté et excitant l'imagination pour lui donner de l'intérêt aux choses extérieures, les arrachant à la contemplation, stimulant l'activité morale. Ces bals sont fort aimés et fort goûtés par les malades, qui s'en réjouissent à l'avance, fournissent matière à la conversation, et, en somme, sont très-profitables. On peut en dire autant des concerts où la musique instrumentale et vocale agit pour calmer et pour modifier l'état mental. Les services religieux ont été discontinués pendant longtemps, parce qu'ils ne paraissaient avoir aucun bénéfice, et faisaient parfois beaucoup de mal. L'éducation religieuse et la croyance des malades diffèrent si largement qu'il est presque impossible de tout arranger de manière à ne pas offenser quelques-uns d'entre eux quand on fait un service. Nous avons des juifs, des chrétiens, des protestants, des spiritualistes, des infidèles, tous aussi fermement convaincus de la vérité de leurs croyances propres qu'intolérants pour les autres, comme s'ils

étaient parfaitement raisonnables, et la moindre apparence de fa-  
veur pour l'une ou l'autre des foies allume les préjugés et détruit  
cette confiance qui est si utile dans le traitement des aliénés. On  
peut à peine demander qu'il y ait nécessité d'exercices religieux  
pour des personnes inconscientes des choses de la vie par suite du  
désordre de leur esprit. Il ne serait pas aisé de trouver une per-  
sonne assez bien douée pour mener à bonne fin ces exercices, en  
contentant tout le monde et sans nuire à personne.

» Pour des raisons à peu près semblables, nul service funèbre n'a  
lieu dans la maison ; la connaissance d'une mort, chose fort triste  
par elle-même, peut produire un mauvais effet sur quelques ma-  
lades. »

Des 521 malades traités dans l'année, 163 appartenaient au nou-  
veau monde ; 353 étaient Européens.

8° *New-Hampshire's asylum.*

	Hommes.	Femmes.	Total.
Malades existant à la fin d'avril 1862.	88	108	196
Admis dans l'année.....	45	41	86
Total.....	133	149	282
Sortis, comprenant les morts.....	45	49	94
Restant à la fin de l'année.....	88	100	180
Sortis par guérison.....	20	21	41
Morts.....	10	3	13

Beaucoup de travaux de couture ont été faits par les femmes ;  
elles n'ont pas la totalité du gain, mais on les fait participer des  
bénéfices. Elles ont aussi travaillé pour l'armée. Nulle occupation  
n'aurait semblé, dit l'auteur, procuré plus de plaisir sans mélange  
que celle faite pour les nobles et dévoués défenseurs du pays.

L'asile est à la vingtième année de sa création. Le docteur Bau-  
cros fait une légère esquisse de son histoire, et voici les détails  
préliminaires à l'autorisation légale de la construction de l'établis-  
sement.

Un appel fut fait aux différentes villes pour obtenir des informa-  
tions statistiques sur le nombre et la condition des aliénés, et la  
réponse à cet appel confirma bientôt les convictions préalables.  
On reçut des réponses de 161 villes, dont 20 seulement étaient  
sans aliénés. En moyenne, il y avait 312 aliénés, dont 152 entière-  
ment à la charge publique ; 160 étaient indépendants de la charité  
légale. Dans ces 312, 81, ou 26 pour 100, étaient confinés dans des  
cages, dans des prisons, dans des chambres fermées (*close-rooms*).

avec les menottes (*handcuffs*), etc. La folie existait chez ces individus depuis quelques semaines jusqu'à soixante ans. La moyenne d'existence était de trente et un ans et demi. Dans le rapport fait à la législature de 1836 par la commission chargée de s'enquérir, on déclare que les horreurs de la condition des aliénés sont loin d'être exagérées.

« La théorie et la pratique, dit le docteur Baucrost, a été d'établir une différence entre les quartiers, de faire une division nette et formelle, et d'accommoder tout le mieux possible pour satisfaire aux exigences de la sécurité individuelle et publique, en même temps que pour remplir les conditions d'hygiène et de confort. »

Dans le naufrage de la raison et de la responsabilité, la nature n'a pas voulu que l'être humain fut complètement anéanti. Telle est l'organisation que, comme un automate, quand l'intelligence a dévié, sous la loi de l'habitude cependant, si l'individu peut subir l'influence d'un autre esprit, d'une volonté qui le fasse tenir en mouvement, il suivra jusqu'à un certain point la routine de la vie ordinaire, tandis que sans cette influence extérieure, il tomberait dans une stupide inaction et céderait aux instincts purement animaux. C'est en se fondant sur ce principe que l'asile, dans les cas d'incurabilité, peut changer en vie ce qui, autrement, n'existerait pas.

Depuis la fondation de New-Hampshire, sur 1927 reçus, 841 ont été rendus à la raison. « Par là, dit le docteur Baucrost, on peut apprécier la somme de chagrins, de douleurs même qu'on a diminués, soulagés, en arrachant les malades à un sort qu'on doit redouter pour eux plus que la mort. Mais, quelques efforts que puissent réaliser la société, le cercle domestique, les amis bien sincères, le bienfait d'avoir été rendu à la raison dans l'asile l'empporte sur tout le reste. »

Le premier superintendant de l'établissement a été le docteur Georges Chandler, qui passa ensuite à l'asile de l'État de Massachusetts, à Worcester, et est maintenant en retraite. Les successeurs ont été le docteur Andrew Mc' Ferland, chargé actuellement de l'asile de l'Illinois, le docteur John Tyler, chargé maintenant de l'asile de Mc' Lean, et le docteur J.-P. Baucrost, qui en est le chef actuel.

---

## SOCIÉTÉS SAVANTES.

---

### Société médico-psychologique.

---

Extrait de la séance du 27 juin 1864. — Présidence de  
M. GIRARD DE CAILLEUX, vice-président.

#### *Discussion sur la responsabilité partielle.*

M. Michéa. Mon intention est de m'abstenir de toutes considérations purement spéculatives, je désire éviter les questions de principes malgré tout l'intérêt qu'elles peuvent avoir; je tiens à rester sur le terrain plus ferme des faits d'observation, je veux, en un mot, ne pas sortir du domaine de la médecine légale. Mais avant d'aborder le fond même du sujet, je voudrais ne pas laisser passer sous silence une assertion qui a été émise d'une façon incidente par M. Fournet, tout à fait au commencement de la discussion, et plus tard par M. Paul Janet et par M. Dally, à savoir qu'il n'existe aucun critérium capable de servir à distinguer, même empiriquement, l'état de folie de l'état de raison. Jusqu'à quel point est-on fondé à soutenir une telle opinion, voilà ce que je vous demande la permission d'examiner le plus brièvement possible.

Beaucoup de médecins et de philosophes ont essayé de s'élever à l'idée la plus générale et la plus haute qu'on puisse avoir du mot folie; mais la plupart ont échoué dans leurs tentatives de définition empirique ou psychologique, car pour être légitime un critérium doit être complet, absolu, s'appliquer à tous les cas et n'en exclure aucun.

Sans vouloir passer en revue toutes les définitions empiriques de la folie, qu'il me soit permis de rapporter les principales, les plus récentes surtout.

Peut-on dire que le caractère fondamental de la folie consiste dans la permanence d'une idée, dans la fixité d'une conviction contraire à la conviction générale, dans l'obstination à préférer son opinion particulière à l'opinion universelle? Si toute erreur de jugement était la caractéristique de la folie, où serait alors la ligne de démarcation entre le faux jugement de l'aliéné et le faux jugement

de l'homme sain d'esprit ? Cette ligne de démarcation se trouverait-elle dans le *nombre*, dans la *quantité* des faux jugements ? Non, car chez les gens qui passent pour avoir l'intégrité de leur raison, les erreurs d'interprétation sont innombrables : il n'est pas nécessaire d'être fou pour se tromper à tout moment sur les intentions, sur le mobile des actions d'autrui. Après l'esprit de discernement, comme l'a dit Labruyère, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamants et les perles.

La *nature*, la *qualité* du faux jugement peuvent-elle servir à distinguer l'état d'insanité de l'état de raison ? Dans l'ordre des idées qui sont justiciables du sens commun, le mépris du témoignage universel est, en effet, une preuve d'aliénation mentale. Ainsi, par exemple, qu'un simple particulier se croie prince, roi, empereur, ou qu'un prince, qu'un roi, qu'un empereur se croie simple particulier ; qu'un homme se croie femme ou qu'une femme se croie homme, la déraison ici est évidente pour tout le monde, car chacun peut être juge de l'erreur. Mais en est-il de même dans l'ordre des idées spéculatives ? Évidemment non. En matière de philosophie ou de sciences, une conviction n'est pas nécessairement fausse parce qu'elle est en opposition avec les idées de l'époque ou du pays où l'on vit, parce qu'elle blesse les croyances des hommes dont on est entouré. En dehors des faits évidents pour tout le monde, sauf les problèmes de la quadrature du cercle et du mouvement perpétuel, la raison individuelle est souveraine et n'a d'autre juge que sa propre autorité. Si un homme devait être considéré comme aliéné uniquement parce qu'il a des doctrines religieuses, philosophiques ou scientifiques contraires à celles de ses contemporains, il s'ensuivrait que tous les novateurs seraient des fous, conséquence inadmissible, parce qu'elle serait absurde. Mais pourrait-on objecter ce qui distingue les aliénés à paradoxes, les arrangeurs, comme les appelait Leuret, des novateurs de génie, des hommes de progrès, méconnus de leur temps, c'est qu'il y a quelque chose de bizarre et d'incohérent dans la façon avec laquelle ils cherchent à exposer ou à démontrer leurs idées. Assurément bien des fous à paradoxes sont dans ce cas ; mais on sait aussi qu'il en est d'autres qui montrent beaucoup d'habileté dans la manière de soutenir ou de défendre leurs conceptions extravagantes, qui savent donner à celles-ci une apparence très-spécieuse de démonstration.

Dira-t-on que la folie est une erreur de jugement produite et entretenue par une hallucination ou une illusion des sens ? Oui, le jugement est souvent faussé dans la folie par des phénomènes d'ordre purement sensorial. Une conception délirante n'a parfois

pas d'autre origine qu'une hallucination ou qu'une illusion des sens. Mais il y a des fous qui n'ont ni hallucination ni illusion sensoriale, comme il y a des personnes qui sont en proie à des illusions des sens ou à des hallucinations sans être le moins du monde aliénées.

Le caractère fondamental de la folie n'est donc pas non plus dans le fait même de l'hallucination, comme le croyait Leuret.

Enfin, peut-on affirmer avec Maine de Biran que l'aliénation mentale consiste dans la suspension *simultanée* de la faculté de se connaître et de celle de se posséder, dans la perte *indivisible* du *conscium* et du *compos sui*, car, suivant ce psychologue, l'homme se connaît parce qu'il se possède, et il se possède parce qu'il se connaît; s'il s'ignorait il ne s'appartiendrait pas, et s'il ne s'appartenait pas il s'ignorerait.

« Le plus notable et le seul caractère de la folie, dit-il, c'est que » le sentiment du *moi* cesse ou est suspendu *en même temps* que la » volonté ou la force *libre* agissante qui détermine la locomotion du » corps et les opérations proprement dites de l'esprit. »

Maine de Biran se trompe en soutenant que chez l'aliéné la suspension du *conscium sui* est inséparable de la suspension du *compos*, que le fou ne peut perdre la faculté de s'appartenir sans perdre en même temps celle de se connaître.

Oui, il y a des cas de folie où la liberté morale et la conscience sont *simultanément* suspendues, où l'homme perd la faculté de s'appartenir, de se posséder, en même temps qu'il perd celle de se connaître, car les malades oublient tout ce qu'ils ont dit et fait durant leur délire, et ressemblent absolument, sous ce rapport, aux somnambules ou aux épileptiques. Mais il y a aussi des cas où les fous ont une conscience pleine et entière de leurs pensées et de leurs actes, puisque soit dans leurs intervalles lucides, soit au moment de leur convalescence, ils se rappellent parfaitement tout ce qu'ils ont fait ou dit dans leurs accès. On peut même soutenir que la majorité des fous conserve cette conscience, et que ce n'est guère que chez quelques-uns, chez les stupides, chez les maniaques, chez les déments, et encore pas chez tous, qu'elle est suspendue.

Mais, pourrait-on répondre, si l'aliéné a parfois conscience de ses pensées et de ses actions, il n'a jamais celle de son trouble mental, il ne sait pas qu'il est fou, car s'il le savait, sa raison serait revenue. Admettre que l'inscience de l'aliénation est un caractère général et constant de la folie serait une autre erreur, dans laquelle ne peuvent tomber les personnes qui ont l'habitude d'observer les insensés. Tous les médecins d'aliénés savent, en effet, que s'il y a des fous qui ignorent que leur esprit est malade, il en est d'autres

qui ont la conscience pleine et entière de leur trouble mental. Il y a des aliénés qui ont tellement le sentiment de ce trouble, que non-seulement ils avouent qu'ils sont fous, mais qu'ils demandent eux-mêmes à ce qu'on les soigne comme tels.

Toutefois, si l'on peut être aliéné non-seulement en conservant la conscience de ses pensées et de ses actions, mais encore en ayant celle de sa propre folie, on ne le devient jamais sans perdre la faculté de se posséder, de s'appartenir, d'être maître de soi. Dans tous les cas de folie, sans aucune exception, l'homme cesse, en effet, de commander, en totalité ou en partie, à ses pensées, à ses paroles, à ses actions : il agit d'une façon irrésistible, fatalement dans ce qu'il pense, dans ce qu'il dit ou dans ce qu'il fait. Maniaque, il ne peut plus mettre d'ordre dans l'enchaînement de ses idées, il ne peut plus fixer son attention devenue distraite, mobile, vagabonde. Monomane, il ne peut plus la soustraire à l'empire d'une pensée, bonne ou mauvaise, qui la fixe et qui l'absorbe. Il ne peut plus opposer à un instinct, à un sentiment prédominant un autre instinct, un autre sentiment capable de lui servir de contre-poids. De même, comme l'a dit M. Lélut, que le degré de liberté des actions est la mesure de la raison, de même les proportions du délire correspondent à des proportions équivalentes dans l'asservissement de la volonté. La suspension de la liberté morale, qui s'exprime par la conviction de ne plus être le maître de vouloir ou d'agir autrement qu'on a voulu ou agi, tel est le seul caractère constant, le seul élément irréductible de la folie.

Je vais au-devant d'une objection qui ne pourrait manquer de m'être faite. Si la perte seule du *compos sui* suffit pour caractériser l'aliénation mentale, comment distinguera-t-on le fou qui a conscience du trouble de son esprit, le fou lucide de l'homme simplement passionné ?

Me voici arrivé à la difficulté la plus grande de la question, aux faits limitrophes dont a parlé M. Paul Janet. La transition de l'état de raison à l'état de folie s'opère en effet par la passion, c'est-à-dire par un instinct, un penchant, un sentiment porté à son plus haut degré de puissance. Dans tous les genres, dans toutes les espèces, dans toutes les variétés de conception délirante, les facultés affectives sont lésées avant les facultés intellectuelles : le trouble du caractère précède le désordre de l'entendement. Il y a plus : il existe des genres d'aliénation mentale qui consistent uniquement, exclusivement dans le trouble des facultés affectives, dans des lésions de sentiments, dans des dérangements tout pathétiques : ce sont les genres appelés *morosités* par Sauvages, *morosophies* par Lordat,

*folies morales* par Prichard, *pseudo-momanies* par M. Delasiauve, *folies lucides* par M. Trélat; genres qu'un certain nombre de médecins se refusent encore à admettre, et que beaucoup de magistrats regardent toujours comme un système inventé pour sauver un coupable.

Quoi qu'on en puisse dire, les plus grandes analogies existent entre l'homme passionné et l'aliéné. Comme la folie, la passion, qui en est un diminutif, un *minus*, altère les facultés de l'entendement, amoindrit le jugement, enchaîne la volonté. L'homme en colère ne peut pas faire un portrait fidèle de la personne devenue l'objet de son courroux. Il ne se souvient que de ses défauts, il ne voit que ses imperfections, qu'il exagère de bonne foi, et il néglige involontairement de parler de ses qualités, oubliant à son insu de signaler tout ce qui pourrait faire compensation aux torts qu'il lui reproche. L'homme qu'un amour violent domine, voit, au contraire, tout en beau dans sa maîtresse. Il la gratifie de qualités complètement imaginaires, et il ne se doute pas de l'existence de ses imperfections, bien que celles-ci sautent aux yeux de tout le monde. L'homme passionné se rapproche aussi de l'aliéné en ce que, comme celui-ci, il néglige ses devoirs et ses affaires, sauf une fois le calme revenu dans son âme, à avoir des regrets, à éprouver de la honte, absolument comme l'aliéné au moment de la convalescence.

L'homme en proie à une violente passion offre encore d'autres points de ressemblance avec l'aliéné. La folie exerce une influence incontestable sur l'organisme en général. Chez l'insensé, presque toutes les fonctions, la digestion, la circulation, la nutrition, les sécrétions éprouvent des modifications plus ou moins sensibles. Or la même réaction du moral sur le physique se remarque aussi chez l'homme passionné. La colère précipite les mouvements du cœur, et la crainte les ralentit. Une frayeur subite détermine la jaunisse; le chagrin et la joie font couler les larmes; le dégoût produit le vomissement, etc. Si l'état de folie et l'état simplement passionné se ressemblent, se touchent par tant de points, il est évident qu'il doit y avoir une certaine affinité entre le criminel et l'aliéné mal-faisant ou dangereux, puisque le mobile d'un crime ou d'un délit réside toujours dans une passion. Cette affinité est si réelle, en effet, que des condamnés deviennent insensés après leur jugement, et que, d'une autre part, les penchants pervers et mal-faisants servent souvent de prodromes à l'insanité de l'esprit. M. Dailly avait donc raison d'établir un rapprochement entre le criminel et l'aliéné dangereux. Son seul tort est de les avoir identifiés, et d'avoir tiré de cette assimilation la conséquence qu'il serait logique de supprimer



pour le premier la honte d'une condamnation, comme on la supprime pour le second; que la société avait le droit de séquestrer les hommes dont les actions étaient nuisibles, contraires à son intérêt; mais qu'elle commettait une injustice en tirant vengeance de ces actions, parce que les criminels n'ont pas plus de liberté morale que les aliénés.

En admettant même, en principe, que l'homme n'est pas maître de choisir entre le bien et le mal, qu'il est fatalement vertueux ou vicieux, que les décisions de l'âme sont de simples résultantes de l'état des appétits, que chacun se conduit forcément, en toutes choses, d'après le degré des instincts et des sentiments dont il est affecté; que l'homme n'est libre qu'à l'égard des choses qu'il désire faiblement, mais qu'il ne l'est plus vis-à-vis de celles qu'il désire avec force; en admettant même, dis-je, en principe, que la liberté morale n'est qu'un vain mot, en pratique c'est autre chose :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer,

a dit Voltaire. On peut en dire autant du libre arbitre. Sa négation serait l'abolition de tout code de délits et de peines, et partant, la dissolution de la société. En effet, si l'on se bornait à séquestrer les criminels comme l'on se borne à séquestrer les aliénés dangereux, en leur épargnant la flétrissure d'une condamnation judiciaire, la société, comme l'a dit très-bien M. Janet, courrait le plus grand risque, parce que la honte qui s'attache à quiconque est frappé par l'arrêt d'un tribunal est un des freins les plus puissants des mauvaises actions; mais la liberté morale existe, à des degrés divers, il est vrai, et le remords en est sa meilleure preuve.

Quoique la monomanie lucide, la folie morale, la pseudo-monomanie semble se confondre avec l'état de raison par la conscience que l'homme conserve dans cette forme de l'aliénation du tumulte et de l'impétuosité des passions qui l'agitent, il n'en est pas moins vrai qu'il existe des caractères tranchés au moyen desquels on peut distinguer, dans ce genre de folie, le moment précis où l'homme cesse d'être agent libre et volontaire, où il perd la faculté de se dominer, de se posséder.

L'absence des passions qui servent habituellement de mobiles aux criminels, le défaut de cupidité, de haine, de vengeance, ne peut suffire toutefois à différencier un individu atteint de folie lucide, un pseudo-monomane, un morosophe d'un homme simplement passionné, vicieux, pervers, qui commet un délit ou un crime pour n'avoir pas voulu lutter contre de mauvais instincts, car on ne

peut se refuser à admettre qu'il existe des hommes qui éprouvent du plaisir à faire le mal pour le mal lui-même. Mais, a-t-on dit, commettre un délit ou crime par ce dernier mobile, ou faire le mal par cupidité, par haine, par vengeance, c'est toujours avoir sacrifié la morale, la règle, le devoir, la loi, l'intérêt général à la satisfaction de son égoïsme. Démontrer qu'un meurtrier n'a agi ni par cupidité, ni par haine, ni par vengeance, ce n'est pas prouver qu'il a obéi à une impulsion irrésistible. Assassiner pour avoir le plaisir de voir couler le sang humain, c'est toujours agir sous l'influence d'une passion, et rien n'implique qu'un aussi horrible désir ne puisse être surmonté. Pour qu'une impulsion irrésistible pût être acceptée comme telle, il faudrait prouver, affirment toujours les adversaires de la folie morale, que la peur du châtiement ne peut rien contre elle. Or, quoi qu'en dise M. Bonnet, l'expérience démontre que, contrairement à ce qui a lieu chez les hommes simplement passionnés, les monomanes lucides ou pseudo-monomanes, quand ils sont prévenus d'un délit ou d'un crime, sont presque tous indifférents, insensibles à la crainte des punitions, témoins l'aveu spontané qu'ils font du crime ou du délit dont ils sont les auteurs, et l'obstination qu'ils mettent à ne pas vouloir que devant les tribunaux leurs défenseurs invoquent l'excuse de la folie, tandis que la première pensée d'un véritable criminel est de se soustraire aux recherches de la justice, et d'égarer sa religion par toutes les ruses et tous les mensonges possibles. L'absence de honte et le défaut de remords après la perpétration d'un acte blâmable, voilà les signes les plus certains à l'aide desquels on reconnaît l'impulsion irrésistible. Ce qui distingue, en effet, le morosophe, l'homme atteint de folie morale ou pathétique de l'homme simplement passionné qui commet un délit ou un crime, c'est la conviction profonde, inébranlable où il est qu'il ne pouvait agir ou vouloir autrement qu'il n'a agi ou voulu. De là l'absence de remords dont je viens de parler, bien que le sujet sache parfaitement qu'il a fait le mal et qu'il déplore même parfois l'acte antisocial auquel il vient de se livrer. Et comment le fou lucide malfaisant pourrait-il avoir du remords, ce sentiment qui implique l'idée d'une action coupable accomplie par une libre décision de l'âme, puisque, comme je l'ai dit plus haut, le caractère le plus constant, le seul caractère irréductible de la folie, c'est la conviction dans laquelle on est de ne pouvoir vouloir ou agir autrement qu'on a voulu ou agi. Dès qu'un aliéné se repent des mauvaises actions qu'il a pu commettre, dès qu'il commence à en avoir honte, il n'est déjà plus fou, ou tout au moins sa convalescence approche à grands pas.

Si le criminel et le monomane lucide malfaisant se ressemblent, en effet, en ce que chez l'un comme chez l'autre les facultés supérieures de l'âme ; les facultés raisonnables, comme les appelle M. Flourens, le sentiment religieux, l'estime de soi, la crainte de l'opinion publique, ont cédé à l'énergie d'une faculté inférieure, à l'impétuosité d'un instinct, à la violence d'une passion, il y a donc toujours entre eux la différence que le repentir peut exister chez l'un et qu'il est toujours absent chez l'autre.

Quelle situation, dans tous les cas, plus digne de pitié que celle d'un malheureux qui avoue le penchant vicieux, l'instinct pervers, antisocial dont il subit le joug et contre lequel il cherche en vain à lutter ! Comment être en droit d'assimiler à un criminel l'aliéné aux instincts malfaisants qui avertit ses parents ou ses amis de son impulsion vers le meurtre, qui les engage à s'éloigner de lui, qui demande lui-même à ce qu'on lui dérobe la vue d'un instrument tranchant, qui intercède pour qu'on le garrotte, pour qu'on le place sur le fauteuil de force, pour qu'on le mette, en un mot, dans l'impuissance physique d'attenter à la vie de ses semblables, et qui même quelquefois se donne la mort dans la crainte de succomber à son horrible tentation !

J'arrive maintenant au cœur de la question, à la responsabilité appelée improprement partielle, et que je vous demanderai la permission de nommer *conditionnelle*.

S'il fallait en croire, comme vous le savez, M. Belloc, la société serait en droit de poursuivre tous les méfaits commis par les aliénés dont l'intelligence reste intacte sur un plus ou moins grand nombre de points, c'est-à-dire de punir tous les délits ou tous les crimes ayant des monomanes pour auteurs ; seulement il ne faudrait jamais appliquer à ces coupables le maximum des peines édictées par la loi, il faudrait toujours leur accorder le bénéfice des circonstances atténuantes, et de plus, il serait bon d'ajouter dans chaque asile un quartier de correction, où, après leur guérison, les aliénés coupables seraient retenus pendant tout le temps que les tribunaux auraient fixé.

Pour avoir voulu réagir contre une exagération, j'ai bien peur que M. Belloc ne soit tombé dans une autre. En voulant combattre les partisans de l'irresponsabilité absolue, en voulant mettre d'accord les magistrats avec les médecins, notre honorable confrère ne demande, en effet, rien moins qu'à ce qu'une des plus belles conquêtes de la pathologie mentale moderne, la conquête de la monomanie, résultat de tant d'efforts et de persévérance, soit tout à fait abandonnée. Et puis, si un monomane malfaisant était retenu après

sa guérison dans le quartier correctionnel d'un asile d'aliénés, en quoi, je vous le demande, différerait-il d'un véritable criminel ? La culpabilité fait la honte et non pas la nature du châtiment. Pour n'avoir été condamné qu'au minimum de la peine par la loi, et pour être enfermé dans un asile d'aliénés, au lieu d'être détenu dans une prison, le monomane malfaisant n'en serait pas moins un homme flétri par les tribunaux.

Il est une distinction très-importante à établir relativement à la responsabilité dans les monomanies. Un délit ou un crime est tantôt un effet nécessaire, une conséquence naturelle de l'idée fixe qui domine le monomane, et tantôt ce délit ou ce crime n'est qu'un simple accident, un fait complètement étranger au domaine de la monomanie : il n'en dépend pas directement, il n'en est pas un résultat forcé. Or, dans le premier cas, c'est-à-dire quand un méfait se lie intimement à la nature d'une idée fixe, quand il est vis-à-vis d'elle ce qu'en logique les conséquences sont aux prémisses, le monomane, quoi que en disent Casper et M. Belloc, doit être considéré comme complètement irresponsable. Mais il doit en être autrement dans le second cas, c'est-à-dire quand l'acte incriminé a eu un mobile non plus pathologique, mais sain, normal. Dans ce second cas, je crois avec M. Billod et M. Delasiauve que le monomane doit être responsable. J'éclaircis le fait par des exemples : un théomane entend sans cesse des voix célestes qui lui conseillent, qui lui ordonnent d'immoler un parent, un ami, un inconnu, et il devient meurtrier pour obéir aux voix en question. Le monomane, dans ce cas, doit être irresponsable, parce qu'il était dominé par des hallucinations de l'ouïe, phénomènes essentiellement morbides, et que l'homicide a été la conséquence forcée de ce trouble sensorial. Mais que ce théomane, dans un moment où ses voix le laissent en repos, commette un vol ou un attentat à la pudeur, -oh ! alors il devient responsable, parce que l'hallucination est restée étrangère à son méfait, et que par conséquent il a agi sous l'influence d'un mobile sain. Un autre monomane n'a ni hallucination ni illusion des sens, mais il se croit en butte à une persécution, et il tue un homme parce qu'il le prend pour son ennemi. Le meurtrier, dans ce cas, n'est encore pas responsable, eût-il même lutté longtemps contre l'idée de l'homicide, eût-il différé l'heure du meurtre soit parce que les circonstances ne lui étaient pas assez propices, soit parce qu'il voulait augmenter à ses yeux le nombre des preuves de la culpabilité imaginaire de sa victime, le meurtrier, dans ce cas, dis-je, n'est pas responsable, parce qu'il agissait sous l'influence d'un mobile pathologique : une conception délirante ; mais ce même lypémaniaque commet plus

tard un attentat à la pudeur, ou il devient faussaire. Comme ces nouveaux méfaits n'ont aucun lien logique avec son genre de conception délirante, ou doit admettre qu'il a obéi à un mobile sain, et partant les méfaits dont il s'agit lui sont imputables. Un certain nombre de dipsomanes deviennent, comme on le sait, escrocs ou voleurs. Qu'un de ces monomanes lucides commette une escroquerie ou un vol dont le produit soit exclusivement employé à satisfaire son goût irrésistible pour les boissons alcooliques, le dipsomane doit être alors complètement excusable, et cela toujours parce qu'il obéit fatalement à un mobile pathologique. Mais que ce monomane se livre au larcin ou à l'escroquerie au profit d'une autre passion, qu'il dérobe ou extorque de l'argent pour satisfaire des désirs lubriques, par exemple, et non pas pour boire, alors il devient responsable de son larcin ou de son escroquerie, parce qu'il subit volontairement le joug d'un mobile sain, parce que, quoique fou, il agit alors comme un homme raisonnable.

Je vais plus loin encore : tous les monomanes qui, soit dans la crainte d'être séquestrés, soit dans l'espoir de sortir plus vite des asiles où ils sont renfermés, soit sous l'influence d'une intimidation quelconque, peuvent parvenir à dissimuler pendant un certain temps leur délire partiel, peuvent arriver à faire prendre le change à son égard, tous les monomanes, dis-je, qui se trouvent dans ce cas, doivent, selon nous, être considérés comme responsables des actes coupables commis sous l'empire de leur idée fixe, car, avoir dans un intérêt quelconque la faculté de dissimuler un trouble de l'esprit, c'est fournir la preuve que la liberté morale n'est pas complètement asservie.

Ainsi donc, pour nous, la loi doit frapper ou épargner un monomane malaisant suivant la nature des mobiles de l'acte incriminé, c'est-à-dire suivant que ces mobiles sont sains ou pathologiques.

Comme M. Delasiauve, je n'ai pas été convaincu de la valeur d'un argument invoqué contre la responsabilité conditionnelle par M. Jules Falret et M. Brierre de Boismont, l'argument tiré de l'unité mentale ou plutôt de la solidarité des facultés de l'entendement. Quoi qu'on en puisse dire, il est certain qu'on voit des monomanies rester parfaitement circonscrites pendant un grand nombre d'années, et que si elles paraissent rares à quelques médecins, ce n'est pas parce qu'elles le sont réellement, mais bien, comme l'a dit fort judicieusement M. Ballarger, parce qu'on ne les observe presque jamais à leur début. Si M. Falret veut dire que les monomanies intellectuelles ne sont jamais des faits simples ou irréductibles, et que sous la conception délirante la plus circonscrite il y a toujours un trouble

de l'affectivité, il a raison, mille fois raison de nier la réalité de la monomanie ; mais il va trop loin, s'il prétend que la lésion d'une faculté affective entraîne toujours le trouble d'un autre sentiment, et il se trompe encore davantage s'il veut dire que les troubles de l'affectivité finissent nécessairement par amener ceux des facultés intellectuelles proprement dites, en exerçant sur celles-ci une sorte de puissance contagieuse.

La doctrine de la solidarité absolue des facultés de l'âme est du reste aussi insoutenable en physiologie qu'en pathologie. Il est même étrange qu'après Gall, qui l'a renversée d'une façon si victorieuse, quelqu'un puisse songer aujourd'hui à la relever. Sans doute les facultés dont il s'agit ont entre elles une certaine dépendance, elles affectent une certaine réciprocité, surtout les facultés intellectuelles proprement dites ; mais cette dépendance, cette réciprocité n'est pas aussi grande, aussi absolue qu'on veut bien le dire, puisqu'il est des facultés de l'entendement qui peuvent s'accroître ou diminuer sans que les autres se ressentent de cet accroissement ou de cette diminution. On sait, en effet, que le jugement ne faiblit pas chez le vieillard proportionnellement à la mémoire, et que les hommes qui ont cette dernière faculté très-développée ou qui ont beaucoup d'imagination n'ont pas toujours un jugement qui leur soit proportionné.

Les degrés du jugement et de la mémoire ne correspondent pas toujours eux-mêmes à ceux de la sensation, témoin l'infériorité intellectuelle du sauvage dont les sens ont cependant plus de délicatesse et jouissent d'une beaucoup plus grande acuité que ceux de l'homme civilisé. Avec la doctrine de la solidarité absolue des facultés on ne comprendrait pas comment l'une d'elles pourrait se développer au détriment des autres par l'éducation, et l'on comprendrait encore moins les aptitudes, les vocations, car rien n'est plus certain que l'homme ne naît pas propre à tout.

Des délires partiels passons maintenant aux intervalles lucides de la manie et de la folie paralytique, puisque ce n'est guère que dans ces deux formes de l'aliénation mentale qu'on peut admettre l'existence de ces sortes de temps d'arrêt, de ces espèces de halte dans la marche de la déraison.

Dans la manie, les intervalles lucides véritables sont plus rares qu'on ne le croit. On ne doit pas appeler ainsi le calme relatif qu'on observe chez beaucoup de maniaques au début de leur isolement dans les asiles, ou celui qui peut survenir plus tard, grâce à la discipline, à l'ordre qui règnent dans ces établissements, discipline, ordre dont l'effet salutaire est invoqué par M. Belloc comme un argument en faveur de la responsabilité conditionnelle. Résultat

d'un simple changement de milieu, ou produit de la faculté involontaire d'imitation, aussi puissante chez l'aliéné que chez l'enfant, ces éclairs de raison sont trop fugitifs pour faire croire au retour complet de la liberté morale. Il ne faut pas, en effet, confondre dans le délire général les rémittences avec les intermittences. Les vrais intervalles lucides ne peuvent pas avoir lieu dans la manie rémittente, c'est-à-dire là où l'incohérence des idées, l'agitation, la violence ne sont seulement qu'amoindries ou bien ne font que sommeiller, que demeurer à l'état latent pour éclater de nouveau à la moindre occasion susceptible de les faire reparaitre. Ils ne peuvent exister que dans la manie franchement intermittente, c'est-à-dire dans le délire général dont les accès se trouvent séparés entre eux par d'assez longues périodes d'un état complet de raison.

On a nié la possibilité des intervalles lucides même dans la manie à type franchement périodique, en s'appuyant, je dois le dire, sur certains faits assez spécieux. Assurément dans la période de suspension de leurs accès, beaucoup de maniaques sont tristes, plusieurs même ont la vie en horreur et manifestent de la propension au suicide. Mais quoi de plus raisonnable qu'une pareille tristesse, quoi de mieux motivé qu'un semblable dégoût de l'existence ! Cette tristesse, ce dégoût de la vie ne s'expliquent-ils pas tout naturellement par la crainte d'une maladie qui passe pour une déchéance et souvent par la honte qu'éprouvent les sujets au souvenir de leurs actes ou de leurs discours extravagants ? Être ou n'être pas aliéné, tel est le dilemme, comme l'a très-bien dit M. Billod, dans lequel est renfermé le malade atteint de manie périodique, et lorsqu'un accès éclate de nouveau, il doit passer pour une rechute. De là il résulte que si la simple rémission de la manie ne doit pas entraîner l'imputabilité des actes, il n'en est pas de même de l'intermittence quand celle-ci est bien établie, c'est-à-dire quand l'agitation, la fureur, l'incohérence des idées ont tout à fait disparu, quand le sujet reconnaît qu'il a été aliéné, quand il accomplit, comme par le passé, ses devoirs de citoyen, d'époux, de père, etc.; quand il est redevenu apte aux travaux de sa profession et qu'il en a repris les habitudes, quand il n'en veut plus aux personnes qu'il avait en aversion au milieu de son délire, quand il leur adresse des excuses et leur demande pardon pour toutes les injustices qu'il a commises à leur égard.

Relativement à la folle paralytique, on sait que dans son cours on peut voir survenir des périodes d'une durée plus ou moins longue pendant lesquelles l'incohérence des idées, l'agitation, le délire ambitieux, l'embarras même de la parole disparaissent complète-

ment. Toutefois on ne peut pas dire que ces temps d'arrêt sont de véritables intervalles lucides, que la liberté morale est alors parfaitement rétablie, puisque les sujets, même au milieu des périodes suspensives les plus prolongées, cèdent aisément aux obsessions ou aux menaces, puisqu'ils pleurent avec autant de facilité que les enfants dont ils ont l'imprévoyance extrême, la frivolité des goûts et des désirs, la versatilité des idées et l'inconstance des déterminations, puisque, en un mot, ils ont toujours de la débilité intellectuelle, un certain degré de démence, état qui n'a jamais lieu dans la manie périodique. Il n'y a donc pas de véritables intervalles lucides chez les aliénés paralytiques, et par conséquent ces malades doivent toujours être considérés comme irresponsables.

Pour les méfaits commis par des personnes atteintes d'hystérie ou d'épilepsie simple, je pense, avec M. Delasiauve, que c'est le moment où l'acte incriminé a eu lieu qui permet de décider s'il faut en rendre ou non ces personnes responsables.

Si une hystérique accusée d'outrage public à la pudeur, d'adultère, de prostitution ou de tout autre délit de ce genre, a accompli l'acte incriminé longtemps avant le retour plus ou moins périodique de ses attaques convulsives, elle doit en être responsable, et cela encore parce qu'elle est censée avoir agi sous l'empire d'un mobile sain ; mais si le délit en question a eu lieu très-peu de temps, quelques heures ou même quelques jours avant l'explosion des crises, toute imputabilité doit être écartée par la raison que la femme est censée alors avoir obéi à un mobile pathologique. Et, en effet, tous les médecins savent que les femmes qui sont sous l'imminence d'un accès hystérique deviennent inquiètes, impatientes, moroses, incapables de se livrer à aucun travail continu ; qu'elles recherchent la solitude, pleurent et rient sans motif et malgré elles ; en un mot, que leur volonté n'est pas complètement libre. Il en sera de même à l'égard des épileptiques non aliénés. Si le méfait, un acte de violence, par exemple, a été commis en dehors des prodromes de l'accès, le sujet doit en être responsable ; si cet acte a eu lieu, au contraire, pendant cette période prodromique, les choses changent de face : l'épileptique devient irresponsable, parce que dans l'imminence d'un accès de mal caduc, les troubles *affectifs* sont peut-être encore plus prononcés, la volonté est peut-être encore plus enchaînée que dans l'imminence des attaques d'hystérie.

Les adversaires de la responsabilité conditionnelle des aliénés en matière criminelle doivent, pour être conséquents, repousser également cette responsabilité en matière civile. Il serait illogique de séparer ces deux questions, d'admettre qu'un aliéné qui peut échap-



per à la punition d'un délit ou d'un crime, puisse néanmoins rester apte à administrer ses biens ou à tester. La jurisprudence moderne a établi très-sagement comme principe, en dépit de l'opinion de d'Aguesseau, que, en matière de testament olographe, il faut faire abstraction de l'individu pour ne considérer que l'acte en lui-même, c'est-à-dire que l'esprit et les termes d'un testament donnent seuls la mesure de l'état mental du testateur, et que par conséquent les dernières dispositions d'un homme qui est aliéné doivent être validées, si elles ne contiennent aucune clause déraisonnable ou contraire à la morale ou à l'ordre public. Or si la doctrine de l'irresponsabilité absolue en matière criminelle venait à prévaloir, il s'ensuivrait logiquement qu'en matière civile l'on devrait faire casser les testaments de tous les fous sans aucune distinction. Les dernières volontés d'un monomane auraient beau n'offrir aucune trace de l'idée fixe, on aurait beau prouver que celle-ci n'a exercé aucune influence sur la volonté du testateur ; le testament aurait beau ne rien renfermer de déraisonnable ni d'immoral, peu importerait, l'annulation pourrait en être obtenue. Ce serait, comme on le voit, faire rétrograder singulièrement la jurisprudence. Ce serait porter une atteinte grave à l'une des plus précieuses libertés de l'homme, celle de disposer volontairement de sa fortune.

Je termine en me résumant : je ne suis pas, comme M. Jules Falret un adversaire de la responsabilité conditionnelle des aliénés ; mais je ne fais pas non plus à celle-ci la part aussi large que celle qui lui est accordée par M. Belloc.

Contrairement à l'opinion de notre honorable collègue d'Alençon, et contrairement à celle du professeur Casper, je ne crois pas que les monomanes, quels qu'ils soient, lucides ou non, doivent être responsables des actes afférents au domaine de leur délire partiel ; mais je pense avec MM. Billod et Delasiauve qu'on doit leur imputer tous les délits ou tous les crimes commis en dehors du cercle de leur monomanie. Seulement, quelle que soit la condition en vertu de laquelle un aliéné peut devenir responsable de ses actes, je crois avec M. Belloc, qu'on doit toujours lui appliquer le bénéfice des circonstances atténuantes, le condamner au minimum de la peine, non pas par la raison qu'en donne M. Belloc, à cause de la prétendue solidarité des facultés de l'âme, mais parce que l'aliénation mentale est une maladie essentiellement héréditaire et fort sujette aux rechutes. M. Legrand du Saulle a fait observer que si l'abaissement pénal peut diminuer la criminalité, il laisse subsister la honte de la condamnation ; et, cherchant à remédier à cet inconvénient, il voudrait que l'aliéné réputé responsable fût conduit sans jugements ni arrêts,

afflictifs ou infamants préalables dans une maison destinée à servir de refuge à l'état mixte de l'intelligence, où l'autorité, après information judiciaire et enquête médicale, fixerait le temps de la séquestration en prenant pour base la durée de la peine encourue. Mais avec la mesure que propose notre savant collègue, la société serait-elle suffisamment protégée ? Et d'ailleurs la honte de la séquestration dans un asile pour cause d'aliénation mentale, n'est-elle pas pour nombre de malades et pour beaucoup de familles elles-mêmes presque égale à la honte d'une détention avec condamnation judiciaire ? Une opinion tenant le milieu entre celle de M. Brierre de Boismont et de M. Jules Falret d'une part, et celle de MM. Belloz et Legrand du Saulle de l'autre, nous semble beaucoup plus sage. Sans repousser la responsabilité conditionnelle des aliénés, mais sans trop étendre non plus son domaine, c'est-à-dire en la circonscrivant dans de justes limites, aucun des dangers dont j'ai parlé plus haut n'est à craindre, on sauvegarde tous les droits, tous les intérêts : ceux de l'individu comme ceux de la famille, et ceux de la famille comme ceux de la société.

Extrait de la séance du 25 juillet 1864. — Présidence de  
M. GIRARD DE CAILLEUX, vice-président.

M. Brierre de Boismont donne lecture du rapport suivant :

*Rapport sur la candidature de M. le docteur Antonio Berti, médecin en chef de la section des femmes aliénées à l'hôpital civil de Saint-Jean à Venise, au titre de membre associé étranger de la Société médico-psychologique.*

Messieurs,

La ville de Venise a deux établissements consacrés aux aliénés, l'un dans l'intérieur même de la ville, c'est celui des femmes, et l'autre, au milieu des lagunes, c'est l'asile de San Servolo, qui ne contient que des hommes, sous la direction de religieux ; l'un deux, le père Salerio, docteur en médecine, a le service médical dans ses attributions. Nous avons déjà dit quelques mots de ce morocombe dans l'article sur les établissements d'aliénés en Italie, publié dans le dernier numéro des *Annales médico-psychologiques* ; il ne saurait d'ailleurs en être question ici, ce rapport étant destiné à faire connaître les titres de M. Berti à l'appui de sa candidature.

Ce médecin se propose dans son travail, qui est un compte rendu des malades traités dans son service pendant l'année 1861, d'exa-

miner les déductions qu'un examen attentif des membres a pu lui suggérer, et les faits les plus notables de thérapeutique et d'anatomie pathologique qu'il a recueillis.

L'établissement actuel, de l'aveu de M. Berti, est complètement insuffisant; il contient de 300 à 350 *thalades*, tandis qu'il n'a de place que pour 200; mais les mouvements qui résultent de l'étroitesse du local disparaîtront avec les constructions du grand asile qu'on élève dans l'île de Saint-Clément. Venise présentera ainsi l'unique exemple de deux asiles placés au milieu de la mer.

La démonomanie est signalée comme une forme qui s'observe dans le service de l'auteur, et qu'il attribue aux superstitieux et à l'ignorance des gens de campagne, et il cite à l'appui de sa remarque les faits de M. Macario.

L'examen des causes, fait avec un soin particulier, a donné 111 pellagreuX sur les 492 malades. A cette occasion, M. Berti fait observer que toutes ces pellagreuX étaient affectées de ce mal quand elles furent admises à l'asile, et il ne pourrait citer aucun exemple d'exanthème pellagreuX qui se soit manifesté dans son service sous la double influence de la cachexie des aliénés et de l'insolation, comme le veut M. Billod. Il reconnaît cependant que cet aliéniste lui a montré un dessin pris sur les malades de Saint-Gemmes, qui était un vrai spécimen de l'exanthème pellagreuX; mais il témoigne plus que de la réserve sur l'instance de M. Billod à affirmer qu'il n'existe pas de pellagrè dans tout le vaste territoire d'où lui viennent ses malades; nous dirons, avec M. Berti, que les individus que nous avons vus à Saint-Gemmes, nous ont offert un exanthème parfaitement semblable à la pellagrè, mais que nous avons trouvé des différences notables entre la cachexie pellagreuX de cet asile, la pellagrè d'Italie et celle des Landes que nous avons étudiée avec MM. Billod, Gazailhan, Hameau et Desmalsons.

La part des causes physiques est plus considérable que celle des causes morales et intellectuelles; mais il faut en défalquer la pellagrè qui forme presque le quart du chiffre total; aussi en mettant de côté cette endémie, les deux catégories de causes sont-elles à peu près les mêmes. Nous ne saurions assez répéter que, pour avoir à connaître les causes, le médecin d'asile privé est dans de meilleures conditions que le médecin d'asile public, outre qu'il est en rapport avec des classes plus éclairées, qui peuvent le tromper, mais qui du moins comprennent la portée des questions.

Un fait que nous notons en passant, car il viendrait à l'appui de l'influence des pays sur les variétés de délire, c'est que M. Berti établit par ses relevés que la manie domine dans la province d'Udine,

la monomanie dans celles de Padoue et de Trévise ; la mélancolie dans celle de Venise ; l'idiotisme dans la province de Labour ; la stupidité dans celle de Turin, et la démence dans les provinces de Bellune et de Trévise.

M. Berti aborde le traitement, en disant qu'il est assez réservé sur l'emploi des remèdes, et que souvent il ne fait rien (*fui scarco assai nella cura, e non pare volté un'ultenni al dolie fur nulla*). Il donne deux raisons principales de cette conduite. L'obscurité qui jusqu'à présent enveloppe les maladies de l'intelligence et la thérapeutique incertaine et souvent opposée avec laquelle les spécialistes les combattent ; il ajoute le refus obstiné d'un grand nombre de malades à prendre les médicaments, et l'impossibilité d'instituer une méthode curative rationnelle pour 350 malades. Considérant cependant que les médecins s'accordent plus sur le siège, la nature et le degré des altérations dynamiques et mécaniques qui constituent la manie, il déclare qu'il n'a pas hésité à suivre la voie battue par les autres ; il ne dit que quelques mots relativement à la cure morale, parce qu'il la trouve très-difficile à mettre en pratique sur un nombre aussi considérable de malades ; il rapporte cependant un fait intéressant de l'emploi de ce moyen. Une jeune fille de vingt et un ans, atteinte de manie aiguë, avait subi sans succès un traitement long et énergique. On remarqua que lorsque la commission politico-sanitaire venait à l'hôpital pour faire sortir les femmes guéries, cette jeune fille avait des accès de manie furieuse. L'auteur eut la pensée de la faire passer devant la commission qui déciderait qu'elle était guérie et pouvait être rendue à sa famille. Les choses se passèrent ainsi. A partir de ce moment, une amélioration progressive eut lieu ; la malade travailla, seconda les infirmières. Au bout d'un mois, la commission soumit de nouveau cette jeune fille à un examen réel et prolongé qu'elle supporta sans faiblir, et elle obtint sa sortie.

On a vu que la proportion des guérisons était de 20, 32 p. 100. M. Berti fait remarquer que cette infériorité, relativement au chiffre des guérisons signalées dans les autres établissements, tient à la quantité de pellagreuses dont le nombre a augmenté depuis douze ans, par suite de nombreuses calamités naturelles et politiques. L'insuffisance du local qui oblige à laisser attendre beaucoup d'aliénés dans des localités impropres au traitement, contribue également à ce résultat, en multipliant les états chroniques.

M. Berti s'est livré à nombreuses recherches sur l'anatomie pathologique ; nous en citerons quelques-unes qui nous ont paru devoir appeler l'attention. Les diamètres antéro-postérieur et latéral du

cerveau, après que l'organe eût été extrait de la boîte crânienne, ont été mesurés par lui; il a trouvé que la moyenne du premier diamètre était de 155,21 mill.; celle du second de 125,98, et que leur différence était de 29,33. Il a eu l'idée d'appliquer ces recherches aux diverses espèces de folies, et voici ce qu'il a constaté : 1° la moyenne plus grande du diamètre antéro-postérieur se trouve dans la monomanie, la moindre dans la tripidite; 2° la moyenne plus grande du diamètre transversal existe dans la mélancolie, la moindre dans la démence; 3° la plus grande différence se rencontre dans la démence, et la moindre dans la mélancolie.

L'examen de la moelle épinière, auquel il s'est livré pour vérifier les idées de M. Billod, soutenues en partie par Benvenisti, et que nous croyons avoir exercé le premier (1), ne lui paraît pas avoir confirmé l'espèce de loi que l'aliéniste français avait établie. On sait que M. Dagonet a trouvé les lésions de la moelle, et en particulier chez des aliénés qui n'étaient pas pellagres. Dans 34 autopsies, dont 25 appartenaient à des pellagres, et à des femmes qui ne l'étaient pas, le médecin de Venise a rencontré assez fréquemment la congestion de la pie-mère et de la pulpe nerveuse, la couleur rosée de la substance grise, et le ramollissement de la moitié supérieure de la moelle, le plus souvent dans le point où les dernières vertèbres cervicales s'unissent aux premières dorsales. La proportion des ramollissements chez les 25 pellagres a été de 8, et chez les 9 malades non pellagres de 3. C'est donc un sujet à examiner de nouveau, et il faut avouer, comme le disait Chomel, que nous élisons toutes sur une série pour avoir noté cinq fois cette lésion dans nos cinq autopsies.

Nous avons parlé ailleurs de la bonne tenue du monome central des femmes aliénées de Venise, et de l'heureux emploi du travail qui permet à beaucoup de ces malades de s'occuper et d'être utiles dans un lieu qui présente si peu d'espace. Le mérite doit en être rapporté à M. Berti qui est un praticien d'une grande expérience et un esprit cultivé. Sa réputation, justement méritée, en Italie ne peut qu'être une recommandation auprès de la Société médico-psychologique; nous avons donc l'honneur de vous proposer M. le docteur Berti, médecin en chef de la division des aliénés à l'hôpital de Saint-Jean et de Saint-Paul, comme membre associé étranger.

---

(1) *De la pellagre et de la folie pellagreuse*, observations recueillies au grand hôpital de Milan (*Journal complémentaire des sciences médicales*, 1830, et 3<sup>e</sup> édit., 1832).

---

## BIBLIOGRAPHIE.

---

*Rapport sur le service médical de l'asile public d'aliénés de Loir-et-Cher, et Compte moral et administratif présenté pour 1862, par M. le docteur L. LUNIER, directeur médecin en chef. Autographie de Ch. Fouquet, rue Beauvoir, à Blois.*

Pour dépouiller ce travail de sa sécheresse naturelle, nous le parsèmerons de détails historiques qui, en outre, mettront mieux en lumière les faits du passé et les chances de l'avenir.

Le millésime (MCMXLI) inscrit sur le frontispice de la porte, indique la date récente de cet asile, principalement exposé au sud-est, situé à l'extrémité septentrionale de la ville, au bord de la route d'Orléans, sur un plateau siliceux calcaire qui domine la Loire. Spécimen du plan d'Esquirol, cet établissement, agrandi beaucoup en 1851, est presque terminé aujourd'hui. La ligne antérieure contient l'internat et la pharmacie; la ligne postérieure la chapelle un peu en recul entre la lingerie et la cuisine; à droite et à gauche les sœurs et le reste des services publics. Le dessus est occupé par des infirmiers. Les deux divisions d'hommes et de femmes des classes moyenne et indigente se composent chacune d'un angle dessiné par le prolongement du carré central et un pavillon en retour parallèle aux faces latérales. En avant, des chalets, par où nous aurions dû commencer, logent le personnel médico-administratif, qu'un treillis vert et des arbustes séparent des pensionnaires. Chaque quartier est constitué, au rez-de-chaussée, par un réfectoire et un ouvroir que divise une salle de garde; au premier étage, par un dortoir avec chambre de surveillant. Un corridor intérieur parcourt la longueur de l'édifice, et se continue avec un portique qui règne autour de la cour centrale, assez triste, du reste, et à mine claustrale.

Autant que possible, pas plus de quinze lits ensemble; mais l'exubérance de la population force souvent d'enfreindre le règlement. Les lits d'agités, de l'invention du docteur Lunier, se fabriquent à domicile; trois compartiments: au centre une bayère remplie de zostère, aux bouts un petit matelas, le tout reposant sur un large grillage, au-dessous duquel un baquet de zinc, que l'on sort par côté, reçoit les immondices.

Les salles sont parquetées ou dallées en mosaïque. Un soin recherché distingue les infirmeries. Plantés d'arbres, entourés d'un jardin, ornés d'un jet d'eau, munis de latrines, les préaux sont malheureusement privés de vue par des murs que dissimulent, il est vrai, de jolies plantes grimpantes. Les eaux sont très-abondantes. Les seize cellules, que nous avons omis de mentionner, ne servent que la nuit ou le jour par exception.

Ajoutons que le chiffre des préposés est suffisant, le travail bien organisé, le régime alimentaire excellent; et nous aurons l'explication des résultats qu'obtient notre confrère. En effet, la statistique de 1862 constate qu'il n'y a eu, dans son cours, que trente-sept décès, et trois morts par affection intestinale. Beau succès. A ce propos, une remarque. M. Lunier prétend qu'à « l'asile d'Auxerre la mortalité, pendant un espace de dix-sept ans, a été, en moyenne, de 1 sur 12 ou 8 33 p. 100 » (page 49 (1)). Rien de plus authentique. Mais la moyenne de la mortalité de l'asile d'Auxerre est montée à 1 sur 17, à mesure que s'est élevé le nouvel établissement. Il ne faut pas juger de la valeur d'un calcul par une opération qui porte sur des nombres de signification différente; car l'induction, mathématiquement juste, devient moralement fautive.

Durant cette même période, il y a eu 49 guérisons, et 12 sorties par amélioration. Total éloquent, qui plaide en faveur de la thérapeutique employée et des principes qui président à son application : « Je cherche, avant tout, à seconder les efforts de la nature, convaincu que cette maladie ne guérit presque jamais sans crise, dont nous ne pouvons guère favoriser l'évolution » (page 48). Ces doctrines étaient celles de Pinel, de Willis, d'Esquirol, de Leuret; et les observations intercalées dans le compte rendu les confirment (XVI, XIX, XXIV, XXVI, XXVII).

En fait d'étiologie, nous avons été heureux de voir émettre, par un aliéniste distingué, la croyance à la prédominance des causes morales, que nous avons soutenue particulièrement, à l'exemple de MM. Parchappe, Guislain, Brierre, Earle, Rüer, Jessen, Heinroth, Conolly, Jarvis.

Eh bien, le point caractéristique de l'œuvre n'est pas là encore. Ce qui la rend originale, c'est son pensionnat.

A un demi-kilomètre de la Suzeraine est le hief, qui s'offre sous l'aspect d'une villa seigneuriale. Saint-Lazare (c'est le nom qu'on lui a donné) est la résidence des aliénés riches. On y a réuni, avec une intelligence pratique, tous les éléments propres à adoucir le sort de ces pauvres de raison; à les distraire de leurs préoccupations, à les rappeler à la vie sociale. Ni grilles, ni verroux, ni forte serrure. Un

beau parc, une serre, promenades, berceaux, kiosques, billards, bibliothèque, salons de compagnie, chambres confortables. Près de là, une ferme, une basse-cour, un potager. L'entrée à part, pour qu'on ne se doute pas de la présence d'une maison de fous. Des laïques pour le service ; car les religieuses, malgré leur bonté et leur dévouement, ne comprennent rien aux besoins des gens du monde.

Notre collègue a résolu un problème. Il s'acquiert des titres impérissables à la reconnaissance du pays. Ce domaine, qui représente un capital de 203 000 francs, comme on peut s'en assurer en lisant le *compte rendu administratif*, ne tardera pas à produire des revenus qui, joints à ceux de la culture, permettront au Loir-et-Cher de rentrer dans la presque totalité de ses avances. « Nous sommes loin, dit M. Lunier, de partager l'opinion de ceux qui veulent transformer les asiles d'aliénés en colonies agricoles. Nous n'approuvons pas davantage les prétentions des médecins qui croient pouvoir, avec les bénéfices de l'exploitation des fermes, exonérer les départements des dépenses qu'ils s'imposent. Mais nous croyons que les travaux des champs sont ceux auxquels il est le plus rationnel et le plus facile d'occuper utilement un grand nombre d'aliénés. »

Blois a réalisé des progrès ; il en réalisera bien d'autres, du jour où les religieuses de Saint-Paul de Chartres voudront abdiquer leur esprit de routine et comprendre la portée de leur mission.

D<sup>r</sup> P. BERTHIER.

*Rapport médical sur l'asile public des femmes aliénées de Bordeaux, pour l'année 1862, par M. le D<sup>r</sup> BAZIN, médecin en chef, etc.*

Il est des institutions, comme des hommes, qui gagnent à être connues. Celle dont nous allons parler est du nombre. J'ai été surpris d'y rencontrer beaucoup de bien, en ayant entendu dire assez de mal. Les mauvais ouvriers, dit le proverbe, n'ont jamais de bons outils. Mais ceux qui savent se servir d'outils défectueux sont rares et dignes d'éloges.

On jugera de la justesse de notre allusion en comparant l'instrument avec les œuvres.

Aucun établissement, peut-être, n'a éprouvé d'aussi fréquentes vicissitudes que celui qui constitue aujourd'hui l'asile de Bordeaux. Il date de 1551. Hôpital de la contagion ou des pestiférés, il servit de retraite aux mendiants les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle.



En 1622 on y soigna des soldats infirmes. Vingt-deux ans plus tard les captifs rachetés y recevaient le convert. A la fin de 1600, on y aurait enfermé les vagabonds. Par lettres patentes de 1757, le roi autorisa sa conversion en maison de correction pour les filles de mauvais vie et les vénériennes. Cette demeure servit ensuite de refuge aux filles repentantes. La révolution de 1789 ayant mis ces dernières en liberté les remplaça par des détenues, auxquelles furent mêlées quelques démentes, s'élevant déjà à vingt-quatre en 1792.

Les aliénées formant le plus faible contingent de l'effectif, les hospices demandèrent qu'elles fussent transférées à Cadillac, afin de disposer d'un local entier. La proposition rejetée, le chiffre des insensées s'accrut et devint de trente-sept.

Il y avait donc là deux hôpitaux administrés par une commission, surveillés par des sœurs, possédant une double comptabilité. Cet état de choses dura jusqu'en 1809, époque à laquelle les prisonnières furent transportées à Agen, siège de réclusion. La gestion cependant continuait la même, lorsque le 30 juin 1841, les hospices cédèrent le gouvernement à un directeur. Depuis ce jour, l'asile de Bordeaux a subi des transformations successives, sous l'impulsion de MM. Barroux, Marquiset et Guignard, qui a débuté sous d'heureux auspices.

Un pâté de bâtiments disposés sans idée doctrinale préalable, et que l'on a cherché à régulariser, mais qu'on pourrait se représenter par deux rectangles coniques et tronqués sur un côté, enclavés de manière à s'opposer à toute extension autre que dans la région orientale..., l'entourage du faubourg Saint-Jean..., une entrée triste au fond d'un cul-de-sac..., l'impossibilité de la culture..., l'absence d'une division d'agitées, forçant à les confondre le jour avec les malades turbulentes ou bruyantes, et à les disposer, la nuit, dans trois quartiers..., un encombrement général et particulier chez les gâteuses..., l'existence de trois quartiers cellulaires..., des cellules dallées et froides..., trop de préaux sans vue ni ventilation..., tel était l'ensemble des fâcheuses conditions qui valurent à cet établissement d'être inapprécié.

D'autres, en face de la situation, eussent pu se décourager. Nos confrères se sont sentis. Une foule d'améliorations ont été introduites et se préparent. Grâce à leurs efforts, les eaux arrivent en abondance du Caillau, les classifications s'organisent, la restriction des camisoles s'opère, l'encombrement diminue, de jolis dortoirs ont été créés, un jardin des plus gais s'élève à l'extérieur, le travail fonctionne dans les ateliers; des pensionnats qui ne laissent rien à désirer, font oublier certaines sections, et associer aux projets de ré-

forme que méditent et appellent de tous leurs vœux les hommes distingués qui les dirigent.

Il existait, au 1<sup>er</sup> janvier 1862, 415 aliénées; 106 sont entrées pendant l'année. Sur ce total de 521 malades, la statistique constate : 51 guérisons et 30 décès.

Il est vrai, remarque M. Bazin, que cette année a été très-favorable. Nous le croyons d'autant mieux que la plupart de nos collègues ont joui d'un pareil avantage. Mais, en admettant que ces chiffres soient ramenés à leurs proportions annuelles, il n'en reste pas moins acquis qu'on sort beaucoup et meurt peu. Résultat très-consolant. Ceci s'accorde, du reste, avec la marche ascendante qu'a subie la phase actuelle. Les morts par affection du tube digestif avaient toujours été fort communes, si nous nous reportons aux rapports antérieurs soit du docteur Révolat, soit de M. Bazin lui-même. Ainsi, de 1844 à 1853, la statistique reconnaît cette prédominance, en accusant 124 décès de cette nature et 93 seulement par les centres nerveux. Il y a quelques années, on avait encore ce honteux surcroît. Le rapport que nous analysons n'annonce plus que 3 décès par suite de diarrhée chronique, et les maladies abdominales qu'après celles du cerveau et des poumons. Ce succès n'étonne point qui parcourt les feuilles du registre. Deux d'entre elles, prises au hasard et de deux années précédentes, m'ont convaincu d'une alimentation aussi abondante que variée, chez les pauvres comme chez les riches.

Si nous passons en revue les divers sujets abordés par le médecin en chef, nous voyons qu'aucune question relative à l'étude et au bien-être de ses malades n'est négligée, et qu'il est au mieux secondé par un adjoint, M. le docteur Dubiau, qui dans sa sphère, a pris place parmi les plus honorables.

A la folie épileptique est consacré un long paragraphe, dans lequel l'auteur trace un portrait saisissant des mœurs, du caractère et de l'esprit des épileptiques. Il met en relief leur jalousie générique, leur perfidie traditionnelle et le danger de leur contact. L'attention s'arrête un instant sur un prodrome de la folie périodique. Une observation qui s'applique à la manie intermittente, est la suivante, dit-il : pendant toute la durée de l'intermittence franche, les malades se sont montrées réservées, dociles, et n'ont jamais demandé leur sortie. Au contraire, chaque fois qu'un nouvel accès allait éclater, nous avons été assaillis de demandes souvent répétées. Aussi, ces réclamations sont-elles devenues, pour nous, l'indice certain d'une attaque.

L'arrondissement de Bordeaux fournit à lui seul, en placements

d'office, près de trois fois autant d'aliénées que les cinq autres arrondissements réunis de la Gironde. Là comme ailleurs, l'état de célibat ou de viduité prédispose plus au délire que celui du mariage, car il y a eu une aliénée sur 800 filles et 858 veuves, sur 12,35 femmes.

Les saisons les plus chaudes ont été les plus fécondes. Là comme ailleurs, les chances deviennent exceptionnelles. Après le décompte il ne restait que 107 folles guérissables, et sur ce nombre, la curabilité probable pour 83, était douteuse pour 24 ! Là, comme ailleurs, enfin, les paralytiques, augmentant dans une progression déplorable (1 sur 7), ajoutent d'année en année à la somme des incurables.

Quant aux causes — auxquelles nous accordons tous une grande importance — notre savant collègue se plaint de ce qu'il y a, pour lui, impossibilité matérielle à obtenir des renseignements commémoratifs. Les aliénées qui arrivent de Lot-et-Garonne, semblent « tombées du ciel ». Il en est à peu près de même pour celles de la Gironde. Et l'on sait ce que l'on obtient sur celles de la Seine. Les certificats d'admission ? muets sur le compte de l'hérédité. Ce n'est que lorsque les parents accompagnent eux-mêmes la malade, qu'on peut s'informer des influences de famille ; et encore cache-t-on souvent la vérité, par fausse honte ou par intérêt mal entendu. Nous nous étonnons que l'autorité n'ait pas adopté une pratique usitée presque partout, en déposant dans chaque localité un questionnaire, auquel le médecin et le maire sont tenus de répondre par écrit, adressé avec le malade au lieu de traitement.

Ces lignes suffiront, je l'espère, pour donner une juste idée de l'asile de Bordeaux, — à la prospérité duquel concourent chefs et subordonnés. Puissent-elles faire connaître au loin des talents modestes et des vertus ignorées, qui ne peuvent que gagner au jour de la publicité.

D<sup>r</sup> P. BERTHIER.

---

*De la congestion cérébrale dans ses rapports avec l'accès d'épilepsie*, par le docteur J. T. SALET, ancien interne à l'asile de Sainte-Gemmes-sur-Loire (thèse 1864).

Il y a trois ans, une discussion a eu lieu, à l'Académie de médecine, sur l'importante question de la congestion cérébrale épileptiforme ; et chacun se rappelle les arguments apportés dans cette savante Compagnie, sur la provocation de M. le professeur Trousseau. Notre honoré confrère le docteur Salet a choisi pour sujet de

sa dissertation inaugurale un des points de cette argumentation. Son but est de démontrer, ainsi qu'il nous en instruit dès le commencement de son travail, que la congestion cérébrale est toujours consécutive à l'accès d'épilepsie, et qu'elle peut aussi lui être primitive, et déterminer en quelque sorte l'explosion de l'accès. Nous allons suivre le développement de cette proposition, qui se subdivise naturellement.

Comme introduction à l'étude de ces deux divisions, M. le docteur Salet étudie ce qu'il entend par congestion cérébrale qu'il définit : « afflux plus grand qu'à l'état normal de sang vers le cerveau ». Après avoir esquissé rapidement les différents degrés de la congestion, il compare l'opinion de plusieurs praticiens, relativement au rôle de la congestion cérébrale dans la paralysie générale progressive des aliénés, et se trouve conduit à accepter la dénomination de son maître, le docteur Billod, d'*épilepsie symptomatique (de congestion)*, et à déclarer qu'il considère les malades atteints de paralysie générale et présentant les phénomènes congestifs comme atteints d'épilepsie (*épilepsie accidentelle ou symptomatique*).

Il expose ensuite l'analyse de l'accès épileptique. La première période comprendrait l'instant pendant lequel l'excitation directe agit sur la moelle allongée, pour produire l'excitation réflexe ; la seconde est caractérisée par un état létanique d'une durée variable ; la troisième est celle dans laquelle se montrent les contractions cloniques et les phénomènes congestifs du cerveau. La congestion, qui est pour lui un des points essentiels de son travail, n'est pas seulement produite par le relâchement des parois artérielles et la tension due au temps d'arrêt de la circulation, mais encore par la contraction des muscles des parois thoraciques. Dans le cas d'accès fréquemment répétés, la congestion du cerveau, après avoir été consécutive aux accès antérieurs, devient primitive aux accès subséquents : les accès s'appellent. A l'appui de la congestion, il cite : 1° la période de torpeur d'intensité variable, qui accompagne toujours les convulsions, et qu'il attribue aux principes toxiques du sang non artérialisé et à la compression sanguine ; et 3° les résultats nécropsiques. Réplétion des sinus et vaisseaux cérébraux, sablé de la substance cérébrale, taches ecchymotiques sous-arachnoïdiennes, etc.....

La seconde partie repose d'abord sur quatre exemples de congestion chez des paralysés généraux ; le premier a déjà été cité par M. Billod à la Société médico-psychologique ; puis sur une observation de congestion épileptiforme chez un maniaque. M. Salet cherche à prouver que les accès convulsifs sont analogues à l'accès épi-

leptique et de même nature que lui. Il les compare entre eux, et trouve, dans l'un et dans l'autre : suractivité des fonctions motrices, abolition des fonctions de sentiment. Il admet l'existence d'une aura et du cri initial. En outre, pour les symptômes qui suivent l'accès, l'analogie lui paraît complète. La marche des accès est la même. Toutefois, notre confrère ne va pas jusqu'à accepter l'identité parfaite, de même qu'il ne reconnaît pas l'identité de nature de toutes les maladies convulsives. Pour lui, la différence qui existe entre les attaques congestives et l'accès d'épilepsie consiste en ce que dans l'un la cause occasionnelle nous échappe, tandis que nous pouvons la saisir dans l'autre.

Nous félicitons M. le docteur Salet de rappeler l'attention sur une question aussi importante que celle de la congestion cérébrale épileptiforme. Il a mis à profit les travaux les plus récents sur l'action réflexe et les principales théories sur l'épilepsie. Quoique le rôle qu'il fait jouer à la congestion, dans la production de l'épilepsie, ne puisse être considéré comme rendant entièrement compte de ces phénomènes convulsifs, notre confrère n'en a pas moins fait preuve de savoir et d'un bon esprit d'observation.

Dr A. LAURENT.

---

*Le Matérialisme contemporain. Examen du système du docteur Büchner*, par M. Paul JANET, membre de l'Institut. (1 vol. in-18, librairie Germer Baillière.)

Nous dirions volontiers que M. P. Janet est le philosophe le plus positif de notre temps, si ce mot ne rappelait un système qu'il repousse de toutes ses forces; cependant il exprime assez bien la nature de cet esprit observateur, procédant du connu à l'inconnu et demandant aux faits la confirmation des idées. Ainsi, M. Janet ne s'arrête aux données de la psychologie qu'après les avoir soumises à toutes les épreuves de la science physiologique. La métaphysique pure ne lui suffit pas.

Dans l'examen qu'il a entrepris des systèmes matérialistes, il ne se fie pas à leur surface; il les scrute jusqu'au fond, en donne la quintessence, comme ferait un disciple; et après la lecture de ce fidèle exposé chacun peut se prononcer pour ou contre avec connaissance de cause.

Le livre que nous avons sous les yeux présente une critique du matérialisme allemand, et particulièrement de celui de Büchner.

Le matérialisme, en Allemagne, est tout nouveau, mais nous

ne croyons pas qu'il soit contraire au génie investigateur de cette nation; la preuve en est dans l'extension qu'il y prend chaque jour. Le mysticisme et l'idéalisme avaient bien pu y dominer tant que les sciences positives ne sortaient point des laboratoires et des amphithéâtres; mais dès qu'elles envahirent le champ philosophique, ce mouvement, parti de la France, ne tarda pas à gagner les autres pays, et M. Janet signale comme nouveau un fait qui, cependant, date de Goëthe, c'est que les Allemands sont loin de passer pour des rêveurs sentimentaux; ils veulent aussi, à leur tour, défluir l'âme et Dieu, tout en conservant leurs qualités traditionnelles, la candeur, la bonhomie, l'absence de dissimulation et d'hypocrisie.

Après un rapide historique du développement du matérialisme en Allemagne depuis Hegel, l'auteur aborde l'examen du livre intitulé : *Matière et Force*, de Büchner, disciple de Moleschott. Ce livre qui, en cinq ans, a eu sept éditions, constate bien le succès de la nouvelle école.

Büchner pose deux principes : 1<sup>o</sup> point de force sans matière, point de matière sans force; 2<sup>o</sup> la matière et la force existent de toute éternité, en vertu de cette démonstration chimique que la même quantité de matière subsiste toujours quelles que soient ses transformations.

Ainsi, la matière et la force se transforment et ne périssent pas : « Ce qui disparaît d'un côté, dit Faraday, reparaît nécessairement de l'autre. » En conséquence, la matière et la force n'ont pas été créées, car elles ne peuvent être anéanties. De plus, la matière est infinie en petitesse et en grandeur : c'est la sphère de Pascal dont le centre est partout et la circonférence nulle part; c'est le ciron qui contient des mondes à l'infini.

La matière étant éternelle et infinie, ses lois doivent être universelles et immuables; car si les lois changeaient, c'est que la matière changerait de propriétés, ce qui impliquerait contradiction.

L'éternité de la matière, de la force et des lois qui lui sont inhérentes, exclut toute intervention surnaturelle, toute cause suprême. Selon Büchner, plus la science du monde fait de progrès, plus l'idée d'une force créatrice, surnaturelle, providentielle, est refoulée dans les cieux. C'est le temps qui est le grand créateur; la vie est une combinaison particulière de la matière qui a lieu aussitôt que les circonstances se produisent. A chaque changement de milieu correspond un changement équivalent et proportionné dans les formes de la vie. Ainsi, les formes organiques sont les résul-

tantes du milieu et des conditions extérieures où elles sont placées. Büchner suppose que les germes de tous les êtres vivants existent de toute éternité, et qu'ils ont attendu pour se développer la production de circonstances favorables. Ces germes dispersés dans l'espace, sont descendus sur la terre après la formation de la couche solide et ont éclos lorsqu'ils ont trouvé les milieux qui leur étaient nécessaires; de là le système des générations spontanées et celui de la transformation des espèces. L'animal, à mesure qu'il se développe, passe par toutes les formes inférieures de la série. Parmi toutes ces formes, celles-là seules ont survécu qui se sont trouvées appropriées aux conditions du milieu.

Appliquant ce système à l'âme, Büchner regarde celle-ci comme une simple fonction de l'organisation et spécialement de l'organe cérébral. La pensée est la résultante de toutes les forces du cerveau, et, selon toute apparence, l'effet de l'électricité nerveuse. Huschke soutient qu'il y a le même rapport entre la pensée et les vibrations électriques des filaments du cerveau qu'entre la couleur et les vibrations de l'éther.

Après l'analyse de ce système, M. Janet en entreprend la critique. Il commence par reprocher à Büchner d'avoir oublié de nous dire ce qu'il entend par matière, et se demande si dans la notion que nous nous faisons des corps, il n'y a pas une part qu'il faut attribuer à l'observateur lui-même, qui vient de lui et disparaît avec lui.

Dans la nature, abstraction faite du sujet sentant ou vivant, il n'y a ni chaud ni froid, ni lumière, ni obscurité, ni bruit, ni silence, il n'y a que des mouvements variés. Le physiologiste Müller dit que la même cause peut produire des sensations différentes dans les diverses espèces de nerfs, et que les causes les plus différentes produisent une même sensation dans chaque catégorie de nerfs; il en conclut que chacun des sens a ses énergies distinctes et déterminées qui en sont comme les qualités vitales. Mais M. Janet trouve qu'il est difficile de déterminer avec précision ce qui est extérieur et ce qui ne l'est pas.

Büchner admet la divisibilité à l'infini de la matière; or, suivant M. Janet, la matière s'évanouit et se disperse; c'est un être provisoire et relatif, subordonné à quelque condition absolue que nous ignorons; la divisibilité infinie devrait conduire à un principe différent de la matière qui, donnant quelque consistance à cette fluidité absolue, lui permettrait d'exister, en sorte que le matérialisme, poussé à sa dernière conséquence, aboutirait finalement à l'idéalisme.

Si la matière est une chose étendue, douée de force, elle se distingue de l'espace qui la contient; or, comment distinguer cette particule étendue de la particule d'espace qu'elle remplit? A cela, le panthéisme répondrait en disant que l'étendue est une abstraction : la substance étant universelle, infinie, constitue l'espace lui-même; l'étendue sans la substance serait le vide, le néant, rien.

L'auteur enseigne que la matière n'a de mouvement, de vie, que par l'impulsion d'une force supérieure. Ici encore le panthéisme dirait que la matière, la force et le mouvement étant un, on ne peut les concevoir séparément, sinon par abstraction, comme l'étendue, comme la durée. Le mouvement ne serait donc pas distinct de la matière et l'inertie absolue n'existerait pas. Diderot prétendait que la molécule, douée d'une qualité propre à sa nature, est par elle-même une force active, et s'exerce sur une autre molécule qui s'exerce sur elle.

Pour démontrer que l'inertie n'est pas une abstraction, mais un fait réel et universel, et que l'attraction entendue comme une force essentielle, inhérente à la matière, est une pure hypothèse, l'auteur s'autorise de ces paroles de Laplace : « L'inertie de la matière est principalement remarquable dans les mouvements célestes qui, depuis un grand nombre de siècles, n'ont pas éprouvé d'altérations sensibles (1). »

Or, qu'est-ce que des millions de siècles dans l'éternité? Ils n'équivalent pas à des secondes pour nous, et parce qu'un changement échappe à notre observation de courte durée, s'ensuit-il qu'il n'ait pas lieu? Peut-on affirmer sans témérité qu'il y ait des molécules de la matière privées de force, de mouvement, de vie? Cette question est loin d'être résolue; la science surprend chaque jour l'activité là où jusqu'à présent on n'avait vu que l'inertie.

Voici comment M. Janet explique l'attraction : Deux molécules de matière qui, considérées séparément et chacune en soi, sont indifférentes au mouvement et au repos, deviennent l'une à l'autre, aussitôt qu'elles sont en présence, causes réciproques de leur mouvement. Il en résulte que la matière n'est pas une chose absolue, mais un relatif qui n'a pas en soi-même de raison d'exister; chaque molécule, prise à part, n'a pas en soi-même la raison de sa détermination, de ses mouvements. La molécule est la dernière

---

(1) *Système du monde*, t. III, chap. 2.



représentation possible et imaginable de la matière, au delà ce n'est plus la matière : c'est un autre principe qui n'est concevable que par l'esprit, qu'on appellera l'idée, la substance, la force, comme on voudra, mais non plus la matière. Alors nous demanderons où finit la molécule, et où commence la force, le mouvement, l'esprit ? Ceux qui admettent l'unité de substance ne pourraient-ils pas répondre que la force, le mouvement, l'esprit, sont la matière elle-même à l'état d'extrême fluidité ?

M. Taine (1) explique le mouvement d'une autre façon, en disant qu'il est l'effet d'un concours de forces ; ces effets respectifs des diverses forces se trouvent en lui mêlés à un tel point qu'on ne peut les séparer sans les détruire, en sorte qu'il semble impossible de savoir quelle part chaque force a dans la production de ce mouvement.

Passant à la distinction de la matière et de la vie, M. Janet combat le matérialisme qui regarde la vie comme une propriété de la matière, ou, du moins, comme le résultat de certaines propriétés de la matière dans certaines conditions données. Il insiste sur les principaux faits qui maintiennent la séparation, et le premier et le plus important est l'unité harmonieuse de l'être vivant et organisé.

Kant disait que la cause des modes d'existence dans chaque partie d'un corps vivant est contenue dans le tout, tandis que dans les masses mortes, chaque partie la porte en elle-même. Dans l'être organisé, tout est cause et effet, but et moyen (2).

Un autre caractère de l'être vivant, c'est le mode d'accroissement. Les molécules nouvelles n'y arrivent que parce que d'autres s'en vont ; il y a un échange perpétuel entre les molécules du dehors et celles du dedans ; c'est ce qu'on appelle le tourbillon vital. La vie se maintient en équilibre avec les causes extérieures de destruction. Puis, si l'individu meurt, les espèces ne meurent pas, ou si elles meurent, d'autres leur succèdent.

Pour quelques physiologistes, la matière peut bien avoir des propriétés vitales distinctes des propriétés chimiques, de même que celles-ci sont distinctes des propriétés physiques. Si toute matière était douée de propriétés vitales, on pourrait, dit Janet, supposer que ce sont des propriétés inhérentes à la matière aussi bien que les propriétés physiques ou chimiques : or, comme, suivant

---

(1) *Le Positivisme anglais*, p. 88.

(2) Voy. Müller, *Prolégomènes*, p. 17.

lui, il n'y a que certains corps doués de vie, il est évident alors que la vie ne serait pas une notoriété essentielle de la matière, mais le résultat d'une certaine condition particulière dans laquelle se trouverait la matière, d'un certain groupement de molécules, d'une certaine rencontre d'affinités, etc.

Le débat est entre ceux qui veulent expliquer les phénomènes vitaux par les lois de la physique et de la chimie, et ceux qui trouvent une différence prononcée entre la vie et la matière brute.

M. Janet reconnaît qu'un grand nombre de phénomènes vitaux peuvent s'expliquer par les lois de la physique et de la chimie. La transformation de la chaleur en mouvement ne serait-elle pas le fait capital de la vie ? Mais alors il faut distinguer les phénomènes qui se passent dans l'être vivant et cet être lui-même ; car il reste à savoir comment tous les phénomènes se combinent ensemble de manière à former un être vivant. Il y a donc une unité centrale qui coordonne tous ces phénomènes dans un acte unique.

Abordant la grave question des rapports du cerveau et de la pensée, l'auteur soutient que le cerveau est la condition de la pensée, mais non la cause. Les relations de l'un à l'autre se concevraient aussi bien dans l'hypothèse spiritualiste que dans l'hypothèse contraire. Ainsi, la différence de l'homme et de l'animal aurait sa cause dans la différence de la force interne, de la force pensante, qui dans l'animal ne saurait combiner qu'un petit nombre d'images et ne saurait transformer les signes naturels en signes artificiels. Les conditions physiques de la pensée seraient identiques, les conditions immatérielles de la force pensante seraient seules modifiées. M. Janet penche vers un dynamisme intellectuel et moral résidant dans une substance élémentaire et indivisible, susceptible également de certaines variations d'intensité dont la cause serait tantôt en elle et tantôt hors d'elle.

Enfin, M. Janet signale les deux conceptions différentes du monde et de la nature, qui sont aujourd'hui en présence. Dans l'une, le monde est une série descendante de causes et d'effets : quelque chose existe d'abord de toute éternité, avec certaines propriétés primitives d'où résultent certains phénomènes qui en engendrent d'autres à l'infini. Dans l'autre conception, le monde se développe conformément à une idée, et, de degré en degré, s'élève à l'accomplissement d'un idéal éternellement inaccessible dans sa perfection absolue. Alors la nature a un plan, une raison, une pensée, un but déterminé. C'est une série ascendante de moyens et de fins.

Rallié à cette dernière conception, M. Janet conclut qu'une loi

inconnue dirige le cours des choses vers un terme qui fuit sans cesse, mais dont le type absolu est précisément la cause elle-même d'où ce flot est un jour sorti par une incompréhensible opération.

On peut ne pas admettre cette conclusion qui nous laisse encore dans l'incertitude, mais on ne saurait contester qu'elle est la déduction logique de raisonnements fortifiés par de savantes études.

L. A. MARTIN,

Rédacteur de l'*Annuaire philosophique*.

---

## Répertoire d'observations inédites.

*Cas d'idiotisme congénital présentant à la nécropsie une adhérence des deux hémisphères, l'absence des nerfs olfactifs et d'autres choses remarquables dans différents organes.*

Jeanne F..., jeune fille de dix-neuf ans, atteinte d'idiotisme congénital, entra à l'asile départemental de l'Allier le 27 décembre 1862. On remarqua d'abord sa petite stature et ses formes grêles dues à un arrêt de développement qui ne lui donne à première vue que treize à quatorze ans. Une tache sur la cornée la rend presque aveugle de l'œil droit. Elle ne répondait pas aux questions qu'on lui adressait, mais on lui faisait dire ce que l'on voulait comme à un enfant auquel on apprend à parler; sa prononciation est peu claire. Incapable de se lever, de se coucher seule, indolente, apathique au point de ne pas satisfaire aux besoins naturels proprement, elle mangeait à peu près seule, mais très-lentement et paraissait avide. Le sentiment de la pudeur et de son sexe semblait manquer. Rarement elle se mettait en colère, et quand cela avait lieu, c'était pour chercher à exercer des malices contre ses compagnes et même pour les battre avec intention.

On remarqua de la toux depuis un an et l'on soupçonna la présence de tubercules dans les poumons, quoique ce symptôme, joint à un amaigrissement progressif, fût le seul que l'on pût observer jusqu'à sa mort. Cette malade se prêtant très-mal à toute exploration, on remarqua seu-

lement à l'auscultation que sa respiration était puérile et exagérée; la percussion prouvait que la poitrine était très-sonore partout. On devina par la palpation qu'il y avait de l'engorgement dans les viscères de l'abdomen, mais cela vers le dernier mois de son existence.

Cette malade entra à l'infirmerie le 6 juillet dernier, car, depuis quelques jours, elle ne mangeait plus, et la veille elle avait eu la diarrhée; deux ou trois jours après, elle alla mieux, demanda à manger, et son appétit revint en partie avec quelques variations. Cet état dura dix jours, au bout desquels elle reprit le lit pour ne plus le quitter. Il y avait par jour cinq à six selles très-liquides, non sanguinolentes; elle urinait souvent; elle demandait à boire à chaque instant et se tenait dans son lit les cuisses fléchies sur le bassin, ce qui empêchait d'explorer son ventre convenablement.

On n'a jamais pu noter rien de remarquable concernant le sens de l'odorat, car elle ne donnait guère de manifestations que pour demander à manger et à boire quand elle voyait les autres femmes prendre leur repas ou manger quelque chose.

Cette malade n'a jamais été réglée.

Le traitement ne pouvait être que palliatif contre une affection tuberculeuse généralisée chez un sujet avorté et voué depuis la première enfance à une mort prématurée. Il a consisté dans l'usage de boissons pectorales, aidé d'un régime aussi fortifiant que possible auquel cette

pauvre infirme ne se soumettait qu'avec peine.

Elle mourut le 10 août à minuit, et à l'autopsie, on trouva ce qui suit :

**Cerveau.** — 1° Deux petites plaques de granulations des méninges sur chaque hémisphère.

2° Un peu d'infiltration partielle de ces méninges.

3° Absence complète de nerfs olfactifs. La face supérieure de l'éthmoïde, au lieu d'être à peu près de niveau avec celle des petites ailes du sphénoïde, présentait une fosse très-marquée dans laquelle étaient logées deux saillies formées par la partie de chaque hémisphère qui repose sur l'éthmoïde.

4° Il a fallu couper une adhérence, qui a paru congénitale, entre les deux hémisphères dans toute l'étendue du corps calleux, et assez régulièrement épaisse d'un centimètre. Chez des sujets morts de névroses chroniques, j'ai déjà rencontré des adhérences, mais elles étaient irrégulières et manifestement dues à la soudure des méninges par suite de phlegmasies antérieures.

Le crâne était développé régulièrement et la tête bien proportionnée à la stature.

**Poitrine.** — En ouvrant cette cavité, on voit que les deux poumons sont petits, d'un rose tirant sur le blanc dans leurs parties saines; ils ne présentent aucune adhérence pleurale, quoique le toucher reconnaisse de petites masses tuberculeuses dans leur intérieur. Le poumon gauche ne remplit que le tiers ou le quart de la cavité destinée à le contenir; en l'incisant on met à nu quelques petites masses tuberculeuses à différents degrés de développement et de ramollissement.

Le poumon droit ne remplit guère que la moitié de la cavité correspondante, le lobe supérieur est sur-

tout revenu sur lui-même parce qu'il est assez sain, mais le lobe inférieur est plus développé, plus dense, d'un rouge à marbrures vineuses; la plèvre viscérale n'est pas malade du tout, quoique celle qui se loge entre les deux lobes offre par plaques une coloration blanc verdâtre.

En incisant ce lobe inférieur, on met à nu une foule de foyers purulents ayant à peu près les mêmes dimensions, c'est-à-dire pouvant loger une grosse noisette. On remarque aussi, disséminées çà et là, quelques masses tuberculeuses à différents degrés de développement et de ramollissement. Les ganglions bronchiques sont tuberculeux. Le cœur est très-petit.

**Abdomen.** — Le foie remplit presque complètement les deux hypochondres, même le gauche, car l'estomac et la rate sont réduits à un très-petit volume, tandis que le foie est considérablement développé. A sa surface comme dans son épaisseur, on remarque une coloration uniforme d'un noir bleuâtre tirant sur le gris; sa consistance est normale. La vésicule biliaire contient un liquide d'un blanc sale, grumeleux, trouble. Le tube digestif, surtout les deux derniers tiers de l'intestin grêle, offre çà et là, dans une étendue plus ou moins considérable, un rétrécissement tel qu'il peut à peine contenir le petit doigt; si l'on ouvre l'intestin rétréci, on voit que sa lumière est remplie par une bouillie rougeâtre assez épaisse et qu'en la raclant avec précaution, pour ne pas déchirer la muqueuse ramollie et amincie, on découvre quelques rares ulcérations petites qui intéressent toute l'épaisseur de la muqueuse assez rouge. Les ganglions mésentériques forment une grosse masse bosselée; en l'incisant on voit qu'ils sont transformés en matière tuberculeuse.

*Organes de la génération.* — Les signes extérieurs de la puberté sont peu marqués; l'entrée du vagin n'offre aucun vestige de la membrane hymen, mais il y a un rétrécissement circulaire très-notable formé par la muqueuse. Au toucher vaginal, on sent à peine l'ouverture de la matrice, car il n'y a pas de museau de tanche. En fendant le périnée on met à nu le cul-de-sac du vagin et sa paroi supérieure qui offrait une couleur rouge pâle et des rides très-peu marquées. On reconnaît également par la vue que le museau de tanche manque. Les organes de la génération examinés dans le petit bassin

montrent à l'observation ce qui suit :

1° L'ovaire droit très-petit, très-mou, vide d'ovules, sans cicatrices, repose sur le sacrum très-près de la ligne médiane.

2° Idem pour le gauche, mais celui-ci repose sur la partie latérale du petit bassin.

3° Les trompes sont très-longues, sans doute parce que les ovaires et l'utérus sont petits.

4° L'utérus, mou, n'est pas plus gros que la phalange unguéale d'un adulte. Une sonde métallique introduite dans sa cavité déprime ses parois aussi facilement que celles de la vessie.

MICHAUX,

Interne à l'asile départemental de l'Allier.

---

## VARIÉTÉS.

---

— M. le docteur Girard de Cailleux, inspecteur général du service des aliénés de la Seine, vient d'être nommé officier de la Légion d'honneur.

— M. le docteur Falret, médecin de la Salpêtrière et membre de l'Académie de médecine, vient d'être nommé officier de la Légion d'honneur.

— M. le docteur Butin, médecin en chef de l'asile d'Armentières (Nord), vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— M. le docteur Morel, médecin en chef de l'asile Saint-Yon, à Rouen, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— M. le docteur Bazin, médecin en chef de l'asile de Bordeaux, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— M. Paul Janet, de la Société médico-psychologique, a été nommé professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris.

— M. le docteur Prosper Lucas vient d'être nommé médecin de l'hospice de Bicêtre.

— M. le docteur Lunier, directeur-médecin en chef de l'asile de Blois, vient d'être nommé inspecteur général des asiles d'aliénés.

— M. le docteur Évrat, directeur-médecin de l'asile de Saint-Robert (Isère), vient d'être admis à faire valoir ses droits à la retraite.

— M. le docteur Védic, directeur-médecin de l'asile de la Rochelle, vient d'être nommé directeur-médecin en chef de l'asile de Blois.

— M. le docteur Teilleux, directeur-médecin de l'asile d'Auch, vient d'être nommé directeur-médecin de l'asile de Saint-Robert (Isère).

— M. le docteur Seraine, directeur-médecin de l'asile de Napoléon-Vendée, vient d'être nommé directeur-médecin de l'asile de la Rochelle.

— M. le docteur Binet, médecin en chef de l'asile de Maréville, vient d'être nommé directeur-médecin de l'asile de Napoléon-Vendée.

— M. Labrosse vient d'être nommé directeur de l'asile d'Auch.

— M. le docteur Péon, médecin adjoint de l'asile de Sainte-Gemmes-sur-Loire, vient d'être nommé médecin en chef de l'asile d'Auch.

— M. docteur Dubiau, médecin adjoint de l'asile de Bordeaux, est nommé médecin en chef à Maréville.

— M. le docteur Meslays vient d'être nommé chirurgien en chef des asiles de Saint-Yon et de Quatre-Mares, en remplacement de M. le docteur Leudet, démissionnaire.

— M. le docteur Salet, ancien interne de l'asile de Sainte-Gemmes-sur-Loire, vient d'être nommé médecin adjoint de l'asile d'aliénés de Bordeaux.

— M. le docteur Kuhn, ancien interne de l'asile de Maréville, vient d'être nommé médecin adjoint de l'asile de Pau.

— M. le docteur Laffitte, directeur-médecin de l'asile de Saint-Alban (Lozère), vient d'être élu membre correspondant de la Société médico-psychologique.

— M. le docteur Berti (de Venise) vient d'être élu membre associé étranger de la Société médico-psychologique.

— En vertu de dispositions municipales très-récentes, la ville de Paris possède maintenant une *rue Esquirol* et une *rue Ferrus*. Honneur aux pieux hommages rendus à la mémoire de ces maîtres illustres !

— Le *Siècle*, le *Temps*, le *Journal des villes et des campagnes*, ont entrepris, depuis quelque temps, une véritable croisade contre la loi du 30 juin 1838; dont ils poursuivent activement l'abrogation : nous avions cru pendant longtemps que cette loi avait été un progrès, et que les développements qu'elle avait reçus constituaient un véritable bienfait pour les aliénés, qui avaient vu substituer un traitement rationnel, un régime humanitaire, aux mauvais traitements d'autrefois. Nous avions pensé jusqu'alors que la création d'institutions publiques, administrées sous la garantie d'un contrôle efficace, était plus avantageuse que les anciennes spéculations mercantiles qui, autrefois, exploitaient ces malheureux malades. En voyant les constructions nouvelles, en assistant aux phases de cette existence, où la liberté n'a de limite que les conditions de la sécurité, nous nous applaudissions des efforts tentés pour arriver à une situation qui soulage toujours quand elle n'arrive pas à guérir. Ces journaux ont tenté de nous prouver que nous étions dans l'erreur, que nous nous bercions d'illusions et que ces asiles, élevés à grands frais, n'étaient que des prisons de la pire espèce. Dans ces derniers temps, M<sup>lle</sup> Aline Lemaire et M. le docteur Brunet leur ont apporté l'appui de leur talent : le conseil général de la Côte-d'Or avait timidement marché sur leurs traces; il était réservé au conseil général du département des Vosges de les dépasser dans cette voie d'une nouvelle réforme à reculons. On dit que dans sa session de 1864, cette honorable assemblée, émue de pitié pour le sort actuel des aliénés, placés suivant elle dans des conditions plus mauvaises que les coupables criminels, poursuit l'abrogation d'une loi que, par une erreur incontestable, on avait considérée jusqu'alors comme



bienfaisante. Cette assemblée veut ouvrir les portes de l'asile à tous les aliénés que le département y a entretenus jusqu'à présent; une prime de 200 francs serait accordée aux familles qui les garderaient chez elles et les feraient jouir des douceurs de la vie champêtre. La réclusion, qui les irrite, serait remplacée par une liberté adoucissante. Depuis deux ans déjà une expérience timide a été tentée; on a impitoyablement repoussé ceux dont la situation réclamait un traitement immédiat; dans ces deux ans, le chiffre des aliénés entretenus a diminué de huit, le nombre des guérisons a été nul et la mortalité s'est accrue. Il est vrai que l'aliéné guéri peut avoir une rechute et que l'aliéné mort ne revient jamais. Nous ne saurions discuter en ce moment un système qui n'est pas formulé dans tous ses détails; nous attendons, pour le faire, que l'ensemble des mesures nous soit connu, et surtout qu'on ait pris des mesures pour prévenir les funestes effets des boissons alcooliques ou des rapprochements sexuels trop faciles.

E. R.

## CORRESPONDANCE.

Espagne. — Barcelone, le 30 juillet 1864.

*A Messieurs les membres de la Société médico-psychologique de Paris.*

Messieurs,

Je viens de lire, dans les *Annales*, le compte rendu des deux séances de la Société médico-psychologique, dans lesquelles on a adopté les conclusions du rapport si remarquable de la commission chargée d'examiner la question médico-légale et psychologique, soulevée par le procès, entamé à Valence (Espagne), sur l'affaire de la dame Juana Sagrera de Nolla, et dans lequel l'honneur et la liberté de trois médecins et de trois négociants ont été compromis.

Si cette instruction judiciaire, égarée dans les fausses voies de l'ignorance et de la prévention, a été pour moi un véritable supplice, j'ai trouvé, dans le jugement de la Société médico-psychologique, une réhabilitation nouvelle que je regarde comme un triomphe égal à celui que j'ai obtenu du tribunal de Valence, par l'acquiescement prononcé à mon égard.

Je ne saurais trop vous exprimer, messieurs, ma gratitude et mon admiration pour l'intérêt et la sympathie que la savante corporation dont je m'honore de faire partie, a bien voulu accorder au véritable martyr de cette question scientifique.

La nouvelle dignité dont S. M. C. a bien voulu m'investir (1), paraît comme une espèce de dédommagement des souffrances injustes dont j'ai été affligé, et me place dans une position qui me permettra de payer à la science le juste tribut de gratitude qui lui appartient, puisque c'est à

---

(1) M. le docteur A. Pujadas a été nommé par la reine commissaire général, chargé de la surveillance des asiles d'aliénés en Espagne.

(N. du R.)

elle que je dois principalement la reconnaissance de la vérité et la réparation de mon honneur indignement outragé.

Veuillez, messieurs, agréer mes très-sincères remerciements et ceux de mes deux collègues, comme aussi ceux de madame Nolla et des deux frères Sagrera, qui me chargent de vous exprimer les mêmes sentiments que moi.

Recevez, messieurs, l'assurance de ma parfaite considération et de ma reconnaissance la plus profonde.

ANTONIO PUJADAS.

— M. le docteur Monlau, rédacteur en chef du *Monitor de la Salud*, a rendu compte du rapport de MM. Loiseau, Legrand du Saulle et Brierre de Boismont, sur l'affaire Sagrera. En terminant son article, notre savant collègue s'adresse aux victimes de l'erreur judiciaire et il leur dit : « Soyez consolés par la déclaration solennelle de jurés libres et impartiaux. De retour dans vos foyers, montrez à vos familles les conclusions honorables qui terminent le rapport de la commission ; puissent-elles vous faire oublier votre long et douloureux martyre ! »

— La Société de médecine de Gand met au concours, pour l'année 1865, la question suivante : *Rechercher, au point de vue pathogénique, la valeur des lésions anatomiques trouvées à l'autopsie chez les aliénés. Déterminer par des faits les signes auxquels on peut reconnaître ces lésions pendant la vie.* Le prix consiste en une médaille d'or de 200 francs.

— *Mariage annulé pour cause d'aliénation mentale*. — Un singulier divorce vient d'être prononcé par la cour consistoriale de Dublin, en Irlande. Margaret Cody, native de Cork, vivait en qualité de servante dans la maison d'un artiste peintre nommé Watte, qui habitait Londres. Watte était marié, mais à la mort de sa femme, qui eut lieu en 1846, il épousa sa servante, dont il eut plusieurs enfants, mais tous moururent successivement, à l'exception d'une fille. Watte mourut en novembre 1852, laissant par testament à sa femme l'ensemble de ses biens, se montant à 18 000 l. st., soit 450 000 francs, fortune qu'il avait amassée par son travail.

A l'occasion de son testament, il y eut litige, et la veuve le gagna ; mais, malgré son succès, le procès eut pour effet de lui déranger l'esprit et de lui faire croire que les parents de son mari en voulaient à sa vie. Alors commença pour elle une existence mêlée des pérégrinations les plus étranges et les plus incroyables.

Elle vint à Londres dans le plus complet dénûment, malgré sa fortune, et sa malheureuse enfant fut soumise aux privations de la plus extrême misère. En même temps, la conduite de la mère dénonçait de plus en plus l'état de ses facultés mentales. Elle achetait une foule d'objets qui ne pouvaient lui être d'aucun usage, les robes les plus ridicules, et elle vivait avec sa fille dans une seule chambre, d'une malpropreté sans nom. Le fond de sa folie était toujours la crainte d'être assassinée, et elle se pénétra de l'idée que les parents de son mari, le poignard à la main, faisaient le guet à l'angle des rues de Londres, dans le but de l'atteindre ; les cochers de fiacre et les conducteurs d'omnibus étaient

l'objet de ses suspicions particulières, et elle finit par faire bâtir un pavillon de construction particulière derrière sa maison, contrairement aux conditions de son bail, pour s'y enfermer et y vivre dans la réclusion ; elle avait des barreaux de fer à toutes les fenêtres, des serrures et des doublures de métal aux portes, et quand les ouvriers lui demandaient pourquoi elle prenait toutes ces précautions, elle répondait que c'était afin d'empêcher les parents de son mari de passer par-dessus les murs, pour venir lui donner le coup fatal dans son lit.

Elle déménagea de Londres cependant, où sa réputation de folie était bien établie, comme l'ont prouvé les déclarations de maint témoin entendu dans le procès en question, et vint, en 1858, habiter Cork, où elle résida avec son frère, John Cody, qui fut le premier à former, en justice, une demande en interdiction.

Durant cette période, jusqu'à l'époque de son second mariage, elle vécut dans les mêmes excentricités et fut tourmentée des mêmes appréhensions. Elle se figura que la femme de son frère voulait l'empoisonner, et exigea qu'elle allât demeurer hors de la maison, ce qui eut lieu en effet. Puis, elle changea d'avis, et voulut déménager à son tour, pour que sa belle-sœur rentrât chez son mari.

La folle vint alors s'établir dans une maison, dont elle fit plus tard l'acquisition. Là, elle se procura, en guise de défenseur, un énorme chien, qu'elle faisait coucher dans la même chambre, dans le même lit qu'elle et sa fille, et à cette époque, elle parut rassurée par la présence du quadrupède sur tous les dangers extérieurs. A cette époque, sa fortune accumulée s'était considérablement accrue, et elle avait l'habitude de donner à l'enfant des billets de banque pour jouer, tant elle se rendait peu compte de la valeur de l'argent. Sa conduite envers sa fille était au moins singulière, car elle continua à l'allaiter jusqu'à l'âge de six ou sept ans, malgré les remontrances du médecin, qui lui reprochait cette absurdité. Dans une circonstance, elle acheta pour 70 l. st. de calicot, dont elle n'avait que faire, et elle entra en marché pour avoir moyennant 150 livres, un assortiment incroyable de robes, de vêtements de toutes les natures, habits d'hommes et de femmes, chapeaux, manteaux, etc., tous objets dont ni elle ni son enfant ne pouvaient se servir. Un autre jour, elle achetait tout un approvisionnement de jambons, de fromages, de bœuf, de mouton, dont elle remplissait sa chambre, et qu'elle gardait jusqu'à ce que tous ces objets fussent gâtés.

Cependant son chien bien-aimé vint à mourir, et elle délogea de nouveau. Elle quitta Cork pour venir habiter à un endroit nommé Ballinacuragh, près de Core, dans le voisinage de Cork ; là, elle fit la connaissance d'un matelot, nommé O'Connell, qui avait sa famille dans la ville. Contre toutes les habitudes, cet étranger parut lui inspirer quelque confiance ; on en profita pour organiser un plan ayant pour but de les marier ensemble, et l'on y réussit. Un ecclésiastique, nommé Fitz Patrick, obtint une dispense de l'évêque pour marier les conjoints dans un cabaret. Le mariage pourtant ne marcha pas très-bien, car les parents du mari se jetèrent immédiatement sur ses robes, ses bijoux et toute sa défroque, et le partage des dépouilles de cette femme vivante provoqua une rixe épouvantable dans la maison, cinq ou six jours seulement après

le mariage. La folle elle-même changea d'habitudes, et commença à s'enivrer, ce qu'on n'avait jamais remarqué précédemment.

Cependant, au milieu de cette famille dont on a pu apprécier la douceur, ses craintes d'être assassinée reprirent la folle de plus belle, et elle revint à Cork pour faire des excentricités plus grandes encore. Puis de Cork, elle revint à Londres, menant toujours le même genre de vie ; cependant, à cette phase de sa folie, elle eut la passion du poisson, et elle en achetait des cargaisons à charger un navire et le laissait se perdre totalement. En avril 1860, ce besoin de déplacement, qui était une portion de sa manie, la ramena en Irlande ; mais le 23 juin, ses parents obtinrent du chancelier un writ de *lunatico inquiringdo* pour s'assurer de son état mental.

L'enquête révéla que mistress Watte n'avait aucune idée religieuse et n'allait même jamais dans aucune chapelle, ce qui était fort extraordinaire dans les mœurs irlandaises, parce qu'elle est catholique romaine. Son enfant n'avait jamais été baptisée avant que son frère la portât à l'église de sa propre initiative, sans avoir prévenu sa sœur. Les conseils ont déclaré que cette femme avait toujours été affectée d'aliénation mentale, avant comme après son mariage. Le juge Batbersby a donc déclaré l'union nulle, comme ayant été contractée avec une personne privée de raison et par des moyens de captation et de fraude.

— *Nécrologie.* — L'un de nos collaborateurs, M. le docteur Marcé, médecin de l'hospice de Bicêtre, professeur agrégé de la Faculté de médecine, et membre de la Société médico-psychologique, est décédé à l'âge de trente-sept ans. M. Marcé était un infatigable travailleur et un praticien d'un grand mérite.

— Le *Mémorial d'Amiens* nous apprend la mort de M. le docteur Antelme, qui a résidé à Péronne, de 1850 à 1858, comme attaché au service des enfants trouvés de l'Assistance publique de la Seine, et qui, pendant cet espace de temps, fut l'un des administrateurs de l'hospice de Péronne et membre du conseil de salubrité. En 1855, M. Antelme avait été appelé à Paris en qualité d'inspecteur général des asiles d'aliénés et du service sanitaire des prisons de l'empire.

— M. le docteur F. Amedeo Berroni, médecin adjoint du manicomio de Turin, et membre associé étranger de la Société médico-psychologique, est mort le 18 août dernier. Collaborateur de la *Gazetta medica italiana*, Berroni avait publié des travaux estimés.

*Les rédacteurs-gérants,*

BAILLARGE et CERISE.

ANNALES MÉDICO-PSYCHOLOGIQUES.  
JOURNAL  
DE  
L'ALIÉNATION MENTALE  
ET DE  
LA MÉDECINE LÉGALE DES ALIÉNÉS.

---

ANALYSE PSYCHOLOGIQUE DU COURAGE

Par M. A. CASTLE.

---

Les écrivains qui ont traité de la philosophie morale ont généralement regardé le *courage* comme une tendance primitive de l'esprit.... C'est ainsi que Gall le considéra; du moins, il admit un *organe du courage*, que Spurzheim désigna plus tard comme organe de la *combativité*.

En effet, l'observation constate l'existence, chez l'homme, d'une propension à combattre, à résister; mais cette propension ne donne pas lieu, à elle seule, à toutes les manifestations variées du courage; il y en a beaucoup qui ont besoin pour se produire de l'intervention d'autres éléments de l'esprit. Par exemple, la résolution froide, la bravoure impétueuse et ce courage purement moral dont la patience et la fortitude sont des effets directs, ne proviennent point du seul esprit de résistance.

L'une ou l'autre de ces variétés du courage peut se montrer chez un homme à qui les autres font défaut; ou bien elles peuvent apparaître toutes à la fois chez le même individu, quoique

ce dernier cas soit rare. Bien plus souvent, nous voyons le courage physique, par exemple, prédominer chez l'un, le courage civil chez un autre; l'homme qui saurait faire taire sa peur, s'il s'agissait de venger un outrage fait à son honneur, ou qui irait au feu sans émotion, peut cependant manquer de la résolution nécessaire pour avouer et soutenir une conviction que l'opinion publique n'approuve pas. Ces formes si diverses du courage, ainsi que toutes celles qui peuvent se présenter, se rapportent de la manière la plus évidente à l'action, soit isolée, soit collective, de cinq pouvoirs de l'esprit, auxquels les phrénologistes ont donné les noms de *destructivité*, *combativité*, *fermeté*, *estime de soi* et *espoir*. Une analyse sommaire de chacune de ces facultés en fera mieux comprendre l'action combinée.

La faculté que Gall désigna comme *tendance à l'homicide* reçut plus tard de Spurzheim le nom de *destructivité*, nom qui en exprime sans doute beaucoup mieux la vraie nature, mais qui, cependant, n'en indique pas encore l'impulsion la plus simple. Il est certain que la faculté en question fait éprouver du plaisir dans le mouvement violent et dans la destruction de toute espèce, mais il y a tout lieu de croire qu'elle est aussi la source d'un phénomène qui a occupé de tout temps l'attention des philosophes : la tendance à l'activité physique.

Il n'en est pas moins vrai que l'observation nous force à convenir qu'il existe, chez bien des hommes, une tendance instinctive qui les porte à détruire, non-seulement les objets inanimés, mais aussi les êtres vivants, et qui leur fait trouver du plaisir à voir souffrir. Ce sont des phénomènes que nous ne saurions attribuer à aucune modification des autres facultés, et qui, d'un autre côté, se produisent trop souvent chez les personnes qui ont l'organe de la destructivité fortement accusé, pour laisser aucun doute sur leur rapport de cause à effet.

Je suis donc porté à croire que la destructivité, par sa première impulsion, donne le besoin de l'activité physique, et que,

dans de certaines évolutions et relations avec d'autres facultés, elle donne lieu à la colère et fait ressentir du plaisir à voir ou à infliger la souffrance.

Quant à cette dernière manifestation, elle diminue certainement dans une proportion très-sensible, au fur et à mesure des progrès de la civilisation, surtout parmi les classes instruites de la société. Évidemment, je parle ici d'une manière générale, car nous savons que la bonté et la pitié sont des sentiments naturels, qui se manifestent quelquefois très-fortement sans l'aide d'aucune culture, et que, d'un autre côté, l'éducation la plus soignée n'empêche pas toujours l'abus de la tendance que nous considérons.

On a l'habitude de penser que les enfants sont naturellement enclins à la cruauté; mais il faut se rappeler que lorsqu'on ignore la souffrance qu'on inflige, on n'est pas cruel dans le vrai sens du mot, et je suis persuadé que si l'on se donnait plus de peine pour faire comprendre aux enfants, dès l'âge le plus tendre, le mal qu'ils font, la pensée de mutiler les insectes ou de maltraiter les animaux leur ferait horreur. Ceux-là seuls, dont l'intelligence est assez développée pour comprendre les souffrances d'autrui, peuvent être justement taxés de cruauté.

Ce sont là les écarts de la faculté appelée destructivité. Si maintenant nous considérons ses manifestations utiles et les seules nécessaires, nous verrons qu'il n'est pas une seule de nos facultés à laquelle elle ne puisse être d'un secours précieux en lui communiquant quelque chose de son énergie. Sans elle, les natures les plus généreuses et les plus morales peuvent, en certaines circonstances, manquer de leur valeur pratique. Elle donne de l'énergie à l'expression de l'indignation, de la vigueur à l'éloquence et à la composition littéraire, et, aux œuvres d'art, de la hardiesse et de la force.

Plus nous y regardons de près et plus nous serons convaincus qu'en regard de chaque abus dont elle est susceptible se trouve un effet utile à l'homme. Elle est également la source de la

colère aveugle et de l'énergie d'action. Sans elle, le progrès serait impossible, car le progrès c'est le changement de forme, et ce changement ne peut avoir lieu sans un acte de destruction, soit au moral, soit au physique. De même que toutes nos facultés primitives, celle-ci a son écho, sa similitude dans la création universelle : il n'y a pas la moindre portion de notre planète, ni du vaste système sidéral, qui ne subisse un travail constant de destruction et de reconstruction ; nos corps mêmes ne sont pas aujourd'hui précisément tels qu'ils étaient hier ; les principes de destruction et de construction s'y trouvent représentés par la décomposition et la formation.

Je passe maintenant à la considération de la *combativité*.

Il est hors de doute que l'homme possède une tendance qui le pousse à la résistance partout où il rencontre de l'opposition à sa liberté d'action. Beaucoup d'écrivains ont reconnu cette tendance ; je n'en cite qu'un seul, Brown, qui dit (1) : « *Nous avons en nous un principe qui nous sert de protecteur constant, qui peut dormir, il est vrai, mais seulement lorsque la vigilance serait inutile, et qui se réveille à la première apparition d'une intention hostile et devient plus attentif, plus rigoureux à mesure que l'attaque à redouter est plus violente.* »

Cette description cependant n'embrasse qu'une partie des effets qu'il faut attribuer à la *combativité* des phrénologistes. Elle indique seulement l'état passif de la faculté et non ses phénomènes spontanés et émotionnels. Ces derniers se manifestent de plusieurs manières dans le goût des récits et des spectacles belliqueux, aussi bien que dans l'impulsion aux entreprises aventureuses et à la vie guerrière.

Il faut se garder toutefois de confondre cet instinct avec l'amour de la destruction ou avec la cruauté. Il y a entre les deux cette différence essentielle, que la destructivité peut s'exercer sur un être qui ne résiste pas ; la combativité jamais.

---

(1) *Brown's Philosophy*, vol. III, p. 324.



Il est évident que la tendance à combattre est un élément essentiel du courage ; mais à elle seule, elle ne produit point la forme la plus efficace du courage ; celle-ci ne peut se constituer qu'à l'aide d'autres qualités mentales, et surtout de la *résolution*, dont l'idée n'est pas contenue dans celle que nous nous faisons de l'*esprit combatif*.

La résolution n'est pas une simple impulsion de l'esprit ; elle suppose un motif, lequel, à son tour, suppose le désir et l'intelligence. Autant que je sache, le ressort mental qui forme la base de la résolution n'a jamais été qualifié de faculté primitive que par les phrénologistes qui l'ont nommé *fermeté*. Eux-mêmes cependant en ont plutôt indiqué certains effets, qu'ils n'ont mis en jour sa nature essentielle. Spurzheim dit, et d'autres ont répété après lui, qu'il est bien difficile de définir la faculté de la fermeté. Toutefois, on se représente assez généralement l'état mental que ce mot est destiné à exprimer comme *le pouvoir de poursuivre la ligne d'action qu'on a choisie malgré les sollicitations des autres sentiments et malgré les circonstances défavorables*.

Évidemment, nous n'avons pas besoin de fermeté pour persister dans une voie qui nous est agréable et facile en tous points ; aussi nous n'en concevons pas l'activité sous de pareilles conditions. La fermeté, prise isolément, peut se comparer à ce qu'on a appelé le *vis inertiae* de la nature matérielle. Elle ressemble au rocher qui ne recule ni n'avance, mais qui soutient tous les chocs sans être ébranlé. Sans l'intelligence, elle n'est autre chose que l'opiniâtreté ; on ne peut dire qu'un homme est ferme, que lorsqu'il sait pourquoi il persiste dans une idée ou dans une intention.

Nous arrivons maintenant à la quatrième des facultés que nous avons nommées comme constitutives du courage complet.

Sous différents noms, tels que : confiance en soi, amour de la domination, orgueil, hautain, la plupart de ceux qui ont écrit sur la philosophie mentale ont parlé d'une tendance qui

semblerait être, dans sa manifestation primitive ou directe, le sentiment de la *puissance personnelle*, de l'indépendance, de la dignité. C'est l'*estime de soi* des phrénologistes. L'expression *confiance en soi*, employée par Reid et d'autres, me paraît cependant indiquer le simple essor de la faculté, mieux que celle d'*estime en soi*, qui laisse sous-entendre l'intervention de l'intelligence. On peut *s'estimer*, c'est-à-dire apprécier ses propres qualités intellectuellement, et manquer cependant entièrement de confiance instructive dans ses moyens; et, d'un autre côté, on peut avoir la plus parfaite confiance en soi, sans jamais chercher à se rendre compte impartialement de sa vraie valeur.

Ni l'un ni l'autre de ces termes, cependant, n'embrasse tous les phénomènes qu'il faut rapporter à la faculté que nous considérons. A part la question du nom, il est hors de doute que la nature humaine renferme une impulsion primitive qui, dans son essor légitime, fait naître l'indépendance et la dignité, mais qui, lorsqu'elle agit isolément, donne tout simplement le sentiment de la puissance personnelle, une confiance non raisonnée dans sa propre valeur, dans son importance, et fait croire à celui qui en est fortement doué que tout ce qui est en lui est bon, que tout ce qui est en lui est bien fait.

L'estime de soi (pour me servir d'un terme phrénologique) peut, comme toutes les autres facultés, se manifester d'une manière vicieuse; elle donne lieu, par exemple, à l'orgueil, à la hauteur, au mépris et à quelques-unes des pires formes de l'égoïsme. Mais, d'un autre côté, sans elle il n'y a point de vraie dignité, point de vraie indépendance, par conséquent point d'appréciation de la dignité des autres, ni de leur droit à l'indépendance. Si l'estime de soi fait quelquefois des tyrans, c'est elle aussi qui relève les opprimés et les pousse à revendiquer leurs droits. Seule, elle peut dire *mon* droit, mais lorsqu'elle s'allie aux tendances morales elle dit *notre* droit, notre privilège, et non mon privilège; notre pays, et non mon pays. Qu'elle se manifeste avec grandeur ou avec égoïsme; qu'elle

agisse seule ou en combinaison avec d'autres facultés, son caractère propre, je l'ai dit, est le sentiment de la supériorité personnelle. De là provient sans doute l'humiliation ressentie par l'homme fier et consciencieux, si jamais il a commis un acte indigne de lui ; de là encore son indignation s'il est insulté ou méprisé par les autres.

Le rapport de cette faculté avec le courage est très-évident. Le courage peut sans doute exister à un très-haut point sans cette assurance de succès que l'estime de soi tend à conférer ; mais il manque alors d'initiative. Il n'est pas besoin de démontrer que, de deux hommes placés dans la même position, celui qui a le plus de confiance en lui-même sera le plus porté aux entreprises hasardeuses.

L'assurance des succès peut cependant naître d'un tout autre mobile, à savoir, de celui qui donne de la confiance, non pas dans notre propre pouvoir, mais dans notre bonheur, — du sentiment d'anticipation joyeuse, de l'*espoir* enfin qui présente constamment à l'esprit un tableau des chances favorables à nos entreprises, d'une heureuse réalisation de nos désirs.

Quelques écrivains ont avancé que l'espérance était composée de désir et d'induction. Il n'en saurait être ainsi, car le désir peut être actif, l'induction peut montrer clairement les chances de réussite, et cependant l'espérance se taire. D'un autre côté, l'espérance persiste quelquefois, lors même que l'intelligence en voit le peu de fondement. C'est donc réellement un sentiment *sui generis* qui ne peut se rapporter à d'autres facultés constitutives. Dans nos entreprises, dans nos incertitudes, dans le danger et les difficultés, le courage ne suffirait souvent pas pour combattre et surmonter les obstacles, si l'espérance ne centuplait nos forces en nous faisant sentir avant la lutte cette assurance de succès que l'*expérience* pourrait seule donner à l'intelligence.

En y regardant de près, on se convaincra que toutes les manifestations du courage, soit qu'on les observe en soi-même et en ses proches, soit qu'on les considère dans l'histoire, se rap-

portent à une, deux ou plusieurs des cinq facultés que j'ai cherché à analyser. Et les modifications innombrables produites par la prépondérance, tantôt d'un de ces éléments, tantôt d'un autre, peuvent s'observer autant dans le courage moral que dans le courage physique. La distinction entre le courage physique et le courage moral ne peut, à la vérité, s'appuyer que sur la différence de leur application; application qui dépend de l'influence des facultés morales et intellectuelles en général, et évidemment aussi de la nature des objets ou des circonstances sur lesquels le courage est appelé à s'exercer.

Le courage physique et le courage moral peuvent également être offensifs ou défensifs. Dans les deux cas, le principe d'attaque est la *destructivité*, celui de la défense, la *combativité*. L'un et l'autre réunis donnent naissance à la qualité que, en fait de courage physique, on appelle la *bravoure*, terme qui s'applique surtout à l'attaque ou à la défense vigoureuse, mais qui n'exclut pas nécessairement l'idée de la *résolution*. En prenant d'assaut une redoute ou en attaquant des troupes formées en carré, on a surtout besoin d'énergie et d'impétuosité, c'est-à-dire de bravoure, tandis que ceux qui soutiennent l'attaque ont surtout besoin de *résolution*. L'homme résolu peut être brave aussi, de même que l'homme brave peut être résolu, mais les deux qualités ne sont pas nécessairement ensemble. Les différents genres de courage sont souvent très-clairement dessinés dans les longues campagnes. Certaines nations et certains corps d'armée sont plus aptes à l'attaque brillante et téméraire qu'à la patience obstinée.

Chacune des facultés que j'ai passées en revue peut, à son tour, donner la direction au courage, lequel cependant n'apparaît sous sa forme la plus élevée et la plus efficace que là où il y a prédominance de la combativité et de la fermeté. La destructivité donne de l'énergie et de la violence, mais elle cède en présence d'un objet plus puissant ou plus imposant qu'elle ne s'attendait à rencontrer; tandis que la combativité, et plus en-

core la réunion de la combativité et de la fermeté, se fortifient à mesure que les difficultés augmentent.

L'estime de soi, prédominant sur la réflexion, et privée des lumières de l'expérience, donne lieu à cette présomption, qui n'est qu'un simulacre du courage, et qui n'a aucune valeur dans les circonstances qui demandent de la bravoure ou de la résolution. Quant à l'espoir, il ne peut donner que ce semblant de courage qu'on remarque lorsque la préoccupation du présent est absorbée par d'heureux rêves pour l'avenir.

Les autres facultés de l'esprit exercent, sur celles qui constituent le courage, une influence très-diverse, mais il n'y en a pas une seule qui ne puisse, en certaines circonstances, exciter le courage sous l'une ou l'autre de ses formes. La circonspection elle-même, qui est la source de la peur, peut stimuler un homme à l'action énergique et courageuse, en excitant son intelligence à considérer une position donnée de tous les points de vue, afin de trouver un moyen de détourner le danger qui menace. Elle devient ainsi la cause occasionnelle d'une réaction de l'espoir et, par l'espoir, excite les autres éléments du courage. La conscience d'être sujet à la peur peut aussi éveiller une réaction de l'estime de soi ; il est des hommes qui craignent d'avoir peur, et qui ont infiniment plus d'horreur de leur lâcheté possible que du danger qui les menace.

Une anecdote, bien connue de Henri IV, fournit un bel exemple de la réaction de l'estime de soi et de la fermeté contre la peur. S'apercevant dans une bataille qu'il tremblait à mesure qu'il avançait au plus fort de la mêlée : « Vile carcasse, s'écriait-il, tu tremblerais bien plus si tu savais où je vais te mener ! »

Les affections sont aussi très-puissantes à exciter le courage. Les personnes les plus peureuses sont souvent capables du dévouement le plus héroïque pour sauver un être aimé d'un danger imminent ; leur circonspection se concentre entièrement sur cet être, et le courage, qui serait paralysé par la peur pour soi, s'élève au plus haut degré par la peur pour un autre.

Ceux qui sont braves sur le champ de bataille ne le sont pas tous en vertu d'un esprit combatif et d'une fermeté prédominante; au contraire, chez le plus grand nombre des hommes, ces tendances ne sont pas suffisamment développées pour qu'ils risquent résolument leur existence. Pour la plupart, les hommes sont braves par un principe d'honneur et par émulation; le courage de l'un commande le courage des autres comme un devoir, et quelquefois, lorsque la moindre partie d'une armée est vraiment brave, le reste se sent contraint moralement de l'être aussi. Pour se convaincre de quelle large place un pareil élément tient dans le courage d'une armée, on n'a qu'à se rappeler le fatal entraînement qu'exerce parfois, dans le moment du danger, l'exemple de quelques-uns qui s'abandonnent à la panique.

L'action de l'intelligence sur le courage peut, à première vue, ne pas paraître évidente; mais, en y réfléchissant, on se convaincra qu'elle est très-réelle. En présence de difficultés ou de dangers si grands, que le courage seul serait insuffisant à les rencontrer, l'intelligence, si elle est assez maîtresse d'elle-même pour envisager tous les aspects de la position, peut faire naître une condition très-favorable pour relever le courage, en concluant sur l'opportunité ou la nécessité absolue de suivre telle ou telle ligne d'action, et en privant ainsi la circonspection de tout prétexte d'hésitation. Il y a des personnes qui, toute leur vie, ont paru manquer entièrement d'énergie, faute d'une conviction ou d'un but arrêté, et dont le courage cependant s'éveille et se consolide à l'instant même qu'elles sont vraiment persuadées qu'il y a de la nécessité d'agir avec énergie. Si donc, l'intelligence n'ajoute rien au courage d'une manière directe, elle sert, en bien des cas, à écarter une entrave à l'exercice de cette qualité, en démontrant la futilité de toute hésitation. De pareilles réactions de l'intelligence peuvent seules expliquer ces revirements soudains d'une peur abjecte ou d'une grande agitation d'esprit; à la résolution calme, succède l'orgueilleuse bravade,

qu'on remarque quelquefois chez les hommes condamnés à mort, lorsqu'ils ont perdu tout espoir de voir commuer leur peine. Même dans les circonstances ordinaires de la vie, chacun reconnaîtra que l'activité énergique et résolue résulte, le plus souvent, d'une conviction intellectuelle.

Toutefois, l'analyse ne nous permet point de rapporter cette énergie et cette résolution directement à l'intelligence elle-même : celle-ci peut indiquer clairement la voie qu'il faudrait choisir, mais ne confère pas le pouvoir de suivre cette voie à travers tous les obstacles. Nous voyons continuellement des exemples de ce fait chez des personnes dont on ne peut nier l'intelligence, et qui, cependant, sont incapables d'agir, par suite d'un défaut complet de courage.

D'autre part, l'influence du courage sur l'intelligence est également marquée dans les études scientifiques, par exemple, aussi longtemps que nos efforts sont suivis de succès, l'esprit n'a pas besoin d'autre stimulant que le plaisir de marcher du connu à l'inconnu ; l'intelligence agit simplement par la vigueur qui lui est inhérente ; mais, si des difficultés imprévues se présentent, si elles se multiplient à tel point qu'elles fatiguent l'espoir et la confiance en soi ; — si, en même temps, l'instrument direct de la recherche, c'est-à-dire la puissance du raisonnement, se lasse, — où peut-on puiser alors cette résolution de ne pas abandonner, de recommencer même le dur travail qui est resté tant de fois sans résultat, si ce n'est dans ce même instinct de résistance et de fermeté qui, dans ses applications physiques, fait accepter la mort plutôt que la défaite.

Ici se présente la question : quel est le but providentiel du courage ? — non pas du courage sous sa forme morale, mais du courage physique ? Parce que l'homme a une tendance innée à attaquer et à combattre, faut-il croire qu'il est destiné à vivre toujours en hostilité avec ses semblables ? Ne devrions-nous pas plutôt conclure, d'après l'harmonie évidente de ses facultés morales et intellectuelles, que ces instincts d'attaque et de dé-

fense qui, jusqu'ici, n'ont guère donné lieu qu'à la guerre et aux actes de cruauté, sont, à la vérité, compatibles avec l'unité fraternelle et les intérêts les plus élevés de l'humanité, qu'elles sont même indispensables pour atteindre ces buts supérieurs.

Il ne faut pas nous dépeindre l'avenir seulement comme une répétition du passé et du présent; il faut tenir compte aussi de ce que nous savons des vraies tendances des pouvoirs innés de l'homme. De ce qu'un enfant est étourdi et indiscipliné, il ne s'ensuit pas qu'il restera tel malgré l'influence du temps et d'un milieu différent. Il n'est pas plus raisonnable de supposer, parce que l'humanité, dans son enfance, a été en proie à l'ignorance, à la discorde et aux souffrances de toute espèce, qu'elle ne sortira jamais de ce cercle limité.

On répond trop souvent à tout pronostic de l'avènement du progrès paisible, que l'homme est tel qu'il a toujours été et sera toujours tel qu'il est aujourd'hui. Évidemment, ceci est vrai des facultés primitives dont son esprit est composé; mais l'emploi, la direction de ses facultés varie considérablement en différents siècles. Chaque époque a eu ses coutumes sottes ou barbares; et, à chaque époque, comme la nôtre, la masse des hommes a regardé ces coutumes comme inévitables, et traité de visionnaires tous ceux qui en prédisaient l'extinction. Du temps où l'animosité et la persécution religieuses étaient dans toute leur force, on aurait à peine osé croire à l'avènement de cette tolérance religieuse universelle vers laquelle le monde marche si rapidement à présent. De même, peu d'esprits conçoivent, de nos jours, la consolidation future des croyances de tous dans un seul système politique et une seule théocratie.

Nous sommes remplis d'horreur en pensant aux cruautés de l'inquisition espagnole et de la torture judiciaire; mais nous nous les expliquons jusqu'à un certain point, comme la folie de la superstition et du fanatisme. Ces passions, si énergiques autrefois, trouvent peu d'écho chez nous; elles sont presque éteintes, et, nous le croyons, pour jamais. Mais la postérité



s'émerveillera encore davantage en considérant les batailles de notre temps, et en retrouvant dans notre Code des traces si évidentes du principe de la vengeance. On s'étonnera de voir que nous, si avancés sous certains rapports, n'avons pas encore trouvé des moyens plus efficaces pour prévenir le crime, soit dans les formes que les tribunaux mettent en évidence, soit dans celles, plus ambitieuses, qui noircissent la page de l'histoire.

Cependant, malgré le fait, qu'à aucune époque l'humanité n'a été en proie à des guerres plus atroces, il faut bien admettre que, de notre temps, le simple courage tient, dans l'opinion publique, un rang bien inférieur à celui qu'il occupait dans les temps passés; surtout avons-nous bien plus l'habitude de l'estimer selon l'usage qu'on en fait.

Anciennement et jusqu'au moyen âge, le courage était la suprême vertu. Pendant le règne de la chevalerie, il était encore en très-grand honneur; mais il devint, en principe du moins, subordonné à une idée. La devise du chevalier était : *Dieu, son roi et sa dame*; et, au nombre de ses devoirs, était celui de défendre les faibles.

De nos jours, la tendance devient de plus en plus générale d'apprécier le courage physique, seulement en tant qu'il sert à la défense de la patrie, de la liberté et à la protection des opprimés; lorsqu'il se montre sous une forme agressive, il est l'objet d'une réprobation universelle. Un fait qui marque encore plus le changement qu'a subi l'opinion à cet égard, c'est qu'on ne méprise plus un homme reconnu juste et bon, parce que la simple qualité de courage physique peut lui faire défaut, et que, d'autre part, l'homme dont la bravoure est le mieux éprouvée, devient un objet d'exécration s'il met son bras au service d'une cause injuste.

Puisqu'un pareil changement s'est déjà opéré dans l'application, et surtout dans l'appréciation du courage, il y a toute raison de croire, qu'en de nouvelles circonstances, d'autres modifications encore se présenteront. Une idée nouvelle se ré-

pauvre de jour en jour : c'est celle que tous les éléments primitifs de l'esprit humain sont essentiellement, et que tous sont destinés à contribuer au bonheur social ; pour entrer dans cette voie on reconnaît de plus en plus qu'il leur faut seulement le concours de certaines conditions extérieures, dont la création constitue le problème essentiel de notre époque. Si l'on croit que l'espoir d'un changement si heureux soit chimérique, c'est parce qu'on ne tient compte que des *actes* de l'homme, tandis qu'il faudrait aussi, pour arriver à de justes conclusions, analyser d'une manière scientifique ses pouvoirs innés. Procédant par la simple observation, on soutient qu'aucun progrès dans la science sociale ne pourra jamais concilier les intérêts si divergents des hommes, ni faire agir d'accord leurs passions. Je comparerai volontiers ceux qui tiennent ce langage à un homme qui n'aurait jamais entendu les effets harmonieux d'un orchestre, et qui se trouverait pour la première fois en présence des musiciens réunis au moment où ils accordent leurs instruments, chacun à part, sans songer au bruit discordant qu'ils produisent. Il serait, en effet, bien permis à cet homme de douter qu'une pareille cacophonie puisse jamais faire place à l'harmonie la plus parfaite.

Dans l'état incomplet des connaissances actuelles sur bien des sujets qui touchent à la destinée future de l'homme sur la terre, je ne suis pas préparé à soutenir, à l'exemple de certaines écoles, que la société jouira plus tard d'un bonheur complet ; mais je crois que nous sommes fondés à augurer, d'après ce que nous savons des facultés humaines, de l'influence des circonstances extérieures, et des modifications opérées dans ces circonstances par le progrès des sciences physiques, politiques et sociales, je crois, dis-je, que d'immenses transformations peuvent être amenées dans l'état social, au point que le vice et la misère de nos jours seront presque inconnus. Je crois aussi que, par suite d'une des premières métamorphoses dans les affaires humaines, le courage sera employé, non plus comme instrument de destruction

contre nos semblables, mais pour combattre les difficultés matérielles et intellectuelles qu'on rencontre dans la recherche de nouvelles vérités, et dans la pratique des arts industriels. Comme on le voit, nous prenons ce dernier terme dans son sens le plus vaste, pour indiquer la domination de l'homme sur la nature.

La même force, agissant de concert avec les sentiments moraux et religieux, donnera lieu à l'enthousiasme qui porte à entreprendre les tâches difficiles et utiles au profit de l'humanité entière.

Je ne puis m'étendre davantage sur ce sujet; je ferai seulement remarquer, en terminant, que les hommes, aspirant toujours à un emploi plus digne des forces dont nous nous occupons, ont déjà fait des progrès immenses vers leur utilisation. Nous voyons, dans la merveilleuse activité industrielle qui s'est développée de nos jours, une preuve que les tendances à combattre et à détruire peuvent trouver un emploi tout autre que dans la guerre, les duels et l'esprit d'aventure. Une somme énorme d'énergie qui, autrefois, eût été gaspillée à la poursuite de la fausse gloire, est maintenant utilisée dans les efforts industriels.

Voilà un exemple frappant de l'influence de connaissances plus étendues sur la direction de nos facultés; voilà une preuve sans réplique de cette tendance qu'ont nos instincts de dépouiller leur forme brutale à mesure que l'intelligence se développe, et de revêtir un caractère toujours plus élevé, plus intellectuel.

---

---

## GÉNÉRALITÉS MÉDICO-PSYCHOLOGIQUES

---

# LES ALIÉNÉS DEVANT LA SOCIÉTÉ <sup>1</sup>

**Par M. le Docteur Henry BONNET,**

Médecin en chef à l'asile de Maréville,  
Membre correspondant de la Société médico-psychologique.

---

C'est seulement depuis le commencement de ce siècle, avec Pinel et Esquirol, que le champ de la médecine mentale s'est débrouillé de l'épais chaos qui l'enveloppait; avec ces hommes de génie, la science et l'humanité bienfaisante reconquirent leur place, une justice mieux raisonnée apparut pour les aliénés. — Mais, s'ils ont établi les vrais et impérissables fondements de la psychologie médicale et de sa pratique; s'ils ont posé des jalons sur l'emplacement desquels d'autres aliénistes éminents ont établi des œuvres belles et durables, ils n'ont rempli qu'une partie de leur tâche et en ont laissé une grande à leurs descendants.

Sans doute, l'étude du dynamisme intellectuel n'est pas telle qu'on puisse l'entrevoir de prime saut; sans doute, il y a une variabilité si grande dans l'étendue des forces de la raison, qu'il est souvent malaisé de trouver un point de repère; sans doute, on éprouve beaucoup de peine à placer la borne qui doit marquer la limite de cette raison et celle des différents désordres psychiques; mais enfin on y arrive, et plus la difficulté est ardue, plus on a dû et plus on doit essayer de la vaincre. — Qui se serait douté, au siècle dernier, quand les aliénés étaient entassés et enchaînés comme des bêtes féroces et immondes; qui se serait

---

(1) Suite. Voyez le numéro de mars 1864.

douté que les divers genres de lésion mentale concourraient à former une science, heureuse, si elle ne peut toujours guérir, d'alléger au moins, au nom de la charité, le fardeau d'insanité que supportent tant de membres de la société?

Il ne faut pas, dans l'examen de la folie, s'en tenir à une appréciation reposant sur des données entièrement subjectives. — Au milieu de la pérégrination d'idées des malades, et même au milieu d'idées qui, de prime abord, peuvent paraître uniques, il faut savoir reconnaître chaque particule de l'entendement et du moral, apprécier et relier les actes entre eux, procéder par une analyse méticuleuse, si l'on veut asseoir un jugement exact. — « Je voudrais, a dit Leibnitz, qu'on ne bornât point l'analyse. » — Quand on veut tout de suite synthétiser, on se leurre étrangement, car il ne faut pas, par tel procédé d'esprit, voir une chose que la dissection démontrerait fausse; on serait alors forcé de revenir au point de départ. — Lorsqu'en aliénation on veut se faire d'emblée généralisateur, on risque fort, nouveau Sisyphe, de n'aboutir à rien.

Quand on n'est pas trop contemplatif, on n'observe guère que la passivité due aux divers états morbides, et l'on ne distingue pas les éléments intellectuels et moraux qui jouissent beaucoup, ou par moments seulement, d'une certaine conception active. C'est par l'examen attentif et raisonné des faits, l'enchaînement — difficile parfois — qu'on leur trouve, par la méditation raisonnée qui en est le résultat, qu'on arrive à leur donner une filiation; on peut ensuite poser une base à un point scientifique entrevu et édifier dessus. — Il en est là, du reste, comme en toute méthodologie médicale, c'est-à-dire que, si l'on est plutôt partisan de Bacon, il ne faut pas non plus oublier Descartes. — Autrement il ne faut pas être exclusif, et l'on doit profiter de tout.

L'ensemble de l'altération mentale est multiple et, par cette multiplicité, devient quelque chose de collectif, qu'il est urgent d'attaquer par tous les points pour le bien saisir. Il est donc

fatatement nécessaire, en psychologie morbide, de suivre le cours des choses qui se présentent à nous, et de ne faire fi d'un incident, même le plus futile. En agissant ainsi, on rencontre un ordre de symptômes. Cet ordre, que nos sens avertis ne peuvent manquer d'atteindre, constitue les faits, et c'est en utilisant leur rigoureuse précision, qu'on finit par se reconnaître dans un dédale, où il serait impossible, sans cela, à toute appréciation scientifique d'exister. — Je sais qu'on ne peut pas inventer le galvanomètre de l'intelligence; mais la place n'en reste pas moins libre à toutes les impressions que peut donner l'entendement humain, à tous les jugements qu'on pourra établir par comparaison.

C'était l'idée du grand Pinel, notre maître à tous. — « Ne faut-il pas, dit-il, considérer d'abord les objets particuliers, rassembler ensuite un grand nombre de faits observés, et les distribuer en plusieurs faisceaux, suivant leurs points multipliés de conformité et des analogies frappantes. » — C'est une route contraire, dans laquelle est engagée l'opinion du public non aliéniste; sinon, elle est encore aux fausses appréciations de Locke et de Condillac (1), fatalistes d'Hegel, aux vues idéales de Kant, aux erreurs et aux variations de la plupart des philosophes; on fait rouler sa pensée autour de trois ou quatre doctrines et l'on s'en fait une, fausse ou non. On a vu l'homme sain, et l'on croit connaître l'homme malade!

« Il ne faudrait pas, dit M. Flourens, que l'étude de la folie fit oublier celle de la raison. » — Cela est vrai; mais il ne faudrait pas non plus que l'étude de la raison fit oublier celle de la folie. — C'est malheureusement ce qui arrive sans cesse, et c'est ce qui faisait dire àorget : « Les personnes qui parlent de l'aliénation avec le plus d'assurance, et qui commettent les plus grandes erreurs, sont précisément celles qui sont étran-

---

(1) Et pourtant Locke s'appesantit sur les causes extérieures, et Condillac a continué l'analyse philosophique.

gères à la médecine ; » on n'a pas vu, on n'a pas lu, on ne s'est appesanti sur rien et l'on veut savoir. On ne raisonne pourtant que dans le vide et l'on devient nécessairement sophiste et radoteur dès qu'on veut dépasser, dans le raisonnement, les bornes de l'expérience.

Le monde s'imagine — et cela bien à tort — qu'il suffit d'un grain de connaissances philosophiques, ou même du gros bon sens, pour juger la folie. — Avec ce principe, uni à certaines dispositions atrabilaires, la psychologie peut-elle recouvrer, surtout en médecine légale, la place qui lui convient ? Le magistrat, — triste à dire ! — très-opposé par état à l'aliénation, demande qu'on la lui explique avec beaucoup de netteté ; on voit néanmoins surgir des controverses qui n'aboutissent qu'à l'aridité, et un jury se trouve souvent très-embarrassé devant des opinions et discussions contradictoires d'hommes de sens, d'instruction et d'expérience, même quand l'opinion de l'un d'eux devrait, en raison de son état et de son habitude journalière, passer pour plus valable et faire pencher la balance.

« Si vous aviez, disait un président de cour d'assises à un aliéniste déposant à titre d'expert, plus l'habitude des tribunaux, vous verriez de la perversité où vous ne voyez que de l'aliénation. » — Le respect qu'on doit à la justice et à ses représentants force à s'incliner devant cette observation. Quelle distance toutefois entre la perversité de l'homme doué de l'usage de ses facultés et la perversion morbide ! — Sans même parler des fous, combien ne voit-on pas de semi-imbéciles, doués d'instincts pervers, et chez lesquels il y a, de toute certitude, nullité de la liberté d'action. Que si l'on vient à condamner, il ne faut pas s'en prendre à l'injustice de la justice, mais à son défaut de connaissances sur certains sujets, à son tort de ne pas s'être assez reposée sur l'opinion de ceux auxquels l'expérience faisait dire : « *fiat lux*. » — Forcé d'accepter telle qu'elle est la déclaration d'un jury souvent incapable, le juge est dans la nécessité fort triste parfois d'appliquer la loi ; or, *res judicata pro veritate*

*habetur*. — Aussi faut-il que les hommes auxquels l'administration a confié l'intérêt des aliénés, continuent à se maintenir à la hauteur de leur mission ; que leur esprit, stimulé par l'exemple du passé, tende à la restauration de l'avenir ; que leur pensée soit entraînée par une impulsion énergique vers ce qui doit être un progrès du siècle, progrès — j'en suis certain — que la justice ne peut voir qu'avec bonheur, et qui a pour conséquence l'empêchement de l'erreur judiciaire.

Les médecins — et surtout les spécialistes — sont seuls aptes à connaître de la folie, parce qu'ils vivent souvent ou toujours avec elle ; parce qu'ils connaissent l'organisme et ses variations ; parce qu'ils ont relevé la méthode d'observation mise au jour, il y a bien longtemps, par Anaxagore et Empédocle, si bien préconisée par Aristote, et négligée trop souvent par l'abstraction de tous les philosophes.

« Il est temps, dit M. Dally, de voir l'étude des fonctions de l'entendement arrachée aux mains impuissantes de la Sorbonne, et restituée aux médecins, qui sont seuls en mesure de la féconder. La psychologie n'est autre chose que l'étude dynamique du cerveau, de même que la physiologie est l'étude dynamique des organes inférieurs. »

« L'intelligence est asservie par les organes, disait Galien. »

« Tout ce qui est relatif à l'entendement, écrit Bichat, appartient à la vie animale ; tout ce qui est relatif aux passions appartient à la vie organique. »

« Toute manifestation morale, dit M. Baillarger, instinctive ou purement intellectuelle, comprend, dans sa production, au moins deux éléments : une force et un organe. La première, considérée seule et indépendamment des conditions extérieures, fait partie du domaine de la métaphysique ; la seconde a presque toujours été abandonnée à l'étude des anatomistes et des physiologistes. De ce partage irrationnel surgirent des difficultés sans nombre, qui entravèrent l'étude de la science de l'homme. Aussi les grands philosophes modernes, sentant le vice de cette



méthode, se sont élevés de toutes leurs forces contre elle, et ils ont proclamé la nécessité de réunir ce que les psychologues avaient disjoint; ils ont compris qu'il était indispensable de porter, par cette union, l'ordre et l'harmonie au milieu du chaos scientifique. »

On sait quel rôle, dans l'article sixième de ses *Recherches sur la vie et la mort*, Bichat fait jouer à l'entendement et aux passions. Sans nier l'essence intangible, qui constitue cette force inconnue et insaisissable que les philosophes nommer l'âme, et qui n'est que la réunion de l'entendement et du moral, il la soumet aux lois physiques, et ne semble pas en vouloir comme individualité ne relevant que d'elle seule. — En effet, l'entendement et le moral ne peuvent se séparer de l'organisme; ils sont entièrement subordonnés à son fonctionnement; il y a unité formelle entre les trois ordres, et l'*homo duplex* n'est qu'une erreur spéculative qui n'a pas sa raison d'être. — Sans entrer dans le règne de la folie, je n'ai pas besoin d'énumérer la quantité de maladies accompagnées ou suivies de désordres de l'esprit, de bizarreries, de changement de caractère, etc., pour appuyer cette idée que je ne reprends, du reste, qu'en sous-œuvre. — La plupart des aliénistes modernes, en établissant un lien étroit entre l'organisme, l'affectivité et l'intelligence, se trouvent parfaitement en accord avec la physiologie pathologique que représente Bichat, et avec la philosophie d'observation.

L'organe est donc, pour moi, la cheville ouvrière, l'élément *sine quo non*; mais, il faut être assez juste pour laisser à l'âme un peu du rôle actif que la nature lui a décerné. En tout les concessions sont utiles; et c'est ainsi qu'ont pensé quelques esprits supérieurs.

Leibnitz sut distinguer dans l'homme les lois qui relèvent de la physique générale, celles qui sont du domaine de la physiologie et enfin ce qui regarde les philosophes. — « L'univers entier, dit M. Cousin, ne m'atteint qu'à travers l'organisme. » — « S'il est permis de perfectionner l'espèce humaine, c'est

dans la médecine qu'il faut en chercher les moyens, écrivait Descartes. » — Évidemment, le philosophe devait avoir la pensée que nul plus que le médecin n'est à même d'envisager les écarts de la raison qui ne sont, le plus souvent, a dit Fodéré, que le résultat d'une maladie réelle. Il le sentait, et, malgré cela, il n'a pas assez nettement défini le sentir et le vouloir, si importants en psychologie médicale. — C'est sur eux que s'arrêta principalement l'esprit de Maine de Biran, qui devait battre en brèche les psychologues purs, en leur opposant de nouveau l'expérience. Royer-Collard lui reproche néanmoins quelques obscurités.

« Il n'appartient, avance Diderot, qu'à celui qui a pratiqué la médecine, d'écrire sur la métaphysique ; lui seul a vu la machine tranquille ou furieuse, saine ou brisée, délirante et réglée, successivement imbécile, éclairée, stupide, bruyante, léthargique ou morte. »

« Pour anéantir la sorcellerie, disait d'Aguesseau, il suffit de n'en plus parler et de remettre les prétendus sorciers entre les mains des médecins. »

« On brûle, écrit Malebranche, comme des sorciers les fous et les visionnaires dont l'imagination a été dérégulée. Qu'on cesse de les punir, qu'on les traite comme des fous, et l'on verra qu'avec le temps ils ne seront plus sorciers. »

Ainsi, ces belles têtes philosophiques ont sagement et loyalement concédé à la médecine la part qui lui revient fatalement.

Telle fut jadis l'opinion du grand Zacchias ; telle est, de nos jours, parmi les magistrats, celle de l'honorable conseiller Sacaze. — Tel aurait été, j'en suis sûr, l'avis de l'illustre Bacon, qui a dit que la connaissance du monde, sans la connaissance des sciences, c'est la statue de Polyphème à laquelle on a arraché un œil. Mais on ne se rend pas facilement à l'évidence.

.....Video meliora probaque  
Deteriora sequor.....

Ce sont pourtant des médecins, — presque jamais d'autres, — qui ont protesté contre le sort injuste créé aux aliénés. On connaît, entre autres, le fait de Pigray qui, ayant à prononcer sur des démoniaques, affirma hautement qu'il leur fallait un médecin, et non pas des bourreaux.

Cardan, Wier, Pigray, Méad, etc., devraient avoir leur nom en relief au livre d'or de la philanthropie médico-psychologique. Ils tentaient de faire une bonne action et, dit Sterne « c'est en faire une que d'essayer. »

Mettez en regard Urbain, Coste, le docteur Belloc, M. Elias-Regnault, M. Dupin et tant de jurisconsultes qui se sont élevés contre les médecins « moins aptes, ont-ils dit, que les facultés de philosophie de juger l'aliénation mentale, parce qu'ils sont trop imbus des préventions de l'école, » et l'on se demandera quelle raison a pu décider à choisir des médecins et non d'autres pour la direction médicale et administrative des asiles.

Si le simple bon sens suffit pour toujours bien juger, pourquoi les juristes ne résolvent-ils pas eux-mêmes les graves questions d'épilepsie, d'hystérie, d'états cataleptiformes, de simulations d'extase, etc., d'errements et de folies de femmes enceintes, etc. ? — Lorsque, par exemple, la fièvre typhoïde a laissé après elle quelque chose de pathologique du côté de l'intelligence et du moral, que l'individu, sous une influence qui n'aurait pas agi probablement comme cause déterminante sans l'état antérieur, vienne à commettre un acte dont la justice s'empare, doit-il purement et simplement être considéré comme criminel, si l'acte a un caractère véritable de criminalité ? Voilà une question fort délicate et que le sens commun est impuissant à trancher sans le concours de la physiologie pathologique et de l'observation pratique. — Pourquoi les aliénations mensongères sont-elles reconnues par les médecins et non par d'autres ! — « Ce ne sont pas, a dit Esquirol, les signes d'aliénation qui manquent, ce sont les observateurs. » — La doctrine du simple bon sens, uniquement capable de juger la folie, a longtemps été

refatée par plusieurs auteurs, Georget entre autres et Aubanel ; si elle n'est pas encore morte, je crois que chaque jour avance de plus en plus sa fin.

« Les personnes qui n'ont pas fait d'études, dit M. Falret, voient la folie où elle n'est pas et, plus fréquemment encore, ne la voient pas lorsqu'elle existe. »

À chaque instant, dans la pratique, ajoute M. Boileau de Castelnau, nous avons recours à des hommes spéciaux pour conserver nos intérêts, pour faire valoir nos droits. La justice, l'administration implorent leur aide pour arriver à une découverte du ressort de leurs études spéciales. — Les hommes voués à une étude ne veulent exercer de pression sur la conscience de personne, mais ils veulent l'éclairer. — La doctrine des aliénistes n'a rien de dangereux ; le danger réside dans le refus de voir les faits qui sont de nature à nous fournir les moyens d'éviter les malheurs qui menacent les familles les plus honorables. » — Là, comme toujours, la médecine s'écrie : *Haud ignara mali, miseris succurrere disco*.

Une chose m'étonne et m'a toujours étonné : lorsqu'un ministre public nous voit, en médecine ordinaire, donner aux expertises des conclusions telles qu'elles contribuent puissamment à la condamnation d'un accusé, il ne proteste pas contre notre jugement, il ne s'élève pas contre l'incapacité de l'homme de l'art. — Lorsqu'en médecine mentale nous défendons un malheureux, que l'observation nous fait voir irresponsable, il tombe à bras raccourcis sur notre malheureuse science qui n'en peut mais ; nous sommes des novateurs ; il nous traite de doctrinaires. — Est-ce bien logique ? — « *Iustitia est perpetua et constans voluntas jus suum cuique tribuendi* (1) ; » or, la justice ne doit pas ignorer qu'il lui faut diriger ses pas vers ceux qui ont le plus besoin de son appui, et qu'il lui faut être prudente parce qu'elle frappe.

---

(1) Ulpien cité dans le *Digeste*.

Un avocat au parlement de Toulouse disait, en 1739 : « La satire affecte de confondre le fou avec le sage ; mais, malgré les vains discours qu'elle sacrifie à la raillerie, ils sont séparés par des distinctions bien sensibles et des caractères frappants. — La folie du fou entre dans toutes les actions de sa vie et en déränge toute l'économie ; il y veut accommoder la société qui vit avec lui, dont il trouble l'ordre, dans le temps même qu'il jouit des rayons de la raison, ou plutôt semble en jouir ; sa folie vient l'en priver malgré lui. En un mot, c'est une tyrannie des objets sur son imagination qui décide de son sort, règle ses pensées, le constitue dans la classe des fous, et le ramène toujours à ses idées absurdes qui l'obsèdent. On laisse à penser, après cela, si, malgré les beaux intervalles, on peut s'empêcher de le placer dans la démence, dont il a les excès, étant capable de causer de si grands désordres dans la société civile, de se nuire à lui-même et se perdre entièrement. — Dès que la folie est dominante, qu'elle ramène tout à son sujet, qu'elle règne sur les actions de la vie, c'est celle-là qui imprime l'interdiction à celui qui en est saisi. »

Pourquoi, de nos jours, ne pas ainsi séparer en droit la folie de la raison ? — Pourquoi vouloir, quand la médecine mentale s'est donné tant de mal, ne pas profiter de ses progrès ? — Esquirol et les aliénistes actuels se rencontrent exactement avec certains observateurs des siècles passés ; la pratique répond pour eux et l'on ne veut pas croire ! *Oculos habent et non videbunt.*

On a dit que les actes commis par des aliénés — les motifs n'existant pas — reposaient sur la bizarrerie, l'inégalité d'humeur, des accès de misanthropie, de l'inimitié contre les hommes. Orfila s'étonne — non sans raison — qu'on admette un meurtre étant commis et l'auteur convaincu, que la justice n'a pas besoin de rechercher la cause de l'événement, et en sait assez pour déterminer le caractère moral de l'acte imputé. — Cette doctrine a été émise sérieusement, mais elle n'a pas été heureuse, et l'esprit consciencieux de la magistrature en France

ne peut s'y appesantir désormais. *Summum jus, summa injuria*. — Cela n'empêche pas que, dans un procès célèbre, un avocat général signalait les fâcheuses conséquences d'un système qu'il qualifiait de désorganisateur, et cela en présence d'un homme aussi considérable qu'Esquirol, et cela parce qu'Esquirol trouvait dans la monomanie les éléments pratiques nécessaires pour défendre un accusé. — C'est à ce propos que M. Dupin, un homme sérieux pourtant, s'écriait : « La monomanie est une ressource moderne; elle serait trop commode pour arracher les coupables à la juste sévérité des lois, tantôt pour priver arbitrairement un citoyen de sa liberté. Quand on ne pourrait pas dire : « il est coupable », on dirait : « il est fou »; et, bientôt, on verrait Charenton remplacer la Bastille. » — Georget s'écrie, dans son indignation : « En vérité, on serait tenté de rire en entendant des hommes instruits débiter de pareilles absurdités, s'il s'agissait d'un sujet moins grave. » — Absurdités, oui; mais ces absurdités prennent droit de cité au palais quand elles émanent d'un homme supérieur. — Scientifiquement, je suis loin d'être partisan de la monomanie; en fin de compte, qu'importe le mot, si l'on s'entend sur l'interprétation de la chose, et si cette interprétation est susceptible de rendre des services à la philosophie sociale?

Les systèmes désorganisateurs ne viennent pas des aliénistes, mais de ceux qui ne pensent pas devoir différencier la perversité d'avec certaines insanités. — Que penser de la logique de cet avocat général qui, dans une question de folie homicide, résolue affirmativement par les experts, s'exprime en ces termes : « L'esprit de l'homme, dit le grand orateur romain, est composé de deux parties, dont l'une consiste dans des appétits déréglés, qui s'agitent sans cesse, et l'autre dans une riche parcelle de la divinité; cette parcelle est la raison à laquelle l'homme doit obéir, comme le fils à son père, le soldat à son capitaine. S'il désobéit, s'il commet des crimes, il doit en subir la peine, car il a cédé à sa volonté. » — Ce passage n'était en

rien applicable dans un procès où l'aliénation mentale se trouvait en jeu, où il y avait à disputer sur son existence. L'orateur romain n'a voulu, dans les paroles citées, que parler de l'honnêteté et du vice appartenant à des êtres doués de raison. — Peut-on comprendre comment, en plein XIX<sup>e</sup> siècle, quand l'observation pratique aide à en démontrer les caractères différentiels, on peut confondre la perversion morbide avec le vice? — On les confond, et cela prouve clairement que les meilleures connaissances théoriques en philosophie, le meilleur sens commun n'impliquent pas, par le fait, la science des lésions mentales, qui ne s'acquiert que par une pratique journalière, pour laquelle la médecine est indispensable.

« Le crime et la folie, dit M. Moreau (de Tours), ont plus d'un point de contact, que l'inexpérience des préjugés, fondés sur la morale et la sécurité publique, a empêché de bien apprécier jusqu'ici. »

Sans doute « laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice » ; mais il faut songer « qu'on n'est pas criminel toujours pour le paraître ».

Aubanel a consigné, dans les *Annales médico-psychologiques*, un rapport médico-légal sur le nommé Biscarrat, qui se croyait poursuivi depuis longtemps par des ennemis, et tua un jour un ouvrier. — Bien avant son crime, cet individu était allé se plaindre, au parquet d'Avignon, des persécutions qu'on exerçait sur lui; on y reconnut ses convictions imaginaires et cependant on n'ordonna pas son internement. — Quel était pourtant le devoir du magistrat qui constatait le dérangement intellectuel? — Légalement, faisant attention aux articles 18 et 19 de la loi du 30 juin 1838, qui ordonnent la séquestration d'office dans les cas de péril imminent, il devait, tout de suite, faire opérer le placement. Son manque de connaissances sur les conséquences funestes que peut produire le genre de folie dont était atteint l'aliéné, l'a fait dévoyer du droit chemin. C'est sur lui qu'incombe moralement la mort de l'infortuné tué par Bis-

carrat. -- Ne serait-ce pas le cas de demander ce que Fodéré réclamait dès 1813, une chaire de médecine légale dans les facultés de droit. S'il en était ainsi, on n'entendrait plus des hommes graves dire gravement : cet homme est fou et l'on ne peut l'interroger ; on attendra qu'il ne le soit plus pour qu'il ait à rendre compte de sa conduite. N'est-ce pas ainsi que se termina l'affaire du jeune séminariste d'Aix, sur lequel Aubanel, MM. Cavalier, Bouisson, René, ont fait de si judicieux rapports qui n'ont cependant abouti à rien de favorable pour l'accusé ?

« Il faut regretter, dit Aubanel, que, malgré les progrès réalisés, la magistrature conserve toujours quelque peu, envers les décisions médicales, cet esprit de suspicion qui a fait tant de mal, et qui, parfois, est la source de déplorables erreurs. On est peiné, de nos jours, de voir le ministère public persévérer dans cette voie d'arguments extra-scientifiques, émanés avec conviction et énergie, quoique détruits journellement par la pratique. N'est-il pas surprenant de trouver sous la plume de M. Troplong, des phrases qui, sur le ton de la plaisanterie, comparent certaines assertions des aliénistes à des scènes de Molière ? »

« La médecine légale, dit le premier président de la cour de cassation, n'a ajouté aucun progrès aux doctrines reçues dans la jurisprudence et ne doit en rien les modifier. » — Ce jugement est un peu hasardé, pour un homme qui a tant de titres à la considération, et dont l'opinion se trouve presque avoir force de loi.

Ce n'est pas ainsi que certains jurisconsultes — *rari nantes in gurgite vasto* — ont raisonné. Bellard, entre autres, qui pourtant n'est pas très-indulgent, a su apprécier la folie. Il dit : « On voit des fous que la nature a condamnés à la perte éternelle de la raison, et d'autres qui ne la perdent qu'instantanément, par l'effet d'une grande douleur, d'une grande surprise ou de toute autre cause pareille. Il n'est de différence entre ces deux folies que celle de la durée, et celui dont le désespoir tourne la tête pendant quelques heures ou pour quelques jours, est aussi



complètement fou pendant son action éphémère que celui qui délire pendant beaucoup d'années. Lorsque le maniaque a causé quelque grand malheur, l'enfermer c'est justice et précaution ; l'envoyer à l'échafaud ce serait cruauté. » — Assurément, Bellard n'aurait voulu ni la condamnation du sergent Bertrand, ni celle de Jobard, l'assassin du théâtre des Célestins. — La doctrine qu'il professe est exactement celle des aliénistes. Ils veulent la punition pour l'homme véritablement coupable d'une action criminelle, et réclament l'innocentation pour le malheureux fou. En revauche, ils demandent les mesures administratives pour préserver les droits de la société, aussi sacrés que ceux de l'individu.

« Nous espérons, dit M. Renaudin, ne plus trouver aujourd'hui, en France, un avocat général osant proclamer que *« l'aliéné est un monstre dont le glaive de la justice doit débarrasser la société. »* — Je ne pense pas non plus qu'on puisse encore rencontrer un magistrat capable de prononcer cette parole barbare : *« la folie homicide est une maladie qui se guérit en place de Grève. »*

Τούτο μή γένοιτο, ὃ πάντες θεοί.

Dans les définitions qu'ils ont données de la folie, les jurisconsultes se sont efforcés d'établir une division dans la nature des lésions de l'entendement et du moral. Ils ont voulu expliquer la valeur des termes *imbécillité*, *fureur*, *démence*; mais, en ne s'appuyant que sur une métaphysique des plus spéculatives, avec abstraction des faits, ils ne se sont pas entendus sur l'*imbécillité*, ont mal interprété la *fureur*, et n'ont pas compris la *démence* (1). — On est toujours resté aux *mente capti* et aux *furiosi* du droit romain.

L'article 64 du livre II du Code pénal dit : *« l'homme qui est en démence au moment de l'action, etc. »* — Or, en

(1) Voy. *Répertoire de jurisprudence*, art. DÉMENCE.

droit, le mot *démence* ne peut être qu'un terme général qui renferme en lui les différentes maladies de l'esprit. Cela ne se peut comprendre autrement, et c'est ainsi — il y a bien longtemps — que Zacchias l'expliquait. Il dit qu'il n'y a pas de preuves plus certaines de la folie d'un homme que de le voir aimer ce que les autres haïssent, haïr ce qu'ils aiment, désirer ce qu'ils rebutent, n'avoir pas de honte de ce qui est honteux. — La démence, ajoute-t-il, ne peut pas mieux se prouver que parce que ceux qu'on en accuse font tout ce que les gens de bon sens ne font pas : *probatum per ea omnia quæ in hominem sanæ mentis non cadunt*.

Le législateur s'est occupé de certains cas où l'homme ne peut se décider avec la raison, la sagesse et la volonté communes, soit que cet homme se trouve dans un état d'imbécillité, c'est-à-dire ne puisse s'élever ou puisse à peine le faire aux notions générales, soit qu'ayant joui de la raison, il tombe dans la folie. — Mais, en dehors de cet état d'insanité et de démence selon la loi, que d'altérations de l'intelligence et du moral, d'excitations passagères, de désirs insolites, etc., reconnaissant pour point de départ une lésion quelconque des centres nerveux, gênent ou entravent complètement le libre arbitre et demandent, par conséquent, le bénéfice de l'irresponsabilité, puisque le caractère légal des actions est changé. — Je ne saurais partager les idées de M. Molinier et de M. Ott qui veulent, dans beaucoup de folies partielles, l'application de la loi pénale ; je suis surtout très-opposé à l'honorable professeur de Toulouse, si bien réfuté du reste par M. Renaudin.

« L'aliénation mentale, dit justement Orfila, présente des états si différents, qu'il est à peu près impossible, en médecine légale, de la faire connaître par une définition nette et précise. » — Les symptômes sont si complexes, si divers, surtout pour les folies non généralisées, présentent des caractères de durée et d'intensité si variables, que leur appréciation doit passer au creuset de l'examen le plus rigoureux. — La limite qui sépare la criminalité

de la perversion morbide n'est pas toujours aisée à saisir, et l'on ne peut se défendre d'une certaine hésitation en face de naturels vicieux, qui ne semblent présenter aucune trace de délire, en face d'individus qu'on pense, à priori, devoir raisonner comme tout le monde; mais la différence bien tranchée de l'état actuel avec des antécédents tout autres, les éléments d'un délire qui ne se manifeste qu'à intervalles variés et difficilement appréciables, ou bien qui se renferme dans une profonde dissimulation, etc., de nombreuses erreurs de perception et de jugement, de fausses associations de sentiment, feront bientôt assigner un caractère précis à la lésion qu'on entrevoyait, et qui se cachait, non pas peut-être sous une forme inaccoutumée, mais sous une forme peu tangible que la patience, l'expérience et le temps pouvaient seulement mettre au jour. — Il existe des aliénés qui, paraissant intelligents et assez raisonnables, malgré quelques errements, sont considérés comme inoffensifs. Pendant un certain temps, il y a innocuité complète dans leurs actes. Tout à coup, sous l'influence d'une fausse logique, qui ne leur permet pas d'apprécier la moralité des faits et contre laquelle la volonté est impuissante à lutter, ils se livrent à des actes regrettables. On a vu de ces aliénés sur lesquels l'attention de la famille et du public n'était pas assez fixée, être en liberté pendant de longues années; on ne considérait leurs écarts que purement et simplement comme des bizarreries; mais un crime vient à être commis, et l'on se souvient alors des extravagances auxquelles on n'avait pas attaché toute l'importance voulue, on réfléchit qu'il pourrait bien y avoir eu aliénation, et l'on regrette de ne pas avoir séquestré. Il est bientôt temps! — Jamais il ne faut prendre trop de précautions contre les dangers qui nous menacent à chaque heure.

Les perversions d'espèce morbide sont donc un écueil contre lequel se briseront toute l'expérience et la sagesse du magistrat sans l'assistance du spécialiste.

Je laisse un instant de côté les folies partielles pour jeter un

coup d'œil sur une classe difficile à examiner en médecine légale; la semi-imbécillité, si bien décrite par Ferrus. On y trouve tout d'abord deux grandes catégories : l'une se compose d'individus appartenant à la haute sphère de la société et qui, le plus souvent, sont la dupe de leurs familles et du monde qui les environne. — L'autre renferme des êtres plus bas dans l'échelle sociale. — Dans toutes les deux, les semi-imbéciles s'élèvent difficilement jusqu'à la médiocrité des devoirs généraux : une intelligence faible, un moral inactif ne leur permettent pas de procéder aisément dans la vie sans gubernaculum. Ils pourront apprendre à lire, à écrire, à compter ; mais tout sera une lettre morte. Ils ne chercheront pas à juger, à retenir ; le peu enfin qu'ils sauront sera le produit de la routine. Ils pourront apprendre certains états qui n'exigeraient pas trop d'efforts d'intelligence ; encore, ne les exerceront-ils que d'une façon fort imparfaite et à condition qu'on les guide sans cesse. — Parfois, ils sont rusés ; on trouve de l'intention, de la préméditation, de la dissimulation dans leurs actes et on les croirait raisonnables. Il ne faut cependant pas vouloir trouver en eux quelque chose de supérieur à la simplicité élémentaire ; la perversion de l'idée, la profonde erreur dans la réflexion, et la nullité du jugement font que la raison ne peut rien dominer. Dans le chaos de ces intelligences viciées, la propension au mal acquiert par instants une puissance inénarrable. A la place du raisonnement, ces malheureux insensés ont un instinct souple, pénétrant, aiguë pour ainsi dire, qui fourvoie les calculs de la pensée. Ils ont cette ruse lente, qui fait ce que la force et la raison ne pourraient souvent accomplir. Rien ne les distrait du but convoité ; sans pudeur pour les retenir, ils ont une patience qui les fera habilement triompher des obstacles, et cette patience est raisonnée. Ils ne s'inquiéteront pas des conséquences d'actes dont ils n'apprécient pas la portée. On en voit qui guettent avec une astuce indescriptible, et montrent, dans l'exécution de leur vouloir, cette profonde adresse qui rend supérieur le sauvage à l'homme

civilisé. — Pour d'autres, qui ne semblent pas agités par des instincts pervers, la connaissance normale de la majeure partie des conditions morales et sociales de la vie ne dépasse jamais un certain niveau; ils ont besoin d'un protectorat continu pour ne pas faire de faux pas.

Les pauvres gens dont je parle sont donc dans un état plus pitoyable que les eufants au-dessous de seize ans, dont la loi prend la quantité ou le manque de discernement en considération, et que les vieillards qui ne montrent pas sur l'échafaud. — Ils sont congénitalement faibles et ne gagneront pas au contact de la société qui les repousse et les tient en dérision; loin de là! — Que s'ils sont sans guide et sans discipline, s'ils ne sont pas soumis à des soins moraux dictés par une compassion bien sentie, et qu'ils viennent à commettre des actes de nature incriminable, ils peuvent être condamnés, en supposant qu'on baserait parfois son opinion sur la logique des réponses, sur l'intention et sur le fait accompli. Leur infligeriez-vous la même peine pour un délit ou un crime qu'aux vrais coupables, qui savent, eux, se décider pour le bien ou pour le mal, qui ont la conscience? — A ces semi-imbéciles, la nature a refusé la portée de sens nécessaire pour se diriger; ils ne sont pas l'objet de l'attention du public et de la famille; au contraire, ils en sont la risée. L'entourage les rend acariâtres, change leur caractère, et une plus grande perversion morbide en est souvent une conséquence fatale. — Si, par suite du manque de surveillance et d'amitié, ils contractent des défauts, l'ivrognerie entre autres, pourront-ils s'en déshabituer? Ces défauts troubleront de plus en plus l'entendement et le moral qui seront bientôt tout à fait subjugués. — La responsabilité devra-t-elle donc être légalement la même que pour le *compos sui*? — Appliquera-t-on la loi pénale à ces malheureux? — Il faut modifier quand les crimes ne sont pas communis, au lieu de vouloir, après la perpétration d'incendies, de viols..., etc., agir par punition sur des hommes qui ne sont plus susceptibles de changement. — Ils sont coupable-

bles, dites-vous ; dès lors il faut les atteindre et, par la répression, imposer aux masses. — Vous ne corrigerez rien du tout et, quoi que vous fassiez, vous n'empêcherez pas les semi-imbéciles d'exister. C'est l'esprit de famille, l'égoïsme de la société environnante que vous devriez épurer. Cherchez un moyen pour moraliser, mais n'épuisez pas les ressources de votre talent, pour obtenir un remède impossible dans un système pénitentiaire quelconque.

Je repousse complètement l'opinion du grand justicier, Milord Hale, qui pense que les imbéciles, ainsi que ceux qui commettent un crime, dans un intervalle lucide, doivent être considérés comme coupables ; en cela, je me rencontre avec d'Aguesseau. — Sans doute, il est difficile d'établir la limite qui sépare la demi-imbécillité de la raison. En termes généraux, on ne le peut pas, car les caractères sont protéiformes ; il faut s'en tenir à chaque cas particulier et aux circonstances de moment. A cette condition seule, et en se fiant à l'habitude et aux connaissances du spécialiste, on peut distinguer. — « Qu'on ne laisse point en liberté, dit M. Luvier, de pauvres insensés qui, tôt ou tard, pourraient compromettre la sécurité publique : il n'est personne, assurément, à qui leur séquestration puisse paraître illégale ; mais, qu'on ne les assimile pas à des voleurs. A quoi donc sont destinés les asiles ? » — Cette réflexion venait à la suite d'une condamnation pour des faits de kleptomanie, ayant entraîné une condamnation, *après deux acquittements pour la même cause*. — « La tâche des experts, dans des cas douteux, dit le savant et modeste M. Gérard Marchand, est d'autant plus difficile qu'ils ont pour mission d'éclairer des magistrats prévenus contre une science qu'ils taxent d'invention moderne, tendant à arracher les criminels à la justice. » — Ces magistrats ne scrutent peut-être pas assez les qualités formulées par le *Digeste*, *sanam mentem, perfectum judicium, integritatem mentis*.

L'article 295 (titre II, chap. 1, sect. 1) du Code pénal est ainsi conçu : « *L'homicide commis volontairement est qualifié*

*meurtre.* » — Certains aliénés déploient une ruse extraordinaire pour arriver à leurs fins ; la somme de ressources qu'ils dépensent est quelquefois énorme ; on ne se doute pas jusqu'où peut aller la *volonté* d'un aliéné. — L'article 319 dit : *Quiconque aura, par maladresse, commis involontairement un homicide ou en aura été la cause involontairement sera puni de.....*, etc. — Des aliénés peuvent se trouver dans ce cas, n'avoir pas la conscience de ce qu'ils ont fait ou fait faire et, cependant, répondre avec une précision qui laissera, à l'esprit d'un observateur ordinaire, l'idée entièrement fausse de la criminalité.

Comme on le voit, la législation française, fidèle aux principes de Montesquieu et de d'Aguesseau, veut qu'on tienne compte des passions et de toutes les circonstances qui, dans la vie, ont pu influer sur la conduite d'un individu imputé coupable ; elle se sert des mots *volontairement*, *involontairement*. Néanmoins le jurisconsulte me paraît trop souvent s'éloigner, à tort ou à raison, de l'interprétation scientifique qui milite en faveur d'un homme. L'article 295 est simple et exprime bien toute la pensée du législateur : il ne s'agit plus que de s'entendre, à l'occasion, sur la valeur du mot, et de savoir s'enquérir des manifestations graduées, qui donnent lien à des différences d'intensité et de gravité ; or, la peine édictée par l'article 304 étant la peine de mort, je la trouve assez sévère pour qu'on se renseigne avec toute la rigueur désirable, sur la qualité du mot *volontairement*. Quand il s'agit de rayer son semblable du registre des humains, on ne saurait trop prendre de précautions ; mais :

Nous ne croyons le mal que quand il est venu.

La science a démontré, d'une façon irréfutable, qu'il y a des crimes ou délits commis avec beaucoup de volonté, par des gens qui, n'ayant pas la raison, raisonnent cependant convenablement, et semblent avoir une conduite aussi sensée que celle du commun des hommes. — Dans des cas de folie morale, dans l'impulsion aveugle seulement, l'individu prenant conscience de

ses actes et allant même jusqu'à les regretter, il y a une volonté tellement forte qu'on se croit peut-être, en droit, fondé à ne pas la différencier de celle de l'homme doué de raison. — Devra-t-on alors, sans écouter la science pratique, appliquer le mot *volontairement*? Sans doute, on doit toujours s'incliner avec respect devant les décisions judiciaires, mais il est toujours permis de déplorer certaines conséquences funestes dues à l'erreur d'interprétation. — De même que les nouveaux codes ont pris, dans les anciens droits, ce qu'ils ont trouvé de bon, la nouvelle législation et la jurisprudence actuelle ne peuvent se refuser à admettre qu'on leur indique des lacunes et des desiderata. — Pour la folie morale, désignée ainsi par Pritchard, et qui nous occupait tout à l'heure, folie demandant une étude souvent longue de la part des médecins-experts, croit-on que le temps d'une ou deux audiences suffit pour fixer les idées de la justice? — Non; et pourtant, en entendant répondre un homme aussi bien que le commun de ses semblables, on croira de bonne foi que l'excuse de démence ne peut être admise ou prise en considération. Les jurés, — tant s'en faut, — ne sont pas toujours éclairés sur les questions arides de la psychologie. Le jugement d'un cabaretier, — digne homme d'ailleurs, — peut faire pencher la balance; il ne tient souvent qu'à sa voix, — et il se trouve en face de questions impossibles pour lui à résoudre, — pour qu'un accusé porte sa tête sur l'échafaud. Il serait donc utile, dans des affaires délicates de lésions mentales, que les ministères publics attachassent plus d'importance aux rapports que l'on soumet à leur appréciation, à leur justice et à leur bienveillance, et qu'ils montrassent une plus grande modération quand ils discutent, dans leur réquisitoire, les conclusions médicales; il serait également utile que, de concert avec l'autorité administrative, ils employassent des mesures énergiques pour l'exécution mieux comprise des cas de péril imminent, prévus par la loi du 30 juin 1838. Ces cas sont trop nombreux, eu égard aux variétés vésaniques, au manque de surveillance et



d'affection des familles, au peu de longanimité déployée par les voisinages, pour que l'idée que j'émetts n'ait pas, tôt ou tard, une solution véritablement pratique; les insensés et la société y gagneraient, et on verrait moins de *fous criminels* dans les prisons.

Que si un accusé n'est pas reconnu coupable de crime *volontaire*, et qu'il le soit de crime *involontaire*, il ne sera pas passible de l'article 304, mais il peut l'être d'un autre. — Or, on est fou ou on ne l'est pas; on ne doit pas transiger, on ne doit pas prendre de moyens termes et, dans la folie partielle comme dans la folie générale, je ne pense pas qu'on puisse sortir de l'article 64. — Si l'on pose subsidiairement, par exemple, la question de coups et blessures, c'est détourner, selon moi, le véritable sens de l'affaire, c'est agir de subterfuge, c'est vouloir condamner. — Évidemment, il y a là un bon but, l'exemple pour la société; mais, d'un autre côté, c'est errer complètement, établir une jurisprudence qui peut amener d'autres erreurs et entraîner, à la suite d'une condamnation, le déshonneur pour une famille sans bénéfice pour l'intérêt public. — La science ne demande pas à former un quatrième pouvoir constitué; elle serait seulement heureuse si on voulait écouter ses représentants. Les médecins veulent la condamnation et le châtimement exemplaire des vrais coupables; ils réclament l'innocuité pour celui dont ils ont la conviction que la défense doit être prise.

Au civil, si un individu est dans un état habituel de démence..., etc., la loi, sur la demande de la famille ou, à défaut, de la famille, sur la demande du procureur impérial, agit, pour prononcer l'interdiction, après l'exécution des formes indiquées par les articles 495 à 500 du Code civil. — Mais, la loi prévoit aussi le cas (art. 494) où l'individu ne serait qu'incomplètement aliéné; elle le reconnaît complètement incapable de plaider, transiger, emprunter, donner décharge... sans l'assistance d'un conseil nommé par le tribunal. — Donc, au civil, on admet les diverses formes de classification mentale, établies par les alié-

nistes. — Que, dans les asiles, on passe une revue des dossiers où se trouvent les duplicatats de jugements d'interdiction, on y verra que des excitations mentales simples, des monomanies, — quand elles existent, — des délires partiels, des semi-imbécillités....., etc., ont subi l'interdiction. — Je suis à même de remarquer que les représentants de la justice admettent ces formes; la procédure se fait, l'interdiction a lieu ou d'autres mesures légales prennent leurs cours.

Du moment qu'au civil on nomme un tuteur, un administrateur provisoire ou interdit..., etc., parce qu'il est constaté que l'individu n'a pas, sciemment, connaissance de ce qu'il fait, ne peut agir avec discernement, il me semble qu'au criminel, les choses devraient se passer de même, et que les motifs reçus chaque jour dans les affaires civiles ne devraient pas avoir une interprétation différente dans les affaires criminelles.

Dans le second livre du Code pénal, la législation française a attaché une importance considérable à l'intention, à la conscience qu'on a des actes. En établissant une proportionnalité de peines, pour les délits ou crimes, elle a voulu régler la sévérité, et elle paraît ne demander, si faire se peut, qu'à excuser.

.....Adsit

*Regula, peccatis quæ penas irroget æquas.*

On a compris, — et justement, — qu'on devait, au civil, admettre les divers genres de lésions mentales reconnues par la médecine et, en cour d'assises, on dit que ce sont des utopies! Le raisonnement n'est pas heureux. — On appliquera, d'un côté, à un homme les articles 493 et suivants, et de l'autre, on ne voudra pas, pour une lésion mentale exactement la même, le bénéfice de l'article 64 du Code pénal! Cela me paraît profondément illogique et dérisoire; mais, j'espère que cette distinction essentielle qui, à la longue, finirait par donner naissance à une doctrine en jurisprudence, perdra son caractère de pérennité. — En emprisonnant, on protège la société contre un être dange-

reux ; mais, ce n'est pas cet isolement honteux qui lui convient ; il lui faut l'isolement de l'asile, par lequel l'intérêt commun est sauvegardé, en même temps que l'intérêt malade n'est pas oublié.

*(La fin d'un prochain numéro.)*

---

---

---

DE  
LA FOLIE HÉRÉDITAIRE <sup>(1)</sup>

Par M. le D<sup>r</sup> Hugh GRAINGER-STEWARD,  
Médecin assistant de l'établissement royal de Crichton (Écosse).

TRADUCTION

Par M. le D<sup>r</sup> E. DUMESNIL,  
Directeur-médecin en chef de l'asile de Quatre-Mares,  
Membre correspondant de la Société médico-psychologique.

---

La transmission héréditaire des maladies, ou d'une tendance à les contracter, a beaucoup plus attiré l'attention, dans ces derniers temps, que précédemment; les ouvrages de médecine se sont enrichis, à cet égard, de recherches nombreuses et savantes. Son importance semble généralement appréciée, jusqu'à un certain point, mais pas autant, toutefois, qu'une connaissance plus approfondie de ses effets, et l'étendue de son influence semblent le requérir. Dans l'anatomie de la mélancolie de Burton, l'on peut voir cités maints passages dus à d'anciens écrivains, prouvant qu'ils appréciaient fortement le fait de la transmission héréditaire, au point de vue nosologique particulièrement. Fernel dit : « Tel est le tempérament du père, tel est celui du fils; la maladie dont le père était affecté, lorsqu'il l'a engendré, son fils l'aura après lui; car son fils hérite aussi bien de ses infirmités que de ses terres. » Lorsque le tempérament et la constitution du père sont viciés, dit Roger Bacon, alors, le tempérament et la constitution du fils doivent l'être également; de sorte que la viciation va du père au fils. » Burton note aussi des passages tirés d'Hippocrate, Buxtorfius, Lem-

---

(1) Extrait du *Journal of mental science*, avril 1864.

nus, Paracelse, Craton, Bruno, Seidelius, Daniel Sennert, Forestus, Rodericus de Fronseca, Louis Mercado et de beaucoup d'autres, ayant trait à la transmission héréditaire ou à la transmission de la mélancolie. Le dernier de ces auteurs a écrit un livre sur ce sujet « *De morbis hereditariis* » et, le premier, il a parlé de ce que nous appelons aujourd'hui l'atavisme.

« Il saute, dans quelques familles, par-dessus le père pour aller atteindre le fils, ou n'en prend que de deux, parfois même de trois l'un, en ligne descendante, et ne reproduit pas toujours la même maladie, mais quelque affection analogue et qui en est comme le symbole. » Cette dernière remarque a de la valeur, comme prémisses d'un principe fondamental dans les investigations modernes sur cette matière. Burton, lui-même, fait le plus grand cas du pouvoir et de l'importance de la transmission héréditaire, lorsqu'il dit : « Ces causes secondaires, qui en découlent, sont communément si puissantes qu'elles altèrent souvent, comme le soutient Wolphius, les causes premières et les décrets providentiels. » Cet auteur, dont l'érudition devance l'avenir, produit des données positives, et tend à des conclusions auxquelles l'on n'est arrivé, et que l'on n'a comprises que dans ces derniers temps. Il démontre qu'une appréciation de la vérité de la transmission héréditaire a servi de base aux lois qui défendent le mariage entre parents, à un degré si faible qu'il soit, et à ces ordonnances inflexibles et implacables, parmi certaines tribus indiennes et même en Écosse, à une époque très-reculée, prescrivant la destruction de ceux qui étaient atteints de folie, de la goutte, du mal caduc, ou de toute autre affection dangereuse.

Des investigations faites avec plus de soin, et basées sur la statistique, ont été entreprises depuis peu pour l'élucidation de ce sujet de la tendance héréditaire et, particulièrement, en ce qui concerne l'aliénation, par Esquirol, Guislain, Thurnam, Baillarger, Brigham, Hood et d'autres encore. D'un autre côté, des recherches et des dissertations au point de vue philosophi-

que ont été publiées sur ce même sujet, par Whitehead, Leubuscher, Steinau, Maudsley, Moreau, etc.

Dans tous les traités sur la folie, quelques pages sont consacrées à la question de la tendance héréditaire; mais, le plus souvent, cependant, aucun aperçu nouveau n'y est consigné. Les remarques de Crichton, Burrows, Combe, Morrison, Marcé, Moreau, Tuke et de Morel méritent d'être lues avec la plus sérieuse attention.

Le sujet a donc été incontestablement bien étudié; mais, pourtant, il reste encore quelques points sur lesquels nos connaissances sont incomplètes, et j'espère que ce travail pourra contribuer à combler quelques-unes de ces lacunes. Persuadé que les rapports des faits observés dans l'établissement royal de Crichton seraient un champ favorable pour de semblables recherches, je les ai parcourus avec soin, et j'en ai classé les résultats sous forme de tableaux.

La statistique, ainsi obtenue, embrasse les cas admis depuis l'ouverture de la maison, en 1839, jusqu'à la fin de l'année dernière, 1863, — autrement dire, une période de vingt-quatre ans, et présente, en masse, l'histoire générale de 904 cas d'aliénation. Ces rapports ont été établis par le docteur Browne, de 1839 à 1857; par le docteur Dickson, depuis 1857 jusqu'en 1859; et enfin, par moi, de 1859 à 1863. Ils sont déduits, en général, des réponses faites par les parents à une série de questions auxquelles satisfait le conseil médical du malade pour obtenir l'admission. Les interrogations concernant la prédisposition héréditaire sont les suivantes : « Le malade ou ses parents sont-ils sujets à quelque affection héréditaire, nerveuse ou périodique, et quelle est-elle? Ou ont-ils manifesté quelques bizarreries, excentricités, quelque penchant proéminent, ou quelque impulsion au crime. » D'après les réponses obtenues et tous les autres renseignements qui sont à sa disposition, le rapporteur dresse un exposé de l'observation.

Pendant les dix premières années de son existence, les insensés

indigents et pensionnaires, ont été reçus également dans l'établissement de Crichton ; mais, depuis l'ouverture de l'asile de Southern Counties (comtés du sud), en 1849, les pensionnaires seulement y ont été admis : il s'ensuit que nos données concernent des individus appartenant aux classes inférieures de la société, aussi bien qu'aux classes moyennes et supérieures. Mais les individus de la dernière catégorie sont en nombre prédominant.

En étudiant, en détail, les questions qui vont suivre, je m'efforcerai de placer en même temps, sous les yeux du lecteur, un aperçu général des résultats obtenus par d'autres investigateurs ; et cela, de manière qu'il puisse établir la comparaison avec ceux que je produis.

1° Proportion du nombre des aliénés, ayant une prédisposition héréditaire à l'affection ;

2° Proportion chez ces prédisposés, ayant leurs parents directs ou collatéraux atteints ;

3° Influence du sexe dans la transmission héréditaire ;

4° Influence, du sexe pour la réceptivité de la folie héréditaire ;

5° Fréquence de la transmission des diverses formes de la folie, chez les personnes prédisposées héréditairement ;

6° Age, lors de la première attaque, dans les cas héréditaires ;

7° Nombre des attaques antérieures au moment de l'admission ;

8° État civil ;

9° Proportion des guérisons et des décès dans les cas héréditaires et dans ceux qui ne le sont pas ;

10° Durée de la vie dans la folie héréditaire.

I. — *Proportion du nombre des aliénés ayant une prédisposition héréditaire à l'affection.*

Les auteurs compétents varient singulièrement dans leurs

supputations, eu égard à la fréquence de la transmission héréditaire, et beaucoup de raisons peuvent expliquer ces variations. En ce qui concerne les pauvres, on sait peu de chose des ascendants. Esquirol dit que les femmes de la Salpêtrière ignorent fréquemment les noms de leurs parents; parmi les riches, au contraire, chaque renseignement pourrait être obtenu, mais, assez souvent, on dissimule complètement, ou on n'avoue qu'imparfaitement la vérité. On se place à des points de vue différents, en ce qui constitue une démonstration suffisante de la transmission héréditaire. Quelques auteurs comprennent seulement, dans les cas héréditaires, ceux où cette hérédité existe dans la ligne directe; « mais il est important de remarquer, dit Guislain, que la transmission n'est pas toujours directe; que le père d'un aliéné peut ne pas avoir été atteint, tandis que le grand-père, une tante, un oncle, un cousin peut avoir offert les symptômes de cette affection. » Dans les asiles, où l'on ne reçoit seulement que les cas aigus, on comprend aisément que la tendance héréditaire n'atteint pas un degré si élevé; de tels cas, probablement, tiennent plus fréquemment à d'autres causes qu'à celle de la folie chez les ascendants. Mais dans un établissement où les épileptiques, les idiots, les imbéciles et les incurables sont admis, cette prédisposition se traduit dans une proportion bien supérieure. Quand une maladie mentale se déclare chez un individu, des auteurs la rattachent à l'hérédité, si les parents ont souffert de quelque affection nerveuse; tandis que d'autres veulent, qu'à moins que les parents ne soient actuellement aliénés (pour quelques-uns même, le trouble mental doit affecter la même forme), il n'y a pas de preuve suffisante de transmission héréditaire. Lorsqu'il faut surmonter tant de difficultés, pour arriver à la vérité, et lorsque tant d'opinions diverses se traduisent, à l'occasion de la prédisposition héréditaire, il n'est pas étonnant que le tableau qui va suivre présente une si grande divergence dans les résultats.



PREMIER TABLEAU. — Indiquant la proportion pour cent des cas de folie héréditaire consignés par divers auteurs, d'après la totalité des faits observés par eux.

Noms des auteurs.	Nombre des cas	Nombre des cas héréditaires.	Surcent.
Esquirol (Salpêtrière) . . . . .	789	105	13,30
Maison particulière . . . . .	431	150	34,80
Charenton . . . . .	1075	337	31,34
Guislain . . . . .	224	56	30,00
Autre relevé . . . . .	322	19	5,96
Holst . . . . .	467	323	69,00
Jessen . . . . .	522	360	65,00
Parchappe . . . . .	»	»	15,00
Aubanel et Thore . . . . .	549	24	4,37
Nichés . . . . .	»	»	50,0 à 75,0
Damerow . . . . .	773	187	24,29
Webster . . . . .	»	»	32,00
Brigham . . . . .	1181	315	26,67
Thurnam . . . . .	469	153	32,6
Collatéraux compris . . . . .	469	224	47,7
Hayner . . . . .	192	23	11,97
Burrows . . . . .	»	»	85,71
Noble . . . . .	»	»	40,00
Hood . . . . .	3668	361	9,59
Morel . . . . .	»	»	20,00
Marcé . . . . .	56	24	42,85
Autre relevé . . . . .	»	»	90,00
Howe . . . . .	420	355	84,52
Moreau (de Tours) . . . . .	»	»	90,00
Ellis . . . . .	1380	214	15,36

Les résultats consignés dans le tableau précédent sont intéressants, comme démontrant l'augmentation pour cent des cas d'hérédité, lorsque l'on se trouve dans de bonnes conditions pour obtenir un historique fidèle sur les malades ; et c'est l'effet contraire, quand le grand nombre des aliénés rend des recherches complètes difficiles et même impossibles. Ainsi, tandis qu'Esquirol ne trouve que 13,30 pour 100 à la Salpêtrière, il arrive au chiffre de 34,80 dans son établissement particulier. Le docteur Hood, à Bethleem, note 9,59 pour 100, tandis que Thurnam, à la Retraite, constate 47,0 pour 100 parmi ses observations en général, et 51,0 parmi celles appartenant à la

Maison « de la Société des amis. » D'un autre côté, MM. Aubanel et Thore ne rencontrent à Bicêtre que 4,37 cas pour 100; et, d'un autre côté, le docteur Burrows a déclaré, d'après le résultat de son expérience dans la pratique privée, que 80,0 fois sur 100, les cas de folie sont héréditaires. Nous pourrions donc en conclure que, plus nos informations sont exactes à l'égard de nos malades, plus élevée, jusqu'à un certain point, sera la moyenne pour 100, des cas liés à l'hérédité.

L'évaluation considérable de la transmission héréditaire, faite dans ces derniers temps par des écrivains français, offre autant d'intérêt que d'importance. M. Moreau, de Tours, dit : « Comme nous le comprenons, et comme nous pensons qu'il faut le comprendre, la prédisposition héréditaire est, neuf fois sur dix peut-être, la source des maladies mentales. » M. Trélat fait observer que nous trouvons maintenant l'existence de cette tendance dans un grand nombre de cas, où d'anciens observateurs n'avaient pas songé à y regarder. M. Moreau nous donne une idée de ce qu'il considère comme les indices d'une tendance aux affections nerveuses et à la folie. Ces indications résident dans de simples affections des nerfs : mouvements convulsifs des paupières, des lèvres, des différents muscles de la face ; grimaces, tics de la tête et des épaules, du tronc et des extrémités, le bégayement, certains vices de la prononciation. Dans tout cela, Moreau découvre une tendance à une maladie nerveuse ou à l'aliénation mentale, tendance qui peut être transmise. M. Renaudin remarque que la prédisposition héréditaire joue un rôle dans l'évolution de la folie, rôle mieux apprécié de nos jours, et qui a plus d'importance qu'on ne lui en accordait autrefois. Ordinairement, les troubles de l'intelligence n'en sont pas le produit dès le premier degré de parenté, et deux ou trois générations peuvent se succéder, ayant des modifications protéiformes de maladies nerveuses, avant d'arriver au résultat final, la folie. Fixant leur attention sur un aussi vaste champ de manifestations malades nerveuses, et y attachant autant d'import-

tance, il n'est nullement surprenant que M. Moreau, et d'autres avec lui, considèrent qu'il n'y a qu'un nombre infiniment faible de cas d'aliénation mentale, où la prédisposition héréditaire, dans le sens qu'ils y attachent, ne puisse pas être décelée.

En recherchant les preuves de la prédisposition héréditaire, il est utile de tenir compte des cas d'aliénation se manifestant dans les branches collatérales, aussi bien que dans la ligne directe de la famille. Il est évident que de l'excentricité, des singularités d'esprit et une forte prédisposition à la maladie mentale, n'allant pas jusqu'à la folie, peuvent avoir lieu chez un grand nombre des membres d'une famille, quoique le père et la mère n'aient jamais été aliénés; l'affection peut s'être manifestée chez l'oncle ou la tante ou même un cousin, et c'est par là que l'origine héréditaire peut être découverte. Néanmoins, plus la parenté de la personne atteinte est éloignée, plus les chances d'erreur augmentent. Dans un ensemble de familles, dont l'historique est parfaitement connu, et où existe une tendance à la folie héréditaire, il n'est pas rare de voir, parfois, un membre affligé de désordres intellectuels, attribuables à quelqu'un des ascendants qui a créé cette tendance, désordres dont on ne pourrait se rendre suffisamment compte, si les antécédents et la teinte héréditaire étaient inconnus. De même, dans la masse des cas qui s'offrent à notre observation, alors que nous ne savons rien ou peu de chose des ancêtres, nous sommes forcés d'examiner avec soin les branches collatérales, et de rechercher si nous n'y rencontrons point des traces de la maladie pouvant, comme dans les circonstances précédentes, avoir la même origine. Dans des conditions semblables, la probabilité de l'origine héréditaire de la lésion est considérablement augmentée, presque autant que si un parent rapproché avait souffert des mêmes atteintes.

En examinant la condition des cas admis dans l'établissement de Crichton, en ce qui concerne la transmission héréditaire, je recherchai, avec le plus grand soin, s'il existait alors, ou s'il avait existé dans la ligne directe ou dans les branches collatérales

de la famille des malades, de la folie ou de l'excentricité, et, dans le cas d'affirmative, quels membres avaient été frappés. Lorsqu'un cousin au premier degré ou quelque autre proche parent avait été victime d'une maladie semblable, le cas a été placé à la première classe; c'est-à-dire la classe héréditaire. Dans la seconde classe ont été inscrits ceux dont les parents avaient eu quelque maladie héréditaire, qui n'était pas la folie, ou dont les parents avaient présenté quelque affection ou condition ayant apparemment produit l'aliénation chez leurs descendants. La troisième classe comprend les cas où les familles n'ont absolument offert aucune maladie héréditaire. Enfin, dans la quatrième, se placent les cas pour lesquels on n'a pu se procurer aucun renseignement, en ce qui regarde la tendance en question.

Le tableau suivant indique le nombre et la proportion pour cent de tous les cas observés et classés comme il vient d'être dit :

DEUXIÈME TABLEAU.

Folie héréditaire ou excentricité.	Maladies héréditaires sans aliénation.	Aucune affection héréditaire.	Conditions héréditaires inconnues.
447	49	245	160
49,61 p. 100	5,43 p. 100	27,19 p. 100	17,75 p. 100

Dans 181 cas, un seul parent des malades avait été aliéné, tandis que dans les 266 autres cas, plus d'un parent avait été frappé.

Il est bon de remarquer que ces résultats se rapprochent sensiblement de ceux obtenus par Thurnam, à la Retraite, auxquels on peut très-bien les assimiler, lorsque ce savant fait entrer en ligne de compte la folie des parents collatéraux. La moyenne pour cent est inférieure à celle de l'estimation des auteurs français et de quelques auteurs anglais de ces derniers temps, à cause de la façon la plus large dont ils considèrent la prédisposition héréditaire.

## II. — *Nombre des cas prédisposés héréditairement, dont les parents ou les collatéraux ont été affectés.*

Autant que je puis croire, on n'a publié aucune statistique

établie à ce point de vue ; cependant, comme il a une réelle importance, je donne la classification qui va suivre des cas d'hérédité. Ils sont distribués en cinq classes, d'après la parenté du plus proche parent, étant alors ou ayant été antérieurement aliéné.

A la première classe appartiennent ceux dont les parents en ligne directe ont été affectés : père, mère ou autres ascendants ; à la seconde, ceux dont les frères ou les sœurs ont été aliénés ; à la troisième, ceux dont les oncles ou les tantes ont été atteints ; à la cinquième, ceux dont les proches ont été aliénés, mais dont le degré de parenté est inconnu.

TROISIÈME TABLEAU.

	Hommes.	Femmes.	Total.
Père, mère ou aïeuls aliénés. . . . .	127	88	215
Frères ou sœurs. . . . .	79	64	143
Oncles ou tantes. . . . .	18	16	34
Cousins. . . . .	10	8	18
Parents à un degré inconnu. . . . .	19	18	37
Total. . . . .	253	194	447

### III. — *Influence du sexe dans la transmission héréditaire.*

Lorsque le père et la mère ont été aliénés, on est d'accord qu'il y a peu de chances pour que leurs enfants puissent échapper ; mais, même dans de pareilles conditions, la lésion peut seulement se manifester chez quelques-uns de ceux-ci, les autres restant exempts, jusqu'à un certain point, d'une attaque actuelle de la maladie.

Esquirol, le premier, a observé que la folie est plus souvent transmise par la mère que par le père, et que celle-là peut également, pendant sa grossesse et l'allaitement, communiquer l'affection à son enfant. Cette assertion a été confirmée par les observations de Thurnam, Brigham et Baillarger. Le tableau suivant donne les statistiques des deux premiers auteurs ; je ne puis y ajouter celle de Baillarger.

QUATRIÈME TABLEAU.

THURNAM.		BRIGHAM.	
Influence paternelle.	Influence maternelle.	Influence paternelle.	Influence maternelle.
39	40	79	91
Proportion p. 100 de tous les cas observés.		Proportion p. 100 de tous les cas observés.	
8,3	8,5	6,7	7,7

Voici le tableau de ces influences d'après les observations de l'institution de Crichton :

CINQUIÈME TABLEAU.

Influence paternelle.	Influence maternelle.
82	68
9,1 p. 100	7,5 p. 100

Il est important de remarquer que ce tableau ne confirme pas ce que Esquirol et Baillarger ont avancé concernant la prépondérance de l'influence maternelle pour la transmission de la folie.

D'après l'expérience de Thurnam, l'influence paternelle et l'influence maternelle se balancent à peu près. Pour Brigham, la dernière l'emporte; mais, d'après moi, c'est la première. Toutefois, il est bon de noter que le nombre des individus du sexe masculin traités dans l'établissement de Crichton est beaucoup plus considérable que le nombre de ceux de l'autre sexe, condition tout opposée dans les résultats de Thurnam; tandis qu'en ce qui concerne Brigham, les sexes sont à peu près en égale quantité. Pour obtenir des moyens de comparaison, j'ai ajouté, aux tableaux précédents, les proportions pour cent des cas influencés, ou par le père ou par la mère, sur la totalité des faits observés par diverses autorités. Il en résulte que, d'après l'expérience du docteur Brigham, l'influence de la mère était plus forte que celle du père de 1 pour 100; que, pour Thurnam, il y avait à peu près égalité, et que, pour moi, l'influence paternelle l'emportait de 2 pour 100 sur l'influence maternelle.

Une autre question importante se place également ici : l'alié-

nation mentale de la mère est-elle plus dangereuse pour les personnes du sexe féminin que pour celles du sexe masculin ? Thurnam et Baillarger répondent affirmativement ; et, de plus, celui-ci observe que la folie du père est un peu plus dangereuse pour les garçons que celle de la mère, tandis que la folie de la mère est deux fois plus dangereuse pour les filles. A cet égard, je produis le tableau suivant, démontrant les influences paternelle et maternelle sur les hommes et les femmes observés.

SIXIÈME TABLEAU.							
THURNAM.				BRIGHAM.			
Influence paternelle.		Influence maternelle.		Influence paternelle.		Influence maternelle.	
H.	F.	H.	F.	H.	F.	H.	F.
19	20	17	23	42	37	35	56
Proportion p. 100.				Proportion p. 100.			
8,5	8,1	7,6	9,3	7,07	6,3	5,9	9,5
ÉTABLISSEMENT DE CRICHTON.							
Influence paternelle.				Influence maternelle.			
H.	F.	H.	F.	H.	F.	H.	F.
49	33	37	31	37	31	37	31
Proportion p. 100.				Proportion p. 100.			
9,4	8,7	7,1	8,1	7,1	8,1	7,1	8,1

D'après ces données, il résulte que l'influence paternelle agit plus activement sur les hommes que sur les femmes, et que l'influence maternelle est plus sensible sur celles-ci que sur ceux-là.

Le docteur Burrows considère qu'un enfant ressemblant physiquement à celui de ses parents qui est aliéné, sera probablement plus exposé aux effets de l'affection que l'enfant qui ressemble au parent sain d'esprit. Mais, d'un autre côté, nous voyons Moreau affirmant qu'il y a une loi par laquelle la série d'organes, qui tiennent sous leur dépendance l'organisation psycho-cérébrale et celle qui donne la ressemblance, ou l'analogie de la physionomie, sont transmises séparément des parents à leurs descendants. De sorte que chaque fois qu'un individu a présenté une analogie de physionomie, plus ou moins frappante,

avec l'un de ses parents, il devait à l'autre son organisation cérébrale, ainsi que l'a démontré la présence du mal héréditaire.

#### IV. — *Influence du sexe pour la réceptivité de la folie.*

Ce tableau donne le nombre des personnes de l'un et de l'autre sexe qui étaient affectées d'aliénation mentale héréditaire, et la proportion pour 100 de chaque sexe dans la totalité des observations.

SEPTIÈME TABLEAU.

	Nombre.	Proportion p. 100.	Nombre.	Proportion p. 100.
	H.	H.	F.	F.
Hood . . . . .	124	8,58	250	10,62
Guislain . . . . .	7	4,75	12	7,472
Thurnam . . . . .	65	32,82	77	35,48
Marcé (Manie puerpérale).	»	»	24	42,85
Esquirol . . . . .	»	»	105	13,30
— Manie dans son éta- blissement particulier.	38	32,20	37	24,66
— Salpêtrière . . . . .	»	»	88	21,83
Établissement de Crichton.	253	48,56	194	51,05

Ce tableau n'a pas besoin de commentaires, et démontre, incontestablement, la plus grande aptitude des personnes du sexe féminin, à pâtir de la folie héréditaire. Un des résultats d'Esquirol, il est vrai, est opposé à cette conclusion, mais tous les autres lui donnent une éclatante affirmation.

#### V. — *Fréquence des différentes formes de la folie chez les individus prédisposés héréditairement.*

La forme de la maladie mentale la plus fréquemment transmise des parents à leurs enfants est une des questions qui ont été le plus agitées par les anciens écrivains. Mais de récents observateurs en sont arrivés à cette conclusion, que toutes les variétés de la folie sont transmissibles, et qu'un type différent de ce qu'il était chez les parents, peut apparaître chez l'enfant. Mais la lésion mentale actuelle, telle que manie, mélancolie,



démence, monomanie, imbecillité, idiotie, et même la paralysie générale, ne constituent pas tout ce qui est transmis. Dans ces familles, où nous rencontrons une prédisposition héréditaire aux maladies mentales, nous trouvons également, l'épilepsie, l'hystérie, la chorée, l'apoplexie, la paralysie, l'hypochondrie, des convulsions, une excessive irritabilité nerveuse, des excentricités, une conduite et un caractère irréguliers, des tendances immorales, des jugements faux et erronés, l'obtusion et l'entêtement. A cette énumération, Whitehead et Marcé ajoutent l'oblitération d'une ou de plusieurs facultés sensorielles, telles que l'ouïe ou la vision; et le premier remarque que dans ces circonstances, et par l'effet d'une action substitutive, l'enfant né sourd ou aveugle, de parents aliénés, n'éprouve souvent aucune altération dans ses facultés intellectuelles.

A cette triste nomenclature des maux que la prédisposition héréditaire répand souvent sur ceux qui participent de cet héritage, Moreau ajoute un don plus rare, le génie. Quoiqu'il en soit, il est certain que ceux qui jettent de l'éclat dans le siècle où ils vivent, sont souvent membres de familles travaillées par des affections nerveuses et même par la folie et que, fréquemment même, dans leurs propres personnes, ils décèlent des anomalies nerveuses et de profondes perturbations, qui ne sont pas des accidents, mais probablement des nécessités de leur organisation.

Haslam observe avec raison que la prédisposition héréditaire se voit dans ceux qui, tout en ne présentant pas les caractères tranchés de l'aliénation, montrent néanmoins des dispositions incompatibles avec les divers buts de la vie et le bonheur des liens sociaux.

La tendance héréditaire au suicide est démontrée dans une infinité de circonstances, et des cas nombreux, à l'appui, sont rapportés par les auteurs.

Burton et Crichton insistent sur son importance dans la mélancolie, et Combe dit que la prédisposition héréditaire est une

des sources les plus fécondes de la manie; Moreau, qu'elle est reconnue comme étant le point de départ le plus fréquent de la propension au crime. Toutefois, Morel et Marcé s'accordent à penser qu'en règle générale les formes particulières de la maladie mentale ne sont pas transmises, et que ce n'est que dans de rares circonstances que la même forme exactement se remarque chez les ascendants et les descendants, à l'exception peut-être du suicide. Toutefois, les formes de la folie : la manie, la mélancolie, la monomanie et la paralysie générale semblent s'engendrer réciproquement les unes les autres; et, de même qu'à propos de l'observation d'un même individu nous constatons des formes différentes de désordres intellectuels, de même, dans la famille où existe une prédisposition héréditaire, nous trouvons, semblablement, de pareilles variétés de la maladie chez divers membres de cette famille. Ce fait n'est pas rare dans certaines familles, où l'affection des parents se manifeste chez les enfants sous des aspects variés; l'un est excentrique, un autre maniaque, un autre mélancolique, et ainsi de suite. Beaucoup de documents et d'exemples pourraient être produits pour justifier cette assertion.

Le tableau qui suit donne la proportion des cas héréditaires, selon les différentes formes de l'aliénation, d'après Esquirol et les faits observés dans l'établissement de Crichton.

HUITIÈME TABLEAU.

		ESQUIROL.	
Manie.		Mélancolie.	
24,9 p. 100		48,67 p. 100	
CRICHTON.			
Manie.	Mélancolie.	Monomanie.	Folie morale.
51,0 p. 100	57,7 p. 100	49,0 p. 100	50,0 p. 100
Idiotie et imbécillité.	Dipsomanie.	Paralysie générale.	Démence et stupidité.
36,0 p. 100	63,4 p. 100	47,6 p. 100	39,5 p. 100

La mélancolie, après la dipsomanie, paraît avoir le plus de tendance à se déclarer chez ceux qui y sont héréditairement

prédisposés; le contraire semble avoir lieu pour l'idiotie, l'imbécillité, la démence et la stupidité. Il ne m'a pas encore été possible de dresser un tableau indiquant la forme de l'aliénation mentale de l'ascendant et ayant en regard celle qui s'est produite chez son enfant. Les matériaux et les éléments indispensables à cet objet sont nécessairement très-peu nombreux, et ils sont d'ailleurs difficiles à obtenir.

Moreau considère la prédisposition héréditaire comme complète, lorsque les descendants ont les mêmes désordres intellectuels que leurs ascendants, produits par les mêmes causes et au même moment de la vie; et incomplète, lorsque le désordre intellectuel n'est pas le même que celui des parents, mais semble positivement en dériver.

Les cas de prédisposition héréditaire ont été divisés en quatre classes (Morel, *op. cit.*, p. 258 et suiv.) : 1° Ceux chez lesquels le tempérament nerveux est congénital, ils sont plus aptes que d'autres à contracter la folie; ils délirent avec facilité sous des influences diverses, et les conditions névropathiques que crée l'hérédité font que les causes les plus futiles en apparence peuvent déterminer la folie. 2° Ici l'hérédité se révèle par la manifestation de phénomènes de l'ordre intellectuel, physique et moral qui se rapprochent de l'insanité, se signalant bien plus chez ces individus par le délire des actes que par le délire des paroles. Ils se distinguent par leurs excentricités, par l'incohérence, l'irrégularité, et souvent même par la profonde immoralité de leurs actions; ils sont incapables de diriger leurs facultés vers un but sage et utile; ils peuvent présenter quelques points brillants, mais, malgré cela, ils sont frappés de stérilité intellectuelle et parfois même de stérilité physique. Ce sont des individus à projets chimériques, des utopistes en tous genres, des inventeurs dont les découvertes sont impossibles à appliquer, ou qui poursuivent la vérification de problèmes insolubles. Leurs accès de manie sont de courte durée, se traduisant par des paroxysmes soudains, pendant lesquels ils se livrent à des actes

dangereux. Le tempérament nerveux prédomine chez eux, en général, et la périodicité est on ne peut plus marquée. 3° Ici se rangent les imbéciles et les idiots à petite tête, à basse stature; la prédisposition héréditaire ayant pesé pendant plusieurs générations sur leurs ancêtres. 4° Dans cette classe sont comptés les idiots et les imbéciles, dont les parents n'avaient pas eux-mêmes de teinte héréditaire, mais qui, pour une cause ou pour une autre, ont communiqué ce déplorable héritage à leurs enfants.

En résumé, on peut remarquer que les diverses formes affectées par la folie héréditaire, ont une frappante analogie avec celles qu'offre la maladie tuberculeuse héréditaire. En effet, de même que nous voyons l'imbécillité, l'idiotie, la manie et les autres formes de la folie apparaître à différentes périodes de l'existence; de même, l'hydrocéphale, le carreau, le gonflement scrofuleux des ganglions lymphatiques et la plithisie pulmonaire se montrent à des époques diverses du développement. Si, dans le premier cas, nous constatons un type d'aliénation transmis et apparaissant à la génération suivante sous une forme différente; de même, dans l'autre cas, nous avons des formes variées de l'affection tuberculeuse paraissant s'engendrer les unes les autres dans une famille contaminée. Un maniaque peut produire un mélaucolique ou un imbécile, tandis qu'un phthisique peut engendrer un enfant hydrocéphale ou scrofuleux.

VI. — *Age lors de la première attaque dans les cas de folie héréditaire.*

Esquirol remarque que dans les cas héréditaires la maladie se montre souvent à la même époque de la vie que chez les ascendants, et lui, ainsi que plusieurs auteurs, fournit beaucoup d'exemples confirmatifs de ce fait. L'hérédité apparaissant au même moment de la vie, et poursuivant les mêmes phases chez les enfants que cela a lieu chez les parents, est appelée parfaite par Moreau. Il n'est pas probable que le dérangement mental se déclare avant l'entier développement de

l'intelligence; s'il se manifeste avant cette période, ou exactement à ce moment, sans aucune autre cause réellement appréciable de détermination de l'affection, il est vraisemblable que la source en sera trouvée dans une prédisposition héréditaire. Crichton établit, qu'après l'âge de trente ans, souvent même à une période moins avancée de la vie, les individus prédisposés héréditairement à la mélancolie ont d'abord des sensations d'une anxiété indéfinissable, des malaises internes, dont ils ne peuvent donner une description exacte, se terminant par une attaque de manie. Dans son second et remarquable mémoire sur la tendance héréditaire (*Journal of mental science*), le docteur Maudsley observe que la manie héréditaire a de la tendance à se déclarer vers l'âge de la puberté, et que la mélancolie et l'hypochondrie, ayant la même origine, s'établissent vers le déclin de la vie.

On peut donc conclure de ces données qu'aucun âge n'est à l'abri de la maladie mentale héréditaire; et, si des cas de manie ont été observés, même au moment de la naissance, à l'âge de la puberté, dans la virilité et au déclin de la vie, de même la vieillesse peut amener avec elle des circonstances nécessaires à l'évolution d'une maladie qui aura sommeillé pendant la presque totalité de l'existence.

Dans le tableau qui suit est indiqué l'âge où la folie a paru pour la première fois chez les individus prédisposés; en regard on a placé, pour servir de terme de comparaison, un tableau du docteur Thurnam, montrant l'âge, à la première attaque de l'aliénation, dans tous les cas généralement.

NEUVIÈME TABLEAU.

	ÉTABLISSEMENT DE CRICHTON.		THURNAM.
	Cas héréditaires.		Cas en général.
	Nombre des cas.	Pour 100.	Pour 100.
Entre 0 et 10 ans.	9	2,30	0,96
10 et 20 ans.	62	15,85	12,77
20 et 30 ans.	128	32,82	22,53
30 et 40 ans.	87	22,31	20,0

	ÉTABLISSEMENT DE CRICHTON.		THURNAM.
	Cas héréditaires.		Cas en général.
	Nombre des cas.	Pour 100.	Pour 100.
Entre 40 et 50 ans.	73	18,71	15,9
50 et 60 ans.	20	5,13	10,6
60 et 70 ans.	8	2,05	6,03
70 et 80 ans.	3	0,77	0,97
80 et 90 ans.	"	"	0,24

Il ressort de ce tableau que les personnes prédisposées sont exposées à sentir plus tôt les effets de la maladie que les autres individus; qu'ils les ressentent davantage à l'époque de la puberté et de l'âge mûr, et qu'ils y sont beaucoup moins exposés lorsque la vieillesse arrive.

#### VII. — *Nombre des attaques dans les cas héréditaires.*

L'influence de la prédisposition héréditaire sur le nombre des attaques dans la folie se saisit d'un seul coup d'œil par les résumés suivants :

##### DIXIÈME TABLEAU.

	ÉTABLISSEMENT DE CRICHTON.			
	Cas héréditaires.		Cas non héréditaires.	
	Nombre des cas.	Pour 100.	Nombre des cas.	Pour 100.
Première attaque . . .	284	64,69	192	80,0
Plus d'une attaque . .	155	35,33	48	20,0

##### ONZIÈME TABLEAU.

	THURNAM.		HOOD.	
	Cas en général.		Cas en général.	
	Nombre des cas.	Pour 100.	Nombre des cas.	Pour 100.
Première attaque . . .	324	78,07	635	67,62
Plus d'une attaque . .	99	21,92	304	32,37

Les cas héréditaires sont donc beaucoup plus exposés que les cas ordinaires aux rechutes. Ce point de leur histoire peut encore être rendu beaucoup plus saillant : le nombre d'individus réadmis durant les vingt dernières années, à l'asile de Crichton, est de 78, et, parmi eux, il ne s'en trouve pas moins de 51 qui appartiennent à la catégorie des héréditaires.

DOUZIÈME TABLEAU.

Affection mentale héréditaire.			Affection héréditaire non mentale.			Pas d'affection héréditaire.			Pas de renseignements sur l'hérédité.		
H.	F.	T.	H.	F.	T.	H.	F.	T.	H.	F.	T.
32	19	51	2	3	5	8	6	14	7	1	8

Quelques-uns de ces malades en sont depuis leur deuxième à leur dixième admission. Cette tendance de l'hérédité à produire des rechutes est une de ses manifestations les plus caractéristiques, et requiert notre plus sérieuse attention dans la prophylaxie, le pronostic et le traitement du type dont il est question. Quand un malade a été dirigé un grand nombre de fois sur un asile, on peut conclure, presque à coup sûr, qu'il est atteint de folie héréditaire. Des exemples semblables ne sont pas rares et méritent tous nos efforts pour prévenir le retour de la maladie, surtout chez les personnes de la classe moyenne et des classes plus élevées.

#### VIII. — *État civil des personnes atteintes de folie héréditaire.*

La condition civile de ces individus est mise en parallèle, dans le tableau suivant, avec les résultats obtenus par d'autres observateurs dans les cas ordinaires d'aliénation.

TREIZIÈME TABLEAU.

## ÉTABLISSEMENT DE CRICHTON.

	Cas héréditaires.		Cas non héréditaires.	
	Nombre de cas.	Pour 100.	Nombre de cas.	Pour 100.
Mariés.....	133	29,75	69	28,4
Célibataires..	297	66,44	156	64,2
Veufs.....	15	3,35	18	7,4

## THURNAM.

## HOOD.

	Cas en général.		Cas en général.	
	Nombre de cas.	Pour 100.	Nombre de cas.	Pour 100.
Mariés.....	117	24,9	1822	49,6
Célibataires..	308	65,6	1612	43,9
Veufs.....	44	9,3	234	6,3

En résumé, on voit qu'à l'époque de l'attaque il y a un moindre nombre de cas héréditaires qui sont ou qui ont été mariés, et il est digne de remarque de constater combien la moyenne est faible parmi les veufs; résultat probable de l'apparition de la maladie à une époque moins avancée de la vie, ainsi que cela ressort des données antérieures consignées dans ce mémoire.

IX. — *Proportion des guérisons et des décès dans les cas héréditaires et ceux qui ne le sont pas.*

La moyenne pour cent des guérisons est plus élevée parmi les cas héréditaires que parmi ceux qui ne le sont pas; tandis que la proportion des décès est plus considérable pour les premiers que pour les derniers. Le premier résultat tient en partie au nombre des réadmissions des malades de la première catégorie.

QUATORZIÈME TABLEAU.

ÉTABLISSEMENT DE CRICHTON.

	Cas héréditaires.		Cas non héréditaires.	
	Nombre des cas.	Pour 100.	Nombre des cas.	Pour 100.
Guéris . . .	163	39,6	79	32,2
Décédés . . .	92	20,6	56	22,8

Hood.

	Cas héréditaires.	Cas non héréditaires.
	Pour 100.	Pour 100.
Guéris . . . . .	60,3	46,1
Décédés . . .	4,98	5,26

On voudra bien observer que ces chiffres, empruntés à la statistique du docteur Hood, concordent d'une manière frappante avec ceux de l'établissement de Crichton. La moyenne très-élevée des guérisons dans les cas héréditaires est remarquable et indique la curabilité de cette forme d'affection mentale dans les premières attaques.

X. — *Durée de l'existence dans la folie héréditaire.*

Je pense que la durée de l'existence est moindre chez les



individus de cette classe que parmi les aliénés en général. Cijoint un tableau indiquant, par périodes décennales, le nombre des décès parmi les aliénés héréditaires dans l'établissement de Crichton ; en regard sont placés les résultats de Thurnam pour les cas ordinaires.

QUINZIÈME TABLEAU.

	CRICHTON.		THURNAM.	
	Cas en général.		Cas héréditaires.	
	Nombre des décès.	Pour 100.	Nombre des décès.	Pour 100.
An-dessous de 10 ans.	1	1,13	»	»
De 10 à 20 ans.	1	1,13	»	»
De 20 à 30 ans.	7	7,95	13	9,35
De 30 à 40 ans.	23	26,13	17	12,23
De 40 à 50 ans.	26	29,53	21	15,10
De 50 à 60 ans.	17	19,31	27	19,42
De 60 à 70 ans.	8	9,08	27	19,42
De 70 à 80 ans.	5	5,68	19	13,66
De 80 à 90 ans.	»	»	14	10,07
De 90 à 100 ans.	»	»	1	0,71

Ainsi la majeure partie des cas héréditaires succombe entre trente et soixante ans, tandis que la masse des aliénés, en général, meurt entre quarante et soixante-dix ans.

Ici se termine le mémoire fort intéressant du docteur Hugh Grainger Steward, et il serait à souhaiter que ses consciencieuses recherches servissent de point de départ à des investigations analogues dans d'autres établissements. Les enquêtes sont du reste beaucoup plus faciles que du temps d'Esquirol pour les malades placés dans les asiles publics, et les questionnaires envoyés par l'autorité préfectorale des départements au maire et au médecin de la commune de chaque aliéné dont l'admission est accordée, rendent aujourd'hui ce travail plus facile.

A cet égard, voici ce que je constatais pour l'asile de Quatre-Mares, dans mon rapport médical concernant l'année 1863 :

« J'ai recherché comme à l'ordinaire, avec le plus grand soin, les prédispositions héréditaires. Il se trouve seulement

25 malades (parmi les 180 qui ont été reçus), sur lesquels je n'ai pu me procurer de données, à ce point de vue. Pour 155, au contraire, mes efforts ont été suivis de succès; 53 fois, c'est-à-dire dans le tiers des cas au moins, l'hérédité a été constatée. Elle l'a été 49 fois directement : un aïeul, le père ou la mère, les frères ou les sœurs, les oncles ou les tantes ayant été ou aliénés ou épileptiques ou idiots. Quatre fois l'aliénation a été notée dans la ligne collatérale, autrement dit chez des cousins germains ou des cousins issus de germains.

» Parmi les malades, pour lesquels aucun antécédent héréditaire n'a été recueilli, j'en connais quatre, dont un ou plusieurs enfants sont devenus aliénés.

» Je ne prétends pas que les chiffres précédents soient l'expression exacte de la vérité, car, assez fréquemment, nous déconvenons la dissimulation, ou tout au moins les réticences des parents sur ce chapitre délicat; toutefois, ces résultats sont tels que l'on doit s'apercevoir combien mes enquêtes ont été sérieuses et suivies avec persévérance, pendant l'année qui vient de s'écouler. »

---

---

# Médecine légale.

---

## RAPPORT MÉDICO-LÉGAL SUR LE NOMMÉ JOSEPH-EUGÈNE MATHIEU ACCUSÉ D'AVOIR TUÉ SA FEMME Par M. le Docteur PONTIER, Directeur médecin de l'asile d'aliénés d'Aix.

---

Nous, soussignés, Goyrand, chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Aix, membre associé de l'Académie de médecine de Paris, et Pontier, directeur-médecin de l'asile d'aliénés d'Aix, demeurant et domiciliés à Aix, requis par ordonnance de M. Girard, conseiller à la cour impériale d'Aix, commis pour procéder à un supplément d'information par arrêt de la cour, en date du 26 novembre dernier, à l'occasion de la procédure criminelle intentée contre le sieur Mathieu (Joseph-Eugène), inculpé d'avoir, volontairement et avec préméditation, donné la mort à Marie-Célestine Bonnefoy, son épouse, « de procéder à tous les examens, vérifications et observations qui nous paraîtront nécessaires pour constater si le prévenu jouit de la plénitude de ses facultés intellectuelles, et spécialement pour apprécier si, à la date du 7 novembre dernier, jour de la perpétration du crime, le prévenu se trouvait en état de démence ; » avons prêté entre les mains de ce magistrat le serment de donner notre avis en notre honneur et conscience.

L'autorité judiciaire nous pose deux questions d'une haute importance,

« Mathieu est-il actuellement aliéné ?

« L'était-il le 7 novembre 1863, au moment de l'accomplissement du crime ? »

Pour leur donner une solution raisonnée, il nous a fallu : 1° connaître les diverses circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi le crime. Nous les avons notées avec soin, à mesure qu'elles nous étaient révélées par la lecture des diverses pièces contenues dans le volumineux dossier qui a été mis à notre disposition ; 2° soumettre le prévenu dans la prison d'Aix, où il est détenu, à un examen sérieux soutenu pendant assez de temps pour pouvoir apprécier l'influence des causes pathogéniques sur ses instincts, et sur ses facultés intellectuelles et affectives, étudier celles-ci attentivement, en noter les modifications en mettant à profit les observations des personnes chargées de sa surveillance, et arriver ainsi à constater non-seulement son état psychique actuel, mais encore celui qu'il présentait antérieurement, par des déductions tirées, soit des faits qui se sont succédé dans les diverses phases de son existence, soit de ceux consignés dans les dépositions des témoins, soit enfin de nos propres observations.

Pour présenter avec ordre le résultat des diverses investigations auxquelles nous nous sommes livrés, et la conséquence que nous croyons pouvoir en tirer, nous diviserons notre rapport en quatre parties, savoir :

- 1° Renseignements fournis par le dossier ;
- 2° Examen direct du prévenu ;
- 3° Discussion médico-légale ;
- 4° Conclusions.

*Renseignements fournis par le dossier.*

Le fait imputé au prévenu est parfaitement établi dans le procès-verbal du maréchal des logis de la gendarmerie de Banon (Basses-Alpes), en date du 8 novembre dernier, qui constate que le nommé Mathieu (Eugène), âgé de trente et un ans, cultivateur, né et domicilié au château de Boulinette, commune de

Valsainte, s'est présenté à lui, accompagné de M. Jaubert, médecin à Banou, le 7 novembre, vers les dix heures quarante minutes du matin, et qu'il lui a fait la déclaration suivante : « Ce matin, me trouvant à la chasse dans le bois de madame veuve du Vallon, situé dans le terroir de Valsainte, au quartier du Colomb, j'ai trouvé ma femme en flagrant délit d'adultère avec un inconnu, et l'ayant tuée au moyen d'un coup de fusil, je viens me rendre à la justice, et je vous remets en même temps mon fusil, un pistolet, deux plombiers et une poudrière. » A deux heures du soir du même jour, la gendarmerie, précédée du prévenu, arrive sur les lieux où gisait, tournée sur le dos, le cadavre de la nommée Bonnefoy (Célestine), âgée de vingt-neuf ans, épouse de Mathieu. Le rapport du médecin Jaubert établit que le dos de la victime était criblé de plomb, et qu'une plaie plus importante faite par un projectile plus gros existait : une chevrotine avait traversé d'arrière en avant le tronc, et était sortie au-dessous du tétou droit. L'examen des organes génitaux n'a révélé l'existence d'aucune trace de coït récent.

Mathieu, interrogé par les gendarmes sur les causes de son acte en présence de la victime, dit qu'il n'a pu reconnaître l'individu qu'il a trouvé avec sa femme ; qu'il lui a paru jeune, étranger à la localité, vêtu d'une veste grise et portant un chapeau de feutre gris. Il l'a vu couché sur sa femme. « Dès qu'ils m'ont aperçu, dit-il, ils se sont séparés ; l'individu a gravi le bois, et ma femme est descendue vers un sentier ; l'ayant poursuivie, je lui ai lâché, à environ neuf mètres de distance, mon coup de fusil. Je l'ai vue tomber, et j'ai entendu pousser quelques cris ; je ne me suis pas approché ; je me suis dirigé du côté du levant ; j'ai rechargé plus loin mon fusil à balle, dans la crainte d'être poursuivi par le complice de ma femme, puis je me suis rendu à Banou pour vous prévenir. » Sur des questions qui lui ont été posées au sujet de sa femme, Mathieu a répondu qu'elle avait des relations illicites avec d'autres hommes, sans pouvoir cependant en citer un seul. Il ajouta que s'il l'avait tuée, il n'en

avait aucun repentir, attendu qu'il savait qu'un individu de Bonneux ayant, comme lui, surpris sa femme en flagrant délit d'adultère, il l'avait tuée, et qu'il avait été acquitté aux assises devant lesquelles il avait comparu.

Trente et un témoins ont été entendus. La déposition de la mère de l'accusé est une des plus importantes, parce qu'elle embrasse toutes les périodes de l'existence de son fils. « A l'âge de sept ans, dit-elle, mon fils ressentit une grande frayeur dont je ne pus m'expliquer la cause; depuis lors, j'avais remarqué certains phénomènes qui me donnaient des craintes pour l'avenir; ils devinrent peu à peu évidents pour beaucoup de personnes, et mon fils fut surnommé *le folâtre*. A l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, il fut pris d'éblouissements fréquents, qui nécessitaient l'emploi de la saignée. Il en était soulagé pendant trois semaines ou un mois, mais après un état indescriptible s'emparait de lui, et il chantait au lit comme un insensé. Enfin, de véritables accès de folie se sont montrés en 1864 à l'époque de l'éducation de vers à soie. Deux ans se sont écoulés depuis, pendant lesquels mon fils n'a cessé de faire des extravagances; ce n'est qu'au mois de juin dernier que j'ai remarqué de l'amélioration dans sa situation mentale. »

Cette déposition renferme des assertions confirmées par un grand nombre de témoins. L'excentricité et la bizarrerie de Mathieu pendant sa jeunesse sont attestées par M. le curé de Carniol, par les nommés Mathieu Roux, Debout, marins, et surtout par Gaillaume (Martial) qui dit qu'elles étaient tellement évidentes à Boulinette, qu'il y était appelé le fou de Boulinette.

L'invasion d'un état de folie bien caractérisé à l'époque du mois d'avril ou mai 1864, l'est également par M. Lamotte, médecin à Simiane, appelé à donner ses soins à Mathieu; par les témoins Borel (Pierre), Sube (Ferréol), Gaillaume et Mathieu (Martial), qui se sont prêtés à le soigner pendant sa maladie, et qui ont été forcés d'employer dans les moments de paroxysme divers moyens de contention. Les actes insensés auxquels

Mathieu se livrait, les propos incohérents qu'il laissait échapper, les visions fantastiques et les hallucinations dont il était le jouet, sont, en outre, attestés dans diverses dépositions.

L'état que Mathieu a présenté pendant les deux années qui se sont écoulées depuis cette période de surexcitation, et qui, d'après sa mère, se serait toujours fait remarquer par quelques extravagances, est rapporté comme tel par plusieurs témoins. Gaillanne (Martial) déclare qu'après les accès de folie furieuse qui se manifestèrent en avril 1861, Mathieu fut plus calme, mais qu'il donnait encore des signes de folie, se traduisant par des hallucinations et des visions chimériques. Sube (Ferréol) et Aubert (Jean) disent que par moments Mathieu paraissait tout à fait guéri, et que, dans d'autres, il ne disait que des choses extravagantes. Sube (Ferréol) ajoute quelques jours avant l'événement il avait remarqué plus de surexcitation.

Enfin, Mathieu Gaillanne, frère utérin de Mathieu, atteste que depuis le début de sa maladie jusqu'au moment du crime, son frère éprouvait des craintes chimériques qui le portaient à s'armer et à barricader la nuit la porte de sa chambre.

A l'appui de ces divers témoignages, nous trouvons, en outre, au dossier un certificat signé par six habitants de Val-sainte, qui attestent que, depuis le 24 avril 1861, Mathieu a présenté à leur observation des alternatives de maladie et de lucidité, et que, depuis son retour de Paris, tout le voisinage avait reconnu que sa maladie allait en augmentant.

Enfin, un second rapport de la gendarmerie affirme que le nommé Luc, auquel Mathieu avait loué ses bras, du 17 septembre au 18 octobre 1863, a été satisfait de son travail et de son raisonnement, mais qu'il avait remarqué dans ses manières *quelque chose qui n'était pas naturel*.

La perte du procès que Mathieu poursuivait contre M. du Vallou et la jalousie qu'il avait de sa femme, dont la conduite est démontrée irréprochable par tous les témoignages, sont considérées par la mère de Mathieu et par la plupart des té-

moins comme causes déterminantes du développement de sa maladie mentale.

Il résulte aussi de plusieurs dépositions qu'aucun cas de folie n'a été constaté dans la famille du prévenu.

### *Examen direct du prévenu.*

Le nommé Joseph-Engène Mathieu est âgé de trente et un ans ; il est né au hameau de Boulinette, commune de Valsainte, (Basses-Alpes), il est d'une taille ordinaire, d'une bonne constitution, et ne présente aucune anomalie d'organisation qui puisse faire présumer un arrêt de développement de ses facultés intellectuelles. Sa physionomie n'a rien de désagréable ; elle exprime plutôt la gaieté que la tristesse ; sa tenue est décente ; rien n'y fait soupçonner un état de folie. A part une bronchite dont il se plaint depuis quelque temps, Mathieu n'est atteint d'aucune maladie organique. Sa santé est excellente. Pendant toutes les entrevues que nous avons eues avec lui, nous avons remarqué une uniformité complète de caractère. Toujours nos visites lui ont fait plaisir ; toujours il nous a témoigné le désir de nous revoir. Aucune perversion des instincts n'a pu être constatée ici par nous, ni par les personnes avec lesquelles il est en contact. Sa conduite n'en révèle aucune. Mathieu n'est ni brutal, ni méchant ; ses manières sont amicales et douces. On y remarque seulement quelque chose d'enfantin, peu en rapport avec son âge et sa position, que le fait suivant, rapporté par un surveillant de la prison, met en parfaite évidence. « Un soir, dit-il, à l'heure du coucher, tandis que ses codétenus quittaient leurs vêtements, Mathieu s'est caché sous son lit, attendant mon passage pour me saisir la jambe ; puis, content de sa prouesse, il éclata de rire. »

Doué d'un caractère expansif, les sentiments que Mathieu laisse entrevoir sont affectueux et bienveillants. Il est sensible à l'intérêt qu'on lui porte et en témoigne de la reconnaissance.



Sa sensibilité morale semble éteinte à l'égard de sa femme et de ses parents, dont il parle peu et avec indifférence; elle ne l'est point en réalité; elle est vive au contraire, mais, chose à noter, excessivement versatile. Il suffit de discourir avec lui pendant quelque temps pour juger de l'instabilité de ses émotions, se traduisant sur sa figure par des ris et des pleurs presque simultanés.

Mathieu sait lire et écrire : c'est là toute son instruction; mais il est intelligent, parfois même spirituel. En dehors de tout ce qui se rapporte à son passé, nous n'avons remarqué dans ses facultés intellectuelles ni faiblesse, ni déviation. Sa mémoire est excellente; les idées lui arrivent facilement; il les associe avec ordre, les compare avec justesse, et en tire des conséquences logiques. Nous n'avons pu découvrir chez lui ni illusions, ni hallucinations des sens.

Mathieu a passé sa jeunesse auprès de ses père et mère, qui vivaient dans une médiocre aisance, du produit d'une propriété qu'ils habitaient. Occupé aux travaux agricoles pendant toute la semaine, il passait assez ordinairement la journée du dimanche à la chasse, qui était pour lui sa récréation de prédilection. A dater de son mariage, il aurait poursuivi un procès intenté en 1818 par son grand-père, contre M. de Ferry du Vallon, possesseur d'une partie des biens de l'abbaye des moines de Cîteaux, vendue pendant la révolution de 1789, et sur laquelle la famille Mathieu croyait avoir des droits.

Possédée aujourd'hui par les dames de Ferry, épouses de MM. de Tournadre et Montléon, c'est contre ceux-ci que l'instance a été soutenue en dernier lieu; débouté par jugement du jugement du tribunal de 1<sup>re</sup> instance de Forcalquier, Mathieu aurait ensuite été condamné par défaut par arrêt de la cour impériale d'Aix sur appel interjeté par lui.

Des détails très-circonstanciés nous ont été donnés sur les diverses phases de ce procès. Mathieu nous a paru l'avoir étudié à fond. Nous nous abstenons de les relater, parce qu'ils ne

renferment aucun élément d'une certaine importance pour l'appréciation que nous avons à faire de ses facultés mentales. Il nous suffit de constater que c'est à dater de son mariage que Mathieu s'en serait fortement préoccupé, et qu'auraient, en outre, commencé toutes les péripéties de son existence. Il nous les a déroulées avec beaucoup d'ordre et de précision, en répondant aux nombreuses questions que nous lui avons faites, ainsi qu'on peut en juger par la relation que nous allons en faire.

« A l'âge de vingt-cinq ans, nous dit-il, j'épousai la nommée Célestine Bonnefoy, appartenant à une famille aisée de la commune des Omergues. Cette alliance ne fut pas de mon goût. Dans les rares entrevues que j'avais eues avec elle, je n'avais éprouvé aucun sentiment sympathique, car j'avais cru reconnaître dans ses yeux quelque chose qui me faisait présager un avenir funeste. Je fis part de mes présomptions à mes parents, qui, loin d'en tenir compte, les combattirent à outrance. Leurs incitations soutenues ébranlèrent mon indifférence craintive, et le mariage fut consommé.

» Les manières affectueuses de Célestine, ses prévenances répétées changèrent peu à peu mes dispositions à son égard, et je finis par m'y attacher beaucoup. Notre euteute était devenue complète. Nous étions heureux sous le toit de mes père et mère, nous cultivions ensemble leur propriété, dont une moitié m'avait été donnée par contrat de mariage. Pendant cinq ou six mois, notre bonheur fut sans nuages, lorsque un aveu de mon épouse vint inopinément le troubler. « Tou père me poursuit, me dit-elle, et me paraît avoir des intentions coupables. » Cette déclaration, qui témoignait de la vertu de Célestine, atténua l'effet pénible qu'elle me produisit. Je crus prudent de n'en rien dire, laissant aux événements le soin d'en éclaircir la sincérité. Un soir, tandis que j'étais couché dans un appartement contigu à celui où j'avais laissé ma femme se chauffer avec mon père, j'entendis un bruit semblable au craquement d'une

chaise. Je me lève brusquement, j'entre dans leur appartement; je vois mon père s'éloigner et ma femme venir à moi. Présomant un rapprochement illicite, j'ai hâte de la visiter. Le doute n'est bientôt plus possible; je vois sur ses organes sexuels la trace irrécusable de son infidélité. Je ne peux contenir mon indignation; elle s'exhale en injures contre ma femme et son complice. Je ne me sens plus la force de rester avec eux; incontinent je veux m'en éloigner, lorsque, attendri par ses supplications et ses promesses, ma mère parvient à modérer ma colère et à me retenir auprès d'elle.

• Le temps, en affaiblissant les passions, fait oublier les injures. Celle dont je venais d'être la victime finit par être pardonnée, et peu à peu je sentis renaître les sentiments affectueux que j'avais eus pour ma femme et mes parents. J'arrivai enfin à être à leur égard comme j'étais auparavant.

• Dès l'âge de dix-huit ans, j'ai été sujet à des étourdissements qui me troublaient la tête, et qui, malgré l'emploi des saignées, revenaient de temps à autre; mais le 24 avril 1861, au retour d'un voyage à Forcalquier à l'occasion de mon procès, je fus pris d'une frayeur terrible, déterminée par l'idée que quelqu'un devait m'assassiner. Incontinent, je barricade toutes les portes; je me couche tout tremblant, mais le sommeil me fuit. Bientôt du bruit se produit au dehors; je saute du lit en criant : *Ils sont à la porte*. Je m'enlève de mon fusil, parais à la fenêtre, et ne vois personne. Mon père se lève, fait des efforts pour me calmer; il me réchauffe et me fait recoucher. Le lendemain à mon lever, je sentis ma tête lourde. Pensant que le saug me tourmentait, je fus à Simiane me faire saigner par M. Lamotte, qui d'abord hésitait, mais qui se décida sur les sollicitations de mon père. Je n'en fus point soulagé, et je revins à la maison dans le même état. Je voulus néanmoins me livrer à quelques travaux des champs, on s'y oppose et on me suivait partout où j'allais. Sept ou huit jours plus tard, une nouvelle saignée fut pratiquée par le même médecin sans plus de succès.

Enfin, M. Jaubert, médecin à Ranon, prescrivit l'emploi des bains et une potion qui me fit momentanément du bien.

Tous ces moyens furent cependant impuissants à apaiser les battements douloureux que je sentais dans la tête. On persistait toujours à m'empêcher de travailler, et un jour même, pour avoir lancé un coup de pied à ma femme, qui m'avait donné plusieurs soufflets parce que j'avais bu un peu de vin, des voisins arrivèrent, me lièrent les bras et me fixèrent sur mon lit. Ne comprenant rien à toutes ces tortures, je résolus de m'y soustraire en mettant fin à une existence désormais insupportable.

« Débarrassé de mes entraves, je vais à la campagne qu'habitait mon cousin, et je me pends à un arbre au moyen d'une ficelle, qui casse; je veux m'étrangler en serrant ma cravate autour du cou, mon cousin me l'enlève. Mon but ne pouvant être atteint, je m'éloigne et me pends de nouveau avec mes bretelles, que j'avais liées ensemble; à deux reprises, elles cassent; mais la dernière fois, la constriction du cou ayant été plus forte, je tombai tout engourdi dans les broussailles, et presque sans connaissance. Revenu à moi-même, je cessai mes tentatives de suicide et je m'en retournai au logis. Les ecchymoses que je portais au cou et au visage ne purent laisser à mes parents le moindre doute sur les actes auxquels je venais de me livrer. Ils m'attachèrent de nouveau et me gardèrent à vue. Je parvins encore à briser mes liens, et je me rends auprès du colonel Fontnouvelle, à sa campagne. Je croyais trouver chez lui secours et protection; déception complète. J'ai beau le supplier d'user de son influence pour qu'on me laisse en repos, le colonel me fait lier les mains et ramener dans mes foyers. Là, nouvelles vexations, surveillance plus active. Enfin, on se décide de me conduire à Valauri chez mon beau-frère. C'était le 12 ou 13 juin 1861; j'y fus en compagnie de mon beau-frère et de ma femme, qui étaient montés sur un mulet. Je marchai d'abord avec eux. Je pris ensuite

une certaine avance. Arrivé au quartier des Brouissonades, j'aperçus de distance en distance des gens qui me regardaient; d'eux d'entre eux m'appelèrent en tenant leur chapeau en l'air. Ce signe me donna des craintes, et aussitôt je sentis une constriction très-forte dans ma jambe gauche, un trouble inexprimable s'empara de moi, ma vue s'obscurcit, et je tombai à demi mort. Instantanément je me relève, et je poursuis ma route. Mais bientôt mes cheveux se hérissent à tel point qu'il me fut impossible de mettre mon chapeau sur la tête. Arrivé au Revesc-du Bion, à une heure de distance de Valauri, deux enfants jouaient aux boules; ils me dirent de leur renvoyer leurs boules égarées: je ne sus si je devais le faire. Je m'en abstins et poursuivis ma route; mais mes jambes devinrent pesantes, il me semblait qu'elles traînaient toutes les pierres du chemin que je voyais rouler devant moi en produisant du feu; tout à coup j'éprouve une souffrance indicible, l'horizon me paraît enflammé, et un éclair me frappe l'œil gauche. Je me crus perdu et ne pus plus avancer. Mon beau-frère et ma femme me regagnèrent; ils me menèrent avec eux, et nous arrivâmes à Valauri. J'étais brisé, anéanti. Je me reposai pendant quelques jours, puis mes forces revinrent, et je pus m'occuper avec mon beau-frère aux travaux des champs.

» Au bout de quinze jours, je retournai avec ma femme à la maison paternelle. Je demandai à mon père de faire deux ménages; ma proposition fut acceptée, et nous vécûmes ainsi assez paisiblement sous le même toit. L'embarras de ma tête et la douleur que j'y éprouvais avaient diminué, et je pouvais vaquer à mes travaux agricoles. Sans motifs légitimes, ma femme, sur un signe de tête qu'elle me faisait, ou sur des signes qui lui étaient faits par des personnes qui, par hasard, venaient à la maison, faisaient des absences plus ou moins prolongées. Où allait-elle? Je l'ignorais. Mais le souvenir de ses rapports illicites avec mon père, et sans doute avec bien d'autres hommes, car j'en ai vu s'introduire même dans ma chambre pendant que

j'étais couché avec elle, ne pouvait me laisser aucun doute sur sa conduite criminelle, connue, du reste, par bien des personnes qui la regardaient comme une femme publique.

« Pour sortir d'une position aussi pénible, je me décidai à faire au procureur impérial de Forcalquier une demande en séparation de biens et de corps. Elle fut repoussée. Mais, plus tard, sur les instances de ma femme, qui craignait que je ne dilapidasse les biens qui répondaient de sa dot, un jugement de séparation de biens fut rendu par le tribunal de Forcalquier, et la séparation fut réalisée par acte passé devant M<sup>e</sup> Estève, notaire à Simiane; acte que je signai au mois de juin 1863.

« Ce fut aussi à cette époque que j'eus l'idée d'aller à Paris, au sujet de mon procès. Depuis le jour de ma grande frayeur, je ne m'étais plus senti capable de m'en occuper; mais ma santé s'étant améliorée, sachant que mon procès était perdu en première instance et incertain sur le résultat de mon appel, je crus pouvoir obtenir justice du chef de l'État. Muni de quelques réponses à des lettres que je lui avais adressées et d'un simple certificat du maire de ma commune, je pris le chemin de fer et j'arrivai à Montélimart. Le commissaire de police de la gare ne trouva pas mes papiers en règle et me conseilla de m'en retourner. Je répondis que j'obéirais à la loi. Un agent du chemin de fer ayant eu l'air de lui dire que j'avais *quelque chose*, que j'étais fou, M. le commissaire répliqua : « On peut dire tant qu'on voudra que vous avez quelque chose, mais je reconnais qu'à présent vous parlez parfaitement bien. »

« Une circonstance singulière laissera dans ma mémoire un souvenir ineffaçable de ce voyage. Je fus à pied de chez moi à Mormoiron près de Marsan. Là, tout à coup, mes orteils s'écorchèrent : de l'eau et du sang s'en écoulèrent; j'eus beaucoup de peine à arriver à Carpentras, où je pris le chemin de fer pour Montélimart. Au retour de ce dernier pays, je souffrais beaucoup de mes pieds jusqu'à Mormoiron, où mon mal dis-

parut aussi subitement qu'il y était arrivé. Je crois qu'il m'a été donné par *certaines moyens occultes*, car je ne puis comprendre autrement son arrivée et sa disparition si instantanées dès que j'ai été dans le même lieu.

« Quinze jours ou trois semaines après, je me munis d'un passe-port, mais, n'ayant pas d'argent, mon projet était d'aller de nouveau à Paris en mendiant. Je fus arrêté à Carpentras et menacé d'être enfermé dans un établissement de mendicité si j'allais plus loin, et je m'en retournai.

« Peu après (je ne puis rappeler l'époque précise), ayant ramassé quelque argent, je pars pour la troisième fois. Je me rends à Avignon, je monte sur le bateau à vapeur, et je vais ainsi en remontant le Rhône jusqu'à Charrières, un peu au-dessous de Lyon. Arrivé à cet endroit, un voyageur que je ne connaissais pas me dit des choses énigmatiques : « Je connais » votre affaire ; on vous renvoie d'un mois à l'autre, et vous » êtes toujours au même point... Vous avez à craindre... N'allez » pas à Genève... Faites-vous couper la barbe pour qu'on ne vous » reconnaisse pas... » Ces paroles entortillées me donnèrent peur et je rebroussai chemin. Arrivé chez moi, je cherchai à louer mes bras, mais personne ne voulait de mes services ; enfin, le nommé Luc, mon voisin, les accepta, et je travaillai chez lui depuis le 17 septembre jusqu'au 18 octobre suivant de l'année 1863.

« A cette époque, des arrangements pris avec mon beau-frère, par suite de ma séparation de biens d'avec ma femme, me procurèrent une somme assez forte pour réaliser définitivement mon voyage à Paris. C'était à la fin d'octobre dernier. Je prends le chemin de fer à Avignon ; je vais à Lyon, et de là à Paris. Je me rends immédiatement aux Tuileries. Je demande à parler à l'Empereur. Son secrétaire me dit qu'il était à Saint-Cloud ; que si je voulais attendre quelques jours, je pourrais avoir une audience. Je répondis que mes moyens ne me permettaient pas d'attendre et je sortis. Je cours au Ministère de la justice. A la

faveur d'une lettre que je fis faire à un écrivain public, je fus introduit auprès des secrétaires particuliers du ministre, auxquels je laissai diverses pièces relatives à mon procès, ne pouvant attendre le jour où j'aurais pu avoir une entrevue avec son Excellence. Je ne restai que vingt-quatre heures à Paris. Je me hâtai de prendre le chemin de fer; j'arrivai à Avignon, et fus coucher à Cavaillon. Le lendemain, je monte dans la voiture allant à Apt, et dans laquelle se trouvait le curé de Cabrière et un certain marchand de sucre, qui se disait parent d'un cardinal. Près de Notre-Dame des Lumières, le monsieur m'adresse la parole, dit me connaître, et m'apprend que mes parents avaient eu un héritage. Je lui répondis que je n'en savais rien. Je pensai néanmoins que cet héritage pourrait bien n'être autre chose que les deux charrettes à trois colliers chargées d'argent, envoyées par MM. de Tournadre et Montléon au tribunal de Forcalquier, ainsi que les rentiers de madame veuve du Vallon me l'avaient dit, et dont une partie aurait été donnée à ma femme pour le corrompre et à mes parents pour les exciter à me maltraiter, ainsi qu'ils l'avaient fait tant de fois en me garrottant, m'enchaînant, et me privant ainsi de toute espèce de liberté.

« Un peu plus loin, le même marchand aperçoit un pistolet que j'avais pris pour me défendre au besoin, et que je tenais dans une de mes poches. Il y porte la main et s'en empare; comme il avait l'air de ne plus le rendre, je le lui demandai, et il s'y refusa. J'envoie alors la main pour le lui enlever, mais il se relève et se jette sur moi. Je le repousse vigoureusement et m'empare de mon arme. Arrivé à Apt, un gendarme visite mes papiers, trouve mon pistolet et, ne sachant que faire, va consulter le procureur impérial; il revient ensuite, et me dit qu'étant muni d'un passe-port je pouvais porter une arme. Rendu à la liberté, j'achetai à Apt un *béchas* et une paire de souliers que j'emportai chez moi, où j'arrivai à la fin du mois d'octobre dernier. J'y trouvai ma femme et ma mère, qui me



dirent : « Cette fois, tu as été à Paris ? — Oui, répondis-je. —  
» Qu'y as-tu fait ? — J'ai accompli ce que je projetais depuis  
» longtemps. »

» L'époque des semailles étant arrivée, je commençais chez mes parents à ensemençer leurs terres. L'une d'elles, située près du bois dit du Pied-de-la-Chaux, devait être semée le 7 novembre dernier. Ma femme voulant profiter de la proximité de ce bois pour y ramasser préalablement un peu de feuillage, il fut convenu la veille que nous irions le lendemain, et que, pendant qu'elle ramasserait la litière, j'irai faire un tour de classe.

» Le lendemain, en effet, nous déjeunons ensemble ; je partage avec elle un morceau de viande qui restait, puis j'endosse mon fusil. Ma femme prend du blé, et nous partons. Arrivés dans le bois, nous convenons d'un point de ralliement et nous nous séparons. Après avoir battu le bois pendant quelque temps, je me dirige vers l'endroit convenu. J'y cherche ma femme et l'aperçois à terre, couchée avec un homme. Surpris, ils se lèvent et se mettent à courir, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. A cette vue, mon sang bouillonne, je couche en joue mon fusil, et le décharge sur ma femme qui me parut plus rapprochée de moi. Je l'ai vue tomber en avant ; je n'eus pas le courage de m'en approcher ; j'entendis quelques cris, et, craignant d'être attaqué par son amant, je rechargeai mon fusil, tout en me dirigeant vers le poste de gendarmerie de Banon, où j'arrivai dans la même matinée, et où je déclarai l'acte que je venais d'accomplir. Dans une situation pareille, cet acte était inévitable. Je regrette peu de l'avoir accompli ; il m'a délivré des dangers auxquels les complices du libertinage de ma femme m'exposaient sans cesse et au milieu desquels j'aurais fini par succomber. »

Mathieu reconnaît qu'il a été malade, surtout à l'époque du printemps de 1861, mais il repousse la qualification d'aliéné ; il tient pour vrais tous les faits qu'il vient de nous énumérer,

malgré l'invraisemblance des uns et la fausseté évidente des autres. De ce qu'il a eu la conscience du fonctionnement de ses facultés intellectuelles pendant cette période de son existence, il en tire la conséquence qu'il n'a pas été fou ?

*Discussion médico-légale.*

« Mathieu a-t-il été aliéné ? »

La réponse ne saurait être douteuse. Il résulte évidemment des pièces de la procédure que la maladie dont il a été atteint au mois d'avril 1861 a présenté les caractères pathognomoniques de l'aliénation mentale. Les témoignages sont unanimes sur ce point ; ils nous apprennent de plus que les prodromes de cette maladie s'étaient montrés à diverses époques de sa jeunesse ; à l'âge de sept ans d'abord, où Mathieu fut saisi d'une grande frayeur ; puis à dix-sept ou dix-huit ans, où des éblouissements avec douleurs de tête se manifestèrent, nécessitèrent l'emploi de la saignée et revinrent néanmoins à des époques indéterminées. Ces prodromes, d'abord entrevus par sa mère, mieux à même de les observer, devinrent bientôt de notoriété publique, et Mathieu fut surnommé le folâtre, ou le fou de Boulinette, ainsi qu'il résulte de diverses dépositions.

Du reste, à défaut de preuves testimoniales, les interrogatoires que Mathieu a subis devant la justice et les minutieux détails contenus dans la narration qu'il nous a faite de sa maladie, ne laisseraient sur sa nature aucune espèce de doute. A moins de supposer, en effet, chez Mathieu, ce qui serait absurde, des connaissances approfondies en matière d'aliénation mentale et une longue habitude d'observer les aliénés, il est impossible de tracer un tableau plus complet des divers phénomènes morbides présentés par eux dans certaines formes phrénopathiques.

Sans être originairement prédisposé à la folie, puisqu'il est attesté qu'aucun membre de la famille de Mathieu n'en a été atteint, il n'en est pas moins établi par les dépositions que, sous

l'influence de causes organiques inconnues, Mathieu a présenté dès son bas âge des phénomènes cérébraux de nature à faire craindre que, par leur accroissement successif, ils ne finissent par constituer un jour un véritable état d'aliénation mentale. Ces craintes se sont peu à peu réalisées. Déjà, sous la vive surexcitation que les préoccupations de son procès déterminent, Mathieu apparaît au témoin Debout, son avoué à Forcalquier, non plus simplement excentrique et original comme d'habitude, mais avec tous les caractères d'une folie réelle. Au milieu du désordre de ses facultés, il voit poindre une passion dont Mathieu lui dévoile la nature, en lui faisant l'aveu des rapports illicites qu'il croit exister entre sa femme et M. du Vallon. Cette passion, que sa raison altérée ne pourra plus maîtriser, nous la voyons bientôt prendre des proportions plus étendues. Les réponses de Mathieu et les dépositions témoignent, en effet, des soupçons ridicules qu'il conçoit à l'égard de son père, et auxquels ses hallucinations auditives et visuelles donnent bientôt l'apparence de la réalité. Mais c'est surtout le 24 avril 1861, au retour d'un voyage à Forcalquier, alors que la perte de son procès donne le dernier coup à sa raison ébranlée, que Mathieu perd complètement la vraie conscience de ses actes. Dépeindre la multiplicité des phénomènes de sa maladie, arrivant successivement à son apogée, nous paraît superflu. Nous les trouvons minutieusement exposés dans le récit qu'il nous en a fait, et consignés aussi dans divers témoignages. Nous nous contenterons de l'esquisser à grands traits, en disant que la maladie de Mathieu avait pris à cette époque les caractères de la manie, accompagnée d'une très-grande surexcitation et de nombreuses hallucinations de l'ouïe, de la vue et du toucher; qu'au milieu de ce violent naufrage de ses facultés intellectuelles et morales, l'idée principale qui le dominait était celle d'un complot tramé contre lui par ses amis, dont il prenait les soins pour une incessante tyrannie; par les amants de sa femme, auxquels il supposait les intentions les plus dangereuses; et par les adversaires de

son procès, soudoyant à la fois ses parents pour les lui rendre hostiles et sa femme infidèle.

« Mathieu est-il actuellement aliéné ? »

Nous avons déjà relaté l'état dans lequel se trouvait Mathieu pendant qu'il était soumis à notre observation. Nous avons dit que ses instincts étaient bons, que ses sentiments et ses facultés intellectuelles, considérés sur le terrain de l'actualité ne nous avaient offert que des nuances de modalité sans caractères morbides évidents. Si l'examen n'était pas poussé plus loin, nul doute que Mathieu ne pût être regardé comme guéri; mais si on se transporte sur le théâtre des événements passés, et si l'on y considère sa ténacité à tenir pour vraies toutes les conceptions illusoire qui ont surgi dans son cerveau, toutes les perceptions qu'il a ressenties, quelque étranges qu'elles soient, on se demande s'il n'y a pas là quelque chose d'anormal, et si telle est ordinairement la situation de l'aliéné alors que sa raison a complètement repris son empire. Les éléments nécessaires à la solution de ces questions ne peuvent être fournis que par les observations faites sur la marche de l'aliénation mentale. Que nous apprennent-elles? Que les affections mentales se manifestent sous deux formes générales parfaitement tranchées; tantôt les facultés sont affaiblies, suspendues ou anéanties; tantôt elles sont exaltées et déviées de leur fonctionnement normal. Dans le premier cas, les aliénés arrivés à la guérison semblent sortir d'une syncope plus ou moins prolongée; n'ayant eu aucun sentiment des impressions qu'ils ont éprouvées, ils n'en conservent aucun souvenir, d'où naît l'impossibilité de les décrire. Dans le deuxième cas, le plus ordinairement, le souvenir de leur situation ancienne leur reste; ils racontent les illusions dont ils se berçaient, traduisent les fausses perceptions qui les abusaient, mais ils en reconnaissent la fausseté ou l'absurdité, et acceptent sans répulsion la dénomination de folie donnée à leur état passé. C'est là un critérium positif de la guérison des aliénés de cette catégorie. Tant qu'ils ne jugent pas sainement leur situa-

tion antérieure, ils ne sont pas guéris à fortiori, s'ils la méconnaissent complètement, leur maladie peut, à la vérité, s'être amendée. Les phénomènes somatiques peuvent s'être apaisés, les hallucinations avoir disparu ; mais il leur reste évidemment une lésion du jugement qui ne leur permet pas encore de distinguer l'erreur de la vérité, la réalité de l'illusion. Mathieu nous paraît être dans cette situation. Il convient bien qu'il a été malade, mais il se défend d'avoir été fou ; il croit à tout ce qu'il a vu, entendu et senti pendant la période active de sa maladie, ainsi qu'à toutes les idées qui le dominaient. Une rémission s'est sans doute opérée chez lui, mais il ne pourra être considéré comme guéri que lorsque le voile qui lui cache la vérité aura été déchiré. Ne peut-on, au reste, rien trouver dans ce caractère enfantin que nous avons remarqué chez lui qui puisse corroborer l'opinion que nous émettons ? Conçoit-on qu'un homme jouissant de toute l'intégrité de sa raison puisse, comme Mathieu, après avoir commis le plus grand des crimes, se livrer à des plaisanteries puérides ? Et cette insouciance de l'avenir dans laquelle il se trouve sous le poids d'une accusation capitale, la comprend-on en dehors de la supposition d'un cerveau malade ?

« Mathieu était-il aliéné au moment de l'exécution de l'acte qui lui est incriminé ? »

Nous touchons maintenant à la partie la plus difficile de notre discussion, celle de savoir quelle a été la situation mentale de Mathieu, depuis l'époque de l'exacerbation si violente de sa maladie jusqu'au moment de la perpétration du crime qui lui est imputé. Nous nous hâterons d'émettre cette proposition : Que si Mathieu est encore aliéné aujourd'hui qu'il est éloigné de toutes les causes qui devaient entretenir son délire, comme nous croyons l'avoir démontré, il est peu probable qu'il ait jamais cessé de l'être, et nous pensons pouvoir trouver, soit dans les dépositions des témoins, soit dans les déclarations du prévenu lui-même, des éléments de nature à transformer en cer-

titude ce que notre proposition ne présente que comme probable.

Nous ne nous appesantirons pas sur les témoignages qui se rapportent à la période de l'existence de Mathieu que nous étudions ; nous les avons assez longuement exposés dans une autre partie de ce rapport. Nous les résumerons en disant que les témoins qui, par leur position de voisinage ou de parenté, étaient mieux à même d'observer le prévenu, ne l'ont à aucune époque considéré comme entièrement guéri. Ils ont toujours remarqué dans sa conduite, dans ses propos, dans ses manières, même pendant les rémissions qu'ils ont vu s'opérer chez lui, des signes évidents de la persistance de ces idées délirantes, de ses hallucinations, de ses visions et de cette excessive jalousie dont les premières manifestations avaient été entrevues à l'origine de sa maladie. Ils nous apprennent encore, et ceci est important à noter, que peu de jours avant l'événement, Mathieu leur avait paru entrer dans une période surexcitation.

Ces dépositions si affirmatives de la permanence d'un état d'insanité mentale, trouvent une complète confirmation dans une multitude de faits contenus dans l'historique que Mathieu nous a fait de sa vie. Nous passerons sous silence tous ceux qui, quoique impliquant un désordre intellectuel évident, se sont accomplis longtemps avant l'événement, pour ne fixer notre attention que sur ceux qui en ont été peu éloignés et que le prévenu nous a fait connaître en décrivant ses diverses tentatives de voyage à Paris. L'exposition que nous allons faire mettra en pleine évidence qu'à une époque très-rapprochée du jour de la perpétration du crime, à quelques jours seulement de distance, et alors qu'une rémission s'était opérée dans son état mental, Mathieu conservait encore, sous l'apparence d'un retour complet à la raison, le germe de toutes ses aberrations.

Dans sa première tentative de voyage, quatre mois environ avant l'événement, Mathieu nous apprend que sa santé s'était notablement améliorée; il laisse néanmoins entrevoir certains

signes d'aliénation mentale qui n'échappent point à l'observation d'un employé de la gare de Montélimart.

Il nous fait part ensuite de la guérison miraculeuse des plaies que la marche avait déterminées à ses orteils, et il se l'explique par l'action de certaines puissances occultes. C'est ainsi que s'expriment ordinairement les aliénés soumis au délire des persécutions. Ne pouvant rationnellement se rendre compte de faits dont ils n'entrevoient pas la véritable cause ou des sensations insolites qu'ils éprouvent, ils en attribuent la production à des moyens mystérieux tirés de la physique ou du magnétisme.

La deuxième tentative ne nous présentant rien de particulier à noter, nous passerons à la troisième, qui a eu lieu au moins un mois après la première. Elle nous révèle encore la persistance des mêmes idées délirantes. En effet, arrivé à Charrières, un peu au-dessous de Lyon, un voyageur que Mathieu ne connaît pas se met en rapport avec lui et lui parle, dit-il, en termes énigmatiques. C'est là encore une expression très-caractéristique du délire des persécutions qu'emploient fréquemment les aliénés qui en sont atteints ; travestissant ou transformant ce qu'ils entendent dire dans le sens des idées qui les dominent, les discours les plus raisonnables deviennent pour eux des quiproquos incompréhensibles, ou acquièrent un sens qu'ils n'ont pas. Un exemple très-remarquable de cette conformation de la pensée d'autrui nous a été donné par un aliéné, qui se croyait l'objet de la vindicte publique par suite de cette fausse idée qu'il avait tué son père. Arrivé à parfaite guérison, il nous dit qu'il prenait toutes les paroles consolantes que nous nous efforcions de lui donner pour des reproches sanglants du crime qu'il croyait avoir commis. Les cris même intelligibles de certains aliénés, prenant chez lui une signification semblable, lui procuraient des angoisses inexprimables.

Enfin, dans son dernier voyage, très-rapproché du jour où le crime a été commis, puisqu'il a eu lieu à la fin du mois d'octobre dernier, Mathieu nous apparaît encore avec la même ex-

pression phrénopathique, lorsque ayant cru entendre, par une de ces transformations de la pensée d'autrui dont nous venons de rapporter un exemple, un certain marchand de sucre qui l'informait que ses parents avaient eu un héritage, il ajoute que cet héritage pourrait n'être autre chose que les deux charrettes chargées d'argent envoyées par MM. de Tournadre et Moutléon au tribunal de Forcalquier, et dont une partie aurait été donnée à sa femme pour favoriser son libertinage et à ses parents pour le persécuter.

Mais, en dehors de toutes ces considérations, ne peut-on rien remarquer d'anormal dans cette tendance si prononcée de Mathieu à vouloir se rendre à Paris auprès de l'Empereur ? Serait-elle survenue chez un homme sain d'esprit et placé dans les mêmes conditions ? Et dans l'affirmative, n'en aurait-il pas bientôt entrevu l'inanité, en considérant que ni l'Empereur, ni son ministre ne pouvaient changer la marche d'un procès dont les tribunaux étaient investis, et à plus forte raison le juger ? Mais plaçons-nous dans l'ordre de persécutions qui dominaient la raison de Mathieu, et nous comprendrons tout de suite la véritable motif de sa détermination si opiniâtre. Mathieu est complètement convaincu de la validité du procès qu'il soutient ; il le croit imperdable. Débouté en première instance, et n'attendant pas mieux de son appel, il ne peut expliquer sa déception qu'en admettant que ses premiers juges ont été corrompus par les largesses de ses puissants adversaires, et que les seconds le seront à leur tour. Il s'en croit la victime, et, dans cette conviction absurde, il ne peut lui rester d'autre ressource que de se référer à l'Empereur ou à son ministre, dont l'incorruptibilité lui paraît assurer une réparation à l'injustice que la mauvaise foi des avocats lui a faite. La logique ne préside-t-elle pas très-souvent à l'évolution des phénomènes phrénopathiques ?

En résumé, la discussion des trois questions que nous nous sommes posées nous paraît avoir mis hors de doute que Mathieu a été aliéné, qu'il n'a jamais cessé de l'être, qu'il l'était quel-



ques jours avant la perpétration du crime, que dès lors il devait l'être au moment même; et, enfin, qu'il l'est encore actuellement, malgré les apparences du contraire.

Transportons-nous maintenant sur le théâtre du crime, et demandons-nous quelle a pu être chez l'inculpé aliéné la cause immédiate de sa détermination. Serait-ce l'existence réelle d'un flagrant délit d'adultère, ainsi qu'il nous l'affirme? Aurait-il été le jouet d'une hallucination de la vue? Aurait-il cédé enfin à un sentiment de vengeance, qu'il dissimulerait en prétextant un adultère? Il n'y a que ces trois suppositions possibles. Examinons-les.

La première n'est pas admissible, les témoins attestent unanimement que la conduite de la femme était irréprochable, et que, du reste, son état physique et moral n'était pas de nature à attirer les regards d'aucun homme. En admettant d'ailleurs le fait d'un adultère, on ne conçoit guère que le complice de la femme de Mathieu n'eût été aperçu par aucun des témoins qui travaillaient non loin du théâtre du crime, sur lequel leur attention avait été attirée par la détonation d'une arme à feu. Aurait-il pu surtout n'être pas aperçu par le témoin Roux, maire de Carniol, qui chassait dans le bois où l'événement est arrivé, et qui, après avoir entendu la même détonation, a passé quelques instants après à une faible distance du lieu où se trouvait le cadavre de la victime. Nous ajouterons que le docteur Jaubert, arrivé sur les lieux peu de temps après avec les agents de l'autorité judiciaire, n'a constaté aucune trace de coït récent. Ce fait, il est vrai, n'exclurait pas la possibilité d'un adultère, qui n'aurait pu être consommé par l'arrivée inopinée de Mathieu.

La deuxième supposition se rapproche plus de la vérité par la raison que Mathieu affirme une situation en réalité presque impossible, ainsi que nous venons de le voir, mais qu'une imagination malade aurait pu lui représenter.

La maladie mentale de Mathieu se fait surtout remarquer par la facilité avec laquelle ses idées dominantes prennent le carac-

tère d'extériorité qui constitue ce qu'on appelle l'hallucination. C'est surtout dans les organes de la vue et de l'ouïe qu'elles se sont manifestées. Mathieu nous en a décrit un très-grand nombre, plusieurs ont été rapportées par les témoins. L'hallucination n'est qu'une perception objective sans objet extérieur; elle est sans doute en elle-même un phénomène anormal, mais qui n'implique pas nécessairement un état de folie. Elle est toujours la conséquence d'une forte préoccupation de l'esprit; c'est dans celle-ci qu'il faut rechercher les vrais caractères de l'aliénation mentale; s'il en était autrement, il faudrait considérer comme aliénés beaucoup d'hommes historiques qui, dans divers genres, ont été la gloire et l'honneur de l'humanité. Socrate, Pascal, Loyola, Durer et bien d'autres ont eu des hallucinations. Les croira-t-on pour cela aliénés? Certains pourront le croire, nous ne saurions partager leur avis. Les pensées qui les dominaient étaient nobles et grandes, leurs sentiments étaient élevés et leur conviction profonde. Il n'en est pas de même chez les aliénés; leurs conceptions sont absurdes, ridicules, et toujours déraisonnables, comme celles qui subjuguèrent la raison de Mathieu. Les hallucinations qu'elles produisent se manifestent chez eux à des époques indéterminées; elles surgissent inopinément sans que rien, le plus souvent, puisse en faire prévoir l'avènement. Leur influence est irrésistible; elle les pousse aux déterminations les plus insolites et parfois les plus dangereuses. Un de nous n'a-t-il pas manqué d'être la victime d'une hallucination survenue inopinément chez un aliéné qui, jusque-là, avait été considéré comme le plus inoffensif.

Mathieu, qui était si tyranniquement maîtrisé par la jalousie qu'il avait de sa femme, qu'il croyait infidèle, qui répétait souvent que s'il la trouvait en faute il la tuerait, qui devait avoir constamment la perception intuitive d'une scène adultère, se trouvait dans les conditions les plus favorables au développement d'une hallucination corrélative à la préoccupation la plus incessante de son esprit, et la notion qu'il paraissait avoir de

l'impunité de son acte, dans les circonstances d'un flagrant délit d'adultère, qu'une hallucination a pu lui représenter, a dû ensuite en faciliter l'exécution.

La troisième supposition peut aussi avoir trouvé sa raison d'être. Les actes des aliénés ne se produisent pas uniquement à l'occasion d'une hallucination. Leurs fausses conceptions suffisent pour les déterminer, et l'hallucination qui peut les accompagner ne fait naître qu'un degré plus élevé d'irritabilité dans leur exécution.

Mathieu croyait avoir de nombreux ennemis. C'est l'essence de son délire. Les adversaires de son procès, ses parents, ses amis, sa femme et les innombrables complices de sa conduite criminelle sont plus ou moins conjurés contre lui; mais c'est à ces derniers que la jalousie qui le consume donne les traits les plus menaçants; ce sont eux qui lui inspirent, en dernier lieu surtout, les craintes les plus exagérées. Il en redoute à chaque instant une attaque inopinée, contre laquelle il se tient constamment en garde. Aussi le voyons-nous, à son retour de Paris, armé d'un pistolet dont il ne devait que rarement se débarrasser, et qu'il portait encore le jour de l'événement. Dans de pareilles conditions, l'existence finit par être insupportable. Mathieu nous en a dépeint les souffrances et leurs vicissitudes avec une émotion que ses larmes trahissaient. Un jour, la résistance qu'il leur oppose faiblit, et il cherche à s'y soustraire par le suicide: des circonstances indépendantes de sa volonté en empêchent la réalisation. Au désespoir succède le courage; Mathieu supporte de nouveau ses angoisses cruelles. Le temps, qui use tout, ne les affaiblit pas; mais sa résignation s'épuise, sa patience se lasse: il faut enfin qu'il s'en délivre. Le repos, auquel il aspire, lui en fait un devoir, et ce devoir exige une victime; il faut qu'il la trouve, elle lui est désormais nécessaire. Une occasion peut-être fortuite, préparée par lui, se présente: Mathieu sacrifie sa femme; soit qu'il ait voulu se venger de son infidélité, soit que, par une de ces illusions de la vue si fréquentes

chez les aliénés, il ait cru voir en elle un de ses amants, soit enfin qu'il ait cru se débarrasser d'eux en anéantissant le sujet de leur inimitié, ainsi qu'il en a émis l'idée dans une de ses dépositions. L'acte consommé, Mathieu a pu en entrevoir les conséquences graves, et, pour s'y soustraire, en dissimuler le motif, en affirmant l'existence d'un flagrant délit d'adultère.

Aux considérations que nous venons d'exposer sur les possibilités d'exécution de l'acte dont Mathieu est inculpé, nous ajouterons quelques réflexions explicatives de circonstances qui, par leur similitude avec celles qui accompagnent les actes des criminels, pourraient faire naître des doutes sur son état maladif, malgré la démonstration que nous croyons en avoir donnée.

Nous avons dit que Mathieu avait pu faire naître l'occasion d'exécuter l'acte qui lui est incriminé, et qu'il avait pu en donner le change à la justice en supposant l'existence d'un délit d'adultère.

On s'imagine, en général, que la préméditation et la prévoyance sont exclusives d'un état d'aliénation mentale confirmé. C'est là une erreur profonde, que démontre tous les jours l'observation assidue et prolongée des aliénés. A part certaines situations où les facultés mentales sont entièrement abolies, comme dans la stupidité complète, la démence à ses derniers degrés, et peut-être la manie phrénétique, l'aliéné prémédite avec autant de présence d'esprit que le criminel, et peut-être avec plus de persévérance, les actes qu'il croit devoir accomplir. Nous pourrions en citer de nombreux exemples. Nous nous bornerons à en rapporter un des mieux caractérisés. Un lypémane croyait que le sacrifice de sa vie était devenu nécessaire. Prévoyant un événement tragique, nous le faisons placer à l'infirmerie, où la surveillance est plus active. Une nuit, profitant du moment où le surveillant était sorti sans fermer la porte pour satisfaire à ses besoins, il s'esquive adroitement. Le surveillant rentre et ne se doute de rien. Quelque temps après, il

ressort pour faire une ronde et voit l'aliéné pendu à un arbre de la cour. Nous constatâmes qu'avant de sortir de l'infirmerie, et pour dissimuler son absence, cet aliéné avait eu le soin de placer sous les couvertures de son lit, dans le sens de sa longueur, le traversin, dont il avait lié une de ses extrémités pour simuler une tête humaine, à laquelle il avait mis son bonnet de nuit.

Nous pourrions également citer une foule d'exemples qui prouveraient que, dans l'exécution de leurs actes insensés, les aliénés en prévoient cependant encore les conséquences possibles et cherchent souvent à leur échapper par des détours mensongers, qu'ils croient de nature à assurer leur impunité.

Les actes de l'aliéné, comme ceux du criminel, ont toujours pour motif une satisfaction personnelle. Ce qui les différencie, c'est que chez l'aliéné cette satisfaction est forcée. En se la procurant, il croit avoir rempli un devoir; c'est ce qui explique pourquoi il va, comme Mathieu, se livrer aux mains de la justice. Chez le criminel, au contraire, elle est facultative; en se la procurant, il sait qu'il commet un crime et il fuit. Celui-ci juge la moralité de son acte; celui-là ne le peut. D'où il suit, en définitive, que le caractère fondamental de l'aliénation mentale, c'est la suspension plus ou moins complète de cette faculté de l'âme, la plus essentielle de toutes, qui préside au mouvement de toutes nos opérations intellectuelles et morales, et en assure la marche et la régularité.

#### *Conclusions.*

Mathieu est un monomane halluciné à idées de persécutions. Le début de sa maladie remonte à son enfance. En avril 1861, sous l'influence de préoccupations, et surtout de la perte de son procès, elle a pris le caractère de la manie aiguë. Elle a présenté ensuite des alternatives de rémission et de surexcitation, mais elle n'a jamais complètement cessé. Mathieu était aliéné au moment de l'événement; il l'est encore actuellement.

Sous quelque rapport que nous considérons l'acte dont il est inculpé, nous arrivons à cette conséquence : qu'il ne peut en être responsable, parce que nous croyons qu'au moment de son exécution, il ne jouissait pas de l'intégrité de son libre arbitre. Sa volonté était maîtresse ; il n'y a pas eu crime, il y a eu folie.

Les aliénés de la catégorie à laquelle Mathieu appartient guérissent difficilement. La période de rémission que nous constatons chez lui ne nous rassure point sur la possibilité d'une recrudescence. Nous laissons donc à l'autorité administrative le soin de prendre telle mesure qu'elle jugera nécessaire pour prévenir de nouveaux dangers.

Fait à Aix, le 3 février 1864.

GOYRAND et PONTIER, *rapporteur*.

La cour impériale d'Aix, chambre des mises en accusation, adoptant les conclusions de notre rapport, a rendu, le 11 février courant, un arrêt de non-lieu, et le prévenu a été transféré à l'asile d'Avignon, par ordre de M. le préfet du département des Basses-Alpes.

---

---

# ÉTABLISSEMENTS D'ALIÉNÉS.

## DES FERMES-ASILES

OU DE

## LA COLONISATION DES ALIÉNÉS (1)

Par M. le Docteur AUZOUY,

Directeur-médecin de l'asile public d'aliénés de Pau  
et de la colonie agricole de Saint-Luc,

Membre correspondant de la Société médico-psychologique.

---

Personne n'ignore aujourd'hui dans le monde médical qu'il existe, à Gheel en Belgique, une commune dont les habitants ont la spécialité traditionnelle de recevoir des aliénés en qualité de pensionnaires. Ceux-ci, plus exploités que traités, sans doute, par leurs nourriciers, y jouissent d'une liberté apparente, qui a causé à certains visiteurs une surprise mêlée d'admiration. Cet engouement pour la colonisation agricole des aliénés s'est peu à peu élevé jusqu'à l'enthousiasme, et d'excellents esprits, obéissant à la pente d'un sentiment louable d'ailleurs, ont été jusqu'à réclamer la suppression des asiles, considérés désormais par eux comme des camisoles de force agrandies. Faisant la part de ces exagérations, je n'ai pas hésité néanmoins à poursuivre l'œuvre entreprise en 1860, et à perfectionner la colonie agricole de Saint-Luc, récemment annexée à l'asile de Pau. Sans jamais perdre de vue que le travail, dans un asile d'aliénés, doit être exclusivement regardé comme un moyen de distraction et de traitement pour les malades, je me suis efforcé de rendre ce

---

(1) Extrait du Compte rendu administratif et médical de l'exercice 1863, adressé à l'autorité préfectorale.

travail fructueux à la fois pour les travailleurs et pour l'établissement qui les reçoit. Jamais les occupations ne sont imposées à nos malades ; je veille avec une scrupuleuse vigilance à ce que chacun ne fasse que ce qu'il *peut* et *veut* faire. Dès qu'un de nos colons devient impropre à la culture, ou qu'il manifeste de la répugnance à cet égard, il est immédiatement remplacé à la colonie par un des nombreux volontaires qui occupent tour à tour les vingt-trois places de Saint-Luc. Et si, parmi nos hôtes ruraux, il en est qui, accidentellement, soient mal disposés, les infirmiers s'abstiennent de les presser, leur laissant le choix entre un repos absolu ou une occupation nouvelle et qui leur plaise davantage. Nos infirmiers n'oublient jamais qu'ils dirigent des malades, et qu'en les guidant dans leurs travaux, ils leur appliquent encore une médication. Le travail est donc entièrement facultatif à la ferme de Saint-Luc ; néanmoins, les résultats déjà obtenus témoignent d'une activité considérable. Cette activité est loin, toutefois, d'atteindre les proportions qu'on lui a peut-être trop complaisamment assignées dans d'autres asiles. Qu'il y ait des établissements où l'on puisse compter 75 pour 100 de travailleurs sur le total des aliénés qui l'habitent, je l'admets, d'après d'honorables affirmations ; mais une expérience déjà prolongée m'a convaincu que là où le travail est volontaire et facultatif une pareille proportion se trouvera souvent exagérée.

Celui qui applique les aliénés au travail ne doit pas ressembler à un commandeur de nègres ; il doit chercher à rendre le travail attrayant, agir par la persuasion, par l'appât des récompenses, par la promesse d'une guérison et d'une sortie prochaines, et par la contagion de l'exemple, plutôt que par des incitations ressemblant plus ou moins à de la contrainte. C'est ce qui a toujours été fait à la colonie de Saint-Luc, où la moyenne de nos travailleurs est de 45, qui, réunis à 25 travaillant dans nos ateliers, font environ 70 ouvriers, sur 190 aliénés du sexe masculin que renferme l'asile. J'admetts que rigoureu-



sement ce nombre puisse augmenter, atteindre même la proportion de 75 pour 100, mais ce sera accidentellement, et la moyenne ne dépassera guère 50 pour 100, si on laisse le travail facultatif.

Quant à la division des femmes, qui atteint à Pau le chiffre de 220, elle ne fournit qu'exceptionnellement des cultivatrices à la colonie. Saint-Luc est, pour la plupart de nos malades, un but de promenade, un élément de distraction, et comme, d'autre part, l'intérêt d'une bonne administration commandait d'en faire un élément de produit, je suis arrivé à réaliser ce second aspect de la question, sans rien sacrifier de son côté moral et humanitaire.

*Diversité des appréciations sur les fermes-asiles.*

De savants aliénistes, et entre autres M. l'inspecteur général Parchappe, se sont montrés sévères envers les prôneurs trop ardents ou trop passionnés des fermes-asiles. Une réaction en sens contraire suit toujours les innovations qu'on veut pousser à l'extrême. Le principal écueil des meilleures choses est d'en vouloir forcer les conséquences.

Quelques aliénistes ne me paraissent pas s'être suffisamment prémunis contre cet écueil, lorsqu'ils ne voient dans les asilés actuels, même les mieux conçus, « qu'un système de casernement en masse, une sorte d'allongement des chaînes du temps jadis », lorsqu'ils gémissent sur le sort des aliénés de l'avenir, condamnés « à marcher dans les mêmes pas que leurs devanciers, sous l'influence des mêmes règlements, à l'ombre des mêmes murailles, que le temps aura alors noircies... ». Comme si ce n'était pas le lot de l'espèce humaine de marcher dans la voie où l'a précédée la génération à laquelle elle succède, tout en procédant avec sagesse et maturité aux améliorations que le temps seul amène ! Évidemment les murs n'auraient pas le temps de noircir si, tous les vingt ans, il fallait détruire et réformer les meilleures institutions et leur en substituer d'autres que

l'expérience n'aurait pas encore consacrées. D'ailleurs, n'avons-nous pas tous, plus ou moins, passé plusieurs années de notre vie dans les mêmes lycées où nos pères furent élevés et où nous ferons élever nos enfants, bien que les murs en soient devenus un peu sombres? Et peut-on regarder comme un attentat à la liberté la mise en traitement, dans un domaine de 20 à 40 hectares, d'infortunés que la folie place pour quelques semaines, pour quelques mois, pour quelques années peut-être, en état de minorité? Quant au dédain manifesté contre le classement des malades, il ne tend à rien moins qu'au renversement complet de cette assertion d'Esquirol, si vraie et si généralement acceptée: « Une maison de santé bien organisée est un puissant instrument de guérison. » J'ai, quant à moi, la faiblesse d'aimer la régularité et de rechercher dans un bon classement des moyens de traitement qui ne me semblent pas sans importance. Ramener la régularité dans les actes est un acheminement vers la régularisation des idées. L'influence d'un milieu modérateur me paraît très-grande dans certains cas de folie. Il n'est donc pas indifférent de placer un malade nouvellement admis avec les premiers venus parmi les aliénés d'un asile, et il est téméraire de proclamer que les catégories n'ont jamais existé que dans les livres. Elles existent dans tous les établissements bien tenus, on peut l'affirmer, et, en même temps, l'on doit déplorer que dans les rares asiles où le classement est dédaigné, le malade, atteint d'un simple accès de manie, soit exposé à se voir confondu avec le dément gâteux, le paisible avec le furieux, le monomane raisonnant avec l'épileptique, l'homme à instincts délicats avec ceux aux habitudes grossières. Ce pêle-mêle doit être une cruelle épreuve pour les natures impressionnables placées en traitement dans les maisons où il règne. Je regrette de me trouver, sous ce rapport, d'un avis contraire à celui de savants confrères, dont j'avais pleinement partagé les idées sur la responsabilité partielle.

Des esprits sérieux, séduits par l'attrait de résultats positifs

et considérables, se sont, dans ces derniers temps, engagés plus ou moins avant dans la voie de ces innovations hardies, mais en leur empruntant ce qu'elles ont de pratique et de bon, j'ai pensé ne pas devoir aller jusqu'à la témérité. J'incline donc vers les données plus prudentes, à mon sens, du docteur Billod dans son opuscule sur le même sujet. Toutefois, entièrement d'accord avec M. Billod, lorsqu'il voit dans la colonisation le moyen d'exonérer les départements d'une partie de la dépense d'entretien des aliénés, je cesse d'être en communauté d'opinion avec cet excellent confrère, lorsqu'il veut arriver à exonérer par ce même moyen les départements de la totalité de cette charge. Si l'on entrait dans cette voie de spéculation, l'on en viendrait bientôt à vouloir enrichir les départements à l'aide des aliénés et à créer peut-être ainsi des ressources pour doter d'autres services. En effet, du moment où une plus grande étendue de terrain mise en culture et une plus grande somme de travail obtenu pourraient produire une somme équivalente à la charge départementale, il est évident qu'en augmentant encore ces éléments de production, l'on réaliserait des bénéfices. L'on verrait peut-être alors se multiplier des propositions semblables à celle que le conseil général des Basses-Pyrénées a examinée et écartée dans sa dernière session. Un membre ne proposait rien moins que de prélever 20 000 francs sur les bonis réalisés par l'asile de Pau, afin de remédier à l'insuffisance des ressources destinées à l'entretien des routes vicinales et départementales. Dans leur haute sagesse, M. le préfet et la presque unanimité des membres du conseil général ont repoussé cette mesure, dont les principaux inconvénients eussent été d'entraver toutes les améliorations projetées, de décourager l'administration de l'asile, d'ajourner l'acquisition urgente de la ferme de Saint-Luc, de retarder la translation universellement désirée de l'asile sur les terrains dépendant de cette ferme, et peut-être aussi de diminuer les bonis ultérieurs.

Ce serait d'ailleurs, selon moi, se faire une grande illusion

que de croire à l'accroissement indéfini du produit des terres exploitées de cette façon. La population d'un asile de 400 à 500 malades pourra arriver à faire rapporter 10 ou même 15 pour 100 du prix d'achat à une certaine étendue de terrain que l'on peut évaluer entre 25 et 40 hectares ; mais si l'on dépasse de beaucoup cette étendue, l'ensemble sera moins bien cultivé, et le produit moyen de l'hectare diminuera. A quelles conditions peut-on obtenir les rendements considérables qui peuvent s'élever jusqu'à 15 pour 100 ? Voici les principales : Consacrer d'abord un cinquième ou un quart de ses terres à la culture maraîchère ou potagère ; consommer la majeure partie de ses produits pour profiter des bénéfices que font les producteurs et les intermédiaires multiples qui se trouvent entre eux et les consommateurs ; enfin placer, par un luxe inouï de main-d'œuvre et d'engrais, le reste de ses terrains dans des conditions de fertilité exceptionnelle. Tous ces avantages peuvent fructueusement s'appliquer à 25 ou 30 hectares de terrain ; mais si l'on venait à doubler, à tripler, à décupler cette étendue, il demeure évident que la plupart des conditions ci-dessus cesseraient d'exister, ou que, du moins, la situation deviendrait de moins en moins favorable, tant sous le rapport de la production que sous celui de l'écoulement avantageux des produits. Il importe donc de limiter l'espace à livrer à la culture autour des asiles, autant dans l'intérêt de la production elle-même que dans l'intérêt des malades, qui doit primer tous les autres. Il ne faut pas qu'on puisse même être soupçonné d'exiger d'eux un travail excessif, et, bien que des travaux ordonnés et surveillés par des médecins doivent toujours être présumés en rapport avec les forces de ceux qui les exécutent, il ne faut pas qu'une idée de spéculation puisse, en aucun cas, donner le change à un public parfois bienveillant, mais souvent aussi indifférent ou malintentionné.

— Montrons que les travaux agricoles exercent une heureuse influence sur les aliénés et secondent leur traitement. Donnons

un but utile à ces travaux, en faisant ainsi concourir les travailleurs à des améliorations dont ils profitent, mais avant tout restons les médecins de nos malades, et ne nous égarons pas dans des idées exclusives, dont l'exagération pourrait aisément nous conduire à l'utopie.

Ces réflexions me sont suggérées par les passages suivants du discours prononcé à l'inauguration de la statue d'Esquirol par M. le docteur Parchappe qui la présidait : « En vain, des novateurs dont on peut louer le zèle et les intentions, tout en condamnant leur inexpérience et leurs illusions, tendent à faire prédominer le réalisme économique sur l'idéal thérapeutique, dans les institutions destinées à secourir l'aliénation mentale.....

« Sous prétexte de fondation de colonies d'aliénés, se décidera-t-on à substituer de véritables entreprises d'industrie à l'application savante et bienfaisante du travail industriel et du travail agricole au traitement curatif et palliatif de la folie dans les ateliers de la ferme de nos asiles ?

« Et sera-t-il possible de se laisser faire illusion par ces promesses d'exonération des charges départementales jusqu'alors si fécondes en déceptions ? »

Qui ne serait frappé de la vérité de considérations aussi éloquemment, aussi énergiquement exprimées ? Du reste, ayant été, dès le début, organisée d'après les vues précédemment exposées, la colonie rurale de Saint-Luc échappe complètement aux reproches formulés par M. l'inspecteur général. Je savais, comme l'a dit M. Baillarger, qu'il est facile de se laisser entraîner loin du champ de l'observation par des théories séduisantes, mais étrangères à l'art de guérir, et je n'avais pas non plus perdu de vue, en perfectionnant cette fondation, les sages conseils d'un excellent guide, M. le docteur Renaudin, qui m'écrivait : « Que la gloire agricole ne fasse pas chez vous un trop grand tort à la nosologie. Gardons-nous d'en arriver insensiblement à ne plus être que des chefs de culture. Il est de

notre devoir, tout en ne restant étrangers à aucune innovation utile, de demeurer toujours médecins. L'asile cloîtré et l'usine d'exploitation exclusivement rurale sont, pour moi, sur le même pied. L'un se cache parce qu'il n'a rien de bon à montrer; l'autre se montre pour mieux dissimuler ses défauts. C'est, chez tous les deux, une affaire de commerce. Dans l'asile public, notre production n'a pas le même caractère; elle doit profiter au malade, qui devient l'exploitant au lieu d'être l'exploité. »

*Considérations sur le traitement rationnel de la folie.*

On a posé la question de savoir s'il existe un traitement rationnel de la folie.

Si l'on avait dit : un traitement spécifique, comme celui des fièvres intermittentes par le quinquina, ou de la syphilis par les mercuriaux, la réponse serait évidemment négative. Mais, à moins d'avouer une impuissance qui n'est pas heureusement notre partage, nous ne pouvons laisser proclamer sans protestation que les traitements si divers, prescrits par nous dans les diverses formes de la folie, sont irrationnels. Combien serait à plaindre le médecin chargé de traiter les aliénés, qui ne saurait trouver dans son arsenal thérapeutique aucun moyen rationnel à opposer aux manifestations délirantes dont il demeurerait le témoin passif ! La variété même des altérations intellectuelles fait du médecin spécialiste le directeur rationnel des asiles d'aliénés, afin que la thérapeutique puisse être variée selon la diversité des indications. Si le travail était l'unique remède de la folie, s'il constituait à lui seul ce traitement rationnel ou spécifique, tant recherché assurément, des chefs d'atelier, ruraux ou industriels, suffiraient à la tâche. Des infirmiers suffisent bien à poser des sangsues et des cataplasmes, à administrer des vomitifs et des purgatifs ; il en est même qui pratiquent des saignées et paient des blessures. N'ai-je pas vu moi-même, dans un asile dont j'étais autrefois le médecin en chef, placé

entre un directeur étranger à l'art médical, occupé de combler des déficits, et un aumônier envahisseur, prétendant être le médecin exclusif de l'âme des malades, mon rôle exposé à être annihilé? N'ai-je pas vu formuler auprès d'une commission de surveillance, fatiguée des luttes auxquelles elle assistait, la demande que la résidence du médecin en chef lui fût assignée hors de l'asile, dans un chef-lieu qui en est distant de 3 kilomètres? Moyen commode de transformer les aliénés en pieux et dévots travailleurs, d'en faire des machines à production pour combler les déficits, mais moyen étrange pour obtenir des guérisons! L'autorité partagea si peu cette manière d'envisager les choses, qu'elle se hâta de réunir la direction administrative et la direction médicale, les confiant à un médecin directeur secondé par un médecin adjoint, de telle sorte que l'asile (1), au lieu d'un seul médecin, trouvé gênant et presque superflu par des influences jusqu'alors prépondérantes, en a deux depuis cette époque. Je ne pense pas que les malades aient eu à regretter cette décision de l'autorité supérieure, ni que leur régime s'en soit défavorablement ressenti. J'aime à croire que la situation financière elle-même n'y aura pas perdu.

C'est donc une hérésie médicale que de prétendre qu'il n'y a pas de traitement rationnel à opposer à l'aliénation mentale. Autant vaudrait dire qu'un médecin n'a rien à faire dans un asile d'aliénés. Un maître dont on ne récusera pas l'autorité en pareille matière, M. Falret, pose ainsi les principes de sa doctrine thérapeutique : « On ne dirigera plus les moyens physiques et moraux contre la folie en général, mais on les adaptera à ses différentes espèces... On mettra en œuvre des agents thérapeutiques susceptibles d'agir sur l'homme malade tout entier et sur les dispositions morbides de l'esprit et du cœur. » Qu'au traitement direct des symptômes pathologiques, on ajoute les avantages d'une liberté surveillée, qu'on multiplie les

---

(1) Asile de Fains (Neuse).

promenades extérieures et, au besoin, les occupations agricoles dans des champs détachés de l'enclos principal, que l'on favorise les relations de famille en accordant des permis de visite fréquents, en encourageant la correspondance avec les parents; ce sont là de précieux éléments de médication morale, qui s'ajoutent à ceux que l'homme de l'art est en mesure de prescrire journellement. Mais il y a loin de là à vouloir révolutionner de fond en comble l'organisation psychiatrique, qui est une des gloires de ce siècle, et constituer une ferme-asile qui renverse les murailles de l'asile actuel, né d'hier, et parvenu déjà à un degré de perfectionnement qu'il serait injuste de contester.

Dans l'étude si consciencieuse qu'il a faite de ce sujet, M. le docteur Briere de Boismont a su se tenir en garde contre des exagérations de cette nature, et, tout en accordant à la colonisation agricole appliquée au traitement des aliénés sa valeur réelle, il a très-judicieusement envisagé les inconvénients d'une réforme trop radicale, en même temps que les avantages du travail rural généralisé et fructueusement appliqué, tant sous le rapport médical que sous le rapport administratif.

Je ne saurais mieux faire que de terminer ces considérations par l'exposé des principes analogues à ceux émis par M. J. Falret, au nom de la commission chargée par la Société médico-psychologique de visiter la colonie de Gheel.

Les colonies d'aliénés ne peuvent se perfectionner qu'en se rapprochant des asiles fermés. Ceux-ci, à leur tour, ne pourront s'améliorer qu'en marchant avec une prudente lenteur, mais avec persévérance dans la voie de la liberté. La liberté accordée aux aliénés doit être toujours surveillée et dirigée par le médecin. Celui-ci ne doit rechercher dans les travaux agricoles que des éléments destinés à seconder le traitement plus spécialement médical que la thérapeutique mentale met à sa disposition.



*Recettes et dépenses de la colonie de Saint-Luc en 1863.*

Pour cultiver les 20 hectares dont se compose notre ferme, il a été fait 3252 journées de travail, c'est-à-dire 616 journées de plus qu'en 1862. Bien qu'à mes yeux, les journées des aliénés entièrement volontaires représentent à peine autant de demi-journées, il n'en est pas moins vrai que cette masse de travailleurs donne lieu à un produit réel, qui devient de jour en jour plus important.

Le relevé suivant le démontre péremptoirement :

*Recettes de la ferme Saint-Luc.*

1° Produits vendus au dehors.....	1 350 34
2° Produits consommés par l'asile.....	6 634 15
3° Produits réservés à la consommation de la ferme....	5 044 30
4° Prix de vente d'un cheval usé.....	225
5° Valeur d'achat d'une paire de bœufs.....	600
6° Valeur d'achat de quatorze porcs.....	746
7° Plus-value de dix porcs gras restant au 31 décembre.	996 65
8° Plus-value sur les animaux autres que les porcs, et nés à la ferme.....	780
9° Plus-value acquise par la pépinière.....	120
10° Valeur du mobilier agricole acquis dans l'année.....	354 90
11° Primes agricoles obtenues au concours.....	120
12° Bénéfices sur les transports des malades.....	86 20
13° Valeur des fourrages et denrées restant en magasin au 31 décembre.....	1 253 25
Total des recettes.....	18 277 79

*Dépenses de la ferme Saint-Luc.*

1° Personnel d'exploitation (trois employés, traitement et nourriture).....	2 234 83
2° Pécule des aliénés travailleurs.....	235 20
3° Achat d'animaux (renouvellement).....	1 346
4° Nourriture et entretien des animaux.....	3 946
5° Matériel d'exploitation.....	354 90
6° Semences et plantations.....	595 60
7° Engrais.....	1 835
8° Appropriation des bâtiments.....	442 96
<i>A reporter.....</i>	<i>10 657 49</i>

	<i>Report</i> . . .	10 657 49
9° Entretien des harnais . . . . .		11 85
10° Éclairage et chauffage . . . . .		96 54
11° Entretien du charonnage . . . . .		18 60
12° Assurances contre l'incendie . . . . .		17 90
13° Dépenses diverses (drainage, clôtures, gravier pour les allées, etc.) . . . . .		483 55
Total des dépenses . . . . .		11 376 92

*Récapitulation.*

Recettes . . . . .	18 277 79
Dépenses . . . . .	11 376 92
Résultat en faveur de l'exploitation agricole en 1863 . . .	6 900 87

Ainsi qu'on le voit, la ferme de Saint-Luc a donné, en 1863, un excédant de recettes de près de 7000 francs, soit 10 pour 100 du prix d'achat, qui, avec la parcelle ajoutée, se monté à un total de 69 209 fr. 47 c. Le produit de la troisième année de notre exploitation dépasse de 1451 fr. 04 c. celui de la deuxième année. Le produit maximum que cette ferme ait donné à son propriétaire est de 1400 francs, c'est-à-dire 2 pour 100 du prix de vente à l'asile. On voit donc qu'à mesure que les terres s'améliorent, que la culture se perfectionne, le revenu de l'annexe rurale s'accroît.

Les produits consommés se sont élevés à 11 648 fr. 45 c.; ceux qui ont atteint le chiffre de 1350 fr. 34 c.; ils entrent pour beaucoup dans le bon chiffre réalisé par l'établissement, et ils ont concouru à assurer cet état prospère de nos finances qui nous promet, après trois ans de location, de devenir propriétaires de la ferme de Saint-Luc, dont l'acquisition définitive vient d'être autorisée par arrêté préfectoral du 9 avril 1864.

*Modifications praticables que la colonisation peut apporter  
au régime actuel des aliénés.*

La Société médico-psychologique ayant mis à son ordre du

jour la question des fermes agricoles à l'usage des aliénés, j'ai pensé devoir lui apporter mon contingent d'observation, puisé, non dans des conjectures ou des théories élaborées dans le silence du cabinet, mais dans une pratique effective, et une expérience de près de quatre années dans la colonie que j'ai fondée en 1860.

Ainsi que je l'exposais dans une précédente publication, insérée en juillet 1863 aux *Annales médico-psychologiques*, une colonie agricole est non-seulement une bonne spéculation pour l'établissement d'aliénés qui la possède, mais encore un puissant élément de médication. Les avantages d'une semblable institution sont donc nombreux et incontestables. Toutefois, la colonie distincte n'est pas, il s'en faut, exempte d'inconvénients ; parmi eux, je signalerai : 1° les difficultés inhérentes à la multiplicité des rapports entre la ferme séparée et l'asile, d'où lui viennent les repas, les denrées, les engrais les moins odorants, les travailleurs auxiliaires, etc. ; 2° le contact trop fréquent des malades et des infirmiers avec les gens du dehors, et sinon les dangers, du moins les éléments d'indiscipline qui en découlent ; 3° l'insuffisance de la surveillance, quelles que soient les précautions prises à cet égard ; 4° l'impossibilité d'occuper habituellement les deux sexes à l'annexe rurale, sans s'exposer à des résultats dont la morale aurait à souffrir ; 5° l'interdiction absolue des travaux extérieurs pour les agités et les infirmes, auxquels ils seraient souvent très-utiles ; 6° l'antagonisme des employés de l'asile et ceux de la colonie, à qui l'on envie leur liberté plus grande. Enfin, bien d'autres désavantages que révèle l'expérience quotidienne, et qui devront toujours, lorsqu'on les aura éprouvés ou reconnus, faire préférer la colonie enclavée à la colonie séparée. J'ai signalé déjà ces inconvénients à d'éminents visiteurs de la colonie de Saint-Luc, parmi lesquels je citerai MM. les docteurs Trélat, médecin à la Salpêtrière, Constans et Romand, inspecteurs généraux du service des aliénés et des établissements de

bienfaisance. Comme moi, ces savants médecins ont pensé qu'une colonie de ce genre devra fonctionner d'autant mieux que l'asile s'en rapprochera davantage. Ce n'est donc qu'à la suite d'études approfondies et d'une expérience prolongée que la translation de l'asile de Pan sur les terrains de Saint-Luc a été décidée et va prochainement s'effectuer. Le nouvel asile, enclavé au milieu de nos 20 hectares, qui pourront peut-être ultérieurement être portés à 24, mais pas au delà, fera-t-il perdre à Saint-Luc son caractère de colonie agricole? Nullement, car l'essor donné à la culture n'en sera que plus actif, et le nombre des travailleurs volontaires se trouvera certainement accru. Quant à ceux qui ne peuvent ou ne veulent point travailler, ils y rencontreront de vastes promenades, de frais ombrages, de l'air et du soleil en abondance, et le plus magnifique panorama de montagnes qui puisse borner un horizon. Ils participeront donc, eux aussi, aux avantages de la vie champêtre. Un chemin de ronde, planté de beaux arbres, circonscrit de toutes parts le quadrilatère de Saint-Luc, et offre aux malades un parcours de près de 2 kilomètres. Si ce n'est là qu'un simple allongement des chaînes d'autrefois, il faut convenir qu'elles sont devenues bien élastiques!

Il me semble souverainement injuste de dire que les murailles de l'asile actuel, dont nous voyons chaque jour la hauteur s'abaisser et l'horizon s'élargir, « désolent les aliénés pourvus d'énergie et accablent ceux qui en manquent. » Est-ce bien aux asiles publics, où l'administration a réalisé tant d'améliorations tendant à leur donner l'aspect le plus agréable, le confortable intérieur le plus en harmonie avec les besoins de ceux qui l'habitent, à agrandir l'espace autour d'eux, que devrait s'adresser un pareil reproche? Que dira-t-on alors de ces asiles cloîtrés dont il m'a été donné de voir (à l'extérieur seulement) un triste spécimen? Là, point de ces entrées gracieuses dont l'aspect suffit à lui seul à consoler tout d'abord l'infortuné que la maladie y conduit, et à prédisposer favora-

blement les personnes que leurs fonctions ou leur spécialité y attirent. Des bâtiments d'apparence austère, agglomérés sans goût sur un étroit espace, dans les quatre ou cinq étages desquels on entasse les aliénés, des murs élevés comme ceux d'une forteresse ou d'une prison, un accès des plus difficiles, telle est la perspective qu'offre au visiteur un asile cloîtré où je me suis présenté naguère. C'est en vain que le visiteur, s'appuyant sur son titre de médecin spécialiste et d'administrateur d'un asile public, insisterait pour être admis à visiter cet asile cloîtré (1). Si, après une heure d'attente au dehors, exposé aux intempéries de l'atmosphère, il parvient à pénétrer par une poterne dans un réduit grillé qualifié de parloir, il n'aura pour interlocuteurs que des fantômes, c'est-à-dire des femmes voilées et presque muettes, dont la bouche ne s'ouvrira que pour formuler un refus à peine poli. Quant à s'enquérir du malade et des caractères de sa maladie, un pareil souci paraît superflu. Pourvu que le placement soit régulier, on n'en veut pas savoir davantage. Si je ne l'avais moi-même expérimenté, je n'aurais pas pu croire qu'en France, au XIX<sup>e</sup> siècle, il serait interdit à un médecin d'aliénés, amenant un de ses pensionnaires dans une maison de ce genre, de voir par lui-même le dortoir ou la cellule destinés à son infortuné client, et que, se retirant le cœur serré, il en était réduit à monter au sommet d'une montagne voisine pour se faire une idée des lieux d'où une sévère claustration l'aurait impitoyablement repoussé. Voilà les murs qui doivent accabler ceux qu'ils enferment ! Quels sont donc les mystères que ces maisons (s'il en existe d'autres semblables) veulent dissimuler ? Y aurait-il là des chaînes morales pires que les chaînes matérielles brisées par Pinel ? Et qu'il y a loin de ce régime au régime des asiles publics, où sont admis chaque jour, instantanément et à toute heure, non-seulement les fonctionnaires officiels, mais les visiteurs que peut y attirer un

---

(1) Asile cloîtré de Montredon près le Puy (Haute-Loire).

intérêt de science et d'humanité ! Car il faut le dire à l'honneur des asiles français, la qualité de médecin suffit, en général, pour faire ouvrir immédiatement devant le visiteur arrivant à l'improviste les portes de toutes les sections d'un asile public. Je n'ai jamais été soumis en France à cette demi-heure d'attente qui m'a été imposée dans les asiles anglais que j'ai visités. Je ne voudrais point suspecter la bonne foi de nos voisins d'outre-mer relativement à la sincérité du *no-restraint*, mais pendant la demi-heure que je passais dans les belles salles d'attente de Bethlem ou de Colney-Hatch, rien n'eût été plus facile que de faire disparaître les camisoles de force qu'une malencontreuse exception aurait pu exiger, et que de sauvegarder ainsi, sous ce rapport, l'amour-propre national anglais aux yeux d'un collègue français.

Sans revendiquer d'une manière illimitée le *droit de visite* dans les asiles pour les médecins, je n'hésite pas à réclamer pour eux le droit à la courtoisie, même dans les maisons privées, fussent-elles cloîtrées.

Quand nous voyons se formuler d'absurdes imputations de séquestration illégale contre les chefs d'établissements publics qui appellent sur leur régime intérieur la lumière la plus éclatante, pourquoi des maisons cloîtrées conserveraient-elles le privilège d'un mystère dont les visiteurs officiels pourraient seuls soulever le voile à des époques plus ou moins prévus ?

En définitive, nos asiles publics, malgré les critiques dont ils ont été l'objet, n'en demeureront pas moins la réalisation bien-faisante d'un des plus grands progrès de notre siècle, et il n'en est aucun où il ne soit apporté chaque année quelque avantageuse modification. En ce qui nous concerne, également éloignés de vouloir donner aux bâtiments d'un asile le luxe architectural qui en fait de coûteux monuments ou la pauvreté d'aspect d'une ferme rurale, nous avons tâché, dans la confection de nos plans pour le nouvel asile de Pau, d'allier l'élégance à la commodité et à la simplicité. Adoptées et améliorées par

M. Levy, architecte du département des Basses-Pyrénées, légèrement modifiées par M. le docteur Constans, les idées contenues dans mon programme ont trouvé un accueil favorable au conseil des bâtiments civils, et ont reçu l'approbation de S. Exc. M. le ministre de l'intérieur. Tout laisse donc espérer que, dans un délai peu éloigné, l'asile de Pau sera devenu un asile agricole en harmonie avec ce qu'il y a de pratique dans les idées nouvelles, et réalisant les progrès que réclame et suggère l'époque actuelle.

Le principal mérite de notre plan, c'est qu'au lieu d'avoir des préaux entourés de murs et de bâtiments, nous nous sommes attachés, au contraire, à ce que tous nos bâtiments fussent isolés et entourés de toutes parts d'espaces cultivés. C'est là l'idée fondamentale qui domine dans la disposition de nos plans.

Parmi les asiles que je connais, celui de Maréville près Nancy est celui qui remplit le mieux ces conditions favorables d'isolement des bâtiments au milieu de vastes jardins, mais là c'est au détriment de la facilité des communications, qui est, à Maréville, fort difficile entre les quartiers et les services généraux, surtout à cause des pentes et de la distance à parcourir en plein air, sans aucun abri contre les intempéries. Dans le futur asile de Saint-Luc, au contraire, une seule galerie, jetant un embranchement sur le pensionnat, rendra les communications commodes et faciles entre le service central et les sections les plus reculées. Nos quartiers jouiront tous de la vue des Pyrénées à l'horizon, et de l'avantage inappréciable de constituer chacun une habitation rurale indépendante de ses voisines, auxquelles le relieront des galeries directes et couvertes.

Le bâtiment destiné aux services généraux, auquel M. l'architecte a donné un aspect décoratif et de bon goût, et les logements des fonctionnaires sur les côtés de ce bâtiment principal, formeront le fond de la cour d'entrée; la chapelle sera placée en arrière. Cette disposition a été critiquée par quelques per-

sonnes qui eussent préféré voir, comme à Toulouse, la chapelle former le fond et le centre de la principale façade. Je comprends que, dans un séminaire ou dans un couvent, la chapelle occupe au premier plan le site le plus apparent, mais il ne saurait en être de même dans une maison de santé, où les services administratifs et médicaux doivent primer tous les autres. Les couvents sont des maisons presque exclusivement destinées à la prière, tandis que le but principal de l'asile est le traitement des aliénés et leur guérison. Les malades ne sont pas tous admis indistinctement à la chapelle, tandis que tous ont besoin, plusieurs fois par jour, de recourir aux services généraux. Il est donc convenable que, tout en assignant au service du culte religieux un local facilement accessible, les communications les plus courtes et les plus directes soient réservées aux services les plus urgents et qui ne souffrent jamais d'interruption. L'aspect d'un édifice doit porter le cachet de sa destination spéciale.

En résumé, sans demander à la colonisation des aliénés autre chose que ce qu'elle peut donner, je constate qu'on peut raisonnablement en obtenir une amélioration morale et matérielle très-grande pour les malades, en même temps qu'un auxiliaire financier important. Mais il ne faut jamais perdre de vue qu'un asile, rural ou urbain, est avant tout une maison de santé destinée à traiter des aliénés. Bien administrée, elle peut exonérer les départements d'une partie de la charge que leur impose cet entretien ; mais, dans aucun cas, elle ne saurait dégénérer en usine agricole, dont on pourrait à volonté exagérer les bénéfices au moyen des sueurs et des fatigues imposées aux malades.

Ce qui précède m'amène donc à conclure :

1° Que la colonisation agricole dans un asile enclavé est préférable à la création d'une ferme distincte et séparée de l'établissement principal ;

2° Que la culture agricole, rendue facultative pour les malades et effectuée sur des espaces ne dépassant pas le maximum



de 10 hectares doit être très-fructueuse pour les travailleurs, au moral et au physique ;

3° Que réduite à ces proportions modérées, la colonisation doit arriver insensiblement à dégrever les départements d'une partie de leurs sacrifices annuels pour l'entretien des aliénés, en permettant un abaissement progressif du prix de journée ;

4° Que vouloir arriver à couvrir la subvention départementale par la culture de vastes étendues de terrains, est une chimère irréalisable et une tentative contraire au but de l'institution des asiles d'aliénés ;

5° Enfin, qu'il importe de laisser constater par les personnes compétentes, lorsque cela se peut sans compromettre la discrétion due aux malades et à leurs familles, combien le régime intérieur des asiles d'aliénés est humain, bienveillant, hygiénique, et exempt de pratiques arbitraires ou ténébreuses.

5 mai 1864.

---

---

## SOCIÉTÉS SAVANTES.

---

### Société médico-psychologique.

---

Addition à la séance du 25 janvier 1864. — Présidence de  
M. MOREAU (de Tours).

#### *Discussion sur la responsabilité partielle.*

M. Jules Falret. Dans la séance du 28 décembre 1863 (voy. *Annales*, mars 1864), M. Delasiauve a attaqué avec une grande énergie les opinions que j'avais exprimées dans mon discours du 30 mars 1863 (voy. *Annales médico-psychologiques*, septembre 1863), sur la responsabilité morale et la responsabilité légale des aliénés. Je n'ai pas à reproduire ici les arguments que j'ai déjà fait valoir dans ce discours en faveur de la thèse que j'ai défendue, mais je ne puis laisser sans réponse les objections graves que m'a adressées M. Delasiauve, parce que, si elles étaient fondées, elles ne laisseraient subsister aucune des conclusions auxquelles je me suis arrêté et qui me paraissent encore vraies, malgré la protestation véhémement de notre honorable collègue, avec lequel je regrette vivement de ne pouvoir me trouver en communauté d'idées dans cette circonstance, comme j'ai eu le bonheur de l'être dans beaucoup d'autres. Je demande donc à la Société la permission de répondre brièvement et successivement aux principaux griefs articulés contre moi par M. Delasiauve, dans l'ordre même qu'il a adopté pour les exposer.

I. — Le premier reproche que m'adresse M. Delasiauve est de l'avoir considéré, au même titre que M. le docteur Belloc (d'Alençon), comme un partisan de la doctrine de la responsabilité partielle. Quelques mots d'explication préalable sont indispensables avant de pouvoir répondre à cette objection.

M. Delasiauve commence par déclarer qu'à ses yeux le mot de responsabilité partielle, qui sert de base à notre discussion, n'est pas clair, qu'il est à double sens et prête à deux interprétations différentes. Il peut signifier, dit-il, que l'aliéné serait responsable de ses actes en partie seulement et non totalement, et que partant on ne devrait pas l'absoudre, mais lui appliquer une pénalité atténuée;

la folie jouerait alors le rôle de simple circonstance atténuante; dans l'autre interprétation, au contraire, le mot de responsabilité partielle voudrait dire que l'aliéné serait considéré comme responsable seulement de certains actes et non de certains autres, c'est-à-dire comme condamnable pour les actes étrangers à son délire et non pour ceux qui en sont le résultat plus ou moins direct. Pour ma part, cette seconde interprétation me paraît la seule admissible, la seule vraie, et il me semble que le mot de responsabilité partielle a été compris dans ce sens par tous les membres de la Société et par tous ceux qui ont pris part à la discussion. C'est ainsi, quant à moi, que je l'ai compris et combattu. Ceci posé et bien entendu entre M. Delasiauve et moi, j'accepte volontiers la rectification qu'il me demande; mais, malgré cette rectification, je persiste, néanmoins, à le considérer comme un défenseur de la doctrine de la responsabilité partielle, et partant comme un adversaire de la thèse que j'ai soutenue. Quelques développements sont nécessaires pour expliquer complètement ma pensée à cet égard.

M. Delasiauve fait remarquer avec raison qu'il y a plusieurs nuances d'opinions assez importantes à signaler parmi les partisans de la responsabilité partielle. Les uns, par exemple, comme M. L. Ott (*Annales médico-psychologiques*, 1854, p. 329) et Molnir (*Annales médico-psychologiques*, 1854, p. 78), soutiennent que le monomane doit être condamné, non-seulement pour les actes étrangers à son délire, mais même pour ceux qui sont le produit direct de son idée délirante, lorsque ces actes ont été accomplis avec discernement et lorsqu'on peut démontrer que le malade aurait eu assez de force pour s'empêcher de les commettre s'il avait été retenu par la crainte d'une pénalité. Donc, ajoutent ces auteurs, la loi doit le punir, pour l'intimider à l'avenir, lui et les autres aliénés, et pour préserver la société contre les crimes commis avec discernement par les aliénés de même que par les criminels. M. Delasiauve, comme M. Renaudin (voy. *Annales médico-psychologiques*, 1854, p. 237-268), a combattu à diverses reprises et combat encore aujourd'hui cette doctrine de la responsabilité des aliénés ainsi étendue, et il a parfaitement raison; car, si elle était généralement adoptée, elle aurait pour conséquence inévitable de faire condamner très-fréquemment de malheureux aliénés pour des actes dont ils ne seraient nullement responsables, et qui seraient évidemment le résultat involontaire de leur état malade. Nous donnons acte très-volontiers à M. Delasiauve de cette protestation, et nous ne le rangeons pas certainement parmi les partisans de la responsabilité

partielle des aliénés ainsi entendue. Il est maintenant d'autres défenseurs de cette doctrine qui, sans arriver au même point que MM. Ott et Molinier, vont cependant plus loin encore que M. Delasiauve ne le désire. Ces auteurs n'incriminent pas les aliénés pour les actes commis sous une influence malade; ils proclament, au contraire, qu'ils doivent être absous pour ces actes; mais ils prétendent qu'il y a justice et utilité pour la société à les condamner pour les actes criminels jugés étrangers à la sphère de leur délire. Ce sont là, dit M. Delasiauve, les véritables défenseurs de la responsabilité partielle des aliénés, admise comme principe absolu dans la médecine légale. Parmi ces auteurs, on peut citer Casper (*Traité de médecine légale*), M. Belloc (*Annales médico-psychologiques*, 1861), et M. Legrand du Saulle (*Annales médico-psychologiques*, 1863, p. 209). Eh bien! M. Delasiauve déclare qu'il n'est pas partisan, comme les médecins que nous venons de citer, de la doctrine de la responsabilité partielle, et il tient beaucoup à ne pas être confondu avec eux sous ce rapport. Nous sommes tous disposé, pour notre part, à lui rendre cette justice qu'il n'est pas allé aussi loin dans la voie de la responsabilité partielle des aliénés et qu'il a toujours fait la part de la maladie plus large encore que MM. Belloc et Legrand du Saulle. Il a bien dit, il est vrai, dans plusieurs passages de son mémoire sur la monomanie au point de vue psychologique et légal (*Annales médico-psychologiques*, 1853), dans celui sur les pseudo-monomanies (*Annales médico-psychologiques*, 1859), et il a répété, dans le discours auquel nous répondons, que les aliénés atteints de délire partiel, les monomanes et les pseudo-monomanes *pouvaient, dans certains cas*, être condamnés pour des actes criminels étrangers à leur délire; mais il n'a pas osé élever cette simple possibilité au niveau d'une doctrine absolue. Il n'a pas dit, comme les autres médecins dont nous venons de parler, que tout acte répréhensible commis par un aliéné partiel devait être imputable par ce seul fait qu'il était en dehors de la sphère de l'idée délirante. Selon M. Delasiauve, cette simple constatation ne suffit pas pour permettre de condamner un aliéné; le médecin doit être plus réservé et plus circonspect; il ne doit pas se prononcer ainsi en thèse générale, en vertu d'un principe absolu applicable à tous les cas. L'absence de rapport apparent entre l'acte incriminé et le délire de l'aliéné ne doit être qu'un premier indice, un motif d'examen, et ce n'est qu'après avoir étudié, d'une manière approfondie, chaque cas particulier, et seulement dans des cas très-rares, que le médecin expert doit se décider à faire condamner un aliéné pour un acte criminel étranger à

son délire, ou faire valider dans les mêmes circonstances un acte signé par lui, s'il s'agit d'un acte civil. M. Delasiauve résume lui-même son opinion sur la responsabilité partielle, en disant qu'il n'est pas partisan de la responsabilité quand même des aliénés pour les actes étrangers à leur délire, mais de leur responsabilité *éventuelle* dans certains cas bien déterminés, et principalement dans les cas de pseudo-monomanies; car, selon lui, les monomanes vrais ne doivent presque jamais être considérés comme responsables de leurs actions.

Nous reconnaissons donc très-volontiers, relativement à la première objection que nous a adressée M. Delasiauve, qu'une distinction importante doit être établie entre son opinion et celle de M. Belloc; nous admettons que M. Delasiauve a procédé dans l'examen de cette question délicate avec une grande réserve, et comme il le dit lui-même, avec une circonspection timide; qu'il a étendu, plus que les autres partisans de la responsabilité partielle des aliénés, la sphère de la maladie, et qu'il se rapproche ainsi, plus que les autres défenseurs de cette doctrine, de l'opinion que nous défendons nous-même et que nous croyons la seule vraie, c'est-à-dire de l'irresponsabilité absolue de tous les aliénés sans exception devant la loi; mais cette concession importante une fois faite à la vérité et à la justice, nous persistons à dire que, quelque restreinte que soit la sphère dans laquelle M. Delasiauve renferme la responsabilité partielle, quoiqu'il la considère comme simplement éventuelle et non comme nécessairement acquise à certaines situations malades, par cela seul qu'il l'admet comme possible dans certains cas particuliers, abandonnés à l'appréciation arbitraire du médecin expert, il doit être considéré comme un défenseur convaincu, quoique timide, de cette doctrine; par conséquent, sans vouloir assimiler absolument sa manière de voir à celle de M. Belloc, nous étions dans notre droit en le citant, à côté de ce médecin distingué, comme le défenseur d'une opinion dont nous combattons indistinctement tous les partisans, puisque nous n'admettons, dans aucun cas, qu'on puisse condamner un aliéné en justice pour un acte accompli par lui, aussi bien en dehors que dans la sphère de son délire.

II. — M. Delasiauve m'a adressé un second reproche. Il se plaint de ce que je me suis borné à des généralités vagues, sans application pratique, au lieu de m'être attaqué aux faits eux-mêmes, tels qu'ils se présentent à l'observation du médecin expert. M. Delasiauve me reproche, en un mot, d'avoir suivi la plus mauvaise des deux

voies indiquées par moi-même au commencement de mon discours, c'est-à-dire la voie de la théorie, au lieu de celle de la pratique. Ce n'est pas là, selon moi, une objection sérieuse. J'ai eu le soin, en effet, de prévenir en commençant que deux voies m'étaient ouvertes pour la démonstration que je voulais entreprendre, celle des généralités et celle des faits particuliers; que la seconde eût exigé un mémoire et ne pouvait être adoptée dans un discours où les généralités seules pouvaient trouver place. Que M. Delasiauve combatte donc mes réflexions générales, comme il l'a fait dans la suite de son discours, mais qu'il ne me reproche pas la forme que j'ai été contraint d'adopter sous peine de me lancer dans des longueurs interminables. Du reste, la conclusion que j'ai tirée de cette étude me permettait précisément cette forme générale que j'ai choisie. Je comprends parfaitement, en effet, que les médecins qui, comme M. Delasiauve, abandonnent la solution du problème au jugement individuel du médecin expert, dans chaque cas particulier, doivent, pour traiter la question, descendre dans le détail de ces faits particuliers qui peuvent se présenter à l'examen du médecin; mais ceux qui, comme nous, croient à une formule générale applicable à tous les cas et se résumant ainsi : tout aliéné est irresponsable, peuvent se contenter d'établir, par des preuves générales, la vérité de cette proposition fondamentale, et il ne leur est pas nécessaire, pour appuyer cette conclusion, d'entrer dans l'étude des faits particuliers. C'est pourquoi nous avons pu nous borner à des généralités pour la démonstration de la thèse que nous avons posée.

III. — Un troisième reproche que nous fait M. Delasiauve est celui d'avoir établi une distinction fondamentale entre la responsabilité morale et la responsabilité légale des aliénés, c'est-à-dire, selon lui, entre la théorie et la pratique, entre le principe et son application. Je me défie toujours, dit M. Delasiauve, de ce prétendu désaccord entre la théorie et la pratique et je crois, au contraire, que l'une doit toujours commander l'autre. M. Falret, ajoute M. Delasiauve, a le soin de proclamer lui-même qu'il existe comme deux échelles distinctes indiquant les degrés différents de la responsabilité à l'état normal et de l'irresponsabilité à l'état maladif; pourquoi donc est-il ensuite inconséquent dans l'application et n'admet-il pas une responsabilité atténuée ou aggravée, proportionnelle à ces divers degrés de la responsabilité physiologique et de l'irresponsabilité morbide? Voilà, ce me semble, l'objection dans toute sa force. Pour la réfuter convenablement, il me faudrait refaire mon discours tout entier; car c'est là, en réalité, son idée fondamen-

taie. Mais j'ai répondu d'avance à cette objection. J'ai dit que le philosophe et le médecin pouvaient bien, au risque de se tromper souvent dans cette recherche si obscure, tâcher de pénétrer dans les replis les plus cachés du cœur humain, pour y surprendre les secrets de la lutte intérieure entre la force d'impulsion qui incite l'homme ou l'aliéné à faire une action répréhensible, et les forces de résistance qu'il peut appeler à son aide pour ne pas céder à cet entraînement; mais j'ai dit et je répète que cette recherche toute spéculative et très-sujette à l'erreur ne peut servir de base solide au médecin expert appelé devant la justice pour asseoir un jugement et décider si un individu accusé d'un crime ou d'un délit, doit ou non être absous ou condamné. Pour trancher des questions aussi graves que celles qui concernent la vie, l'honneur ou la fortune des individus et de leurs familles, il faut, au médecin, un *criterium* plus sûr, moins arbitraire, moins variable au gré du caprice de chacun. Or, ce *criterium* ne peut être que celui de l'état de santé ou de l'état de maladie de l'individu incriminé. C'est là le seul *criterium* qui soit de la compétence du médecin, le seul pour lequel il puisse apporter à la justice un contingent de lumières vraiment utiles et spéciales, le seul enfin, qui lui permette de décider avec quelque certitude une question aussi difficile que celle de la culpabilité ou de la non-culpabilité de l'individu soumis à son examen. Cet individu était-il aliéné au moment où il a accompli l'acte dont on l'accuse? S'il était aliéné, qu'il soit absous; s'il n'était pas aliéné, qu'il soit condamné. Voilà une solution nette et claire, qui coupe court à toutes les controverses, qui rassure toutes les consciences et qui réduit la médecine légale tout entière à une simple question de diagnostic, dont la solution appartient évidemment au médecin seul, auquel on ne peut plus contester sa compétence exclusive et spéciale. Combien cette limite de la santé et de la maladie est préférable à celle que les partisans de la responsabilité partielle des aliénés prétendent lui substituer, et qu'ils croient trouver dans l'appréciation individuelle et arbitraire du degré d'impulsion malade et du degré de résistance normale à un acte déterminé dans chaque cas particulier! Ici, tout est vague, indécis et presque insoluble; là, au contraire, l'étude médicale et clinique permet de décider la question du diagnostic de la folie d'une manière bien autrement facile que celle du degré de responsabilité ou d'entraînement irrésistible chez un aliéné! Le besoin indispensable d'un *criterium* pratique pour juger les questions médico-légales relatives aux aliénés, voilà donc le motif sérieux qui nous a porté à distinguer la responsabilité des aliénés devant la loi de leur respon-

sabilité morale aux yeux du philosophe et du médecin. Ceux-ci, scrutant les cœurs et les reins, s'efforcent de se placer au point de vue de la justice divine qui recherche les mobiles les plus cachés des actions humaines : le médecin légiste, au contraire, est forcé de se placer au point de vue de la justice humaine, qui, ne pouvant pénétrer dans le secret des intentions, n'incrimine que les actes et ne juge que les faits accomplis !

IV. — Une quatrième objection que m'a adressée M. Delasiauve est celle d'avoir établi une différence essentielle entre la manière de juger des magistrats et celle que doivent adopter les médecins, les uns ne faisant porter leur jugement que sur l'acte incriminé et ses mobiles, et les autres, au contraire, devant s'appliquer à juger l'homme tout entier. M. Delasiauve soutient, au contraire, que le magistrat et le médecin doivent se placer au même point de vue et ne doivent pas avoir deux procédés différents pour apprécier les actes accomplis par les aliénés. M. Falret, dit M. Delasiauve, recommande aux médecins légistes de ne pas se borner à étudier l'acte incriminé, les circonstances qui l'ont accompagné et les mobiles qui lui ont donné naissance, mais de chercher à connaître l'individu tout entier, dans sa constitution physique et morale, et de suivre l'évolution de sa maladie, depuis ses premiers débuts jusqu'au moment où l'on est appelé à l'observer ; mais, ajoute M. Delasiauve, ce sont là des recommandations superflues, et parler ainsi aux médecins c'est prêcher des convertis. Tous les médecins, en effet, dans le jugement d'une affaire médico-légale délicate, cherchent à s'entourer de la plus grande somme de lumières possible et s'efforcent de puiser des renseignements à toutes les sources. Pour répondre à cette observation générale, je me bornerai à renvoyer M. Delasiauve aux rapports médico-légaux publiés par les médecins spécialistes de tous les pays et aux traités de médecine légale les plus autorisés et les plus répandus. Que voit-on, en effet, dans la plupart de ces rapports et de ces traités ? On voit les auteurs prendre, pour point culminant de leur argumentation, les faits de vol, d'incendie, d'homicide ou d'érotisme, etc., reprochés à un aliéné, et en faire le pivot de tous leurs raisonnements ; ils représentent l'aliéné qu'ils ont à juger ou à décrire, comme atteint de kleptomanie, de pyromanie, de monomanie homicide ou érotique. Ils dissertent, comme les avocats, sur l'instantanéité de l'acte ou sur sa préméditation, sur son absence complète de motifs ou sur l'intérêt que l'individu pouvait avoir à l'accomplir, sur la honte que lui a inspirée son crime ou sur le cynisme avec lequel il en a fait l'aveu immédiat, sur les détails



qui ont précédé, accompagné ou suivi la perpétration de cet acte ; en un mot, ils discutent, comme les magistrats eux-mêmes, sur les circonstances aggravantes ou atténuantes de l'acte incriminé et sur les motifs qui peuvent le faire considérer comme émanant d'une volonté libre ou d'une volonté malade. L'individu accusé, envisagé dans ses antécédents, dans sa vie antérieure, dans l'ensemble de son caractère actuel, et dans l'évolution successive de ses phénomènes morbides, ne joue ordinairement qu'un rôle minime, ou du moins très-secondaire, dans ces appréciations. Eh bien ! c'est cette tendance habituelle de la médecine légale des aliénés, qui fait ressembler les médecins à des magistrats, que j'ai combattue dans mon discours. J'ai insisté sur ce point de vue exclusif et erroné de la médecine légale actuelle, qui rapproche la manière de procéder des médecins de celle des magistrats, parce que cette direction générale des esprits m'a paru l'une des raisons principales qui favorisent l'adoption de la doctrine de la responsabilité partielle des aliénés, que je me suis efforcé de combattre. Tant que l'on se bornera, en effet, à dissenter sur les causes, les mobiles ou les circonstances concomitantes d'un acte reproché à un aliéné, on sera toujours disposé à concentrer l'étude de sa maladie sur celle de cet acte lui-même ; dès lors, on sera porté à considérer le malade comme responsable lorsque l'acte incriminé paraîtra étranger à son délire. Aussi, pour battre en brèche cette doctrine nouvelle, et, selon moi, erronée, qui tend à s'introduire dans la science, il faut commencer par changer le point de vue généralement adopté dans la médecine légale des aliénés ; il faut cesser d'envisager les actes de ces malades à la façon des magistrats, et il faut arriver à étudier l'individu tout entier, dans l'ensemble de ses caractères physiques et moraux, et dans l'évolution complète de son affection. Cette méthode seule peut permettre d'apprécier avec vérité la valeur de l'acte lui-même, lequel n'est, en réalité, qu'un élément dans le tableau général de la maladie. Ceci nous amène naturellement à examiner la cinquième objection de M. Delasiauve, qui est à nos yeux la plus importante de toutes et qui concerne la solidarité des facultés humaines et la question de la monomanie. Cette objection mérite de nous arrêter plus longtemps, parce qu'elle constitue, selon nous, le cœur même du sujet, et parce qu'elle est la raison véritable de la différence fondamentale qui existe entre l'opinion de M. Delasiauve et la nôtre.

V. — M. Delasiauve me reproche d'avoir proclamé la solidarité des facultés humaines et d'en avoir tiré un argument contre l'existence

de la monomanie et contre la responsabilité partielle. Je ne chercherais certainement à me défendre de cette accusation; car c'est là la base principale de mon argumentation. Sur ce terrain, nous ne pourrions jamais nous rencontrer, M. Delasiauve et moi, puisque nous partons précisément de deux principes opposés. Oui, je crois, avec un grand nombre de médecins spécialistes distingués, que la fragmentation des facultés humaines, admise par les psychologues, n'est qu'un moyen commode de faciliter l'étude de l'âme humaine et de mieux analyser ses divers attributs, mais que ces divisions, indispensables pour l'étude détaillée de l'homme intérieur, ne correspondent pas à des forces réellement distinctes et séparées, et ne sont que des aspects divers d'un même principe indivisible dans son unité. Ce n'est pas ici le lieu de traiter incidemment cette question fondamentale, qui domine, en réalité, la psychologie normale et la pathologie mentale. Je ne puis que poser ici le principe général et en déduire les conséquences qui en résultent naturellement, au point de vue de la doctrine de la monomanie et de celle de la responsabilité partielle qui s'y trouve liée de la manière la plus intime. Ces trois questions, à mes yeux, sont absolument solidaires et ne peuvent être séparées. En effet, ceux qui pensent que, chez les malades atteints d'aliénation partielle, le délire peut être exactement limité à un sujet bien déterminé, en dehors duquel ils conservent, du reste, l'intégrité parfaite de leurs facultés intellectuelles et sentimentales, doivent être amenés logiquement à conclure que ces aliénés, lorsqu'ils commettent un acte justiciable des tribunaux, peuvent être condamnés, dans le cas où cet acte est tout à fait étranger à la sphère bien nettement déterminée de leur délire, et qu'ils doivent être absous, au contraire, si l'acte incriminé est un résultat direct de la conception délirante exclusive qui les domine. La conséquence pratique découle ici naturellement et logiquement de l'idée théorique que l'on s'est faite de la nature de la maladie mentale. Lorsque, au contraire, après avoir observé cliniquement un très-grand nombre d'aliénés partiels, soit dans le monde aux premières périodes de leur affection, soit dans les asiles à des périodes plus avancées, on est arrivé à se convaincre qu'un délire ainsi limité à une seule idée ou à une seule série d'idées délirantes, n'existe que dans l'esprit des psychologues de profession ou des médecins systématiques, qui veulent à tout prix transporter dans le domaine de la pratique les distinctions théoriques de l'école, et qui n'observent les faits cliniques qu'à travers le prisme des doctrines psychologiques régnantes; — lorsqu'on est arrivé à se convaincre que ces idées malades, considérées comme

uniques, ne sont en réalité que des idées prédominantes; que ces systématisations délirantes sont faites après coup par les aliénés eux-mêmes, qui, obéissant à la pente naturelle de l'esprit humain vers l'unité, cherchent à rattacher à une cause unique, à une explication unique, tous les phénomènes isolés qui se produisent en eux; — lorsqu'on est arrivé à se convaincre, comme nous le sommes profondément, que chez un individu devenu aliéné, la maladie engendre des phénomènes très-variés et très-complexes, dans l'ordre des sentiments, de la volonté, de l'intelligence et des fonctions organiques, qui constituent le tableau complet de la maladie et dont on doit s'attacher à apercevoir l'ensemble, au lieu de se laisser captiver exclusivement par le point le plus saillant, qui s'offre de lui-même à l'observateur et qui est aussi bien aperçu par l'œil inattentif du vulgaire que par le regard exercé du médecin; — lorsqu'on est convaincu, en un moi, qu'un aliéné, atteint dans l'exercice de ses facultés intellectuelles, ne tarde pas à l'être également, ou l'est même déjà, dans celui de ses sentiments ou de sa volonté; enfin, lorsque l'observation journalière des aliénés, à toutes les périodes, nous a conduit à cette conviction inébranlable que toutes les folies sans exception, comme les maladies nerveuses en général, sont sujettes à des rémissions et à des paroxysmes, et que le même malade est tout différent de lui-même selon qu'on l'observe dans l'une ou dans l'autre de ces périodes, qui peuvent se succéder à de courts intervalles et même dans le cours d'une même journée; — lorsque, dis-je, l'observation clinique des aliénés vous a amené à de pareils résultats, que confirme de plus en plus l'observation de chaque jour, comment pourrait-on croire encore à la possibilité de limiter exactement la sphère dans laquelle s'exerce le délire? Comment pourrait-on s'exposer à faire condamner un malheureux aliéné d'après l'appréciation délicate, et, en réalité, presque impossible, des limites flottantes d'un délire, dont l'intensité et l'étendue peuvent varier d'une manière aussi flagrante d'un moment à un autre? Aussi, selon moi, la solution donnée à la question de la responsabilité partielle dépend entièrement de la solution préalable de la question de l'existence ou de la non-existence de la monomanie. Ces deux questions sont, à mes yeux, tellement solidaires, qu'elles me semblent inséparables; or, c'est parce que je ne crois pas à l'existence de la monomanie vraie, ni dans l'ordre des facultés sentimentales, ni dans celui des facultés intellectuelles, que je ne crois pas non plus, à plus forte raison, à la possibilité de scinder la personnalité humaine, le moi humain, ce qu'il y a, en un mot, de plus indivisible dans l'homme, en deux parties distinctes, dont l'une, frappée par la

maladie, serait irresponsable des actes auxquels elle serait entraînée; tandis que l'autre, jouissant parallèlement de toute son intégrité, conserverait la liberté de ses actes et pourrait être condamnée comme responsable, au même titre que la personnalité humaine tout entière à l'état normal!

M. Delasiauve, pourtant, ne pose pas la question dans ces termes. Moins absolu dans ses conclusions que les autres auteurs qui proclament la responsabilité des aliénés pour tous les faits étrangers à la sphère de leur délire, il professe, au contraire, que « *le trouble mental le plus faible en apparence, outre l'inquiétude qu'il suscite, exerce un empire dont il est difficile de préciser l'étendue.* » (*Annales médico-psychologiques*, mars 1864, p. 285.)

Quelques lignes auparavant, il s'exprime ainsi: « *Quand la folie est patente, la responsabilité est nulle.* » Il dit encore (p. 286): « *Il faut bien s'assurer, avant de rendre la responsabilité partielle applicable, que la déviation malade, hors de son faible rayonnement, est sans empire sur l'ensemble du fonctionnement mental.* » (*Annales médico-psychologiques*, p. 285.) Selon lui, les malades atteints de la variété d'aliénation partielle à laquelle il réserve le nom de monomanie vraie, ne doivent donc pas être nécessairement condamnés pour les actes étrangers à leur idée dominante. Il ne veut admettre à cet égard aucune solution absolue. Il soutient que, dans beaucoup de cas, la maladie peut étendre son influence en dehors du cercle restreint de la conception délirante dominante, et que la responsabilité peut ainsi ne pas exister, même pour des faits qui semblent de prime abord tout à fait soustraits à l'influence malade. M. Delasiauve fait donc, aux partisans de l'irresponsabilité absolue de tous les aliénés, de grandes concessions, dont nous sommes tout disposés à lui tenir compte, concessions beaucoup plus grandes que celles d'autres auteurs plus partisans que lui de la doctrine de la responsabilité partielle. Mais malgré ces concessions de principe, M. Delasiauve admet en fait que le médecin expert doit rechercher, dans chaque cas particulier, si l'acte incriminé peut être considéré comme dépendant du délire, ou comme lui étant étranger; il déclare cette dernière éventualité rare (*Annales médico-psychologiques*, mars 1864, p. 286), mais il en admet la possibilité; sous ce rapport, il doit donc être regardé comme un défenseur de la responsabilité partielle de certains aliénés. Mais ce qui distingue surtout son opinion de celle des autres partisans de cette même doctrine, c'est que ce n'est pas parmi les aliénés atteints du délire partiel le plus limité, c'est-à-dire parmi les monomanes vrais, qu'il recherche surtout les aliénés pouvant

être condamnés. A ses yeux, les monomanes vrais doivent en général être considérés comme irresponsables. Les malades auxquels on doit surtout appliquer le bénéfice ou la rigueur de la responsabilité partielle, ce sont les *pseudo-monomanes*. Cette conclusion est certainement inattendue et n'aurait pas pu être prévue de prime abord. Il devait sembler, en effet, que les monomanes vrais, étant, selon M. Delasiauve, atteints d'un trouble limité des facultés intellectuelles ou sentimentales, avec conservation du pouvoir de coordination logique des idées, même dans la sphère restreinte de leurs conceptions délirantes, auraient dû être regardés par lui comme jouissant de la responsabilité de leurs actes pour les faits sans relation avec leur délire; c'est ce qu'il admet en effet pour quelques rares exceptions; mais en général il les déclare irresponsables; il accorde au contraire plus fréquemment le privilège ou le malheur de cette responsabilité aux aliénés atteints de la variété du délire partiel à laquelle il a donné le premier le nom de *pseudo-monomanie*. Nous ne pouvons indiquer ici, avec les développements nécessaires, les motifs sur lesquels s'appuie M. Delasiauve pour légitimer cette conclusion; nous sommes donc obligé de renvoyer à son discours (*Annales*, mars 1864, p. 298-302) et surtout à son mémoire sur les pseudo-monomanies (*Annales médico-psychologiques*, 1859). Mais nous ne pouvons nous dispenser d'examiner rapidement le parti que M. Delasiauve croit pouvoir tirer de la pseudo-monomanie pour la solution de la question qui nous occupe.

VI. — M. Delasiauve indique plusieurs caractères qui peuvent servir, selon lui, à distinguer la *pseudo-monomanie* des autres espèces de la folie. Si j'ai bien compris cette distinction, voici les quatre signes principaux sur lesquels elle repose :

1° Le délire, composé d'éléments variés, c'est-à-dire de conceptions délirantes, d'impulsions involontaires, d'hallucinations, etc., est un délire diffus, mobile, fugace, qui apparaît et disparaît comme une rêverie ou une fantasmagorie, qui n'envahit qu'une portion de la personnalité humaine et qui ne réagit pas sur le reste de l'intelligence.

2° Le malade a conscience de son délire, sans pouvoir l'empêcher de se produire; il reconnaît que sa personnalité est comme dédoublée et qu'il y a en lui comme deux hommes distincts, dont l'un est dominé tandis que l'autre reste libre de ses actions.

3° L'aliéné conserve ce délire en lui-même, dans son monde intérieur, et il a assez de force pour ne pas le laisser paraître au dehors, pour ne pas le manifester.

4° Ce délire n'exerce aucune influence sur sa conduite, et le malade continue à vaquer à ses occupations et à ses affaires, sans être influencé par sa maladie qui reste en lui comme sur un terrain réservé et inabordable.

Tels sont, si je ne me trompe, les caractères principaux qui servent de base à la *pseudo-monomanie* telle que la comprend M. Delasiauve : ce sont ces caractères qui lui ont permis de conclure que les malades de cette catégorie pouvaient, dans certains cas, être considérés comme responsables de leurs actes, ou comme capables d'accomplir des actes civils pouvant être déclarés valables. Ces caractères indiqués par M. Delasiauve, sont déduits d'une observation clinique qui nous paraît très-exacte ; on les constate assez fréquemment chez des aliénés partiels, dans le monde comme dans les asiles. Mais sont-ils suffisants, au point de vue nosologique, pour constituer une espèce naturelle et distincte de maladie mentale ? Ne les observe-t-on pas au contraire dans les formes les plus diverses et aux périodes les plus différentes de ces maladies ? Ils existent, par exemple, chez certains mélancoliques, dans la folie raisonnante ou manie sans délire, dans l'exaltation maniaque, dans les deux périodes de la folie circulaire et dans plusieurs variétés de l'aliénation partielle. Les hallucinés chroniques eux-mêmes disent souvent que leur personnalité est dédoublée ; qu'on leur fait penser et dire des choses auxquelles ils n'auraient jamais songé par eux-mêmes ; qu'on leur vole leurs pensées pour les transmettre au dehors, et ils font les demandes et les réponses, comme s'ils renfermaient en eux deux personnalités distinctes, représentant, comme chez certains mystiques, la lutte du bien et du mal.

Ces caractères symptomatiques se rencontrant dans des formes et à des périodes très-différentes, ne peuvent donc servir à constituer une espèce spéciale, au point de vue nosologique. Ils ne permettent pas davantage, au point de vue médico-légal, de trancher la question de la responsabilité ou de la non-responsabilité, ainsi que le prétend M. Delasiauve.

En effet, la conscience que les malades ont de leur état, la limitation exacte du délire qui n'envahit qu'une portion de l'intelligence et qui n'atteint pas la personnalité normale, l'absence de manifestation extérieure du délire et d'influence sur la conduite de la vie, tous ces caractères qui servent de base à cette distinction, en supposant qu'ils existent rigoureusement dans l'intervalle des accès, chez les aliénés *pseudo-monomanes*, disparaissent presque complètement pendant les paroxysmes ; le délire devient alors plus étendu, plus intense, plus dominateur, plus irrésistible ;

le malade est plus convaincu de la réalité de l'objet de son délire ; il a moins conscience de son caractère maladif ; il est plus entraîné par lui ; il a moins de force pour y résister ; il le manifeste davantage ; il agit plus en vertu de sa conviction délirante, et il ne peut plus, ni s'occuper de ses affaires, ni se livrer à ses occupations habituelles. Les caractères principaux sur lesquels repose la pseudo-mémoire tendent donc à disparaître pendant les paroxysmes de la maladie ; or, c'est précisément pendant les paroxysmes que s'accomplissent surtout les actes violents ou répréhensibles dont on voudrait rendre ces malades responsables. Le critérium découvert par M. Delasiauve pour juger les questions médico-légales délicates, ne remplit donc nullement le but pour lequel il le propose, puisqu'il cesse de pouvoir s'appliquer aux circonstances pour lesquelles il est destiné. Je vais même plus loin et je dis que si j'étais partisan de la responsabilité partielle de certains aliénés, j'aimerais mieux, comme quelques auteurs, rendre responsables les malades classés par M. Delasiauve sous le nom de monomanes vrais, que ceux qu'il appelle des pseudo-monomanes, parce que le délire systématisé des uns me semblerait pouvoir être plus rigoureusement limité que le délire diffus, complexe, mobile et variable en intensité et en étendue des pseudo-monomanes. Mais je ne puis insister plus longtemps sur ce point en discussion entre M. Delasiauve et moi ; je désire seulement, en terminant, dire encore quelques mots de deux autres points qu'il me paraît important d'éclaircir.

M. Delasiauve dit, en parlant des pseudo-monomanes, qu'ils peuvent être rendus responsables de leurs actes lorsque ceux-ci sont accomplis dans l'intervalle de leurs accès. Ceci est un des côtés les plus intéressants de la question de la responsabilité partielle et mérite d'être signalé. Je comprends parfaitement, en effet, que tout en repoussant formellement la division de la personnalité humaine en deux parties distinctes pour les actes accomplis dans un même moment de l'existence d'un malade, on puisse cependant admettre cette division de la responsabilité dans des moments différents de la maladie. Ce sont là deux questions séparées, qui doivent être nettement distinguées. Tous les médecins légistes ont admis, dans tous les temps, même à l'époque où la théorie de la responsabilité partielle n'avait pas encore vu le jour, que les aliénés présentaient des intervalles lucides, ou des périodes d'intermittence, pendant lesquelles ils pouvaient récupérer momentanément la jouissance de toutes leurs facultés et, partant, la responsabilité de leurs actes. L'existence des folies intermittentes ou périodiques, qui n'est contestée par personne, démontre du reste la réalité de ce

fait d'une manière irréfutable. On ne peut donc nier que tel aliéné déclaré irresponsable à un certain moment de sa maladie, peut être considéré comme responsable dans un autre moment, si le médecin le croit réellement alors dans une période d'intermittence ou dans un intervalle lucide complet, de même qu'il le regarde comme de nouveau responsable lorsque sa maladie est arrivée à la guérison. Mais admettre la responsabilité possible des aliénés dans les moments de suspension de leur maladie, pour tous les actes accomplis pendant ces périodes, ce n'est nullement reconnaître que le même aliéné puisse être à la fois responsable de certains actes et irresponsable de certains autres, ayant eu lieu dans le même moment de sa maladie, selon que ces actes sont oui ou non en rapport avec son délire. Il importait beaucoup d'établir nettement cette distinction pour éviter toute confusion dans une discussion déjà si complexe.

Une autre cause d'erreur mérite encore d'être signalée. M. Delasiauve cite parmi les pseudo-monomanes des malades atteints d'hystérie, d'épilepsie, de névroses variées, d'ivrognerie, d'états intellectuels en rapport avec la grossesse et la menstruation, etc., etc. C'est, ce me semble, étendre démesurément le cercle de l'aliénation mentale et compliquer singulièrement la question déjà si difficile de la responsabilité des aliénés. Sans doute, ces divers états nerveux peuvent donner lieu à un trouble mental qu'on peut invoquer pour exonérer les individus qui en sont atteints de toute responsabilité ; mais il importe, cependant, de poser une limite à l'extension que le médecin légiste pourrait donner au bénéfice tiré pour un accusé d'un trouble mental quelconque. Or, selon nous, cette limite scientifique ne peut être que celle de la folie. Sans doute, ce terme est lui-même très-mal défini dans l'état actuel de la science ; beaucoup d'affections cérébrales, qui sont encore exclues de son cadre, malgré un trouble intellectuel assez notable, pourraient être classées parmi les folies, au même titre que la manie, la mélancolie ou la démence. Quelques affections cérébrales qui affaiblissent l'intelligence sans la troubler profondément, certains états d'imbécillité native, les troubles intellectuels plus ou moins passagers, ou plus ou moins durables, qui accompagnent quelquefois la menstruation, la grossesse, l'hystérie et d'autres névroses, l'épilepsie, l'ivrognerie, etc., peuvent entraîner à des actes justiciables des tribunaux et qui excluent la responsabilité morale, sans mériter cependant scientifiquement le nom de folie. C'est là certainement le point le plus délicat de la question de la responsabilité partielle. Nous reconnaissons volontiers que dans ces cas mixtes, intermédiaires entre la raison et la folie, nos adversaires peuvent



espérer remporter un triomphe facile sur les défenseurs de l'irresponsabilité absolue de tous les aliénés devant la justice. Mais, même dans ces cas vraiment difficiles à décider, comme le sont toutes les questions de limite, nous pensons que notre manière de trancher la difficulté est encore la meilleure. En prenant le mot de folie dans son acception la plus large, c'est-à-dire dans son sens pratique et non dans son sens strictement nosologique ; en y comprenant, non-seulement la démence simple et la plupart des affections cérébrales avec trouble intellectuel, mais même les divers degrés de l'imbécillité native et les désordres intellectuels intenses et caractérisés qui accompagnent souvent les névroses, on peut, selon nous, même pour ces cas mixtes, conserver, dans toute sa rigueur, la formule généralement adoptée et qui se résume ainsi : doit être déclaré irresponsable, d'une manière absolue, tout individu atteint d'une forme quelconque de la folie. Si maintenant quelques-uns des troubles intellectuels mixtes dont nous venons de parler, échappent à cette formule et à cette définition, on doit les considérer comme constituant les degrés inférieurs de l'échelle de la raison et non ceux de l'échelle de la folie ; par conséquent, pour ces états de perturbation ou d'infirmité mentales, qui ne sont pas encore la folie, mais qui sont sur la pente y conduisant presque fatalement, on peut admettre une responsabilité atténuée, proportionnelle au degré de l'échelle où ces malades se trouvent placés ; mais, qu'on le remarque bien, nous n'admettons cette responsabilité atténuée que pour les états qui se trouvent placés au bas de l'échelle de la raison, c'est-à-dire de ce que nous avons appelé l'échelle physiologique descendante, et non pour ceux qui sont au bas de l'échelle pathologique ascendante. Nous étendons ainsi la sphère de l'indulgence jusque sur le domaine physiologique, au lieu d'étendre, comme le font nos adversaires, les rigueurs de la loi jusque sur le terrain pathologique, différence capitale qui nous sépare profondément de tous les défenseurs, quels qu'ils soient, de la théorie de la responsabilité partielle appliquée aux aliénés !

*M. Delasiauve.* — M. J. Falret a fait amende honorable en confessant qu'il m'avait prêté des opinions qu'il n'avait qu'imparfaitement appréciées. Il soutient, néanmoins, que même avec les restrictions que j'y avais mises, ma thèse est encore un rameau de la doctrine de la responsabilité partielle, et que ses arguments, pris dans un sens de critique générale, conservent à cet égard toute leur valeur. Cette persistance honore sa conviction ; mais n'eût-il pas été mieux inspiré, au lieu de maintenir purement et simplement ses

premières idées, de combattre directement les nôtres et de donner une interprétation différente aux observations dont nous les avons déduites ? Le raisonnement, l'expérience, l'évidence déposent contre ses préconceptions ; qu'il montre donc que la logique, les faits, le sens commun ont tort. Qu'il nous explique comment un militaire distingué a pu, vingt-sept ans durant, remplir des fonctions importantes sans être responsable aux yeux de la science, parce que plusieurs fois par jour il lui plaisait de se laver les mains qu'il supposait pouvoir être entachées de vert-de-gris ; comment les magistrats seront aveuglés par la vérité, quand un de nos collègues, philosophe et non aliéniste, est tout naturellement pénétré de sa lumière.

Ce n'est pas en vain que nous avons appelé notre collègue sur le terrain des cas particuliers. La solution est là et non ailleurs. Une illusion, qui l'a dominé dans sa réponse, est relative à la pseudo-mémoire. L'idée qu'il s'en est faite est loin de correspondre au tableau que nous avons tracé et à la définition que nous avons donnée de ce trouble mental. Il n'y a point, comme dans le *delirium tremens*, deux mondes pour l'aliéné, puisque généralement la fantasmagorie est appréciée et rapportée à la cause morbide. Une fascination n'est pas non plus comparable aux accès intermittents, dans l'intervalle desquels on peut discuter, dans tous les systèmes, si la lucidité est ou non complète. La rêverie morbide est, dans la plupart des cas, toujours imminente et ne s'évanouit, dans les moments de distraction, que pour revenir dans la solitude, dans l'inaction. En sorte que, alors même que le malade éprouve le trouble nerveux, il peut, si son attention est distraite par une occupation quelconque, agir, sous ce dernier rapport, avec un plein libre arbitre, pouvant dès lors être responsable des méfaits commis avec conscience. J'ai émis des suppositions d'après l'évolution connue de ces formes jusqu'ici inappréciées, M. Falret aurait dû se mesurer avec elles.

Une raison qu'il avance pour se cantonner dans son système, c'est que le critérium qu'il propose est clair et absolu. Il aurait pu dire qu'il est commode et dispense de sonder avant dans les situations. Est-il exact et sans inconvénient ? C'est autre chose. Je ne veux pas, du reste, prolonger cette discussion. Mes idées avaient, il y a quatre ans, passé presque inaperçues. Leur justesse commence à se faire jour. Espérons que la lumière bientôt sera complète.

M. Falret s'étonne que je fasse peser de préférence la responsabilité éventuelle sur les pseudo-mémoires. Sa surprise cesserait si, en ce qui touche à la monomanie, il ne prêtait à ses confrères l'opinion la plus étrange. Son désaccord avec eux vient de ce que l'idéal qu'il poursuit n'est, pour ainsi dire, qu'un être de rai-

son. Il s'obstine à la recherche d'une ombre vaine. Qui ne sait que la moindre conviction délirante, indépendamment de son action immédiate, altère et quelquefois annihile tout le fonctionnement mental ? Seulement il ne faut pas prendre le change et considérer le résultat indirect comme une lésion propre des pouvoirs qui souffrent de la complication. Le bras n'est pas malade parce qu'un lien trop serré en empêche les mouvements, non plus qu'un individu dont on troublerait la marche par des bouculades. Voilà pourquoi, chez la plupart des monomanes, la responsabilité n'est pas applicable. Bien différent s'offre le délire diffus, quelquefois vague, sans racines, que la distraction dévie, et qui, en dehors, laisse à l'appréciation une grande latitude. La théorie aurait pu d'avance l'indiquer, mais les faits parlent, et cela suffit.

Séance du 4 avril 1864. — Présidence de M. GIRARD DE CAILLEUX, vice-président.

Lecture et adoption du procès-verbal de la précédente séance.

M. Marcé, sur l'invitation de M. le président, donne des nouvelles de M. Moreau (de Tours), dont la santé a donné dans ces derniers jours de vives inquiétudes à sa famille et à ses amis.

MM. Brierre de Boismont et Legrand du Saulle sont invités à se présenter chez M. Moreau (de Tours), pour lui exprimer les sympathies de la Société.

M. Buchez présente, à l'occasion du procès-verbal, quelques observations au sujet de la candidature de M. de Castelnau au titre de membre honoraire. (Renvoi au bureau pour l'application du règlement.)

Les amnistiés du procès Sagrera demandent à reprendre les pièces volumineuses de la procédure confiées à la Société, afin de poursuivre leur réhabilitation devant la cour suprême de Madrid. (Accordé.)

M. Laffitte, directeur-médecin de l'asile de Saint-Alban, demande le titre de membre correspondant. (Commissaires : MM. Brierre de Boismont, J. Falret et Marcé.)

La demande de M. Laffitte est appuyée par M. Parchappe.

M. Charles Bolyo, docteur en médecine et chirurgien, ancien médecin de l'asile de Bude (Hongrie) et de Halle, demande le titre de membre associé étranger. (Commissaires : MM. J. Falret, Marcé et Linas.)

M. J. Tissot, doyen de la Faculté des lettres de Dijon, demande

le titre de membre correspondant. (Commissaires : MM. Peisse, Paul Janet et Legrand du Saulle.)

*M. Brunet* adresse une note complémentaire de son précédent travail sur les asiles d'aliénés. (Renvoi à la commission déjà nommée et qui se compose de MM. Linas, Brierre de Boismont et Girard de Cailleux.)

*M. Dunant* (de Genève), récemment élu membre correspondant, accuse réception de son diplôme.

*Discussion sur la responsabilité partielle.*

*M. Fournet* (voy. *Annales médico-psychologiques*, juillet 1864, p. 98).

La séance est levée à six heures.

Séance du 25 avril 1864. — Présidence de M. BRIERRE DE BOISMONT, puis de M. GIRARD DE CAILLEUX, vice-président.

Lecture et adoption du procès-verbal de la précédente séance.

*M. G. L. Ponza*, médecin en chef de l'asile d'aliénés d'Alexandrie (Italie), demande le titre de membre associé étranger, et il adresse à l'appui de sa demande un mémoire imprimé ayant pour titre : *Intorno al alcuni prospetti statistici del manicomio di Alessandria*. (Commissaires : MM. Legrand du Saulle, Loiseau et Brierre de Boismont.)

*M. Belhomme* adresse un mémoire intitulé : *De l'éducation des idiots. — Recherches sur le nœud vital : réclamation de priorité.*

*M. Garreau*, médecin en chef à l'École impériale militaire de Saint-Cyr, adresse à la Société les ouvrages suivants et demande le titre de membre correspondant : *Essai sur les premiers principes des sociétés ; Contre l'animisme ; Nouvel essai d'une théorie cartésienne ; Essai sur quelques points de pathologie et de classification médicale ; Essai sur les bases ontologiques de la science de l'homme et sur la méthode qui convient à l'étude de la physiologie humaine*. (Commissaires : MM. Peisse, Buchez et Brochin.)

La Société reçoit les ouvrages suivants :

*Le passé, le présent et l'avenir de la médecine mentale en France ; Les futurs asiles d'aliénés de la Seine*, par M. A. Linas. (Remerciements à l'auteur.)

*Institut privé des maladies mentales et nerveuses* de M. le docteur Schwartzer Ferencz ; *Programme de la maison de santé* de M. le docteur Schwartzer. (Rapporteur, M. Jules Falret.)

*L'Éloge du docteur Aubanel*, lu devant la Société impériale de médecine de Marseille, par le docteur Sauvet, secrétaire général.

*M. Bulkens*, médecin inspecteur de l'asile d'aliénés de Gheel, adresse un mémoire intitulé : *Des asiles et du régime des aliénés en Hollande*, et un *Rapport médico-légal sur l'état mental de Marie-Thérèse Cuyvers, prévenue de tentative d'assassinat*.

*M. H. de Castelnau*, en vertu de l'application du règlement, est réputé démissionnaire.

*M. Legrand du Saulle* informe la Société qu'il a échangé une correspondance active depuis deux ou trois mois avec des amis de feu Aubanel et avec madame veuve Aubanel elle-même. Il a la certitude que madame Aubanel mettra, pendant toute sa vie, une somme de 800 francs par an à la disposition de la Société, et il annonce qu'il vient de recevoir et d'encaisser, pour l'année 1864, les premiers intérêts échus du don libéral provenant de la succession du savant et regretté médecin en chef de l'asile de Marseille. *M. Legrand du Saulle* prie, en conséquence, la Société de vouloir bien mettre immédiatement une question au concours. Bien que la Société soit libre d'arrêter comme elle le voudra le programme et les délais de ce concours, *M. Legrand du Saulle* pense que ce serait peut-être rendre un juste hommage à la mémoire d'Aubanel, en proposant une *Étude médico-légale sur la paralysie générale*, question dont l'aliéniste de Marseille s'était souvent entretenu avec ses internes. Les délais de ce concours expireraient le 31 décembre 1864.

La Société est consultée et elle déclare accepter ces propositions. *M. Legrand du Saulle* voudra bien de nouveau écrire à madame Aubanel, au nom de la Société, et lui témoigner les sentiments d'affectionnée reconnaissance qui animent les anciens collègues de son mari.

*M. Legrand du Saulle* informe la Société qu'il a reçu une lettre de madame veuve Archambault, qui, réalisant une disposition testamentaire de son mari, lui a fait parvenir une somme de 500 francs, destinée à accroître la valeur du prix Ferrus. *M. Legrand du Saulle* propose que le prix Ferrus soit désormais désigné sous les noms de : *prix Ferrus — Belhomme — Archambault*.

La Société se montre très-reconnaissante de l'envoi fait par madame veuve Archambault.

*M. Briere de Boismont* donne lecture d'un rapport sur la candidature de *M. Azzuri* (de Rome) (voy. *Annales médico-psychologiques*, mai 1864, p. 442).

On passe au scrutin et *M. Azzuri* est élu membre associé étranger à l'unanimité des suffrages.

M. Legrand du Saulle donne lecture d'un rapport sur la candidature de M. Tissot, professeur de philosophie et doyen de la Faculté des lettres de Dijon.

On passe au scrutin et M. Tissot est élu membre correspondant à l'unanimité des suffrages.

*Discussion sur la responsabilité partielle.*

M. Fournet. (voy. *Annales médico-psychologiques*, juillet 1864, p. 98).

La séance est levée à six heures.

Séance du 30 mai 1864. — Présidence de M. BRIENNE DE BOISMONT.

Lecture et adoption du procès-verbal de la précédente séance.

M. Legrand du Saulle, appelé à Contrexéville par des devoirs administratifs et professionnels, s'excuse de ne pouvoir prendre part pendant l'été aux travaux de la Société.

M. Auzouy, membre correspondant de la Société à Pau, adresse un mémoire sur les fermes-asiles, ou la colonisation agricole des aliénés. (Commissaire : M. Jules Falret.)

M. Morel, membre correspondant à Rouen, adresse pour le concours du prix du crétinisme, une brochure intitulée : *Gôtre et crétinisme; étiologie, prophylaxie, traitement*, suivi d'un programme médico-administratif. (Commission du prix Ferrus.)

M. le Président fait part à la Société de la mort de M. Adolphe Garnier, et prie M. le secrétaire général de donner lecture du discours qu'il a prononcé au nom de la Société aux obsèques de ce savant collègue.

M. Brochin lit son discours (voy. *Annales médico-psychologiques*, mai 1864, p. 470).

M. Marcé donne lecture d'un rapport sur la candidature de M. Numa Lafitte, médecin de l'asile d'aliénés de Saint-Alban, au titre de membre correspondant; les conclusions du rapport sont favorables à l'admission.

On passe au scrutin et M. Lafitte, ayant réuni la grande majorité des suffrages, est proclamé membre correspondant de la Société.

M. Tissot, doyen de la Faculté des lettres de Dijon, récemment élu membre correspondant, adresse à la Société une lettre de remerciements et aucune réception de son diplôme.

M. Berthier, membre correspondant à Bourg, adresse une note sur l'acide prussique, qui sera publiée ultérieurement.

*Discussion sur la responsabilité partielle.*

M. Fournet (voy. *Annales médico-psychologiques*, juillet 1864, p. 98).

La séance est levée à six heures.

Séance du 27 juin 1864. — Présidence de M. GIRARD DE CAILLEUX, vice-président.

Lecture et adoption du procès-verbal de la précédente séance.

M. Briere de Boismont donne lecture d'un rapport sur la candidature de M. Berti (de Venise), au titre de membre associé étranger (voy. *Annales médico-psychologiques*, septembre 1864, p. 290).

On passe au scrutin et M. Berti est élu à l'unanimité.

M. Dally donne lecture d'un rapport sur la candidature de M. Castle au titre de membre titulaire de la Société.

Le vote est ajourné à l'une des séances suivantes.

*Discussion sur la responsabilité partielle.*

M. Michéa donne lecture d'un travail qui se résume dans la conclusion suivante : sans repousser la responsabilité conditionnelle des aliénés, mais sans trop étendre non plus son domaine, c'est-à-dire en la circonscrivant dans de justes limites, on sauvegarde tous les droits, tous les intérêts : ceux de l'individu comme ceux de la famille, et ceux de la famille comme ceux de la société. (Voy. *Annales médico-psychologiques*, septembre 1864, p. 276 à 290.)

M. Fournet. On ne peut être plus étonné que je le suis de m'entendre attribuer, par M. Michéa, l'opinion « qu'il n'existe pas de critérium distinctif entre la raison et la folie ». J'ai toujours eu, toujours exprimé l'opinion diamétralement opposée, et une partie de l'exposé doctrinal que j'ai eu l'honneur de faire dans la dernière séance, a été justement consacrée à formuler et à expliquer le principe de cette distinction, hors de laquelle on tombe dans le chaos.

M. Michéa était là quand j'ai lu cet exposé de principes ; voilà les termes dans lesquels je me suis exprimé devant lui ; ils sont imprimés en ce moment dans le numéro de juillet de nos *Annales* qui va paraître ; ils sont aussi explicites que possible : « Je fais de la possession et de la libre disposition de soi, sous l'autorité des principes, le caractère essentiel de la parfaite santé morale ; je fais de l'impossession et de la dépossession de soi, les caractères fonda-

mentaux de l'enfance morale et de la folie, c'est donc là qu'est le critérium de la santé et l'insanité » (p. 135). « C'est cette puissance constitutive du moi qui peut, qui doit diminuer les tentations de l'esprit, les suggestions de la chair, lutter contre les oppositions du dehors, reconnaître sa loi, s'y soumettre et conduire l'homme à ses destinées » (p. 116).

Cette parfaite *possession* de soi, ce type de la santé morale, de la santé, je l'ai appelé « la virilité morale, c'est-à-dire la pleine puissance de l'âme sur ses facultés et sur ses organes » (p. 123-135).

« Nous devons, ai-je dit, nous le figurer comme le sommet d'une échelle double : l'une, de progression vitale qui conduit à l'apogée, mais à chaque degré de laquelle peut se produire un arrêt de développement ; l'autre, de décadence vitale dont chaque degré est un état d'insanité. » « Cette double base, ai-je dit encore, repose sur un terrain commun qui est l'inconscience ; mais, l'inconscience ici est la conscience avortée, dans l'idiotie congénitale, ou encore à naître dans l'animalité du nouveau-né ; là, c'est la conscience perdue dans la démence » (p. 134).

J'ai fait voir, « dans cette double échelle, une division naturelle des insanités en deux classes : celle des impossessions de soi-même, sur la pente des avortements ; celle des dépossessions de soi-même, sur la pente des dégradations » (p. 135). « De là, ai-je dit, toutes les variétés, tous les degrés possibles de l'insanité dans les âmes » (p. 133).

Après l'énoncé du principe dont je fais le critérium de la santé, principe qui est parfaitement d'accord avec mes précédents exposés doctrinaux, dont l'un remonte à 1854 et a aussi été publié dans vos *Annales*, vient son développement : cette pleine possession et cette libre disposition de soi « commence à la conscience, à son plus haut sommet dans la volonté et a pour caractère permanent la réflexion ; ses deux termes sont : le *conscium* et le *compos* » (p. 131).

C'est là « le type auquel tout doit se rapporter » (p. 126).

J'ai insisté d'une manière toute particulière sur ces deux termes extrêmes et ces deux caractères de la possession : 1° la conscience ou *conscium sui*, dont j'ai fait « l'ancre de salut de la santé, à tel point que la folie complète ou démence n'est que l'inconscience absolue » (p. 132) ; 2° la volonté qui dispose « le *potens*, le *compos sui* » (p. 135), dont j'ai suivi les traces chez les plus grands auteurs de la langue latine, et dont j'ai comparé les caractères dans les civilisations chrétienne et païenne (p. 136).

J'ai même placé là, dans le critérium de la santé, le grand caractère de toute *autorité*. « Cette admirable puissance de l'âme sur ses



facultés et sur ses organes est, dans les choses humaines, ce qu'est Dieu dans l'univers » (p. 136). Et je cite à ce propos ces remarquables paroles de Fénelon : « Il est certain qu'il y a dans cet empire sur soi un caractère de ressemblance avec la divinité, qui étonne » (p. 127).

Enfin, j'ajoute que « la science, encore en faveur de l'aliénisme, repose tout entière sur la psychologie, sur les principes que j'expose, c'est-à-dire sur l'état d'avortement ou de dégradation du libre arbitre, sur l'état d'impression ou de dépossession de soi au moment de l'action » (p. 133); que ces principes sont « la clef de l'aliénisme » (p. 98); « que leur logique est le fil d'Ariane qui nous conduira dans toutes les questions de criminalité et d'aliénisme que nous aurons plus tard à résoudre » (p. 121).

Après cet exposé, que j'ai eu soin de marquer encore du caractère doctrinal, vous avez entendu ces mêmes principes reproduits en abrégé dans le procès-verbal que M. le secrétaire vient de nous lire.

Et vous me prêtez l'opinion qu'il n'existe pas de critérium de la sanité ou de l'insanité ?

Et vous vous trouvez ensuite émettre, pour votre propre compte, juste ce même critérium que vous supposez que je nie, au temps même où je l'affirme et l'expose en votre présence, dans les ternies les plus clairs, les plus explicites ?

Je suis très-heureux, très-honoré, que vous ayez la même manière de voir que moi ; mais, puisque j'en ai la priorité incontestable, souffrez au moins que je la conserve, pour avoir le plaisir de partager mon opinion avec vous.

*M. Michéa.* Dans le principe de la discussion, M. Fournet avait affirmé qu'il n'y avait pas de critérium entre la folie et la raison ; dans le très-long mémoire lu dans les dernières séances, cette opinion se trouve, il est vrai, singulièrement modifiée.

*M. Fournet.* M. Michéa est dans l'erreur ; je n'ai jamais eu l'opinion qu'il me prête ; j'ai pu dire qu'il pouvait être quelquefois difficile de distinguer à leur point de contact, sur l'échelle des insanités, l'impossession de la dépossession, tout en posant les principes de leur distinction, et j'aime à croire que c'est là la source de l'erreur de M. Michéa ; mais entre deux opinions si absolument opposées que j'aurais eues sur le même sujet : l'une, imaginaire et ancienne ; l'autre, actuelle, incontestable, exposée en sa présence dans la forme la plus affirmative, comment M. Michéa a-t-il pu m'attribuer la première, et se réserver la seconde ?

Une fois d'accord sur les principes, il est tout naturel que nous le

soyons en beaucoup de choses, et je constate cet accord avec plaisir, par exemple, dans les deux questions suivantes :

M. Michéa dit que le critérium de la raison ou de la folie ne saurait être dans le jugement, fût-ce même le jugement général des contemporains, parce que, à ce compte, les grands novateurs seraient des fous ; c'est l'opinion que j'exprimais ici-même, messieurs, au milieu de vous, dans la discussion qui suivit un rapport de M. Buchez (voyez le numéro de vos *Annales* de juillet 1860, p. 458).

Je disais que si l'on était fou pour ne pas penser comme ses contemporains, les plus grands bienfaiteurs de l'humanité, ceux qu'on appelle rédempteurs, et qui viennent de loin en loin rappeler les hommes à la vérité, seraient alors les plus grands fous.

Mais j'explique, dans mon dernier exposé, pourquoi le critérium de raison ou de folie ne saurait résider dans le jugement des hommes, parce que « c'est la substance de la loi morale, dans l'ordre naturel ; de la loi civile, dans l'ordre social, qui communique le caractère de la sagesse à l'esprit humain, et de bonté aux actes humains » (p. 134, 138, 141, 148) ; parce que « le terme véritablement irréductible, c'est cette substance vitale de la loi morale » (p. 124, 132). La preuve, c'est que les hommes ne jugent jamais qu'au nom de la loi, qu'au nom de la vérité, et non pas en leur nom personnel. La loi morale, la vérité, sont donc toujours par-dessus le jugement des hommes. La raison supérieure est avec elles et par elles dans les hommes qui les personnifient le mieux. La folie est dans leur absence et de l'esprit et de l'action.

M. Michéa appelle du nom de *conditionnelle* la responsabilité des aliénés que M. Maury a appelée partielle. Le même principe nous a conduit sinon à la même expression, du moins à la même conséquence ; j'avais dit, dans mon exposé de la dernière séance, et le procès-verbal le répète : « la substance de la loi, devenant la substance du libre arbitre et des facultés normales, la loi demande compte à chacun de sa substance ; de là, les responsabilités proportionnelles au libre arbitre, aux facultés » (p. 141). « La responsabilité naît avec le libre arbitre ; elle grandit et meurt avec lui » (p. 145) ; « la responsabilité est donc légitime partout où l'on peut reconnaître une libre détermination ; c'est le principe qui s'impose, par la nature même des choses, à la question de la responsabilité partielle des aliénés » (p. 146). La différence entre nous est donc seulement celle qu'on pourrait trouver entre les mots *conditionnelle* et *proportionnelle*.

Le mot proportionnel me semble être encore plus juste, parce

qu'il donne la *mesure* en même temps que la *condition* de la responsabilité des aliénés.

En face de tant de conformité dans nos opinions, je m'étonne donc de nouveau que notre collègue ait eu l'idée, ait commis l'erreur d'effacer l'opinion qui l'avait précédé, au lieu d'ajouter à la rap-  
peler.

Je finirai par où M. Michéa a commencé : « il ne s'exposera pas, dit-il, dans la région des principes où l'on risque de s'égarer, et se tiendra sur le terrain *plus solide* des faits. » M. Michéa entend sans doute par solide ce qui est *fixe*, ce qui offre un point d'appui invariable. C'est la seule acceptation convenable que je puisse lui prêter. Eh bien ! qu'il me permette alors de lui dire qu'il fait erreur. Tous les hommes qui ont beaucoup et fortement pensé savent que la *fixité*, par conséquent, la pleine *sécurité* ne sont que dans les principes de vérité. Mais c'est la vérité trouvée qui est un point d'appui immuable, et l'on s'égare souvent à sa recherche, cela est vrai : il y faut des conditions qui sont rares ; un grand amour de la vérité, un grand oubli de soi-même ; et un esprit dès longtemps préparé par la méditation ; il peut donc être sage de ne pas s'exposer dans cette région difficile des principes ; il est cependant bon que quelqu'un s'y expose ; car, que sont les faits sans les principes de vérité qui les jugent, sans la logique de ces principes qui les éclairent ? Que signifierait la comparaison des actes devant la justice, sans le type immuable de la loi qui les juge ? M. Michéa serait donc plus dans le vrai en substituant le mot *sensible* au mot *solide*. *Sensible* est le seul mot juste appliqué aux faits, parce que les faits sont du domaine des sens, comme les principes sont du domaine de l'esprit.

M. Delasiauve fait observer que M. Belloc, en émettant incidemment dans un article étranger à la question, l'opinion qu'on ne devait pas soustraire indistinctement tous les fous atteints de délire partiel à l'infirmerie pénale, n'avait pas voulu leur donner la valeur d'une doctrine. M. Michéa a insisté, au commencement de son travail, sur la nécessité de défendre exactement la folie et la raison ; cette définition peut être formulée avec exactitude dans l'état actuel de la science. M. Lélut a contribué à une autre époque à établir la confusion qui règne à ce sujet, en recherchant les analogies de la raison et de la folie, sans se préoccuper des différences. M. Dally a proposé, à l'un des collaborateurs de M. Delasiauve, l'examen de cette question : Socrate était-il fou ? Il y sera répondu dans le *Journal de médecine mentale*. M. Delasiauve ne se trouve d'ailleurs en désaccord avec M. Michéa que sur un point, la responsabilité des in-

nomanes. Il ne pense pas qu'on puisse rendre les monomanes responsables même des actions commises en dehors du cercle de leur délire. Les pseudo-monomanes, qui peuvent résister à leurs suggestions parce que leur volonté n'a pas succombé, me paraissent, au contraire, responsables de leurs actions.

*M. Michéa.* Les monomanes ayant conscience de leurs convictions délirantes sont responsables.

*M. Delasiauve.* C'est là où nous différons.

*M. Dally.* On m'a souvent fait dire, dans le cours de cette discussion, que j'assimilais le criminel à l'aliéné ; telles n'ont jamais été, ni ma pensée, ni son expression. Je n'assimile pas le végétal à l'animal, et, cependant, ils ont en commun un certain fond, à savoir la propriété de se nourrir et de se reproduire ; dans un autre ordre d'idées, je ne confonds pas, assurément, la tuberculose pulmonaire et la pneumonie, malgré les étroites analogies de ces affections. C'est-à-dire, que tout en distinguant comme tout le monde le criminel du fou, tout en distinguant même l'acte criminel du fou de l'acte criminel des hommes que l'on prétend sains d'esprit, je dis qu'il y a, dans l'un et l'autre cas, cet élément commun : une perversion des facultés mentales. De là à l'assimilation il y a loin. Mais, comme à mes yeux, les circonstances qui déterminent cette perversion mentale sont de celles qui échappent au pouvoir de l'individu sur lui-même (à commencer par la première de toutes, à savoir le fait de l'existence), je dis que traiter le criminel autrement que le fou, c'est-à-dire introduire dans la répression pénale autre chose qu'une idée de préservation sociale, c'est un acte aussi barbare qu'inutile, semblable à celui que commettent les charretiers quand ils martyrisent les chevaux vicieux, non pour les corriger, mais pour s'en venger ou les faire souffrir.

L'impossibilité de donner, de la folie, une définition qui ne s'applique qu'au mot défini et à tout le défini, a été mise en relief par M. Michéa, et me suffit en théorie. Dans la pratique, les cas presque innombrables au sujet desquels l'opinion publique, la magistrature et la médecine sont en désaccord, ne me suffisent pas moins. Je ne fais que rappeler ici les cas récents de Townley et du lieutenant Fleury : Townley, acquitté comme fou au sujet d'un crime délibéré et raisonné, sans antécédents d'hérédité et sans manifestations sérieuses de désordre mental autre que son crime même ; Fleury, condamné pour un crime de même nature, sans préméditation et malgré l'opinion unanime des médecins, malgré l'existence de cinq

cas d'aliénation mentale chez les ascendants ou ses collatéraux au premier degré.

Charger la justice humaine de déclarer qu'un homme est fou ou non, responsable ou irresponsable, c'est lui supposer des lumières qu'elle n'a point; c'est introduire, dans les lois, une psychologie officielle contre laquelle, je l'ai prouvé par de nombreuses citations que je multiplierai, s'il en est besoin, les plus beaux génies de l'esprit humain se sont élevés. Tout ce que je conçois comme possible, c'est d'introduire dans la réclusion des adoucissements proportionnels au caractère du reclus et à la forme de perversion mentale dont il est atteint.

*M. Delasiauve.* Je crois avoir établi la distinction entre la folie et la raison; la folie est une névrose et la raison n'en est pas une. Le criminel et l'homme passionné ne sont pas atteints d'une névrose; on ne peut les assimiler à des fous qu'en se laissant aller à des quintessences philosophiques.

La séance est levée à six heures.

Séance du 25 juillet 1864. — Présidence de M. GIRARD DE CAILLEUX, vice-président.

Lecture et adoption du procès-verbal de la précédente séance.

*M. Biffi*, membre associé étranger de la Société à Milan, fait hommage d'un travail intitulé : *Del cretinismo in Lombardia; relazione della commissione nominata dal R. istituto Lombardo di scienze e lettere.* (Rapporteur : M. Ch. Loiseau.)

*M. Dally* présente, au nom de M. Castle, un mémoire sur l'analyse psychologique du courage.

M. Morel, en faisant hommage à la Société d'une nouvelle publication dont il est l'auteur, entre, sur la demande du président, dans des développements qui peuvent être résumés ainsi :

*De la formation du type dans les variétés dégénérées, ou nouveaux éléments d'anthropologie morbide, pour faire suite à la théorie des dégénérescences dans l'espèce humaine.*

Le titre de ce travail indique suffisamment le but que s'est proposé son auteur. Il a voulu corroborer par de nouveaux faits d'hérédité morbide sa théorie des dégénérescences dans l'espèce humaine. Pour arriver à ce résultat, il n'a pas reculé devant le problème difficile qui consiste à trouver les lois de la filiation que l'on remarque entre certains caractères de l'ordre intellectuel, phy-

sique et moral, observés chez certains êtres dégénérés et les conditions pathologiques des ascendants.

Ces études ont permis à M. Morel d'établir des groupes, des familles, de véritables variétés dont les individus *ne ressemblent à personne, mais se ressemblent entre eux*. Ce sont ces ressemblances de l'ordre intellectuel physique et moral qui constituent pour le médecin de Saint-Yon les *liens de parenté pathologique* que l'on remarque entre individus d'une même provenance pathologique. Grâce à ce procédé, qui met en jeu toutes nos connaissances à propos d'hérédité morbide, il est permis d'entrevoir le moment où l'on ne pourra plus se contenter de désigner les êtres dégénérés sous les noms d'imbéciles et d'idiots. Ces désignations, dit M. Morel, n'ouvrent à la science aucun horizon nouveau. Elles l'immobilisent dans une classification qui ne nous apprend rien ni sur l'origine des individus désignés sous les noms d'imbéciles et d'idiots, ni sur les caractères typiques des diverses variétés dégénérées dans l'espèce.

En citant quelques-unes des conclusions de l'auteur, il sera plus facile de se faire une idée de la méthode qui a présidé à ses nouvelles recherches.

Les enfants nés sous l'influence de l'état d'alcoolisme des parents, subissent les conséquences de l'état convulsif suivi de stupeur, que détermine l'alcool chez ceux qui en font abus. L'épilepsie, l'hystérie, l'imbécillité et les infirmités qui sont la conséquence des affections convulsives du jeune âge, se rencontrent fréquemment chez les enfants des alcoolisés. L'abaissement profond de l'intelligence, les tendances instinctives les plus mauvaises ne s'observent que trop souvent chez ces êtres dégénérés qui se signalent encore par de vicieuses conformations du crâne, par un front bas et déprimé, par des lèvres lippeuses.

A l'appui de cette proposition, l'auteur représente (planche II), trois types descendants d'alcoolisés qui, par les caractères physiques, tranchent d'une manière frappante avec les caractères de même ordre observés dans d'autres variétés. L'étude des planches annexées à l'ouvrage de M. Morel permettra d'apprécier d'une manière exacte ces dissemblances.

Le sous-titre de *Nouveaux éléments d'anthropologie morbide* est justifié par les tendances scientifiques de l'auteur déjà formulées dans son *Traité des dégénérescences*.

Il revient sur ces faits d'une manière formelle dans son nouveau travail. Lorsqu'une variété malade dans l'espèce s'est constituée, grâce à l'accumulation de l'hérédité, on peut affirmer, dit M. Morel, qu'un des caractères essentiels de cette variété est la *simili-*

*tude du type physique.* Le niveau intellectuel est à peu près le même chez les individus. Ils ont les mêmes tendances, les mêmes instincts plus ou moins dépravés. Ils sont unis par les liens d'une même *parenté pathologique* (planche II).

On observe, ajoute l'auteur, les faits du même genre dans les races inférieures de l'espèce humaine. Il existe chez les individus qui les composent, des caractères qui, évidemment, ne sont pas le résultat exclusif des influences climatiques auxquelles Buffon et d'autres naturalistes ont fait jouer un si grand rôle. Mais ce n'est pas là un motif d'infirmer l'unité de l'espèce humaine.

L'anthropologie morbide est destinée à donner la raison de ces différences. Il est très-probable que la loi qui préside à la formation du type dans les variétés dégénérées, est la même en vertu de laquelle se sont constituées à grand-peine des races misérables, qui se propagent avec difficulté, et, qui, en raison de leur fécondité bornée, sont destinées à disparaître.

M. Semelaigne donne lecture du rapport suivant :

Messieurs,

Vous m'avez chargé de vous faire un rapport sur un mémoire offert à la Société par M. Bourneville. Je viens aujourd'hui m'acquitter de cette mission.

Ce travail a pour objet : *Les conditions de la bouche chez les idiots*. L'auteur l'a fait suivre d'une brève appréciation de la partie mentale du traité récent de médecine juridique publié par le professeur Casper et traduit en français par M. Germer Baillière. Nous dirons seulement un mot de cette dernière étude qui n'est évidemment qu'une simple analyse bibliographique, occasionnellement annexée à l'écrit principal. La distinction du talent ne constitue pas toujours sa compétence. Dans plus d'une critique judicieuse adressée aux doctrines et aux applications du savant et regretté médecin de Berlin, M. Bourneville a prouvé que pour bien juger des cas de folie, il fallait avant tout être aliéniste. Dans Casper, ce sujet n'est pas à la hauteur des autres matières.

L'histoire de l'idiotie est de date pour ainsi dire contemporaine. Esquirol le premier, après une esquisse déjà assez précise de Pinel, en a donné une description complète, monographique. A notre collègue Belhomme revient l'honneur d'une sérieuse initiative, dans le traitement de cette infirmité. Sa thèse inaugurale, en 1824, nous fait connaître les essais suivis par lui sur plusieurs idiots de la Salpêtrière, et qui l'ont amené à conclure : 1° que parmi les déshé-

rités de l'intelligence beaucoup sont susceptibles d'un perfectionnement relatif; 2° qu'indépendamment des degrés d'abaissement intellectuel, les aptitudes et les tendances affectives étant variables, l'éducation dans ses procédés devait avoir égard à ces différences. MM. Voisin et Falret vinrent ensuite, confirmant par des publications élevées et d'habiles expérimentations les principes énoncés par M. Belhomme. On sait ce que depuis M. Ferrus fit à Bicêtre, et l'érection sous son actif patronage d'une école spéciale consentie par le conseil général des hospices. M. Parchappe et Lélut ont publié, enfin, d'éminents écrits sur ce sujet.

Grâce au zèle des instituteurs qui se sont succédé, MM. Seguin, Vallée, Deleporte, et à l'impulsion des chefs du service médical, en particulier de M. Delasiauve, à qui la section des enfants est confiée, l'institution a grandi et prospéré. L'étranger a imité la France; il l'a même distancée: car, en Angleterre, par exemple, le seul établissement d'Earlswood, où se rencontrent toutes les ressources d'instruction et de travail, renferme cinq cents enfants des deux sexes.

On a aussi beaucoup écrit. Toutefois, ainsi que le remarque M. Bourneville, la plupart des travaux, sauf le savant traité de M. Seguin qui s'est assez appesanti sur le côté physiologique, ont envisagé l'idiotie au point de vue exclusif des déficiences mentales et des moyens corrélatifs d'amélioration. [MM. Belhomme, Ferrus et Voisin n'ont pas suivi d'autre voie. De même de M. Delasiauve, dans son opuscule si pratique: *Des principes qui doivent présider à l'éducation des idiots*.

Ce point est, en effet, capital. Mais, peut-être n'eût-il pas dû fixer l'attention d'une manière exclusive. En lisant M. Seguin, M. Bourneville fut frappé des indications qu'on pouvait tirer de l'examen des imperfections physiques. Élève à Bicêtre, il méditait quelques recherches en ce sens, lorsqu'une publication du médecin en chef d'Earlswood, M. Lang von Donn, vint donner à son dessein un but déterminé. M. Lang von Donn y avait traité des anomalies de la bouche des idiots. M. Bourneville n'a pas seulement traduit le médecin anglais, il s'est livré pour son compte à une œuvre patiente de vérification dans le milieu propice que lui procurait le service des enfants de Bicêtre.

Son mémoire consiste dans le double exposé des données de M. Lang von Donn et des siennes. Il ne s'est pas borné, du reste, à une sèche énumération. Il a su, faisant saillir de nouveaux aspects, rattacher analytiquement à chaque point les observations isolées et les documents épars dans la science.



M. Lang von Donn a opéré sur 200 individus : 146 garçons, 54 filles. La statistique de M. Bourneville porte seulement sur 100 idiots, tous garçons entre cinq et vingt ans. Le premier a envisagé le palais, les dents, la langue, les amygdales, la muqueuse et la bave. Le second, dans deux chapitres consacrés l'un à l'anatomie, l'autre à la physiologie et au traitement, étudie dans l'ordre suivant les lèvres et l'ouverture buccale, les gencives et les dents, la voûte palatine et le voile du palais, la muqueuse, la dentition, la mastication, la déglutition, la bave, le goût, la succion, la parole et la phonation.

Voici les résultats auxquels est arrivé M. Bourneville.

En général, les idiots ont les lèvres épaisses, principalement l'inférieure. Chez les scrofuleux, c'est la supérieure, au contraire, qui l'emporte par le volume. Sur 11 enfants sains de six à treize ans, l'épaisseur des lèvres, mesurée au moyen d'un compas ou d'un décimètre, a été trouvée par M. Bourneville de 7 millimètres et demi pour la supérieure, et de 7,36 pour l'inférieure. Les idiots ont fourni le tableau suivant :

	Lèvre supérieure. Lèvre inférieure.	
Au-dessous de 8 millimètres.	32 fois.	23 fois.
De 8 à 10 millimètres. ....	45	50
De 11 à 15 millimètres. ....	23	27

Notablement plus longues, les lèvres comparées avec celles de 20 enfants sains, ont donné comme chiffres :

Lèvre supérieure.	Enfants sains.	Enfants idiots.
Au-dessous de 12 millimètres.	6 fois.	27 fois.
De 12 à 15 millimètres. . . .	12	50
Au-dessus de 15 millimètres.	2	23
Au-dessous de 30 millimètres.	16	24
Lèvre inférieure.		
De 31 à 35 millimètres. . . .	4	48
De 36 à 40 millimètres. . . .	"	24
Au-dessus de 40 millimètres.	"	4

La bouche est grande, souvent béante, de près de 50 millimètres en moyenne, tandis qu'elle n'est que de 44,5 à l'état normal.

	Enfants sains.		Enfants idiots.
Au-dessous de 40 millimètres.	6 fois.		8 fois.
De 40 à 45 millimètres. ....	8		22
De 46 à 50 millimètres. ....	4		39
De 51 à 55 millimètres. ....	2		27
Au-dessus de 55 millimètres.	•		4

Les joues, d'une pâleur jaunâtre ou d'une coloration rouge vif au centre, avec des marbrures foncées ou bleuâtres, ne reflètent que rarement ou à un faible degré les sensations agréables et pénibles, si visibles chez l'être intelligent.

Ordinairement, la coloration des dents est noire ou jaunâtre, sans direction anormale. Elles sont trop espacées ou trop serrées. Les incisives médianes supérieures sont parfois imbriquées et plus courtes que les latérales qui font saillie en avant ou en arrière. Les inférieures, allongées, déchaussées, paraissent plus longues qu'elles ne sont en réalité et laissent voir leur collet. Elles sont creusées antérieurement de stries verticales.

La forme ellipsoïde des arcades dentaires, très-souvent irrégulière chez l'idiot, est remplacée par des lignes brisées, une antérieure et deux latérales. Leur rapprochement est quelquefois incomplet. Nulle régularité dans l'implantation des dents.

Les gencives, saines ou pâles chez quelques enfants, offrent, chez tous les autres, une vascularisation rouge bleuâtre avec un liséré foncé et parfois des ulcérations considérables. La gingivite s'observerait surtout au niveau des incisives inférieures, d'où un bourrelet fongueux proéminent s'étendrait en s'affaiblissant sur les parties voisines.

Une dépression sensible au niveau de la ligne médiane, entre les deux incisives supérieures, a paru, dans quelques cas, indiquer une réunion incomplète des deux maxillaires.

La voûte palatine offre une excavation en forme de toit. A ce caractère signalé par M. Lang von Donn, M. Bourneville en a ajouté un autre : c'est une dépression anguleuse située à la région antérieure. Suivant lui, l'inégalité collatérale serait exceptionnelle. L'aplatissement de la voûte la rendait, dans cinq ou six exemples, comparable à celle des carnassiers. Le raphé, habituellement saillant, est déprimé chez les êtres les plus disgraciés et remplacé par un sillon, comme si les apophyses palatines des maxillaires et la portion horizontale n'étaient pas encore soudées. A peine visible en avant, son relief s'est montré quelquefois très-prononcé en arrière, sur le voile du palais, où élargi et double à sa partie médiane. Quant aux plis transversaux, ils sont fréquemment hypertrophiés. La muqueuse est rouge, vascularisée, rarement anémiée, sèche ou rugueuse.

Les dimensions de la luvette sont, le plus communément, exagérées.

Un compas à branches prolongées au delà de l'articulation, imaginé par M. Bourneville, lui a permis de mesurer avec plus de précision que le médecin anglais, la largeur de la voûte palatine.

Faite comparativement sur 37 enfants et 97 idiots, l'expérience a produit :

	Enfants sains.	Enfants idiots.
Au-dessous de 35 millimètres.	7 fois.	18 fois.
De 36 à 40 millimètres. . . . .	19	48
De 41 à 45 millimètres. . . . .	3	27
De 46 à 50 millimètres. . . . .	2	4

Mais parmi les idiots de la seconde catégorie, beaucoup n'atteignent que 37 millimètres, tandis que les 18 enfants opposés approchaient tous de 39 ou de 40. D'où, en réunissant ses résultats partiels pour en tirer une moyenne, M. Bourneville conclut que dans l'idiotie le diamètre transversal est inférieur à celui qu'on observe physiologiquement. 49 malades des plus infirmes pris à part ont pleinement justifié cette conclusion (moyenne, 37<sup>mm</sup>,40).

Le voile du palais, d'une teinte brun foncé ou jaunâtre, peut être court, bifurqué : anomalie déjà mentionnée par Esquirol.

Relativement à la langue, aux amygdales et à la muqueuse buccale, M. Bourneville a noté les mêmes particularités que M. Lang von Donn : hypertrophie, rougeur des papilles ; surface de la langue fendillée, mamelonnée ; inertie, épaisseur et sensibilité affaiblie de cet organe, tuméfaction et injection des amygdales, des glandules.

Après les organes, les fonctions ont attiré, ainsi que je l'ai dit, l'attention de l'auteur.

Il résulte de ses recherches, que pour la première comme pour la seconde dentition, l'évolution des dents est tout à la fois retardée et irrégulière.

La mastication chez les idiots s'exerce peu ou point. Ils avalent gloutonnement, sans mâcher. Un enfant, du nom de *Becco* (de l'institution de M. Vallée, à Gentilly), atteint de mérycisme ou rumination, a présenté ces phénomènes curieux : d'une voracité insatiable, omnivore, il engloutissait en un clin d'œil tout ce qu'on lui donnait et ce qu'il pouvait voler. Les dents lui étaient inutiles. Environ une heure après le repas, on le surprenait mâchant avec bonheur des morceaux de chair restés presque intacts et qui reprenaient aussitôt le chemin de l'estomac. *Becco*, mort chez ses parents, aura été victime sans doute de son aveugle gloutonnerie.

Pour la déglutition, on observe parfois la même inertie que pour la trituration des aliments. Il est des idiots chez lesquels on est obligé de pousser le bol alimentaire jusque dans l'œsophage.

La bave est un des signes les plus frappants de l'idiotie. L'écoulement de la salive est continu ou intermittent. Dans ce dernier cas, une émotion morale en est fréquemment la cause. Si rien n'y

met obstacle, les fibres musculaires perdent de leur puissance contractile et deviennent incapables, ainsi que l'a établi M. Seguin, d'exécuter les mouvements qui constituent la parole articulée.

Le goût et l'odorat éprouvent des perversions étranges. Obtus chez les imbéciles, indifférent chez les idiots simples, le goût est aboli chez les idiots complets. Esquirol et M. Belhomme avaient déjà constaté que ces infortunés, sauf quelques exceptions, ne distinguent ni saveurs ni odeurs. Ils mangent de l'herbe, de la paille, des excréments; ils se roulent sur les ordures les plus sales et les plus fétides.

La succion comme l'action de baver est une habitude chez beaucoup d'idiots; les uns sucent leurs vêtements, des morceaux de bois; les autres leurs doigts ou leur poignet. L'une et l'autre infirmité existent souvent ensemble. Sur 100 idiots, 10 sucent habituellement et 15 d'une manière accidentelle.

Un lien quelconque unit-il la phonation à une disposition anatomique du palais? M. Bourneville se borne à poser cette question, les éléments manquent pour la résoudre. Les idiots sont muets, écrit Esquirol, parce qu'ils n'ont rien à dire: on peut juger de leur intelligence par l'étendue de leur vocabulaire. Toutefois, il y a des vices radicaux qui s'opposent à l'articulation des sons. La bave, on l'a vu, agit sur la phonation, en détériorant les fibres musculaires; elle engourdit ainsi les muscles et les entrave dans l'accomplissement si délicat de leurs fonctions.

Quelques considérations sur le traitement terminent l'intéressant mémoire de M. Bourneville. Avant toute immixtion pédagogique, il faut, suivant lui, remédier, autant que possible, aux difformités physiques, relever la constitution, fortifier les organes. La bouche exige des soins particuliers auxquels on devra astreindre ces enfants. Exercer la langue. Surveillance attentive, etc., etc.

En résumé, l'idiotie s'accompagne de symptômes physiologiques et pathologiques importants. Ce sont:

1° L'épaisseur des lèvres, principalement de l'inférieure;

2° La grandeur de la bouche;

3° Le retard et l'irrégularité de la dentition, la carie des dents, la défectuosité de la mastication;

4° L'inflammation chronique des gencives, leur ulcération, leur liséré bleuâtre;

5° La courbure prononcée de la voûte palatine, sa profondeur, son aspect tantôt anguleux, tantôt ogival, la dépression antérieure;

6° La longueur de la lèvre;

7° L'hypertrophie des amygdales, leur vascularisation;

8° Les papilles linguales volumineuses, mouvements de la langue peu coordonnés ;

9° L'hypersécrétion salivaire, la bave ;

10° La succion ;

11° La parole nulle ou peu développée ;

12° Un traitement médical peut être mis en usage avec de grands bénéfices.

Telles sont les conclusions de l'auteur, conclusions conformes, du reste, à celles de M. Lang von Donn.

Je propose à la Société, messieurs, d'adresser une lettre de remerciements à M. Bourneville, et de voter le dépôt de sa brochure dans les archives.

Les conclusions de ce rapport sont mises aux voix et adoptées.

### *Discussion sur la responsabilité partielle.*

M. Girard de Caillex. Après les savantes discussions auxquelles s'est livrée la Société médico-psychologique au sujet de la responsabilité partielle des aliénés, et notamment après les discours de MM. Legrand du Saulle, Dally, Maury, Jules Falret, Delasiauve, Fournet et Michéa, il ne me reste qu'à placer quelques mots sur cette importante question.

L'homme est libre dans son état normal, c'est-à-dire qu'il peut faire ou ne pas faire telle ou telle action limitée dans la sphère de ses facultés, et s'il existe dans son âme, comme cela n'est pas douteux, la conscience du bien et du mal développée par l'éducation, l'homme doit être, et il l'est effectivement, responsable, devant la souveraine puissance, puis devant les représentants de l'ordre social, des actes qu'il commet.

Mais cette liberté dont l'homme est à juste titre si fier, qui fait sa grandeur et trop souvent son malheur, qui crée pour lui le mérite et le démérite, il ne peut la conserver qu'à la condition d'une certaine harmonie dans le fonctionnement de ses organes et de ses facultés. C'est cette grandeur et cette faiblesse qui faisaient dire à Pascal en parlant de l'homme : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers. Qui démêlera cet embrouillement (1) ? »

(1) *Pensées de Pascal*, publiées dans leur texte authentique, avec un commentaire suivi, par M. Ernest Havet, p. 141.

Il y a en effet dans l'homme deux principes, ou si l'on préfère une dualité, confondus dans une mystérieuse unité : le principe pensant, essentiellement un, actif, identique, et le principe organique, multiple, contingent, variable et animé par la vie, sujet à toutes les modifications apportées par cette puissance et par le milieu ambiant, principes qui s'influencent tour à tour, mais dont le dernier dans l'état normal doit être subordonné au premier.

Où commence l'empire absolu du premier et où finit-il ? C'est là une question très-difficile à résoudre, si difficile même que l'Écclésiaste va jusqu'à dire que dans les actions en apparence vertueuses ou criminelles de la vie, personne, si ce n'est Dieu, ne peut dire si telle ou telle de ces actions est digne d'amour ou de haine.

Que sera-ce donc lorsqu'il s'agira de déterminer, outre les motifs de l'action, la santé ou l'insanité du système nerveux, c'est-à-dire le point précis où ce système laisse à l'homme son libre arbitre ou le prive de cette jouissance, lorsqu'il s'agira, dis-je, de préciser le degré de ces deux états qui rend ou non le sujet responsable ?

En thèse générale, car on ne peut établir ici que des généralités, je considère que l'on ne peut résoudre de pareilles questions qu'en examinant en particulier le sujet dont le libre arbitre est contesté, et cela est si vrai, qu'un aliéniste expérimenté et savant, le docteur Ellis, dans son traité très-remarquable sur les maladies mentales, n'hésite pas à considérer beaucoup d'actes de ces aliénés eux-mêmes comme pouvant leur être imputés : « Chez beaucoup d'aliénés, dit-il, les mauvais penchants naturels sont fortement combinés avec le désordre cérébral, et il est très-difficile de reconnaître ce qui appartient au vice et à la perversité du caractère, et ce qui est le résultat de la folie (1). »

« Bien souvent, ajoute cet auteur, les malades qui ne sont réellement aliénés que sur quelques sujets, sont aussi capables que les personnes saines d'esprit de distinguer ce qui est bien de ce qui est mal ;... et si un crime est commis dans de semblables circonstances, est-on fondé à dire, avec raison, que l'individu doit être considéré comme non responsable de sa conduite (2) ? »

Enfin, dans son introduction sur l'aliénation mentale, le savant aliéniste, pénétré de la difficulté de distinguer dans les cas individuels le « mal moral de la folie », s'écrit (page 25) : « Je crains bien que les maisons publiques d'aliénés ne renferment beaucoup de personnes qui cependant sont raisonnables, et, comme telles, mo-

---

(1) Chapitre IX. *Distinction dans la conduite*, p. 433.

(2) *Ibid.*, p. 432.

ralement responsables devant Dieu de leur conduite criminelle que l'indulgence de la société attribue à la folie. »

Mais la question devient bien autrement épineuse lorsqu'il s'agit d'exposer sa conviction dans un cas judiciaire, devant des juges à qui sont confiés les intérêts de la société, et qui ont à déterminer la culpabilité ou l'innocence du sujet incriminé, la validité ou l'invalidité d'un acte en matière civile.

Certainement, en acquittant, en principe, tout individu atteint d'aliénation mentale, on adopte la doctrine la plus libérale et la moins sujette à laisser des regrets ; la séquestration, du reste, dans un asile d'aliénés, est peut-être la plus dure des séquestrations, mais en adoptant ce principe en matière criminelle, le problème scientifique ne se trouve pas résolu, et, en matière civile, l'invalidité de tout acte passé par un aliéné amènerait les plus graves abus.

C'est ce que le législateur de la loi du 30 juin 1838 a parfaitement compris lorsqu'il a dit, article 39 de cette loi : « Les actes faits par une personne placée dans un établissement d'aliénés, pendant le temps qu'elle y aura été retenue, sans que son interdiction ait été prononcée ni provoquée, pourront être attaqués pour cause de démence, conformément à l'article 1304 du Code civil, etc., etc. » Ce mot *attaqués* indique que ces actes pourront être reconnus valides.

Dans cet état de choses, pourrions-nous trouver un critérium quelconque pour connaître la santé ou l'insanité de l'acte ?

Pour ma part, je n'en vois qu'un, et il se trouve, pratiquement, dans l'appréciation de l'acte incriminé ou attaqué.

Il faut donc poser, en psychiatrie légale, autant de problèmes qu'il se trouve d'actes à juger, parce que, au point de vue scientifique et abstrait, il ne s'agit pas seulement de constater l'aliénation mentale, il faut encore en extraire ce qu'il peut y avoir de raisonnable et de sensé dans l'existence d'un fou. C'est ainsi que l'a pensé le législateur et c'est ainsi que le veut l'article 39 de la loi.

A mes yeux, les actes d'un monomanié peuvent en apparence être contraires à sa monomanie et cependant s'y rapporter indirectement ; n'en être pour ainsi dire qu'une émanation, c'est ainsi qu'un dysomane peut voler, tuer, incendier pour se créer les moyens de satisfaire son impérieux instinct ; il en sera de même des autres monomaniaques.

C'est dans l'étude du sujet, de ses antécédents, c'est dans l'appréciation des circonstances qui ont motivé, précédé, accompagné ou suivi l'acte, c'est dans sa nature, que doivent être cherchées les

preuves de la responsabilité ou de l'irresponsabilité du sujet ; et à propos de la nature de l'acte, je dirai que le sens moral et par conséquent le sens commun, le bon sens, seront une excellente mesure d'appréciation.

Je ne vois pas d'autre manière de résoudre la question qui nous occupe.

De ce qui précède je conclus :

Que l'homme étant une dualité confondue dans une mystérieuse unité, et que les deux principes psychique et somatique s'influencent réciproquement, même dans la folie, le principe psychique peut, *dans un moment donné*, chez un fou, dominer tellement la matière, que les actes qui émanent de lui ont un caractère de véritable santé d'esprit, et par conséquent de liberté, c'est-à-dire de validité et de responsabilité.

Que pour distinguer les cas où la liberté et par conséquent la validité et la responsabilité existent, de ceux où ces facultés ont cessé d'exister, on ne peut recourir qu'à l'étude du fait contesté et à tout ce qui s'y rapporte.

Après ce discours, la liste des orateurs inscrits étant épuisée, la discussion sur la responsabilité partielle est déclarée close.

La Société décide qu'elle entrera en vacances au mois d'août et qu'elle reprendra ses séances à la fin d'octobre ; deux séances supplémentaires seront indiquées comme de coutume, l'une en novembre et l'autre en décembre.

*M. Brierre de Boismont.* Je désire entretenir la Société d'un des signes différentiels importants qui existent entre le suicide des gens raisonnables et celui des aliénés. Nous avons recueilli un très-grand nombre d'écrits, de notes, de manuscrits, émanant d'individus qui allaient attenter à leurs jours. Sur 4595 suicidés, le nombre de ces pièces s'est élevé à 1328. La grande majorité de ces écrits est composée sous l'influence des sentiments qui inspirent les hommes en général. Ils sont vrais, faux, futiles, mais ils ne décèlent aucun désordre de la pensée, et souvent même aucun trouble physique. Nous avons voulu savoir si les aliénés, au moment de mourir, laissaient des lettres exprimant leurs dernières pensées sur l'acte qu'ils allaient commettre. Déjà notre expérience nous avait fixé à cet égard. Pendant une carrière de plus de trente ans, nous n'avions jamais trouvé de lettres dans ces conditions. Les aliénés écrivent cependant beaucoup, ils peuvent même écrire, quoique rarement, d'une manière très-sensée, dans le cours de leur mala-



die, et si l'on conservait leurs autographes, on pourrait en remplir plusieurs chambres. Ces écrits, utiles à conserver pour l'étude psychologique de la folie, les caractères de l'écriture, au point de vue de la médecine légale, ne s'observent que dans certaines formes de l'aliénation mentale, où la tendance au suicide est très-rare. Les lypémaniques, qui sont ceux chez lesquels les idées de suicide sont les plus fréquentes, n'écrivent presque jamais, à raison de la confusion de leurs idées, de l'apathie propre à cette forme de la folie, de l'excès de leur désespoir: Quand ils sont calmes et conservent l'esprit de discernement, sachant la surveillance dont ils sont l'objet, ils cachent leurs desseins, les dissimulent même sous des apparences trompeuses, et accomplissent leur projet au moment où l'on s'y attendait le moins, ou en déjouant les précautions les plus minutieuses.

Ne voulant pas cependant nous en rapporter à nous-même, nous avons écrit aux principaux chefs de service, à MM. Parchappe, Galmel, Girard de Caillex, Rousselin, Morel, Dumesnil, Dagonet, Etoc-Demazy, Petit, Renaudin, Marchand, etc. : tous nous ont répondu qu'ils n'avaient presque jamais trouvé de lettres écrites par les suicidés à leurs derniers moments, et que le très-petit nombre de celles qu'ils avaient découvertes, portaient les signes du trouble de leur esprit.

Il demeure donc constant qu'on peut ranger l'absence des lettres, à l'heure de la mort, parmi les caractères différentiels qui séparent les suicides des gens raisonnables de ceux des aliénés.

On pourra lire dans le chapitre de la seconde édition *Du suicide et de la folie-suicide*, qui va bientôt paraître à l'article SYMPTOMATOLOGIE, les développements que nous avons donnés à ce sujet.

*M. Des Etangs* communique une observation du genre mixte; c'est celle du docteur Corbin, qui, après avoir éprouvé des désordres d'intelligence tels, qu'il avait dû être conduit chez Esquirol, alla se fixer à Orléans, où il eut un très-grand succès. Après vingt ans d'exercice, il finit par s'ouvrir l'artère crurale. Il a relaté d'une façon très-précise et très-détaillée, l'histoire de toutes les souffrances qu'il avait endurées pendant de longues années, toujours poursuivie par l'idée du suicide.

*M. Buchez.* L'analyse des écrits indique dans quelles conditions d'esprit le suicide a eu lieu.

*M. Dally.* Y a-t-il jamais eu une preuve plus éclatante de l'impossibilité de distinguer la folie de la raison, que ce fait que le sui-

cide a pu être considéré comme un acte de folie. A mes yeux, le suicide est un des plus beaux attributs de l'homme.

*M. Delasiauve* ne partage pas l'opinion de *M. Dally* ; la distinction entre le suicide ou la mort volontaire et la folie-suicide est bien tranchée.

*M. Pouzin* pense que les lettres ou notes écrites par les malades aliénés ou non, mais ayant des idées de suicide, ne sont pas toujours conservées ou communiquées par les familles, et cela par divers motifs que l'on conçoit facilement, quand surtout le suicide est accompli.

Pour les malades séquestrés, évidemment il doit rarement exister de notes écrites sur leur projet, puisqu'ils sont de la nature de ceux qui dissimulent avec ruse les moyens qu'ils méditent pour arriver à leur but.

Mais chez ceux, au contraire, qui n'éprouvent l'impulsion au suicide que sous l'influence de certaines conditions pathologiques et cérébrales, tels que certains mélancoliques hémorrhoidaires, et surtout ceux à idées religieuses prononcées ; chez ceux-là les notes écrites ne sont pas aussi rares, et souvent ils communiquent à ceux qui les entourent les efforts qu'ils font pour résister à l'idée qui les obsède passagèrement.

Un homme d'un esprit distingué et fort lucide m'a souvent confié, qu'à chaque apparition de son flux hémorrhoidal, il était persécuté par la pensée de se suicider ; mais qu'aussitôt qu'il rendait du sang, cette affreuse idée disparaissait entièrement.

Un autre, attaché encore aujourd'hui à une ambassade, dit à tous ses amis, qu'il n'a jamais pu voir un rasoir sans avoir la tentation de se couper la gorge, et il se rase lui-même, pour combattre, dit-il, cette horrible pensée.

Chez ceux-là les notes écrites ne doivent pas manquer. Quant à ceux qui sont surpris instantanément, sous l'influence de certaines causes, par une impulsion irrésistible à l'acte du suicide, et qui l'accomplissent aussitôt, si l'on n'est là pour les arrêter ; eh bien, ces malades laissent souvent encore quelques mots écrits avant de se suicider, si l'impulsion s'arrête un instant.

*M. Pouzin* pense donc, sans vouloir en rien diminuer la valeur du travail et des observations de *M. Brierre de Boisspont*, qu'il faut tenir compte des motifs qui expliquent pourquoi il est si rare de trouver des lettres mentionnant la résolution ou le projet de certains aliénés, notamment lorsqu'ils sont séquestrés.

M. Jules Falret donne quelques détails sur le meeting des médecins d'aliénés anglais, qui ont paru tenir en grande estime la Société médico-psychologique et ont conféré à plusieurs de ses membres le titre de correspondant. Il propose de nommer une commission qui serait chargée de présenter au choix de la Société plusieurs membres de l'Association britannique auxquels, par une juste réciprocité, le même titre serait accordé. (Commissaires: MM. Jules Falret, Delasiauve, Buchez, Ch. Loiseau et Brierre de Boismont.)

La séance est levée à six heures.

*Le secrétaire particulier,*

CH. LOISEAU.

---

---

## VARIÉTÉS.

---

M. le docteur Arnoz, directeur-médecin de l'asile de Laroche-Gandon (Mayenne), vient d'être nommé directeur-médecin de l'asile de Bruty près Angoulême (Charente). (*Place créée.*)

— M. le docteur Combes, directeur-médecin de l'asile de Rodez, vient d'être nommé directeur-médecin de l'asile de Laroche-Gandon (Mayenne).

— M. le docteur Lafitte, directeur-médecin de l'asile de Saint-Alban (Lozère), est nommé directeur-médecin de l'asile de Lafond, près de la Rochelle (Charente-Inférieure), en remplacement de M. Serraine.

— M. le docteur Barrey, médecin préposé responsable du quartier des aliénés de Pontorson (Manche), vient d'être nommé médecin adjoint de l'asile de Sainte-Gemmes-sur-Loire. Ce fonctionnaire jouira du traitement attaché à la première classe de son grade.

— M. le docteur Barrey, médecin adjoint de l'asile de Sainte-Gemmes-sur-Loire, vient d'être nommé directeur-médecin de l'asile de Rodez.

— M. le docteur Piroux, médecin adjoint de l'asile d'Auxerre, est nommé directeur-médecin de l'asile de Saint-Alban.

— M. le docteur Charrière, ancien médecin de l'asile privé de Saint-Remy (Bouches-du-Rhône), vient d'être nommé médecin préposé responsable du quartier des aliénés de Pontorson (Manche).

— M. le docteur Cortyl vient d'être nommé médecin adjoint de l'asile de Dijon.

— M. le docteur Faure, ancien interne de l'asile du Mans (Sarthe), vient d'être nommé médecin adjoint de l'asile de Sainte-Gemmes-sur-Loire.

— M. le docteur Lunier vient d'être nommé membre titulaire de la Société médico-psychologique.

— M. le docteur Brierre de Boismont vient d'être élu membre correspondant étranger de l'Académie royale de médecine de Belgique.

— M. le docteur Ponza, médecin en chef de l'asile d'Alexandrie (Italie), vient d'être nommé membre associé étranger de la Société médico-psychologique.

— A l'occasion du mémoire de M. le docteur Auzouy sur les *Fermes-asiles*, que nous publions dans ce numéro, M. Jules Falret a fait un rapport à la Société médico-psychologique, dans la séance du 30 octobre dernier, sur *les divers modes de l'assistance publique appliquée aux aliénés*. Ce rapport donne lieu, en ce moment, à une discussion très-approfondie. Nous engageons nos collègues des départements et les directeurs-médecins qui ne seraient point encore partie de la Société, à adresser leurs mémoires, notes, avis ou réflexions, sur l'état de la question mise à

l'étude, à M. Moreau (de Tours), président, rue Bonaparte, 17. La discussion s'ouvre au milieu de circonstances exceptionnelles que nous ne pouvons pas exposer ici, mais il est réellement du devoir de chacun d'apporter sa pierre à l'édifice. La Société inaugurera, à propos de cette discussion, ou plutôt de cette enquête, sur les modes d'assistance des aliénés, un large système de publicité rapide, ce qui, d'autre part, n'empêchera pas les *Annales* d'insérer *in extenso* les procès-verbaux des séances.

Afin que nos confrères et collègues soient bien édifiés sur l'objet de la discussion, nous nous empressons de placer sous leurs yeux les conclusions du rapport de M. Jules Falret :

1° *Séjour de certains aliénés dans leurs propres familles*, avant leur entrée dans les asiles, ou bien après y avoir résidé plus ou moins longtemps, lorsque le médecin de l'asile juge possible de les renvoyer chez eux, comme inoffensifs ou incurables, moyennant une rétribution annuelle. C'est là un mode de secours à domicile pour les aliénés.

2° *Placement de quelques aliénés choisis par le médecin dans le voisinage des grands asiles*, chez des paysans, des infirmiers ou des habitants des villages voisins, sous le contrôle du médecin-directeur. C'est là à peu près ce que les Anglais appellent le *Cottage system*, que l'on peut subdiviser en deux parties, selon que ces habitations isolées sont situées dans l'enceinte même de l'asile ou au dehors.

3° *Création de villages d'aliénés*, semblables au village de Gheel, pour les malades incurables et inoffensifs, ou même pour tous les aliénés sans exception d'après certains auteurs.

4° *Création de fermes agricoles* enclavées dans les grands asiles, ou simplement annexées, dont les constructions, l'organisation et les règlements donneraient aux aliénés plus de liberté relative, plus de bien-être et un genre de vie plus rapproché de celui de l'homme en société.

— La colonie agricole de Saint-Luc, annexée à l'asile d'aliénés de Pau, a obtenu une médaille de bronze et deux mentions honorables au concours régional agricole qui a eu lieu à Pau le 5 mai 1864. La même colonie vient encore d'obtenir, au concours du comice agricole de Pau, une première et une troisième prime pour ses belles races de génisses Lourdaises et pour ses croisements Suisses et Durham. Ces récompenses agricoles sont l'occasion de petites fêtes pour les malades, dont elles flattent l'amour-propre et stimulent le zèle pour les occupations rurales.

— Le 10 novembre 1864, a eu lieu à la préfecture des Basses-Pyrénées, l'adjudication des travaux de construction d'un nouvel asile pour les aliénés, qui devra, dans un délai maximum de trois ans, être édifié sur les terrains de la colonie agricole de Saint-Luc, dépendant de cet établissement. Les travaux adjugés se montent à la somme de 500 000 fr. L'exécution de cette première partie du plan permettra l'évacuation de l'asile actuel et l'installation de tous les services dans de très-bonnes conditions. Toutefois, il restera encore pour environ 180 000 francs de constructions complémentaires à édifier ultérieurement, au fur et à mesure de la réalisation de nouvelles ressources. Lorsque la translation de l'asile de Pau à Saint-Luc aura été effectuée, l'administration s'empres-

sera de vendre les terrains et les bâtiments de l'asile actuel, dont le principal inconvénient est de se trouver dans l'intérieur de la ville et dans le quartier le plus fréquenté. Cette circonstance, défavorable au point de vue de l'isolement des malades et qui rendrait impossible tout agrandissement, devient au contraire un avantage, lorsqu'il s'agit d'opérer la vente de l'immeuble ainsi délaissé.

Il n'est pas douteux que l'aliénation des terrains et bâtiments aujourd'hui occupés par l'asile, ne produise des sommes considérables, qui solderont la majeure partie des dépenses que va coûter la translation de l'établissement. L'érection complète du nouvel asile de Pau coûtera, d'après les prévisions, la somme totale de 700 000 francs environ. Si l'on y ajoute la valeur du mobilier possédé par l'asile et qui suffira largement aux nouvelles installations, on arrive au chiffre total de 900 000 francs, qui représentera la valeur du nouvel établissement, aménagé pour 500 malades. Il suit de là que chaque lit, ou place d'aliéné, à l'asile Saint-Luc, représentera une valeur d'environ 1800 francs :

— Le 24 août, à neuf heures du matin, a eu lieu la bénédiction de la nouvelle chapelle de l'asile public d'aliénés de Châlons-sur-Marne.

L'œuvre importante de la réédification complète de cet établissement, poursuivie pendant dix-sept ans, avec autant de talent que de persévérance, par M. le docteur Giraud, récemment promu à l'asile de Marseille, est aujourd'hui assez avancée pour qu'on puisse en saisir l'ensemble et en apprécier l'heureuse harmonie. Située au fond de la cour d'entrée, au centre de ces nombreux bâtiments, la chapelle les domine tous et témoigne, en les reliant, du caractère charitable de l'institution.

Les travaux, commencés dans le cours de 1863, ont été dirigés et surveillés par M. Collin, architecte du département, avec son zèle et son habileté ordinaires.

La cérémonie de l'inauguration a eu un caractère tout à fait intime, les invitations ayant dû être restreintes aux personnes qu'intéresse officiellement l'établissement, sous le rapport de l'administration et de la surveillance.

M. le préfet, M. de Royer, président du conseil général, MM. Haudes et Werlé, députés, les membres du conseil général, M. le procureur impérial, etc., ont été reçus par M. le docteur Foville, directeur, médecin en chef de l'asile, et les membres de la commission de surveillance.

La bénédiction, tant intérieure qu'extérieure de la chapelle, et la messe, ont été célébrées par M. l'abbé Loisson de Guinaumont, l'un des grands vicaires capitulaires. Puis M. l'abbé Prignet, aumônier de l'asile, a pris la parole, et, dans une allocution empreinte des sentiments religieux les plus élevés, a appelé les bénédictions du ciel sur ce bel et important établissement, sur toutes les personnes qui ont coopéré à son édification et sur celles qui participent à son administration.

Après la cérémonie religieuse, dont l'éclat a été rehaussé par le concours bienveillant d'une dame, artiste du plus haut talent, qui a bien voulu chanter plusieurs morceaux, les personnes invitées ont visité les nouveaux bâtiments occupés par les malades, pensionnaires et indigents, et ont été partout frappées des heureuses dispositions de ces quartiers et

des bonnes conditions qu'ils présentent pour le traitement des maladies mentales et le soulagement des tristes infirmités auxquelles ils sont destinés.

(*Journal de la Marne.*)

— Parmi les asiles d'aliénés construits dans les conditions les moins dispendieuses et répondant néanmoins d'une manière très-satisfaisante au but de leur institution, on peut citer au premier rang, l'asile de Sainte-Catherine, à Izcure, près de Moulins (Allier). L'asile Sainte-Catherine, situé à deux kilomètres du chef-lieu, dans un aspect riant, entouré de cultures fertiles, a été bâti sur un plan inspiré par M. Ferrus, qui rappelle la disposition générale des asiles de Rodez, du Mans et un peu d'Auxerre. Les préaux des malades, situés latéralement, sont insuffisants comme étendue, mais M. le docteur Regnier, directeur-médecin de Sainte-Catherine, dont la vigilante sollicitude pour le bien-être de ses malades est sans cesse en éveil, se préoccupe de faire agrandir ces préaux, ce qui sera chose facile. Malheureusement les améliorations ne peuvent à Sainte-Catherine s'accomplir qu'avec lenteur, à cause du taux minime du prix de journée, fixé à 75 centimes seulement. Malgré ces conditions d'infériorité financière, l'asile de l'Allier offre au visiteur l'aspect d'une maison fort bien tenue. L'architecte et le directeur assurent qu'elle n'a pas coûté plus de 360 000 francs à construire, ce qui, pour 320 aliénés, fait ressortir le prix de chaque place de malade à la somme très-moquée et vraiment exceptionnelle de 1125 francs.

— Un individu, ancien employé de l'Administration des tabacs, affecté d'un délire mélancolique avec prédominance d'idées de persécutions et hallucinations de l'ouïe, écrivait tous les quatre jours, et depuis plusieurs années, à un avocat mort depuis trois ans, sans qu'il voulût le croire.

Chacune de ses lettres commençait à peu près ainsi :

« J'ai l'honneur de vous rappeler pour en faire l'usage que de droit, que par mes lettres du... du... (suivaient les dates de toutes les lettres antérieures remplissant plusieurs pages et puis venait enfin l'objet de sa demande, tendant à comparaître devant la cour d'assises de Saint-Brieuc, pour y être jugé des prétendus crimes dont l'accusaient ses ennemis). »

Ses lettres écrites, il les prenait et les plaçait devant le jour. S'il découvrait un clair, il reprenait la plume pour déclarer dans un *post-scriptum*, que ce clair qui se trouvait, disait-il un jour, « à la réunion du tiers supérieur de telle page, avec les deux tiers inférieurs au-dessus ou au dessus de telle ligne », provenait non pas d'un grattage, mais bien d'un vice de fabrication dans le papier.

Dans la crainte de se compromettre, il ajouta un jour, à une de ses lettres, que M. le docteur Billod a conservée, ce singulier *post-scriptum* :

« Je tiens à constater que le pâté d'encre qui recouvre tel mot n'en fait pas partie. »

— Aux partisans trop exclusifs de la suppression des asiles et de la liberté à laisser aux aliénés, on pourrait recommander la lecture des deux faits suivants, publiés à huit jours d'intervalle par le même journal, le *Messager de Bayonne* :

« Un homme de Briscous, atteint d'aliénation, menaçant ses parents

et ses voisins, avait été l'objet d'une enquête dirigée par le maire de cette commune. Conduit à l'hospice de Bayonne pour être ultérieurement transféré dans une maison de santé, l'aliéné devint si paisible, si raisonnable en apparence, que sur le rapport du médecin, il fut sursis à sa séquestration, et qu'il put rentrer dans ses foyers. Le 2 novembre courant, le malheureux, en proie à une de ses crises de folie, se rendit armé d'une hache dans un taillis exploité par un sieur Hondarraque, contre lequel X... avait souvent proféré des menaces.

Après avoir renversé à coups de hache les piles de bois coupé, le fou s'avança sur Hondarraque, la hache levée ; frappé de crainte et pour se défendre, Hondarraque saisit une bûche, frappa le fou et l'étendit mort à ses pieds.

L'auteur involontaire de ce meurtre s'est immédiatement constitué prisonnier. La justice informe. »

— La nommée Marguerite Caplanc, épouse Lahore, demeurant à EsLOURENTIES-DARRÉ, a précipité, le 8 courant, sa fille âgée de quinze mois, dans un puits qui se trouve dans la cour de sa maison. La mort de l'enfant a été instantanée. Cette malheureuse, qui donnait depuis quelques jours des signes d'aliénation mentale, a été arrêtée et mise à la disposition de la justice et transférée ensuite à l'asile d'aliénés.

— M. le docteur Ch. Lasègue, agrégé de la Faculté, a commencé le 25 novembre, à sept heures et demie du soir, dans le grand amphithéâtre de l'École de médecine, un cours sur les *généralités de l'aliénation mentale*. Il le continue les mardis et vendredis à la même heure.

— M. le docteur Legrand du Saulle, médecin-expert près les tribunaux, a commencé le samedi 19 novembre, à quatre heures, dans l'amphithéâtre n° 2 de l'École pratique, un cours de *médecine légale des aliénés*. Il le continue les mardis et samedis à la même heure.

— *Nécrologie.* — M. le docteur Gaillard, directeur-médecin honoraire de l'asile de Saint-Alban (Lozère), est décédé à Malzieu, où il avait fixé sa résidence, depuis son admission à la retraite. M. J. P. Gaillard était âgé de soixante-cinq ans.

— M. le docteur Seraine, directeur-médecin de l'asile des aliénés de Lafond, près de la Rochelle, vient de mourir victime de son dévouement professionnel. Une épidémie de variole a régné dans l'asile, et plus de cinquante aliénés ont été atteints dans l'espace d'un mois. M. Seraine s'est multiplié et a déployé pendant l'épidémie un zèle au-dessus de tout éloge ; mais il ne devait pas survivre à tant de fatigue, et des accidents cérébraux aigus l'ont fait succomber presque subitement. M. Seraine, ancien interne de la maison de Charenton, est mort à l'âge de quarante-huit ans. Directeur-médecin de cinquième classe, notre regretté confrère laisse une veuve et cinq enfants dans une position très-précaire !

Les rédacteurs-gérants,

BAILLARGER et CERISE.



---

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME

DE LA QUATRIÈME SÉRIE.

---

## PREMIÈRE PARTIE.

### MÉMOIRES ORIGINAUX OU TRADUITS.

#### **I. Psychologie.**

Le sens intime et le sens vital, par <i>M. Tissot</i> . . . . .	157
Analyse psychologique du courage, par <i>M. Castle</i> . . . . .	317

#### **II. Généralités médico-psychologiques.**

Les aliénés devant la société, par <i>M. H. Bonnet</i> . . . . .	332
--	-----

#### **III. Pathologie**

De l'état mental dans l'alcoolisme aigu et chronique, par <i>M. A. Voisin</i> . . . . .	1
La tuberculisation et l'aliénation mentale, par <i>M. Clouston</i> . (Mémoire traduit par <i>M. Dumesnil</i> .) . . . . .	67
Du pyalisme chez les aliénés, par <i>M. Berthier</i> . . . . .	171
De la folie héréditaire, par <i>M. Hugh Greinger-Steward</i> . (Mé- moire traduit par <i>M. Dumesnil</i> .) . . . . .	356

#### **IV. Médecine légale.**

Question d'interdiction, par <i>M. Parchappe</i> . . . . .	176
Rapport médico-légal sur l'état mental de la nommée D..., veuve X..., par <i>M. Renaudin</i> . . . . .	200
De la responsabilité partielle, à propos de l'état mental de La- vielle-Destrac, accusé d'assassinat, par <i>M. Auzouy</i> . . . . .	213

Simulation de folie. Rapport médico-légal sur l'état mental du nommé Dumarché, accusé de faux et d'escroquerie, par <i>M.M. Renaudin et Bonnet</i> . . . . .	228
Rapport médico-légal sur le nommé Joseph-Eugène Mathieu, accusé d'avoir tué sa femme, par <i>M. Pontier</i> . . . . .	379

### V. Établissements d'aliénés.

Note sur une amélioration introduite dans le service des aliénés gâteaux de l'asile de Stépriansfeld, par <i>M. Dagonet</i> . . . . .	92
Des fermes-asiles, ou de la colonisation des aliénés, par <i>M. Auzouy</i> . . . . .	407

## DEUXIÈME PARTIE.

### REVUE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

#### I. Revue des Journaux de médecine.

##### JOURNAUX FRANÇAIS.

###### *France médicale.*

De l'érotisme et de ses conséquences médico-légales, par <i>M. Le-grand du Saulle</i> . . . . .	253
---	-----

###### *Abeille médicale.*

De la santoline dans le traitement des convulsions parasitaires, par <i>M. Michéa</i> . . . . .	260
---	-----

##### JOURNAUX AMÉRICAINS.

###### *The american Journal of the medical sciences.*

###### (Analyse par *M. H. BONNET*.)

Asile d'aliénés de Pensylvanie. — Friend's asylum. — Western Pennsylvania hospital. — Bloominale asylum. — McLean asylum. — Massachusetts's State lunatic hospital à Northampton. — Longview asylum. — New-Hampshire's asylum. . . . .	264
--	-----

**II. Sociétés savantes.****Société médico-psychologique.**

<i>Extrait des séances des 4, 25 avril et 30 mai. — Discussion sur la responsabilité partielle : M. Fournet. . . . .</i>	98
<i>Extrait de la séance du 27 juin 1864. — Discussion sur la responsabilité partielle : M. Michéa. . . . .</i>	267
<i>Extrait de la séance du 25 juillet 1864. — Rapport de M. B. de Boismont sur la candidature de M. Berti (de Venise). .</i>	290
<i>Addition à la séance du 25 janvier 1864. — Discussion sur la responsabilité partielle : MM. Jules Falret et Delasiauve. .</i>	426
<i>Séance du 4 avril 1864. — Correspondance et candidatures. .</i>	443
<i>Séance du 25 avril 1864. — Correspondance et candidatures. Déclarations de M. Legrand du Saulle au sujet des legs Aubanel et Archambault. Rapport de M. Legrand du Saulle. .</i>	444
<i>Séance du 30 mai 1864. — Correspondance. Rapport de M. Marcé. . . . .</i>	446
<i>Séance du 27 juin 1864. — Rapport de M. Da'ly. Discussion sur la responsabilité partielle : MM. Michéa, Fournet, Delasiauve et Dally. . . . .</i>	447
<i>Séance du 25 juillet 1864. — Rapport de M. Semelaigne. Discussion sur la responsabilité partielle : M. Girard de Cailleux. . . . .</i>	453

**III. Bibliographie.**

<i>Rapport sur le service médical de l'asile public d'aliénés de Loir-et-Cher, par M. Lunier (Analyse par M. Berthier). . .</i>	294
<i>Rapport médical sur l'asile public des femmes aliénées de Bordeaux, par M. Bazin (Analyse par M. Berthier). . . .</i>	296
<i>De la congestion cérébrale dans ses rapports avec l'épilepsie, par M. Salet (Analyse par M. Laurent). . . . .</i>	299
<i>Le matérialisme contemporain, par M. Paul Janet (Analyse par M. L. A. Martin). . . . .</i>	301

**IV. Répertoire d'observations inédites.**

<i>Cas d'idiotisme congénital présentant à la nécropsie une adhérence des deux hémisphères, l'absence des nerfs olfactifs et d'autres choses remarquables dans différents organes, par M. A. Michaut. . . . .</i>	308
---	-----

**V. Variétés.**

Élection de M. Cerise. — Congrès médical à Lyon. — Système de Gheel introduit en France. — Les possédées de Morzine. — Représentation théâtrale par des aliénés. — Le goître à Valparaiso. — Crime commis par un aliéné. . . . .	154
Promotions et nominations dans la Légion d'honneur. — Mutations dans le personnel des asiles. — Nouvelles diverses. — Mariage annulé pour cause d'aliénation mentale. — Mort de MM. Marcé, Antelme et Berroni. . . . .	311
Promotions. — Nominations. — Élections. — Appel aux médecins aliénistes à propos des divers modes d'assistance des aliénés. — Nouvelles diverses. — Cours publics. — Nécrologie . . . . .	468



FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.